
Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

1873

Volume 38: 1873

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/Annales>



Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

Recommended Citation

Volume 38: 1873, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
<http://via.library.depaul.edu/Annales/38>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Digital Commons@DePaul. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Digital Commons@DePaul. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

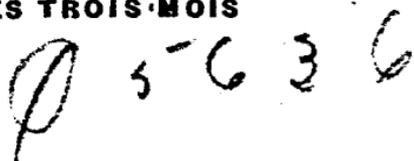
OU

RECUEIL DE LETTRES ÉDIFIANTES

ÉCRITES PAR LES PRÊTRES DE CETTE CONGRÉGATION

ET PAR LES FILLES DE LA CHARITÉ

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

—  —
TOME XXXVIII. — N° 1.
—

Année 1873

ST. MARY'S SEMINARY LIBRARY
PERRYVILLE, MISSOURI 63775

PARIS

LIBRAIRIE FIRMIN DIDOT FRÈRES ET FILS

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

RUE JACOB, 56

AVIS IMPORTANT

Nous sommes arrivés à la 39^e année de la publication de ces Annales, commencée en 1834 par les soins de Notre Très-Honoré Père, et, depuis cette époque, il est incontestable qu'un grand bien en est résulté pour toute la Congrégation. Grâce à nos Annales, les Missionnaires et les Filles de la charité, répandus sur toute la surface du monde, ont pu suivre pas à pas le développement des Oeuvres et les travaux des Missions les plus éloignées des points où ils travaillaient eux-mêmes. Il en résulte que les liens qui unissent tous les cœurs des Enfants de Saint-Vincent se resserrent de plus en plus; les consolations du succès, comme les douleurs de l'épreuve, sont ainsi partagées par tous les membres des deux familles, et l'union de prières qui en est le fruit ne peut qu'être agréable à N.-S. et contribuer dans une large proportion à faire descendre sur nous une surabondance de bénédictions célestes. Ce

précieux résultat serait plus complètement atteint si nous étions à même de donner dans les Annales des indications sérieuses et positives sur la situation de toutes nos Maisons. Les documents qui nous arrivent sont trop rares, de sorte que bien des faits intéressants, voire même d'une importance majeure, se passent sans que nous puissions les porter à la connaissance des Missionnaires et des Sœurs qui désirent cependant vivement être mis au courant de tout ce qui intéresse les deux familles.

Ainsi, en Espagne, en Italie, les événements ont amené des modifications considérables dans la situation des Maisons et des Membres de la Congrégation; nous ne pouvons rien en dire parce que nous n'avons pas été à même d'en être instruits. Nos Sœurs d'Italie et d'Espagne, pour demeurer aux postes que la Providence leur a confiés, ont dû soutenir bien des luttes et supporter de très-grands sacrifices; tous, nous serions heureux de connaître avec quelques détails les moyens dont Dieu a bien voulu se servir pour les préserver. Mais nous ne pouvons rien offrir à cet égard aux Lecteurs des Annales, c'est-à-dire aux membres des deux Communautés, et nous le regrettons vivement.

Un autre motif très-puissant et dont l'importance n'échappera à personne, c'est qu'une fois consignés dans les Annales, tous ces faits intéressants sont préservés de l'oubli et pourront servir, à titre de documents certains, à l'histoire de la Congrégation.

Nous prions donc instamment nos Confrères et nos Sœurs de vouloir bien nous mettre à même de satisfaire aux désirs exprimés de tous côtés, en prenant le soin de noter et de nous adresser ensuite les choses importantes qui arrivent dans leurs Missions. En même temps il serait facile

de nous envoyer, pour faire connaître la situation des OEuvres, des rapports analogues à celui que nous publions dans le présent numéro sur la Maison des Sœurs de Beyrouth. Des documents de ce genre n'offrant que des faits réels, des données positives, exemptes de tout travail d'imagination, sont pleins d'intérêt.

Cette recommandation s'adresse non-seulement aux Missionnaires et aux Sœurs des Missions étrangères, mais encore à toutes nos Maisons d'Europe sans exception.

Depuis la notice historique que nous ont envoyée nos Sœurs d'Amérique, lors de la guerre de sécession, et qu'on a lue avec tant de plaisir et d'édification, nous n'avons presque rien reçu de cette vaste contrée, si ce n'est une lettre fort intéressante au sujet de l'incendie de Chicago. D'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, etc., etc., nous ne recevons point de détails suffisants, et cependant on serait heureux d'être au courant des travaux de nos Confrères et de nos Sœurs dans ces diverses contrées.

Nous prions aussi messieurs les supérieurs de ne pas oublier la recommandation déjà faite par le passé de nous envoyer, lors du décès d'un Confrère, une notice sur les vertus qu'il a pratiquées et sur les faits les plus intéressants de sa vie. Il serait à désirer que cette notice nous parvînt aussi promptement que possible après son décès.

On peut nous écrire en quelque langue que ce soit; la traduction se fera ici, et d'ailleurs rien n'est livré à la publicité des Annales sans avoir subi le contrôle d'une *Commission* qui a été instituée dans ce but par M. le Supérieur Général. Cette *Commission* se compose de six missionnaires de la Maison de Paris, et est présidée par un de messieurs les Assistants de la Congrégation.

Toutes les notes, lettres ou rapports que l'on voudra bien nous envoyer peuvent être adressés à N. T.-H. Père, ou bien au Président de la Commission, au Secrétariat ou à la Procure.

L. J. C.

(Note de la rédaction.)

AVANT-PROPOS

Paris, 1^{er} janvier 1873.

Les craintes que nous exprimions l'année dernière au sujet de l'avenir des Oeuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, ne se sont heureusement pas réalisées.

Dieu a permis que, malgré les conséquences fatales de nos désastres, ces charitables Associations aient pu recueillir assez d'aumônes et de souscriptions pour les mettre en état d'allouer à nos Missions à peu près les mêmes secours que par le passé; de sorte qu'au milieu des difficultés de tout genre qui naissent à chaque instant et sembleraient devoir entraver leur développement à l'étranger, toutes nos œuvres continuent à porter des fruits de bénédiction. Les Missionnaires et les Filles de la Charité doivent ressentir au fond du cœur un vif sentiment de reconnaissance envers cette charité infinie de la divine Providence qui veille ainsi sur ses enfants répandus dans tout l'univers et sait les préserver de dangers que l'on n'était, hélas! que trop autorisé à redouter. Oh! qu'il est doux de *jeter toutes ses angoisses dans le sein de ce Dieu* si bon, et de se livrer, sans arrière-pensée, aux travaux qui nous sont confiés! Et n'est-ce pas pour nous tous un devoir et une obligation de le faire avec une entière confiance, lorsque nous voyons que Notre-Seigneur semble se plaire à conjurer tous les dangers qui nous menacent et même à faire naître de ces dangers la source de nouveaux développements pour nos œuvres?

La suite de cette notice nous fera voir que, malgré les appréhensions dont, à notre époque, personne ne peut se défendre, les œuvres des deux familles de Saint-Vincent se sont maintenues là où elles ont été établies et que même, sur plusieurs points, elles ont pris une extension nouvelle.

On ne peut se le dissimuler, le mal qui agite les sociétés est profondément enraciné et la marque la plus inquiétante comme aussi la plus certaine de l'existence de ce mal, nous la trouvons dans la violence des haines qui se manifestent de nos jours contre tout ce qui touche à la religion.

Les ennemis de Dieu et de l'Église ne laissent échapper aucune occasion de faire éclater leurs sentiments hostiles; leur impiété, ne pouvant se donner un libre cours, est féconde en expédients et invente chaque jour de nouvelles manœuvres pour attaquer N.-S. Jésus-Christ dans ses représentants, qu'elle voudrait proscrire ou réduire au silence; dans ses églises, qu'elle voudrait fermer ou livrer à des cultes dissidents; dans ses temples vivants, les pauvres, qu'elle s'applique à pervertir par ses journaux athées et blasphémateurs.

Les violences de 1793 et de 1871 sont aujourd'hui remplacées par une sorte de persécution légale : ce n'est plus par la force des baïonnettes, mais c'est un décret, une décision légale à la main, qu'on veut expulser les Frères, les Sœurs des écoles primaires. On ne les chasse plus brutalement, comme on fit jadis, mais on les remercie froidement, ou bien on refuse de leur payer les minces traitements auxquels ils ont droit. — *Nous laisserons leur patience,* disent-ils, *et du moins nos enfants ne connaîtront point Dieu.* — C'est ainsi que raisonnait Julien l'Apostat au début de sa carrière. On sait comment il finit.

Tel est le genre de persécution contre lequel le Catholicisme est obligé de lutter en ce moment. Il n'est pas nouveau, et maintes fois déjà l'Église a triomphé d'épreuves

semblables. Aussi, confiants dans le secours d'en Haut, assurés de la protection de N.-S. et de son Immaculée Mère, appuyés sur les prières et les exemples de saint Vincent, nous voyons devant nous notre rôle tout tracé, notre marche indiquée : le courage ferme et patient dans les épreuves, le zèle ardent et réglé par l'obéissance, le pardon des injures et l'abandon absolu de tout ce qui nous touche entre les mains de la Providence, voilà ce que tous les efforts de l'impiété ne réussiront jamais à rendre stérile : *Si Deus pro nobis, quis contra nos?*

Suisse. — La ville de Genève, autrefois témoin des fureurs de Calvin, s'est émue en voyant les catholiques gagner chaque jour du terrain dans son sein. Le Grand Conseil de cette ville a voté une loi qui chasse toute communauté non autorisée, et, sous le coup de cette loi, les écoles de nos Sœurs ont été fermées. Les Filles de la Charité sont néanmoins admises à continuer leurs autres œuvres; mais s'en tiendra-t-on là? C'est peu probable. Déjà de nouvelles tracasseries surgissent au sujet des permis de séjour, permis toujours révocables, dont doit être munie toute personne qui n'est pas née sur le territoire genevois. D'autre part, la ville vient de retirer au culte catholique, pour la donner au Carme apostat qu'on appelait le P. Hyacinthe, l'antique église de Saint-Germain, que le vénéré M. Vuarin avait, à force de courageuse persévérance et de prudente circonspection, conquise au Catholicisme. Les autres églises de Genève ne subiront sans doute pas un pareil outrage, car elles n'appartiennent pas à la municipalité, mais cette profanation pèse sur le cœur des catholiques et c'est un triste présage pour l'avenir.

Notre maison de Sacconnex, ayant trouvé une occasion favorable, s'est soustraite, ainsi que la maison des Sœurs de cette même localité, aux exigences de la nouvelle loi, en se transportant en France, de l'autre côté de la frontière, non

loin de Genève, à Bellegarde (Ain). La municipalité de cette petite ville a cru devoir faire quelque opposition à l'ouverture des écoles ; mais tout est aplani aujourd'hui.

Les autres Maisons des Filles de la Charité en Suisse continuent à marcher comme par le passé.

Alger. — Plus heureuses que nos Sœurs de Genève, les Sœurs d'Alger ont pu, au prix des plus grands sacrifices et de bien des privations, conserver leurs écoles. La note insérée dans le tome XXXVII, page 559, fait connaître leur situation à la date du 1^{er} avril 1872. Depuis, malgré les meilleures promesses, elle n'a pas changé ; un moment même, il fut question de fermer les quatre maisons d'Alger : Miséricorde, la cité Bugeaud, Mustapha inférieur et Ténez.

Près de 2,000 enfants, les orphelines, les enfants trouvés, l'ouvroir et la visite des pauvres qui sont nombreux à Alger et dans le dernier dénuement, tout cela perdu, anéanti ! Quel déchirement pour nos pauvres Sœurs qui avaient tant et si courageusement souffert pour maintenir ces œuvres ! Une lettre de l'une d'entre elles, en date du 8 octobre dernier, exprime bien la peine qu'elles ressentirent alors, en même temps que les généreux sentiments de confiance en Dieu et de soumission à nos Supérieurs qui remplissaient leur âme : nous en citerons quelques passages :

— « L'allocation dont nous avons besoin, dit notre
« Sœur, ne nous occupe pas : nous examinerons les nou-
« veaux moyens probables de nous suffire et les sacrifices
« que nous pourrions nous imposer *en plus* de ceux dont
« nous ne nous sommes jamais plaintes et qui nous ont été si
« doux. Nous sommes toutes disposées à marcher quand
« même, tant la divine Providence s'est montrée presque
« miraculeusement bonne pour nous par le passé, et tant la
« défiance de son assistance future nous paraîtrait une in-
« gratitude !

« Il y a certaines œuvres qu'il nous semble impos-

« sible de quitter, puisque ceux qui nous les ont confiées
« ne nous en déchargent pas : le Tour, les Enfants trouvés,
« les Dames de Charité, les Ouvroirs, nos petites internes
« que, pour la plupart, nous ne pouvons rendre à personne. —
« Et qui recevrait nos Sœurs dans leurs courses à Alger?
« Où descendraient-elles dans leurs voyages? etc., etc. En-
« fin, que deviendraient toutes ces petites âmes innocentes
« qui chaque jour nous arrivent plus nombreuses, internes
« et externes, dont le nombre n'est limité que par le res-
« serrement de nos tristes murailles, car, grâce à Dieu, le
« pain ne nous a jamais manqué pour elles?

« Dans ces temps troublés, où il faudra presque néces-
« sairement une terrible crise pour ramener le calme, se-
« rait-ce vraiment un bonheur pour nous de reprendre une
« position qu'il faudrait peut-être quitter plus brusquement
« encore que nous n'avons dû le faire, et qui pourrait attirer
« sur nous plus de haine encore, de la part de ceux dont
« nous aurions l'air de triompher? Tandis que, restant mo-
« destes et cachées dans notre pauvre trou, autant de bien se
« fait, et plus peut-être, sans qu'on puisse nous reprocher de
« lutter contre personne. Si un ordre définitif nous était
« donné, ni notre plume n'écrirait, ni notre bouche ne par-
« lerait, ni notre jugement et notre volonté ne se mêleraient
« de la partie. Grâce à Dieu, la décision de nos Supérieurs
« vénérés sera toujours pour nous celle de la divine Provi-
« dence. Mais cette Providence maternelle laissera-t-elle à la
« merci du démon un si grand nombre d'âmes que nous ne
« lui avons arrachées qu'au prix de tant de peines? Tous ces
« petits anges qui prient avec tant de ferveur depuis deux
« ans, nos 180 enfants de Marie, qui ne cessent d'implorer
« leur bonne Mère, ne feront-ils pas violence au Ciel et n'em-
« pêcheront-ils pas ce triomphe de l'Enfer? C'est là, je vous
« assure, ce que je ne croirai que lorsque je l'aurai vu. »

La divine Providence en effet n'a pas trompé l'espoir de

ses enfants se confiant en Elle avec tant d'abandon. Grâce à l'intervention de cœurs généreux et d'âmes dévouées à la gloire de Dieu, des mesures efficaces ont permis à nos Sœurs de se maintenir en Algérie dans les quatre maisons menacées, et le bien qui s'y fait semble une garantie que la protection divine continuera à s'exercer sur cette portion du champ confié aux Filles de Saint-Vincent.

A Constantine, à la suite de la démission de M^{re} de Las-Cases, Évêque de ce diocèse, le grand séminaire avait été fermé et le petit séminaire, qui s'était péniblement soutenu, réussi à traverser la crise 1870-71. Le grand séminaire vient d'être réorganisé et le petit séminaire semble destiné à un bel avenir.

La paroisse de Biskra, qui devait servir de centre pour les Missions et dans laquelle nous ne pouvions entretenir qu'un seul missionnaire remplissant les fonctions de curé; ce qui ne pouvait nullement nous convenir, a été rendue à M^{re} l'évêque de Constantine.

Prusse. — La loi rendue contre les Jésuites et les Congréganistes *analogues* a reçu, pour ce qui nous concerne, un commencement d'exécution, car nous sommes déclarés *analogues* aux Jésuites. Nos Confrères de Culm ont reçu l'ordre de sortir de la Prusse, ou plutôt ils ont été *autorisés à y rester jusqu'au 1^{er} janvier 1873*. Nous ne savons encore rien de ce qui adviendra des autres maisons de la Congrégation. Les Filles de la Charité sont-elles aussi sous le coup de l'ordre d'expulsion ? Nous l'ignorons. Mais ce qui doit nous consoler tous, dans cette douloureuse épreuve, c'est l'attitude ferme et courageuse de nos Confrères allemands qui sont disposés à tout quitter, patrie, emplois, et tout ce qu'on pourrait leur offrir, plutôt que de cesser d'être enfants de Saint-Vincent.

Déjà nos Confrères de Culm sont allés dans la Pologne autrichienne se mettre aux ordres du Visiteur de Pologne.

Italie. — Les Missionnaires d'Italie ont continué jusqu'à ce jour à se livrer à leurs travaux habituels ; mais une loi se prépare, loi d'après laquelle les communautés religieuses de Rome et de toute cette province doivent être supprimées. On ne réserverait que les maisons dites *Généralices*, c'est-à-dire celles qu'habitent le Supérieur général ou le Procureur général lorsque le Supérieur général ne réside pas à Rome. — En ce moment l'excitation contre les Prêtres et tout ce qui touche à la religion est à son comble. Les injures, les menaces violentes, les écrits diffamatoires, tout est mis en jeu pour soulever le peuple des villes contre la religion.

Le Saint-Père relégué dans le palais du Vatican voit tout cela ; il entend les échos de ces rumeurs sinistres, mais sa confiance n'est point ébranlée. Il sait que la barque de Pierre ne sombrera jamais. Cet auguste vieillard, dans la majesté du pouvoir divin dont il est le dépositaire, tient le gouvernail d'une main ferme, et attend, avec la dignité d'un calme que rien ne peut troubler, le moment où il plaira à Notre-Seigneur de commander aux vents et à la tempête. Espérons que, malgré son grand âge, il lui sera donné de voir enfin le beau jour où la paix sera rendue à l'Église !

Par un effet admirable de la protection de la Providence, au milieu du déchaînement universel et des bouleversements dont gémit cette pauvre Italie, les Filles de la Charité voient leurs œuvres prospérer. Leurs établissements se multiplient malgré les violences révolutionnaires, et alors que tout semblerait faire présumer que ces œuvres vont être ébranlées ou anéanties, c'est tout le contraire qui se produit.

A Girgenti, en Sicile, un Évêque pieux et animé du désir de réformer son clergé a appelé nos Confrères pour diriger son grand séminaire.

Portugal. — Malgré les efforts des ennemis de la religion, nos œuvres se soutiennent dans ce pays ; bien plus, elles

semblent appelées à recevoir une nouvelle extension. Le collège de Santa-Quitéria, malgré bien des difficultés, se développe et s'affermi. — Il est question de prendre un autre collège non loin de Lisbonne. — Dans cette ville, un hôpital espagnol vient d'être fondé, et ce sont les Filles de la Charité qui ont été appelées à le desservir. Grâce à la protection espagnole, elles pourront exercer leur zèle auprès des malades de cette nation. — A Madère, nos Sœurs ont l'espoir de pouvoir s'occuper de l'instruction des enfants pauvres, mais ce ne sera qu'à force de patience qu'elles parviendront à vaincre, sur ce point, les préjugés des Portugais qui partagent à cet égard les préventions des radicaux de Genève et de Prusse, et, on peut le dire aussi, de beaucoup de grandes villes de France.

Angleterre. — La Congrégation possède une nouvelle maison à Everingham, dans le comté d'York. Deux missionnaires y ont été envoyés pour commencer cet établissement.

Les œuvres des Sœurs dans le Royaume-Uni prennent de l'extension. Près de Londres, à Leyton, un orphelinat de garçons vient de s'ouvrir, et grâce à la loi qui permet aux Catholiques de réclamer et d'élever les enfants pauvres abandonnés, lorsqu'ils sont nés dans le catholicisme un grand nombre de ces enfants, qui seraient inévitablement tombés entre les mains des protestants, seront conservés à la vraie foi. Les établissements où l'on recueille les enfants sans asile, voire même où l'on renferme ceux que l'on veut préserver de l'inconduite ou du vagabondage, prennent chaque jour un développement nouveau. — Les Filles de la Charité ont réussi dans la tâche difficile de la direction de ces sortes de maisons, et le bien qu'elles font ainsi est considérable.

En Irlande, en Autriche, à Cracovie, toutes les œuvres des deux familles poursuivent dans le silence et la ferveur la continuation du bien que Dieu les appelle à produire.

Amérique du Nord. — Cette province a été cruellement frappée par la mort prématurée de son visiteur, notre cher Confrère M. Hayden, dont les vertus éminentes et la prudence consommée feront bien défaut à cette province. Le mouvement progressif du Catholicisme dans cette contrée s'accroît de plus en plus. Les préjugés entretenus jusque dans ces derniers temps par le fanatisme protestant s'effacent de jour en jour, et tout nous fait espérer que la double famille de Saint-Vincent, qui a déjà beaucoup contribué à ce progrès, est appelée à de hautes destinées dans un pays où la religion est partout en honneur même parmi les sectateurs de l'hérésie.

La situation du Mexique est toujours la même : à la Havane, nos Confrères ont construit une belle église ; ils jouissent dans ce pays du respect et de la considération universelle.

Amérique du Sud. — La République de l'Équateur, qui a si bien accueilli l'année dernière les Missionnaires et les Sœurs, a fait une nouvelle demande d'ouvriers apostoliques. De concert avec le président de cette République, Sa Grandeur M^r l'archevêque de Quito a entrepris de confier aux enfants de Saint-Vincent la direction de son séminaire diocésain. MM. Schumacher et Gaudefroy sont allés rejoindre la colonie naissante et s'occupent d'organiser le séminaire sur les bases de nos maisons de France.

La question des séminaires a une très-grande importance dans ces pays, où la foi n'a presque rien perdu de sa vivacité, malgré le délaissement et l'ignorance où sont plongées les populations. Comme les diocèses de cette contrée sont fort étendus, la population y est clair-semée et les Evêques de l'Équateur, pensant que chaque diocèse ne pourrait entretenir un séminaire, ont songé à réunir les élèves du sanctuaire dans un ou deux établissements de ce genre. L'un d'eux serait le séminaire de Quito, qui recevrait ainsi les

vocations des diocèses voisins. Plaise à la divine Providence que cet essai réussisse, car les Évêques de l'Amérique du Sud, réunis au concile en 1870, ont tous reconnu que le moyen le plus efficace qu'ils pourraient employer dans le but de conserver la foi des populations confiées à leur vigilance ou de la ranimer là où elle s'éteint, ce serait de former de bons prêtres, de réveiller dans le cœur des membres du clergé le zèle apostolique et de rendre ainsi au sacerdoce dans ces contrées, l'énergie et le respect qu'il a malheureusement compromis, sinon perdus, sur bien des points.

A *Popayan*, nos Confrères ont résolu le difficile problème de séparer, dès le temps du petit séminaire, les élèves qui se destinent au service des autels des autres enfants dont le contact habituel est toujours funeste aux élèves du sanctuaire. Deux nouveaux missionnaires, MM. Gomez et Aribaud, ont été partager les travaux de ceux qui les ont précédés. Six missionnaires composent actuellement le personnel de la maison de *Popayan*.

Guayaquil est appelé à devenir un centre de missions. Sa Grandeur M^{gr} l'Évêque a fait la demande d'un troisième missionnaire, afin que l'un des trois restant à *Guayaquil*, les deux autres pussent aller ensemble se livrer au travail des Missions.

Les œuvres des Sœurs, si éprouvées, au début sont enfin établies sur un bon pied et la bienveillance générale leur est acquise. Le climat de *Guayaquil* est très-pénible pour les Européens ; néanmoins les enfants de *Saint-Vincent* le supportent courageusement et ne s'effraient pas des fréquentes visites que la fièvre leur fait.

A *Aréquipa*, depuis deux ans déjà on attendait les Missionnaires qui ont enfin occupé ce poste. MM. Portes et Coutard sont à *Aréquipa* depuis six mois ; nos Sœurs les avaient précédés à l'hôpital *San-Juan de Dios* ; elles font un bien considérable dans cette ville, où on n'avait pas l'idée de ca

que c'est qu'un hôpital bien tenu. Cette maison inspirait, avant que nos Sœurs y fussent installées, une véritable horreur aux pauvres gens que la maladie forçait à venir y chercher un refuge. Aujourd'hui ils ne se font plus prier pour aller s'y faire soigner.

Au *Guatemala* la persécution religieuse continue : les religieux ont été inexorablement chassés, et cependant nos Confrères et nos Sœurs y sont en paix. Deux Confrères ont été envoyés à cette Mission : MM. Vitale et Vaisse.

Le développement de la Congrégation dans l'Amérique Centrale et le Pérou ont amené la formation d'une province nouvelle à laquelle on a donné le nom de *Province de l'Amérique Centrale*. Les maisons qui la composent sont celles de : Guatemala, Popayan, Quito, Guayaquil, Lima et Aréquipa. Le visiteur est M. Foing, supérieur de Popayan.

Chili. — Nos Confrères du Chili continuent à se livrer au travail des Missions, qui, dans ce pays, comme au Brésil, produisent des résultats extraordinaires ; la foule qui accourt dès qu'on annonce la mission écoute avec avidité la parole sainte, et les Missionnaires sont écrasés sous le poids de travaux qui dépassent leurs forces.

La maison de Concepcion a été déplacée et n'existe plus ; elle est remplacée par la maison de Chillan dont M. Plasse, nouvellement envoyé en ce pays, est le supérieur.

République Argentine. — Notre Mission de Buenos-Ayres a subi une modification importante. Le collège ne remplissait pas le but que l'on s'était proposé, et il n'y avait guère d'espoir que l'on pût jamais l'amener à mériter le nom de séminaire, qu'on avait cru pouvoir lui donner au début. En outre, des difficultés de toute sorte ayant surgi à la mort de M. La Vaissière qui en était supérieur, on hésitait sur le parti à prendre, lorsque Sa Grandeur M^{gr} Aneiros, administrateur du diocèse, offrit à M. N. T.-H. Père de confier aux Missionnaires de Buenos-Ayres le célèbre pèlerinage

de *Lujan*, petite ville voisine de la capitale. Cette circonstance toute providentielle permit de quitter le collège, que l'on remit à un chef d'institution, et de se transporter à Lujan avec quelques élèves qui, ayant manifesté des indices de vocation religieuse, pourront devenir le noyau d'un véritable petit séminaire.

La paroisse de Lujan est fort étendue et son pèlerinage est connu de toute l'Amérique du Sud. Dès l'année 1753, les malades venaient y chercher la guérison, et, jusqu'à ce jour, la foi dans la miraculeuse image de la Très-Sainte-Vierge s'est conservée au point que, du fond de la Bolivie, à des centaines de lieues de distance, on vient encore la vénérer et lui demander des grâces spéciales.

Le ministère de nos Confrères est fort actif dans cette belle Mission, et des nouvelles toutes récentes nous apprennent que les Missionnaires ont conquis les sympathies et le respect de la population.

Bien que le collège ne soit plus dirigé par nous, la maison de Saint-Louis subsiste toujours; l'hôpital français continue d'être desservi par un Confrère auquel on en a adjoint un second: de sorte que les œuvres de Buenos-Ayres sont confiées aux deux maisons de Saint-Vincent et de Saint-Louis composées chacune de deux Confrères.

Brésil. — La propagande irréligieuse et antichrétienne continue à sévir violemment dans les grandes villes de cette immense contrée. A Rio, à Bahia, à Pernambuco, la licence d'une presse sans frein se donne carrière et déverse l'injure et la calomnie sur tout ce qui touche à la religion. Néanmoins nos établissements prospèrent et suivent une marche constamment ascendante. Nos seigneurs les Evêques se montrent pleins de bienveillance pour les enfants de Saint-Vincent. Ils comprennent que l'exercice de la charité est le plus fort rempart qu'ils puissent opposer aux débordements de l'impiété, et renouvellent souvent des demandes

d'augmentation de personnel. On n'a pu envoyer cette année au Brésil que deux nouveaux sujets : MM. Woillard et Azémar. Le petit séminaire de Rio a été détaché du grand et forme une maison à part dont M. Délemeasure, Paul, est le supérieur.

Les Missions qui se donnent au Brésil sont toujours accompagnées et suivies du même succès. On a pu en juger par quelques lettres publiées dans le volume précédent. Malheureusement la santé des Confrères qui se vouent à ces travaux ne peut pas toujours supporter l'excès d'une fatigue qui leur donne tant de consolations. Plusieurs d'entre eux se sont vus, bien malgré eux, condamnés au repos pour quelque temps.

En considérant le grand bien que les Missionnaires et les Filles de la Charité opèrent au Brésil, il ne faut pas s'étonner que l'esprit du mal s'efforce de leur susciter des obstacles de tout genre. Grâce à Dieu, ces entraves ne font qu'encourager le zèle de tous et donner une nouvelle preuve de l'assistance divine qui bénit et féconde leurs efforts.

Orient. Constantinople. — Les malheurs de la France et la déconsidération qui semblait devoir en être la conséquence ont eu des effets moins fâcheux qu'on n'aurait pu le craindre. L'influence française, si elle a perdu de son prestige, n'a cependant pas diminué au point de nuire à nos Missions d'une manière sensible. Les œuvres des Missionnaires et des Filles de la Charité, un moment menacées de voir se tarir les sources qui les alimentaient, c'est-à-dire les secours de la Propagation de la Foi, n'ont eu à souffrir qu'une diminution passagère, de telle sorte que tous nos établissements ont pu être conservés. Le collège de Constantinople se développe de jour en jour, et, grâce au zèle de nos Confrères, l'instruction qu'y trouvent les enfants est solide et de nature à attirer la confiance des parents. M. Quesada, récemment envoyé en Orient, en est le supérieur.

Une nouvelle maison de Sœurs a été ouverte à Constantinople, c'est un hospice pour les vieillards au faubourg de Pancaldi; quatre Sœurs y sont employées.

L'hôpital allemand s'est accru d'écoles où les enfants allemands affluent chaque jour plus nombreux. La maison de Saint-Joseph, à Top-Hané, grâce à l'intervention efficace de notre ambassadeur, M. de Vogüé, vasa trouver en état d'ouvrir aussi des classes externes, qui feront une salutaire concurrence aux écoles protestantes très-répondues à Galata et à Péra.

Le cœur des Catholiques de Constantinople est vivement affecté des divisions désolantes qui déchirent l'Église arménienne. Depuis 1870, les Arméniens qui n'ont pas voulu accepter les décisions du souverain Pontife, se sont portés à toutes sortes d'excès. Forts de la protection du gouvernement turc, ils ont repoussé toutes les ouvertures de conciliation qui leur ont été faites et ont réussi à s'emparer par la force ouverte de plusieurs églises appartenant au culte Arménien-Catholique. Voici ce qu'on nous écrivait au mois d'août dernier :

« Nous avons souvent parlé des efforts faits par M. de
« Vogüé, à Constantinople, pour exercer sur les Chrétiens
« arméniens l'action et le patronage qui résultent, pour le
« représentant de la France près de la Sublime-Porte, de
« toutes les traditions diplomatiques. Le succès de notre
« ambassadeur n'a pas été aussi complet qu'on pouvait l'es-
« pérer. Les Arméniens dissidents se sont portés à des excès
« si graves que l'intervention de l'ambassade de France a
« été inefficace. Le 9 juillet, le parti séparatiste, encouragé
« par l'attitude que persiste à garder la Sublime-Porte, a
« voulu s'emparer de force de l'église de Galata que le gou-
« vernement hésitait à lui faire livrer. Une quarantaine
« d'individus, armés de bâtons et de poignards, y ont fait
« irruption après avoir brisé les portes; les hassounistes

« sont accourus. Une lutte s'est alors engagée dans l'Église
« même. On s'est battu dans la nef et jusque sur les autels.
« Il a fallu une intervention énergique de la police et de la
« troupe pour séparer les combattants. Il n'y a pas eu de
« morts, mais on a relevé un grand nombre de blessés.
« Dans les deux partis l'irritation est à son comble, et les
« scènes menacent de se renouveler plus terribles et plus
« sanglantes, si le gouvernement ne s'applique pas à les
« prévenir. »

Ces tristes prévisions se sont malheureusement réalisées et le gouvernement turc a poussé les choses au point d'exiler M^{sr} Hassoun qui a dû quitter son siège patriarcal. Il y a, moins que jamais, espoir de ramener les dissidents.

L'église de Scutari, ou plutôt la pauvre chapelle en bois qui servait d'église paroissiale, a été dévorée par les flammes avec la maison des Confrères, lors d'un grand incendie qui ravagea une partie de la ville, le 4 juillet dernier.

Le service divin a néanmoins été célébré sans interruption par les soins de nos Confrères de Saint-Benoît. Cet accident a fait naître la pensée de construire pour Scutari une église convenable, ce qui entraînerait une grande dépense pour le diocèse.

A Salonique, la maison de nos Sœurs, qui menaçait ruine depuis longtemps et dont une partie s'était déjà écroulée, est en voie de reconstruction. Le Gouvernement français, malgré le malheur des temps, a voulu cependant donner à nos Sœurs, en cette circonstance, un témoignage de l'intérêt qu'il leur porte et a contribué à cette dépense par un secours important. Il y a lieu d'espérer que dans le courant de l'année les Sœurs prendront possession de leur nouveau logis.

Un projet que l'on avait conçu depuis longtemps s'est enfin réalisé à Smyrne dans la maison du Sacré-Cœur. Les orphelins et les Sœurs qui en occupaient une partie, ont été transportés au Coula, maison située dans la campagne à une

petite distance de la ville. Désormais les missionnaires seront convenablement installés et pourront entretenir quelques enfants dans une maîtrise qui leur sera fort utile pour desservir notre église du Sacré-Cœur.

Le collège de Smyrne a de nombreux élèves ; mais les bâtiments sont dans un état de vétusté qui fait craindre pour l'avenir. L'hiver y est dur à supporter, malgré la douceur de la température, et l'été, on n'y est nullement préservé de la chaleur. Nos Confrères supportent ces inconvénients avec une véritable abnégation, dans l'espoir que des mesures seront prises à l'effet de remédier à cet état des choses. Toutefois, comme cet immeuble appartient à la Propagande, on se trouve en face de difficultés sérieuses qui sont en ce moment à l'étude.

Un nouveau Confrère, M. Cimierski, a été envoyé cette année au collège de Smyrne.

Sa Grandeur M^{gr} l'Évêque de Syra et toute la population catholique de cette île désiraient depuis longtemps confier la direction d'un hôpital aux Filles de la Charité. Ce désir vient enfin de se réaliser et depuis deux mois quatre Sœurs sont installées à l'hôpital de Syra. L'accueil qui leur a été fait par la population est bien propre à les encourager.

Syrie. — Le collège d'Alexandrie qui, depuis sa réouverture, ne compte que cinq années d'existence, semble destiné à un bel avenir. Déjà, à l'imitation de celui de Constantinople, il offre aux enfants dont les parents le désirent, l'étude du latin, du grec et toutes les ressources que l'on trouve dans les collèges et les petits séminaires de France.

Le besoin d'études plus fortes commence depuis quelques années à se faire sentir en Orient. Les parents, en effet, ne se contentent plus, pour leurs enfants, des connaissances nécessaires pour la tenue d'un comptoir, d'une banque ou d'une maison de commerce. La fréquence des rapports

avec l'Occident pousse les populations de ces contrées, et surtout les Catholiques latins, à s'assimiler de plus en plus tous les usages de la vie des Occidentaux. L'instruction primaire que nous donnions dans nos collèges jusque dans ces derniers temps, est insuffisante à satisfaire les aspirations de plus en plus accentuées qui se manifestent. Nous voilà donc pour ainsi dire forcés de créer en Orient de véritables collèges où l'on puisse étudier les humanités. C'est un immense service que nous rendons ainsi aux familles et avant tout à la Religion, car tout le monde sait à combien de dangers sont exposés les pauvres enfants que leurs parents envoient étudier loin d'eux, à Paris, à Londres, etc. De plus, ces études latines nous donnent l'espoir fondé de rencontrer quelques vocations pour l'état ecclésiastique et nous donnent en même temps le moyen de les développer. Toutefois, il faut remarquer qu'il serait dangereux de précipiter ce mouvement; il nous faut seulement suivre l'impulsion donnée, et là, comme dans toutes nos œuvres, les missionnaires ne doivent compter sur la protection divine qu'à la condition de suivre les indications de la Providence, en se gardant de vouloir les prévenir.

Les orphelins de la Miséricorde d'Alexandrie ont été séparés de cet établissement et forment une maison distincte.

Notre mission de Damas continue à se relever lentement de ses ruines. Mais la bénédiction de Dieu s'étend visiblement sur les travaux des Missionnaires et des Filles de la Charité qui travaillent dans cette mission éprouvée.

Les enfants de tous les rites et de toutes les communions affluent chez nos Confrères et chez nos Sœurs. Les Missionnaires sont obligés de faire la classe aux enfants, et les Sœurs, sollicitées par les parents d'ouvrir un pensionnat pour les jeunes filles de la ville, n'ont pu jusqu'à présent satisfaire à cette demande. Elles le désireraient vivement cependant,

car il n'y a à Damas aucune autre communauté de Sœurs qui puisse répondre à cet appel de la population.

Les maisons de nos Sœurs de Beyrouth se ressentent de la misère croissante des pauvres populations syriennes. Jamais elles n'avaient eu tant de pauvres à secourir, de malades à soigner, d'enfants à recueillir. Le dispensaire de la Miséricorde de Beyrouth a vu jusqu'à 700 personnes dans un jour venir réclamer des médicaments, un pansement, une consultation, et, bien souvent, la maladie dont ces pauvres gens souffraient par-dessus tout, c'était la faim. Le dispensaire a reçu, en un an, plus de 120,000 visites de pauvres gens malades ou blessés.

D'un autre côté, à Zouck dans la montagne, nos Sœurs ont ouvert, il y a deux ans, un asile pour recueillir les petites filles abandonnées; elles espèrent pouvoir bientôt ouvrir un semblable établissement en faveur des petits garçons.

Le cœur de saint Vincent doit être ému en voyant ainsi se reproduire loin de la France, en Syrie, au milieu de peuples infidèles, cette œuvre qui lui fut si chère et qu'il a le premier inaugurée dans notre pays.

La maison de Tripoli a été éprouvée par un incendie qui, fort heureusement, ne s'est pas propagé, mais qui a dévoré tout ce que renfermait la sacristie; le feu a été si violent que des chandeliers en cuivre ont été tordus et fondus. La charité de personnes bienfaisantes a vite réparé ce sinistre. Les Sœurs de Tripoli, après avoir construit une aile de la maison définitive qu'elles doivent occuper, bâtissent en ce moment une belle chapelle qui servira d'église à la population catholique. Là encore, la divine Providence a déployé les richesses de sa miséricorde en fournissant largement de quoi subvenir aux frais de construction. Il est vrai de dire que nos Sœurs ont agi en cette circonstance avec la prudence que conseille Saint Vincent. Elles se sont bien gar-

dées de commencer ces travaux avant d'avoir des ressources assurées, en se fondant sur des espérances qui pouvaient être déçues, et ont été récompensées de leur patience par le secours d'en haut que Dieu a ménagé au-delà de leurs espérances.

Quatre confrères ont été récemment envoyés en Syrie, ce sont : MM. Lacot à Alexandrie, Destino à Beyrouth, Bouvy à Damas et Calaouz à Antoura.

Perse. — Nous publions dans ce numéro un rapport fait par M. Cluzel sur cette mission, et sa lecture pourra faire connaître l'état de nos œuvres dans cette contrée. Qu'il nous suffise de dire que, depuis trois ans, nos vénérés Supérieurs sont instamment priés d'envoyer à Téhéran des Sœurs pour venir en aide aux familles catholiques, qui n'ont aucun moyen de donner à leurs enfants une éducation chrétienne, et pour montrer aux infidèles de ce pays qui deviennent de plus en plus accessibles, le spectacle de la charité chrétienne. Un terrain a été acheté, une maison est à peu près construite et tout sera prêt d'ici à peu de temps, pour recevoir les Sœurs, quand sera venu le moment choisi par la Providence pour les y envoyer.

Abyssinie. — Cette Mission est actuellement plus éprouvée que jamais. On se rappelle la perte douloureuse des trois successeurs de M^{re} de Jacobis, après tant d'autres sacrifices si généreusement consommés dans le but de raviver la foi dans ce malheureux pays. Aujourd'hui de nouvelles calamités sont venues fondre sur cette mission désolée. Un nouveau tyran, Cassa, après avoir défait ses compétiteurs, s'est emparé du pouvoir et, à la suite de sa victoire, a fait piller, saccager, brûler tous nos établissements sans même respecter les églises, fait inouï jusqu'à ce jour en Abyssinie.

Admironons ici la protection dont la divine Providence se plaît à nous entourer. En 1868, il avait été fortement question d'envoyer nos Sœurs en Abyssinie. Que seraient-elles

devenues au moment où Cassa envoya détruire et ravager tous nos établissements ? — Leur position eût été d'autant plus critique, que les Abyssins, à demi sauvages, lorsqu'ils chassent ou massacrent les hommes, réservent les femmes et les emmènent en captivité, à peu près comme firent les Druses de Syrie en 1860.

Le moment de la Providence n'était donc pas encore venu pour tenter un essai de ce genre. Quand ce projet pourrait-il se réaliser ? — Dieu seul le sait.

M^r. Touvier, voyant qu'il ne pouvait rester en sûreté sur le territoire soumis à la domination de ce Cassa, entreprit de se rendre à Gondar, pour y restaurer l'ancien établissement des missionnaires, par la frontière du nord de l'Abyssinie, en voyageant sur le territoire égyptien. Il réussit à parvenir à Métammah, ville égyptienne, située à environ un mois de marche dans les terres. De là, il pénétra dans l'Amhara avec MM. Duflos, Lagardelle et le frère Cazeaux. Mais au moment où il y avait lieu de compter sur la réussite de cette entreprise, pendant une absence momentanée de Monseigneur, un chef abyssin dévalisa complètement nos Confrères et les retint prisonniers. Monseigneur fut averti qu'il partagerait inutilement le même sort s'il voulait les aller rejoindre, et il fut ainsi obligé de rebrousser chemin, seul et douloureusement affecté, jusqu'à Massaouah.

Depuis cette époque, juillet 1872, nous n'avons pas eu de nouvelles de nos confrères de l'Amhara.

Pendant que cette expédition aboutissait à ce pénible résultat, le vice-roi d'Égypte, à la vue de la tyrannie et des déprédations de Cassa, faisait avancer sur le territoire abyssin un corps de troupes égyptiennes conduites par M. Munzinger, ancien vice-consul français de Massaouah, et récemment élevé à la dignité de Pacha égyptien. Les soldats d'Ismail Pacha sont établis au pays des Bogos, et notre éta-

blissement de Kéren, protégé par leur présence, se trouve en ce moment reconstitué.

La présence des Musulmans offre d'une part un danger pour la foi des peuplades qu'ils envahissent, car en Afrique, le mahométisme, loin d'être inactif comme dans la Turquie, est animé d'un prosélytisme ardent; d'autre part, les Égyptiens assurent la paix et la tranquillité, et, sous leur domination, la propagande chrétienne peut se développer sans obstacle. Quel est celui de ces deux résultats qui prévaudra? — C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Chine. — Les nouvelles qui nous arrivent de l'extrême Orient sont consolantes. Malgré les libelles répandus à profusion contre la Religion et les *Barbares d'Occident*, le calme règne dans toutes nos Missions. Tien-Tsin sort de ses ruines; déjà les Missionnaires, réinstallés depuis longtemps, ont bâti une belle église sous le vocable de Saint-Louis, et M^{re} Delaplace espère voir nos Sœurs reprendre dans cette ville, arrosée du sang de leurs compagnes, le cours de leurs œuvres de charité interrompues par la catastrophe de 1870.

Trois jeunes Confrères, MM. Dellac, Lefebvre et Provost, ont quitté la France cette année pour aller travailler, l'un au Kiang-si, l'autre au Tche-ly S.-O. et le troisième à Péking.

Dans cette capitale, le jeune Empereur, en se mariant, vient d'être déclaré majeur et apte, par conséquent, à gouverner par lui-même. Cet événement sera-t-il le signal d'un changement dans la politique chinoise, ou bien les relations des puissances occidentales resteront-elles ce qu'elles étaient sous le règne du prince Kong? — Telle est la question que se posent les Missionnaires dans toute la Chine. Les conséquences d'un changement de politique se feraient en effet sentir dans tout ce vaste Empire. Espérons que la divine Providence donnera à ses enfants la consolation de mois-

sonner la belle récolte qui semble se préparer dans ce pays si obstinément fermé jusqu'à ce jour à la propagation de l'Évangile.

En jetant les yeux sur le tableau de nos Missions que nous venons de présenter, il serait difficile de ne pas voir le doigt de Dieu dans l'admirable développement qu'elles ont pris et dans l'accroissement rapide du nombre des ouvriers qui y travaillent. Que serait-ce si nous pouvions ajouter à ce tableau le détail de toutes les œuvres entreprises, de tous les succès obtenus par le zèle de nos Missionnaires, de toutes les misères secourues par les Filles de la Charité, de tout le bien qui s'opère dans ces écoles ouvertes de toutes parts à une multitude d'enfants qui viennent y trouver le salut de l'âme et le bienfait d'une éducation solide ? Quel beau coup d'œil présenterait le grand nombre d'églises et de chapelles bâties par les soins de ces ouvriers évangéliques, où tant d'hommages, de vœux et de prières s'élèvent des cœurs les plus purs jusqu'au trône de Dieu, où repose et où reçoit les adorations les plus ferventes l'auguste et divin sacrement de nos autels !

Et par quels traits pourrions-nous rendre les actes de vertus héroïques qui marquent chaque jour la vie des Enfants de Saint-Vincent, la générosité avec laquelle ils disent adieu à leur patrie et à tout ce qu'ils ont de plus cher ; la joie qui remplit leur cœur quand ils voient arriver le moment de briser tous les liens, pour s'abandonner à la conduite de la divine Providence à travers les mille dangers de voyages lointains ? Les privations et les périls sont pour eux un véritable bonheur ; les souffrances et les travaux, les contradictions, voire même souvent les violences et la persécution, rien ne peut arrêter leur zèle et leur ardeur pour le sacrifice, parce que, pour eux, comme pour le Grand Apôtre : *Vivre, c'est être entièrement dévoué à la gloire de Dieu, et mourir, un véritable gain.*

Plaise au Seigneur que la double famille de Saint-Vincent remplisse dignement les desseins de la divine Providence ! Qu'elle parcoure avec ardeur la carrière évangélique que ce Grand Saint a ouverte devant elle, et qu'elle fasse fructifier au centuple les dons qu'il veut bien lui accorder pour la gloire de son Saint Nom et pour le salut des âmes !

L. J.-C.

PROVINCE DE SYRIE

*Lettre de M. REYGASSE, Supérieur de la Mission de Tripoli,
à M. DEVIN, Supérieur et Visiteur de la Mission de
Beyrouth.*

Tripoli, le 25 octobre 1872.

MONSIEUR ET HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Dans une de mes dernières lettres, je vous disais que, notre maison de Tripoli prenant de jour en jour plus d'importance, je me voyais contraint de demander une augmentation d'allocation, et je vous promettais de me conformer à la demande de nos supérieurs qui désirent avoir sous les yeux non-seulement le compte détaillé des recettes et des dépenses de la maison, mais encore un exposé du bien qui s'y opère, lequel puisse justifier de l'emploi des sommes allouées. Je vais profiter de ces quelques jours de repos pour remplir ma promesse.

Le personnel de la Mission ou des personnes entretenues aux frais de la Maison est de dix constamment, très-souvent de douze : c'est-à-dire trois confrères, trois prêtres attachés, deux frères et deux domestiques ; dans les grandes missions et quand on travaille simultanément dans plusieurs localités, nous nous adjoignons un ou deux autres prêtres auxiliaires.

Dans les dix mois qui viennent de s'écouler, nous avons donné neuf missions, quatre retraites ecclésiastiques, deux retraites aux séculiers à Tripoli et une retraite aux Filles de la Charité.

Pour ceux qui ont passé par les fatigues des Missions, il sera aisé de concevoir qu'au bout d'une année ainsi passée, les Missionnaires épuisés sentent le besoin d'un peu de repos. C'est bien là où nous en sommes dans ce moment, et ce repos, nous allons le prendre dans notre retraite annuelle de dix jours, si tant est qu'on puisse donner le nom de repos à ces exercices. Pour moi personnellement, j'ai lieu de croire que ces dix jours ne seront pas exempts de quelques tourments : car, après avoir cité si souvent ces pauvres chrétiens au jugement de Dieu, je vais m'y citer moi-même qui ne suis pas moins coupable.

Après notre retraite, nous ne tarderons pas à ouvrir notre campagne d'hiver. Ce sont les plus dispos qui partiront d'abord. Il est d'usage d'ouvrir cette campagne peu de jours après les fêtes de Noël.

Au commencement de l'hiver dernier, nous restâmes à Tripoli, où se présentait quelque bien à faire : nous y donnâmes quelques retraites aux séculiers. Les œuvres de nos Sœurs reçurent un soin plus particulier, durant ces quelques mois, soit pour les catéchismes, soit pour l'organisation des Enfants de Marie qui profitèrent bien d'une retraite qui leur fut donnée. Le jour de Noël, nous eûmes le bonheur de conférer le baptême à une infidèle préparée de longue main à cette grande grâce ; elle est aujourd'hui une fervente Enfant de Marie. Un peu plus tard nous avons réconcilié à l'Église deux schismatiques, et retiré des mains des musulmans de jeunes personnes dont une avait apostasié, les autres étaient sur le point ou en danger de le faire. Dans le même temps, nos Sœurs recueillaient une quarantaine de jeunes menlagardes qui menaient une

vie vagabonde ou mendiaient dans les rues de Tripoli, parmi les infidèles et les hérétiques, au grand danger de perdre la foi et les mœurs. Ces enfants, délaissées de leurs familles, ignoraient complètement les premiers principes de la religion ; nous mêmes plusieurs mois à les leur inculquer, et à leur faire apprendre leurs prières ; après quoi nous les disposâmes à faire la première communion. Nos bonnes Sœurs firent des frais considérables pour leur entretien et leur habillement, car elles les avaient recueillies dans un état qui soulevait le cœur. Cette bonne œuvre fut appréciée de tout le monde et admirée des Musulmans eux-mêmes.

Au mois de février, nous donnâmes une retraite au clergé de Sgorta et de Cafertezab ; je crois vous avoir fait part de ses heureux résultats. Vous avez su les difficultés qui surgirent dès le commencement par l'ingérence d'un prêtre jouissant de la confiance du patriarche Maronite, lequel s'arrogeait faussement le droit de présider à ces exercices. Pour mettre les prêtres de son côté, il leur avait promis, me disait-on, de leur laisser dire la messe tous les jours de leur retraite, et aussi de leur retrancher quelques jours de la durée de ces exercices, et autres complaisances de ce genre qui favorisaient la tiédeur des prêtres moins bien disposés ; mais, ayant réuni tous les retraitants, avant l'ouverture des exercices, je leur exposai énergiquement les dangers de ce relâchement dans l'ordre et les règles établis par les saints pour cette action si importante. Dieu donna tant de bénédiction à ce discours que tous les esprits furent changés : tout rentra dans l'ordre, et la fin de cette retraite fut aussi consolante que les commencements en avaient été pénibles. Par considération pour le Patriarche, je permis cependant à ce prêtre de travailler avec nous, mais pour les confessions seulement ; un seul s'adressa à lui, c'est un vieillard de 92 ans.

Huit jours après la retraite ecclésiastique, nous ouvrîmes

la Mission de Sgorta qui dura tout le temps du carême et où on entendit plus de mille confessions générales. Le fait le plus saillant de cette mission et qui prouve, mieux que tout ce qu'on pourrait dire, combien elle fut fructueuse, c'est la restitution, jugée jusque-là impossible, des vols nombreux faits par une grande partie de la population durant les troubles de la Montagne en 1864, surtout dans le pillage d'un grand village grec appelé Amiam. Le silence des autorités tant ecclésiastiques que civiles, au sujet de ces déprédations, paraissait une sorte de concession, légitimée par les temps de guerre et de perturbation où on se trouvait alors; il s'était en outre écoulé depuis lors un temps considérable. Les missionnaires ne pouvant accepter ces raisons ou prétextes, et considérant que rien ne pouvait justifier, aux yeux de la foi et de l'équité, ces dégâts et ces rapacités sur un village qui, du reste, ne s'était pas montré hostile aux montagnards ni au gouvernement, exigèrent que tout ce qui existait en nature fût exactement rendu; que tout ce qui avait été dépensé, usé ou perdu fût payé en argent ou, à défaut, en obligation passée au nom du débiteur et déposée entre les mains du curé de la paroisse. On peut juger jusqu'à quel point la grâce avait opéré sur le cœur de cette population à humeur guerrière et rapace, pour qu'elle s'imposât de pareils sacrifices.

Dans le même temps de carême, pendant qu'une partie des missionnaires travaillait à Sgorta avec grande bénédiction, ceux qui étaient restés à Tripoli exerçaient également leur zèle sur les nombreux montagnards qui, en cette saison, triplent le nombre des catholiques de cette cité. La semaine sainte arrivée, toute la famille se réunit à Tripoli pour y célébrer en commun les cérémonies si touchantes de la Passion et les fêtes de Pâques.

Après avoir passé la semaine sainte et les trois premiers jours de Pâques à Tripoli, les missionnaires, jugeant que

c'était assez pour leur repos, profitèrent de l'invitation bienveillante que leur fit Monseigneur Joseph Freyfer, récemment élevé au siège épiscopal de Batroun, pour aller donner une mission à Assia, village fort reculé dans les montagnes. Le voyage de Tripoli à cette localité, avec tout un ménage et un nombreux personnel, par des chemins de difficile accès, fut coûteux et pénible aux missionnaires; mais le bien qui s'y fit les dédommagea amplement de leurs fatigues et de leurs dépenses. Des scandales assez graves, surtout à cause de la source dont ils provenaient, furent heureusement levés, à la satisfaction et bonne édification de tous; il s'y fit des restitutions et des réconciliations, les ignorants furent instruits, les blasphèmes cessèrent; enfin on établit la confrérie de la Sainte-Vierge. Toute la population profita du bienfait de la mission, qui ne dura que trois semaines. Il eût été à désirer qu'elle se prolongeât encore, pour donner un peu plus d'instruction à cette population ignorante et fortifier quelques conversions chancelantes; mais la récolte de la soie qui commençait, détermina, quoique à regret, les missionnaires à en faire la clôture.

Nous étions arrivés au mois de mai; c'est l'époque où les Édéniens se transportent de Sgorta à Éden, leur résidence d'été. Nos devanciers, avant que les missions régulières fussent établies, avaient eux aussi établi une résidence d'été à Éden, et quittaient régulièrement leur maison de Tripoli pour suivre l'émigration Sgortacienne. Les choses ont un peu changé aujourd'hui. En 1850, je fus chargé d'agrandir cette petite résidence et de la disposer de manière à pouvoir y donner nos retraites ecclésiastiques. Depuis lors, nous nous y transportons pour ce genre de travail ou pour un repos momentané, quand une mission ne nous attend pas ailleurs; il y a cependant pendant tout l'été un de nos prêtres attachés, qui y fait tous les jours deux catéchismes, entend de nombreuses confessions et dirige la Confrérie de la

Sainte-Vierge. C'est ordinairement notre excellent collaborateur, le Père Jean Saadé, qui en est chargé : il jouit d'une parfaite confiance auprès de ses compatriotes et même du patriarche Maronite; ses exemples, aussi bien que ses instructions, font un très-grand bien dans cette grande localité.

Après la mission d'Assia, M. Baget, avec sa petite bande, se transporta à Éden, non pour y passer l'été ou se reposer de deux missions consécutives, mais pour y continuer la mission de Sgorta et y entendre un grand nombre de confessions générales qui restaient à faire; mais le retour de nos montagnards se faisait lentement et progressivement; puis la saison des vers à soie arrivait pour ce village. Voyant donc que les choses allaient traîner en longueur, il se disposa à aller travailler ailleurs. Son projet, pour le moment, ne se réalisa qu'en partie; je l'appelai à Tripoli pour me remplacer, durant mon absence, dans une mission dont je ne prévoyais pas la durée. Il s'agissait encore une fois de la conversion des Grecs de ce fameux village d'Amioun, qui cette fois s'adressaient à moi.

Déjà, dès le mois de février, les chefs des principales familles d'Amioun étaient venus me trouver à Tripoli, me priant avec instance d'aller chez eux, les instruire, les diriger et les recevoir dans l'Église catholique. J'accueillis leur prière et me montrai tout disposé à rendre à Dieu cette gloire et à eux ce service; il fut convenu que dans une quarantaine de jours, après la récolte de leur soie, ils reviendraient me trouver et que je partirais avec eux. Ils furent fidèles à leur promesse et moi à la mienne. J'y allais d'autant plus volontiers que les raisons qu'ils me donnaient de leur retour à la vraie foi n'avaient pour principe aucune de ces considérations d'intérêt matériel qui, en ce pays surtout, déterminent ordinairement ces conversions; ils se plaignaient pourtant de l'ignorance et de la cupidité de leur clergé, mais

leurs plaintes n'étaient que trop fondées; de plus, ils accusaient leurs prêtres de ne point s'occuper du salut de leurs ouailles, les laissant croupir dans la plus profonde ignorance, sans leur parler jamais de Dieu, traitant les choses saintes sans aucune révérence, comme s'ils n'avaient pas la foi. Je reconnus dans leurs vœux quelque chose de surnaturel.

Arrivé à Amioum et installé dans le vaste appartement qu'on m'avait préparé, je me vis entouré d'une soixantaine d'hommes et de jeunes gens, qui me firent cet accueil simple et cordial qui n'est pas le compliment de cérémonial arabe, mais l'expression du cœur : la joie et l'espérance sur le front, ils venaient, chacun à son tour, me baiser respectueusement la main en me faisant une profonde révérence; puis, sur mon invitation, s'étant assis sur la natte, je leur fis une petite allocution qui fut suivie du plus profond silence. Ils attendaient que je donnasse la parole à quelqu'un d'eux. Je m'adressai au plus ancien de l'assemblée, qui ouvrit son discours en me disant : « Mon père, sachez qu'en vous appelant parmi nous, nous n'avons d'autre motif que le salut de nos âmes : c'est la famille Chemmas qui vous appelle; elle se compose de plus de deux cents personnes, et tous tant que nous sommes avons ce sentiment intérieur que la vraie foi se trouve dans l'Église catholique où nous pensons trouver notre salut. Nous ne sommes pas assez instruits pour nous rendre compte de ce sentiment; c'est pourquoi nous vous avons appelé pour nous instruire, et puis, si vous nous en jugez dignes, vous entendrez notre profession de foi, vous nous confesserez, nous recevrez dans la religion catholique et nous administrerez le sacrement de l'Eucharistie. »

Je passai une semaine au milieu de nos néophytes. Durant ce court espace de temps, ils firent tant de progrès dans la connaissance de la religion, qu'ils en surent autant qu'en

savent les villages catholiques, après trois semaines de Mission ; ils passaient le jour et une partie de la nuit à étudier le catéchisme et les prières que je leur enseignais. Le matin, ils assistaient, avec le plus profond recueillement, à la messe, dans une chapelle improvisée ; ils y entendaient une instruction dont ils devaient me rendre compte. Le soir ils faisaient la prière en commun, récitaient le chapelet et assistaient au catéchisme durant une heure et demie environ. Leur ardeur à apprendre et à prier ne se démentit pas un seul jour. Après une semaine passée dans ces exercices, et comme leurs dispositions ne me paraissaient pas douteuses, j'aurais pu, sans doute, entendre leurs confessions, recevoir leur abjuration et les communier. Cependant, tout bien considéré, il me parut plus convenable d'attendre. L'affaire était trop importante pour la précipiter ainsi. Ce n'est pas, du reste, l'intention de la Sainte Église qui, de tout temps, a demandé l'épreuve du temps pour admettre dans son sein les nouveaux convertis. Ces bonnes gens me faisaient cependant des instances pour se confesser et être admis aux sacrements. La difficulté était de leur faire comprendre que je ne pouvais pas déférer à leur désir trop empressé. Dans cet état de choses, je pris occasion d'un voyage que j'avais à faire chez Monseigneur l'évêque Freyfer, et de là, je leur écrivis qu'une affaire très-importante devant me retenir pendant quelques semaines dans ces parages, je les priais de ne pas se mettre en peine de mon retour, qui ne se ferait pas attendre ; de continuer, en attendant, leurs exercices de dévotion et de ne pas manquer de faire venir le prêtre que l'évêque Maronite avait désigné pour leur dire la messe. Ils me répondirent par de grandes doléances et protestations de fidélité.

L'affaire importante dont je parlais était la Mission d'Abbrin, que j'entrepris immédiatement après l'entrevue avec Monseigneur l'Évêque. Cependant, quoique fort occupé dans cette Mission, je ne manquai pas, au bout de quinze

jours, d'aller revoir nos néo-catholiques dont les dispositions ne me parurent point changées. Je passai deux jours avec eux, alors seulement je leur fis connaître ma pensée, qui était aussi celle de l'évêque : c'est que l'expérience ayant prouvé que la précipitation dans une affaire comme celle-là n'était pas ordinairement suivie d'une heureuse fin, je les priais de prendre patience encore un peu de temps; que, du reste, j'étais d'avis qu'étant nombreux comme ils le sont, il fallait avant tout bâtir une église. A ce mot d'église, ils se rangèrent tous de mon avis, dans l'espoir que j'en ferais les frais en tout ou en partie, parce qu'ils croyaient ne pouvoir par eux seuls supporter cette dépense. Ils comprirent aussitôt qu'ils ne devaient pas se bercer de cette vaine espérance, et ils se contentèrent de la promesse de faire mon possible pour leur obtenir des secours, ce que j'ai fait en effet depuis. Ainsi, nous trouvant bien d'accord sur la nécessité d'une église, et eux, pour leur part, disposés à se cotiser pour contribuer en ce qu'ils pourraient à sa construction, nous parcourûmes deux fois le village afin de savoir quel était le site le plus convenable; et, après nous être fixés là-dessus, je repartis pour ma Mission d'Abrin. Je les revis après cette Mission, et, m'apercevant que rien n'était encore fait, je leur dis que je ne reviendrais chez eux que lorsque je saurais qu'ils avaient mis la main à l'œuvre. C'était assez pour les exciter à commencer. J'attends que leur cotisation soit terminée.

Je comprends que cette entreprise offre des difficultés pour ces pauvres gens; mais, si après quelque temps ces difficultés existent encore, j'ai l'intention de solliciter pour eux les secours de la Providence, et, une fois le travail commencé, mes disciples pourront être admis au sacrement de la réconciliation qu'il sera bientôt temps de leur administrer, de peur que quelqu'un d'eux ne vienne à mourir sans sacrement ou avec l'assistance des hérétiques; car ils ne

pourront avoir un prêtre maronite pour les servir à poste fixe que lorsqu'ils auront une église.

Pour donner la Mission d'Abrin où se trouvait M. Bianchi et un de nos prêtres auxiliaires, le P. Joseph Saad, je m'adjoignais encore un ecclésiastique instruit, pieux et zélé, que j'avais connu dans la mission de Batroun, c'est le P. Paul Barbous que vous connaissez. Durant les quelques jours de mon absence, ayant voulu faire à lui seul mon travail et le sien, je trouvai à mon retour qu'il était malade et à bout de forces. Il se remit bientôt de son épuisement, et le travail continua avec de si grandes bénédictions, qu'en moins d'un mois, on vit un renouvellement général, une sorte de transformation de toute la population, à tel point que les habitants des villages voisins disaient avec étonnement et redisent encore que la population d'Abrin n'est plus reconnaissable. Ce renouvellement général est dû principalement à l'érection de la Confrérie de l'Immaculée-Conception. C'est une chose étonnante que les prodiges de grâce opérés par cette sainte Confrérie. Abrin avait une assez mauvaise réputation dans cette partie du Mont-Liban; aujourd'hui cette paroisse est un modèle à offrir à toute la contrée, la ferveur y est si grande que tous les soirs, après les travaux et le souper, la cloche réunit tous ces pauvres villageois à l'église, qui se remplit entièrement, et là, après avoir récité leur chapelet et chanté leurs litanies, ils prient leur Pasteur de leur faire une instruction ou le catéchisme, et de leur donner le *salut* ou bénédiction de l'image de la Sainte-Vierge, pour laquelle ils ont tant de dévotion. C'est ainsi qu'ils emploient leur soirée, et ils vont s'endormir le cœur content d'avoir passé une heure à l'église et reçu la bénédiction de la Sainte-Vierge. Un de ces jours, me trouvant de passage aux environs du village, quelqu'un de ses habitants m'aperçut et courut l'annoncer à ses voisins; le bruit se répandit comme un éclair, et voilà qu'aussitôt une foule de jeunes

gens accourent jusqu'à moi, et me barrent en quelque sorte le passage. J'attendis que tous ces bons villageois fussent arrivés pour leur procurer la satisfaction de voir encore une fois le missionnaire et recevoir de lui une dernière bénédiction. Quelques instances que je fisse pour me séparer d'eux, cette séance en pleine campagne fut assez longue. Chacun avait quelque chose à me raconter des faits édifiants qui avaient eu lieu depuis le départ des Missionnaires : le vieux père Cherbel, le doyen d'âge de la paroisse et premier assistant de la Confrérie, s'approche plus près de moi, me prend la main, la presse fortement et me dit en la baisant : « Avant de mourir, je suis heureux de voir ce que je vois ; soyez sûr, mon père, que si tous ceux qui vous entourent venaient à mourir en ce moment, il n'y aurait pas d'enfer pour eux, car pas un, j'en suis persuadé, n'a perdu la grâce de la Mission ; je ferais le pari, sans crainte de me tromper, que si quelqu'un s'amusait à semer dix mille piastres en monnaie dans les chemins d'Abrin, il les retrouverait toutes le lendemain, sans qu'il y manquât un para. »

Durant cette Mission d'Abrin, Monseigneur Freyfer, désireux de s'assurer par lui-même de ce qu'on en racontait, se transporta incognito dans ce village, d'où, après une assez courte apparition, il s'en retourna fort édifié et avec le désir d'avoir une Mission à Caferhaï, son village, à côté duquel se trouve le séminaire de Saint-Jean-Marion, où il a fixé sa résidence. Je lui promis de satisfaire son louable désir ; cependant nous ne pûmes le faire de suite, ainsi qu'il le désirait.

Après la Mission d'Abrin, nous allâmes sans interruption ouvrir celle de B'jederfel, village peu éloigné de là. J'avais compris, aux instances réitérées du vénérable pasteur de cette paroisse, qu'il s'y trouvait des misères auxquelles il était urgent d'apporter un prompt remède. Nous nous rendîmes donc dans ce village, nous mettant, nous et nos petits tra-

vaux, sous la protection de la Sainte-Vierge, pour accomplir un bien qui me paraissait au-dessus de nos forces. Ce bien s'opéra en effet, et même avec moins de peine que nous ne l'avions craint. A mesure que nous disposions nos gens à s'enrôler sous la bannière de la Sainte-Vierge, nous voyions les difficultés s'aplanir comme d'elles-mêmes. Chacun tint à faire ses devoirs en s'y préparant par une grande assiduité à entendre la parole de Dieu et par une bonne confession générale; un seul paraissait avoir échappé à l'entraînement général, mais la grâce l'attendait ailleurs, et la Sainte-Vierge que nous avions constituée directrice de cette mission voulut que son œuvre fût parfaite. Elle nous l'amena dans une autre mission, et cet homme si mal famé, à juste titre, fait aujourd'hui l'admiration du pays, menant une vie pénitente dans un ermitage qu'il s'est fait dans une de ses propriétés.

Après la Mission de B'jederfel, un prêtre d'un petit village voisin vient me trouver. Il me demande si je ne le reconnais pas; je lui réponds négativement; il me met alors sous les yeux un petit règlement de vie qui n'est autre chose que les résolutions que je fais prendre ordinairement aux prêtres après la retraite. « Voilà, me dit-il, des règles que vous m'avez tracées il y a dix-sept ans: je les ai observées aussi fidèlement qu'il m'a été possible. Je suis heureux de vous retrouver, et de vous exprimer ma reconnaissance, car le souvenir de cette heureuse retraite ne peut s'effacer de ma mémoire. Maintenant je désire que le bien que vous m'avez fait, vous le fassiez aussi à mes ouailles; je vous prie de venir donner une mission à G'dabra. » Je lui répondis que, pour satisfaire aux désirs de Monseigneur, je ne pouvais pas me dispenser de donner de suite la mission de Caferbaï; cependant ce bon prêtre à la figure bonne et candide me fit tant d'instances que je crus devoir le satisfaire en partageant la petite colonie de Missionnaires et donnant les deux Missions simultanément.

Je profitai de cette circonstance pour encourager mon Confrère, M. Bianchi, qui, se trouvant encore presque à son début, n'exerçait que timidement, en ma présence, le ministère de la parole. Je lui confiai donc cette petite mission de J'dabra en lui adjoignant deux de nos collaborateurs avec lesquels je savais qu'il ne serait pas gêné. J'ai appris depuis que tout avait bien marché, et que même des haines invétérées, suites d'un horrible homicide, avaient été apaisées. Là aussi tout le monde gagna la Mission et on put y établir la Confrérie de la Sainte-Vierge. Au commencement de cette Mission, comme je passais par ce village pour me rendre à Caferhaï, il arriva un fait bien simple à la vérité, mais significatif, qui montre la foi de ces bonnes gens et leur vénération pour les Missionnaires. Une vieille femme, courbée sous le poids des ans et des infirmités, s'approcha de moi et, après m'avoir baisé la main, selon l'usage, voulut aussi baiser mon bâton de voyage, et puis, me le retirant brusquement des mains, elle s'y appuya en faisant quelques pas. Je ne vis en cela qu'une action ridicule qui me fit sourire, et je n'y pensai plus. Le lendemain, je m'aperçus que mon bâton avait reçu des entailles et qu'on en avait enlevé des éclats ; j'avais déjà entièrement oublié l'action de la vieille femme, et je me mis à gronder fortement notre jeune marmiton comme étant seul capable d'une pareille étourderie ; l'enfant, pour se disculper, retourna au village, où il prit des informations et sut que la vieille femme, à mon arrivée au logis, s'était emparée de mon bâton et en avait enlevé des *reliques*.

Il faudrait me répéter pour dire quelque chose des fruits de salut qui s'opérèrent à Caferhaï où je donnai la Mission avec deux de nos collaborateurs. Sa Grandeur M^{gr} Freyfer, par considération et par amitié, voulut nous loger dans sa propre maison où rien ne devait nous manquer ; cependant l'éloignement où nous nous trouvions de l'Église paroissiale

nous causa quelques fatigues, surtout par les grandes chaleurs qu'il faisait alors. Les résultats principaux de cette Mission sont la conversion d'un hérétique qui fit son abjuration solennelle à la grande édification de cette paroisse ; et le retour d'un apostat qui, après s'être fait musulman à Tripoli, revenait à la montagne prendre ses huit enfants et sa femme pour les amener dans cette ville où la secte musulmane les attendait, leur promettant fortune et plaisir. Ce malheureux père de famille reconnut la profondeur de l'abîme où il s'était précipité, déplora amèrement son malheur et résolut d'en faire pénitence, se confiant en la Providence pour l'avenir de sa famille.

Cette Mission et celle de J'dabra terminées, nous primes huit jours de repos, et ensuite, sur l'invitation de Sa Grandeur, nous allâmes ouvrir une retraite pastorale dans le séminaire de Saint-Jean-Maron, où réside l'évêque, à un quart d'heure seulement de sa maison paternelle. Cette retraite se composait de 36 prêtres seulement, le séminaire n'en pouvant recevoir davantage. Je bénis le Seigneur de la pensée qu'il avait inspirée à ce digne prélat de réunir son clergé sous ses yeux, afin de le rendre témoin oculaire des effets que la grâce produit dans ces saints exercices. Depuis trente ans que je donne des retraites au clergé, c'est pour la première fois qu'un évêque daigne se présenter et en recueillir sa part d'édification ; celle qu'en reçut M^{gr} Freyfer en cette occasion fut si grande, qu'après avoir élevé ses mains vers le Ciel et remercié Dieu de l'avoir rendu l'heureux témoin de l'effusion de sa grâce, il ne savait plus par quelles expressions nous rendre les sentiments de sa vive reconnaissance. En voyant les bonnes dispositions où se trouvaient ses prêtres après les fortes et sérieuses réflexions qu'on leur avait inculquées durant ces jours de salut, Monseigneur voulut savoir de moi par quel moyen efficace il serait possible de conserver en eux ces belles dispositions.

Je lui désignai comme un moyen puissant les conférences ecclésiastiques, tous les mois, en forme de retraite mensuelle, selon un petit règlement que je dressai dans les commencements de mon ministère et qui a été d'une grande efficacité toutes les fois qu'on s'y est conformé. Il reçut avec reconnaissance mon conseil, le goûta beaucoup et en fit comme une ordonnance à ses prêtres, en leur désignant les lieux de réunion. Il promit de s'en occuper activement et de les visiter ou faire visiter régulièrement.

Cette retraite ecclésiastique terminée, nous en donnâmes une seconde immédiatement à Mehmerj, un des villages les plus élevés du pays, et cela pour la commodité des prêtres de ce rayon, dont quelques-uns âgés ou infirmes auraient trouvé de la difficulté à se transporter ailleurs. A celle-ci comme à la première, nous eûmes trente-six retraitants; même régularité, même avidité à recueillir la parole du Missionnaire et à profiter des grandes vérités qui y étaient énoncées, avec la différence que, se trouvant ici plus libres qu'en la présence de leur évêque, ils donnaient plus d'expansion à leurs sentiments. Vers le milieu des exercices, le vénérable prélat vint faire une apparition au milieu de nous; il fut reçu solennellement avec toutes les cérémonies usitées dans les visites pastorales.

A la suite de ces deux retraites, je sentais que j'avais besoin d'un peu de repos; cependant le digne évêque tenait grandement à ce que tout son clergé fit sa retraite annuelle, et la fit sous notre direction; il fallut donc lui promettre d'en donner une troisième au bout de huit jours. En partant pour Tripoli, mon intention était d'envoyer mon confrère M. Baget donner cette troisième retraite, si je le trouvais disposé à cela. Il venait de donner, lui aussi, une retraite à nos Sœurs de cette ville, ce qui certes n'est pas moins pénible. Il était bien fatigué; cependant il trouva dans son zèle et sa charité pour le bien des âmes assez de force pour

accepter la proposition que je lui fis. Il partit donc trois jours après mon arrivée pour le village de Jaran qui avoisine la plaine. Ce lieu avait été désigné pour la troisième série des retraitants; avec lui partirent M. Bianchi et deux de nos prêtres, le père Paul Chidiac et le père Joseph Saad.

Au moment où je vous écris, je suis encore à attendre des nouvelles de cette retraite après laquelle nos Ouvriers se proposent de donner une mission dans le voisinage.

Je suis, en l'amour de Jésus et de Marie Immaculée,

Votre très-humble et obéissant confrère,

REYGASSE,

l. p. d. l. m.

Lettre de ma sœur BILLY à M. MAILLY.

Zouck-Mikail, 12 novembre 1872.

MONSIEUR,

La Grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Permettez-moi de vous entretenir quelques instants et de nos commencements et de nos espérances. Je vous parlerai tout d'abord des enfants trouvés pour lesquels cet établissement a été en partie fondé : leur nombre, peut-être moins élevé qu'en d'autres pays où la foi est plus éteinte, croît pourtant malheureusement chaque jour, et je vous le dirai avec regret, ce ne sont pas les Turcs qui abandonnent ainsi leurs enfants, leur fanatisme ne le permet pas et ils aiment mieux se défaire de quelque enfant infirme que de le mettre entre les mains des chrétiens.

C'est ma sœur Gélas qui recueille à Beyrouth les enfants trouvés; elle les confie à des nourrices soit Maronites, soit grecques-catholiques, et c'est au sortir de là que nous les recevons dans notre établissement. Souvent on nous amène des enfants qui, ayant été adoptés, ont été une seconde fois rejetés. Nous les gardons jusqu'à ce qu'elles soient en âge d'être placées dans de bonnes familles, ou même établies; on nous en a déjà demandé; mais nous ne nous pressons pas. Nous voulons, avant de les placer, qu'elles soient bien instruites de leur religion, capables de se soutenir au milieu des dangers qui entourent toujours ces pauvres enfants, bonnes ménagères et en état de gagner leur vie par le travail.

Votre bonté m'encourage à vous dire l'histoire de l'une d'entre elles : Un soir d'hiver, au moment de nous mettre au lit, je m'aperçus d'un oubli et voulus le réparer; voyant devant la porte quelque chose de noir, je crus que c'était quelque animal; mais ma surprise fut au comble quand je vis une enfant ficelée sur un mauvais matelas et posée à terre. Je l'emportai et, appelant ma compagne, nous réchauffâmes ce pauvre petit être et lui demandâmes son nom, sans obtenir de réponse. La pauvre enfant était d'une maigreur affreuse, meurtrie de coups, infirme et ne pouvant même se tenir debout; elle semblait avoir quatre ans.

C'est son père qui l'avait fait jeter ainsi devant notre porte par une pauvre femme. Cet homme ne mérite pas le nom de père, encore moins celui de chrétien; à force de mauvais traitements, il avait rendu sa femme si malade qu'elle fut obligée de se rendre à l'hôpital, et pendant ce temps il voulut se défaire de sa fille, que plusieurs fois déjà on avait sauvée de la mort; son frère était battu cruellement chaque fois qu'il partageait son pain avec elle. Nous avons d'autant plus béni le bon Dieu d'avoir ramassé cet enfant,

que quelques instants plus tard les chacals faisaient retentir de leurs cris notre jardin et eussent, sans aucun doute, dévoré ou tué ce pauvre petit être. Nous la confiâmes, dès le lendemain, à une pieuse Maronite, bonne mère de famille, qui nous la rendit, au bout d'un an de bons soins, pleine de santé, parlant et marchant.

Nous avons encore dans la maison les classes du village, œuvre que ma sœur Gêlas a fondée depuis longues années dans ce pays. C'étaient deux maîtresses séculières qui en avaient le soin, maintenant nous en partageons la sollicitude surtout en ce qui regarde le travail à l'aiguille, chose à laquelle la femme arabe n'entend rien; nous avons ainsi formé un petit ouvroir pour les plus grandes qui commencent à nous aider un peu par leur travail à entretenir nos enfants trouvés. La lecture et surtout l'étude assidue du catéchisme emploient grandement le reste de la journée. Nous sommes puissamment aidées dans cette instruction religieuse par les Missionnaires du collège d'Antoura, distant de notre maison d'une demi-heure environ.

L'ignorance religieuse en ce pays est poussée à un point extraordinaire: on apprend à un enfant le *Pater* et l'*Ave Maria*, et puis c'est tout. Avec cela, vous trouvez rarement un Maronite sans son chapelet; il le tient souvent à la main et le récite en allant et venant; son scapulaire brille toujours sur son vêtement. Les Maronites aiment beaucoup la Sainte-Vierge, mais la plupart savent à peine ce qui est nécessaire pour être sauvé; cette ignorance profonde se fait surtout remarquer chez les femmes, auxquelles la religion peu éclairée de ce pays n'a pas rendu la place ni le rôle que Notre-Seigneur leur a assigné depuis qu'il a daigné descendre sur la terre. Vous n'ignorez sans doute pas à quel point on s'opposait aux travaux des Missionnaires qui voulaient les instruire, et combien ils eurent de peine à vaincre ces préjugés; il y en a encore bien des traces, sur-

tout dans la haute montagne. A propos de haute montagne, voilà une œuvre qui est mon rêve, et serait celui de toute Fille de la Charité à ma place. Les hivers y sont si rigoureux que les habitants n'y peuvent rester; les riches ont deux demeures, mais les pauvres descendent dans les villes ou villages où le climat est plus doux; comme ils ne possèdent rien au monde que leur vêtement (et quel vêtement!), ils se logent, les uns dans une grotte creusée par la nature, sur le flanc de quelque montagne, les autres, dans des réduits où un paysan de France se refuserait à loger son bétail; ainsi, dans une cave, vous trouvez jusqu'à deux ou trois familles; quelquefois une mauvaise couverture sert pour le père, la mère et trois ou quatre enfants. Le père cherche du travail, souvent il n'en trouve pas, tous les enfants mendient, la mère garde les plus petits; les familles sont très-nombreuses pour la plupart. On marie les enfants à treize, quatorze ans, quelquefois plus tôt, aussi quelles mères de famille! Combien il serait à désirer que l'on pût faire à ces enfants une classe de quelques heures pour leur apprendre leurs prières et leur procurer le moyen de gagner leur pain!

Il faudrait également établir un dispensaire pour ces pauvres gens minés par la fièvre, les douleurs, couverts de plaies affreuses, mais toujours résignés à la volonté de bon Dieu qu'ils aiment tout en le connaissant si peu. Combien ils l'aimeraient davantage si nous pouvions être pour eux un reflet de cette divine Providence, veillant sur le pauvre comme sur son enfant de prédilection! Malheureusement notre personnel et nos ressources ne nous permettent pas d'entreprendre cette œuvre.

En arrangeant notre ancienne bâtisse nous avons ménagé un local très-convenable pour cette œuvre; j'espère que le bon Dieu ne nous la fera pas attendre trop longtemps. Sa gloire et le bien des pauvres, c'est tout ce que nous cher

cherons; ici la reconnaissance est inconnue, aussi personne ne s'occupe du pauvre, n'en a l'intelligence. Le bon Dieu, dans son infinie miséricorde, nous l'a donnée; c'est ce qui fait tant souffrir et tant jouir tout à la fois une vraie Fille de la Charité. Vous joindrez vos prières et vos efforts aux nôtres et bientôt la charité de Jésus-Christ sera connue en ce pays. C'est en cet espoir, Monsieur, et en son amour, que je suis

Votre très-humble et très-reconnaissante

Sœur BILLY

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

Lettre de Ma Sœur GÉLAS à M. ÉTIENNE, Supérieur général.

Beyrouth, le 15 novembre 1872.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous platt.

Vous désirez que je vous fasse connaître l'état de nos œuvres: j'y trouve un motif de consolation à vous entretenir de nos petits succès et de nos espérances pour l'avenir.

Vous admirerez avec nous le bien que produit le peu de ressources qui nous sont fournies dans nos malheureuses contrées, où le schisme, l'hérésie, s'efforcent d'entraver les œuvres catholiques en attirant la jeunesse dans une multitude d'écoles, par le moyen desquelles on veut implanter ici les erreurs du protestantisme.

Que n'avons-nous les immenses ressources qui sont à la disposition de nos adversaires! Combien d'âmes nous arracherions à l'enfer! Mais, hélas! nos faibles moyens nous mettent dans la cruelle nécessité de laisser une multitude de

pauvres enfants sans instruction, tandis que les protestants établissent des écoles de tous côtés, non-seulement à Beyrouth, mais dans les villages environnants. Tout en regrettant de ne pouvoir faire le bien qui reste à faire, nous devons pourtant être reconnaissantes envers la bonté divine de celui qu'elle nous a permis de faire jusqu'ici.

Voici le nombre des enfants qui fréquentent nos établissements de Beyrouth et des villages du Liban :

La Maison de Beyrouth a 14 classes.	802 élèves.
Une École normale	28 »

Ces jeunes personnes sont formées à l'instruction arabe, ainsi qu'aux travaux à l'aiguille; elles sont appliquées dans nos classes à l'enseignement de cette langue, sous la direction des Sœurs; puis, lorsqu'elles sont suffisamment formées, elles sont placées dans les écoles des villages, en qualité de maîtresses d'école.

Notre Maison de Ras-Beyrouth a 3 classes, qui sont tenues par 2 sœurs et 3 sous-maîtresses: elle a . . .	150 élèves
Dans le faubourg de Ras-El-Nabor, 2 classes,	90 —
Le village de Zouck-Mikail a 3 classes qui sont tenues par 3 Sœurs et 3 sous-maîtresses	80 —
Village de Sarbat	40 —
— de Oidé-Charroure.	75 —
— de Kafarchima	55 —
— de Beurge	60 —
— de Bobdo	66 —
— de Chia	40 —
— de Bambdoun.	60 —
— de Bel-Méri, école nouvellement établie.	60 —
Total . .	1606 élèves.

Les sous-maîtresses reçoivent de nous leur traitement.

aussi bien que leurs fournitures classiques et leur mobilier.

Ces classes des villages sont visitées fréquemment par nos bons Missionnaires, qui vont y faire le catéchisme et diriger les maîtresses. Nos Sœurs y vont également de temps en temps, pour s'assurer si les élèves sont assidues et encourager les maîtresses à surmonter les petites difficultés qu'elles peuvent rencontrer dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Les habitants de chaque village fournissent le local, c'est tout ce que nous pouvons obtenir, et, dans plusieurs endroits, les maîtresses ont à souffrir des tracasseries pour le loyer, que les habitants négligent de payer exactement. Quand pourrons-nous bâtir dans chaque village un petit local pour mettre fin à ces misères, qui paralysent souvent le bien que nous y faisons!

Nos enfants appartiennent à tous les rites, à toutes les religions, à toutes les nations, nous avons même des enfants turques : malheureusement ces dernières sont en petit nombre, peu de parents permettant à leurs filles d'apprendre à lire et à écrire. Dans les mœurs turques, les femmes ne doivent pas être instruites : ils consentent qu'elles apprennent les travaux à l'aiguille, et c'est déjà un grand bien de les mettre à même de s'occuper utilement dans leur intérieur. Espérons qu'elles n'en demeureront pas là, et que les quelques mots qu'elles entendent de notre sainte Religion dissiperont peu à peu leurs préjugés et les disposeront peut-être un jour à embrasser le catholicisme.

En vous parlant des enfants, je suis tout naturellement amenée à vous parler des mères de famille ; celles-ci ne doivent pas être négligées, car elles ont à remplir des devoirs qu'il est important de leur faire connaître. Tous les dimanches, après la messe, nos Sœurs réunissent les pauvres femmes que nous assistons, les missionnaires leur font le catéchisme et leur donnent des avis pour les porter à accomplir leurs devoirs de mères chrétiennes. Mais là ne se bornent pas les soins que vos

enfants prennent du salut des âmes. Pendant le saint temps du carême, nos bons missionnaires donnent trois retraites, la première aux mères de famille, au nombre de 130. Elles sont de toutes les classes de la société, elles assistent toutes à la même instruction, après laquelle elles sont divisées dans plusieurs appartements pour y passer la journée sous la direction de nos Sœurs, qui leur font les lectures spirituelles, les aident à bien faire leur examen de conscience, et à bien profiter de tous les saints exercices.

Les dames riches se font apporter leur dîner. Quant aux pauvres, c'est nous qui les nourrissons pendant la retraite : il est bien juste de subvenir à leurs besoins, puisqu'elles cessent leur travail pour s'occuper de leur salut.

La deuxième retraite est composée des enfants de Marie et de toutes les internes : elle est suivie par 190 jeunes personnes. La troisième est composée des enfants des classes externes et de quelques élèves déjà sorties : elle compte ordinairement 150 enfants.

Vous seriez ravi, mon très-honoré Père, en voyant le recueillement de nos retraitantes, leur simplicité à exposer leurs difficultés à nos Sœurs et à suivre leurs conseils. Ces retraites produisent toujours quelques conversions et une amélioration bien marquée dans la conduite.

Je vous ai déjà parlé plus haut des enfants de Marie, il est juste que je vous en dise un mot en passant. Nous avons trois associations, l'une parmi les élèves de l'école normale, la deuxième parmi les pensionnaires et la troisième parmi les anciennes élèves sorties des classes. Cette dernière compte de 90 à 100 jeunes filles, qui toutes donnent le spectacle de la vraie piété et du bon exemple dans le monde.

Je ne vous ai point encore parlé de notre ouvroir d'apprentissage; il est composé de jeunes filles de 14 à 20 ans, de la classe indigente; leur nombre varie de 25 à 40, la plupart sont retirées des plus grands dangers, puisqu'elles sont

sans pain et sans moyens de s'en procurer. Nous leur apprenons à travailler et leur payons le produit de leur travail. Plusieurs sont mariées avantageusement et d'autres aident leurs parents du fruit de leur travail. Nous ne nous contentons pas de leur fournir le pain matériel; notre but principal est de les former à la pratique de la vertu et à devenir de bonnes mères de famille.

J'arrive maintenant à vous parler du dispensaire; cette œuvre a pris cette année un accroissement d'autant plus grand, que la misère s'est accrue avec la disette de vivres de l'année dernière et le manque de travail, suite des malheurs de la France. Nous avons eu jusqu'à 700 personnes dans une journée; le chiffre total jusqu'au 12 novembre est de 131,320 personnes; bon nombre d'entre elles reçoivent non-seulement les médicaments, mais encore quelques secours en argent ou en nature. Messieurs les médecins nous disent souvent que tel malade n'est dans cet état que parce qu'il souffre de la faim et que les remèdes seront inutiles si on ne commence par lui donner une bonne nourriture.

La visite des malades à domicile est ici très-pénible. Les pauvres se logent ordinairement hors de la ville, dans des quartiers très-malsains, afin d'éviter de payer des loyers au-dessus de leurs ressources, ce qui oblige souvent nos Sœurs à faire des courses à âne, car elles ne pourraient supporter la fatigue. J'entre dans tous ces détails afin de vous faire connaître combien il est urgent que votre cœur de Père apprécie nos besoins et nous vienne en aide pour continuer le bien commencé.

Nos malades de l'hôpital ont été plus nombreux qu'à l'ordinaire; jusqu'au 12 courant nous avons soigné 351 malades des deux sexes.

Il me reste à vous parler de nos enfants trouvés et mis en nourrice, nous en avons eu cette année 63. C'est une lourde charge que nous avons bien de la peine à supporter; mais,

en pensant à ce que devenaient ces pauvres enfants avant notre arrivée, on est consolé à la vue du bonheur que nous avons procuré à près de 400 enfants, qui seraient morts sans baptême, car alors la mère coupable était souvent égorgée avec son enfant, quand elle n'avait pu parvenir à le faire mourir avant sa naissance. Si par la fuite elle était parvenue à se soustraire à la mort, l'enfant était étranglé en naissant par sa propre mère ou par celle qui l'assistait; il était ensuite jeté à la mer ou enterré dans l'endroit le plus voisin du lieu qui l'avait vu naître. Ainsi le voulaient les mœurs du pays, la tache de la famille devait être lavée dans le sang de la coupable. Elle devait périr par les mains de son père ou de ses frères, si elle était orpheline. Turcs, Druses, Catholiques, suivaient cet usage barbare, et personne ne songeait à s'y opposer ; j'ai moi-même sauvé la vie à de malheureuses coupables qui étaient vouées à la mort, en les cachant dans des lieux sûrs. Aujourd'hui les choses ne se passent plus ainsi. Il y a un établissement où ces pauvres enfants peuvent être déposés, l'honneur des familles est sauvé et les malheureux enfants trouvent un asile où l'on s'occupe de leur conserver la vie du corps et celle de l'âme.

Lorsque les filles reviennent de nourrice, elles sont envoyées dans notre maison de Zouck, qui a été fondée pour les élever, il y a deux ans. Déjà les jeunes filles grandissent et se forment à l'amour de la vertu et du travail par les soins de nos Sœurs. Malheureusement, nous n'avons pas la même consolation pour les petits garçons; nous sommes forcés de les laisser dans des maisons isolément, n'ayant pas les moyens de les réunir sous la direction et les soins des Sœurs. Quand pourrions-nous créer pour eux un orphelinat de garçons, et faire pour eux ce que nous avons fait pour les filles?

Je ne terminerai point sans vous parler de la nécessité d'un hôpital séparé de notre établissement. L'agrandissement

de la ville de Beyrouth rend cet isolement nécessaire. Lorsque nous avons construit notre maison, nous étions sur les remparts de la ville, aujourd'hui nous sommes au centre de la population; il serait donc nécessaire que cet établissement fût dans une position plus aérée et qu'il fût plus spacieux, ce qui est impossible dans le local actuel; de plus, nous pourrions appliquer à nos petits garçons le local actuel: et alors l'orphelinat de garçons serait tout trouvé.

Voilà, mon Très-Honoré Père, l'exposé de nos œuvres. Que le Bon Maître vous envoie d'abondantes ressources, qu'il vous mette à même de suivre l'élan de votre grand cœur, si désireux de seconder notre zèle pour faire le bien dans nos contrées; c'est dans cette espérance que j'aime à me dire avec le plus profond respect,

Mon Très-Honoré Père,

Votre très-obéissante fille,

Sœur Gélas,

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

Lettre de ma Sœur BIGOT de Damas à M. N., à Paris.

Damas, Maison Saint-Joseph, 22 décembre 1872.

MONSIEUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Pour répondre tout d'abord à votre première question, je vais vous dire quel est l'emploi que j'ai fait de mon allocation de 5,000 francs. Là-dessus, je dois pourvoir à la nourriture et à l'entretien de nos Sœurs et des jeunes filles, employées de la maison, qui me sont indispensables parce que nous sommes trop peu nombreuses pour subvenir à tout le travail, et que d'ailleurs, pour l'enseignement, nous avons

nécessairement besoin de sous-maitresses comme interprètes dans chacune de nos classes et ouvroirs.

Inutile de mentionner ici en détail, car vous les supposez assez, les dépenses d'entretien, de réparations, de transports et autres faux frais à faire dans une maison qu'aucune administration locale ne soutient, et qui ne reçoit d'autre don que son allocation annuelle.

Oh ! Monsieur, vous le comprenez, elle est insuffisante. Lors de notre première fondation, c'est-à-dire avant les massacres de 1860, je recevais 1,000 francs de plus et je n'avais jamais rien en bourse ; donc, maintenant il y a un déficit. Pour le combler, j'ai usé des petites ressources que me procure le travail de nos enfants des classes, à l'ouvroir, où elles sont occupées deux heures par jour, ressources bien minimes, car les parents nous retirent les enfants bien jeunes et précisément au moment où elles pourraient commencer à gagner. Leur apprendre à se raccommoder, à travailler pour elles-mêmes est du reste notre unique but en les formant aux différents travaux manuels. Nous nous tromperions si nous cherchions autre chose.

Ce petit profit une fois absorbé, où donc puiser pour nos pauvres, nos malades si nombreux ? Ma seule ressource est une loterie. Depuis quatre ans que la Providence nous a rappelées à Damas, il ne m'a été possible de la faire qu'une seule fois, n'ayant pas eu assez d'avance pour l'achat des lots, avance relativement considérable : aussi la loterie, cette année, ne m'a-t-elle rapporté qu'un bien faible gain, tout compte fait. Nous n'avons pas ici de gens assez désintéressés pour faire de la pure charité, l'espoir de gagner quelque beau lot est pour la plupart leur unique but. Ce qui le prouve, c'est que le meilleur moyen pour placer nos listes est de faire l'exposition des lots. Le coup d'œil est engageant, ils s'y laissent prendre, et s'ils ne trouvaient les objets d'une assez grande valeur, du moins en apparence.

(ce à quoi nous visons le plus), nous n'aurions rien du tout.

Si à l'avenir, Monsieur, il était possible qu'on m'allouât une somme qui pût couvrir les dépenses du personnel de la maison, le travail des enfants, joint à ce que me rapporte la loterie, me resterait pour venir en aide à nos pauvres, leur acheter du pain, du riz et quelques vêtements pour remplacer leurs dégoûtants haillons. Je donne à nos malades les médicaments nécessaires pour le temps de leurs maladies; mais, en convalescence, combien n'auraient-ils pas besoin d'une nourriture plus fortifiante, de quelques petites douceurs, etc.!

Dans un pays comme celui-ci, sans industrie, sans commerce, pour ainsi dire, où le pauvre est si malheureux, où l'orphelin, le malade et le vieillard n'ont aucun de ces asiles de la bienfaisance publique et privée, si multipliés en France, pour abriter leur misère, que de fois le cœur d'une Fille de la Charité sent ce poids et cette douleur dont parle notre bienheureux Père, quand elle ne peut opposer à tant de besoins et de supplications que des paroles d'encouragement! Ah! ces paroles sortent d'un cœur navré qui pour s'encourager lui-même recommande ces infortunés au Dieu, père des pauvres!

Catholiques, schismatiques, juifs, Turcs, tous, sans distinction, pensent trouver chez nous le remède à leur indigence. De quelque nation, de quelque religion qu'ils soient, ils sentent que notre nation, notre religion, sont le meilleur soutien de ceux qui souffrent. Oh! qu'il me serait doux de justifier leurs espérances!

Et maintenant, Monsieur, vous me demandez quels sont nos plus pressants besoins et mes projets pour cette année. Ce que je viens de dire en répondant à la première question donne du jour à la seconde par rapport à nos besoins. Quant à nos projets, c'est d'abord et principalement le local pour nos œuvres. Vous le savez, notre établissement, à cause de son exigüité, ne nous permet pas de les installer comme

de réelles nécessités l'exigeraient. Monsieur notre très-honoré Père, dans sa bienveillance toute paternelle et toute providentielle pour notre chère mission, nous a accordé la somme de 1,000 francs. Avec cela, en toute hâte, nous avons commencé la construction si désirée et si nécessaire; mais voilà que le rez-de-chaussée, qui n'a cependant que trois pièces, terminé et une provision de bois achetée, nous sommes obligées d'en demeurer là, la somme étant épuisée. M. Najean vous donne les détails. Ainsi donc, nous fournir le moyen de continuer la bâtisse, c'est là ce que je réclame instamment, et vous-même, Monsieur, en comprenez l'urgence. Cette maison une fois achevée, nos œuvres, soit classes, soit ouvroirs, s'installeraient bien vite : nous n'attendons que cela.

Les protestants qui, à notre arrivée, n'avaient qu'une classe externe pour les deux sexes, ont songé depuis à convertir les juifs; dans ce but, plusieurs ministres sont venus s'établir dans le quartier qu'ils habitent. Jusqu'à présent, malgré leur zèle, leurs efforts sont demeurés stériles; mais, ne se regardant pas comme battus, ils font actuellement bâtir un vaste établissement si près du nôtre qu'une seule rue nous sépare. Que pensent-ils faire? C'est ce que nous ne savons pas encore. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont à leur disposition des sommes considérables. N'aurait-il donc que l'œuvre de Dieu qui demeurerait en souffrance? C'est là son cachet habituel. Il n'a pas fait défaut à la Mission de Damas, et c'est ce qui redouble ma confiance.

Permettez-moi, Monsieur, d'ajouter quelques réflexions sur le bien qui peut être opéré ici, moyennant la grâce de Dieu et les aumônes des âmes charitables qui s'intéressent à nous. Ce bien est produit généralement, car le spectacle des œuvres de la charité ne peut demeurer infructueux, même sur les cœurs les moins susceptibles de bonnes impressions à notre égard. Les Turcs, surtout les pauvres

louent hautement le ministère que nous exerçons près d'eux, ils se répandent en bénédictions et en actions de grâces, et nous regardent comme des êtres à part, dont ils ne peuvent comprendre le genre de vie, mais qu'ils estiment relevé.

La gloire en revient toute à notre sainte religion. Témoin ce que disait l'un d'eux à la Sœur chargée du dispensaire, laquelle avait plusieurs fois visité sa femme, dangereusement malade. Ces visites réitérées le touchaient, et à chacune, il en exprimait sa vive reconnaissance. « Ah ! dit-il un jour, je suis réduit à la misère avec ma femme et mes enfants, et personne des miens ne pense à me soulager, tandis que vous, pour qui je suis un étranger, vous venez jusque dans ma pauvre demeure me visiter, m'encourager. Votre religion est assurément meilleure que la nôtre. »

Un autre jour, la même Sœur était allée visiter une jeune fille, également turque et très-malade. La voyant près de sa fin et redoutant extrêmement la mort, elle lui offrit une médaille que la malade accepta volontiers, et après l'avoir baisée, la mit à son cou. La Sœur, encouragée par de si bonnes dispositions, lui présente le crucifix à baiser ; chose inouïe, parmi les Turcs, surtout dans une ville fanatique comme Damas, où la croix est un objet d'horreur, elle la baise avec le même empressement que la médaille, en présence de ses parents et de ses voisines qui remplissaient la chambre et qui approuvaient son action, disant : « Oh ! oui, bénis-toi bien de tout ce qui touche ces religieuses, car l'une d'elles vaut mieux que tous nos derviches réunis. » Ah ! si le dur esclavage sous lequel gémit cette malheureuse Turquie venait à cesser, si la liberté était rendue à chacun, combien embrasseraient notre sainte Religion ! Puisse du moins l'espèce d'apostolat qu'exerce sur eux la charité en action les y disposer !

Les Juifs ont de nos fonctions la même estime. Ils ont à peu près tous retiré leurs filles de l'école des Anglais protes-

tants, malgré les reproches qu'ils en ont reçus, pour les mettre chez nous : « Là, disent-ils, nous sommes sûrs qu'elles seront bien soignées et bien traitées. » Les schismatiques, en bon nombre, en ont fait autant ; nous avons les enfants des meilleures familles, et cela malgré la volonté de leurs prêtres, qui pour donner plus de relief à leur école ont mis à la tête un des leurs qui va y faire le catéchisme et même y enseigner le français.

Mais que dirai-je de nos bons catholiques, à quelque rite qu'ils appartiennent d'ailleurs ! Quelle n'est pas leur reconnaissance ! Privés pendant si longtemps de maison d'éducation pour leurs enfants, avec quel empressement ne nous les confient-ils pas ! Et c'est parmi ces chères enfants surtout que l'action de la grâce se fait vraiment sentir ; nous sommes heureuses de constater leurs progrès et leurs dispositions à la piété. Elles ne se contentent pas d'apprécier et de goûter le bienfait de l'instruction chrétienne qu'elles reçoivent, et d'en profiter elles-mêmes, elles s'efforcent encore de le faire rejaillir autour d'elles, en répétant à la maison ce qu'elles ont appris, soit à la classe, soit au catéchisme, que leur font nos bons et dévoués Missionnaires. Les parents, fort ignorants pour la plupart, car c'est là le plus grand malheur de ces contrées, recueillent avidement ce que leurs filles leur rapportent. C'est de cette manière que plusieurs ont été instruits des choses nécessaires au salut et des dispositions à apporter à la réception des sacrements dont auparavant ils s'approchaient sans pouvoir bien se rendre compte de ce qu'ils faisaient.

Nos deux associations, celle des enfants de Marie et celle des saints-Anges Gardiens sont florissantes ; je puis dire que le Bon Maître répand ses bénédictions sur toute cette jeunesse si intéressante, appelée à préparer une génération nouvelle plus éclairée et plus fervente que celles qui l'ont précédée.

Puissé-je avoir, dans ces quelques pages, réussi à vous donner une idée exacte de l'état actuel des choses et à vous inspirer un intérêt plus grand encore pour notre chère Mission !

Veillez, Monsieur, la recommander à la bienveillance des généreux bienfaiteurs des Missions et plaider vous-même sa cause près d'eux.

Je suis en l'amour de Jésus et de son Immaculée Mère,

Votre très-humble et bien reconnaissante

Sœur BIGOT.

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

PROVINCE DE PERSE

Ourmiah, le 20 août 1872.

*Résumé de l'état actuel de la Mission de Perse, par
M. CLUZEL, visiteur et préfet apostolique.*

La situation de notre Mission s'est améliorée d'une manière bien consolante depuis quelques années. La persécution avait été, depuis longtemps, notre pain quotidien pour nous et pour nos ouailles. Nos ennemis étaient alors riches, puissants, protégés, surtout disposés à nous combattre par tous les moyens et à nous faire payer chèrement chaque petite victoire. Aussi à tout instant les trouvions-nous sur notre chemin et chaque conversion un peu éclatante amenait une sorte de persécution qui valait aux nôtres des coups, la bastonnade, la prison, l'amende. Malgré cela, nous n'avons jamais cessé de faire des progrès consolants. Pour ne parler que d'Ourmiah, quand nous y arrivâmes, il n'y avait que quelques Catholiques dans quatre ou cinq villages ; maintenant ils sont répandus dans plus de soixante, au nombre de plus de deux mille au lieu de trois ou quatre cents qu'ils étaient. A Salmas, ils sont encore plus nombreux, et le peu de Nestoriens qu'on y trouve diminue de jour en jour.

Mais si les persécutions plus ou moins violentes que nous avons eu à subir n'ont pas arrêté entièrement le progrès de notre Mission, il n'est pas moins vrai de dire que ces per-

sécutions, d'un côté, et le manque de moyens suffisants, de l'autre, ont empêché un bien beaucoup plus considérable. Hélas ! que de fois nous avons vu de grands villages se déclarer hautement catholiques et en rester là ensuite, sans oser achever l'œuvre de leur conversion, parce que ceux d'entre eux qui s'étaient le plus compromis avaient dû payer ce zèle par la perte de leur liberté ou de leur fortune ! Que de nuits j'ai passées sans dormir, brûlé par la fièvre, pour n'avoir pu épargner à nos pauvres néophytes les mauvais traitements, dont je prévoyais les suites si fâcheuses pour le progrès de notre sainte cause ! Ah ! quelle joie pour nous si, dans ces tristes circonstances, nous avions pu trouver une protection efficace et porter secours à ces pauvres gens !

Avec un peu de ce malheureux or qu'on dissipe souvent d'une manière si vaine, pour ne rien dire de plus, peut-être aujourd'hui, à Ourmiah seulement, au lieu de 2,500 Catholiques opposés à 25,000 Nestoriens, aurions-nous 2,500 Nestoriens opposés à 25,000 Catholiques ! Oui, si, tel jour, j'avais eu seulement quelques ressources pour racheter de la prison, ou de la bastonnade, un néophyte plus marquant qu'on traquait, sous d'autres prétextes, mais en réalité parce qu'il s'était déclaré catholique, la sainte Église, notre mère, compterait aujourd'hui un plus grand nombre d'enfants, qui lui apporteraient des consolations à la place des amertumes dont tant d'autres j'abreuvent.

Le Nestorianisme, ruiné déjà par sa seule vétusté, est à peu près tombé entièrement sous les coups du Catholicisme et du Protestantisme, qui l'ont attaqué simultanément, quoique dans un sens bien différent. Le Patriarche nestorien qui réside dans les montagnes du Kurdistan ottoman, à quelques journées d'ici, n'a presque plus d'autorité sur la portion de son troupeau qui habite la Perse ; il mène d'ailleurs une conduite peu propre à lui attirer quelque considération. Les

deux Évêques qui restent en Perse ne méritent aucune considération à cause de leur ignorance et de leur vie scandaleuse. Les prêtres, sans aucune instruction, sans aucun zèle, ne s'occupent que de leur famille. Les églises abandonnées tombent en ruines et présentent le spectacle d'une malpropreté inimaginable. Les sacrements, la liturgie, la prière canonique, n'existent guère que de nom, ou du moins ce sont des pratiques accomplies avec une irrévérence choquante. L'unique épave qui reste du naufrage de l'ancienne Religion est l'attachement à leurs jeûnes longs et rigoureux, et encore cet attachement a-t-il subi des atteintes mortelles chez un grand nombre. Ce n'est donc pas le Nestorianisme qui peut opposer désormais une grande résistance aux progrès du Catholicisme. Tout au contraire, son état semble devoir en favoriser le développement.

D'autre part, la Mission protestante a perdu beaucoup de son prestige et de son influence; c'est elle qui a été toujours notre capital ennemi, et qui nous a porté les plus rudes coups. Aujourd'hui encore elle ne manque ni de ressources, ni d'audace; mais en somme elle n'est plus qu'une ombre de son passé et un cadavre en dissolution. Je ne veux pas dire qu'elle reste inactive et totalement impuissante, car elle dispose encore de puissants moyens. Mais assurément elle a perdu son ancienne prépondérance; bien plus, comme l'exposition de ses doctrines l'a livrée au mépris, elle est maintenant beaucoup moins redoutable. Nouvelle preuve que le Protestantisme est peu fait pour les Orientaux, du moins pour ceux de l'Asie centrale; il conduit trop vite au déisme, dont heureusement la masse des Chrétiens a encore une horreur instinctive. Voilà pourquoi le symbole des prédicants américains, à mesure qu'il est mieux connu, éloigne la plus grande partie de leurs sectaires et n'attire que quelques adeptes, bien rétribués, qui méritent du reste de leur appartenir. Plusieurs d'entre eux seraient en effet

dignes de figurer parmi les communeux de Paris, pour ce qui concerne les croyances religieuses.

Tandis que le Protestantisme s'affaiblissait ainsi, notre sainte Religion, au contraire, gagnait continuellement dans l'estime de tous. Tel est le caractère de la vérité, d'être d'autant plus aimée qu'elle est mieux connue. Nos ennemis eux-mêmes ont beaucoup plus d'égards pour un Missionnaire, et même souvent pour un simple Prêtre Chaldéen catholique, que pour leurs Évêques. Ils nous apportent leurs enfants à baptiser, assistent à nos cérémonies, sont touchés de la manière grave et décente avec laquelle se célèbre l'office divin, et ils s'en vont publiant partout les bonnes impressions que leur a laissées ce qu'ils ont vu et entendu ; en un mot, on peut assurer aujourd'hui, sans exagération, que la meilleure partie des Nestoriens d'Ourmiah est convaincue que l'Église romaine est la véritable Église, et que s'ils en sont encore éloignés, c'est l'effet d'une routine séculaire ou bien de la crainte causée par le souvenir des mauvais traitements qu'ont eu à subir trop souvent, hélas ! nos nouveaux convertis.

Mais dorénavant ils n'auront plus à redouter de semblables persécutions. La Providence vient de leur donner pour protecteur un bon catholique, qui ne peut que favoriser et défendre leurs conversions : c'est le colonel Bourzou Khan, frère du général Nazar Agha, Chargé d'affaires de Perse à Paris. C'est un homme qui a rendu de grands services à la sainte Église, services que Sa Sainteté Pie IX a récompensés par la décoration d'officier de l'ordre de Saint-Sylvestre, il y a déjà quelques années. Son crédit et son influence ne peuvent que favoriser les progrès du Catholicisme parmi les Nestoriens de la Perse.

Les malheurs inouïs de notre chère France et les embarras qui en résultèrent pour nous produisirent une impression fâcheuse qui arrêta d'abord le cours ordinaire des conver-

sions, pendant les années 1870-71. Mais le souvenir s'en efface peu à peu et nous voyons les sympathies renaître, en dépit des efforts diaboliques de nos ennemis qui unissent dans une haine commune Rome et la France.

Voilà donc quelle est notre situation présente : état favorable en somme et qui n'a jamais été meilleur.

Voici, pour le moment, les principaux besoins de notre Mission :

1° De bonnes écoles, voilà un des plus puissants moyens d'action que nous puissions avoir sur ces populations. Je ne parle pas ici du Séminaire établi déjà à Khosrova, et dans lequel nous préparons et nous formons les éléments d'un Clergé indigène. Cette œuvre spéciale est soutenue uniquement avec l'allocation annuelle de la Propagation de la Foi. Je parle ici surtout des écoles externes, ouvertes et à ouvrir dans les villages de la plaine d'Ourmiah et de Salmas. Nous sentons le besoin de les multiplier, afin d'éloigner les enfants catholiques des écoles protestantes qu'on trouve partout, et afin de pourvoir les nouveaux convertis, au moins pendant plusieurs mois de l'année, d'un maître qui puisse les confirmer dans la foi. En effet cet instituteur est aussi catéchiste. Ces écoles devenues indispensables font un très-grand bien soit aux enfants, soit aux pères et mères de famille, qui apprennent d'eux ce qu'ils ignorent. Que de fois une famille Nestorienne tout entière a dû sa conversion à un petit enfant qui fréquentait l'école catholique!

Pour ces écoles, l'œuvre des Écoles d'Orient nous alloue ordinairement 3,500 francs : 1,000 pour nos Sœurs de Khosrova ; 1,000, pour celle d'Ourmiah : 1,500, pour nous, soit à Khosrova et à Ourmiah. Avec une si faible somme comment tenir convenablement des écoles, dont le nombre s'élève souvent à plus de quarante et qui devraient être encore augmentées? Aussi, malgré nos autres sacrifices, nous ne pouvons les soutenir pendant l'été; il faut se

borner à la saison d'hiver, enseignement qui reste insuffisant.

Ces écoles exigent un local convenable qu'on ne trouve pas même à louer. Aussi serait-il nécessaire de le construire, comme le font les ministres américains, dans tous les principaux villages, c'est-à-dire une maison pour le maître et une chambre pour l'école; local qui n'est pas très-dispendieux, puisqu'il suffit de le bâtir en briques cuites au soleil, selon la coutume du pays; mais encore faut-il avoir pour cela certaines ressources. Si les écoles de nos villages sont bien inférieures à celles des Protestants, sous certains rapports, elles leur sont toutefois supérieures sous beaucoup d'autres, et souvent elles réussissent mieux que ces dernières, et voici pourquoi : dans nos écoles, les enfants apprennent vite quelque chose qui tourne au profit des parents, comme les prières, la doctrine chrétienne, etc. ; tandis que, les écoles protestantes n'enseignant qu'à lire, les enfants n'en retirent de connaissances utiles qu'au bout de plusieurs années; aussi, dans beaucoup d'endroits, les parents nestoriens préfèrent envoyer leurs enfants aux écoles catholiques, et c'est ce qui fait que nos écoles sont un des plus puissants moyens de notre propagande.

Outre ces petites écoles de villages qui durent trois ou quatre mois de l'année, et dans lesquelles on enseigne la doctrine chrétienne, puis à lire et à écrire, le tout en chaldéen, il nous faudrait une sorte d'école secondaire ou collège, dans lequel on recevrait les enfants des principales familles nestoriennes et arméniennes. La base de l'enseignement serait la langue française et les autres connaissances élémentaires les plus nécessaires dans ce pays. Cet établissement serait agréable au Gouvernement persan, qui aime beaucoup notre langue et a grand besoin de fonctionnaires qui la connaissent.

Le Gouvernement français verrait aussi de bon œil un

semblable établissement, et plus d'une fois nos Consuls de France, à Tauris, nous ont engagés à en fonder un. Nous y songeons depuis longtemps, et nous serions heureux de voir notre souhait se réaliser; car un collège français serait fort avantageux sous beaucoup de rapports, et répondrait au désir d'un grand nombre de familles; mais pour cela il faudrait encore des ressources. Construction d'un local convenable, que nous n'avons pas, ameublement, entretien, etc., tout cela serait à nos frais, et ce que l'on pourrait exiger des élèves ne suffirait pas aux dépenses. Probablement nous devons attendre longtemps le moment voulu de la Providence pour l'accomplissement de ce projet.

2° Quelques chapelles nous sont encore plus nécessaires. Nous usons à la vérité du privilège accordé par Rome de célébrer les Saints-Mystères dans les maisons particulières; mais je vous assure que, pour s'y résoudre, plus d'une fois on a besoin de se rappeler que Notre-Seigneur a voulu naître dans une étable, sur un peu de paille. La grotte de Bethléem a été un palais pour le Fils de Dieu, en comparaison des réduits dans lesquels il veut bien descendre sur nos pauvres autels portatifs.

D'ailleurs cet usage scandalise les hérétiques qui ne le comprennent que difficilement; aussi ont-ils souvent de la répugnance à y venir entendre la messe et l'instruction, tandis qu'ils vont volontiers à l'église, où ils finissent souvent par se convertir. Ainsi une petite chapelle que relèverait un air de décence et de propreté nous serait d'un puissant secours.

Nous en avons déjà construit un certain nombre, et nous avons reçu quelques petites sommes pour en construire d'autres. Mais, l'hiver dernier, il a fallu tout donner aux pauvres que décimait la famine, et nous avons alors contracté une dette que la bonne Providence nous aidera sans doute à payer. Quoi qu'il en soit, 500 fr. ne suffisent plus aujour-

d'hui pour construire une chapelle. La dernière nous a coûté plus de mille francs, tout étant devenu plus cher, et de plus le Gouvernement persan requiert pour la construction de ces chapelles des formalités que nous devons solder argent comptant.

3° *Le clergé indigène.* — Nous avons à Ourmiah quatorze Prêtres venus du Nestorianisme et un Évêque, M. Joseph d'Ada; c'est un vieillard presque nonagénaire, converti depuis une dizaine d'années. Tous ces prêtres sont pauvres, quelques-uns même indigents. Ils doivent vivre et entretenir leur famille avec les honoraires des messes que nous leur donnons. Sans ce secours que nous envoie notre Maison-Mère de Paris, nous serions dans le plus grand embarras, et je ne sais pas vraiment ce que nous ferions, s'il venait à nous manquer.

De plus, nous avons à Ourmiah huit autres prêtres formés par nous; la plupart sont instruits, édifiants et capables de rendre de bons services; mais ils sont aussi pauvres que les autres et cette situation les gêne beaucoup dans le service des âmes.

Si nous pouvions déplacer tous ces prêtres, les envoyer dans les villages qui n'en ont pas, ce serait fort avantageux et le ministère du Missionnaire serait bien allégé; malheureusement la population catholique est trop peu nombreuse encore, trop disséminée et trop pauvre elle-même pour pouvoir, je ne dis pas entretenir un prêtre, mais l'aider seulement d'une manière un peu efficace. D'autre part, nous ne pouvons subvenir à tous leurs besoins nous-mêmes, de manière que ces pauvres Prêtres, tout en étant bien supérieurs aux prêtres des autres communions, nous sont plutôt une charge qu'un secours. A Khosrova, réside Monseigneur l'Évêque métropolitain qui est un élève de la Propagande et qu'assistent trois Prêtres Chaldéens formés dans notre Séminaire. Ce personnel suffit aux besoins spirituels

de la population, qui est beaucoup plus concentrée qu'à Ourmiah. En tout, nous avons donc deux Évêques et vingt-quatre Prêtres.

Ici se présente une objection : Que faites-vous donc de tant de Prêtres ? Je répondrai que la plupart sont venus du Nestorianisme. Fallait-il les repousser ? le pouvions-nous en conscience ? Il y en a encore d'autres qui se présentent et nous serons bien forcés de les recevoir ; car pouvons-nous leur fermer la porte de la Sainte-Église dont ils veulent devenir les enfants ?

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il pas un grand danger et pour votre mission et pour ces pauvres prêtres eux-mêmes, à se charger ainsi de leur procurer des moyens d'existence lorsqu'ils se convertissent ? Pour votre mission qui ne pourra supporter le poids de la dépense qu'elle occasionnera, surtout si les conversions sont nombreuses, et pour ces pauvres prêtres eux-mêmes qui pourraient bien ainsi ne montrer qu'un semblant de conversion, dans le but purement matériel d'avoir des moyens d'existence assurés ? Cela ne ressemble-t-il pas à ce système de *conversions d'argent*, que nous devons laisser aux protestants, et qu'ils mettent largement en pratique ? Que vos secours viennent à leur manquer, ne retourneront-ils pas au schisme s'ils y trouvent leur avantage ?

Il est bien certain que là est le point délicat de la question, et si la mission devait s'engager à nourrir les prêtres convertis, elle courrait risque de voir se consumer toutes ses ressources et au-delà, pour une œuvre précaire et dont les résultats pourraient ne pas répondre aux espérances que nous sommes cependant autorisés à concevoir ; mais il faut considérer que nous sommes dans un état de transition ; un jour viendra où le clergé pourra trouver ici comme partout, dans la piété des fidèles, des ressources suffisantes pour assurer son existence, et alors les secours que nous sollicitons

aujourd'hui ne seront plus nécessaires. Tous nos efforts tendent à assurer ce résultat, et nous ne pouvons espérer de le voir se réaliser qu'après bien des travaux, bien des souffrances, car c'est seulement lorsque la plus grande partie de la population sera revenue à la vraie foi, que nous pourrions espérer de voir le clergé catholique de ce pays estimé, honoré et pourvu suffisamment des moyens de subsistance qui lui font défaut actuellement plus que jamais, dans un temps de disette et de grande cherté.

Je sais bien que l'Évangile n'a pas eu besoin des ces secours matériels pour se propager au temps des premiers chrétiens, et que les Apôtres, lorsqu'ils prêchaient la doctrine du divin Crucifié, étaient également dépourvus de toute protection humaine aussi bien que de ressources pécuniaires; mais je me souviens que saint Paul sollicitait les Corinthiens de venir en aide aux chrétiens de Jérusalem, qu'il secourait ainsi par les aumônes de leurs frères en Jésus-Christ, mieux pourvus qu'eux des biens de la fortune.

4° Depuis longtemps je désirais doter notre petite Mission d'une presse. Celle des Missionnaires américains vomit le mensonge et le poison, depuis plus de trente ans, sous toutes les formes. Les Chaldéens manquent de livres liturgiques, de rituels, etc., qu'il faut écrire à la main; ils n'ont pas même le Nouveau-Testament complet. Beaucoup de personnes des deux sexes savent lire aujourd'hui, et nous n'avons pas même un petit manuel de piété à leur mettre entre les mains, ce qui serait extrêmement utile; bien pis encore, nous manquons de livres pour nos nombreuses écoles, ce qui diminue beaucoup les fruits qu'elles pourraient produire. Nos ennemis se moquent de nous, et nos amis ne peuvent pas comprendre que nous soyons privés de ce moyen de propagande si puissant, dont nos adversaires abusent déplorablement. Un mal encore plus funeste, c'est

que nos Catholiques eux-mêmes se servent des bibles protestantes, faute d'autres exemplaires, et lisent même quelques livres encore plus dangereux.

Il n'en serait pas ainsi, si notre petite imprimerie fonctionnait; au contraire, tous, jusqu'aux hérétiques, liraient bientôt avec avidité nos publications, telles que des livres de piété, des vies de Saints; ce qu'il nous serait facile de composer, puisque nous avons des Confrères capables de ce travail. On lirait ces petits traités avec d'autant plus d'attrait, qu'ils seraient composés en meilleur style que ceux des Protestants, généralement fastidieux et écrits sans goût.

Au mois d'août de la trop malheureuse année 1870, à Paris, j'achetai un petit appareil typographique qui nous arriva une année après, en bon état. Nous avions déjà, depuis plusieurs années, d'autres caractères venus de l'imprimerie de la Propagande. Ces derniers mois seulement, nous essayâmes d'en tirer parti, et malheureusement nous nous aperçûmes bientôt qu'ils étaient incomplets. Cependant la patience de M. Salomon a pu nous fournir un petit syllabaire pour nos écoles, grâce à son courage qui a triomphé de tous les obstacles.

Maintenant il faudrait nous procurer un assortiment complet de caractères et de types différents; puis, avec quelques secours réguliers, nous pourrions faire marcher notre imprimerie, toutefois en nous bornant au plus nécessaire.

Je comprends tellement la nécessité et les avantages de cette imprimerie, que si je puis la voir une fois fonctionner régulièrement, volontiers je dirai mon *Nunc dimittis*.

Voilà un petit aperçu de nos besoins, d'autant plus pressants que nos Chrétiens sont très-pauvres, à cause de l'espèce de servage auquel ils sont réduits sous la verge des Musulmans, leurs maîtres. Nous n'avons rien à attendre d'eux, tout doit venir de nous, c'est-à-dire du dehors.

Les années que nous traversons sont encore plus péni-

bles qu'à l'ordinaire, à cause de la grande cherté des denrées. La récolte a été bonne, il est vrai, quoique inférieure à ce qu'on espérait ; mais l'avarice des grands et des autorités saura bien faire durer cette cherté, et je prévois un rude hiver pour nos pauvres si nombreux. Bénies soient les bonnes âmes qui nous aideront à soulager cette grande misère des membres souffrants de Jésus-Christ !

En résumé, la conversion des âmes dépend de la grâce divine ; les moyens humains ne peuvent servir qu'à préparer les voies et à lever les obstacles. Nous pouvons travailler, suer, planter, arroser, mais Dieu doit donner l'accroissement, et c'est pour ce travail préparatoire que les moyens matériels nous font défaut.

Maintenant il convient de parler de nos Sœurs, dont les œuvres ne sont pas le côté le moins beau ni le moins intéressant de notre Mission. Mais comment énumérer tout le bien opéré par leurs écoles externes et internes, par leurs asiles, la visite des malades, leur dispensaire, etc., etc., etc. ? Que vous dire de leur zèle et de leurs courses lointaines dans les villages où elles évangélisent les personnes de leur sexe, et nous préparent ainsi les conversions ? Leurs bons exemples et leur dévouement au service des malheureux gagnent une multitude d'âmes à la sainte Église catholique. Mais quel bien ne feraient-elles pas encore, si la modicité des ressources ne leur liait les mains !

De plus elles ont une sorte d'École normale interne dans laquelle elles forment quelques élèves, en les gardant quatre ou cinq ans : ces jeunes personnes sont ensuite placées dans les villages, où elles deviennent la souche d'une famille chrétienne et souvent un petit foyer de propagande, qui rayonne heureusement autour d'elles. Quand nous le pouvons, nous leur confions une école pour les enfants de leur sexe, et alors le bien qu'elles font est centuplé. Leur coopération est d'autant plus utile dans ces pays, que les Missionnaires ne

peuvent avoir beaucoup de rapports immédiats avec les personnes du sexe ; puis l'expérience nous démontre, chaque jour, que la Religion fait peu de progrès dans le village qui ne compte pas quelques femmes solidement chrétiennes. Jusqu'à ce jour, nos Sœurs n'ont pu donner à cette œuvre si utile le développement convenable, à Ourmiah surtout, où elle est plus nécessaire qu'ailleurs.

A Dieu ne plaise que je cherche ici à me glorifier : je sais que nous travaillons sur un petit théâtre, dans un coin bien ignoré de la vigne du Seigneur, et je tiens à me garder de toute exagération. J'expose les choses, comme je les vois et comme je les sens. Oui, ici beaucoup d'âmes se perdent, faute de moyens pour se sauver. Le sang de Notre-Seigneur a coulé cependant pour chacune d'elles, et nous savons que ce bien-aimé Sauveur le répandrait encore de nouveau s'il était nécessaire, pour en sauver seulement une de plus. Heureuses donc les personnes qui s'associent à son œuvre divine ! Si, pour mon compte, je pouvais contribuer au salut d'une seule âme, je serais sans inquiétude sur le sort éternel de la mienne.....

PROVINCE D'ABYSSINIE

Lettre de M. TOUVIER au frère GÉNIN, à Paris.

Massaouah, le 28 octobre 1872.

MON BIEN CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais!

Depuis longtemps, vous me demandez des détails nombreux et précis sur ma Mission; jusqu'ici, tantôt un motif, tantôt un autre m'a empêché de satisfaire vos désirs et les miens : enfin, me voici à l'œuvre.

Depuis longtemps les Confrères, que j'ai conduits en Abyssinie, formaient le vœu ardent de reprendre au plus tôt, dans les vastes provinces de l'Amahra, l'œuvre de nos premiers Missionnaires; et chacun témoignait le désir d'arroser, au moins de ses sueurs, ces champs de la foi, fécondés autrefois par les souffrances et par le sang de nos généreux confesseurs. Nous étions nous-mêmes pleins de ces pensées, lorsque les malheurs de la persécution vinrent non-seulement nous permettre, mais nous obliger à transporter aussitôt une partie de notre personnel dans l'Amahra.

La colonie se composait de MM. Duflos, Lagardelle et le frère Cazeaux, deux Prêtres indigènes et quatre de nos plus grands élèves. Je voulus les conduire moi-même et rester avec eux, jusqu'à ce qu'ils fussent établis dans le pays. Une

seule voie nous était ouverte, celle de Métamma, par Kassala et Guédasif, dans le Soudan : notre persécuteur occupait toutes les autres.

Partis le 6 février, le voyage fut heureux, et en cinq semaines nous arrivâmes à Métamma, extrême frontière égyptienne, qui devait être notre première halte.

Dès le premier jour, nous nous trouvâmes en présence d'une difficulté qui, bien que prévue, n'en faillit pas moins être fatale à plusieurs. Le carême abyssin commençait ; c'est-à-dire que pendant 56 jours les lentilles et les oignons assaisonnés à l'huile, avec la galette de *doura* (1), devaient être toute notre nourriture. Nous nous mîmes résolument à l'œuvre ; heureux, par ce sacrifice, de montrer aux âmes que nous venions sauver que nous étions bien des envoyés de Dieu et de vrais Prêtres de Jésus-Christ. Aux yeux des Abyssins, ceux qui n'observent pas ainsi les jeûnes multipliés de leur Église ne sont que des Musulmans et des maudits. Épreuve terrible, cependant, pour des estomacs déjà fatigués par les abstinences forcées d'un long voyage ! Deux d'entre nous s'en trouvèrent longtemps et assez gravement incommodés.

Le district de Gallabat, dont Métamma est le chef-lieu, est enclavé dans l'Abyssinie et en faisait partie, il y a peu de temps encore. A la faveur des troubles intérieurs qui depuis un siècle désolent et fractionnent l'Empire de Salomon, des noirs, venus du Darfour et connus sous le nom d'Arabes-Tecouris, se sont répandus successivement dans ces riches contrées ; et, devenus les plus nombreux, ont enlevé Gallabat au Ras de l'Amahra. Rien n'est plus singulier que l'état politique actuel de cette province. L'Abyssinie prétend qu'elle lui appartient encore, tandis que l'Égypte la croit incorporée à son vaste empire. En réalité, ce n'est ni l'Égypte ni l'Abys-

(1) Espèce de millet.

sinie, mais un vieux sauvage, le Técrouri de Djemma, qui la gouverne en maître. Aux yeux de l'Abyssinie, Djemma ne porte que le titre modeste de Dedjasmach en général ; en Égypte, il n'est qu'un *cheikh*, ou chef de tribu, comme tous les chefs ; mais pour les Técrouris, il est roi, roi véritable et absolu ; les nombreux étrangers de Métamma ne le savent que trop. Concentrant en ses noires mains le triple pouvoir, militaire, administratif et judiciaire, il l'exerce toujours à son profit, sans sanction et sans appel. De temps en temps, il est vrai, il doit à sa sécurité d'apaiser la soif insatiable de ses puissants voisins. Ainsi il donne annuellement à l'Égypte environ 12,000 thalaris de tribut, sans compter les *Bakchichs* ou bonnes mains ; avec l'Abyssinie, se sentant plus fort, il est moins généreux. Cette année, Ouaregna, malgré son attitude menaçante, n'a obtenu que 2,000 thalaris, sur 6,000 qu'il exigeait. Quand ces gens-là crient trop fort, le rusé bédouin menace de se donner à l'Égypte ; au contraire, lorsque c'est l'Égypte qui se montre exigeante, il feint de passer en Abyssinie avec tous les siens. Voilà comment, depuis 15 ans, Djemma le Técrouri tient en échec, l'un par l'autre, ses puissants rivaux ; comment il sait trouver, dans sa propre faiblesse, le secret et le gage de son indépendance. Et qui devinera maintenant les sommes prodigieuses qu'il enfouit à Métamma ou qu'il fait porter au Darfour ? Car, tribut et douanes, tout est à lui. Outre la prodigieuse fécondité des plaines de Gallabat qui produisent le coton et le *doura* ou millet, presque sans culture, Métamma est encore un des marchés les plus considérables du Soudan. C'est le débouché naturel des provinces méridionales de l'Éthiopie et des pays Gallas : aussi tous les produits de ces peuples y abondent ; on y trouve spécialement le café, la cire, les peaux tannées, le musc, la poudre d'or. Pourquoi ne pas le dire ? sur ce marché paraissent et disparaissent chaque année, de 6 à 8,000 esclaves. De son côté, chaque semaine,

pendant la saison commerciale, Métamma expédie à l'Abysinie un peu de doura et 250 à 300 chameaux chargés de coton recueilli dans le district.

Dans la campagne de Métamma, les terres basses et humides, les nombreux et profonds torrents qui s'emplissent, dès le commencement de juillet, isolent son marché et suspendent tout commerce, de juillet à octobre, saison des pluies. Dès qu'elles commencent, vous voyez les négociants s'enfuir dans toutes les directions, pour échapper aux miasmes pestilentiels qu'elles laissent dans l'atmosphère et aux fièvres terribles qui en sont la suite. Alors Métamma est comme séparée du reste du monde. Mais c'est surtout avec Ouheny, frontière égyptienne, que toute communication est absolument impossible. Au milieu du désert de deux jours qui sépare ces deux marchés, coule une grande rivière, le Guindoa, qui, s'emplissant définitivement en juillet, oppose une barrière infranchissable aux bêtes de somme et aux timides piétons. A cette époque, pour rien au monde, un naturel de l'Amahra ne voudrait descendre à Métamma.

Comme les Arabes, les Técrouris sont musulmans, et je n'ai rencontré nulle part, pas même sur le territoire sacré de l'Hedjaz, un fanatisme à la fois si ridicule et si laborieux. Satan seul en personne a pu l'inspirer. Tout le jour, la mosquée retentit des prières communes et des chants sacrés; une fois au moins la semaine, un grand nombre passent la nuit à hurler en chœur, comme des possédés. On voit à Métamma beaucoup de maîtres d'école et d'élèves, des *Santons* et des *Voyants*. Ces derniers obtiennent facilement audience de Djemma, et lui font part des pensées divines dont ils sont illuminés pour le diriger dans les grands actes de son gouvernement. Ces démarches solennelles sont précédées de processions et de danses qui les rendent plus vénérables encore.

Cependant, il y a aussi des Chrétiens à Métamma. Ils sont

au nombre de 200 environ, anciens fugitifs de Théodoros, qui y sont venus chercher une nouvelle patrie. Pendant la saison commerciale, ce nombre est considérablement augmenté par les négociants accourus de tous les points de l'Abysinie, lequel peut s'élever à 6 ou 800, peut-être à 1,000. Ceux-ci font à Métamma un séjour plus ou moins long : plusieurs y restent pendant toute la saison. Les uns et les autres vivent sans prêtres, sans église, sans sacrements, presque sans pratiques religieuses. Ne croyez pas qu'un prêtre de leur foi les console jamais, et surtout consente à s'enfermer pendant l'hiver. Aussi plusieurs, séduits par des promesses ou accablés par la misère, passent chaque année à l'islamisme, au grand scandale de leurs compatriotes. — Ah ! que nous avons besoin de vous ! me disait tous les jours un riche négociant abyssin, chez lequel nous avons trouvé une généreuse hospitalité. Restez ici, ou laissez-nous un Prêtre; nous bâtirons une chapelle et je serai moi-même le premier de vos néophytes. — C'était retourner sans cesse dans la plaie le fer qui, dès le premier jour, me perçait le cœur. Oui certes, il y a un grand bien à faire à Métamma et par Métamma à l'Abysinie tout entière. Puis, cette résidence, dans cette ville, serait pour l'Amahra ce qu'est pour le Tigré notre Maison de Massaouah : un lieu d'approvisionnement et de refuge. Mais, hélas ! comment, en ce moment, y laisser un Prêtre ? Nos indigènes ne voudraient pas plus habiter Métamma que leurs frères du schisme. Il y faudrait un ou plutôt deux Missionnaires; mais m'est-il possible, avec notre petit nombre, de laisser deux Confrères en dehors de la Mission et dans un poste si périlleux ? Ainsi, malgré les besoins spirituels de ce peuple, malgré les précieux avantages qui en reviendraient à toute la Mission, malgré mes desirs les plus ardents, je suis contraint d'ajourner encore l'établissement d'une église catholique à Métamma.

L'ensemble des provinces connues sous le nom d'Amahra

présente un territoire cinq ou six fois plus considérable que le royaume de Cassa. Depuis la chute de Gobazié, quatre chefs souverains y dominent : Ménelik au Choa, avec le titre de roi qu'il tient de ses pères; à l'Est, Ali Bouzon, dans le Wolo-Gallas, le Wadla et le Losta; au Sud, Ras Adda dans le Godjam et l'Agai-Meder; à l'Ouest et au Nord, Ras Ouaregna, qui, avec Gondar et le Beguemder, possède toutes les frontières de l'Égypte, de sorte que, sans sa volonté, nul étranger ne peut entrer en Éthiopie, de ce côté.

Dès les premiers jours, nous nous mîmes en relation avec ce prince, et nous sollicitâmes l'autorisation ou de nous établir dans ses États, ou d'y passer pour aller plus loin fixer notre tente. Après deux mois, qui nous parurent deux siècles, Ras Ouaregna nous permit d'habiter chez lui et nous envoya deux des siens, pour nous conduire au lieu que nous avions nous-mêmes désigné. C'est dans la province de Tchelga, à quatre jours de Métamma et un seulement de Gondar, dans le pays des Quemantes encore infidèles, auxquels nous paraissions devoir exclusivement nous adresser, sur les confins de la province et tout près des Chrétiens Amahra pour lesquels surtout nous étions venus. Ce choix nous avait été inspiré par le désir de ménager les susceptibilités jalouses du clergé schismatique, et aussi pour nous assurer une retraite facile sur Métamma, dans le cas d'une révolution politique ou d'une dévastation territoriale, si fréquentes dans ces riches et malheureuses contrées. Nulle part, le contraste ne peut être plus complet ni plus frappant que dans l'Amahra, entre la fécondité du sol et l'indigence des habitants, la magnificence qu'étale partout la nature, et la laideur, l'abaissement moral, fruit de tous les vices, dont ce peuple ne sait plus rougir, la prodigalité des dons de Dieu et les ruines qu'entasse partout la malice de l'homme.

Dans l'Amahra, l'anarchie politique est à son comble. Depuis que les Ras ont anéanti la puissance impériale, la

guerre civile n'a jamais cessé de promener partout ses fureurs. Il n'est pas de Ras qui ne vise à l'Empire, et qui dès lors ne voie dans ses égaux autant de rivaux qu'il faut vaincre. A son tour, le Desdjasmach ne pense qu'à secouer le joug du Ras son maître. Ainsi, d'abord l'armée rebelle, ensuite l'armée vengeresse des droits et des traités méconnus, semblables l'une et l'autre à ces nuées de sauterelles qui dévorent jusqu'au dernier brin d'herbe, s'abattent sur les provinces, pillent, saccagent et détruisent tout ce qu'elles rencontrent. On dirait que leur gloire est de ne rien laisser derrière elles aux victimes presque toujours innocentes de leur fureur. Aussi, quelle profonde, affreuse et universelle misère, mon Dieu !

Pour le cœur du Prêtre, toutefois, un spectacle plus lamentable encore est celui que présente la maison de Dieu. Ce que l'on nomme église n'est le plus souvent qu'uneasure qui s'écroule de toutes parts. Et l'intérieur, mon Dieu ! l'honnête fermier de nos campagnes n'oserait y loger ses troupeaux. La plupart de ces hideux taudis et absolument tous ceux que nous avons visités sont entièrement dépourvus de tout ce que les saintes règles de l'Église exigent pour le culte divin. Là, plus d'ornements d'aucune sorte ; le Prêtre célèbre avec le haillon dégoûtant qui lui sert de vêtement ordinaire ; plus de linges sacrés, et en vérité je ne comprends pas comment on y supplée ; plus de missel, plus de calice, ou un seulement pour trois ou quatre églises ; une ou deux fois l'an néanmoins, trois ou six Prêtres se rassemblent dans un village et prétendent offrir la victime sainte dans de semblables églises. Mais, pas d'assemblées pieuses, pas d'instructions religieuses, pas de prières communes, pas de sacrements, même aux grandes étapes de la vie ; pas de piété, pas de religion, plus ou presque plus de foi. Nous avons été témoins nous-mêmes de ce dénûment absolu et de ces sacrilèges indécences. Chaque jour aussi,

nous entendions les plaintes lamentables des Prêtres qui exposaient leurs besoins, et sollicitaient de notre superflu. Hélas ! il n'y en avait pas. La prudence nous avait conseillé de n'apporter que le strict nécessaire pour célébrer nous-mêmes. Mais si, un jour, la parole de vie était acceptée, si le flambeau de la vraie foi éclairait ces peuples, plus malheureux que coupables, que de maux à guérir ! Que de ruines à réparer ! Quelle belle et immense carrière pour le zèle de l'Apôtre, et pour l'Apostolat de la charité ! Or, dans l'Amahra, plus qu'ailleurs, ces magnifiques et rapides triomphes de la foi se réaliseront le jour où la Mission jouira d'une tolérance sérieuse et bienveillante de la part du souverain. Le rapprochement de la foi, qui ne diffère guère de la nôtre que par des confusions de mots, l'éloignement du Patriarche Copte et l'habitude de se passer de lui, en donnent l'assurance.

Quinze jours avaient suffi pour nous installer convenablement à Tchelgua. Ras Ouaregna voulait me voir, je ne le désirais pas moins, afin de l'étudier de près et de le connaître davantage. C'est entre ses mains que j'allais laisser les destinées de notre Mission naissante, et alors, je ne connaissais encore de lui que ce qu'en publie la renommée : le Ras, dit-on, est un bon prince ; intègre dans ses jugements, prudent dans ses conseils, brave dans les combats, indulgent pour ses ennemis, humain à l'égard de ses sujets et charitable pour les pauvres ; qualités précieuses sans doute et que l'on trouve bien rarement réunies dans un prince abyssin ; mais elles ne suffisent point. Pour nous, c'est l'esprit national qu'il importe d'étudier dans le souverain, l'influence qu'il y exerce, les dispositions qu'il manifeste envers les Missionnaires, enfin, les divers intérêts qui lui servent de mobile dans le présent et pour l'avenir.

Je me rendis donc au camp de Ouaregna avec un de mes Confrères, M. Duflos, et nous y restâmes près de huit

jours. Nous trouvâmes le prince préoccupé et embarrassé à notre égard. Évidemment, en nous acceptant avec bonheur, il n'avait point assez compris notre Mission; des intérêts tout personnels l'avaient inspiré, et il attendait de nous des services que nous ne pouvions lui rendre. Nous le lui dîmes franchement, et il en fut tout déconcerté, refroidi, presque fâché. Il avait montré quelque chose de ce qu'il nous importait de comprendre désormais, nous pouvions le dire : Ras Ouaregna est un Abyssin pur sang. Par orgueil national, il dédaigne même de connaître ce qui n'est point éthiopien, et, à son avis, les étrangers du monde entier seraient assez honorés de vivre pour lui et de satisfaire à ses besoins. Abyssin de son temps d'ailleurs; de Desdjamatch, il voulut être Ras, et le Ras aujourd'hui veut être Empereur. Cette pensée dernière le domine et l'absorbe; repos, amitiés, honneur, serments, il a tout sacrifié, et il sacrifiera tout aux intérêts de sa suprême ambition.

Pleins de ces pensées, M. Duflos et moi, nous n'étions pas sans crainte pour l'avenir de notre œuvre; bien plus, les difficultés pouvaient être augmentées encore par ma présence; j'étais d'ailleurs absolument sans nouvelle de notre Mission du Tigré et de l'Europe; mon retour à Massaouah fut résolu. Cependant Ouaregna nous congédia avec tous les témoignages de la plus cordiale amitié; dès lors nous ne voulûmes pas douter du présent et nous acceptâmes résolument, mes Confrères et moi, les destinées que la Providence pouvait nous réserver dans l'avenir.

Vaine espérance! raisonnement trompeur! Qui pourrait imaginer pareille perfidie? Six jours après que nous eûmes reçu du Ras l'assurance solennelle de son amitié, par ses ordres, une troupe de soldats pille la maison, emporte tout ce qui est de son goût et en chasse le personnel entier.

C'est que le Ras croyait trouver chez nous 200 fusils à quatre coups, des pistolets, de la poudre, du plomb en

quantité prodigieuse ; puis un lit et un siège en or massif.

Honteux de leur mécompte, les soldats se hâtèrent d'instruire leur maître et le supplièrent à plusieurs reprises de laisser les Missionnaires en paix dans les maisons qu'il leur avait données, au moins pendant l'hiver qui était commencé. Les Confrères, le chef de Tchelga, écrivirent dans le même sens ; tout fut inutile ; l'orgueil abyssin ne devait rien céder. — Je n'aime pas votre foi, répondit Ouaregna, et je ne veux plus vous voir. Vous passerez l'hiver à Kémétchéla, extrême frontière de mes États. — Et il fallut partir de suite, sans préparatifs, ni provisions de voyages. Kémétchéla est un bon site, et les chefs subalternes accueillirent les fugitifs avec bienveillance, mais c'est une installation nouvelle ; tout le pays est ruiné, et l'on n'y trouvera pas une mesure de grain ; désormais le chemin de Métamma est fermé par les eaux, et le marché le plus proche est à deux jours de distance.

Je laisse parler M. Duflos qui m'écrit ces événements lamentables :

Monseigneur,

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

Vendredi dernier, les soldats de Ouaregna nous sont arrivés avec l'ordre de saisir tous nos effets, sans en excepter un seul, et de nous chasser, ne nous laissant que deux habits à chacun et un peu de viatique. Saisis à l'improviste, nous fûmes confinés dans la chambre du Frère, sans avoir le temps de rien dérober à l'avidité de nos persécuteurs.

Après quelques instants de vaines perquisitions dans la maison, ils m'appelèrent et me prièrent de leur ouvrir toutes les malles, me promettant de nous laisser tout ce qui leur serait inutile. Au lieu d'y trouver 200 fusils à quatre coups, des balles, de la poudre, un siège et un lit en or massif, comme un Judas l'avait persuadé à Ouaregna, quel ne fut pas leur étonnement de n'y voir que des livres, des croix,

des médailles, etc.! Stupéfaits, ils eurent honte de leur Mission et résolurent d'envoyer au Ras, pour lui demander de nous laisser nos effets. Celui-ci le leur accorda, leur permettant cependant de prendre tout ce qui leur convenait. Fidèles à ces instructions, ils partirent, emportant tout ce qui pouvait servir de présents : nos meilleures chemises, la petite scie, la petite hache, un sarcloir, une lanterne, nos cuillers et couteaux, le raisin et le vin pour la messe. Touchés de notre position, les envoyés nous conseillèrent, à leur départ, d'envoyer au Ras, nous promettant de s'interposer pour nous et de nous obtenir de passer ici l'hiver. Nous suivîmes leur conseil. La réponse est favorable; en conséquence, nous quitterons demain Sarraba, où nous étions arrivés hier soir, pour rentrer à Serrako, si le Ras, fidèle à la parole donnée à notre envoyé, écrit aujourd'hui au Balambaras, que nous pouvons rester.

Le Balambaras mérite toute notre reconnaissance. C'est lui qui a tout fait pour nous sauver. Il a refusé ce que notre pauvreté pouvait lui offrir. Une belle lunette ne serait pas de trop pour lui montrer combien nous estimons l'amitié dans le malheur.

Dans la position précaire où nous sommes, nous pensons que le moins qu'on s'exposera sera le mieux. Gardez-vous de Djuma (1), qui sait tout et qui pourrait en profiter pour vous piller en route. Mohammed Djemil (2) plus que jamais ne mérite aucune confiance. L'Allaha (3) est accusé de nous avoir trahi et de s'être livré enfin à l'Abouna Joseph, de Gondar (4). Il m'a été impossible jusqu'à aujourd'hui de décider quelqu'un à descendre à Métamma.

(1) Le gouverneur noir de Métamma, un peu dépendant de Ouaregna.

(2) L'envoyé ordinaire de Ouaregna à Métamma. Cet homme a constamment trahi à la fois les deux partis dont il était l'intermédiaire et le serviteur.

(3) Si Allasse Tecla Massam, dont j'ai parlé plus haut.

(4) Ce parent de feu Abouna Salama, dont j'ai aussi parlé. Il est prêtre.

Nous allons tous bien et nous vous prions de permettre à notre cher frère Cazeau de trouver ici l'expression de notre sincère amitié.

Je suis, etc.

DUFLOS.

Sassaba, 28 juin 1872.

Monseigneur, votre, etc.

Nous allons de croix en croix. La réponse définitive du Ras est venue. Il nous hait, dit-il, à cause de notre foi. Cependant il nous permet de passer l'hiver dans ses États, nous chasse de Serrako, où il craignait que nous ne fissions une forteresse de la fameuse caverne du Moine (1), et nous dit de camper aux environs de Ouhény.

En ce moment, nous sommes en effet à Ouhény. L'envoyé que j'avais fait partir en avant pour avertir le Frère nous a trahis, après les promesses les plus solennelles. Il est resté ici, sans oser aller plus loin. Le Frère, étant arrivé, a été saisi avec tout ce qu'il apportait. C'est à peine si l'on nous a permis de le voir un moment. L'affaire est portée devant le Balambaras. Il est presque sûr qu'elle ira jusqu'au Ras.

Ma position est des plus pénibles. Que faire? Que devenir? Surpris à l'improviste, nous n'avons pu faire de provisions de route, nous jeûnons tous les jours, bon gré, mal gré. Faire tous mes efforts pour ne pas quitter la position, c'était mon devoir. J'espérais rester, pendant l'hiver, à Serrako. Tout le monde m'assurait qu'il suffirait de le demander. Je l'ai fait.

Le Ras a répondu par un ordre formel de nous établir ici. Maintenant notre position est plus pénible que jamais. — Que faire? Comment trouver ici de quoi vivre? Le Doura est à deux madéges (c'est-à-dire fort cher). — Si l'on pou-

(1) Cette caverne, dont un moine schismatique voudrait faire une église, est située au-dessous de l'emplacement que nous avons demandé pour nous établir définitivement.

vait faire venir six chameaux de Métamma, nous serions sauvés.

Demander à partir pour Métamma, ce serait décider la question du Frère. Très-bien ! dirait le Ras, prenez l'argent et renvoyez-les. Partir sans sa permission, c'est impossible. Les chefs de Ouhény ne nous le permettraient pas sans ordre. D'ailleurs, nous ne pouvons pas laisser le Frère en cet état, et les chemins ne sont plus praticables que pendant quinze jours.

La position est affreuse ! Je remercie le bon Dieu, Monseigneur, de vous avoir épargné le spectacle de ces avanies. C'est un dessein manifeste de la divine Providence qui a permis que tout n'arrivât que le lendemain de votre départ. Revenir, Monseigneur, c'est inutilement vous constituer prisonnier, comme nous, sans pouvoir en rien changer notre position. Dieu soit béni ! La responsabilité dont vous m'avez chargé est bien grande, dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons ! Vous connaissez tout : cela me console.

Six chameaux de grain, un demi de café, voilà ce que je désirerais que vous pussiez m'envoyer de Métamma. Je n'ai personne à vous envoyer pour accompagner ce convoi, sinon le porteur de cette lettre. Priez pour nous, Monseigneur, priez beaucoup pour nous.

Ce scélérat de Mohammed Djemil savait tout. Il n'en a rien dit, à dessein de faire prendre le Frère au retour. Si l'on nous enlève l'argent que vous envoyez, que deviendrons-nous ? A la Divine Providence !

Le lieu de notre nouvelle résidence s'appelle Kémétchéla (1) sur la montagne de Ouhény.

Adieu, Monseigneur ; bénissez-nous s'il vous plait.

Votre, etc.

DUFLOS.

(1) C'est un assez grand village et un bon site pour la saison des pluies.

Pour comprendre entièrement cette dernière partie de la lettre de M. Duflos, quelques explications sont nécessaires.

Ouhény est l'extrême frontière abyssinienne, à deux journées de Métamma, et séparée de cette ville par un désert au milieu duquel coule le Guindoa. Pendant la saison sèche, cette rivière se passe à gué et sans difficulté ; mais, enflée par les pluies abondantes de juin, elle devient définitivement infranchissable vers le commencement de juillet. Dès lors plus de communications entre l'Abyssinie et Métamma. En descendant avec le Frère, nous passâmes facilement ; c'était le 24 juin. Huit jours après, en s'en retournant, le frère Cazeau a dû éprouver de sérieuses difficultés ; car quelques chameaux seulement avaient osé s'y hasarder. La semaine suivante, plus de chameaux, plus de passage. C'est ce qui paraissait ignorer M. Duflos. L'homme fort et courageux qui seul a consenti à m'apporter sa lettre a attendu deux jours devant le Guindoa, et n'a passé ensuite qu'avec les plus grands dangers, abandonnant au courant une partie de ses effets. Je ne sais comment il aura pu passer deux jours après, en s'en retournant. Ainsi donc, l'eussé-je voulu, impossible de retourner auprès de mes chers Confrères ; impossible aussi de leur envoyer des vivres. Seulement, ce commissionnaire, vraiment homme de cœur, m'a juré qu'il ne les quitterait pas avant de les avoir approvisionnés du marché le plus proche, jusqu'à la fin des pluies. De plus, il m'a affirmé avoir remis à M. Duflos, de la main à la main, 200 thalaris que le frère Cazeau avait en effet enveloppés dans sa couverture de voyage et qu'il pouvait enlever à volonté. Nos Confrères restant eux-mêmes à la discrétion de Ouaregna, je ne crois pas qu'on leur enlève 300 thalaris qui se trouvaient malheureusement fermés dans une caisse avec quelques vases sacrés. Au moment du pillage de Ser-rako, il restait 130 thalaris qui ont été respectés. En tous cas, 300 thalaris qu'ils possédaient alors leur suffisaient absolu-

ment pour attendre les premières communications avec Métamma, où, d'après les dispositions prises, ils trouveront toujours de l'argent. Enfin, j'ai écrit au Balambaras d'aider mes Confrères à trouver des vivres, en lui envoyant la lunette tant désirée.

Pauvres amis ! je n'étais plus avec eux ! Je les avais quittés la veille de cette subite avanie, et la nouvelle ne m'en parvint à Métamma que le 3 juillet au soir, veille de mon départ. Je ne pouvais plus les rejoindre, et aussi bien c'était inutile, m'écrivait M. Duflos : je ne ferais qu'aggraver leur situation. Notre-Seigneur ne m'avait point jugé digne de souffrir avec eux ce glorieux combat ; des épreuves plus obscures, mieux adaptées sans doute au besoin de mon âme, m'attendaient ailleurs.

Je m'en allais donc, le cœur rempli de tristesse, de prières et de larmes. Depuis lors, pas un jour, que dis-je ? pas une heure ne s'est écoulée sans que le spectacle de ce que peuvent souffrir, loin de moi, mes chers Confrères, nos bons prêtres, nos bien-aimés élèves, ne se présente à moi, et ne me fasse souffrir à la fois les douleurs de tous. Ces souffrances intérieures, jointes aux fatigues du voyage, brisèrent enfin la nature et me gratifièrent d'une maladie de deux mois. Dans sa première période, de Kassala à Kéren, je ne savais trop si elle ne serait point la dernière. A Kéren, un mois de soins affectueux dans la Famille ne suffit point à me rétablir. Enfin, béni soit Dieu, qui a daigné me rendre sinon la santé d'autrefois, du moins assez de forces pour vaquer aux devoirs multiples de ma charge !

Mais ce Dieu si bon, dont les épreuves sont le gage de nouveaux bienfaits, me ménageait de bien douces consolations, à mon retour dans la Mission du Tigré. Lors de mon départ, Missionnaires et Prêtres proscrits, église et résidences incendiées, villages pillés et saccagés, cette Mission était plongée et comme anéantie dans l'abîme de tous les maux ;

de plus, elle était abandonnée de tous les pouvoirs humains, et trahie par ceux-là même qui devaient la protéger; enfin, elle n'avait plus d'espoir qu'en Dieu seul.

Quelle ne fut pas ma surprise, lorsqu'en arrivant à Kéren, je rencontrai les soldats de l'Égypte, et j'appris que les Bogos, les Mensas et cinq autres tribus voisines obéissaient au Khédive! Je fus heureux, lorsque je sus, à n'en pouvoir douter, que le Croissant, ce terrible ennemi de la Croix, n'apportait cette fois aux Missionnaires de l'Évangile que paix, sécurité, liberté, encouragements et moyens nouveaux pour accomplir l'œuvre éminemment civilisatrice qui leur est confiée!

La liberté de l'Évangile, liberté pleine et entière, dans toute l'étendue de la vieille Éthiopie, voilà ce qu'il nous faudrait! Vienne ce beau jour de la liberté, et on verra aussitôt des villages et des peuples entiers accourir et se ranger d'eux-mêmes sous la houlette du véritable Pasteur! Alors, quelque nombreux que soient les ouvriers, ils en suffiront pas à recueillir la moisson.

En ce moment, nous ne sommes point sans espoir. Notre Consul, homme de foi et d'énergique dévouement, mettra tout en œuvre pour obtenir ce résultat.

Déjà Cassa nous fait espérer cette liberté tant désirée; un autre à sa place, Ménélik par exemple, roi de Choa, ferait sans doute mieux encore. Mais comment ces pauvres princes auront-ils le courage et la force de briser les obstacles, de résister aux volontés ennemies, de dédaigner les intérêts contraires, pour nous assurer ce glorieux privilège de la liberté?

Telle est la situation actuelle de notre Mission :

Liberté et sécurité à Kéren, c'est-à-dire dans 20 villages peuplés d'environ 12 à 15,000 habitants.

Alitiéna. — Cette tribu, baptisée tout entière par Monseigneur de Jacobis, a été, depuis 8 ou 10 ans, presque entière-

ment délaissée. Gens simples et bons, ils ont néanmoins conservé une foi vive et un attachement inviolable pour les Prêtres de l'Abouna-Jacob. J'étais attendri presque aux larmes, lorsque, dans la visite que je leur fis, il y a deux ans, ils me demandèrent, en sanglotant, que je rouvrisse leur église, que je leur rendisse leurs Prêtres, que je leur permisse de se confesser et de communier comme autrefois, en un mot qu'ils pussent vivre et mourir en chrétiens. En vain, depuis cette époque, j'ai multiplié les efforts pour satisfaire de si légitimes désirs; la persécution nous a fermé toutes les voies pour arriver jusqu'à eux. Ces dures nécessités vont cesser : bientôt je leur enverrai quelques Prêtres indigènes. La tribu des Irob-Bachnaïtes est disséminée, par petits groupes de cabanes, dans des montagnes élevées et abruptes, sur une surface d'environ deux journées de marche, de l'est à l'ouest, et une au moins du nord au sud. Elle n'a qu'une seule église, située à peu près au centre, dans le bassin d'Alitiéna. Il faut absolument la doter de trois ou quatre chapelles qui seraient élevées vers les frontières, dans les lieux les plus habités.

Akélégouzay. — Dans cette province, nous possédons 10 villages renfermant une population de 4 à 5,000 âmes. Avant la persécution, 10 Prêtres indigènes et 3 diacres y exerçaient le saint ministère. J'en enlèverai quelques-uns, tant pour Alitiéna que pour Kéren; 6 ou 7 Prêtres avec 3 diacres suffiront aux besoins réels de cette population. Au milieu d'elle, se trouve une maison de Missionnaires, destinés comme partout à diriger nos Prêtres indigènes et à stimuler leur zèle, en leur donnant l'exemple de la vie apostolique. A Hébo, grâce au concours empressé de ses pieux habitants, l'église, que les sbires de Cassa n'avaient pas eu le temps de brûler entièrement, a déjà été réparée, afin d'abriter les cendres vénérées de Monseigneur de Jacobis qui y reposent. Notre Confrère M. Barthez reconstruit une petite

maison ; mais il faut l'agrandir et rebâtir à côté la maison de nos Prêtres.

Adekeyé, Anhuny, Mahardo et Holay procureront, je l'espère, les matériaux nécessaires à la reconstruction de leurs églises incendiées, mais les frais de main-d'œuvre seront tout entiers à notre charge. Ces divers travaux devront être entrepris, et, autant que possible, exécutés dans le courant de cette année, dès que nous serons assurés de la paix.

A Kéren, comme je le disais tout à l'heure, les Missionnaires peuvent exercer librement leur zèle dans 20 villages sur une population de 12 à 15,000 âmes. Ce sont les Bogos, les Mensas, et des Abyssins du Wamazène, qui ont déjà formé 5 ou 6 villages sur le territoire protégé par les armes de l'Égypte. Il importe d'ouvrir tout de suite et de conduire vigoureusement cette Mission, avant que l'Islamisme n'envoie des *faquirs* (1). Je vais appeler à notre aide un ou deux de nos Prêtres indigènes ; mais les ouvriers seront toujours en bien petit nombre pour défricher rapidement et féconder un champ jusque-là si ingrat. C'est à Kéren aussi que se continuera notre Séminaire : il est toujours composé d'une quinzaine d'enfants ou de jeunes gens de 10 à 25 ans. Nous en recevrons davantage, si nos ressources le permettaient, et rien ne serait plus utile, car ce n'est que dans le grand nombre que nous rencontrerons quelques bonnes vocations pour alimenter notre Clergé indigène. Aussi sentons-nous vivement la nécessité d'ouvrir des écoles centrales, où les jeunes Abyssins puissent apprendre à lire le Ghez, à lire et à écrire l'Amahrigna, puis à lire et à écrire la langue arabe qui peu à peu deviendra familière et usuelle, au moins dans les pays soumis à l'Égypte. Pour les plus intelligents, l'on ajouterait quelques notions de géographie, d'histoire

(1) Espèce de mendiants, qui, dans la religion musulmane, imitent les religieux chrétiens faisant vœu de pauvreté.

d'arithmétique. Dès maintenant, il faudrait au moins deux de ces écoles : l'une dans les Bogos, que M. le Gouverneur m'a déjà demandée, et l'autre dans l'Akélégouzay, où elle est vivement sollicitée, depuis deux ans. Ces écoles sont d'autant plus nécessaires que les Protestants, d'un côté, et les Musulmans, de l'autre, nous ont devancés dans cette voie de civilisation et de progrès. Les Protestants, Missionnaires suédois, sont à Massouah et dans deux localités de l'Hamazène. Il y en a depuis longtemps à Adoua. Sans doute, ils ne sont guère à craindre en Abyssinie : leurs écoles sont peu fréquentées et méritent à peine ce nom : mais enfin le petit nombre d'âmes qu'ils infectent de leurs erreurs et de leur haine nous appartiennent ; nous avons le droit et, autant que possible, le devoir de les leur soustraire.

Les Musulmans, le sait-on bien en Europe ? les Musulmans, non-seulement à Massouah et dans les grands centres, mais dans les moindres villages et, je l'ai constaté moi-même, dans les tribus les plus reculées, ont leurs *faquirs* ou Frères-instituteurs qui enseignent les enfants avec ardeur et qui déploient plus de zèle encore à recruter des prosélytes à leur foi. Aujourd'hui, pas un bédouin qui ne puisse lire et écrire correctement la langue sacrée de son prophète. Or, qu'il serait honteux pour la Mission si nos jeunes Abyssins allaient se pervertir chez eux, parce qu'ils ne trouveraient pas chez nous les moyens de s'instruire !

Dans ces contrées, où règnent les mœurs les plus dissolues et les lois les plus destructives de l'ordre social, on rencontre à tout instant des enfants abandonnés, des esclaves fugitifs ou délivrés, de pauvres créatures qui, par le malheur de leur condition, sont vouées à la prostitution et que l'on pourrait souvent racheter pour quelques thalaris, si on avait un lieu où on pût les placer ensuite à l'abri du danger ; en un mot, il y a beaucoup d'orphelins à recueillir et à sauver. De loin,

ils tendent les bras aux Filles de la Charité, qui seules peuvent entreprendre cette œuvre. Mais quand sera-t-il possible d'envoyer des Sœurs en Abyssinie?

Je voudrais pouvoir confier l'œuvre des écoles à l'une des communautés de Frères, vouées à l'enseignement; nos Prêtres ne peuvent s'en charger, car les Missionnaires ne suffiront jamais aux soins spirituels de tous, but direct et nécessaire de leur Mission.

Depuis les malheurs de la France, je me suis vu dans l'impérieuse nécessité de retrancher à nos Prêtres l'allocation qui leur était faite auparavant. Ils labourent un peu et leur viens en aide par des honoraires de messes. Nous épargnons ainsi une somme de 3,000 fr. Restent à notre charge deux Diacres et quelques *Defteras* (1). Pour toute ressource, ils doivent se contenter de 15 fr., que nous leur donnons mensuellement. Malgré l'économie la plus sévère et les privations que nous nous imposons, notre allocation ne suffit pas même à l'entretien des Missionnaires et des trois Maisons formées dans la Mission. Ainsi, nous ne pouvons tenter la moindre œuvre, sans le secours de la charité.

Je suis, en l'amour de Jésus et de son Immaculée-Mère,

Mon bien cher Frère,

Votre tout dévoué serviteur,

† JEAN MARCEL,

Évêque d'Oléne et Vicaire apostolique d'Abyssinie

(1) Ce sont proprement des *Clercs* ou personnes sachant lire et écrire.

CHINE

Lettre de M. D'ADDOSIO au Frère GÉNIN.

Péking, 20 décembre 1871.

Nous sommes pour le moment fort tranquilles à Péking, et nous le serons jusqu'au retour de l'ambassade chinoise. Partout le peuple est calme, et on ne se préoccupe pas plus de nous que si nous n'existions pas. Tant il est vrai que ce n'est pas le peuple qui nous est hostile. Et en voici une preuve : nos Sœurs ont ouvert un hôpital chinois à Péking, près de l'église cathédrale ou *Nan-Tang*, depuis le mois d'octobre. Eh bien ! cet établissement n'a pas provoqué le moindre mouvement, pas même un seul cri qui fasse croire qu'on y fait opposition. Bien plus, l'hôpital a déjà reçu une trentaine de malades, et tout annonce que l'œuvre est en voie de prospérité. Si les Mandarins les laissaient faire, les Chinois ne tarderaient pas à embrasser la Religion. Ce n'est donc pas le peuple qui nous est hostile, mais bien les Mandarins et la classe lettrée. La raison en est facile à comprendre : ces gens-là ont lu nos livres de religion et la connaissent aussi bien que nous ; tous s'accordent à dire qu'elle est bonne, sainte. Or, si le peuple l'embrassait, que

deviendraient tous ces boutonnés? tous ces satellites des tribunaux? Un Mandarin de ma connaissance me disait un jour à propos du village de Ngan-Kia-Tchouan où je résidais auparavant : Si tous les villages de mon *Schien* (son préfecture) étaient comme votre Ngan-Kia-Tchouan, je n'aurais qu'à fermer mon tribunal!!! Espérons que le bon Dieu y mettra la main et arrangera nos affaires. Elles paraissent d'ailleurs prendre une bonne tournure. Mais, quoi qu'il arrive, le bon Dieu est là; nous savons qu'il fera son œuvre, nous ne nous en mettons pas en peine. Du reste, cette année, il a appesanti son bras d'une manière bien sensible sur cette province, et en particulier sur la ville et au schien de Tien-Tsin. Des inondations comme il n'y en a pas eu de mémoire d'homme ont couvert toute la plaine et fait manquer les récoltes. Beaucoup de villages ont disparu, et partout les maisons sont ruinées, de sorte qu'on n'a ni où s'abriter, ni de quoi manger. Les gens de Tien-Tsin l'ont bien compris, et ils commencent, quoique tout bas, à faire leur *mea culpa*. C'est le Dieu des chrétiens, disent-ils, qui nous punit des massacres de l'an dernier. Et en vérité, cher Frère, il est impossible de ne pas voir le doigt de Dieu dans ce fléau qui a frappé la ville de Tien-Tsin, à une année de distance, jour pour jour, à cause des crimes qu'elle a commis sur les innocentes victimes massacrées au nom de la religion chrétienne.

Prions donc, cher Frère, afin que ces pauvres Chinois ouvrent enfin les yeux à la lumière de l'Évangile.

Vous savez peut-être que je ne suis plus à Ngan-Kia-Tchouan. Depuis le mois d'août, Monseigneur Delaplace m'a rappelé à Péking. Je remplace M. Reiffert à la cathédrale, je suis en outre chargé du petit séminaire et de l'hôpital de nos Sœurs.

Priez donc un peu le bon Dieu pour moi comme je le ferai pour vous auprès de la crèche de l'Enfant Jésus, à l'a-

proche de la nouvelle année 1872, que je vous souhaite plus heureuse que celle qui vient de s'écouler.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur, mon bien cher Frère,

Votre dévoué Confrère,

D'ADDOSIO,

I. s. c. m.

*Lettre de faire part de la mort de M. DÉSATHIEUX à
M^{me} VÉROUDART, sœur du défunt, par M^{re} GUIERRY.*

Ning-Po, le 25 mars 1872.

MADAME,

Au mois de juillet 1870, j'ai eu l'honneur de vous voir à Saint-Lazare et de vous remettre une boîte sculptée de la part de M. P. Désauthieux, votre cher frère. Hélas ! je ne pensais point alors que je devrais être obligé, et même prochainement, de vous transmettre une bien douloureuse nouvelle. Mais ce qui me console dans cette triste circonstance, c'est que je m'adresse à une âme chrétienne, qui sait que la mort ici-bas n'est qu'une séparation momentanée, et que nous aurons un jour, qui n'est peut-être pas bien éloigné, le bonheur de nous réunir à ceux que nous avons aimés sur la terre, pour n'en être jamais plus séparés dans l'éternité des siècles. Oh ! que cette pensée est consolante ! et qu'elle est bien capable d'adoucir la douleur d'une pareille séparation !

Je ne vous dirai point combien ce cher missionnaire vous était affectionné, vous le savez sans doute mieux que moi ; mais je puis vous assurer que le seul motif qui l'ait empêché

de vous écrire dans ces derniers temps, c'est surtout qu'il craignait de vous occasionner de la peine et de l'inquiétude à son sujet. Il attendait toujours, dans l'espoir de se remettre et de pouvoir vous dire qu'il se portait bien. Dieu ne l'a pas voulu; nous n'avons donc qu'à adorer les décrets de sa divine volonté.

Notre cher Confrère sentit son mal s'aggraver au mois d'octobre de l'année dernière. Ce n'était d'abord qu'une espèce de dysenterie. Nous avons mandé aussitôt les meilleurs médecins de Ning-Po. Ils n'y ont vu rien de grave, et même, après les premiers traitements, nous l'avons cru, au bout de quelques jours, en pleine convalescence; mais ce mieux ne s'est pas soutenu. Il éprouva des rechutes successives qu'on attribuait à des causes extérieures. Bientôt cette première indisposition se compliqua de douleurs très-vives au côté droit, et enfin d'expectorations abondantes qui nous ont fait soupçonner une maladie autre que celle que nous avions cru reconnaître jusque-là. Un bâtiment de guerre français vint alors passer à Ning-Po. Il pria le docteur du bord d'avoir la bonté de lui faire une visite et de l'ausculter. Ce brave monsieur s'y est prêté de la meilleure grâce du monde, et il nous a déclaré ensuite que sa maladie était une hypertrophie du foie. Entre autres moyens de le rétablir, il nous conseillait un changement d'air. J'envoyai immédiatement votre frère à Shang-haï, où nous avons une maison de Confrères et où l'on a tous les moyens d'être traité à l'Européenne; il y fut visité aussitôt par M. Galle, docteur français très-expérimenté et fort estimé dans cette ville. Dès qu'il l'eut examiné, il ordonna qu'on le mit à l'hôpital-général, desservi par nos Sœurs, pour y être mieux soigné, et on l'y transporta sans retard.

Les soins les plus assidus et les plus dévoués lui ont été prodigués par le docteur Galle et par les Sœurs. Deux de nos Confrères qui résident dans ce port. allaient le voir plu-

sieurs fois chaque jour. Mais, malgré tous les soins possibles, Dieu avait jugé à propos de l'appeler à lui. Huit jours environ avant son décès, le docteur déclara que sa maladie était mortelle. Un de nos Confrères le lui annonça, ce dont il témoigna une bien vive reconnaissance. Il fit aussitôt à Dieu le généreux sacrifice de sa vie, quoiqu'il eût désiré vivre davantage pour lui gagner des âmes, et dès lors il se prépara d'une manière plus immédiate au grand passage de l'éternité.

M. Désauthieux reçut les derniers sacrements avec les sentiments de la foi la plus vive, et cela une semaine avant son décès, qui arriva le samedi 16 mars, à six heures du matin. Le docteur Galle a défini sa maladie : une hépatite compliquée de bronchite chronique.

Vous ne serez pas seule, Madame, avec votre famille, à déplorer la perte de ce bon Missionnaire. Il a laissé de bien vifs regrets dans notre pauvre Mission qui perd beaucoup en le perdant. Il était, quoique jeune encore, très-intelligent et très-zélé; en un mot, il avait tout ce qu'il fallait pour faire le bien en Chine, et tout nous portait à croire que ce serait pendant de longues années. Cependant, ce qui adoucit un peu notre douleur, c'est qu'il fera du haut du ciel, nous en avons la confiance, ce qu'il n'a pu faire sur la terre. Il nous l'a bien promis, et, cinq jours avant sa mort, il me fit écrire sous sa dictée une lettre qu'il signa et dans laquelle il nous renouvelait cette promesse et nous adressait ses derniers adieux. Cette lettre était si touchante que j'ai cru devoir l'envoyer à M. Étienne, notre Supérieur général; elle est partie pour la France par le dernier courrier de Chine. S'il n'y parle point de sa chère famille, son souvenir n'en était pas moins profondément gravé au fond de son cœur. Aussi, puis-je vous assurer, Madame, qu'il n'en oubliera aucun des membres. Oh ! oui, il intercédéra pour tous auprès de la divine bonté en attendant que vous lui soyiez tous réunis dans le sein de Dieu.

Cette lettre est déjà bien longue, mais je ne puis résister au désir de vous citer ce que la supérieure de nos Sœurs de l'hôpital m'a écrit sur ses derniers moments : — Vendredi soir, me dit-elle, j'eus la bonne pensée de le veiller moi-même avec ma sœur Thérèse, son infirmière. Vers une heure du matin, il voulut se lever et manger un peu. Il passa le reste de la nuit sur son fauteuil. Cette même nuit, il me fit approcher de lui, pour me prier de vous écrire une dernière fois, et vous faire encore ses adieux. A cinq heures et demie, le voyant assez bien, nous le quittâmes pour aller à la Sainte-Messe, laissant près de lui nos infirmiers. Vers la fin de la Messe, un d'eux accourt nous dire que le Père se mourait. Je m'y rends aussitôt avec quelques-unes de nos Sœurs et nous le trouvons agonisant. Nous fîmes quelques prières en attendant que M. Aymeri eût terminé la messe; il arriva juste à temps pour recevoir son dernier soupir. Ce fut donc samedi, à six heures du matin, que ce digne Missionnaire alla recevoir sa récompense! Que je m'estimerais heureuse d'avoir une mort semblable! Vous eussiez été vivement ému, Monseigneur, de l'entendre dire : « Bon Jésus! je suis bien méchant, pardonnez-moi mes infidélités. « J'ai souvent prêché la miséricorde : est-ce que je n'en trouverai pas un petit brin pour moi? Oh! oui, mon Dieu, « je l'espère. » Et il serrait son crucifix contre son cœur et sur ses lèvres mourantes avec une expression d'amour qui nous touchait jusqu'aux larmes. Enfin, ce que je puis dire, c'est qu'il s'est exhorté lui-même jusqu'au bout. Quel courage!... Après sa mort, ses traits portaient l'empreinte de la paix et du bonheur.

Que le bon Dieu nous donne une fin semblable! Et vous, Madame, veuillez me croire, avec un respectueux dévouement,

Votre très-humble serviteur,

E.-F. GUIÉRY. C. M.

Évêque de Danaba, vic. apost. du Tché-Kiang.

Lettre de M. SALVAN, Missionnaire à Chang-hai, à
M. ÉTIENNE, supérieur-général à Paris.

Chang-Hai, le 21 juin 1872.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît :

C'est aujourd'hui le deuxième anniversaire du massacre de vos enfants de Tien-Tsin ; ils ont prouvé, je crois, que leur intercession près de Dieu n'est pas stérile : je suis heureux de vous communiquer quelques détails qui réjouiront et consoleront votre cœur de Père.

Vous connaissez l'infirmité qui m'empêchait depuis plus de quatorze mois d'exercer le saint ministère : muet d'un mutisme plus que complet, puisque je ne pouvais même pousser les cris d'un muet de naissance, j'étais réduit à faire jouer le crayon et l'ardoise. Des âmes d'une vertu solide et d'une piété reconnue avaient multiplié les neuvaines dans le but de m'obtenir une amélioration suffisante pour la célébration des saints mystères : malgré tant de vœux, tant de prières, je restais muet et n'espérais plus avoir le bonheur de dire la Sainte-Messe. Vous aviez eu la bonté d'essayer un dernier moyen pour faire *revivre* en moi le caractère sacerdotal, si c'était possible : grâce à Dieu, il ne sera point nécessaire de le tenter. C'est Sa Grandeur d'Andrinople qui m'a *comme procuré* la faculté de dire de nouveau la sainte Messe. Lisez ce que m'écrivait Monseigneur le vicaire apostolique de Pékin, je transcris : — Eh bien, une idée me trotte par le cœur, encore plus que par la tête : aucuns disent que des grâces, même quasi des guérisons, ont été obtenues par l'invocation (en bloc) de nos victimes de Tien-Tsin. Si ces victimes nous obtenaient du bon Dieu que votre gosier gazouillât !! Donc vous plaît-il d'essayer une neuvaine à ces

chères victimes? Je la fais avec vous. Nous la commençons le 7 avril; vous dites la sainte Messe et vous pouvez chanter la grand'messe pour la translation de Saint-Vincent... But unique, prières à volonté à dater du 7 avril, j'en suis... Le brave et zélé M. Chevrier, le si dévoué père Ou, ces Sœurs, dont plusieurs vous ont connu, nous écouteront. Voyons un peu si le bon Dieu veut nous consoler en eux et en vous, pauvre Henri!

La foi et la confiance dont débordent ces lignes avaient pénétré dans le plus intime de mon cœur; et j'ai commencé la neuvaine avec l'espoir que le cri si puissant de cette piété et de cette ferveur de Monseigneur forcerait les chères victimes à m'obtenir le suffisant pour la célébration de l'adorable mystère. Eh bien! non, je n'ai rien reçu et j'étais complètement muet quand même : évidemment je n'étais pas assez indifférent, je désirais trop recouvrer la voix. Je répondis donc à Sa Grandeur que je ne *gazouillais pas*, et que je n'avais plus espoir de *gazouiller*. La foi de Monseigneur ne subit pas le moindre affaiblissement par cet échec et mes dispositions décourageantes. Il m'écrivit de nouveau le 25 mai :— Ah ça! pour un coup manqué, on ne laisse pas tout là... *Querite et invenietis*... Je refais une neuvaine, je la commence le 12 juin, et la finis le 21, jour du massacre. Êtes-vous un homme de foi? Faites-la aussi. J'ai un ardent désir de savoir que vous parlez par l'entremise de nos victimes de Tien-Tsin. Je le veux pour le bon Dieu, pour vous, pour les victimes...

Pas moyen de résister à un si pressant appel, d'autant plus, comme je l'écrivais à Sa Grandeur, que tout était gain pour moi : si je ne recouvrais pas la voix, je recevais abondance de courage et de force. *In quacumque die invocavero te, exaudi me, multiplicabis in anima mea virtutem*. Je refis donc une seconde neuvaine, les Sœurs de l'hôpital se réunirent à nous. Pendant cette neuvaine, j'éprouvai une cer-

taine amélioration presque insensible, l'espoir grandissait dans mon cœur, et en effet, le 21 juin dernier, jour de la neuvaine, j'eus le bonheur de monter à l'autel, et d'y immoler l'auguste Victime. Que pensez-vous, Très-Honoré Père, de ces détails? Y a-t-il du merveilleux? j'en suis convaincu. Sans doute, je n'ai pas recouvré la voix, mais j'ai dit la Sainte-Messe d'une manière tout à fait convenable, c'est tout ce que je demandais et désirais. Circonstances à remarquer : c'est M^{re} Delaplace qui provoque quand même ces neuvaines et qui *veut* que je parle par l'entremise des victimes. La première neuvaine me laisse tel que j'étais, avec un grain de découragement de plus ; et puis, si j'avais commencé à dire la Sainte-Messe le jour de la Translation de notre bienheureux Père, la part de gloire de ses enfants massacrés à Tien-Tsin n'aurait pas été claire. Ce n'est qu'au dernier jour de la seconde neuvaine, anniversaire du massacre, que je puis monter à l'autel : coïncidence qui est en faveur des vénérables victimes, car depuis quatorze mois et sept jours j'étais archimuet, et le jour anniversaire de leur massacre, dernier jour de la deuxième neuvaine, je gravis de nouveau les degrés de l'autel.

Bien-aimé Père, je ne m'arrête plus à vous décrire le bonheur dont je jouis en voyant les portes du sanctuaire et du Saint des Saints s'ouvrir de nouveau devant moi. Cette résurrection du caractère sacerdotal est une faveur du Ciel, obtenue par l'entremise de nos chères victimes. Vous voudrez vous unir à moi pour dire merci à Dieu, merci à vos victimes privilégiées, et moi, chaque jour à l'autel, et plus particulièrement le 24 du courant, je dirai au Prêtre éternel dont je redeviens le ministre, d'accorder à mon bien-aimé Père tout ce que lui souhaite

Son enfant tout obligé et tout reconnaissant,

H. SALVAN,

I. p. d. l. m.

*Lettre de M. AZOT, missionnaire au Kiang-Si, à
M^{me} la Directrice de l'Oeuvre apostolique.*

Kiang-Si, Fou-Tcheou, 24 juin 1872.

MADAME,

Il nous est parvenu dernièrement une bonne quantité d'objets du culte. La Providence, pour nous prouver sa sollicitude, a voulu que le tout nous arrivât la veille d'une ordination, lorsque nous étions en peine de fournir à trois nouveaux Prêtres et à un Missionnaire venant d'Europe les objets nécessaires pour les envoyer en Mission.

Que toutes les associées de l'Oeuvre veuillent bien agréer, Madame, par votre entremise, nos sentiments de gratitude.

Veillez aussi, Madame, recevoir mes excuses si aujourd'hui je ne vous rends pas compte de cet envoi dans tous ses détails. J'étais alors absent du séminaire, et, jusqu'à ce jour, je n'ai encore pu m'y rendre. Vous vous étonneriez peut-être qu'un missionnaire des plus anciens, dans un pays où ils sont si rares, ne se soit pas trouvé auprès de son Evêque, pour assister à un acte aussi majeur qu'une ordination. Supposé l'objection, j'ai une magnifique excuse à présenter. Les moissons d'âmes sont abondantes, elles attendent les moissonneurs depuis longtemps; autant de retard, autant de détriment pour elles. Depuis 27 ans de missions, je n'ai vu rien d'approchant. L'homme propose, il veut et il court au plus pressé; mais Dieu dispose. Je me proposais donc d'arriver au plus tôt dans un district où beaucoup de missions attendaient impatiemment le Prêtre. C'était à deux jours de route. Cependant je n'ai pu instinctivement me défendre de faire un détour pour visiter une dizaine de chrétiens baptisés déjà depuis plus d'un an.

J'arrive donc dans cet endroit. C'est un bourg; mais les

chrétiens en trop petit nombre ne peuvent offrir un logement assez convenable pour y donner la mission. On me conduit dans un village païen des environs. Là, un habitant du pays, un païen et son neveu catéchumène, n'ayant point d'embaras de famille, me cèdent leur maison. Je suis introduit dans la pièce principale : c'est un local de treize pieds de large sur vingt pieds de long, fort malpropre; le jour y vient par le toit quand la porte est fermée, et y laisse tomber l'eau quand il pleut. Les maisons chinoises ont bien toutes ce défaut; mais, dans l'intérieur de celle-ci, il s'est formé comme un ruisseau qui rend ce local tout boueux. Cependant tout s'arrange, la boue disparaît sous le sable qu'on y sème. Au côté sud-est de la salle, se trouve l'alcôve du bœuf; on fait déloger l'animal pour quelques jours; aux parois de droite et de gauche sont suspendus les instruments aratoires, des objets de cuisine, de travail, et mille autres choses désagréables : on retire, on nettoie le plus gros. Enfin une porte descendue de ses gonds sert de table d'autel, deux planches jointes ensemble, ni carrées ni pointues, mais un peu tout cela, forment le marchepied, et voilà la chapelle disponible. A la gauche de la salle se trouve une chambrette de sept pieds carrés : voilà la sacristie, le dortoir, le réfectoire et l'oratoire du missionnaire. Après avoir pris l'espace nécessaire pour le lit, la caisse d'ornements, quelques grands paniers, une table et une chaise, il lui en reste peu pour recevoir ses hôtes. Cependant.... quelle charmante cellule! quelle église délicieuse! Oui.... dans toute la réalité du terme. Car le bon Dieu y avait appliqué une abondante bénédiction. Un jeune homme du pays y avait reçu la foi et le baptême; il en était devenu les heureuses prémices. Deux autres, depuis un certain temps déjà catéchumènes, furent baptisés; huit autres commencèrent alors même le catéchuménat; en voilà onze agenouillés devant Dieu et à prier en commun : tous hommes. Les femmes, si naturellement portées à suivre ce bon

exemple, ne sont pas encore du nombre; mais elles ont entendu la doctrine et se proposent d'embrasser la foi, et avec elles, tous les hommes du pays, lorsqu'il y aura un local plus convenable. En tout trente familles : c'est tout le village. Une dizaine de chrétiens du bourg viennent s'approcher des sacrements, ils conduisent avec eux quelques catéchumènes. Des villages voisins en arrivent d'autres; ils viennent par petites bandes, d'autres encore leur succèdent. Depuis le matin jusqu'au soir, le missionnaire n'a pas un moment de répit. Les uns se disent catéchumènes depuis trois, quatre, cinq ans, d'autres depuis deux ans, un an, quelques mois, ou commencent à l'être à l'heure même. Un grand nombre demandent le baptême, tous veulent voir le Prêtre, lui parler, lui raconter d'où ils sont, combien d'autres pensent se faire chrétiens dans leur endroit. Les uns disent : Nous sommes quatre, cinq, six, une dizaine d'hommes à adorer Dieu; d'autres affirment que leur épouse, leurs fils, leurs brus, leurs parents ou alliés se sont tous faits catéchumènes. Enfin, bref : dans quarante villages, tous idolâtres, en un rayon de deux à trois lieues à la ronde, se trouve un noyau assez considérable de chrétiens. Dans tous, matin et soir, surtout les dimanches et fêtes, le vrai Dieu est adoré, et les Anges du pays, à leur grande surprise, entendent aujourd'hui retentir ses louanges. J'ai passé plusieurs jours à recevoir et à entendre ces nouveaux enfants de la foi, surtout à leur enseigner, à leur prouver la doctrine du salut. Ce n'est, certes, ni la beauté ni la commodité du lieu qui attireraient de tant d'endroits une si grande affluence : c'est uniquement l'effet de la bénédiction de Dieu. Une chose qui me semble digne de toute admiration, c'est la conduite de la Providence dans la propagation de la foi parmi ces pauvres peuples. Les choses se font comme imperceptiblement, les conversions sont très-dispersées et se produisent sans éclat. A ce spectacle si touchant, la première pensée fut

de se procurer un local plus décent et moins indigne des choses saintes. Quelques chrétiens plus zélés s'écrient qu'il leur faut ici une église. Ils se concertent et en parlent aux habitants du pays pour leur demander un terrain. Ces bonnes gens, déjà désireux de se faire chrétiens, et retenus uniquement à cause du manque de local, sont enchantés du projet. Ils offrent un vaste terrain à vil prix. On se cotise pour les frais de bâtisse; mais, malgré la bonne volonté de ces néophytes, le résultat de leur cotisation ne forme qu'une somme bien insuffisante. On me prie d'avoir recours à Monseigneur le Vicaire apostolique, pour que Sa Grandeur veuille bien leur venir en aide; ma lettre arrive, et, avant d'en voir le contenu, Monseigneur, prenant connaissance d'une autre qui se trouvait sous le même pli, lisait : Madame la Comtesse de B.... a offert une somme de 200 francs pour bâtir une chapelle en l'honneur de l'archange Gabriel, patron de sa bien-aimée fille. Ceci lu, Sa Grandeur ouvre ma supplique. Oh ! bonne Providence ! quelle heureuse rencontre ! Oh ! oui, c'est un fait exprès. Et puis, quel patron ! Le grand Chambellan de Marie ! le chargé d'affaires dans les plus fameuses négociations du Ciel ; dans celle de la naissance de saint Jean, de la naissance de Notre-Seigneur au sein de la Vierge, et dans celle du même Seigneur aux cœurs de tant de pauvres gens privés de la vraie vie ! Aussi, Monseigneur en fut touché, et sans hésiter, les 200 francs avec le nom de saint Gabriel furent adjugés à Heou-Sai ; ainsi se nomme ledit endroit. A l'heure qu'il est, l'église de Heou-Sai en l'honneur de l'archange est déjà commencée.

Tel fut le résultat d'un détour en un voyage entrepris pour des Missions d'ailleurs si pressantes. Mais ce détour ne fut pas le seul ; il fut suivi d'un autre, puis d'un troisième, et encore d'un quatrième, sans que je pusse les éviter. J'employai plus d'un mois à un retard auquel je ne m'attendais pas. Ainsi l'exigeait la Providence du salut des âmes. Si

j'entras ici dans des détails, je ne pourrais que répéter ce que je donne plus haut sur le nombre des conversions, sur leur dispersion, sur l'espérance de leur accroissement. Ces quatre nouveaux endroits de catéchumènes si parsemés sont situés sur une ligne directe de sept lieues d'étendue, distants les uns des autres d'environ deux lieues. L'un d'eux, appelé Tong-Lou, a obtenu, par la protection de saint Vincent de Paul, une vaste et belle maison qui lui sert de chapelle. Le deuxième, Tsiang-ni, prie l'Archange saint Michel de lui obtenir une faveur semblable : il est question d'acheter une maison offerte à bas prix pour ce but. Le troisième, Heou-Sai, sous la protection de l'Archange saint Gabriel, voit déjà surgir son église. Le quatrième, Sang-tang-Kang, quoique gros bourg, n'a présenté au Missionnaire qu'un grossier hangar, fabrique de vin chinois, pour y dresser un autel au milieu de longues files de jarres d'eau-de-vie, pour y célébrer les saints Mystères et y prêcher la doctrine du salut à des foules de paysans qui se succédaient les uns aux autres. Les néophytes de cet endroit demandaient en soupirant quand ils pourraient jouir d'une chapelle ; ils voulaient déjà ouvrir une souscription où le Missionnaire aurait dû mettre un gros chiffre pour sa quote-part ; mais, effrayé de la dépense, il n'osa pas s'y prêter pour le moment. Il s'est contenté de recommander l'affaire à l'Archange saint Raphaël et à la charité des personnes qui voudraient l'honorer d'une chapelle dans ce pays si fertile en conversions.

J'ai cru, Madame, devoir vous donner tous ces détails, pour compenser ceux que vous avez le droit d'attendre sur votre envoi de charité. Du reste, les associées de l'OEuvre Apostolique prouvent bien, par leur titre même, qu'elles sont Missionnaires de cœur autant que le plus fervent apôtre en Chine. Elles liront sans doute avec intérêt de si bonnes nouvelles. C'est un travail souterrain de la foi qui porte des

signes évidents de la miséricorde du Ciel en faveur du salut éternel d'un grand nombre d'idolâtres.

Mais, comme les élus de Dieu se prennent ordinairement, comme toujours et partout, parmi les gens les plus simples et les moins pourvus des biens de ce monde, notre embarras est bien grand pour trouver un local assez décent où nous puissions célébrer les saints Mystères. A plus forte raison, lorsque nous sommes parvenus à bâtir une chapelle, ou à acheter une maison dans le même but, manquons-nous d'ornementations de première nécessité. De plus, outre ces endroits de réunions plus générales, bien des familles nombreuses, à cause de leur grande dispersion, ont besoin au moins d'une image assez grande qui puisse se suspendre dans l'endroit des réunions quotidiennes des prières. J'ai rencontré dernièrement une famille nombreuse, chrétienne depuis plus de dix ans, qui n'avait encore pu se procurer une image devant laquelle elle pût s'agenouiller pour prier. C'est une grande répugnance pour le Chinois de plier les genoux devant un mur ou une paroi nue. Je donnai à cette famille une image de la Vierge trop petite (50 centimètres de hauteur). Cependant ce fut un puissant excitatif pour tous les membres d'être désormais fidèles à la réunion des prières en commun.

Je termine, Madame, sans oser recommander davantage notre pauvre province du Kiang-Si à votre grande charité et à celle des associées de l'OEuvre. Le cœur ne vous en dit-il pas assez, Madame? Nous nous confions aussi et surtout aux prières de tant de ferventes et généreuses bienfaitrices pour obtenir la conversion plus entière de ce malheureux pays. Si la Providence, comme Jésus fuyant en Égypte, semble cacher son action salutaire, des ennemis très-nombreux et aussi méchants qu'Hérode nous poursuivent sans cesse. Quel long chapitre aurais-je à faire sur ce point! Mais l'arme de la prière est plus forte. Nous vivons d'espérance.

Veillez agréer, vous et toutes les associés de l'Œuvre Apostolique, les hommages du plus profond respect et de la plus entière reconnaissance avec lesquels

Je suis, Madame

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

A. ANOT,
Missionnaire-lazariste.

*Lettre de M. ANOT, missionnaire au Kiang-Si,
à ma sœur N., à Paris.*

Fou-Tcheou, 15 septembre 1872.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Au Kiang-Si nos besoins sont plus considérables qu'auparavant, parce que les conversions surgissent plus nombreuses, non pas partout cependant, mais dans certains endroits. Mon territoire paroissial, étendu à peu près comme de Paris à Reims, en long, un peu moins en large, est celui qui en fournit le plus. C'est l'œuvre de la Sainte-Enfance, à mon avis, qui attire ces bénédictions. Il s'est rencontré que c'est mon lot. C'est très-occupant, même à ne pouvoir y suffire, mais nous sommes venus et nous avons été envoyés pour cela. Ce n'est que trop d'honneur. Dieu soit béni de tout!

Il me revient une idée que j'avais conçue un jour chemin faisant. Je revenais de donner les derniers Sacraments à deux vieillards, en danger de mort. Ils étaient assistés par un *homme*, sujet de mon idée. Il faudrait cependant, me disais-je, vu que ton âge s'avance, ne pas omettre, avant de mourir, de laisser à la postérité la mémoire de cet homme inexplicable. C'est un médecin-baptiseur, un sauveur

de petits moribonds, à double sens. Quel médecin, ma Sœur ! je n'y comprends rien. Je voudrais l'appeler le médecin miraculeux, ou le médecin à miracles, mais le surnaturel n'est pas facile à discerner. Je serais tenté d'en rire par défaut de crédulité ; cependant je n'ose pas, j'aime mieux prendre la chose au sérieux.

D'abord voici le nom de cet homme, et puis son portrait, et, les yeux fixés dessus, je dirai quelques mots en forme de biographie. Il s'appelle Fan, de nom de famille, Antoine de Padoue, de nom de baptême. C'est un homme d'une taille fort médiocre ; sans être bossu, il se tient un peu courbé ; il tient aussi la tête penchée à droite et la branle quelquefois comme un imbécile. Au milieu d'un visage et de traits assez grossiers, il montre une paire d'yeux assez réguliers et d'un regard débonnaire. Son parler, toujours monotone, ni trop haut ni trop bas, est toujours simple, modeste et prouvant du bon sens. Point de jactance chez lui, jamais de contentions avec autrui. Enfin, dans son maintien, dans ses allures, dans tous ses mouvements, dans sa coiffure, sa chaussure et ses vêtements, c'est le type d'un paysan, ennemi du luxe et sans façons.

Fan est né dans une campagne obscure, de parents d'assez bon naturel, mais de classe infime et pauvre, païens sans doute. Arrivé à l'âge de pouvoir travailler, Fan aida son frère aîné à faire de ces petits bâtonnets odoriférants pour l'usage des superstitions, métier deux fois minime et comme servant à des choses absurdes et comme peu lucratif : 7 sous, ou 70 sapèques par jour. Après avoir dîné et soupé laddessus, et même bien maigrement, il reste peu ou rien à mettre de côté. Notre faiseur de petits bâtonnets odoriférants eut un jour affaire à la ville de Fou-tcheou. Fan avait alors atteint trente ans. Là, il fit la connaissance de quelques Chrétiens ; ceux-ci l'exhortèrent à adorer Dieu comme eux, car il leur paraissait simple, presque bonasse, quoique

non dépourvu de bon sens. Fan fut gagné à Dieu : il s'appliqua de tout cœur au catéchisme et aux prières de règle, enfin il se fit sincèrement chrétien. Mais comment vivre ? Son métier est dévoué aux superstitions ; quel autre peut-il apprendre ? L'âge de l'apprentissage est déjà passé pour lui. Oh ! la Foi l'emporta dans son cœur. Il se dit : « Mieux vaut mourir de faim que de perdre son âme. » Il quitte donc son frère et son métier et va demander le baptême qu'il reçoit avec le nom d'Antoine de Padoue. Pour gagner sa vie, il essaya un métier assez peu pratiqué dans ces pays : il s'appliqua à se rendre habile suffisamment pour pouvoir repasser les ciseaux des femmes de ménages et des tailleurs. Le succès surpassa son attente : « Quand je travaillais pour le diable, me disait-il un jour, je gagnais à peine 70 sapèques par journée, et il me fallait travailler sans relâche ; aujourd'hui, passé au service de Dieu, il me fait gagner 100, 120 sapèques par jour ! »

Antoine Fan devint bientôt fervent et chrétien exemplaire. Par son bon naturel, sa bonne conduite et sa fidélité à tous ses devoirs, il s'acquit l'estime de tous ceux qui le connaissaient, chrétiens et païens. Son nouveau métier l'obligeait de parcourir les campagnes, où, à l'occasion, il parlait de Dieu avec simplicité, bon sens, et avec l'aplomb d'un homme bien convaincu. Il gagna même plusieurs Chinois à la Religion. Son zèle le portait pareillement à chercher l'occasion de baptiser les enfants des infidèles qu'il rencontrait en danger de mort. Il osa même penser à se faire baptiseur. Avec quelques connaissances qu'il s'efforcerait d'acquérir et quelques pilules qu'il distribuerait, il se flattait de pouvoir sauver un plus grand nombre d'enfants. Était-ce un château en Espagne ? Quand même, Antoine laisse là sa pierre à repasser les ciseaux ; il va trouver dans un autre département un chrétien-baptiseur de profession et demande à devenir son disciple. Le maître qu'il choisit n'est

pas fameux, tant s'en faut, à dire vrai il sait bien peu de choses et ne pouvait donner ce qu'il n'avait pas; aussi le cours de médecine fut terminé en peu de jours. Antoine retourne donc dans son département, muni de la science de l'art. Le voilà installé en qualité de médecin-baptiseur. Mais il faut savoir écrire des ordonnances, Antoine n'a jamais étudié ni appris à manier le pinceau avant son cours de médecine. N'allons pas lui faire subir un examen; il suffit de savoir que notre médecin est paré sur ce point si important comme sur les autres. Quelques succès obtenus dans le traitement de quelques petits malades furent pour lui une bonne note; on en parla dans le public, on le rechercha et une continuelle réussite le mit en vogue.

Un jour qu'il visitait un petit malade, un homme mal portant vint lui dire sérieusement : — M. le Docteur, je vous prie de me tâter le pouls et d'examiner ma maladie. Antoine s'y refuse, alléguant qu'il était simplement médecin des petits enfants, qu'il ne pouvait traiter les maladies des grandes personnes. — Voilà qui est bien surprenant, repartit l'autre, vous vous entendez aux maladies des petits, et à celles des grands vous n'y entendriez rien ? M. le Docteur, je vous en prie, traitez-moi. — Antoine, par complaisance, par bonhomie, se laissa faire et traita le malade. Celui-ci fut guéri, non-seulement lui, mais plusieurs autres pareillement. Tant de réussites mettent ledit médecin en vogue pour les petits, aussi en vogue pour les grands, enfin pour toutes sortes de maladies. Antoine, docteur ! docteur en médecine, docteur en chirurgie : il est recherché partout; il efface par sa renommée tous les médecins du pays; leur clientèle tombe à l'approche d'Antoine. Personne ne doute de sa grande capacité, personne ne s'inquiète comment il est devenu si habile; n'y croyez pas, si vous le voulez, il est cependant réel qu'il s'est attiré la confiance de tous les esprits, chez les chrétiens comme chez les païens. Allez

dire, avec un esprit douteux, qu'ordinairement il est difficile de savoir sans avoir appris. On vous opposera les faits, les faits continués plusieurs années. Assurément, vous dira-t-on toujours, Antoine est habile dans l'art. Dans le temps des chaleurs, des maladies fréquentes, Antoine est tiré de tous les bords; il ne trouve pas le temps suffisant pour prendre ses repas et son sommeil. A l'occasion, il ne manque pas de baptiser les enfants en grand danger de mort, mais il est toujours réputé parvenir à en sauver beaucoup.

Tout cela exposé, comment expliquer Antoine ? Le soupçonnerait-on de charlatanisme ? Vu son portrait que j'ai détaillé à dessein, assurément non. Serait-ce un homme qui, poussé par le besoin et l'avidité du gain, se joue de ses compatriotes et abuse de leur confiance, acquise par un succès fortuit ? Non encore : Antoine est quelquefois bien payé, mais il ne reçoit rien des pauvres, et ne se plaint pas de ces gens égoïstes qui le payent de beaux remerciements. Voici donc comme je vais essayer de vider la question. Antoine Fan est un bon chrétien ; il sert Dieu de tout son cœur et le prochain pareillement. Qui voyage beaucoup, rarement se sanctifie, dit le livre de l'Imitation. Notre chrétien est de la classe de ces gens rares. Il est toujours le même ; on le trouve toujours très-rangé, très-sobre, jamais en querelle avec qui que ce soit, mais toujours bon et complaisant pour tout le monde. Voyez-le repassant les ciseaux, ou parlant, comme en connaissance de cause et sans hésitation, sur les maladies et ses remèdes, c'est toujours avec la même simplicité et la même modestie ; tous ses succès ne le rendent pas plus sujet à l'orgueil. Il me paraît donc possible que Dieu bénisse ce bon serviteur d'une manière extraordinaire, quoique sans éclat de miracle, et qu'il lui ait conféré le don de guérison quand il le juge à propos. *Bienheureux l'homme qui met sa volonté à accomplir la loi de*

Seigneur ; tout ce qu'il fera lui prospérera. Ainsi parle le saint roi David. C'est donc pour cette raison que prospère Antoine dans tout ce qu'il fait.

Voilà, ma Sœur, l'idée de mon voyage couchée sur le papier. Il s'est donc rencontré que c'est à vous qu'est confié le soin de ne pas perdre la mémoire de notre médecin-baptiseur, grand et inexplicable guérisseur, Antoine de Padoue. Il grisonne comme moi, étant de mon âge et approchant la soixantaine. Comme tels, nous sommes, lui et moi, susceptibles de mourir bientôt; aussi permettez-moi de recommander à vos bonnes prières ces deux Antoine ; ils sont si occupés l'un et l'autre qu'ils quitteraient volontiers, appuyés sur la grande miséricorde, cette pénible vie pour une meilleure. Nous tâcherons de faire le bien jusqu'à notre dernier jour; à vous de nous aider de la bonne manière, d'autant plus qu'en notre temps, plus que jamais peut-être, Notre-Seigneur semble nous répéter : *Le Royaume de Dieu est proche.* Assez, je pense, pour que vous ne doutiez pas de la sincérité de notre reconnaissance. Il ne me reste plus qu'à me dire

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

Ant. ANOT,

I. p. d. l. m.

*Lettre de M^{sr} BRAY, vicaire apostolique du Kiang-Si
à M. le Directeur de la Revue des Missions catholiques.*

Kiou-Kiang-Fou, le 10 juillet 1872.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

J'ai pensé vous être agréable et faire une chose utile à la cause de Dieu, en vous adressant un petit aperçu histo-

rique sur la mission du *Kiang-Si*, dont je suis chargé pour le moment.

La province du *Kiang-Si* avait déjà été érigée en vicariat apostolique en 1696 par le pape Innocent XII. Elle avait alors reçu pour pasteur M^{re} Alvar Bénévente, des Ermites de Saint-Augustin, évêque d'*Ascalon*. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis la mort de ce prélat, arrivée en 1709, jusqu'en 1839, il n'y avait plus eu de vicaire apostolique au *Kiang-Si*. Voici ce qu'écrivait, en 1836, M^{re} Carpena, vicaire apostolique du *Fou-Kien* :

« Cette mission (du *Kiang-Si*) a été autrefois confiée en
« partie aux Dominicains, en partie aux Franciscains, en
« partie aux Jésuites. La partie des Dominicains a été
« échangée depuis environ 60 ans contre celle des Francis-
« cains dans le *Fou-Kien*, par conséquent les Dominicains
« ne possèdent plus de mission dans le *Kiang-Si*. Depuis en-
« viron 50 ans, après l'exil de deux missionnaires de leur
« ordre, les Franciscains ne leur ont substitué personne,
« et ils ne pensent même pas à le faire. La partie occupée
« par les Jésuites portugais, depuis plus de 40 ans, est de-
« meurée vacante jusqu'ici, parce qu'il ne s'est trouvé
« personne pour succéder au dernier ex-jésuite portugais;
« aussi cette mission était non-seulement privée de pasteurs,
« mais entièrement désolée, au point qu'un missionnaire
« de la province de Canton, y étant allé, muni de pouvoirs
« légitimes, m'écrivit dans la suite qu'il n'avait pu s'y ar-
« rêter, ni administrer les Sacraments, à cause d'obstacles
« insurmontables. »

C'est dans de telles circonstances que les enfants de Saint-Vincent vinrent travailler dans cette partie de la vigne du Seigneur, qui était alors soumise à la juridiction du Vicaire apostolique de Fou-Kien. C'est qu'en effet M^{re} de Milte, prédécesseur de M^{re} Carpena, en vertu d'un décret de la Sacrée Propagande, approuvé par Pie VI, avait été nommé

administrateur de toutes les missions des deux provinces du *Kiang-Si* et du *Tche-Kiang*. Plus tard, en 1839, à la prière de M^{sr} Carpena, la même Sacrée Congrégation constitua ces deux provinces en un seul vicariat qu'elle confia, selon les désirs du vicaire apostolique du *Fou-Kien*, à la Congrégation de la Mission, et en donna le titre à M. Alexis Rameaux, évêque de Myre, qui fut sacré par M^{sr} Carpena lui-même.

Déjà, depuis quelques années, les prêtres de la Mission travaillaient avec fruit dans ces contrées. « Nous les avons vus, écrivait M^{sr} du Fou-Kien, ces hommes apostoliques, remplis de science et de piété ; nous les avons vus de nos yeux et touchés de nos mains avec la plus grande et la plus vive satisfaction. Ils y travaillent (au *Kiang-Si*), de toutes leurs forces, avec un grand profit pour les âmes ; leurs Supérieurs n'ont épargné aucune peine, aucune dépense pour y envoyer des ouvriers. »

Le premier enfant de Saint-Vincent dont je trouve la trace dans le *Kiang-Si*, c'est le vénérable Clet, martyrisé à *Ou-tchang-fou*, capitale du Hou-Pé, en 1820. Vers l'an 1792 ou 1793, ce saint missionnaire y exerça le saint ministère, et y baptisa environ cent adultes en moins d'un an. Qu'il était beau et consolant pour un missionnaire français de pouvoir régénérer dans les eaux saintes du baptême cent infidèles de la Chine en si peu de temps, et à une époque où, en France, la religion était si indignement bafouée, et ses ministres partout poursuivis et traqués comme des bêtes fauves !

Pour ne parler ici que de nos confrères européens, le second que je vois travailler au *Kiang-Si*, c'est M. Laribe, arrivé dans cette mission en 1832 ou 1833. On peut dire que c'est lui qui la ressuscita, alors qu'elle était sur le point de s'éteindre. Il y vint comme provicaire de M^{sr} Carpena, à qui seul alors appartenait la juridiction sur tout le *Kiang-Si*.

Le vicaire apostolique du *Fou-Kien* écrivait en 1835 :
« Je crois que les moments de la Providence sont arrivés
« pour cette province du *Kiang-Si*, et que M. Laribe y
« est allé fort à propos pour réaliser ses desseins. Les succès
« qu'il a obtenus dès le commencement de sa carrière, en
« promettent de bien plus grands pour la suite. »

Comme je l'ai dit plus haut, M. Alexis Rameaux, précédemment missionnaire au *Hou-pé*, fut nommé vicaire apostolique du *Kiang-Si* en 1839. Peu d'années après, il eut pour coadjuteur et sacra lui-même M. Laribe, évêque de *Sozopolis*. En 1845, M^r de Myre était allé à Macao pour s'aboucher avec l'envoyé extraordinaire du gouvernement français, le célèbre Lagrenée, qui obtint du gouvernement chinois une demi-liberté pour la religion en Chine, demi-liberté que les mandarins surent, *comme toujours*, parfaitement éluder en maintes circonstances. Les Annales de la propagation de la Foi sont là pour prouver ce que j'avance. M^r Rameaux, de l'avis du médecin, ayant voulu prendre un bain de mer, fut atteint en nageant d'une attaque d'apoplexie et mourut dans l'eau sans qu'il fût possible de l'en retirer jusqu'au lendemain. Quelle perte pour le *Kiang-Si* ! Mais ce n'est pas ici le lieu de dire ses vertus, son zèle, ses travaux, ses succès.

A sa mort, le Saint-Siège jugea à propos de reconstituer la province du *Tche-Kiang* en un Vicariat séparé, et il nomma, en 1846, M. Pierre Lavayssière évêque de Myre et Vicaire apostolique du *Tche-Kiang*. De son côté, M^r Laribe succéda à M^r Rameaux, comme Vicaire apostolique du *Kiang-Si*, qu'il gouverna jusqu'en 1850. Il mourut en juillet presque subitement, par suite des douleurs qu'il avait éprouvées dans un voyage entrepris pendant les plus fortes chaleurs, pour aller porter les secours de la religion à une malade qui vit encore. En 1851, M. Louis-Gabriel Delaplace, aujourd'hui Vicaire apostolique de Péking,

fut désigné pour remplacer M^{sr} Laribe, et fut sacré évêque d'Andrinople et Vicaire apostolique du *Kiang-Si*. Plus tard, un décret de la Sacrée Propagande le transféra au *Tche-Kiang*, à la place de M^{sr} Danicourt, évêque d'Antiphelles, qui devint Vicaire apostolique du *Kiang-Si*, en 1854.

M^{sr} Danicourt fut appelé en France en 1859, pour y transporter les reliques du vénérable Perboyre, martyrisé en 1840, dans la même ville qui avait déjà vu mourir pour la Foi un autre enfant de Saint-Vincent, le vénérable Clet, en 1820. M^{sr} Danicourt était mort à Paris le 2 février 1860, presque aussitôt après avoir déposé son précieux trésor dans notre maison-mère. La province du *Kiang-Si* resta veuve de son pasteur jusqu'en 1865. Pendant cet intervalle, elle fut administrée par un provicaire apostolique, M. Anot. Il eut beaucoup à souffrir, tant de la part des rebelles que de la part des soldats impériaux, qui pendant de longues années désolèrent cette malheureuse province, et y laissèrent partout de nombreuses traces de leur vandalisme. Quoique ces dévastateurs aient fait périr ou disparaître plus de 3,000 chrétiens et un missionnaire français, M. Monteils, M. Anot eut la consolation et le courage de garder son poste et de voir tant de victimes remplacées par de nouvelles et de nombreuses conversions à la Foi.

En 1865, le Saint-Siège, à la demande de nos supérieurs, nous ayant déchargés du *Ho-nan* et l'ayant confié à la société des Missions étrangères de Milan, M^{sr} Baldus, évêque de Loire, qui en était Vicaire apostolique depuis 1846, fut transféré au *Kiang-Si* et gouverna cette province jusqu'en 1869, époque où il mourut le 29 septembre, après une très-courte maladie. C'est ainsi que jusqu'à ce jour ont disparu tous les vicaires apostoliques du *Kiang-Si*, à commencer par M^{sr} Bénévente, en 1709, jusqu'à M^{sr} Baldus en 1869. Tous, ils sont morts ou subitement ou presque subitement, au moment où personne n'avait lieu de s'y attendre.

Je ne parle pas ici de M^{re} Tagliabue, qui vint au *Kiang-Si* en 1869, comme coadjuteur de M^{re} Baldus, et qui fut nommé Vicaire apostolique du *Tchely-sud-ouest*, avant d'avoir reçu la consécration épiscopale.

Enfin, en 1870, j'ai dû prendre la direction du Vicariat apostolique du *Kiang-Si* : c'est le 20 novembre que j'ai reçu l'onction épiscopale.

Je passe sous silence les travaux, les souffrances, les difficultés et les succès de tous ces Vicaires apostoliques, depuis 1839 jusqu'en 1870; je me borne à mettre sous vos yeux, Monsieur le Directeur, le tableau de la mission en 1871.

Cette mission (du Kiang-Si) en 1836 était non-seulement privée de pasteurs, mais entièrement désolée : c'est ce qu'écrivait M^{re} le Vicaire apostolique du Fou-Kien, qui en avait alors l'administration. Or, voici l'état de cette mission en 1871 :

État de la Mission du Kiang-Si, dans l'année 1871.

Chrétiens ou néophytes, environ	10.000
Catéchumènes nouveaux	1.671
Missionnaires européens	
Prêtres indigènes { 7 Lazaristes { 6 prêtres séculiers }	12
Séminaire	
Élèves théologiens et commençants	21
Écoles au compte de la mission	
Orphelinats de la Sainte-Enfance	
Orphelines dans les orphelinats ou en nourrice	525
Baptêmes d'adultes en 1871	290
— d'enfants païens, environ	4.000
— d'enfants chrétiens	410
Petites églises	
Chapelles ou Oratoires	21

Ces dix mille chrétiens sont éparpillés dans toute la province, qui compte 13 *Fou* ou villes de 1^{er} ordre, 2 *Tcheou* ou villes de 2^{me} ordre, et 72 *Hien* ou villes de 3^{me} ordre.

Or, il y a plus ou moins de chrétiens dans chacun des 13 *Fou*, ce qui, joint à la difficulté et à la lenteur des voyages, rend ici l'œuvre des Missions très-pénible et très-dispendieuse.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma vive reconnaissance et me croire, en Notre-Seigneur,

Votre très-respectueux et tout dévoué serviteur,

† GÉRAUD BRAY.

P. d. l. m.,

Vicaire apostolique.

Lettre de M^{re} TAGLIABUE au Frère GÉNIN.

Septembre 1872.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Puisque vous vous intéressez à la propagation de la bonne nouvelle chez les nouveaux chrétiens, et que vous contribuez à élever à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère des lieux de prières, disons quelques mots sur ce point.

Je viens des montagnes, j'ai vu ces nouveaux chrétiens, fruits du zèle de M^{re} Anouilh ; leur éducation se poursuit, et ce n'est pas une tâche facile ni prompte que la transformation d'un païen en chrétien.

Pendant plus de dix ans, presque partout il y a eu par intervalle des maîtres et des maîtresses ; le missionnaire les a souvent visités, ils ne font que commencer à comprendre la Religion. Nous qui sommes élevés dans un milieu chrétien, il nous semble qu'il n'y a rien de plus facile que

d'adopter un cœur chrétien, et l'impie, qui traîne sa foi dans la boue et le sang, ne se doute pas des bienfaits qu'il a reçus de Dieu. Nous continuons donc ce travail nécessaire : ici l'on place une école, là on envoie un catéchiste; dans chaque village, on tâche de découvrir un bon chrétien ou une bonne femme assez instruite pour faire réciter le catéchisme aux petits enfants; on aide celui-ci avec une aumône, on excite l'autre par un objet de piété; enfin on prêche, on administre les sacrements, on tâche d'entretenir la paix et la concorde : voilà le ministère; toujours il y a du fruit.

Quelle misère et quelle pauvreté chez la plupart de ces pauvres chrétiens! Non-seulement ils ne pouvaient pas donner la nourriture, ni même nourrir les bêtes de somme qui nous portaient, car les voitures ne pénètrent pas dans ces montagnes appelées Pin-chan, mais il fallait encore faire l'aumône à une bonne partie des familles qui n'avaient pas à manger. Bien plus, quand il s'agissait d'acheter du grain, il n'y en avait pas même trois mesures dans le village. Dans deux endroits, je dus acheter du plus riche une mesure de petit millet avec son écorce, car on mange tout; il ne lui restait que cela; je la divisai pour trois familles, et j'allai ensuite au marché voisin acheter une autre mesure de millet. Il y avait deux jours que ces trois familles n'avaient pas mangé. Ceux qui avaient des écorces de petit millet, ce qu'on appelle kan, à manger, étaient heureux et contents; les autres ramassaient les jeunes pousses de peuplier et d'orme, détachaient l'écorce de l'orme et se nourrissaient de la sorte.

Si vous voulez savoir toute la carte du jour, la voici : feuilles cuites dans l'eau, sans sel, deux fois par jour; j'ai goûté de ce mets, c'est la dernière ressource pour ne pas mourir. Aussi tous ces malheureux étaient sans forces, abattus et le teint jaune, les petits enfants pleuraient; on voulait

me les donner tous ; j'en acceptai quelques-uns et fis l'aumône pour les autres ; mais qu'est-ce qu'une aumône modique pour une pareille misère ?

Cette année menace d'être aussi malheureuse. Sont survenues des inondations qui ont détruit sur un vaste espace et moissons, et terres, et maisons. Plus de nourriture, plus d'habitations :

Ne parlons pas des païens qui sont bien plus malheureux ; disons seulement ce qui touche nos chrétiens. Deux villages, l'un appelé Han-tai, l'autre Ho-ta-chouan, chacun d'environ dix familles, ont été détruits complètement ; plus de maisons, plus rien. Han-tai aura encore ses terres pour l'année prochaine ; jusqu'à ce temps, le bon Dieu sera la ressource de ces malheureux. Pour l'hiver, les femmes resteront chez leurs parents où elles sont déjà ; les hommes ont fait des trous en terre, c'est là qu'ils passeront les temps froids. Ho-ta-chouan, placé sur le bord d'une rivière, a perdu même ses terres ; elles sont couvertes d'une couche de sable de un à deux mètres. Dans un grand nombre d'autres localités, il y a moins de misères, mais que l'hiver sera terrible ! La main du bon Dieu s'appesantit sur le monde entier ; tâchons d'être du nombre de ceux pour qui tout est profit, et qui, en même temps qu'ils souffrent ici-bas, amassent des trésors au ciel.

Nos chapelles bâties en briques de terre avec des toits en terre et chaux ne résistent pas aux pluies torrentielles. On vient à chaque moment m'annoncer quelque nouveau dégât. Ici la chapelle a été complètement détruite par le fleuve qui a pris son cours dans cette direction ; là tous les murs d'enceinte et les quelques chambres sont tombés, la chapelle est remplie de boue à une hauteur d'un mètre ; résistera-t-elle ? Je n'en sais rien. Une troisième a perdu ses murs d'avant et d'arrière ; elle tient encore sur sa carcasse qui, en Chine, est de bois. Plus loin, le portail s'est affaissé ;

ailleurs, toute la chapelle détrempée d'eau est ruinée, etc..., etc...

Voilà l'histoire de cette année. Que faire?... Bâtir plus solidement. — Vous avez raison; mais, pour cela, il faut des briques cuites, il faut un toit en tuiles; c'est-à-dire qu'il faut doubler la dépense, c'est, je crois, le seul parti. Moins bâtir et bâtir d'une manière solide.

Cette année-ci, avec les dons que vous nous avez transmis et les sommes libres que vous avez laissées à notre disposition, nous avons bâti dix nouvelles chapelles et nous en avons réparé quatre.

Je suis, dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée,

Votre dévoué

† FR. TAGLIABUE,

Évêque de Pompéiopolis, vicaire apostolique
du Tché-Ly occidental.

AMÉRIQUE DU SUD

PROVINCE DU PÉROU

Lettre de sœur N... à une sœur de la Maison-Mère à Paris.

Aréquipa, 12 mars 1872.

MA BIEN CHÈRE SŒUR,

Le grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Je veux enfin répondre au désir que vous m'avez manifesté et vous envoyer quelques nouvelles d'Aréquipa : mais, vous le savez, je n'ai pas reçu en partage le talent de raconter les faits : l'obéissance et la bonne volonté suppléeront donc à ce qui me manque.

Je m'empresse de vous donner, selon votre intention, une idée des magnifiques cérémonies qui accompagnent chez nous la fête de Saint-Jean de Dieu !

Il faut vous dire tout d'abord que les dévots et fidèles amis de notre bon Saint lui ont fait broder à Lima une tunique et un scapulaire de toute beauté, et d'une valeur de 500 piastres environ. Dès que le bruit se répandit que ce précieux envoi venait d'arriver à la gare, notre religieuse population ne se le fit pas dire deux fois ; elle s'y rendit en procession et musique en tête. La réception fut magnifique,

et, au retour du cortège sans cesse grossissant, toutes les cloches de la ville furent mises en branle.

On arriva enfin à l'église; ceux qui portaient la caisse s'arrêtèrent devant *San Juan de Dios*! La statue du saint protecteur était environnée d'une riche et brillante illumination; des fleurs s'étagaient dans de jolies bouteilles de grès, comme celles qu'on met aux pieds des malades. Je n'en finirais pas s'il me fallait entrer dans les mille détails de l'ornementation employée par les Péruviens pour la décoration de leurs autels.

Cependant l'église s'est remplie d'une foule attentive et compacte; l'affluence est telle que tout le monde ne peut pénétrer dans l'enceinte trop resserrée du temple et un grand nombre est obligé de stationner au dehors.

Enfin le moment solennel est venu; on ouvre doucement la caisse, toujours au son de la musique et du tambour. A peine a-t-on mis au jour la première pièce que tous ces braves gens se dressent sur la pointe des pieds pour mieux voir, et se mettent aussitôt à pousser des cris de joie, surtout les femmes, car elles ne sont jamais les dernières à rien. — *Ah! mi padre San Juan de Dios! que lindo será!* Ah! mon père Saint Jean de Dieu! va-t-il être beau! et mille autres choses semblables. Même répétition à chaque pièce.

Pendant la neuvaine du Saint, huit jours avant, comme à Lima, dès quatre heures du matin la foule arrive à flot, et des messes sont célébrées jusqu'à onze heures et midi; la musique est continuelle, ainsi que l'explosion des pétards. — Mais, quand vient le soir, c'est bien autre chose; l'illumination, la musique, les feux d'artifice, les chants de joie, tout cela met l'imagination en liesse, et, pour mon compte, je ne savais plus où donner de la tête: il me semblait que le sol tremblait sous mes pieds et je voyais déjà le moment où notre petite et modeste église allait s'effondrer.

Le spectacle que présentait l'hôpital n'était pas moins intéressant. Si vous aviez vu avec quelle ardeur les ouvriers maçons s'empressaient de tout blanchir, de tout nettoyer pour la *fiesta de mi padre San Juan de Dios!* Pendant huit jours, le nom de ce grand saint était dans toutes les bouches; et ne croyez pas qu'ils le prononçaient à la légère; non certes, ils portaient la main à la tête, et se découvraient très-dévolement. On eût dit que ce beau nom les stimulait et faisait avancer la besogne. Déjà un joli bleu d'azur décore toutes les colonnes et tous les murs à l'intérieur, le bas des colonnes et la corniche sont d'un jaune orange; vous pouvez juger de l'effet. On n'a pas oublié les salles, elles sont toutes d'une blancheur irréprochable. Comme vous voyez, l'hôpital était vivant et animé, et, durant ces belles fêtes, il offrait l'aspect d'un séjour enchanteur. Cela n'empêchait pas cependant plusieurs de nos malades de lui préférer le séjour du ciel et de quitter cette terre pour aller voir le bon saint en personne.

La veille de la fête, jour solennel dans nos annales, dès trois heures du matin les cloches lancèrent aux échos leurs joyeux carillons, et la musique ne tarda pas à s'en mêler, ce qui produisait déjà une cacophonie passable. Toutes les salles brillaient comme des bijoux. Ces messieurs avaient recommandé aux Sœurs d'acheter des couvre-lits; les ressources de l'hôpital permirent des'en procurer en indienne à fond rayé violet et parsemé de grosses et belles fleurs: ils ne faisaient pas mal. Les tapissiers des salles avaient tendu des fils d'un mur à l'autre, à une certaine hauteur, et à ces fils ils avaient attaché des carrés de papier ou chiffons, moitié rouges, moitié jaunes, d'autres bleus et blancs, enfin, ce qu'ils avaient pu trouver. Il y en avait une véritable profusion.

Dans chacune des salles, on avait dressé un autel sur lequel était placée la statue de saint Jean de Dieu, ornée comme celle de l'Église, perdue au milieu d'une quantité de cierges

énormes. Sur la nappe d'autel, il y avait l'épaisseur d'une main de jonchée, qu'ils appellent ici *mistura* ; à terre, devant l'autel, des charges de fougères coupées et parsemées de fleurs. Vous pensez peut-être, ma bonne Sœur, qu'au milieu de tout cela régnait quelque confusion : pas le moins du monde ; si l'un vient à élever la voix un peu fort, de suite on le rappelle à l'ordre en disant : *Aquí es la casa de Dios, Silencio!* — *C'est ici la maison de Dieu. Silence!* — Les stations du Vendredi-Saint en France ne se font pas avec plus de respect et de recueillement.

La veille et le jour de la fête, de grand matin, je crois que tout Aréquipa vint visiter l'hôpital, et cela comme je vous le disais, avec ordre, silence et surtout admiration. Beaucoup disaient : Si un tel changement s'est opéré dans les esprits en si peu de temps, que sera-ce l'année prochaine? *Bendito sia Dios de habernos dado Madres tan buenas, tan inteligentes! Que vamos hacer, gente de Aréquipa? Tomar la disciplina, para que Dios dé la salud á estas buenas Madres, que no se mueran. Béni soit Dieu de nous avoir donné de si bonnes mères, si intelligentes! Qu'allons-nous faire, gens d'Aréquipa? Prendre la discipline pour que Dieu donne la santé à ces bonnes mères, et qu'elles n'aillent pas mourir.* Les actions de grâces que ces pauvres gens nous rendaient étaient incessantes, et nous étions bien heureuses de rapporter tout cela à Dieu qui nous gardait, le priant de nous donner la force et les vertus nécessaires pour bien remplir notre mission.

Le *capellan* (chapelain), aidé de plusieurs bons Prêtres, avait préparé les malades pour la grande solennité : deux cents malades firent la sainte Communion ; il n'en resta guère qu'une quinzaine qui, pour diverses raisons, furent obligés de s'en abstenir. Sur le couvre-lit de tous les communians on avait jeté de la *Mistura* odoriférante, si bien

que le Prêtre pouvait apercevoir de suite à qui il devait apporter Notre-Seigneur. Quelle édification de voir ces hommes attendre avec impatience le moment heureux de recevoir *el Gran Poder*, c'est ainsi qu'ils appellent le Bon Dieu !

Vers huit heures et demie, la procession se met en marche : les musiciens sont en tête et précèdent la sainte Eucharistie portée par le chapelain sous un dais magnifique ; une foule immense vient à la suite dans le plus profond recueillement. Le cortège entre d'abord dans les salles des hommes, et, pendant tout le temps que dure la communion, les chants et la musique se succèdent tour à tour pour célébrer les bienfaits du Seigneur. On visite ensuite les salles où se trouvent les femmes, et les mêmes cérémonies ont lieu.

Pour se faire une juste idée d'un pareil spectacle et comprendre la joie qui remplissait tous les cœurs, il faudrait en avoir été témoin : nos Sœurs disaient que toute la journée ressemblait au matin, et qu'elle s'était passée tout entière en actions de grâces. Des personnes qui n'avaient jamais mis le pied à l'hôpital, étant venues par hasard ce jour-là, s'en retournaient émerveillées, assurant que tous leurs préjugés contre la maison s'étaient évanouis, et demandant comme une grâce la permission d'y revenir encore. Le zèle et le dévouement des administrateurs fut admirable dans cette circonstance ; ils allaient et venaient par toute la maison, priant et bénissant Dieu. La bonne Sœur Julie n'a pas été celle qui a reçu le moins de compliments, et ils étaient bien mérités.

Enfin la journée s'achève, non sans laisser les plus précieux souvenirs. Toutefois la clôture doit être digne de ce qui a précédé : les prières, les chants, la musique se confondent dans une même harmonie ; les pétards redoublent, et les cloches, pauvres cloches ! sont affolées ; ceux qui s'étaient chargés de les sonner, de peur de manquer leur

coup, étaient demeurés perchés toute la journée sur le pan de mur de l'Église, ne pouvant grimper plus haut, vu qu'il n'y avait pas de toit. Je crois bien qu'ils y couchaient et n'en descendaient que pour se rafraîchir un peu, car, soit dit en passant, on arrose bien les fêtes dans ce pays, surtout celle du grand *San Juan de Dios*.

Mais toute fête doit avoir son lendemain : c'est pour nous le jour des offrandes faites au Saint. Vers dix heures du matin on entend une musique particulière et un tintement de cloche.—Qu'est-ce que c'était, ma bonne Sœur?—Quarante-cinq ânes ayant chacun sur le dos une charge de bois qu'ils venaient apporter en présent : les quatre premiers avaient un bâton planté sur le bât et un mouchoir rouge attaché en haut en guise de drapeau ; ils marchaient sur deux rangs avec un ensemble parfait ; les hommes et les femmes qui les conduisaient vinrent les décharger de leur fardeau dans notre jardin. Après cela, tous vinrent chercher *una Reliquia* ; c'est une médaille en souvenir de ce beau jour. Les hommes en sont aussi avides que les femmes, pour ne rien dire de plus ; ils la baisent, la mettent à leur cou et s'en vont joyeux et bénissant *San Juan de Dios*. Ce pèlerinage s'est renouvelé cinq fois dans la même journée et toujours avec la même foi et la même simplicité : seulement, à la seconde représentation, les ânes avaient des grelots gros comme de petites marmites dont le son n'était pas très-argenté ; mais les quatre premiers qui ouvraient la marche avaient invariablement le drapeau rouge.

Vers une heure, on annonce un convoi d'un nouveau genre : spectacle non moins intéressant que le précédent. Naturellement la musique redouble d'efforts, et nous nous hâtons pour voir ce que nous amenait ce nouvel arrivage : c'était un convoi de charpie. Trois musiciens, hommes grands et forts, ouvraient la marche à trente femmes en rang, l'une derrière l'autre, tenant chacune un plateau de

fer peint de la façon la plus élégante. Dans ces plateaux se trouvait une très-belle charpie de fil d'une blancheur éclatante, et les porteuses s'étaient parées pour cette cérémonie de leurs plus riches accoutrements. — Sœur Julie les fit entrer dans sa pharmacie, et, après avoir reçu leurs dons, leur distribua à chacune une médaille. Cependant les musiciens se tenaient au dehors et n'avaient pas cessé leurs refrains une seule minute; ils eurent aussi leur part de récompense. Quel bonheur on éprouve en voyant ces pauvres gens recevoir ainsi une petite croix, une médaille, avec tant de plaisir et de reconnaissance! Je ne suis pas assez habile pour faire ici leur éloge d'une manière brillante, mais je puis assurer qu'ils n'ont pas le moindre respect humain. — Combien d'hommes j'ai vu demander un chapelet, et le mettre bien vite à leur cou!

Le soir, autre histoire : ce n'était plus du bois, de la charpie, mais un cortège d'ânes portant des poules et des poulets pour tout l'hôpital. Cependant cette fois nos gens faisaient bonne garde, car dans ce bon pays on ne se figure pas qu'un petit vol soit une grosse affaire, et, quand l'occasion s'en présente, on prend encore plus facilement qu'on ne donne, mais toujours sous un excellent prétexte et afin de conserver un souvenir des personnes que l'on aime; aussi ne se font-ils pas du tout scrupule d'enlever ce qu'ils trouvent sous leur main. Notre Supérieure venait de mettre dans le petit parloir un tableau représentant l'*Ecce homo* faisant pendant à une *Mater dolorosa*; le premier leur a convenu et ils ont trouvé tout naturel de l'emporter; pour avoir un souvenir dans leur *tierra*, ils seraient capables de tuer une Sœur si elle voulait s'y prêter tant soit peu.

Et des cierges, je ne vous en ai rien dit encore! *Dios mio!* quelle grosseur! Ils sont d'une blancheur remarquable et très-artistement ouvragés; la mèche est grosse comme le doigt, c'est une corde. Chacune de nos Sœurs en avait reçu

sa charge, surtout ma Sœur Maillard. Dans sa salle, se trouve un autel où M. l'aumônier célèbre la sainte Messe tous les dimanches à cinq heures et demie. Il fallait voir avec quel art notre bonne Sœur avait arrangé et éclairé son *San Juan de Dios* ! Seulement, elle avait deux gros cierges qu'aucun chandelier n'aurait pu tenir. Que faire ? Il lui vient une pensée lumineuse ; elle prend deux petits barils, les orne de dentelles superbes, et y plante ses cierges : c'était d'un effet magistral. — Pendant elle avait beau s'ingénier pour trouver à ses cierges une place convenable, il en arrivait sans cesse des chargements, et naturellement chaque donateur voulait à toute force voir les siens brûler. — Vous croyez que notre chère Sœur se déconcerta : pas le moins du monde : à mesure que les cierges arrivent, elle trouve moyen de les arranger de façon à ce qu'ils produisent une magnifique gerbe de lumière.

Ce qui ajoutait encore au charme et à l'éclat de cette belle fête, c'était le spectacle de nos petites orphelines, toutes revêtues d'une robe blanche, par-dessus laquelle se trouvait un scapulaire de la même couleur, et façonné comme celui des Sœurs de Saint-Joseph. Comme couronnement à ce gracieux costume, elles portaient une petite mantille bleue d'un effet ravissant. Mais le plus intéressant, c'est de les entendre chanter vêpres. Depuis deux dimanches, malgré l'absence de l'aumônier, nous avons l'office au grand complet et selon toutes les rubriques ; il n'y manque que les *Oremus* !

Je regrette, ma bonne et bien chère Sœur, de vous raconter les choses d'une manière si imparfaite et si peu intéressante, mais j'ose espérer que vous me tiendrez compte de ma bonne volonté et du désir que j'avais de vous être agréable.

Que devons-nous conclure de tout ce que je viens de vous exposer ? c'est qu'il faut remercier le bon Dieu de la béné-

diction qu'il veut bien donner à nos œuvres, et profiter de tant de grâces visibles, pour nous attacher avec encore plus d'ardeur à la sainte Mission qui nous est confiée. — Pussions-nous ici-bas, durant le court espace de notre vie, passer comme notre saint Fondateur, en faisant le bien autour de nous, et nous rendre dignes de recevoir un jour dans le Ciel la récompense éternelle qui nous est réservée !

Sœur N.

*Lettre de ma Sœur SAUGÈRE, Supérieure à Rio, à
M. ÉTIENNE, Supérieur général, à Paris.*

Rio-de-Janeiro, collège de l'Immaculée-Conception,
23 mai 1872.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

Les deux derniers courriers vous ont apporté de bonnes nouvelles de la double famille de Saint-Vincent. Ce n'est pas trop pour nous faire oublier les tribulations passées et nous rassurer un peu sur celles qui nous menacent encore. En ce moment l'esprit du mal s'agite de tous côtés et souffle partout l'impiété; Rio-de-Janeiro ne pouvait échapper à ses influences. Aussi s'est-il élevé une opposition formidable contre l'Église et ses enfants. Par la grâce de Dieu, nous ne craignons rien : s'il est pour nous, qui sera contre nous ?

Jusqu'ici, c'est inutilement que les *Frères (francs-maçons)* ont, dans les *loges*, fait défendre à leurs adeptes de laisser leurs enfants chez nous; pas une ne nous a été retirée. Aux instances qui lui étaient faites à cet effet, le père de l'une

d'elles a répondu : — Créez un collège aussi bon que celui des Sœurs, si vous voulez que je lui confie mon enfant.

Dans les rues, on nous appelle *hypocrites, jésuitesses*. Il se fait, nous dit-on, une polémique quotidienne des plus acharnées, qui tend à flétrir et, s'il était possible, à anéantir tout ce qui a pour base la religion ou même l'équité, etc. Au milieu de ce tumulte, vos filles, mon Très-Honoré Père, veulent ignorer tous ces détails et suivent leur chemin en paix, s'efforçant de passer inaperçues, tout en faisant sans bruit le bien possible.

L'année passée, nous avons pu ouvrir une école pour les petites filles pauvres du quartier. Cette année, nous avons en perspective une œuvre qui n'est pas moins intéressante : celle des vieillards, pour laquelle on commencera incessamment un édifice parallèle au Collège, dont il sera séparé par la distance de vingt-cinq mètres. Cet espace est réservé pour une chapelle qui plus tard s'élèvera au milieu des deux établissements en leur servant de trait d'union, au moyen d'une galerie ménagée au premier étage, derrière les édifices. Ce plan exécuté, il restera, pour chacune des maisons, un vaste jardin, qui en facilitera la complète séparation, tout en les réunissant en un seul établissement.

L'histoire de cette dernière fondation est des plus touchantes; néanmoins, vous la conter ici serait, mon Très-Honoré Père, abuser de votre bonté. Du reste, je dois encore vous dire que le bon Dieu vient de nous concéder deux grâces, dont je lui suis bien reconnaissante : la première est la réussite de l'opération si délicate de la cataracte, faite à notre bonne Sœur Jeanne Lacerdo. Grâce à Dieu, *elle y voit maintenant*.

La seconde, que je ne qualifierai pas, mais qui ne peut être naturelle, est la guérison de notre bonne Sœur Larrouilly, retenue à l'infirmerie depuis sept ans au moins par des infirmités diverses : maladie de cœur, de la moelle épi-

nière, hydropisie, etc. Cette bonne compagne, guérie miraculeusement déjà par l'intercession de notre vénérable mère, d'une extinction complète de voix et de l'hydropisie en 1861, travailla trois ou quatre ans, après lesquels revint le cortège d'infirmités bien douloureuses qui la torturèrent pendant sept ans. Et voilà que, sans avoir rien demandé au bon Dieu, elle me dit un jour : — Ma Sœur, un travail particulier s'opère en moi. Je me trouve plus forte, je n'ai plus de douleurs, je mange bien, et enfin vous voyez que l'enflure a disparu.

Tout ceci était vrai. Enfin, depuis deux mois, ma Sœur Larouilly est en office, à la classe externe, et au réfectoire des Sœurs, offices pénibles dont elle s'acquitte avec une agilité qui contraste étonnamment avec ses allures passées. A sa vue, on est ébahi ; mais personne n'a plus été étonné que notre médecin qui, la rencontrant par hasard, lui dit : — Ma Sœur, le médecin qui est au Ciel a seul pu opérer votre guérison.

Elle croit, et je le crois avec elle, que notre chère Sœur Fumay, décédée en mai de l'année dernière, n'est pas étrangère à ce fait. Cette regrettée compagne, qui était une excellente fille de la Charité, me disait quelquefois : — Quel dommage que ma Sœur Madeleine, qui serait capable de rendre tant de services, soit retenue par la maladie, lorsque je vois, ma Sœur, le besoin que vous auriez d'aides ! Je ne comprends pas que notre Mère Devos laisse les choses comme cela ; elle devrait demander sa guérison au bon Dieu ; moi, je la demanderais à sa placé, etc.

Avant de mourir, cette chère compagne me supplia de mettre une troisième Sœur à l'office des orphelines dont elle était chargée, parce que sa remplaçante, moins habituée qu'elle à l'office, succomberait sans cet allègement. Je lui promis de faire droit à sa demande dès que le bon Dieu me mettrait à même de le faire, en nous envoyant une Sœur de

plus, ne le pouvant absolument pour le moment. La guérison de ma Sœur Larouilly m'a facilité l'accomplissement de cette promesse, et il y a une Sœur de plus aux Orphelines.....

Daignez, Monsieur et très-honoré Père, bénir notre petite famille et tout particulièrement celle qui est si heureuse de pouvoir se dire votre très-humble et très-obéissante fille,

SŒUR SAUGÈRE,
I. f. d. l. c. s. d. p. M.

*Lettre de M. SAGUET, Missionnaire à Bahia, à
M. N..., à Paris.*

Bahia, 25 juin 1872.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

La Mission de Bahia existe toujours et continue depuis 14 ans, sans jamais avoir éprouvé la moindre interruption, l'œuvre si bien commencée par M. Gleizes, notre Supérieur actuel. Le champ est toujours aussi beau, aussi vaste, et ne demande que de bons ouvriers pour porter des fruits en abondance. Je vais essayer de vous faire le résumé de notre dernière campagne, qui compte quatorze Missions et a duré huit mois.

Avant de commencer, il est bon de répondre à une question que vous pourriez me faire. — Comment pouvons-nous donner tant de Missions en si peu de temps? — Nos Missions doivent être bien courtes. — En effet, elles ne durent que neuf, dix et au plus douze jours; mais jugez vous-même si nous n'avons pas raison d'en agir ainsi.

Le peuple, qui vient de loin et abandonne tout, ne pour-

rait rester longtemps sans un grave préjudice pour ses intérêts matériels.

Si les Missions duraient plus longtemps, une partie de la famille viendrait passer quelques jours et s'en retournerait. L'auditoire changeant ainsi perdrait beaucoup et quelquefois les instructions les plus nécessaires. Au contraire, nous avons le peuple entier sous la main pendant toute la Mission; on le manie comme on veut. Et puis ne vaut-il pas mieux que nous allions trouver ce peuple chez lui plutôt que de l'obliger à venir nous trouver à une grande distance? Du reste, c'est ainsi que cette Mission a commencé, et toujours on a suivi ce système avec avantage.

Pour donner la Mission, nous partons ordinairement de Bahia par un petit vapeur qui fait le service de la baie, ou par le chemin de fer qui nous conduit à quinze ou vingt lieues. Alors commencent les fameux voyages à cheval. Si l'on avait à sa disposition quelques chevaux arabes bien vigoureux, ce serait un amusement, une promenade; mais les mauvaises montures sont plus communes que les bonnes, en sorte que la sainte vertu de patience trouve son compte durant le voyage. Lorsqu'on approche de l'endroit où l'on doit aller, on voit arriver à toute bride des détachements de cavaliers qui viennent vous saluer à leur manière, c'est-à-dire en passant assez près pour faire sentir le poids et la solidité de leurs gros étriers. C'est le grand genre. Tous veulent être les premiers, et, du pêle-mêle qui en résulte, sortent des nuages de poussière qui ne sont pas des plus agréables. Mais que faire, sinon prendre son parti en brave et recevoir tous les honneurs du bon côté, c'est-à-dire en riant de la simplicité de ces bonnes gens et de leur petite vanité bien excusable en pareille circonstance?

Les conversations ne sont pas toujours bien spirituelles. Elles roulent d'ordinaire sur les chevaux, les plantations, etc.; quelquefois ils argumentent, sans jamais s'ac-

corder, sur la distance qu'il y a d'un endroit à l'autre.

On tâche de leur dire quelques bonnes paroles, de leur donner quelques bons conseils; on fait quelques petits temps de galop pour charmer la longueur de la route, et on finit par arriver. Les fusées traditionnelles se font entendre. Nous entrons dans le village et nous nous dirigeons vers notre nouvelle demeure. C'est ici qu'il faut pratiquer le détachement et l'indifférence un peu plus qu'à Saint-Lazare lorsqu'on change de chambre. Il manque un lit, une table. On n'attendait pas si tôt les Missionnaires... Peu à peu chaque meuble arrive; ou, s'il n'arrive pas, à la guerre comme à la guerre. Nous voilà donc installés pour douze ou quinze jours.

Avant de commencer la Mission, nous n'avons guère qu'un ou deux jours. Nous avons l'habitude de ne faire aucune visite, ni avant ni après la Mission, pour deux raisons bien simples : afin de ne pas perdre le temps, et pour ne pas faire de jaloux, et nous nous trouvons parfaitement bien de ce procédé. Nous tâchons pendant ce temps de préparer tout ce qui est nécessaire pour la Mission. Nous faisons confectionner deux confessionnaux tout à fait simples et sans luxe, une chaire portative pour prêcher hors de l'église, car jamais elle ne peut contenir le peuple, quelque grande qu'elle soit. Nous dressons aussi une petite estrade sur laquelle nous plaçons un autel pour y dire la sainte messe le matin et donner le salut le soir. Ces travaux nous prennent presque tout notre temps, car il faut faire le plan, être toujours là pour expliquer ce qu'on veut, et quelquefois même manier la scie, le marteau et autres instruments.

Nous ouvrons toujours la Mission le soir, vers cinq heures. Vous dépeindre le magnifique spectacle que présentent ces milliers de personnes réunies, est chose impossible. La photographie seule pourrait vous en donner une idée. Figurez-vous un cercle immense occupé par les femmes qui sont assises par terre. Leurs châles aux couleurs variées

offrent un aspect tout à fait pittoresque et poétique. Mais le plus imposant, c'est cette épaisse muraille d'hommes qui enveloppe les femmes. Tous les costumes s'y trouvent, tous les teints y sont représentés. Debout et fermes, ils semblent dire : — Eh bien ! nous y sommes.

M. Bareil monte en chaire; on est tout yeux, tout oreilles. Il commence par une petite glose qui les amuse beaucoup et les instruit encore davantage. Il leur donne des avis touchant l'ordre des exercices, la manière de se confesser, leur montre par des exemples qu'ils ne savent pas se confesser, se moque des abus, des superstitions dans lesquelles ils tombent. Alors tous se dérident, ils semblent dire : — C'est tout à fait cela (*tal é qual*). — Ils sont étonnés que le missionnaire sache tout cela et connaisse si bien leur langage. Vous croyez qu'ils ont bien compris, et quelquefois ils ont entendu le contraire de ce qu'on a dit. Le lendemain, il faut leur répéter la même chose.

On entre ensuite dans le sérieux. C'est le sermon. Ils le sentent bien, et prennent immédiatement une attitude plus posée. Mais voici les grandes et terribles vérités, toujours avec des applications aux pécheurs ; ils commencent alors à baisser la tête ; bientôt, on en voit qui, de leur grosse main, cherchent à essuyer une larme qui s'échappe furtivement de leurs yeux. Ils sont déjà profondément émus. Apparaît tout à coup le Crucifix (et pour ce peuple à foi vive, c'est comme si Notre-Seigneur apparaissait en personne ; du reste, les beaux crucifix qu'on rencontre ici ont la vertu de parler aux yeux et de toucher le cœur).

Alors, ils tombent tous à genoux, et on n'entend plus que ce cri : Miséricorde, miséricorde !!!

Le jour du sermon sur la Sainte Vierge, c'est la statue de cette bonne Mère qu'on leur présente. Ceux qui ont résisté à la vue et aux invitations de Notre-Seigneur crucifié, se laissent ordinairement vaincre par les attraits de cette Mère

de miséricorde. Que de fois nous entendons ces paroles : — Il n'y a plus moyen de résister : quoi ! la Sainte Vierge vient elle-même nous prier, quand c'est nous qui devrions la prier ! non, c'est fini, je me convertis. — En voici un exemple :

Un homme vivait depuis de longues années avec une créature qu'il ne voulait ni quitter ni épouser. Il s'était retiré dans un endroit assez désert pour y vivre plus à l'aise. La Divine Bergère poursuivit jusque-là cette brebis égarée. Elle permit qu'il y eût une Mission là même où il n'y avait ni chapelle ni presque de maisons. Cet homme, influent dans la localité, persistait à ne vouloir pas se marier. Le curé n'avait rien pu obtenir. La mission était déjà bien avancée. Cependant l'arme la plus puissante n'avait pas encore été employée. — Arriva le sermon sur la Sainte Vierge. Lorsque M. Bareil présenta la statue, comme si cette bonne Mère venait elle-même en personne prier chaque pécheur de se convertir, notre capitaine à la barbe de sapeur vint se prosterner au pied de la chaire, embrasse la statue et promet de faire tout ce qu'on voudra. Le lendemain, à la même heure, et devant tout le peuple, il réparait solennellement le scandale qu'il donnait depuis si longtemps, et faisait légitimer une union qui jusque-là avait été sa honte.

Et combien d'autres cas semblables, aussi prodigieux, quoique moins sensibles et moins éclatants ! Nous pouvons bien dire que le plus grand nombre des mariages qui se font pendant la Mission rentrent dans cette catégorie. Dans les 14 missions que nous venons de donner, il y a eu environ 775 mariages. Jugez du bien que font les Missions seulement sous ce rapport.

Nous terminons l'exercice du soir par le chant des Litanies de la Sainte Vierge, *Salve Regina*, et la bénédiction du Très-Saint-Sacrement.

Quelles douces émotions ne ressent pas le missionnaire, lorsqu'il entend ces milliers de voix s'unir pour chanter les

louanges de la Reine du ciel et de la terre! Qu'elle doit écouter avec plaisir les soupirs, les cris que ces pauvres fils d'Ève, du fond de cette vallée de larmes, poussent vers son trône immortel : *Ad te clamanus — à vos bradamos... ad te suspiramus, à vos suspiramos.* — Mais rien ne transporte comme ce qu'ils appellent le *Senhor Deos*, qui est le *Parce Domine* du pays. Dès qu'on entend le *Senhor Deos*, fût-on bien loin et très-occupé, on tombe à genoux et on se frappe la poitrine. L'autre jour, un monsieur se plaignait que pendant la nuit il s'était levé quatre ou cinq fois, parce que, près de sa maison, on ne faisait que répéter ce chant. Il aurait cru commettre un péché grave s'il ne s'était aussitôt levé et mis à genoux. Et certes ce n'était pas un dévot. Lorsque tout est terminé, on se retire chacun chez soi, en chantant quelque cantique.

Vient alors pour nous l'heure des confessions des hommes. D'ordinaire notre maison est littéralement assiégée. Chacun a son titre de recommandation. — Mais c'est moi qui vous ai parlé lorsque vous alliez à l'Église ; — C'est moi qui suis arrivé le premier ; — Mais je dois me marier aujourd'hui ; — Moi, je suis malade, je ne puis pas attendre. Pour ne pas faire de préférence, on va chercher ceux qui se tiennent le plus éloignés et plus tranquilles. Alors les autres qui se pressaient à l'entrée reculent afin d'être choisis. Quelquefois nous entendons celui qui a été élu s'écrier : — Je l'avais bien dit, je me suis recommandé à saint Antoine, à madame sainte Anne, à la Sainte Vierge; j'ai promis une chandelle si je me confessais. Eh bien ! j'ai été exaucé. — Sans doute tous ne montrent pas la même ardeur. Il y a toujours quelques récalcitrants ; mais on peut les compter. Ce sont ordinairement des négociants, ou autres, qui veulent paraître civilisés.

Dans ces confessions d'hommes, la bonne volonté et la grâce suppléent à beaucoup de choses. Il est vraiment beau

de les voir faire leur grand signe de croix, poser avec énergie la main sur le crucifix pour jurer qu'ils ne feront plus tel ou tel péché. Lorsqu'on leur demande s'ils n'ont plus rien qui leur fasse de la peine, ils réfléchissent un instant, pour s'assurer s'ils ont bien tout dit, et montrent clairement par leur manière d'agir qu'ils ne veulent rien laisser.

A neuf heures, nous terminons les confessions. C'est alors qu'il faut faire un effort héroïque pour s'arracher à tout ce monde. — Père! moi tout seul. Il y a deux, trois, quatre jours que j'attends. Dans telle mission, dans telle autre, j'ai déjà essayé de me confesser et je n'ai pas pu. Au moins, donnez-moi un petit signal pour venir demain. Je m'appelle un tel. Regardez qui je suis pour ne pas vous tromper. — Nous commençons à réciter le chapelet. A chaque instant on nous appelle. — Père! j'ai quelque chose à vous dire. — Qu'y-a-t-il? — Je voudrais me confesser. — La nuit, on frappe. — Je voudrais me confesser. — De même, le matin, pendant notre méditation. L'autre jour, M. Bareil faisait sa méditation, la porte fermée; tout à coup il sent quelqu'un derrière lui. C'est un individu qui est passé par la fenêtre pour venir se confesser. Déjà il est à genoux, commençant son signe de croix. D'autres s'entendent avec les personnes qui paraissent bien avec nous, et leur font mille promesses, si elles parviennent à les faire confesser.

Toute la nuit se passe au milieu de cantiques de toute sorte, litanies, offices de la Sainte Vierge, chapelet, tout y passe. Les uns chantent, tandis que les autres dorment. Quand les premiers sont fatigués, ils éveillent les autres pour prendre leur place, de sorte que bien souvent ces chants interrompent notre sommeil et nous font croire qu'il est quatre heures quand il est minuit.

Après une nuit un peu courte et souvent interrompue, nous nous levons toujours à quatre heures. Après l'oraison, nous nous rendons à l'église pour dire la sainte messe. M. Bareil la

célèbre presque toujours en plein air pour que tout le peuple puisse l'entendre. Il est inutile de vous dire dans quel état on trouve quelquefois les ornements : le missel a été neuf ; les canons sont sous-entendus, les burettes dans un tel état de propreté qu'on n'ose les regarder, les chasubles souvent déchirées et l'autel plein de cire. Jugez si la vue de ces objets est de nature à développer la dévotion ! Aussi tâchons-nous d'y suppléer par la ferveur intérieure.

Quelques instants après la Messe, je vais réciter la prière du matin avec le peuple, puis je commence une petite instruction sur les principales vérités de la religion. — Il ne faut pas beaucoup d'éloquence. Il suffit d'expliquer les choses clairement, de manière à se faire comprendre des plus ignorants.

Quand l'instruction est achevée, commence alors le Catéchisme des enfants, sous une forme amusante et récréative. Les petits garçons d'un côté et les petites filles de l'autre, formant un rond. Beaucoup de grandes personnes, de parents, viennent aussi y assister. Alors s'ouvre le combat, il y a toujours récompense pour les vainqueurs. Les premières questions sont excessivement simples. On leur fait répondre à tue-tête, de manière à ce que la réponse soit entendue de tous. Chacun se pique de savoir mieux, l'émulation s'en mêle. — Voyons qui répondra à cette demande : — Avez-vous déjà été esclaves ? Que ceux qui ne l'ont jamais été lèvent la main. — Tous la lèvent ; car d'être esclave au Brésil, personne n'en est amateur. — Mais du démon, vous ne l'avez jamais été ? — Ah ! c'est vrai. — Quand étiez-vous esclaves du démon ? — Quelle est l'âme la plus belle, celle d'un blanc, ou celle d'un noir ? — Qui est-ce qui a répondu le premier ? C'est moi ! — C'est moi ! — Peu à peu les demandes deviennent plus difficiles et les récompenses plus belles. On appelle trois ou quatre petits garçons. L'un est chargé de faire des questions aux autres pour les embarrasser. Les parents sui-

vent avec beaucoup d'intérêt ces petites joutes, et sont heureux de pouvoir dire : — C'est mon fils qui a gagné. — Ceux qui savent par cœur les mystères du Rosaire et l'office de la Sainte Vierge, ont une récompense extraordinaire. J'ai aussi enseigné à baptiser. Ici le curé demeure souvent très-loin et, plus d'une fois, ils ont l'occasion de baptiser en cas de nécessité.

Les enfants aiment beaucoup le catéchisme; pour eux, en effet, c'est en cela que consiste toute la mission. J'en ai vu, le catéchisme en main pendant le sermon. D'autres, qui ont déjà assisté à une première mission, viennent à une seconde pour gagner les récompenses. J'ai un grand plaisir à faire ce catéchisme, car il profite beaucoup aux grandes personnes qui y assistent; c'est après cet exercice que l'on va déjeuner; il est ordinairement huit heures. Aussitôt après, nous nous rendons au confessionnal, c'est le tour des femmes et ce n'est pas le plus facile. D'abord toutes veulent passer les premières; elles se jettent quelquefois trois d'un seul coup au pied du confessionnal, dès qu'elles voient le Prêtre lever la main pour donner l'absolution à celle qui se confesse. Le meilleur moyen de les mettre à l'ordre, c'est d'en appeler une autre, sans s'inquiéter de celles qui sont déjà à genoux. On a beau les éloigner, elles veulent toujours se rapprocher, en sorte qu'on ne peut guère élever la voix. Quant à la confession en elle-même, c'est une suite de questions qu'on est obligé de faire pour tirer les péchés, et encore, quelles réponses reçoit-on! Par exemple:—Quand vous êtes-vous confessée? — L'autre jour. — Mais quand, l'autre jour? — Lorsque je me suis mariée. — Et combien de temps y a-t-il que vous êtes mariée? — Je ne sais pas, je n'ai pas compté. — Avez-vous des enfants? — Oh! oui que j'en ai et même des petits-fils. — Et c'est l'autre jour que vous vous êtes confessée? — Oui, l'autre jour. — Allons! quels sont vos péchés? — Mais je n'en ai pas. —

Et il y a 10, 20, 30 ans qu'elles ne se sont pas confessées ! Si on les laisse parler, elles racontent des histoires qui n'en finissent plus. Le plus simple, c'est de leur faire des questions bien claires et de les leur répéter.

C'est ainsi que nous confessons jusqu'à midi, midi et demi tous les jours, et que nous sommes arrivés à confesser à peu près 700 personnes dans chaque Mission. Nous ne sommes guère aidés par les curés ; nous ne rencontrons que rarement des prêtres qui aient la constance de confesser, je ne dis pas autant que nous, mais seulement un peu tous les jours, et il faut les y pousser comme par force. Vous verrez, par le petit résumé que je vous donne, le nombre des confessions entendues dans chaque Mission. Vous remarquerez que dans l'une (Pao Cedro) nous avons confessé 1730 personnes ; mais nous avons quatre prêtres pour nous aider.

Lorsque nous sortons de l'église, après les confessions, nous allons réciter les petites heures et lire le Nouveau Testament. Jamais nous ne manquons à ces exercices, quelles que soient d'ailleurs nos occupations. Pendant cette récitation, on est encore bien dérangé. Celui-ci demande une dispense, celui-là veut offrir un petit présent. Avant ou après le dîner, nous allons voir comment vont les travaux. C'est le cas de vous dire ce que fait le peuple durant tout le jour, en dehors des exercices. Nous cherchons toujours à l'occuper à quelque ouvrage public de grande utilité, comme cimetière, chapelle, etc. Alors tous se prêtent à ces travaux, les hommes ensemble et les femmes de leur côté. S'ils sont un peu paresseux, on se moque d'eux, on va soi-même chercher une pierre pour leur donner l'exemple, ou bien on leur dit que, puisqu'ils ont si peu de bonne volonté, la sainte Vierge ou quelque Saint ira en chercher. Alors qui pourrait rester chez soi ? On les voit courir en foule derrière le brancard où se trouve la statue ; d'autres fois les hommes s'at-

tellent à un char et vont chercher des matériaux pour la construction qu'on se propose. Nous avons vu des docteurs, des hommes assez influents, traîner ainsi un chariot : on touche ainsi la fibre sensible, on leur donne des éloges. C'est à qui traînera davantage. Un jour, une voiture était tellement chargée que l'essieu commençait à prendre feu, et déjà la fumée s'élevait en l'air comme d'une locomotive. Pendant ce temps, d'autres creusent les fondements, font les maçons. C'est une occupation qui les amuse beaucoup et fait éviter bien des péchés.

Pour mettre plus d'entrain, on fait déposer les pierres qu'apportent les femmes, d'un côté; celles des hommes, de l'autre; on voit qui mérite les honneurs du triomphe. On nomme quatre commissions, dont chacune, composée de trois ou quatre membres, est chargée d'élever une muraille. On donne le nom d'un Saint à chaque mur, Saint-Antoine, Saint-Joseph. Ce sont autant de stimulants. Lorsqu'on ne peut pas achever le travail pendant la Mission, on le laisse toujours assez avancé, et, pour le terminer, on recueille une somme plus ou moins forte, selon la générosité et le nombre des personnes réunies. C'est ainsi que, cette année, dans nos Missions, au milieu de populations appauvries par une terrible sécheresse, nous avons pu recueillir tantôt 600 francs, tantôt 1,000, 1,200, et jusqu'à près de 3,000 francs, en sorte que nos Missions, même sous le rapport matériel, sont très-utiles à un pays; et bien souvent, l'unique motif qu'ont les personnes qui nous demandent la Mission, n'est autre qu'un grand travail qui réclame le concours du peuple réuni. Le bon Dieu se sert de tous les moyens pour procurer le salut des âmes.

Pour vous montrer la bonne volonté et la docilité de ce peuple, laissez-moi vous citer deux faits tout récents.

Dernièrement nous étions dans un village, Agoa-Fria (anciennement ville), où la place était assez malpropre à

cause des hautes herbes et des plantes sauvages qui y croissaient. On ne pouvait guère faire une belle procession. Un jour, après le dîner, M. Bareil me dit : — Venez avec moi, vous allez voir. — Nous prenons six hommes et allons chercher la statue de saint Jean-Baptiste. On fait deux fois le tour de l'église en chantant, les hommes seuls nous suivaient. Alors tous d'accourir sans savoir trop ce qu'on allait faire. Lorsqu'il y eut assez de monde réuni, saint Jean s'arrêta comme pour présider au travail, et nous nous mettons à arracher ces herbes avec les mains. Aussitôt tous se précipitent et travaillent avec une ardeur telle, qu'en peu de temps cette place, excessivement grande, fut complètement nettoyée et méconnaissable de propreté.

Dans une de nos dernières missions, l'idée nous était venue de planter une croix sur une montagne assez élevée qui domine le pays. Tout d'abord on nous dit que c'était impossible, elle était trop à pic, il y aurait trop de travail à se frayer un passage au milieu du bois qui en couvre le flanc. Cependant arrive un individu qui demeurait aux pieds de cette montagne. Il avoue que l'entreprise n'est pas facile, mais assure qu'on peut y arriver; il ajoute qu'avec une cinquantaine d'hommes il se charge d'ouvrir une belle route. En effet, il s'y mit avec ardeur, et, malgré la pluie, il parvint à déraciner tous ces arbres et arbustes, et le dimanche, jour de la Translation des Reliques de saint Vincent, la lourde croix fut traînée comme par enchantement sur un char de triomphe. De cette hauteur, elle étend maintenant ses deux bras protecteurs sur toute la contrée et rappelle aux habitants toutes les grâces qu'ils ont reçues et les promesses qu'ils ont faites durant cette belle Mission.

Oh! Monsieur et très-cher Confrère, quelle belle vie que celle du Missionnaire au Brésil! Je crois que nulle part les Missions ne procurent autant de consolations. Aussi avec quelle peine ce bon peuple voit-il partir les Missionnaires!

Les larmes qu'ils répandent ne sont pas feintes, et ils ne se consolent que par l'espérance d'avoir de nouveau et bientôt le même bonheur. Du reste, dans ce diocèse de Bahia, les Missions sont bien nécessaires, car ces pauvres gens sont loin de trouver les secours spirituels dont ils auraient besoin. Aussi le cœur du Missionnaire se sent heureux de se trouver au milieu de ce peuple abandonné, plus ignorant que coupable. Quand il y aurait ici huit Missionnaires, ils trouveraient de quoi s'occuper. A chaque instant on nous demande de nouvelles missions, il n'y a que le choix qui embarrasse.

Vous verrez, par le résumé que je vous donne en chiffres, les résultats consolants de notre tournée.

	CONFESSIONS.	CONFIRMATIONS.	MARIAGES.	AUMONES recueillies.
Currallinho	800	1,786	52	2,700 fr.
Pao Cedro	1,730	2,344	60	1,600
Prazeres	670	970	74	300
Divina Pastora . . .	790	1,500	68	1,200
Seismaria	900	927	59	»
Riacho	1,000	626	42	600
Inhambupe	900	1,869	86	1,200
Aporá	846	1,031	57	830
Jangada	948	746	49	640
Britingas	706	684	32	300
Purificação	870	1,084	62	1,050
Serrinha	571	1,466	59	500
Agoa Fria	856	486	47	»
Humildes	760	527	28	400
TOTAL	12,347	16,046	775	11,320 fr.

Et ce n'est que le résultat d'une campagne ordinaire. Jugez du total depuis 14 ans que la mission de Bahia se fait sans interruption avec le même succès.

Quand le fruit ne se bornerait qu'au temps même de la

Mission, ce serait déjà beaucoup. Que de péchés évités, que de bonnes œuvres pratiquées ! Mais ce qui est vraiment consolant, c'est que les populations persévèrent dans leurs bonnes résolutions. Que de fois n'entendons-nous pas ces paroles : — Avant telle Mission, oui, je tombais dans ce péché ; mais depuis je ne suis plus retombé. J'ai juré sur le crucifix et j'ai tenu ma promesse.

Je voudrais que beaucoup de confrères puissent voir et goûter par expérience ce qu'il est impossible d'exprimer. Je comprends maintenant le sacrifice qu'a dû faire M. Gleizes en laissant ce beau ministère. Je serais tenté de dire que le missionnaire ici fait trop de bien et goûte trop de consolations. Cependant c'est toujours à la condition de se montrer fidèles à nos saintes règles. Réellement elles ont, comme l'Évangile, le cachet de l'universalité. Elles sont pour tous les temps et tous les climats. Ce n'est qu'en pratiquant les vertus de notre sainte vocation, en n'oubliant pas d'alimenter son âme par l'oraison, la récitation de l'office divin, qu'on est sûr de faire du fruit et non du bruit dans les âmes. M. Gleizes, qui nous a précédés dans cette belle carrière, doit nous servir de modèle. Toujours il a vu ses travaux bénis et féconds, parce que, pendant 10 ans, il s'est tenu ferme à la règle. Le bon Dieu daigne nous le conserver pour nous aider de ses conseils et de ses prières !

Veillez, Monsieur et très-cher Confrère, présenter mes respects à Notre Très-Honoré Père, lui demander une petite bénédiction pour les missionnaires de Bahia. Si nous pouvions recevoir un petit renfort de confrères, nous en serions bien contents. Au lieu d'aller deux en mission, on pourrait aller trois avec moins de fatigues, ou même, si on était en nombre, faire deux bandes de deux confrères chacune, et ce serait encore le plus utile pour le pays. Quel bien ne pourrait-on pas faire à ce peuple si avide de connaître, pour le suivre, le chemin qui conduit au ciel ! En ce mo-

ment nous sommes presque seuls à donner des missions dans la province. Il n'y a qu'un capucin qui en donne, et encore quelques-unes seulement chaque année. — La moisson est bien grande, comme vous le voyez, elle est toute préparée; il ne manque que des ouvriers pour jeter la semence. Une fois lancée dans ce terrain fertile, elle produit et donne le centuple.

Agréez, Monsieur et très-cher Confrère, l'expression des sentiments affectueux avec lesquels je suis, en l'amour de N.-S. et de son Immaculée Mère,

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

Alex. SAGUET,

l. p. d. l. m.

PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

Suite du Rapport de M. BONNIEU sur le Collège de Saint-Benoît, Constantinople.

Nous avons déjà, depuis deux ou trois semaines, transféré notre collège à Saint-Étienne. Un jour nous vîmes arriver un général avec deux ou trois officiers subalternes, parlant très-bien français. Ils appartenaient à l'armée russe, nous dirent-ils. Ayant appris qu'il y avait, dans ce village, un collège français, ils avaient eu envie de le visiter. M. Moitrelle les reçut gracieusement, comme on reçoit des amis, leur fit voir la maison, les conduisit à la salle d'étude, leur offrit un verre de *santos*, après quoi ils prirent congé de nous, très-contents et enchantés d'avoir fait notre connaissance.

Le soir, à la récréation, notre Supérieur nous dit que nous devions rendre la visite à ces Messieurs, et, comme nous ne pouvions pas tous quitter la maison, nous fûmes nommés, M. Cigala et moi, pour cette petite expédition.

Deux ou trois jours après, nous nous mîmes en route de bonne heure, après la sainte messe. Nous allâmes déjeuner à Saint-Benoît, et, tout de suite après, nous continuâmes notre voyage en caïk jusqu'à Thérapia. De là, nous passâmes sur la côte d'Asie, car les officiers qui étaient venus nous voir à San Stefano n'appartenaient pas à la flotte, mais

à l'armée de terre, dont les tentes et tout le matériel du campement étaient au pied de la colline du Géant, tout près de Hunkiar-Skélessi, comme je l'ai dit plus haut.

En arrivant au camp, un factionnaire vint nous recevoir et nous demander à qui nous désirions parler. — Au général en chef, lui dis-je en déclinant son nom, dont je ne me souviens plus aujourd'hui. Aussitôt un guide s'approcha, nous fit un grand salut en nous faisant signe de le suivre.

La tente du maréchal était sur une petite élévation et dominait toutes les autres. Pour l'orner, on y avait déployé tout un luxe oriental; celle de Darius ne devait pas être plus brillante; beaux tapis, sofas en satin, rideaux frangés d'or, tout était éblouissant!

Le général en chef était assis à la porte de son magnifique tabernaculum. Il se leva aussitôt, fit deux pas vers nous, nous donna une poignée de main et nous introduisit dans son domicile. Il s'empressa de demander des nouvelles de notre Supérieur, M. Moitrelle, qui l'avait si bien accueilli à Saint-Étienne et dont il gardait un précieux souvenir. Ensuite nous nous mîmes à causer sur toutes sortes de sujets et sans gêne, comme de vieux amis qui ne se seraient pas vus depuis longues années.

Tout à coup apparut un garçon portant une bouteille qu'il déboucha à l'instant; il la mit sur un guéridon qui était au milieu de la tente, avec un gobelet à côté, et se retira.

Le général s'approcha, s'en versa une bonne rasade, puis, se tournant vers nous, il l'avalait d'un seul trait en nous disant: — A votre santé, Messieurs. — C'est ainsi qu'on fait en Russie quand on reçoit des amis. Chaque pays a ses usages et c'est la mode de s'y conformer. — Vous autres Français, ajoutez-t-il en souriant, vous faites plus de cérémonies; pour nous, nous prenons toujours le chemin le plus court.

Ensuite il nous offrit son gobelet d'argent dans lequel il avait bu le premier, le remplit deux fois jusqu'au bord, et

nous bûmes à la santé de l'empereur de toutes les Russies !

— Comment trouvez-vous ce vin, Messieurs ? nous dit le général. Il date d'une époque mémorable. C'est du vin de l'an 1814, année où les Russes firent une visite à Paris pour donner la paix à la France !

Comme il se faisait tard, nous nous hâtâmes de faire nos adieux à ce brave homme de général, et nous descendîmes au rivage où notre caïk nous attendait depuis plus d'une heure ; il nous tardait aussi de faire une petite visite à nos provisions de bouche, nous mourions de faim. Quand nous fûmes au milieu du Bosphore, il était presque nuit. C'était la veille de la Saint-Jean-Baptiste, à la grecque. Les habitants des villages avaient allumé des feux de joie sur toutes les hauteurs, tant en Europe qu'en Asie. Tout le Bosphore était illuminé, on aurait cru qu'on célébrait la naissance de quelque nouveau prince, d'un petit sultan. Cependant notre batelier avait de la peine à ramer, à cause du vent du sud qui nous était contraire. Arrivés à Balta-Himan, je dis à M. Cigala : — Tenez, nous ferons bien de congédier notre caïkdji, la mer est trop forte, et, dans les ténèbres de la nuit, il pourrait bien nous arriver quelque malheur ; puisque nous devons aller coucher à Bébek, nous pouvons bien faire le reste du chemin par terre.

Débarqués à Balta-Himan, au lieu d'aller le long du rivage, il nous prit fantaisie de prendre la route de la montagne qui domine Bébek. Bientôt l'obscurité nous fit perdre notre sentier. Nous allions de droite et de gauche en tout sens, comme des gens qui errent à l'aventure. Enfin nous arrivâmes tout essouffés à un endroit appelé Cheidlik, sur les hauteurs de Bébek ; c'est un cimetière turc. Nous étions harassés de fatigue ; nous n'en pouvions plus. — Couchons-nous ici un peu pour respirer, me dit M. Cigala. — J'allais vous faire la même proposition, lui répondis-je, et de plus je succombe

à l'envie de dormir. Et nous nous jetâmes à terre. Comme j'étais tout en nage, je fis ma toilette de nuit le plus modestement possible, sans avoir à tirer les rideaux de mon alcôve; ensuite je me mis à tenir compagnie à M. Cigala, qui ronflait déjà à briser ses poumons.

Je ne sais combien de temps dura ce sommeil ; mais, quand nous ouvrimes les yeux, l'aurore commençait à poindre du côté d'Alem-Dagh. Nous nous levons après nous être un peu rajustés, puis nous descendons au galop vers la mer à travers les broussailles de la propriété de l'Hékian-Bachi. Ensuite, arrivés à l'échelle de Bébek, nous sautâmes dans un caïk qui nous porta à Constantinople.

Après avoir dit la messe à Saint-Benoît et fait un petit déjeuner dont nous avons grand besoin, puisque la veille nous n'avions fait qu'un souper *in voto*, nous partîmes pour Saint-Étienne où nous arrivâmes vers midi, après une absence de trente heures ou environ.

Le récit que nous fîmes de notre expédition amusa beaucoup nos Confrères. M. Moitrelle surtout regrettait de n'avoir pas été de la partie. — Mais je vous en prévient, dit-il, jeudi prochain, jour de congé, je veux avoir ma revanche. Vous avez fait une visite au camp. Pour moi, ajouta-t-il, comme je suis un peu marin, je préfère visiter la flotte.

Ainsi donc, tout fut réglé pour le jeudi suivant. Et, comme il ne pouvait pas y aller tout seul, M. Moitrelle me prit avec lui. Nous partîmes de bonne heure, après avoir bien déjeuné, et nous allâmes en bateau tout droit à Thérapia, où la flotte russe était ancrée dans le golfe de Buyuk-Déré.

Il ne nous fut pas difficile de reconnaître le vaisseau de l'amiral qui était tout couvert de pavillons et qui stationnait au milieu du canal, en face du palais de France. Nous nous dirigeons donc vers ce navire. Deux officiers vinrent nous

recevoir au haut de l'échelle et nous conduisirent dans un beau salon qui était comme l'antichambre du commandant, et comme les officiers qui étaient venus nous voir huit jours auparavant à Saint-Etienne avaient probablement parlé de nous aux principaux personnages de la flotte, nous fûmes aussitôt accueillis comme les directeurs du Collège français, et l'on se mit à causer librement et sans gêne, en bon Français, comme on fait entre amis.

Or, M. Moitrelle, qui faisait quelquefois un peu de politique, et qui ne rêvait qu'à une prochaine restauration avec le secours des puissances étrangères à la tête desquelles serait naturellement la Russie, crut le moment favorable pour exprimer l'espoir qu'il fondait sur cette puissance. — Déjà on se préparait à nous servir le thé, quand, par malheur, M. Moitrelle lança quelques petites allusions politiques qui produisirent sur les officiers russes le plus déplorable effet. — Trêve de politique! cria l'un. — Haro sur les espions! dit un autre, et tous de se sauver, qui d'un côté, qui de l'autre, nous laissant tout seuls au milieu du salon.

Allons-nous-en vite, partons, dis-je tout bas à M. Moitrelle; et nous voilà en route, filant tous les deux sans compagnie et tout honteux de la leçon que nous venions de recevoir. Notre bateau nous attendait en bas de l'échelle du navire. Une fois embarqués, nous voguons droit vers le milieu du Bosphore, où les courants ont plus de rapidité, afin de disparaître et de nous dérober à la vue du vaisseau amiral dont l'équipage, étonné de notre fuite précipitée, devait nous regarder comme coupables de quelque faute grave ou de quelque mauvais dessein!

Quelle singulière aventure! me dit M. Moitrelle, aussitôt que nous fûmes un peu éloignés de ce disgracieux vaisseau. Quel soufflet! quelle leçon! — Aussi, pourquoi êtes-vous si bavard? lui répondis-je en grommelant. Cela vous apprendra à parler politique devant des étrangers! Ils nous ont

pris pour des espions ! Eh bien ! écrivez celle-ci sur vos tablettes.

A notre retour nous passâmes par Saint-Benoit ; mais nous nous gardâmes bien de raconter ce qui nous était arrivé dans notre voyage. Au reste, nous partîmes presque immédiatement pour San Stefano ; il nous tardait de rentrer dans notre domicile, dont nous n'aurions pas dû nous éloigner ce jour-là.

Depuis cette fatale journée, dont aucun de nos Confrères n'a jamais bien connu les détails, ni la leçon qui nous y fut donnée, nous n'eûmes plus envie de voir les Moscovites ancrés et campés sur les bords de la mer Noire ; au reste, ils ne firent pas un long séjour dans le Bosphore. Quelque temps après, notre ambassadeur signifia à la Sublime Porte que, si les Russes ne quittaient pas les environs de Constantinople, l'escadre française mouillée à Ténédos allait franchir le détroit des Dardanelles. A cette nouvelle, les Russes ne se firent pas prier ; le lendemain ils levaient l'ancre et faisaient voile vers Sébastopol.

Depuis l'arrivée de M. Elluin, notre collège allait un peu mieux, mais cependant il lui manquait encore quelque chose. Les élèves n'augmentaient pas, quoique les professeurs fussent en nombre suffisant pour toutes les classes. M. Moitrelle prit même un professeur de grec afin que les parents n'eussent pas à se plaindre.

D'un autre côté, M. Elluin traduisit du latin en français la belle tragédie de Joseph vendu par ses frères, me chargea de la faire apprendre à nos élèves et de les exercer de manière à les mettre en état de pouvoir la représenter sur un théâtre.

Cette pièce, en trois actes, fut jouée à la distribution des prix et réussit à merveille. Après les journées de juillet, notre ambassadeur M. Guilleminot, avant de partir, avait recommandé à M. Bricet le fils du portier de l'ambassade.

Cet enfant, que nous avions depuis l'ouverture du collège, n'avait fait aucun progrès, pendant l'espace de trois ans ; il n'avait pas même pu apprendre le verbe *être*. Du reste, c'était un charmant enfant de douze ans, très-sage, très-pieux, beau comme ange, avec un beau timbre de voix. Je donnai à cet enfant, appelé Nicolas Vitalis, le rôle de Joseph. Il apprit et débita si bien son rôle, qu'il arracha des larmes à tous les spectateurs. Ce fut surtout au moment où on allait le descendre dans la citerne, figurée par un trou pratiqué au milieu du théâtre, que, poussant des cris de désespoir, il suppliait ses frères de lui accorder la vie ! — Grâce, grâce ! frères bien-aimés, je vous en conjure, ayez pitié de moi ! ne me sacrifiez pas ! mon père en mourrait de douleur ! — Ces quelques paroles produisirent une émotion indécible dans toute la salle. Les musiciens, laissant de côté leurs instruments, prenaient leur mouchoir pour se frotter les yeux et essuyer leurs larmes. M^{re} Hillereau, avec deux ou trois prélats de sa suite, faisait comme les autres, ayant tous le mouchoir à la main. Les compliments et les félicitations que reçut Nicolas dans cette occasion, pour avoir si bien joué, lui débouchèrent l'esprit. Depuis ce jour-là, il se mit à apprendre ses leçons comme les autres, et bientôt il put même atteindre ceux de ses condisciples qui l'avaient dépassé. Plus tard, le jeune Nicolas Vitalis fut, pendant plusieurs années, le directeur de la poste française à Constantinople.

Ce fut, je crois, en 1833, que M^{re} Hillereau fut nommé coadjuteur du vicariat apostolique de Constantinople. Souvent il venait nous voir à Saint-Étienne et passait deux ou trois jours avec nous, et même, cette année-là, pendant notre retraite annuelle, il voulut nous tenir compagnie et prendre part à nos exercices spirituels.

Ainsi que je l'ai déjà dit, notre chapelle était assez grande pour contenir nos Enfants et le peu de catholiques de ce petit village, et puis nous étions déjà quatre missionnaires.

Un jour de dimanche, c'était mon tour de dire la dernière messe, et mon servent était Balthazar, déjà connu par le fameux voyage nocturne à Saint-Étienne. Ce jeune homme, Arménien non-uni, se préparait à faire son abjuration. Un moment avant l'élévation, je sentis que l'autel remuait; je ne savais d'où cela pouvait venir. Voyant que ces mouvements n'en finissaient pas, je fis une petite pause; ensuite je prononçai les paroles de la consécration et j'élevai la sainte Hostie. Au même instant une forte oscillation eut lieu, et je vis que le plancher d'en haut allait et venait, se détachant de la muraille, à y pouvoir passer la main! — Ou la maison s'écroule, dis-je en moi-même, ou bien c'est un tremblement de terre! Allons, dépêchons-nous; je vais faire la consécration du calice, et puis, si le bon Dieu n'est pas trop pressé de nous faire peur, je consommerai les saintes espèces et je m'ensevelirai avec elles sous les décombres!

Après la seconde élévation, la terre cessa de trembler, mais je tremblai moi-même jusqu'à la fin de la messe, je ne sais pourquoi, car je n'avais pas éprouvé une trop grande frayeur. Ce fut cependant un terrible moment à passer. Quelques femmes qui se trouvaient dans la chapelle se mirent à pousser des cris de désespoir, d'autres s'évanouirent, et l'on vint vider mes burettes pour les rappeler à la vie; mais personne ne prit la fuite pour éviter le danger; tout le monde resta jusqu'à la fin de la messe.

(La suite à la prochaine livraison.)

Le gérant : AD. LAINE.

ITALIE

Extrait d'une lettre de M. TORNATORE à M. STELLA, à Paris.

Rome, le 28 janvier 1873.

.....

Un jeune homme de vingt-quatre ans, ébéniste de profession, et tout récemment garibaldien exalté, vient de faire la retraite dans notre maison de Monte-Citorio. En octobre dernier, il eut, en travaillant, la main gauche tellement abîmée, qu'il ne pouvait plus s'en servir. Pendant la retraite, il priait Saint-François de Paule, à qui il avait une dévotion toute particulière, et dont il lisait la vie à genoux. Après s'être bien confessé, au moment où il recevait la Sainte Communion, il sentit sa main reprendre ses forces et ses mouvements : elle était pleinement et entièrement guérie.

Il avait fait beaucoup de mal par ses mauvais exemples et ses blasphèmes, maintenant il est changé en apôtre. Il a déjà amené trois autres jeunes gens faire la retraite comme lui. L'un des trois, son compagnon, âgé aussi de vingt-quatre ans, ne s'était jamais confessé, n'était pas confirmé, et n'avait pas fait sa première Communion. Ils ont été bien édifiants pendant la retraite et sont sortis de la maison en pleurant.

.....

TORNATORE,
I. p. d. l. m.

ILE DE LA RÉUNION

Extraits de quelques lettres à ma Sœur N., à Paris

Bel-Air, 2 mai 1872.

Je vais vous dire quelque chose du peu de bien que nous faisons; je dis peu, car à la vue de tout ce qu'il y aurait à faire on vit de regrets de ne pouvoir faire davantage. Ces quelques lignes seront un peu de travers, car mes doigts sont encore roides et durs comme le fil de fer que j'ai manié ces jours-ci pour orner notre autel de la Sainte-Vierge. Je n'ai pas été seule à y travailler. Mes petites filles gaufraient les fleurs, l'une aveugle, l'autre borgne, collaient les feuilles. Il faut voir comme ces petits doigts noirs sont adroits ! Puis nous avons placé la statue de Marie Immaculée sur son autel transformé en un jardin garni de rosiers blancs; au-dessus était un dôme de fil de fer, couvert de plumes de corne râpée, ce qui imite parfaitement le duvet.

Tous les soirs nous avons mois de Marie solennel avec chants de cantiques accompagnés d'orgue, puis salut. Notre petit oratoire est orné en entier de vos dons : fleurs, garnitures, etc. Ici, voyez-vous, on n'est pas difficile : une vieillie qui arrive de France est pour nous un trésor, un peu de colle la remet a neuf, un morceau de papier doré en fait une merveille. Pour le Jeudi-Saint j'avais rempli de vieilles caisses de fer-blanc de vases de tous genres, de feuillage, de fleurs de papier, puis je les avais entourées de morceaux

d'indienne perse ; c'était d'un effet ravissant. Avec les morceaux de soie que l'on m'envoie je fais des pelotes, etc., que ma Sœur Supérieure donne aux bonnes dames.

Vous pouvez donc boucher tous les trous des caisses que vous enverrez avec toute sorte de chiffons, ce qui remplacera la paille et me sera d'une plus grande utilité ; ainsi, quand je vais à Saint-Denis, je ramasse toutes les boîtes vides et les cartons des magasins et les emporte à Bel-Air.

Depuis trois ans, il règne dans la colonie une vilaine fièvre qui ruine les santés ; il y a même souvent des cas pernicioeux : Sainte-Suzanne est un des quartiers les plus maltraités ; nos trois missionnaires l'ont eue tour à tour. Quant à nous, le bon Dieu nous garde miraculeusement. Bientôt, la Réunion sera un second Madagascar. Pauvres et riches sont frappés indistinctement, il n'y a de remède que la quinine qu'il faut prendre à haute dose, et malgré cela on a des accès de temps en temps. La misère est grande, on gémit de ne pouvoir venir en aide à tant de malheureux. La municipalité donne des secours en riz, médicaments, mais cela est loin de suffire. La récolte du maïs a été perdue par le coup de vent que nous avons eu cette année. Un navire qui avait à bord plusieurs pères de famille de Sainte-Suzanne a péri en pleine mer par ce gros temps : ce sont de nouveaux et tristes accidents. La pauvre colonie est bien éprouvée, et avec cela des idées révolutionnaires... La jeunesse se perd chaque jour de plus en plus, cela fait trembler.

Saint-Denis (Réunion), août 1872.

Me voici depuis deux mois à Saint-Denis, où le conseil municipal a organisé des secours pour les fiévreux en grand nombre dans cette ville ; c'est un petit grain de sénévé qui pourra croître et se développer, s'il y va de la gloire du bon Maître. Il y a beaucoup de bien à faire, vu la quantité

de pauvres et de misères en tous genres. Jusqu'à présent nos occupations sont les distributions chaque matin, puis les visites à domicile. La ville est étendue, ainsi que les faubourgs; la chaleur est assez forte, 33 degrés à l'ombre: cela peut donner de l'espoir pour l'été. La colonie, si renommée autrefois pour sa salubrité, aura bientôt une autre réputation; toutes les maladies des pays chauds y font leur apparition, la fièvre paludéenne est maintenant dans presque tous les quartiers. A Sainte-Suzanne elle y est depuis quatre ans. Ici, pour la première année, ce n'est pas trop mal; riches et pauvres, tous y passent ces derniers, ayant moins de ressources, ne peuvent se rétablir aussi promptement. Les médecins ont promis leur concours gratuit, mais la philanthropie n'est point la charité, et bien des pauvres sont depuis six semaines, deux mois, avec le mal, sans aucun secours; vous comprenez que l'action des médicaments est bien plus difficile sur de pauvres corps usés par la fièvre. Nous trouvons quelquefois des familles entières étendues par terre, pas même de grabat, grelottant, saisies par les crampes de la fièvre. J'ai vu de pauvres gens, la semaine dernière, sans habit ni couverture sur une planche, dans une mesure; une autre vieille, dans un cabanon, au milieu d'un champ de maïs, malade depuis deux mois et n'ayant eu ni médecin ni médecine, respirant à peine, un vrai squelette. J'y rencontrai un vicaire de la paroisse qui allait l'administrer.... Oh! que les croix, médailles, etc., viendront ici bien à propos pour faire des heureux! Tous ces objets pieux se distribuent vite, car tous viennent en demander et les reçoivent avec plaisir.

Saint-Denis, 8 octobre 1872.

Le bon Dieu semble vouloir nous montrer qu'il prépare tout pour l'hôpital de Saint-Denis, qui va enfin s'ouvrir

le 1^{er} janvier 1873 ; deux Sœurs sont demandées et attendues. Qu'elles viennent avec toute leur jeunesse et leurs forces, car tout ici s'use vite. La fièvre continue et nos secours aux fiévreux aussi, ainsi que les courses et les visites aux malades. Notre bon Curé est pour nous un vrai père, il est d'un dévouement sans borne ; toujours sa petite voiture est à notre disposition pour aller faire nos distributions trois fois la semaine, ayant toujours peur que nous ne soyons fatiguées, etc. Il a un zèle d'apôtre pour sa paroisse, où il est tout seul à faire la besogne, tandis que les autres ont deux Vicaires. Nous attendons notre nouvel Evêque ; son Evêché est restauré à neuf : nous espérons qu'il sera un père pour nous... Plus tard nous donnerons des détails sur notre hôpital, etc.

PROVINCE D'AUTRICHE

Lettre de M. KREMER à M. ÉTIENNE, Supérieur général.

Neudorf, le 9 avril 1873.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plait!

Déjà plusieurs fois mes confrères avaient prêché la mission aux prisonniers bohémiens dans la prison du pays ; mais c'est pour la première fois que tout récemment nous avons eu le bonheur de donner la mission aux gens de la campagne en Bohême ; je suis donc très-heureux de vous en pouvoir communiquer les détails.

Dans les pays que nous avons évangélisés, les habitants parlent pour la plupart l'allemand, et, par conséquent, un de nous, M. Popp, suffisait pour la langue bohémienne. Les autres missionnaires, M. Wolff, notre directeur, M. Médits et moi, nous prêchions en langue allemande.

Partis le 1^{er} du mois de mars 1873 pour la Bohême, nous arrivâmes le lendemain à Plan, petite ville au nord-ouest. Là, M. le Curé nous attendait, et, après avoir dit la Sainte Messe à onze heures, nous continuâmes en voiture notre voyage jusqu'à Hinterkotten, premier village où nous devions donner la mission. Quoique le moment pour l'ouverture fût fixé à trois heures, deux heures auparavant toutes les places étaient déjà prises. L'affluence alla toujours croissant, et nous eûmes beaucoup de peine à faire comprendre que les confessions ne commenceraient que quelques jours

après l'ouverture. Depuis le troisième jour, nous fûmes forcés d'aller au confessionnal à cinq heures du matin, et sauf le temps nécessaire pour la Sainte Messe, le déjeuner et le sermon, nous y restâmes toujours jusqu'à midi. De midi à une heure nous prenions notre repas, et de une heure à deux heures nous entendions les malades et les demi-sourds à nos chambres : c'est le seul endroit qu'il fut possible de trouver. Le soir, sauf le temps pour le dernier sermon, nous restâmes toujours au confessionnal jusqu'à sept heures un quart. Nous avions pour nous aider le Curé de la paroisse et un Curé du voisinage, deux excellents prêtres. La mission ne dura que huit jours et nous ne pûmes entendre que 1,400 à 1,500 confessions. Cette mission rencontra au commencement beaucoup d'obstacles : nous reçûmes plusieurs lettres, et plusieurs journaux en parlaient d'une manière qui n'était pas de nature à inviter le peuple à s'y rendre. Mais, grâce à Dieu, tous les préjugés se sont dissipés, et nous avons eu la consolation de voir deux adversaires venir nous dire qu'ils s'étaient trompés et que la mission était autre chose que ce qu'on leur avait fait croire. Tous les habitants de ce lieu, les dignitaires en tête, nous accompagnèrent après la clôture jusqu'en dehors du village. De Hinterkotten, nous arrivâmes après trois heures de marche, par un chemin affreux, et qui nous força d'aller en partie à pied, à Dreihacken, bourg de 4,000 âmes. Là, le peuple se montra au commencement un peu défiant, mais au bout de trois jours nous ne pouvions plus satisfaire aux confessions, et 1,900 personnes sont venues faire leur confession générale. Ce village n'est qu'à deux heures de la frontière de la Bavière, et les bons Bavarois ne tardèrent pas à venir : 500 d'entre eux au moins ont pu faire leur confession aux missionnaires. Le Curé, le maître d'école et le bourgmestre de la frontière sont venus plusieurs fois. Le jour de la clôture, il fut impossible de prêcher dans l'Église.

M. Wolff dut monter dans une chaire provisoire et faire le sermon en plein air. Quel bonheur pour le missionnaire de voir tout le monde réconcilié avec le bon Dieu, heureux et redevenu pieux ! Aussi, trois jours avant la clôture, les marchands d'objets de piété avaient déjà vendu tous leurs chapelets et il fut impossible ensuite d'en trouver. Le jour de notre départ fut comme une grande fête, tout le peuple nous suivit pendant une demi-heure. Après bien des instances M. le Vicaire réussit enfin à arrêter ces bonnes gens, et nous pûmes monter en voiture pour nous rendre à Maiersgrün, village de 800 âmes. Là, plusieurs avaient fait dire à M. le Curé qu'ils ne viendraient pas à la mission ; mais, au bout de quelques jours, M. le Curé vint nous apprendre que ceux qui avaient fait dire qu'ils ne paraîtraient pas étaient là pour faire leur devoir. Les bons Bavaoïs qui n'avaient pu venir à Dreihacken sont arrivés ici, et un certain nombre venaient de bien loin... Là nous entendîmes 1,200 confessions, grâce au bon Dieu.

Si le départ à Dreihacken fut touchant, ici il le fut peut-être plus encore. Tout le village nous précéda pendant une bonne demi-heure, et, après avoir dit trois *Pater* et *Ave* en action de grâce, ce bon peuple nous quitta tout en larmes.

En revenant de la Bohême à Vienne nous trouvâmes aux stations du chemin de fer les deux Curés chez qui nous avions donné la mission, qui venaient nous témoigner leur reconnaissance.

Voilà, mon Très-Honoré Père, quelques détails sur nos premières missions en Bohême ; elles ne manquent pas, comme vous le voyez, de sujets de consolation.

Daignez agréer, Monsieur et Très-Honoré Père, l'expression des sentiments les plus respectueux, avec lesquels je suis votre très-humble et obéissant fils.

P. KRAEMER.

I. p. c. m.

PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

Lettre de M. SALVAYRE, Préfet apostolique, Visiteur de la province de Constantinople, à M. l'abbé DAUPHIN; Directeur de l'OEuvre des Écoles d'Orient.

Constantinople, 25 novembre 1872.

MONSIEUR ET CHER DIRECTEUR,

A peine rentré dans notre Mission, je m'empresse de vous envoyer le rapport succinct que vous m'avez demandé sur le nombre et l'importance des écoles dirigées à Constantinople par nos Missionnaires et par les Filles de la Charité. Il y a encore dans le ressort de notre Préfecture Apostolique d'autres écoles assez importantes, à Smyrne, à Salonique, à Monastyr et dans les îles de la Grèce : vous en recevez les détails directement, je me borne donc à la ville de Constantinople et à ses environs.

L'accueil si bienveillant que le Conseil général de votre belle OEuvre a bien voulu faire, dans sa séance du 8 août dernier, aux quelques détails que je lui donnais de vive voix sur votre demande, m'encourage à vous tracer ces lignes, trop heureux de pouvoir par là vous témoigner la reconnaissance de nos Missions, et d'exciter le zèle de vos chers Associés, en leur montrant le bien immense qu'ils sont appelés en faire en Orient par le développement des Écoles.

Avant d'entrer en matière, je dois vous faire remarquer,

Monsieur le Directeur, qu'en vous parlant de la Mission de Constantinople, je ne veux et ne dois vous parler que des Œuvres de la Mission des Lazaristes. Il y a dans cette grande capitale de l'Orient plusieurs autres vénérables institutions, qui rivalisent de zèle et de dévouement pour multiplier le bien autour d'elles. Mais il ne m'appartient pas de vous donner les détails de leurs travaux apostoliques.

Je commence par répondre à une préoccupation formulée au sein même de votre honorable Conseil, et que j'ai trouvée généralement répandue en France dans tous les esprits religieux. Les récents malheurs de notre infortunée patrie n'ont-ils pas diminué son influence en Orient, et partant porté un coup funeste aux Missions catholiques, dont la France était la protectrice née ? Telle est la question qui m'a été maintes fois adressée dans mon récent voyage. Cette préoccupation, je la comprends et je l'ai partagée au plus haut degré. Que de fois elle est venue assiéger mon esprit, opprimer mon cœur au milieu des funestes péripéties de cette cruelle guerre ! Je l'ai vue même partagée par des Missionnaires qui, n'appartenant pas à la France par leur nationalité, semblaient moins directement intéressés que nous dans cette question. Eh bien ! je le dis ici avec la plus grande consolation, les malheurs de notre patrie, loin de diminuer les sympathies des catholiques en général, n'ont été qu'une occasion de raviver et de rendre plus éclatants les témoignages d'affection et de reconnaissance.

Pour bien résoudre cette question, il faut distinguer l'influence purement politique de l'influence religieuse. Sans contredire la première, c'est-à-dire l'action officielle du Gouvernement français, a été sensiblement atteinte ; et il faudra des années et une conduite habile et prudente, pour lui redonner son ancien prestige. Les Turcs, comme tous les peuples en général, peut-être même un peu plus, se tournent natu-

rellement du côté du plus fort. Mais il me semble qu'il n'en est pas de même de l'influence religieuse exercée par les Œuvres confiées aux missionnaires français. J'en trouve la preuve évidente dans le fait que nos œuvres, loin de diminuer, se sont au contraire développées pendant la période si fatale à notre chère patrie, malgré la diminution considérable des aumônes de la Propagation de la Foi et de plusieurs autres ressources qui nous venaient de France. Ainsi, pendant tout ce temps nous avons eu autant et même plus d'enfants des deux sexes dans notre collège de Saint-Benoît, dans les orphelinats et dans toutes les écoles des Filles de la Charité. Il en a été de même des œuvres des Dames de la charité placées sous notre direction. Le chiffre des recettes de ces œuvres qui était, à la fin de 1869, de 76,678 piastres, s'élevait, en 1870, à 98,592, et à la fin de 1871, à 149,848.

Ce qui est encore plus frappant, et vient à l'appui de ma thèse, c'est que pendant cette même période nous avons pu ressusciter en quelque sorte la Conférence de Saint-Vincent de Paul, qui n'existait guère que de nom ; dix-huit mois d'expérience permettent d'espérer que cette institution, si utile pour affermir les hommes de la classe aisée dans la pratique de leurs devoirs religieux, et pour moraliser les classes inférieures, triomphera des difficultés de plus d'un genre qu'elle rencontre dans la ville de Constantinople.

Je ne puis passer sous silence un fait qui a eu lieu au plus fort de nos malheurs. C'était en janvier 1871. Des quêtes nombreuses avaient été déjà faites par voie de souscription pour la défense de la France et de ses innombrables prisonniers. Le chiffre recueilli était très-considérable et semblait avoir épuisé tout ce qu'on pouvait raisonnablement espérer de la sympathie des Orientaux pour nos malheurs. Cependant quelques personnes pieuses deman-

daient qu'on fit un nouvel appel au nom de la religion, par un sermon de charité prêché dans l'église de l'Ambassade de France, en faveur des soldats blessés dans cette cruelle guerre. J'avoue que j'hésitais : je craignais un échec. Nos meilleures quêtes pour nos œuvres de charité produisent de 4,000 à 6,000 piastres (800 à 1,200 francs). Je me disais à moi-même que si le sermon demandé, qui était un appel à la sympathie religieuse pour notre malheureuse patrie, ne produisait pas quatre ou cinq fois plus qu'un sermon de charité ordinaire, ce serait une sorte d'humiliation pour la France. Je dus cependant céder aux pressantes sollicitations qui me furent faites ; et après avoir obtenu l'approbation de M^r le Vicaire Apostolique et l'assentiment de l'Ambassade française, le sermon fut prêché à Saint-Louis. Malgré le mauvais temps, le concours fut immense et l'émotion de l'auditoire au-dessus de toute expression. Tous, hommes et femmes, avaient les larmes aux yeux. La quête produisit une somme de 57,000 piastres (11,600 francs), c'est-à-dire dix ou onze fois plus que les quêtes les plus favorisées. En présence de tels faits on est fier d'être catholique français, et il est bien permis de conclure qu'une nation qui conserve de telles sympathies exerce encore, malgré ses malheurs, une influence incontestable en Orient.

Je vous demande pardon, Monsieur et cher Directeur, de m'être tant étendu sur cette question, je me suis laissé entraîner par la pente de mon cœur : c'est une faute que vous pardonnerez aisément à un missionnaire français.

Ces détails, du reste, vous donneront une idée des œuvres de notre Mission et de l'importance qu'elles peuvent avoir pour la gloire de Dieu, si sa miséricorde daigne bénir nos faibles efforts. Il me reste à vous dire un mot de notre collège et des écoles qui sont sous notre direction. C'est le sujet plus particulièrement intéressant pour l'œuvre des Écoles d'Orient. Il n'y a rien de plus simple et de plus éto-

quent que les chiffres. Le tableau ci-joint vous indique avec la plus scrupuleuse exactitude le nombre des enfants qui fréquentent nos écoles et leurs diverses catégories. Nous avons dans toutes nos écoles 4,380 enfants, dont 271 garçons et 4,109 filles. Je me bornerai à y ajouter quelques observations, afin de vous faire comprendre et apprécier les détails de ce résumé. Nos Orientaux en général aiment assez et recherchent l'instruction ; mais, adonnés en grande partie au commerce et un peu légers de nature, ils ont plus de goût pour l'étude des langues modernes et des notions abrégées d'histoire et de géographie que pour celle des langues anciennes et des sciences positives, qui forment en France la base de l'enseignement secondaire. Aussi la plupart des collèges de Constantinople sont plutôt des écoles primaires supérieures que de véritables institutions d'instruction secondaire. Les Grecs, les Arméniens, les Turcs eux-mêmes ont plusieurs collèges de ce genre, et quelques-uns ont un grand nombre d'élèves. Le seul collège de Galata-Séraï, fondé il y a quelques années par le Gouvernement turc dans la pensée, plus séduisante en apparence que solide, de fusionner les diverses races de la population, comptait l'année dernière plus de 500 élèves. Il est vrai que ce nombre a diminué tout à coup considérablement à la suite du départ du Directeur français. En face de pareils chiffres, celui de notre collège paraîtra bien modeste, 119 élèves ; et c'est le plus considérable que nous ayons en jusqu'ici. Pour bien apprécier sa juste valeur, il ne faut pas oublier que la population catholique *latine* de Constantinople n'excède pas 20,000 à 22,000 âmes. Or pour cette population, outre Galata-Séraï, et un certain nombre d'institutions laïques qui admettent indistinctement tous les cultes, il y a encore trois collèges religieux, un dirigé par les RR. PP. Jésuites de la Province de Sicile, un par les Frères des Écoles Chrétiennes, et celui de Saint-Benoît. Nous aurions un nombre plus con-

sidérable d'élèves si, dans l'intérêt de la moralité et de la bonne, éducation nous ne nous étions pas imposé la loi de n'admettre que des enfants au-dessous de onze ans, et de ne recevoir des infidèles ou hétérodoxes que dans une proportion très-restreinte. Ainsi, sur 119 élèves actuellement au collège, nous n'avons que 5 juifs et 3 protestants; tous les autres sont catholiques. Nous avions un musulman les années précédentes. Les Juifs surtout, très-désireux de recevoir une instruction *française*, nous envahiraient bientôt si nous voulions accueillir toutes les demandes qui nous sont faites. En général tous ces élèves nous donnent de la satisfaction par leur bonne conduite et leur application au travail. Deux d'entre eux, élèves de philosophie, se préparent à subir l'examen pour le baccalauréat ès lettres l'été prochain.

Permettez-moi encore un mot, Monsieur et cher Directeur, sur notre Petit-Séminaire adjoint à notre collège de Saint-Benoît. Il est petit sous tous les rapports, et pour le nombre des élèves (ils sont onze en ce moment) et plus encore sous le rapport des ressources. Et cependant c'est une œuvre qui mérite le vif intérêt de tous ceux qui s'occupent de la régénération religieuse de notre cher Orient. L'unité ne se fera que par le zèle éclairé et le dévouement de saints Apôtres, de vrais Missionnaires. Donc former de bons Prêtres pris dans le pays même, dont ils connaissent et les langues et les mœurs, et les bonnes et les mauvaises qualités, c'est hâter le moment de cette régénération après laquelle soupirent ardemment tous vos chers Associés.

Nos séminaristes suivent les cours de notre collège, mais sont, en dehors des classes et des études, complètement séparés de nos jeunes collégiens. Ils reçoivent une éducation tout à fait ecclésiastique. Depuis six ou sept ans que l'œuvre est commencée, quatre sont déjà sortis, l'un pour entrer dans l'Ordre des RR. PP. Franciscaïns, où il continue ses études;

et les autres finissent cette année leurs études théologiques à notre séminaire de Paris; deux sont dans les Ordres sacrés. Parmi ceux qui sont encore chez nous, trois sont en seconde, les huit autres sont en cinquième, sixième, septième. Je dois dire à leur louange que dans toutes les classes ce sont eux qui disputent et la plupart du temps remportent les premiers prix de leurs classes respectives. Un des trois grands de seconde est un jeune Bulgare, fils d'un prêtre malheureusement resté dans le schisme et qui fait encore des tentatives aussi inutiles que souvent répétées pour détourner son fils de la voie de la vérité. La piété, la bonne conduite et les aptitudes de ce séminariste, qui a maintenant dix-huit ans, nous font concevoir les plus belles espérances.

J'attache le plus vif intérêt à l'œuvre de notre Petit-Séminaire, à cause du bien qu'elle peut faire dans un avenir dont Dieu seul a le secret. Aussi j'éprouve le plus grand regret de me voir dans l'impossibilité matérielle de l'étendre et de le développer. C'est à votre charité que j'ai recours pour m'aider à soutenir ce petit germe, et soyez assuré, Monsieur et bien chère Directeur, que vous aurez acquis un nouveau droit à la reconnaissance de

Votre tout dévoué serviteur,

SALVAYRE,
Préfet apostolique.

Mission des Lazaristes à Constantinople.

S. Benoit — Mission — Prêtres — 8.

Frères — 3.

Œuvres

Prédications tous les dimanches en français, allemand et grec.

Confessions en français, italien, anglais, allemand, grec et turc.

Catéchismes dans ces mêmes langues, 16 par semaine à Saint-Benoît et dans les diverses maisons des Sœurs de la Charité.

Direction spirituelle de huit maisons des Filles de la Charité, qui sont au nombre de 105. — On vient de fonder la huitième maison ; c'est un hospice pour les vieillards, appelé *Hôpital des Artisans*. En outre les prêtres de Saint-Benoît dirigent deux associations d'enfants de Marie, pour les jeunes filles, anciennes élèves des Sœurs, au nombre de 350, et trois associations des Dames de la charité, au nombre de 260 à 280.

Succursales : 1° *Sculari* :

Un incendie a brûlé, le 3 juillet dernier, la maison d'habitation, l'École et l'Église. Il y avait là deux prêtres et un Frère. Depuis l'incendie il n'y a plus de résidence. Un prêtre va y dire la Messe les dimanches et fêtes provisoirement.

2° *Hôpital de la Paix* :

Un prêtre qui, outre les confessions des malades, donne l'instruction religieuse et prépare à la première communion les 85 à 90 orphelins de cette maison, ainsi que les petites filles de la classe externe, au nombre de 30.

3° *Bébek* :

Un prêtre pour les catholiques de ce village, et l'instruction religieuse des 60 jeunes filles de la maison des Sœurs de la Charité.

4° *La Ferme de Saint-Vincent d'Asie*, à sept heures de Constantinople :

Un prêtre et un Frère pour les besoins spirituels des catholiques de la colonie, au nombre de près de 200. — École de 35 enfants.

3^e Collège de Saint-Benoît :

Prêtres : 10 ; — Frères : 2 ; — Nombre des élèves : 108.

Au collège est adjoint un petit séminaire pour favoriser les vocations ecclésiastiques. — Élèves : 41 ; en tout 149 élèves.

On y donne l'instruction secondaire jusqu'à la philosophie.

Filles de la Charité, — 8 maisons, — 4 hôpitaux, — 3 orphelinats et 6 écoles, asiles et ouvroirs.

Lettre de la Sœur GIGNOUX à M. ÉTIENNE, Supérieur général.

Smyrne, 21 janvier 1873.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction s'il vous platt !

Il y a déjà longtemps que je n'ai apporté à votre cœur paternel la consolation que lui procure toujours le détail du bien opéré par vos Filles, sur cette terre infidèle. Il est bien loin de nous, le jour où, arrivant seulement au nombre de cinq dans la seconde ville de l'Empire Ottoman, nous jetions l'ancre dans le port de Smyrne. Nous voici au trente-troisième anniversaire de ce jour mémorable, et ce nombre, en nous rappelant celui des années que notre divin Sauveur passa sur la terre, nous remet en mémoire ces paroles prophétiques qu'il adressait un jour à ses apôtres : — En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, les œuvres

que je fais, il les fera aussi, et il en fera de bien plus grandes encore.

Avec bonheur, et pénétrée de reconnaissance envers Celui de qui découlent toute grâce et toute bénédiction, je puis constater qu'elles se sont vérifiées ici, à la lettre, et que le succès de nos œuvres et de nos petits travaux a toujours été en rapport avec la confiance dont nous avons été animées envers la divine Providence. Que toute gloire soit rendue au Seigneur qui a soutenu notre courage au milieu des épreuves, des luttes et des combats par lesquels l'ennemi de tout bien a cherché à paralyser les efforts de notre dévouement !

Des cinq premières Sœurs qui furent d'abord envoyées pour implanter sur cette terre inculte les œuvres de notre saint Fondateur, deux restent encore, et il semble que le bon Dieu les ait conservées jusqu'à ce jour pour les faire jouir du progrès et de l'accroissement de ce grain de sénevé devenu un grand arbre dont le tronc, après avoir développé ses rameaux dans la cité de saint Polycarpe, les étend aujourd'hui jusqu'à l'intérieur de la Turquie. Permettez-moi, mon Très-Honoré Père, de vous présenter quelques détails sur nos œuvres et sur le bien qui en résulte.

Je parlerai d'abord de notre nombreuse et intéressante jeunesse qui, malgré l'abnégation et la sollicitude qu'elle demande des Sœurs chargées de la diriger, est cependant le sujet de réelles et bien douces consolations. Les pauvres petits enfants trouvés occupent tout naturellement la première place. Je suis souvent émue de compassion à la vue du triste état dans lequel on dépose à notre porte ces petites créatures. Nombre d'entre elles se ressentent longtemps de la négligence et du délaissement dont elles ont été victimes; aussi, malgré les soins, j'ose presque dire plus que maternels, de la bonne Sœur chargée de cet office, un certain nombre d'entre elles partent pour le ciel avant même d'être

sorties des bras de leurs nourrices, et, quoique celles-ci soient largement rétribuées, elles nous rendent souvent ces enfants dans l'état le plus déplorable. L'année dernière, on me pressa de recevoir une petite fille de quelques mois : elle avait été trouvée dans un champ, non loin de la mer, entre deux grosses pierres. Elle y était sans doute depuis longtemps, quand un bon Père capucin venant à passer l'aperçoit, la prend entre ses bras et l'enveloppe dans un pli de sa robe pour la soustraire aux regards curieux et malveillants de la foule. Il en était temps, car la pauvre petite n'avait plus qu'un souffle de vie. Elle était expirante, sa bouche ayant été à dessein fermée par une énorme tomate qui rendait la respiration presque impossible. Chargé de son précieux fardeau, le bon Père s'embarque, pour plus de sûreté, dans un caïk qui le transporte sans accident près de notre demeure. Il me proposa de recevoir l'enfant et j'accueillis sa demande avec empressement et bonheur. Malheureusement, peu après, les Grecs auteurs, dit-on, du crime et, par parenthèse, toujours envieux du succès de nos œuvres, réclamèrent à cor et à cris la petite fille par l'entremise de leurs papas (prêtres).

De deux maux, il faut choisir le moindre : si cet axiome a son application ailleurs, elle est encore plus réelle sur le terrain épineux où nous marchons en Turquie. Donc, de crainte qu'il n'arrivât pire, je crus devoir rendre la pauvre petite créature à ceux qui mettaient tant d'obstination à la réclamer, après avoir cherché à s'en défaire avec tant d'inhumanité.

Pour en revenir aux Grecs et au beau zèle qui vient de s'allumer tout à coup parmi eux pour singer, sinon reproduire des œuvres qu'une religion toute de charité peut seule inspirer, ils ont voulu établir une crèche comme ils avaient voulu naguère fonder un hôpital.

Voici de grandes salles, un nombreux personnel et des

fonds considérables destinés à soutenir cet établissement, chose facile pour eux dont les bourses sont toujours bien pleines, grâce à leur aptitude pour la ruse et la fourberie. Un seul élément leur faisait défaut, de l'avis même d'un des médecins de cette crèche improvisée, je veux dire les soins et le dévouement d'une Fille de la Charité. Qu'arrive-t-il? C'est que ces malheureux enfants mal soignés et sans doute aussi mal nourris, par suite de l'économie sordide et intéressée des Grecs, meurent, dit-on, comme des mouches. On va jusqu'à dire, et je ne sais pas s'il faut y ajouter foi, que les chirurgiens ne se font pas scrupule de faire sur eux quelquefois des expériences de médecine. Les dames grecques s'intéressent vivement à cette entreprise. L'une d'elles dit à ce propos : — Allons voir la crèche des Sœurs françaises et nous pourrons ensuite organiser la nôtre sur ce modèle. — C'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer les visites que reçoit notre maison de Saint-Joseph de la part des riches familles grecques. Une dame orthodoxe (c'est le nom que se donnent les schismatiques par opposition aux catholiques) vint un jour demander à voir la crèche, afin de juger par elle-même comment les choses étaient organisées, et de pouvoir en informer ses coreligionnaires placés à la tête de leur établissement. Accueillie avec la bienveillance que l'on témoigne toujours en pareille circonstance, elle s'extasiait sur la propreté des petits berceaux, sur l'ordre qui régnait partout. En somme, elle parut enchantée de tout ce qu'elle voyait.

Vous savez, mon Très-Honoré Père, que, dès la fondation de l'OEuvre, j'avais transporté les enfants trouvés à notre orphelinat de Saint-Joseph : le bon air qu'on y respire m'avait semblé plus favorable que celui de la ville à la santé de ces petits êtres faibles et délicats. La suite a justifié mes prévisions. De mai en octobre, notre beau climat permet de leur faire mener, sauf la nuit pourtant, une vie nomade très-

salutaire à leurs jeunes poumons. A peine la petite et bruyante famille a-t-elle reçu les soins de propreté du matin, qu'elle se dirige en bon ordre, chantant et riant, vers le fond du jardin. Là, se dresse une petite tente destinée à la garantir des ardeurs de notre soleil d'Orient. Elle est, comme on peut le penser, garnie de tous les objets nécessaires à une crèche. Rien n'y manque : ni la petite table autour de laquelle se presse la bande joyeuse quand arrive l'heure du repas, ni la natte sur laquelle elle prend ensuite le repos que réclame cet âge délicat, voire même certains ustensiles indispensables qui se cachent soigneusement loin des regards indiscrets des visiteurs inopportuns. C'est là que la journée se passe, gaie, bruyante et joyeuse. Puis, quand le soleil disparaît, la petite troupe reprend le chemin de la maison paternelle, où le bon père saint Joseph étend sur elle sa main protectrice. Parfois il arrive que de braves gens, privés de famille, demandent à adopter quelques-uns de ces petits enfants. Quand ils sont dans une position aisée et que je crois y voir pour ces chers enfants une chance de bonheur, je suis heureuse d'assurer leur avenir. C'est ainsi que dernièrement un brave Maltais, bon catholique, fixa son choix sur un charmant petit garçon et une fillette de quatre à cinq ans. L'heure du départ était sonnée, et malgré les larmes de la pauvre sœur à qui l'on brisait cruellement le cœur, il fallut se séparer. Les deux marmots, fiers et contents de leur sort, ne s'appellent plus maintenant que frère et sœur.

De la crèche où nos petits bambins grandissent heureux et tranquilles, sous l'égide de leur ange gardien visible, je suis tout naturellement appelée à vous parler de notre orphelinat de garçons et de petites filles, puisque c'est l'asile qui les reçoit au sortir de la crèche. Rien de plus simple et de plus naïf, mon Très-Honoré Père, que nos chers petits enfants, et pour parler des filles, quand je les suis des yeux,

de l'ouvroir où leurs petits doigts de six à sept ans s'exercent à manier l'aiguille, pour confectionner les vêtements des orphelins, au réfectoire, où elles prennent de si bon appétit un repas simple mais salubre, je retrouve partout la même gaieté franche qui témoigne de leur bien-être. Mais, en considérant ces visages frais et rians, mon cœur se sent ébranlé par la crainte de ne pouvoir soutenir la dépense énorme que nécessite l'entretien d'un si grand nombre d'enfants. Bien des fois je me trouve à mon dernier sou, malgré l'allocation de la Propagation de la foi, trop insuffisante pour subvenir à toutes les dépenses. Je me suis même vue obligée d'en renvoyer plusieurs. Pour n'être pas obligée souvent d'en venir à cette extrémité, j'use de la plus stricte économie. La chaleur du climat permet de simplifier considérablement leur costume. De mai en octobre, toute leur toilette consiste en un vraka (pantalon), une chemise et un tablier. On ne fait usage de bas que de novembre en mars. Ce n'est point pour elles une privation à cet heureux âge. Entourées d'une affection maternelle qu'elles savent apprécier, nos petites orphelines n'envisagent la vie que sous les couleurs les plus riantes. Il est vrai que cela ne dure pas toujours et que, chez un certain nombre, les passions se développent avec les années ; elles me causent parfois de pénibles sollicitudes. Plusieurs rentrent dans le monde affamées de jouissances imaginaires et s'y lancent aveuglément, mais tôt ou tard les illusions se dissipent et les déceptions qu'elles y rencontrent les faisant rentrer en elles-mêmes, elles comprennent que l'asile le plus sûr est encore le cœur de leur seconde mère. Aussi les voyons-nous revenir puiser auprès de nous des conseils qui les aident à rentrer dans la bonne voie. Lors même qu'elles ont quitté la maison depuis de longues années et qu'elles semblent l'avoir complètement oubliée, la vue d'une Sœur suffit quelquefois pour réveiller au fond de leurs âmes les bons principes reçus dans le jeune âge.

Dernièrement, la Sœur chargée des malades fut appelée auprès de l'une d'elles, sortie de la maison depuis de longues années. Les larmes coulèrent de ses yeux en se rappelant ses anciennes maîtresses et son titre d'enfant de Marie.

L'orphelinat des garçons, placé aussi à Saint-Joseph, a été doublé au mois de juillet dernier par la fusion qui s'en est faite avec celui du Sacré-Cœur. Ce fut un jour de grande réjouissance que celui où s'opéra la réunion. Pendant deux jours de suite on procéda au déménagement et cinq ou six des plus grands orphelins, juchés sur les tables et autres meubles entassés sur les arabats (tombereaux), surveillaient le transport des bagages. Les autres nous furent amenés par notre vénérable sœur Balimore, donnant le long du chemin des signes bruyants de la joie que leur causait ce changement de domicile. Vers dix heures, la bande joyeuse, arrivant à Saint-Joseph, fut saluée par les hurras et les cris répétés de nos orphelins, qui nous annonçaient ainsi très-bruyamment la présence des nouveaux venus. Ceux-ci, faisant écho à ces bruyantes acclamations, mettaient tout en émoi. Les uns et les autres, électrisés en quelque sorte, sautaient, gambadaient, couraient partout comme des frénétiques. Décider alors qui, des anciens ou des nouveaux venus, étaient les plus joyeux eût été chose difficile. L'Archevêque vint à quelques jours de là les visiter. Sa Grandeur fut accueillie avec enthousiasme par nos petits garçons, dont le cœur était encore tout ému des joyeuses acclamations causées par l'événement qui venait de s'accomplir. Les vœux et les chants exprimaient des sentiments bien sincères. Monseigneur, à la vue de cet élan général, voulut s'assurer des impressions des uns et des autres, et cette question leur fut adressée : — Eh bien, mes enfants, quels ont été les plus heureux ? — Il n'y eut qu'une voix pour répondre à grands cris : — Monseigneur, les orphelins

de Saint-Joseph. — Le digne Archevêque eût dû se boucher les oreilles pour n'en point être étourdi. La petite fête termina par un goûter que Sa Grandeur voulut bien leur servir Elle-même de ses propres mains. En traitant ce sujet, mon Très-Honoré Père, il n'est pas hors de propos, ce me semble, de vous dire un mot du nouveau bâtiment qu'il a fallu construire pour loger cette nombreuse famille. Il y avait déjà longtemps que le local occupé par les orphelins de Saint-Joseph ne pouvait plus contenir le nombre toujours croissant de ces pauvres petits. La construction d'un orphelinat devint nécessaire et il fallut lui donner des dimensions telles, qu'elles devaient dépasser de beaucoup mes faibles moyens. Je vous confesse que j'eus besoin, dans ce moment, d'une confiance illimitée en la divine Providence pour commencer une entreprise si fort au-dessus de mes faibles ressources. Comme il est toujours bon, suivant le proverbe : — Aide-toi, le Ciel t'aidera, — de joindre les moyens humains au secours d'en haut, je fis jouer tous les ressorts pour venir à bout d'une entreprise qui paraissait impossible, humainement parlant. Nos petits enfants de huit, neuf et dix ans, garçons et filles alternativement, faisaient l'office de manœuvres. Explorant les terrains d'alentour, pour en rapporter des pierres, ils travaillaient en bon ordre sous la direction des Sœurs. Ce n'est qu'à force de bras et au prix de bien des fatigues, qu'ils ont réussi, par le transport d'une quantité de terre suffisante, à combler et à niveler le terrain. Les fonds dont je pouvais disposer étaient épuisés et au delà, malgré le concours généreux de quelques personnes charitables qui m'avaient aidée à les couvrir par un prêt sans intérêts, je dus m'arrêter. Comptant sur les ressources qui me seraient fournies par la Propagation de la Foi, au printemps suivant je fis recommencer les travaux. Ils n'étaient pas terminés à l'arrivée des enfants du Sacré-Cœur. La douceur excessive de notre température

permettait d'habiter la maison avant son entier achèvement; ils y furent donc installés dès les premiers jours de juillet. Une raison d'économie retarda la fin des travaux de menuiserie. Pour épargner la main-d'œuvre, je les avais confiés à un employé de la maison, qui, chargé de beaucoup d'autres détails, n'a pu encore les terminer. Durant quatre mois, la chambre des Sœurs surveillantes n'était fermée que par un paplomas (couverture piquée), suspendu devant la porte. J'espère que le bon Dieu et notre grand procureur saint Joseph prendront nos intérêts en mains, et qu'aidée de leur assistance et des fonds de la Propagation de la Foi, je pourrai couvrir les frais énormes d'une telle entreprise, qui n'a pas coûté moins de quarante mille francs. Les peines et les difficultés que j'ai dû surmonter ne me semblent rien, au prix du bien qui en résulte pour nos chers enfants.

On vint un jour me dire qu'un malheureux protestant, père de l'un de nos orphelins, venait de mourir subitement, laissant dans une misérable hutte sa famille abandonnée au milieu de terrains incultes, déserts et marécageux. J'y envoyai aussitôt deux de mes compagnes. Arrivées sur les lieux, elles purent se convaincre qu'on ne les avait pas induites en erreur. Elles trouvèrent la veuve et ses deux enfants dont le plus jeune était encore au berceau, dans un état bien propre à inspirer la compassion. Ils étaient à peine couverts de quelques haillons dégoûtants. La pauvre femme accepta avec reconnaissance la proposition qui lui fut faite de nous confier ses enfants. Voilà donc nos deux Sœurs heureuses du bon succès de leur voyage. Ce ne fut pas pour longtemps : quelques zélés et dévots protestants, furieux de voir ces enfants entre nos mains, travaillèrent si activement auprès de leur famille, qu'ils la forcèrent en quelque sorte à nous les enlever pour les placer chez les diaconesses prussiennes. A Smyrne, cette communauté pro-

testante est puissamment soutenue par les sociétés secrètes, aussi leur propagande très-active réussit quelquefois à nous enlever les enfants de nos classes et de nos ouvriers. Dieu avait heureusement jeté un regard de miséricorde sur ces pauvres abandonnés : l'ennemi de tout bien fut vaincu une seconde fois, et l'orphelinat du Sacré-Cœur s'ouvrit pour les recevoir. C'est là qu'ils ont été baptisés, et qu'à notre grande joie, nous avons vu s'augmenter ainsi le troupeau du divin Pasteur. Je dois avouer aussi, mon Très-Honoré Père, que l'active coopération de nos dignes missionnaires, et le zèle admirable avec lequel ils nous soutiennent en toute occasion, est pour nous le premier et le plus puissant moyen de réussite.

Les œuvres offrant de si consolants résultats exigent de nous un zèle infatigable et persévérant, soit pour continuer le bien commencé, soit pour entreprendre de nouveaux travaux. C'est pour ces motifs que notre maison de Boudja a été rouverte l'année passée. Ce joli village, placé sur un plateau entouré de sites pittoresques, offre des agréments qui, joints à l'air pur qu'on y respire, en font une campagne des plus habitées. Alors que les premières brises de notre magnifique printemps commencent à se faire sentir, la bourgeoisie de Smyrne déserte ses foyers et s'y transporte pour y passer ensuite la belle saison à l'abri des chaleurs et des épidémies qui, chaque année, viennent épouvanter les imaginations orientales, si impressionnables de leur naturel. De là il suit, qu'un grand nombre d'enfants catholiques restent une partie de l'année ou privés entièrement d'instruction, ou exposés à perdre la foi dans l'école schismatique du village dont la population est en majorité composée de Grecs. Ces motifs, joints aux instances du digne Curé et des principaux habitants, m'avaient fortement pressée, mon Très-Honoré Père, de solliciter auprès de vous l'autorisation d'y envoyer des Sœurs. Vous aviez bien voulu

accéder à ma demande, et le respectable Curé nous avait accueillies avec des témoignages non équivoques d'une bienveillance dont nous sentions tout le prix. Mais une crainte bien fondée nous avait forcées de plier bagage et de rentrer à Smyrne : des bandes de voleurs infestaient les environs et avaient des affidés jusque dans le village. En France, où la police est si bien organisée, on ne s'imagine pas quelle est l'audace de ces brigands. Ils ne craignent pas de s'emparer de personnes qu'ils ne laissent aller qu'après en avoir reçu préalablement une forte rançon. Plusieurs fois ils en ont donné des preuves et plus d'un fait vient à l'appui de ce que j'avance. En voici un arrivé au proche parent d'une de nos élèves. Ce jeune homme, appartenant à une famille des plus honorables de Smyrne, se trouvait avec son père dans un tchiftlik (métairie), tout près de Boudja. Occupé à surveiller un chantier, il avait vu sans défiance les ouvriers s'éloigner pour aller prendre leur repas, et était resté seul auprès d'une machine, lorsqu'il se voit tout à coup entouré par quelques hommes à figure sinistre, qui le saisissent et le garrottent avec menace de le tuer s'il laisse échapper le moindre cri. Leurs gestes significatifs et les armes qu'ils portaient à la ceinture en disaient assez pour lui ôter l'idée de toute résistance. C'eût été fait de lui s'il eût cherché à se défendre, car, pour ces natures barbares, la vie d'un homme est de peu de valeur. L'expérience est là pour le démontrer. Il ne se passe guère de semaines où nous ne recevions, soit au dispensaire, soit dans nos hôpitaux, quelques victimes de querelles sanglantes, qui se terminent souvent par la mort de l'un des deux adversaires. Revenons au jeune homme : l'ayant saisi, les brigands s'éloignent précipitamment avec leur prisonnier et s'enfoncent dans les gorges étroites et désertes des montagnes, et quand leur malheureuse victime, épuisée par une course forcée de douze lieues, semblait près de succomber à la fa-

tigue, ils n'avaient pour ranimer son courage que des menaces de mort. Pendant cette longue marche, un des voleurs, armé d'une longue-vue, interrogeait les alentours pour s'assurer qu'ils n'étaient point poursuivis. Arrivés dans les gorges les plus reculées, on fait halte : un grand feu est allumé, et un morceau de viande exposé au brâsier ardent est destiné au repas de la troupe. Pendant ce temps, le jeune homme était l'objet des sarcasmes et de la risée des bandits : — Nous enverrons de ta jeune chair à ton père, disait l'un. Nous ne tarderons pas, reprenait un autre. — Et le reste de la bande, se riant de ses frayeurs mortelles, ajoutait encore aux menaces des premiers. Néanmoins, comme ils tenaient à recevoir sa rançon, ils le firent écrire à son père pour en déterminer le prix qui fut fixé à 12,000 francs. Ils posèrent ainsi leurs conditions : la somme sera déposée à tel endroit et à telle heure, puis on se retirera immédiatement, afin de laisser aux brigands le temps de venir la chercher sans être aperçus. La somme demandée dépassant les moyens de M. N., un ami de la famille se chargea de la recueillir chez les personnes les plus notables de la ville et l'apporta lui-même escorté de six cavas (gendarmes) au lieu désigné. Toutes les conditions ayant été remplies, les voleurs rendirent la liberté au jeune homme, après l'avoir remis sur sa route. On intéressa le Pacha à cette affaire : des recherches furent faites et trois d'entre eux exécutés ; mais le châtement infligé ne fut pas capable d'épouvanter le reste de la bande. Les brigandages continuèrent jusque dans l'intérieur de Smyrne. M. N..., porteur de la rançon dont je viens de parler, a été attaqué cette année encore, en pleine rue, à dix heures du matin, bien qu'il fût accompagné de deux de ses amis. Des voleurs tentèrent de le dépouiller d'une somme de deux à trois mille francs qu'il portait à la Banque. Une telle audace paraît invraisemblable, mais il faut vous dire, mon Très-

Honoré Père, que chacun craint d'exposer sa vie en pareil cas et que l'impunité dont jouissent les malfaiteurs rend tout le monde timide. Un boulanger, plus courageux et témoin de l'attentat, vint prêter son secours. Ayant voulu défendre M. N..., il reçut plusieurs coups de couteau, et eut le poignet presque entièrement coupé. Quant à M. N..., s'apercevant qu'on voulait l'atteindre au cœur, il se défendit vigoureusement. L'arme effleura son épaule sans cependant le toucher : il n'attribua sa conservation qu'à la protection de la Sainte-Vierge, dont il portait la médaille et qu'il invoqua au moment du danger. Aucune enquête ne fut faite, et les voleurs ne furent pas plus poursuivis pour cette affaire que pour avoir dépouillé une jeune fille de ses bijoux, le dimanche précédent, au sortir de la messe.

Vous me pardonnerez, mon Très-Honoré Père, cette longue digression, mais ces faits et beaucoup d'autres du même genre que je pourrais citer, m'ont paru nécessaires pour prouver que mes appréhensions sur le danger que courait nos Sœurs à Boudja, n'étaient pas exagérées. Du reste, les brigands s'étaient proposé de s'emparer de l'une d'elles ; ils ne s'en seraient dessaisis qu'au prix d'une forte rançon. Pour ces causes, j'avais dû fermer l'établissement, nonobstant les regrets du bon Curé et de la population catholique, qui ne voyait qu'avec peine toutes leurs espérances évanouies. Le projet de continuer la voie ferrée jusqu'au centre de Boudja fit renaitre leurs désirs, et les porta à me réitérer leurs instances. D'un autre côté, les diaconesses dont je vous ai dit un mot au commencement de ma lettre, se préparaient à jeter l'ancre à Boudja, un riche protestant les avait logées chez lui, il n'y avait pas de temps à perdre. J'y renvoyai donc trois Sœurs, malgré l'état de souffrance et de pénurie où je laissais notre maison de la Providence, par cette diminution de personnel. La ligne du chemin de fer terminée, chacun vit dans cet événement une

chance de sûreté, et le village commença à se repeupler. Cette année, trente nouvelles constructions s'y sont élevées. Dénuées absolument de ressources, nos Sœurs durent se contenter d'abord d'une maison basse, malsaine et peu commode pour des classes. Les logements ne manquaient pas, mais ils étaient tous fort chers. Nous cherchions cependant à nous installer d'une manière plus convenable, lorsqu'un Grec vint secrètement nous offrir sa maison. Comment ! disait-il, ces Sœurs ne font que du bien, et on pourrait leur être hostile ! Je leur vendrai ma maison. Ses coreligionnaires ne lui auraient pas permis de la vendre à des catholiques. J'acceptai la proposition ; mais le logement trop restreint exigeait des constructions nouvelles. Il n'y avait pas de classes. Comptant sur la Providence, je me mis à l'œuvre dès les premiers jours du printemps : ma confiance ne fut pas vaine, un ami généreux mit à ma disposition, sans intérêt aucun, six cents livres turques, environ quatorze mille francs, pour solder le premier payement. Le nouveau bâtiment, construit à côté de la maison achetée, est assez vaste pour recevoir un assez grand nombre d'enfants. Bien qu'il dût en résulter un surcroît de travail pour mes bonnes compagnes de la Providence qui plient sous le faix, je me suis vue forcée d'envoyer une quatrième Sœur à Boudja.

Avec l'œuvre des écoles pour les deux sexes, marchent de pair la visite des pauvres et les consultations gratuites. Grecs et catholiques sont également secourus par nos Sœurs ; mais plus grand peut-être est l'étonnement des premiers : pour eux, c'est un mystère, ou plutôt un prodige, de voir qu'ils reçoivent des Sœurs les soins et les remèdes, sans qu'il leur soit demandé pour cela aucun salaire. Aussi, font-ils pleuvoir mille bénédictions sur la Sœur qui remplit auprès d'eux cette mission de charité. Qu'il est facile, mon Très-Honoré Père, de rendre à Dieu la gloire qui lui en re-

vient ! La reconnaissance des Grecs à notre égard est chose rare ; c'est plutôt de la haine et du mépris qu'ils manifestent en toute occasion envers les catholiques. Voilà pourquoi, pendant la guerre, croyant voir dans l'humiliation de la France la cause de leur triomphe, ils préparaient, disaient-ils, leurs grandes cuves pour nous rebaptiser : en d'autres termes, nous jeter à la mer. Un sentiment de tristesse profonde s'empare de nos âmes en considérant l'obstination et l'aveuglement des schismatiques, quoiqu'ils se trouvent en face de la vérité. Heureuses serions-nous, si nous pouvions espérer qu'à la vue de ce dévouement qui ne se trouve qu'au sein de la religion véritable, ils seront attirés peu à peu à ouvrir les yeux à la lumière. Les malheurs de la France et les événements qui avaient ensanglanté la capitale semblaient devoir paralyser beaucoup les efforts de notre dévouement aux yeux d'une population dont la grande majorité est hostile à la religion et à notre patrie, car c'est tout un. Une heureuse circonstance est venue pourtant ranimer notre courage, par le bon effet qu'elle a produit : c'est le passage de l'amiral français de Challier, commandant l'escadre du Levant. Ce digne représentant de notre nation a tenu à honneur de montrer à tous que la France est encore, malgré ses désastres, le noble défenseur de la Religion. Il s'est donc rendu officiellement dans nos diverses maisons, qui se sont fait un bonheur et un devoir de lui offrir les félicitations et les témoignages de reconnaissance les plus sincères. Je crois à propos, mon Très-Honoré Père, de vous raconter brièvement les visites qu'il a faites à la maison de Marie et à notre succursale de Saint-Joseph. Sa conduite et ses paroles prouvent également que c'est un homme de foi et pratiquant sans respect humain tous ses devoirs de chrétien. C'est ainsi que son état-major lui ayant demandé l'autorisation d'organiser un bal, où la brillante société de Smyrne se serait réunie, il s'y refusa

formellement, tandis qu'il mit tout en œuvre pour qu'une messe solennelle fût chantée à bord par M^r l'Archevêque. C'est encore sa piété qui lui suggéra la pensée de se rendre en pèlerinage à Éphèse, dont les souvenirs sont si éloquents pour le cœur véritablement chrétien. Pendant le court séjour qu'il fit à Smyrne, les rapports les plus bienveillants existèrent entre l'Amiral et Sa Grandeur qui, charmée de la piété de l'aumônier du bâtiment, l'honora du titre de chanoine de sa cathédrale. Dans l'une des visites que nous fit M. de Challier, nous lui présentâmes notre nombreuse jeunesse, les externes et les pensionnaires à la Providence, les orphelins et les orphelines à Saint-Joseph. Il fut complimenté en français, en grec, en anglais et en allemand par les pensionnaires : il y répondit par une touchante allocution dont tout le monde fut vivement impressionné. A Saint-Joseph, il fut aussi complimenté par les petits et les grands en français et en grec. Son allocution fut pleine de feu et des plus éloquents. S'adressant aux petits garçons, il leur disait à peu près ce qui suit : — Les félicitations que vous m'adressez sont un témoignage de la bonne éducation que vous recevez ici. Remerciez la Providence qui assure ainsi votre bonheur à venir, et comprenez de quelle reconnaissance vous devez être pénétrés envers vos dignes maîtresses, qui, pour vous, se sont faites elles-mêmes orphelines et ont quitté famille, patrie et tout ce qu'elles avaient de plus cher. Oui, mes amis, la France, malgré ses malheurs, vous entourera de sa protection, et soutiendra toujours la Religion. C'est cette Religion divine qui doit faire de vous des hommes sérieux, des hommes de foi. On peut être chrétien et porter une épée au côté et se montrer comme un lion sur le champ de bataille. J'ai connu des hommes de bien (et il en citait que nous connaissons), qui sont morts aujourd'hui et ont laissé sur leur passage des bienfaits dont la mémoire ne périra pas : c'étaient de véritables chrétiens.

Tel fut celui dont je vois le nom inscrit au fronton de cette chapelle, comme un hommage de la reconnaissance que vous lui avez vouée pour le généreux concours qu'il a apporté à sa construction. Je l'ai connu particulièrement : c'était à la fois un lion au combat et un homme de foi et de dévouement à la Religion. Ces compliments que vous m'adressez, je les emporte et les conserverai précieusement, car je tiens à montrer aux miens, qu'en Orient comme en France, l'éducation religieuse développe l'intelligence et le cœur. — Ces paroles dites avec éloquence et chaleur, jointes à l'aspect de ce vieillard vénérable dont les yeux laissaient échapper quelques larmes, enflammèrent ces imaginations orientales d'un nouvel amour pour la France et produisirent dans leur cœur une émotion sensible qui se manifesta par leurs larmes.

Je crois vous intéresser en vous disant quelques mots de notre maison d'Aïdin. Le bien ne s'y fait pas sans entraves, et nos chères Sœurs n'y sont pas à l'abri des calomnies des Grecs. Si le dévouement des Filles de Saint-Vincent auprès de la jeunesse des deux sexes s'est montré plus fort que tous les obstacles qu'on lui oppose, leurs soins auprès des pauvres en ont subi toutefois de fâcheuses influences. Fort heureusement elles sont aimées et protégées du Pacha qui leur fournit un travail dont le salaire est pour elles d'un grand secours, n'ayant pour pourvoir à leur subsistance que ces rétributions avec les ressources qu'elles reçoivent de vous, mon Très-Honoré Père, de Monseigneur, et les quelques secours que je puis leur envoyer. De temps en temps, la Sœur servante, avec une de ses compagnes, est appelée dans les environs de la ville : heureuses sont-elles quand sur leur chemin quelque brave Turc les reçoit chez lui, et que, sous prétexte de voir un malade ou de donner quelques remèdes, elles ont le bonheur d'envoyer au ciel un petit ange de plus. Ces bonnes aubaines sont reli-

gieusement inscrites dans un registre que nos Sœurs ont surnommé le Livre des consolations. A Aïdin, comme à Smyrne, les Sœurs sont généralement respectées par les Turcs. A ce propos il me souvient qu'un derviche vint un jour trouver ma Sœur Descowich : — Sais-tu bien, lui dit-il, que tu fais un grand péché? — Quel péché? répond notre Sœur, surprise, mais non déconcertée par cette question inattendue. — Tu sonnes la cloche au moment même où j'appelle les fidèles à la prière. (Le derviche, à certaines heures, appelle, du haut des minarets, les Musulmans à la mosquée, par ce cri répété : — Fidèles, venez à la prière.) C'est un péché et tout à fait contraire à nos lois et à notre religion. Il faut que tu cesses de la faire entendre. — Écoute, reprend la Sœur, sans se laisser intimider, voici un moyen de nous arranger tous les deux : il y a obligation pour moi de sonner la cloche quand mon heure est venue; tu attendras que j'aie fini pour crier ta prière. — Et notre dévot Musulman de partir, satisfait de la décision.

J'accompagnais, il y a quelques semaines, à Aïdin notre digne consul, homme plein de foi et bien capable à tous les égards de soutenir la cause d'une religion qu'il pratique sans aucun respect humain. Le but de cette visite était de chercher à établir à Aïdin un agent consulaire français qui fût à même de défendre la mission catholique contre les vexations des schismatiques. L'honorable représentant de la France fut accueilli par nos Sœurs avec un empressement plein de reconnaissance. Après avoir pris les informations nécessaires, il écrivit lui-même au Pacha, qui reçut sa lettre avec bienveillance et promit de protéger les Sœurs de tout son pouvoir. Notre bon consul ne revint à Smyrne qu'après s'être assuré qu'il serait fait droit à ses réclamations. Désormais le drapeau national flottant sur la maison des Sœurs facilitera le succès de leur mission de charité. Il y a deux ans, à l'époque où notre France était couverte de

désolations et de ruines, les bruits sourds qui circulaient nous inspiraient quelques craintes. L'avenir nous apparaissait sombre et menaçant, et je me demandais si, abandonnant notre bien-aimée mission, nous ne serions pas forcées de quitter cette terre où nous sommes si heureuses de gagner quelques âmes au bon Dieu. La mission d'Aïdin, moins à portée d'être avertie du danger, éveillait particulièrement ma sollicitude. Le sentiment de la frayeur céda toutefois à la tristesse qu'eût fait naître dans les cœurs un tel sacrifice. Grâce à Dieu, les nuages noirs se sont dissipés, et, avec le secours du Ciel et la protection de Marie Immaculée et de saint Vincent, nos œuvres marchent sans autres entraves que celles qu'y apporte le défaut de ressources pécuniaires.

Notre maison de la Providence semble devoir justifier chaque jour davantage le nom qu'elle porte, par la diversité des OEuvres qui trouvent place dans son sein : ici, ce sont des pauvres pansés et soignés, là des classes nombreuses d'enfants que nous voyons grandir sous nos yeux, préservés des dangers du monde par les bons principes qu'on cherche à leur inculquer ; plus loin, nos internes et nos orphelines entourées d'une vigilance toute maternelle. Puis de jeunes filles arrachées à des positions périlleuses pour leur honneur et leur salut, auxquelles nous sommes heureuses d'offrir un asile sûr. Enfin, de malheureuses esclaves qui retrouvent sous notre toit, avec l'affranchissement de la servitude, la liberté bien autrement précieuse que procure la lumière de la vérité. Je vais, mon Très-Honoré Père, vous donner quelques détails sur chacune de ces OEuvres.

Le dispensaire reçoit chaque jour jusqu'à 300 à 400 pauvres de toutes les nations et religions. L'allocation de la Propagation de la foi seule nous aide à supporter la dépense que nécessite la quantité de remèdes qu'on y distri-

bue continuellement. On peut dire sans exagération que les souhaits de bonheur et les bénédictions ne tarissent pas. La confiance inspirée par les Sœurs s'exprime de différentes manières, suivant le caractère de ceux ou celles qui leur en donnent des marques. Les Grecs témoignent leur reconnaissance par des gestes expressifs, des prosternations accompagnées d'invocations à Dieu ou à la Très-Sainte Vierge; les Juifs donnent à la Sœur leurs enfants à baiser comme un gage et une assurance du bonheur futur de la pauvre petite créature; mais rien de plus singulier, sans contredit, que le langage de la femme turque: souvent elle demande à la Sœur une médecine qui soit propre à lui assurer une nombreuse postérité, promettant en récompense de lui trouver un bon mari. Une Sœur à qui l'on faisait cette proposition, tirant la croix de son chapelet, et la baisant avec respect, répondit à la Mahométane qu'elle n'avait que faire de ses offres. — Il y a longtemps, ajouta-t-elle que mon choix est fait; et, lui montrant la croix, c'est celui que je te présente. — C'était un mystère pour la Musulmane; elle en demeura toute saisie.

Dieu bénit les soins que nos Sœurs prodiguent à tous ces malheureux. Un jeune Grec, n'ayant pu recouvrer la santé malgré les soins du médecin, se présente à nos Sœurs conduit par son père. Au bout de quelques jours, grâce aux bons soins qui lui furent donnés, il se trouva parfaitement guéri. Peu après, le père déposait secrètement à la porte un panier de magnifiques raisins comme gage de reconnaissance. Nos orphelines profitèrent de cette générosité. Une seconde fois, de très-belles olives y furent déposées *incognito* par le brave homme: c'était les plus beaux fruits de son jardin.

Dernièrement, la Sœur chargée des pauvres à domicile a eu la consolation de voir mourir de la manière la plus édifiante une jeune fille dont les antécédents n'étaient pas

de nature à lui donner cette espérance. Cette jeune personne, après avoir puisé dans notre maison des sentiments de piété que sa réception dans les Enfants de Marie semblait devoir conserver, était rentrée dans sa famille. Elle trouva auprès des personnes chez qui elle travaillait de grands dangers pour sa foi ; livres et discours impies et irréligieux, tout fut mis en œuvre pour l'éteindre dans son cœur. Le succès semblait avoir dépassé même les espérances. Ce travail inspiré par l'enfer excita dans son âme une telle aversion pour tout ce qui tenait à Dieu et à la religion, qu'on ne pouvait plus en parler devant elle. La vue d'une Sœur semblait lui être insupportable : elle fuyait à son approche. Sa conduite, moins que chrétienne, nécessita son renvoi de la Congrégation. Avertie qu'elle eût à rendre sa médaille d'Enfant de Marie, elle refusa absolument de s'en dessaisir. La Vierge Immaculée veillait du haut du Ciel sur son enfant égarée. C'était un lien qui devait servir plus tard à la retirer de l'abîme. La Sœur n'avait pas cessé de veiller sur cette âme en danger de périr, et chaque fois que la Providence lui faisait rencontrer la jeune fille, dont le cœur était resté bon quoique l'esprit fût grandement aveuglé, elle lui adressait encore quelques bonnes paroles. Cette heure terrible qui voit s'évanouir les illusions et les rêves de bonheur, allait sonner pour la jeune fille, riche pourtant d'espérance et d'avenir. Les premiers symptômes d'une maladie de poitrine commençaient à se manifester. Depuis deux mois elle s'était rapprochée de la Sœur, et, à la veille de donner sa main et de fixer son avenir, elle sentit le besoin de lui ouvrir son cœur sur son prochain mariage. Des paroles bienveillantes et un encouragement de solliciter le secours d'en haut par la prière ne trouvèrent pas écho dans son âme. Pourtant, bien qu'elle eût refusé de prier, une confession faite secrètement avait été le fruit de ces quelques mots jetés comme par hasard par la Sœur,

dans la conversation. C'était un pas décisif : il y avait si longtemps qu'elle avait abandonné ses devoirs de piété ! Le mal faisait alors de rapides progrès : ma bonne compagne, qui maintenant avait un libre accès auprès de la malade, ne crut pas devoir lui dissimuler la gravité de son état. Elle lui proposa les secours de notre sainte religion, et vit avec bonheur sa demande bien reçue. Dès ce moment, un changement complet s'opéra dans la jeune malade. L'éloignement qu'elle avait montré pour les choses de Dieu tomba comme par enchantement et le délire qui survint la trouva toute remplie des sentiments les plus pieux. Les noms sacrés de Jésus et de Marie étaient toujours sur ses lèvres, et quand la Sœur l'excitait à se confier en la Miséricorde Divine et voulait lui faire prononcer l'invocation Jésus, Marie, Joseph, etc. — Non pas comme cela, reprenait-elle, mais : O Marie conçue, etc. ; — semblant ainsi témoigner que son retour à Dieu était dû à la protection de la Très-Sainte Vierge. Elle rendit le dernier soupir dans ces consolantes dispositions. C'est encore dans les visites à domicile que nous avons eu le bonheur de voir revenir au bon Dieu des âmes plongées pendant de longues années dans l'oubli et l'indifférence du salut ; là, que par suite de secrètes confidences et de bons conseils donnés à propos, de petits êtres voient le jour, après avoir été condamnés à la destruction et à la mort par leur coupable mère. Ils sont recueillis secrètement par les soins de la Sœur, après avoir été admis, par le Saint Baptême, dans la grande famille chrétienne. Il faudrait avoir de longues pages pour raconter tout le bien opéré : mariages réhabilités, jeunes gens de vingt et de vingt-cinq ans admis à la première communion, mariages mixtes empêchés. De ces mariages naissent le plus souvent la démoralisation et la perte des âmes. Les enfants grandissent sans foi et dans l'indifférence de toute espèce de religion, on les envoie dans les écoles grecques et protestantes où ils apprennent plutôt le vice que

la vertu. Les soins dévoués que la Sœur prodigue aux parents leur inspirent pour elle le plus sincère attachement et la confiance la plus grande : à sa demande, les enfants sont retirés des écoles non catholiques, les livres protestants, qui ont une grande vogue à Smyrne, par suite de la propagande active qui s'y exerce, sont livrés à la Sœur pour être détruits, etc., etc.

L'association des Dames de Charité prête un zélé et généreux concours aux filles de Saint-Vincent pour la visite des malades. Le pauvre ne voit ordinairement dans les soins d'une Sœur qu'une obligation à elle imposée par sa sainte vocation ; mais quand il est assisté et secouru par ceux que le monde appelle heureux, et que leur position et leur fortune semblent devoir rendre étrangers et indifférents à leurs souffrances, il est plus disposé à en recevoir des conseils. Le zèle des Dames de Charité pour accompagner les Sœurs dans les visites à domicile est au-dessus de tout éloge et d'autant plus admirable qu'à Smyrne les courses sont longues et fatigantes, notre maison de la Providence étant la seule qui s'en occupe. Aux Dames de Charité peuvent être comparées aussi les jeunes économes dont le zèle et le concours charitable nous secondent également dans nos œuvres. On les a vues maintes fois, ces pieuses dames, prodiguer aux malades les soins les plus touchants, les changer elles-mêmes, faire leurs lits, et, quand leur état exige leur entrée à l'hôpital, les y faire transporter en voiture. C'est encore aux Dames de Charité que nous devons les bons de pain et de viande, les douceurs et les vêtements que nous distribuons aux indigents catholiques. Nous sommes forcées de nous restreindre aux seuls catholiques, d'abord parce que nos ressources sont très-bornées et notre personnel insuffisant ; et ensuite parce que nous n'avons rien à espérer auprès des schismatiques sous le rapport du bien spirituel.

Les bénédictions que Dieu, dans sa miséricorde, daigne répandre sur nos petits travaux enflamment notre zèle et excitent notre reconnaissance. La Sœur fut appelée un jour auprès d'un malheureux qui, soit à dessein, soit par accident, s'était précipité du haut de sa terrasse. On imagine aisément l'état auquel cette chute l'avait réduit. La mort était imminente : il fallait songer à lui faire administrer les derniers sacrements. Il refusa d'abord tout secours religieux ; la Sœur ne se découragea pas, et ayant insisté fortement finit par lui faire accepter le ministère d'un prêtre. Il se confessa avec une connaissance parfaite et mourut peu après. Parmi ceux qui entouraient le moribond se trouvait un catholique marié à une Grecque et qui vivait dans un tel oubli de sa religion qu'il avait fait élever ses enfants dans le schisme. Il avait paru troublé pendant que la Sœur exhortait le mourant : elle s'en aperçut, et, profitant du moment de la grâce, lui dit : — Voyez, combien fragile est notre existence et l'état où ce malheureux est réduit. C'est aujourd'hui son tour ; demain, peut-être, ce sera le vôtre. — Il balbutia quelques mots et se retira. Frappé à son tour, trois jours après, d'une maladie violente, il réclame aussitôt les secours de la religion. C'était un coup de la grâce de Dieu qui ne voulait sans doute que le forcer à rentrer en lui-même. Il fut bientôt complètement guéri. Sa conversion était réelle : depuis lors il montre bien qu'elle est sincère. Non content d'être rentré dans le bon chemin, il mène une vie véritablement chrétienne, et gouverne sa petite famille, qu'il a ramenée à la vérité, de la manière la plus édifiante.

S'il faut attribuer ces merveilleux changements à la protection du bon Dieu et de notre Mère Immaculée, je crois, mon Très-Honoré Père, que Saint-Vincent n'y est pas étranger. L'octave de sa fête ne se passe guère sans être signalée par quelque événement de ce genre : tantôt c'est un pécheur retiré de l'abîme où il allait se perdre pour l'éter-

ternité, tantôt un enfant abandonné recueilli, un secours charitable inattendu qui nous est fourni, ou bien encore quelque grande misère secourue dans un moment où le désespoir allait causer un affreux malheur. Voici un fait qui date du 19 juillet dernier. Ce jour-là, les offices se célébrent avec une grande solennité dans l'église de nos respectables missionnaires, et chacune de nous est heureuse de fêter notre Bien-Aimé Père et Fondateur. Au moment du départ, on vient avertir la Sœur des pauvres que deux malades du voisinage réclament de prompts secours. Heureuse d'obéir à notre saint fondateur qui nous avertit qu'en pareil cas c'est quitter Dieu pour Dieu, deux Sœurs se dirigent immédiatement vers le lieu indiqué. Elles frappent longtemps et inutilement. Enfin la porte s'ouvre et une femme, dont les traits sont empreints d'une pâleur de mort, se présente devant elles. Ayant à peine la force de se soutenir, elle ne répond aux questions qui lui sont faites qu'en montrant la chambre voisine. Nos Sœurs y portent leurs pas : une femme hydropique et aveugle gisait sur un grabat presque mourante. Ces deux femmes abandonnées et malades depuis longtemps n'avaient reçu aucun secours. La première s'était traînée jusqu'à la porte, quand les Sœurs avaient frappé. La faiblesse extrême lui avait occasionné plusieurs chutes dont elle portait les traces. Nos deux compagnes lui prodiguèrent les soins les plus tendres. Un seul jour de retard eût certainement occasionné un malheur : on les aurait trouvées mortes le lendemain de faim et de misère. Le lendemain donc elles y retournèrent, et, assistées de quelques demoiselles charitables, se mirent en devoir de changer les vêtements de la pauvre aveugle hydropique. Cette opération fut longue et difficile, car les habits qu'elle portait depuis longtemps, resserrés par l'enflure de son corps, ne purent être enlevés qu'avec peine et effort. Il fallut couper, arracher, et l'humeur s'échappant de ce cadavre vivant en faisait un objet digne

de compassion. Quatre heures entières furent employées à ce travail, après quoi on la transporta dans un bon lit. L'ordre et la propreté ayant été rétablis dans la pauvre demeure, le prêtre fut appelé et administra à la malade les derniers sacrements. Elle mourut peu après, et fut ainsi délivrée de ses longues et cruelles souffrances. Quant à sa sœur, son état, beaucoup moins grave, s'améliora peu à peu, et elle finit par recouvrer une santé parfaite. Aujourd'hui, quand elle rencontre la Sœur qu'elle regarde comme sa libératrice, elle ne tarit pas en témoignages de reconnaissance.

Il y a parfois des occasions où nous sommes obligées de porter des consolations à certaines personnes de condition aisée qui ont droit à notre reconnaissance. Nous avons rempli ce devoir de charité il n'y a pas longtemps, à l'égard d'une respectable famille de Smyrne qu'un coup terrible avait plongée dans le chagrin. Cette famille, composée du père, de la mère, de deux enfants, un jeune homme d'une vingtaine d'années et une fille presque du même âge, habitait une maison de campagne près du chemin de fer de Smyrne à Bournabat. Plusieurs fois, j'avais moi-même admiré cette gracieuse habitation. M. N...., chef de la famille, n'avait rien épargné pour l'entourer de tous les agréments imaginables. Un fil télégraphique, communiquant à la gare du chemin de fer, devait même en garantir la sûreté, en cas de danger. Seulement chacun se demandait pourquoi il avait établi sa demeure dans un lieu si désert. Ces tristes prévisions n'étaient que trop fondées, comme la suite le montra. Il y avait dans la maison plusieurs domestiques monténégrins, gens très-habiles au travail, mais, en revanche, d'un naturel jaloux et vindicatif. L'un d'eux fut renvoyé, après avoir été toutefois largement payé de tout ce qui lui était dû. A quelque temps de là M. N...., se trouvant à la gare, est accosté par cet homme, qui le prie instamment de le reprendre à son service; mais il refuse formelle-

ment, prétextant que M^{re} N... s'y oppose. Hélas ! il ne prévoyait pas que ce refus lui attirerait une terrible vengeance ! Peu de temps après son fils fut invité à aller passer à Bournabat une soirée de carnaval : il s'y rend sous l'impression d'une tristesse et d'un ennui qui semblaient être le pressentiment du malheur qui allait fondre sur lui. Vers minuit il reprend en voiture, avec un de ses amis, le chemin de la maison de campagne et, arrivés sur les lieux, ils se dirigent ensemble vers le corps de bâtiment situé à quelque distance de la porte d'entrée. Ils y étaient depuis quelques instants, lorsque M^{re} N... est réveillée par un bruit qui se fait entendre dans l'intérieur de la maison ; au même moment elle en avertit son mari. Ils ouvrent la chambre et se trouvent en présence de trois ou quatre individus qui tombent sur eux et les accablent de coups. Il paraît que les assassins, parmi lesquels se trouvait le domestique renvoyé, avaient des affidés dans la maison et s'y étaient introduits d'eux-mêmes. Quoiqu'il en soit, M. N..., couvert de blessures profondes, roule le long de l'escalier, sur lequel il laisse des marques sanglantes, et tombe au bas des marches sans connaissance. Il est laissé pour mort. Alors les malfaiteurs, qui voulaient particulièrement assouvir leur vengeance sur M^{re} N..., la cherchent et s'en emparent. Munis d'une corde qu'ils lui passent au cou, ils cherchent à l'étrangler en la serrant fortement, tandis que mademoiselle N..., par des efforts surhumains, essaye de défendre sa malheureuse mère. Elle donne aux brigands ses bijoux et tout ce qu'elle a de précieux, les suppliant d'épargner la vie de sa mère ; elle n'est pas écoutée, ses cheveux sont arrachés, elle est toute meurtrie et déploie une énergie sans égale. Dans ce moment de lutte suprême, madame N..., qui s'était défendue comme une lionne, s'aidant avec vigueur de ses ongles et de ses dents, pousse vers le ciel un cri de détresse. Elle devait être exaucée, mais au prix d'un

cruel sacrifice. Dans ce moment un coup de feu se fait entendre dans le jardin, c'était le jeune N... qui venait d'être frappé à mort. Pendant la lutte sanglante il était sorti de sa chambre pour en connaître la cause. Les assassins l'avaient attaqué à son tour; il s'était défendu et avait rougi de son sang l'entrée de sa chambre, comme nos Sœurs ont pu le voir le lendemain, et, tandis qu'il fuyait dans le jardin pour appeler le jardinier, un coup de feu l'avait étendu sans vie sur le terrain. A ce bruit, les assassins, craignant d'être découverts, prennent la fuite, et madame N..., débarrassée de la corde dont le lendemain son cou portait encore des marques visibles, reconnaît dans sa délivrance une preuve de la protection de la Très-Sainte Vierge. Quant à l'ami de l'infortuné jeune homme, au premier signal du danger, il avait aussi quitté sa chambre, mais les assassins l'avaient forcé d'y rentrer parce que, disaient-ils, étranger à la famille, il n'avait rien à craindre. Au milieu du désordre et du bruit il était parvenu à s'échapper et courait à Bournabat chercher du secours. A la nouvelle du sinistre, de nombreux amis accoururent et, pendant que les uns poursuivaient les assassins, les autres prodiguaient à la malheureuse famille des soins et des consolations. Restait à prévenir madame N... du coup terrible qui l'avait atteinte et qu'elle ignorait encore, je veux dire la mort de son fils, dont le corps avait été transporté à Bournabat. Huit jours entiers s'écoulèrent avant qu'il fût possible de lui découvrir la triste réalité. La terrible secousse et les funestes conséquences qui pouvaient en résulter pour elle et son mari surtout, dont l'état inspirait de sérieuses inquiétudes, obligèrent les personnes qui les entouraient à différer jusqu'à ce jour. Il fallut pourtant l'avouer, mais cette femme, d'une foi et d'une résignation admirables, et bien qu'elle eût le cœur brisé par un si profond chagrin, ne laissa paraître qu'un seul regret, c'était que son fils eût été privé des

secours religieux, la mort ayant été instantanée. Je me crus obligée, à cause des rapports qui nous unissaient à cette respectable famille, d'envoyer deux de mes compagnes-leur offrir des consolations. Quant aux coupables, arrêtés et emprisonnés, ils subirent le châtement de leur crime. Un des plus jeunes auteurs de l'assassinat du jeune homme fut pendu à un arbre au milieu des bazars, ainsi que l'exige la police turque en pareil cas. Les bijoux avaient été découverts auparavant. Depuis lors la jolie maison de campagne est déserte, et je ne suppose pas que personne ait envie d'y fixer son séjour.

Laissons ces scènes lugubres qui navrent le cœur, en montrant à quelle dépravation est réduit l'homme privé des bienfaisantes influences de la religion, et venons à nos bonnes négresses. Elles aussi portent sans doute dans leur nature ingrate le germe du vice et des mauvaises passions; mais la grâce agit puissamment et détruit peu à peu le principe mauvais : aussi ne sont-elles pas les dernières à nous donner des consolations. Nous en avons douze, tant à la Providence qu'à l'orphelinat Saint-Joseph. Nos plus anciennes, par leur dévouement, leur piété et leur vertu solide et véritable, leur activité au travail, et nos plus jeunes, par leur bonne volonté et les espérances qu'elles nous donnent, me font bénir le bon Dieu de l'aide que nous trouvons en elles pour le travail matériel de la maison. Je vous ai parlé, dans une autre lettre, des vexations que les Grecs nous ont suscitées pour retirer de nos mains d'eux d'entre elles que leur propre mère nous avait confiées. Ils ont employé tous les moyens et fait jouer tous les ressorts; ils ont même aposté des gens officieux pour les enlever le dimanche quand elles vont à la messe. Il a fallu condamner ces pauvres enfants à la réclusion complète, et les priver forcément de respirer quelquefois l'air de la campagne. De mon côté, j'ai dû m'appuyer de protec-

tions puissantes pour conserver à ces jeunes âmes, avec le bien-être matériel dont elles seraient certainement privées en nous quittant, le bien de la foi que l'on cherche à leur arracher en les rejetant dans le schisme. La dernière arrivée est une enfant de onze ans. La façon dont elle est entrée chez nous est une source de désagréments continuels et de scènes ennuyeuses qui se renouvellent depuis quatre mois. Cette petite négresse me fut amenée un soir avec prière de la recevoir pour une nuit : échappée de la maison où elle était esclave, elle avait été recueillie dans la rue par les agents du consul anglais. Dès le lendemain, je chargeai deux de mes compagnes de la reconduire au consulat. Elle fit une telle résistance, qu'on dut l'entraîner de force. Les Sœurs furent très-bien reçues, et le consul parut s'intéresser vivement au sort de la petite fille, priant mes compagnes de la garder. Il est beau de voir avec quel zèle le représentant de la nation anglaise prend tous les moyens pour abolir l'esclavage. Quand un bâtiment venant d'Alexandrie jette l'ancre, il s'informe scrupuleusement s'il ne porte point d'esclaves. C'est dans une de ces perquisitions que ce digne fonctionnaire découvrit qu'une jeune esclave noire avait été débarquée par une famille catholique qui l'avait achetée à Beyrouth. Il paraît que l'enfant n'avait pas lieu d'être satisfait du traitement de ses maîtres, puisqu'elle s'était enfuie et montrait une si grande répugnance à retourner avec eux. Il fallait s'assurer de la réalité des faits : sur la demande des Sœurs, la maîtresse fut appelée et mise en présence de son esclave. Celle-ci ne répondit que par des gestes méprisants aux promesses et aux témoignages de bonté. Cette entrevue eut pour résultat de forcer la maîtresse à renoncer à ses droits prétendus ou réels, aussi l'enfant fut-elle ramenée à la Providence. Deux jours après, fête de saint Vincent, et je signale ceci comme une marque de la protection de notre bien-aimé Père, la maîtresse re-

paraît, accompagnée de deux personnages qui joignent leurs instances aux siennes pour obliger la négresse à changer de résolution. Peine inutile, l'enfant se montre encore plus récalcitrante que devant le consul, tournant son visage contre le mur, ne voulant pas même regarder sa maîtresse. — Je te donnerai de belles robes et autres choses encore. — Non, répondait l'enfant, de vous je n'ai jamais rien reçu, si ce n'est de mauvais traitements. — Mais tu sais bien que depuis trois ans j'ai pris soin de toi, comme j'aurais pu le faire de ma propre fille. — Vous mentez, j'étais couchée à terre comme un animal et ne recevais que des coups de bâton. — Tu préfères donc rester enfermée dans cette prison que de revenir à la maison où tu serais si bien? — Et si je l'aime cette prison, ne suis-je pas maîtresse d'y rester? — Après une séance de deux heures, et voyant que tous les efforts n'aboutissaient à rien, on se retira et l'enfant resta tranquille pour le moment. Depuis lors, les visites se sont renouvelées maintes et maintes fois, toujours avec la même persistance du côté de la maîtresse qui la menace de la citer à comparaître devant le Pacha, et une ténacité plus grande de la part de l'enfant. Le consul de France a dû écrire à Paris et en a reçu une réponse qui nous donne le droit de garder la jeune esclave. Il y a peu de jours, sa maîtresse s'étant de nouveau présentée à la Providence, la négresse lui a dit très-décidément qu'elle n'eût pas à se représenter, parce qu'elle n'avait rien à faire avec elle. Espérons que cette fois ce sera fini. L'enfant paraît se trouver heureuse avec nous, et malgré sa tête de fer et la volonté décidée dont elle a donné des preuves non équivoques en cette circonstance, j'espère qu'elle pourra plus tard nous rendre de grands services.

Si des noires nous passons aux blanches, que n'aurai-je pas à dire, mon Très-Honoré Père, des nombreuses enfants qui remplissent nos classes, tant internes qu'externes, et

nos ouvriers? Quelle docilité en général, quel bon esprit règne parmi elles, et combien parfois la piété jette de profondes racines dans leurs cœurs! Pour en avoir la preuve, il faudrait être témoin de nos belles cérémonies de première communion, les voir aux jours de fête se presser nombreuses et ferventes à la sainte Table, se rendre avec joie et empressement aux retraites qui leur sont prêchées chaque année, en grec et en français, savoir s'imposer des sacrifices, pour pouvoir offrir quelque chose à l'œuvre de la Sainte-Enfance ou de la Propagation de la foi. Un touchant usage réunit, le jour de la première communion, les plus pauvres d'entre elles que l'on fait asseoir autour d'une table bien servie, et ce sont leurs compagnes, appartenant à des familles plus riches, qui leur distribuent elles-mêmes les mets qu'elles leur ont fait préparer. Il est vrai que leurs bonnes maîtresses emploient mille industries pour leur rendre douces et agréables ces années de l'éducation, parfois si à charge à cet âge léger et inconstant. Celles qui appartiennent à des parents plus fortunés, après avoir fait l'aumône de leurs propres deniers, confectionnent elles-mêmes des vêtements qu'elles sont heureuses de distribuer aux plus pauvres, après en avoir fait tous les frais. Cette distribution est, chaque année, au 21 novembre, le sujet d'une charmante petite fête qui réjouit beaucoup nos chères enfants, en leur inspirant des sentiments de tendresse et de compassion pour les malheureux. Bon nombre d'entre elles, rentrant dans le monde après avoir terminé leurs études, sont citées comme des modèles de piété. L'association des Enfants de Marie, dont elles font partie, ne contribue pas peu à les maintenir dans ces bonnes dispositions; elles reviennent avec joie, le dimanche, puiser aux pieds de l'autel de la Reine des cieux les forces et les inspirations dont elles ont besoin pour se maintenir dans la bonne voie.

De temps en temps, le bon Dieu nous envoie des âmes

d'élite qui sont un sujet d'édification pour notre jeunesse et un motif de consolation pour nous. Deux jeunes personnes me furent amenées, il y a trois ans; elles se trouvaient, par la mort successive de leurs parents, réduites à la plus profonde misère. La maladie, ayant duré plusieurs années, avait épuisé jusqu'à leurs dernières ressources, et la misère qu'elles éprouvaient était si profonde, qu'appartenant à une très-bonne famille, elles devaient, pour tenir un certain rang aux yeux du monde, se condamner en secret aux plus cruelles privations. Le motif qui les engageait à solliciter l'entrée dans notre établissement excita mon admiration quand il me fut connu dans tous ses détails, que voici : Il leur restait un oncle, jouissant d'une assez belle fortune, mais qui était schismatique. Ayant appris la triste situation de ses deux nièces, il leur vint en aide de grand cœur et leur proposa même à toutes deux un mariage très-convenable. Tout semblait se réunir pour les presser d'accepter les offres qui leur étaient faites : les privations et les souffrances allaient faire place à l'aisance et au bien-être ; un riant avenir s'ouvrait devant elles. L'appât était séduisant ; mais à quel prix devaient-elles céder à sa proposition ? Il ne s'agissait de rien moins que de sacrifier sa foi et ses convictions religieuses en se laissant entraîner dans le schisme. C'en était plus qu'il ne fallait pour ces cœurs nobles et généreux : un refus énergique fut toute leur réponse, et ce refus dut être réitéré plusieurs fois depuis lors. Elles désiraient se soustraire à toutes ces poursuites et notre maison leur semblant un asile sûr, ce fut ce qui les décida à me demander de les y recevoir. L'une d'elles, atteinte de la poitrine, succomba peu après. L'autre, malgré les sollicitations sans cesse renouvelées de son oncle, malgré l'isolement où l'a plongée la mort de ses parents et de sa sœur, n'en persiste pas moins dans son héroïque résolution, avec une constance que l'on ne peut puiser que dans une piété solide et véri-

table. Et pour apprécier à son juste point de vue ce qu'offre d'admirable une telle conduite, il ne faut que se représenter combien le monde a de charmes à cet âge, surnommé avec raison le printemps de la vie. Il est beau de fouler aux pieds toutes les espérances de bonheur, alors que le cœur gémit d'une douleur qui se ravive à chaque instant par le souvenir d'un passé si différent de ce qu'est la situation présente. Espérons que la Très-Sainte Vierge, envers qui cette jeune fille professe une dévotion tendre et bien sincère, la soutiendra dans cette lutte incessante et difficile. Toutes celles qui s'abritent sous son manteau protecteur, n'ont-elles pas des droits particuliers à son amour, surtout quand elles s'honorent de porter les livrées de sa congrégation?

L'Association des Enfants de Marie a vu se détacher de ses rangs une de ces âmes de choix, que le bon Dieu semble ne déposer sur cette terre d'exil, que pour quelques instants, tant elles savent s'élever au-dessus de tout ce qui les entoure, par une vie qui tient plus du ciel que de la terre. Bien jeune encore, mademoiselle N... nous avait été confiée et dès lors je remarquai que les tendances de ce cœur étaient toutes pour tout ce qu'il y a de bien et de pur. Sa physionomie portait l'empreinte de la modestie et de la candeur. Plus d'une fois elle avait su s'imposer de ces sacrifices qui dénotent une vertu solide, jusqu'à se refuser un regard innocent, une jouissance légitime. Elle se reprochait comme une faute d'avoir accepté une friandise qu'on lui avait offerte, et se dépoillait avec joie des petites sommes qu'elle recevait pour ses menus plaisirs, afin de les employer à des œuvres charitables. Peu de jours avant sa mort, elle fit remettre à sa maîtresse une aumône pour l'habillement des petites filles pauvres. Sans doute, la jeune fille avait senti de bonne heure dans le fond de son cœur le besoin de s'offrir en victime pour son père chéri qu'elle voyait avec

douleur privé de la véritable lumière; il était protestant.

Admise dans l'Association des Enfants de Marie, sa ferveur et sa piété offrirent un spectacle plus ravissant encore. Accompagnée d'une de ses sœurs qui partageait ses goûts, elle venait, le dimanche, se réunir à ses compagnes et célébrer les louanges de la Mère Immaculée. L'une de ses préoccupations les plus chères était le soin de ses deux frères. Par suite d'une coutume qui existe malheureusement dans les mariages mixtes, ils étaient protestants comme leur père. C'était pour mademoiselle N... une peine bien vive. Elle cherchait donc à attirer ces jeunes âmes loin des sentiers de l'erreur, par une instruction religieuse solide. Aussi l'a-t-on vue avec admiration continuer jusqu'à l'entier épuisement de ses forces cette œuvre de zèle et de dévouement. La dévotion à Jésus, dans le sacrement de l'autel, et à celle Marie, qu'elle aimait d'un amour plein de tendresse, se partageaient son âme. La sainte communion était véritablement sa vie et son unique et constant désir. Que se passait-il alors entre elle et son Dieu? On l'ignore, car un petit journal écrit de sa main, et qui devait renfermer de précieux et touchants mystères, fut par elle soigneusement détruit peu avant sa mort. Toujours est-il que peu à peu on la vit dépérir et tomber dans un état de langueur que personne ne pouvait comprendre. Voici peut-être l'explication de ce mystère : la conversion de son père étant, comme je vous l'ai dit, mon Très-Honoré Père, son unique préoccupation, elle avait dû sans doute demander au bon Dieu d'accepter dès lors sa vie en sacrifice pour l'obtenir plus sûrement. Son état bientôt ne laissa plus d'espoir. Autour d'elle, tout était désolation et tristesse et la jeune fille souriait à la mort qui s'approchait rapidement. Un jour que son père, après une violente crise qui semblait devoir être la dernière,

la regardait avec des yeux pleins de larmes, elle le consolait et l'encourageait avec des paroles admirables. Elle aurait pu ajouter ce qu'elle pensait bien sûr, que sa prière était exaucée et qu'elle était heureuse. Ces sentiments et sa patience héroïque dominaient la faiblesse de son corps épuisé par de longues souffrances, mais les angoisses de la mort n'altérèrent en rien la force de sa vertu. Elle expira laissant ceux qui l'entouraient tout embaumés de ses bons exemples. Et dans le fond du cœur chacun se redisait : — Que ma foi soit semblable à la sienne !

Je ne tarirais pas, mon Très-Honoré Père, si je voulais rappeler les touchants exemples de cette jeunesse si nombreuse qui vient s'abriter sous l'égide tutélaire de notre Mère Immaculée. Ah ! je n'en doute pas, du haut du ciel, son regard maternel plane avec tendresse sur une maison qui porte son nom et qui s'est toujours montrée jalouse de lui rendre amour pour amour.

Je veux, avant de terminer cette longue lettre, mon Très-Honoré Père, appeler votre attention sur un dernier trait. Ce fait, si consolant, offre des circonstances quelque peu extraordinaires, j'oserai dire romanesques, mais qui pourtant n'ont rien que de réel. Je prends les choses à leur origine pour plus ample explication.

Par suite d'une de ces chutes déplorables dont nous voyons chaque jour les funestes conséquences, une pauvre petite créature reçut le jour, il y a nombre d'années, dans une famille parfaitement honorable. Il semblait urgent pour l'honneur de tous ses membres de voiler sous le sceau d'un inviolable secret, et la faute, et celle qui en était l'innocent et malheureux fruit. La petite fille fut donc confiée dès sa naissance aux soins d'une nourrice de la plus basse classe du peuple. Elle grandit, privée des caresses maternelles, ignorant que sa naissance aurait dû l'élever au-dessus de la condition pauvre et laborieuse où elle était placée. Mais il

est plus facile de dérober aux regards curieux une chute honteuse, que d'étouffer au fond du cœur le sentiment de l'amour paternel. Pendant quelque temps, un œil vigilant et plein de tendresse suivait de loin et sans être connu, le petit être qui lui devait le jour et à qui il était lié par toutes les fibres de son cœur. Un ami fidèle remettait exactement à la nourrice le salaire de chaque mois. Peu à peu, de crainte que le secret ne fût découvert, l'enfant fut délaissée. Dix ans s'écoulèrent de la sorte : l'enfant grandit dans l'abandon, la misère et ce qui en est la suite, n'entrevoiant rien au-delà de la sphère étroite où elle vivait. Elle avait été envoyée par sa nourrice à la classe externe : sa maîtresse, la rencontrant un jour dans la rue, lui demande pourquoi elle ne vient plus à l'école depuis quelque temps. — Ah ! répond l'enfant, c'est que maintenant je suis servante et je garde des enfants. — Un mariage légitime et sanctionné par la bénédiction religieuse avait racheté, sinon effacé la tache d'une malheureuse faute. Le remords aussi avait fait entendre sa puissante voix dans le cœur du père. La divine providence se servit d'un voyage qu'il fit à Paris pour amener par des voies imperceptibles une amélioration dans la position de l'enfant. Poussé par cette voie secrète qui le pressait intérieurement, M. N... se rend auprès d'un de nos dignes Missionnaires qu'il connaissait à Smyrne et lui fait part de ses combats et de ses craintes sur l'état où il laisse son enfant. Il en reçoit les plus salutaires avis. Étant rentré en grâce avec son Dieu par la réception des sacrements, il prend une résolution décisive, et me la fait conduire secrètement. Ordre me fut donné de lui faire partager les soins et l'instruction des enfants de famille que nous élevons au pensionnat. Personne n'eut connaissance des motifs de ce changement de position. La pension était exactement payée et je reçus la recommandation de laisser à notre nouvelle élève la facilité de se procurer les jouissances de son âge.

Se croyant orpheline, elle s'était accoutumée à me regarder comme sa mère et me témoignait en toutes circonstances une affection que je payais d'un juste retour. Mais qu'il était pénible pour mon cœur de la voir ainsi éloignée des caresses maternelles et privée forcément de partager avec ses frères et sœurs les douceurs de la vie de famille ! Une de ses sœurs était aussi pensionnaire et liée avec elle, sans la connaître, d'une amitié étroite. Les parents, craignant que la ressemblance des deux sœurs ne fit deviner le secret, l'en retirèrent peu de temps après. Souvent une voix amie engageait M. et M^{me} N... à déchirer le voile funeste qui mettait entre eux et leur fille une barrière infranchissable, mais toujours sans résultat. Sur ces entrefaites arriva l'époque de la première communion. Je crus devoir tenter un suprême effort, et pressai vivement la mère d'assister à cette touchante cérémonie, comptant bien qu'elle en serait émue et que j'en obtiendrais un bon effet. Il me fut impossible de l'y faire consentir, tant elle redoutait l'impression que ferait sur elle ce spectacle. Plus tard je voulus établir entre l'enfant et ses parents une correspondance par lettres : cela me semblait être un moyen d'en venir plus tard à un rapprochement. Cette démarche n'eut pas plus de succès que les précédentes. Je dus renoncer à rien obtenir. La jeunesse insouciant et volage avait fait place, chez la jeune fille, à cet âge où l'imagination ardente s'élançait vers un avenir qui l'attire sans cesse par un instinct secret de bonheur et de jouissance. Elle venait de terminer ses études et avait, grâce à son bon esprit et à son intelligence développée, acquis des connaissances et des talents assez étendus. Mais, pour la pauvre orpheline, je l'appellerai ainsi, puisque telle était sa conviction, toutes les espérances s'évanouissaient dans les nuages obscurs qui enveloppaient son existence. Malheureusement pour elle, le funeste secret que je gardais avec tant de soin, bien que toute la ville, hormis elle, en

eût alors connaissance, lui fut révélé par une de ses compagnes. Celle-ci l'engagea même à se sauver de la maison et à aller retrouver son père et sa mère. Elle eut assez de franchise pour demander les conseils de sa maîtresse, qui lui fit sentir les graves inconvénients d'une telle conduite, en sorte qu'elle renonça à son projet. Dès ce moment, une tristesse profonde se peignit sur tous les traits de la jeune fille. Son père était là tout près ; chaque jour il lui était facile de plonger son regard dans le jardin de la maison paternelle, elle rencontrait sa mère et ses sœurs, et pas un mot, pas un geste ne devait trahir les sentiments si divers qui, à cette vue, bouleversaient son âme aimante. Sa santé en fut bientôt altérée, et, malgré les soins et la tendresse plus grande encore dont nous nous efforcions de l'entourer, elle dépérissait chaque jour. Deux ans s'écoulèrent de la sorte : ce fut, pour elle, deux années d'angoisses et de cruels chagrins. Un événement dont les suites devaient avoir pour la pauvre affligée les plus heureux résultats vint mettre un terme à tant de douleurs. M. N..., son père, fut soudainement frappé d'un mal violent et dangereux et expira au bout de quelques heures. On ne peut se figurer le violent chagrin de la jeune fille en apprenant que son père avait rendu le dernier soupir. Elle demandait à grands cris à aller le voir et à l'embrasser. Ce fut alors une scène vraiment déchirante : plongée dans la plus profonde douleur, elle se jetait dans nos bras, laissant échapper des torrents de larmes et poussant des cris de désespoir. Ayant réussi à la calmer, nous l'engageâmes à écrire à sa mère et à faire un dernier appel à sa tendresse. Les expressions vives et touchantes que lui suggéra son cœur brisé d'amertumes ne devaient avoir aucun effet. Soit que M^{me} N... redoutât l'impression que ferait sur elle cette lecture, soit qu'elle ne se sentît pas le courage de faire le pas décisif, elle refusa de la lire. Dans ce moment critique, les minutes valaient des

heures. Il importait de ne pas perdre un instant d'un temps si précieux. La religion plaidait en faveur de la triste orpheline ; d'un autre côté, le fidèle ami dont j'ai parlé au commencement, et qui lui avait toujours témoigné une affection paternelle, fit valoir les droits de sa protégée. Il pressa vivement la mère par les motifs les plus forts de reconnaître sa fille. — Madame, lui dit-il, en agissant ainsi, vous accomplirez un devoir de justice et de moralité. — C'en était fait, la cause était gagnée. Je crus devoir, pour éviter à M^{me} N... un aveu pénible, l'informer que sa fille était instruite de tout. Heureuse du bon succès de cette affaire, j'en informai notre chère enfant et la prévins que le soir même je la conduirais à sa mère. Cette nouvelle lui causa deux émotions toutes différentes : la joie de rentrer dans le sein de sa famille où elle trouvait enfin ces jouissances du cœur après lesquelles elle avait tant soupiré, était presque effacée par la douleur de quitter ses secondes mères. Elle ne cessait de me répéter : — Promettez-moi, au moins, que je reviendrai. Puis elle se jetait en pleurant dans les bras de son protecteur, attendri autant que nous par cette scène touchante. Le moment du départ arriva : revêtue de vêtements de deuil qu'on avait confectionnés à la hâte, elle me suivit jusqu'à la maison paternelle, qui désormais devait être sa demeure, et tout près de la nôtre, comme je l'ai dit plus haut. Je renonce, mon Très-Honoré Père, à vous peindre la scène dont nous fûmes alors témoins : la mère serrait la fille dans ses bras et la baignait de ses larmes, celle-ci lui prodiguait mille caresses. L'émotion fut si vive qu'elles tombèrent évanouies l'une et l'autre, et que je dus avoir recours à un flacon d'éther que j'avais apporté par précaution. Revenues à elles, la scène attendrissante se renouvela : le frère embrassait sa sœur, l'assurant de son amitié et de sa protection ; ses sœurs, qui avaient souvent parlé d'elle, louant son habileté au travail et son goût sans la connaître, lui

donnèrent des marques de leur affection. Quelques jours après, M^{me} N... vint en secret me remercier avec attendrissement et en pleurant de l'éducation que j'avais donnée à sa fille. Le lendemain, la visite de l'oncle, frère du défunt, excita les mêmes émotions. Il est plus facile de deviner que de raconter les suites de cet événement. Dès le lendemain, la mère et les trois filles assistaient à la messe chez nous et allaient s'asseoir à la table Eucharistique, comme pour resserrer les nouveaux liens qui venaient de se former entre elles. Malgré son bonheur, notre chère enfant n'a pas cessé de nous témoigner une affection pleine de reconnaissance, et revient fréquemment dans l'asile où s'écoulèrent les tristes années de sa jeunesse.

Avant de clore ces longs détails, mon Très-Honoré Père, je me fais un plaisir de vous parler du bien qui s'opère dans les divers établissements de nos Sœurs de Smyrne. L'hôpital français, outre les malades auxquels on procure, avec les soins matériels, le bienfait des secours religieux, voit grandir et se développer chaque année l'œuvre de l'instruction de la jeunesse. Les enfants de ce quartier populeux, au nombre de près de trois cents, remplissent les classes construites il y a peu d'années. Le local n'étant plus suffisant, un nouveau bâtiment vient encore d'être construit. C'est là qu'à côté des classes externes de filles, très-bien dirigées à tous égards, s'élève le local destiné aux petits garçons. Cette classe obtient des résultats vraiment étonnants. La Sœur est aimée des enfants et des parents, qui viennent eux-mêmes me faire les plus brillants éloges de la manière dont elle dirige les études. Ces enfants reçoivent une éducation qui les prépare à entrer ensuite au collège de la Propagande, où nos dignes Missionnaires justifient si bien, par leur zèle et leur talent reconnu, la confiance qui leur est généralement acquise. L'hôpital Saint-Antoine aussi voit annuellement un nombre considérable de malades et de

moribonds subir les douces influences de la charité chrétienne. Il faut ajouter que, par les bons soins de nos Sœurs, pas un malade ne meurt sans sacrement et que plus d'une conversion vient réjouir leur cœur. C'est ce qui arriva pour une femme turque qui avait déposé son enfant à la porte. Recueillie à l'hôpital, elle y a reçu le saint Baptême et est morte peu après, nous laissant sa petite fille qui a été aussi baptisée. Les Turcs ont fait les plus actives recherches pour nous arracher cette enfant, que j'ai dû transporter de maison en maison. Enfin, craignant toujours qu'elle ne fût découverte, je l'ai envoyée chez nos Sœurs de N... où elle est à l'abri de toute recherche.

Quant à la maison de Bournabat, que j'aurais dû mettre au premier rang comme la plus ancienne, c'est comme une seconde Providence placée hors de Smyrne. Là, de même que dans la maison de Marie, toutes les œuvres se donnent rendez-vous : soins des malades au dispensaire et à domicile, école gratuite pour les deux sexes, éducation des enfants de famille, auprès desquels le zèle a de quoi s'exercer autant qu'auprès des indigents, orphelinat qui est en voie de progrès et admirablement soutenu par les Jeunes Économes. Tout cela ne vient-il pas à l'appui de la parole de Notre-Seigneur citée plus haut : — En vérité, en vérité, etc. ? Il faut dire encore que Dieu bénit visiblement cette maison qui possède les sympathies de la population. Elle en a bien donné des preuves dans la dernière maladie de la bonne Sœur Dumetz. La douleur de nos Sœurs était celle de tous et chacun en donnait des témoignages touchants.

Puisse le Dieu de saint Vincent continuer à nous bénir et à nous protéger comme il l'a fait jusqu'à ce jour ! Puissent surtout les Filles de ce bienheureux Père être toujours animées de son esprit qui peut seul assurer le succès de leurs travaux ! Pour l'obtenir, mon Très-Honoré Père, je sollicite

pour nous toutes votre paternelle bénédiction, vous priant d'agréer l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Mon Très-Honoré Père,

En Jésus et en Marie Immaculée,

Votre très-obéissante fille,

SŒUR MARIE GIGNOUX.

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

Lettre de M. CASSAGNES, Supérieur des Prêtres de la Mission, à Monastir, à M. le DIRECTEUR des Écoles d'Orient à Paris.

Monastir, le 8 avril 1873.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

L'intérêt que l'œuvre des Écoles d'Orient porte à notre petite Mission, me fait un devoir de vous tenir au courant du bien qui se fait ici par son entremise. L'ancienne Macédoine, où se trouve notre Mission, rappelle de si glorieux souvenirs, au point de vue profane et religieux, qu'on aimerait à la voir reprendre une nouvelle vie.

La population bulgare, qui est actuellement la population dominante de ce pays, a inspiré partout de vives sympathies qui, malheureusement, n'ont pas toujours été suivies d'un sérieux résultat. Bien des défections ont, plus ou moins, paralysé les trop brillantes espérances qu'on avait conçues. On s'était imaginé qu'une nation asservie depuis tant de siècles par le schisme et par un clergé mercenaire

se rétablirait en quelques jours ou quelques mois, comme un malade après une dangereuse maladie.

Il est bien vrai que Dieu a fait les nations guérissables; mais ordinairement le mal des masses est plus contagieux que celui des particuliers, et leur convalescence est toujours lente, surtout quand elle fait suite à une contagion de schisme.

Les préjugés de l'enfance et de l'éducation, l'amour-propre national, les intérêts matériels qui unissent entre eux les divers membres des corporations et qui en font comme une association de famille, ne sont pas de petits obstacles pour un retour à la vérité, même reconnue et appréciée. Quand on a longtemps vécu au milieu des Bulgares, on voit qu'ils ont fait un pas immense et des progrès qui ont fait naître au sein des masses des aspirations de tous genres.

Depuis que la question religieuse s'est agitée entre les Grecs et les Bulgares, les écoles ont été le grand champ de bataille. Les deux partis comprennent très-bien que c'est là le point important, le point capital, et pour ainsi dire la question de vie et de mort pour l'un ou pour l'autre.

L'antagonisme et la rivalité sont à leur comble. On se dispute avec acharnement chaque pouce de terrain. Le parti Grec se distingue particulièrement par la haute position et la fortune de ses partisans, et aussi par un choix plus remarquable dans son personnel d'enseignement. Mais afin de conserver encore quelque temps un reste de prestige, il est obligé de s'imposer des sacrifices immenses pour subvenir à la rétribution de ses professeurs.

Le parti Bulgare, qui est le parti le moins riche, y va plus simplement. Ses professeurs n'ont rien de bien remarquable. Leur solde est minime. Malgré cela il grandit à vue d'œil et va tous les jours grossissant comme un torrent qui envahit peu à peu tous les villages et les quartiers les plus peuplés.

de cette ville. Ces rapides victoires des Bulgares font naître journellement quelques nouvelles étincelles de haine et de discorde entre les deux partis. Vous diriez presque qu'ils ressemblent à deux armées ennemies qui, hier encore, se disaient sœurs de dogmes, de croyance, de culte, de pratiques, de liturgie, d'église, d'écoles, etc., et qui aujourd'hui ne veulent plus rien avoir de commun entre elles. Cette animosité a pris encore une nouvelle intensité depuis que le patriarche actuel de Constantinople, en vertu de l'infaillibilité de son prétendu saint Synode, a osé lancer l'excommunication majeure contre le clergé et la nation bulgare tout entière. Ce dernier acte a été le coup de grâce que le clergé et le parti grec ont porté à leur cause. Cette excommunication, basée sur une question, non de dogme, mais de pure nationalité, a soulevé un cri d'indignation et d'anathème dans le cœur de tous les Bulgares qui se sont sentis vivement froissés par une telle déclaration.

Autrefois les Catholiques étaient les seuls qui avaient le privilège d'être appelés par les Grecs du nom de *Papistans*; mais depuis longtemps, et surtout depuis l'excommunication susdite du patriarcat, nous avons l'honneur d'avoir beaucoup de *Confrères Papistans*. De même qu'autrefois tout ce qui n'était pas Romain était compté parmi les Barbares; de même aujourd'hui les Grecs appellent Papistans tous les pauvres Bulgares ou les pauvres Valaques qui ne veulent pas reconnaître leur infailible suprématie.

Que dis-je? ces nouveaux Papistans ont tout à coup perdu aux yeux des Grecs leur caractère de Chrétiens; aussi dans certains endroits, si quelques-uns d'entre eux reviennent à pénitence, on les rebaptise comme les infidèles. Les correspondances des journaux parlent souvent des baptêmes réitérés par des prêtres grecs sur des enfants qui avaient été déjà baptisés par des prêtres bulgares.

Selon toute conjecture, la rivalité et l'animosité iront tous

les jours croissant, et où tout cela aboutira-t-il? Il n'est pas encore facile de le déterminer; mais ce qu'il y a de probable, sinon de certain, c'est que tout cela ne contribuera pas peu à la démolition de ce que les Orientaux appelaient autrefois avec orgueil la Grande Église. La désorganisation intérieure qui la mine de tous côtés n'est guère propre à enfler sa vanité; aussi on entend bien rarement les fanfaronnades qu'on débitait autrefois avec tant de complaisance contre le Souverain Pontife ou contre l'Église catholique, etc.

Les hommes bien pensants dans les deux camps rivaux admirent la belle organisation de l'Église catholique et envient sa prospérité, malgré la tempête qu'elle éprouve en ce moment. Aussi n'en parlent-ils qu'avec convenance et respect. Souvent même ils ne se cachent pas pour nous donner dans leurs entretiens des témoignages publics du désir et du plaisir qu'ils auraient de voir l'union des deux Églises d'Orient et d'Occident se réaliser au plus tôt pour le bien général de tous les Chrétiens.

Avant-hier nous avons été invités, mes confrères et moi, à une assemblée tenue dans l'hôpital civil. Mes deux confrères y ont été et on les a traités avec beaucoup d'égard et de distinction. L'évêque grec, en présence de tous les notables réunis, a fait des vœux sans crainte ni respect humain, pour la réunion des deux Églises. Il y a quelques années, un évêque grec n'aurait pas ainsi tenu publiquement un semblable langage, parce qu'il aurait cru scandaliser tous ses auditeurs.

Il y a quelques mois à peine je fis un petit voyage à Vélissa. Avant de partir j'eus la pensée d'aller rendre visite à l'évêque bulgare, M^r Génadius, que j'avais connu et vu plusieurs fois à Monastir. Je reçus, de la part de ce bon vieillard, des marques d'affection et de bienveillance que je ne saurais exprimer. Il me fit un accueil aussi gracieux que

si j'avais été un de ses collègues ou un de ses proches parents. Il m'adressa même des reproches de ce que je n'étais pas venu directement chez lui pour lui demander l'hospitalité pendant mon séjour à Vélissa, parce que, me disait-il, il aurait été trop heureux de me recevoir. Puis il m'invita à rester chez lui jusqu'à mon départ. Depuis lors, ce respectable vieillard a dû, à cause de son grand âge et de ses infirmités, se retirer de nouveau à Monastir et, aussitôt après son arrivée, il s'est empressé de venir me rendre sa visite. Il nous engage souvent à venir le voir, et nous y avons été plusieurs fois. Il nous reçoit toujours avec une cordialité et une sympathie peu communes. Si l'union des Églises ne dépendait que de lui et de sa volonté privée, je suis persuadé qu'on viendrait facilement à bout de la réaliser.

En un mot, nous n'avons jamais été plus tranquilles et plus estimés que nous ne le sommes maintenant. Toutes les oppositions qu'on nous suscitait autrefois ont complètement cessé. Comme nous nous tenons parfaitement en dehors des querelles des deux partis, nous vivons en bonne intelligence avec tous. Grâce à cette bienveillance que nous rencontrons de part et d'autre, j'espère que notre petite école pourra se développer peu à peu, surtout parmi les hétérodoxes. Comme l'enseignement de la langue française ne suffisait pas aux besoins de nos écoliers, nous avons profité du secours que votre œuvre nous accorde pour nous adjoindre deux autres professeurs, l'un pour la langue turque et l'autre pour la langue grecque.

Nous avons en ce moment à notre école, outre les catholiques, vingt élèves hétérodoxes, dont dix sont juifs et de très-bonne famille. Les dix autres sont Bulgares ou Valaques. Bien que ces élèves appartiennent à des cultes différents, ils vivent néanmoins en très-bonne harmonie entre eux, ce à quoi je ne m'attendais pas trop de leur part lors de leur admission. Il est possible que si nous avions admis

moins de juifs, nous aurions eu plus de chrétiens ; mais nous n'avons pas cru devoir tenir compte de cette considération, vu surtout qu'on nous les a présentés tous les dix à la fois, et que leurs parents ont été on ne peut plus conciliants pour toutes les conditions que nous leur avons imposées.

On compte à Monastir environ 3,000 juifs. Leur langue maternelle est la langue espagnole : aussi nos petits juifs de l'école ont une plus grande facilité pour apprendre le français que les autres élèves, bien qu'ils ne soient pas naturellement fort ardents pour l'étude, parce que leur langue a une très-grande similitude avec la nôtre. Avec un peu d'italien et un peu de patois du midi de la France, nous pouvons nous comprendre les uns les autres, quand nous sommes embarrassés en français.

J'ai admiré plusieurs fois la candeur et la simplicité de ces petits juifs. Si parfois l'un d'entre eux se permettait de me dire quelque parole inconvenante, il était immédiatement dénoncé avec indignation par ses camarades, qui lui faisaient de vifs reproches d'avoir osé dire à son maître *une parole noire, una palabra negra*. Ils me déclaraient en même temps qu'en sortant de l'école ils iraient le dénoncer à son père, afin qu'il reçût une bonne leçon et n'eût plus la hardiesse de me dire des *paroles noires*. Aussi, grâce à leur bonne volonté, *les paroles noires* ont presque totalement disparu de l'école. Quand ils ont quelque fête, plusieurs d'entre eux nous apportent de petits cadeaux. Hier ils sont venus tous ensemble et tout joyeux nous apporter chacun *les pains saints*, ou gâteaux de Pâques, qu'ils nous avaient, disaient-ils, préparés de leurs propres mains, pour nous régaler. Ces braves garçons sont très-honorés de ce que nous ne faisons pas de difficulté de manger leur pain saint. Toutes les fois aussi que nous allons voir leurs parents chez eux, ils nous reçoivent comme de grands personnages,

avec tout le cérémonial possible. Ce jour de visite est un grand jour de fête pour toute la famille. On dirait que c'est pour eux un jour de bénédiction. Dans ces temps malheureux, où l'on voit quelquefois les ministres de Dieu insultés et méprisés par les enfants de la véritable Église, par des chrétiens, il est bien doux et bien consolant de recevoir ainsi des marques de respect et de reconnaissance de la part de ceux dont on devrait en attendre le moins, et qui pourraient sous bien des rapports faire rougir ceux qui, de nos jours, ne veulent plus reconnaître de principes d'autorité et qui croient s'honorer beaucoup par le mépris de tout ce qui est digne de nos respects.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, les sentiments de respect et de reconnaissance, avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble serviteur,

CASSAGNES,

I. p. d. l. M.

GRÈCE

*Lettre de Sœur GILLOT à M. le DIRECTEUR des Écoles
d'Orient à Paris.*

Santorin.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

C'est avec tout l'élan d'un cœur pénétré des sentiments de la plus vive gratitude, que je viens vous exprimer mes remerciements, pour la part que vous avez bien voulu nous accorder dans la répartition des secours de votre Œuvre bénie.

Oui, Monsieur le Directeur, je crois pouvoir vous dire qu'ici ils sont doublement appréciés, par suite de l'extrême misère de nos pauvres insulaires. Ils sont tellement dénués de ressources qu'ils ne cessent de recourir à nous, nous faisant de leur triste position des récits qui nous fendent le cœur, et nous forcent de donner au-delà de nos faibles moyens. Tous les jours aussi ce sont de nouvelles supplications pour nous prier d'admettre dans notre internat leurs malheureux enfants, à qui ils ne peuvent donner le pain quotidien, et qui nous arrivent aussi pauvres, aussi nos que le divin enfant de Bethléem. Comment les repousser, ces pauvres enfants, lorsqu'on connaît les dangers auxquels ils sont exposés au milieu d'une population presque entièrement schismatique et qui ne manque ni d'activité, ni de ruse pour propager ses erreurs?

Souvent aussi ils nous suscitent mille tracasseries pour

paralyser nos œuvres, et surtout pour empêcher les enfants de fréquenter nos classes ; car ils voient avec des yeux de dépit le changement qui s'opère en eux par suite des lumières qui leur sont communiquées et qui ne manquent pas de produire des fruits de salut, comme vous serez à même de le voir par le trait suivant, qu'il m'est si doux de vous rapporter.

Dernièrement une de nos chères enfants de Marie, ayant la douleur d'avoir sa mère schismatique, a eu la générosité de confesser sa foi en sa présence avec une fermeté digne des premiers siècles de l'Église.

Cette chère enfant nous a été confiée par le père (catholique de religion) depuis à peu près huit ans, avec recommandation de ne jamais la confier à la mère sans une lettre de sa part ; car, étant musicien de profession, il est presque toujours séparé de sa femme. Il nous ajouta de plus que, d'après les conventions faites dans le contrat de mariage, tous ses enfants devaient être catholiques, et que, par conséquent, sa chère fille devait être élevée comme telle. Nous nous empressâmes donc de répondre de notre mieux aux intentions si justes du père, et notre petite néophyte ne tarda pas à ouvrir son cœur aux douces impulsions de la grâce, et à faire de rapides progrès dans la vertu.

Néanmoins, l'ennemi de tout bien, qui ne dort jamais, ne manqua pas de livrer de rudes combats à cette âme, objet des prédilections du Seigneur ! Mais la fréquentation de la divine Eucharistie la rendit invincible et lui donna un courage surhumain lorsqu'elle fut en butte aux caresses et aux menaces de sa mère, venue exprès de Patras pour la prendre et la faire changer de religion ; ce que l'enfant ne tarda pas à reconnaître. Au milieu de tous ces pénibles débats, il nous fut facile de voir que l'Esprit-Saint dictait les paroles qui sortaient de la bouche de cette chère enfant, qui s'estimait heureuse de prouver son amour au

Divin Maître. Elle résista donc, soit aux persécutions, soit aux promesses les plus séduisantes. Sa mère, honteuse de se voir vaincue par cette enfant, se répandit en plaintes auprès des autorités locales, et un peu plus tard auprès de celles de la capitale et du saint Synode, qui ne purent lui donner droit, vu la volonté formelle de la jeune fille, à qui on ne manqua pas de faire subir un interrogatoire. J'avais aussi en mains les lettres du père, dans lesquelles il me disait de ne jamais donner sa fille à d'autres qu'à lui; défense qui était sacrée pour moi, et pour laquelle j'étais disposée à souffrir toutes les tracasseries que cette mère irritée pourrait nous susciter, me rappelant la promesse du Sauveur en faveur de ceux qui souffrent persécution pour la justice.

Mes prévisions ne tardèrent pas à se réaliser, car à peine quelques jours s'étaient-ils écoulés qu'on vint nous informer que cette malheureuse femme avait fait publier un article dans le journal, où elle se répandait en calomnies contre l'établissement et les Sœurs; ce que nous supportâmes en paix, nous estimant heureuses de continuer de donner nos soins à sa chère fille, qui persévère dans ses bons sentiments, faisant par là l'édification de toutes ses compagnes.

Néanmoins ceux qui avaient été forcés de nous rendre justice n'en restèrent pas là; ils profitèrent de cette circonstance et des malheurs de notre chère patrie, et intimèrent aux enfants schismatiques l'interdiction formelle de nos écoles, si nous ne consentions pas à suivre le programme d'éducation et d'enseignement qu'ils voulaient nous imposer.

Or, le premier article de ce programme statuait qu'un prêtre schismatique viendrait dans nos classes catéchiser les enfants. Je m'abstiens de vous énumérer les autres, qui étaient plus ou moins inacceptables. Vous comprenez que

nous repoussâmes avec énergie des propositions si contraires aux lois de notre conscience. En conséquence, nous nous déterminâmes à congédier (non sans avoir le cœur navré de peine) tous les enfants schismatiques, tant internes qu'externes; ce qui fut une désolation pour leurs familles, car les schismatiques eux-mêmes apprécient le bienfait de nos écoles. Aussi sommes-nous depuis ce temps assaillies par les instances les plus vives, afin de nous déterminer à changer de résolution, ce que nous ne pouvons faire tant que le gouvernement hellénique se montrera si hostile à notre foi.

Il en résulte que les parents, ne pouvant se résoudre à envoyer leurs enfants aux écoles grecques, ont pris le parti, jusqu'à nouvel ordre, de les garder près d'eux. Ils sont heureux, lorsque la Divine Providence leur fournit le moyen de se procurer une de nos anciennes élèves pour suppléer aux soins que nous ne pouvons leur donner malgré notre bonne volonté.

En attendant que le bon Maître nous vienne en aide et mette fin à toutes ces tracasseries, nous avons la douce jouissance de prodiguer nos soins aux chers enfants catholiques, dont la majeure partie appartiennent aux habitants du pays. Les autres nous ont été envoyés d'Athènes, de Syra, de Tine, de Crète, de Patras, de Chio, de Constantinople, de Smyrne et même d'Alexandrie, pour sauvegarder leur foi. Dernièrement j'ai reçu des demandes d'admission venant de la Russie, mais à mon grand regret je me suis vue forcée d'y répondre par un refus; car nos ressources, déjà si minimes, ont été restreintes cette année par suite de malheurs qui semblent nous menacer encore.

Nos chères petites filles, qui comprennent notre douleur, ne cessent de faire monter des vœux suppliants vers le Ciel en faveur de notre infortunée patrie, et de notre Pontife bien-aimé pour qui elles seraient heureuses de sa-

crifier leur vie afin de le délivrer des mains de ses persécuteurs.

Oui, Monsieur le Directeur, mon cœur éprouve une bien douce satisfaction en vous donnant un témoignage des plus consolants au sujet de la ferveur de ces chères enfants, et surtout de celles qui ont le bonheur d'être enfants de Marie. Presque toutes, parmi ces dernières, ont la précieuse faveur de faire la sainte Communion tous les dimanches, et les plus privilégiées plusieurs fois la semaine.

Nous ne doutons nullement que ce ne soit cet aliment céleste qui entretient en elle cet esprit de piété qui les anime, même au milieu de leurs occupations extérieures ; car nous élevons nos orphelines à tous les ouvrages manuels propres à en faire plus tard de bonnes ménagères ; tels que les travaux d'aiguille en tout genre, à faire le pain, laver la lessive, repasser, faire la cuisine, etc.

Elles suivent aussi un cours d'études scolaires propre à leur fournir, en nous quittant, un moyen de subsistance en se plaçant dans d'honnêtes familles, où elles font l'éducation des enfants. Souvent elles nous sont demandées plusieurs années à l'avance, et, malgré cette précaution, nous sommes loin de pouvoir répondre aux pressantes sollicitations qui nous sont faites. Oh ! oui, c'est de tout l'élan de nos cœurs que nous conjurons la Divine Providence de verser sur votre Œuvre bénie la douce rosée de ses plus abondantes bénédictions, afin qu'elle puisse nous venir en aide et nous faire recueillir un plus grand nombre d'enfants qui ne cessent de soupirer après le jour où ils pourront recevoir cette éducation chrétienne qui les mettra à même de combattre les bons combats du Seigneur.

Parmi nos orphelins, comme parmi nos orphelines, nous en avons plusieurs qui ont l'avantage d'avoir ou un père, ou une mère catholique, ce qui leur procure la faveur d'être élevés comme tels, et c'est surtout parmi eux que nous

trouvons à faire beaucoup de bien. Outre que nous les arrachons presque toujours des mains du schisme, ces chers enfants, en rentrant sous le toit paternel, deviennent des prédicateurs muets pour les membres de la famille qui n'ont pas le bonheur d'être dans le giron de l'Église ; car ils ne peuvent s'empêcher d'admirer leurs bons sentiments et leur bonne conduite, fruit de l'éducation qu'ils reçoivent parmi nous.

Que ne puis-je, Monsieur le Directeur, vous faire connaître quelques-unes des lettres que nous recevons des chers enfants qui nous ont quittés ? Elles vous feraient apprécier, je n'en doute pas, l'efficacité des précieux secours que nous recevons de votre OEuvre si belle et si chère. Chaque jour nous pouvons constater avec consolation que la bonne semence jetée dans ces jeunes cœurs y a poussé de profondes racines, que le feu de la persécution même ne parvient pas à détruire. Que d'âmes généreuses nous trouverions parmi les dissidents, si ces pauvres enfants avaient la liberté de conscience pour suivre les impulsions de la grâce ! Que de fois nos cœurs sont attendris jusqu'aux larmes à la vue de leurs combats et des bons sentiments qui les animent !

Il me serait bien doux de mettre au jour plusieurs traits bien édifiants, mais je vous dirai en confidence, Monsieur le Directeur, que des raisons de prudence me font un devoir de me taire, afin de ne compromettre l'avenir de personne ; car ici plus que partout ailleurs nous devons veiller à faire le bien dans l'ombre, afin de ne pas donner prise au schisme, qui est plus que jamais désireux de nous trouver en défaut.

Comme vos Bulletins sont répandus dans le public, et que la langue française est connue dans toutes les parties de la Grèce, une imprudence de notre part pourrait nuire à la position de telle ou telle famille de nos chers enfants, ce

qui serait pour nous non-seulement un chagrin, mais un prétexte de vexations nouvelles.

Que vos charitables associés soient bien convaincus que rien n'est perdu, ni dans le cœur de nos chers enfants, ni dans l'ensemble de leur conduite, des aumônes qui nous viennent de l'*Oeuvre des Écoles d'Orient*.

Toutes mes Sœurs sont heureuses de s'unir à moi pour vous offrir l'hommage du très-profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

Sœur M. GILLOR,
Supérieure.

VISITE ET DESCRIPTION DES RUINES D'ÉPHÈSE

Lettre de M. V. GIAMPAOLO à M. N.

Smyrne, le 13 juin 1872.

Éphèse, ville la plus ancienne et métropole de l'Ionie, se trouve placée au fond d'un très-beau golfe sur la côte occidentale de l'Asie Mineure, non loin de Smyrne. Une voie commode et solide à la fois, comme les Romains se plaisaient à en construire, devait sans aucun doute mettre en communication les deux villes les plus illustres de cette contrée; mais de cette route il n'y a plus aucune trace. Jusqu'à ces derniers temps un chemin, ouvrage plutôt de la nature que des hommes, et qui n'était pas toujours commode, conduisait les rares voyageurs et amateurs d'antiquités, de Smyrne aux ruines d'Éphèse; je dis ruines, parce que, en effet, depuis quelques siècles, Éphèse n'est plus qu'une ruine. Dans ces dernières années, une compagnie anglaise a fait construire un chemin de fer qui partant de Smyrne doit mettre l'intérieur de l'Asie Mineure en communication avec cette ville. Ce chemin s'arrête à Aïdin, capitale du Vilayet, province du même nom, située aux pieds de la haute esplanade sur laquelle se trouvent les ruines de Tralle. Des difficultés survenues de la nature du terrain ayant empêché de tracer la chaîne du Mesagis, les entrepreneurs furent obligés de quitter la ligne droite et de se diriger vers Éphèse, d'où, traversant les défilés qui séparent

le mont Coressus du Mesagis, on passe par le bassin du Caistro dans celui du Méandre. De cette façon le voyage de Smyrne à Éphèse est devenu très-facile; aussi depuis cette époque les visiteurs de ces ruines sont-ils très-nombreux : les uns attirés par le goût des choses anciennes, les autres par un simple mobile de curiosité, d'autres enfin par un sentiment de religieuse piété : ils se rappellent que ce fut à Éphèse que les apôtres saint Jean et saint Paul firent un long séjour et donnèrent tant de preuves de leur zèle pour la gloire du nom de Jésus-Christ ; que ce fut là que, selon une opinion constante, la mère du Sauveur vécut dans la retraite; que ce fut enfin dans les murs de cette ville, qu'un concile proclama solennellement Marie vraie mère de Dieu, contre les blasphèmes de l'impie Nestorius.

Mû par ces souvenirs, si chers à tous les cœurs chrétiens, M^{re} Spaccapietra, notre archevêque, conçut le dessein de faire, pour la troisième fois, ce dévot pèlerinage. Il eut à peine manifesté son projet, qu'une caravane de quatre-vingts personnes, composée d'ecclésiastiques et de fidèles, se joignit à lui. Pour moi, j'acceptai avec joie l'invitation qui me fut offerte d'en faire partie, et je me mis en route avec cette pieuse compagnie, heureux de visiter pour la cinquième fois ces ruines et ce sol remplis de si religieux souvenirs. C'est de ce voyage que je vais vous parler. Le mercredi 24 avril fut le jour fixé, le départ eut lieu à sept heures et demie du matin. Le ciel était beau; le soleil, déjà levé sur l'horizon, réjouissait des brillants rayons de sa vive lumière les champs couverts d'une fraîche verdure; une brise légère tempérant ses ardeurs; tout promettait une de ces belles journées qui, dans ces contrées, ne sont point rares. Nos espérances ne furent pas trompées. Toute la compagnie prit place dans les wagons que le directeur du chemin de fer avait mis à notre disposition et nous voilà en route. Tout d'abord on parcourt une ligne droite au milieu de jardins

bordés de bois d'orangers et de mûriers, puis montant le long des côtes opposées au mont Sagus, qui, avec son château en ruines, domine Smyrne, on descend dans la plaine d'où sort le fameux torrent de Moles, sur les rives duquel on prétend qu'Homère vit la lumière. De ce point jusqu'à Éphèse on traverse une vallée continue, suivant des lignes tantôt droites, tantôt courbes, soit pour éviter les lieux marécageux, soit pour tourner les collines et les montagnes qui s'avancent capricieusement dans la plaine. A droite, l'horizon est borné par les sommets du Corax et du Gallesus; à gauche, la vallée va se terminer au pied de la montagne Imolus, dont les rochers de granit s'étendent vers l'Orient pour aller se perdre, après s'être réunis au Mesagis, dans le groupe de Cadmus aux limites de la Frise et du Cario. La vaillante armée des croisés de France, guidée par le roi Louis VII, surnommé le Jeune, traversa cette plaine vers la moitié du douzième siècle; de Smyrne elle marchait vers Éphèse, où elle s'arrêta pour célébrer la fête de Noël. On voit encore dans les environs de cette ville la vallée où les courageux chevaliers de la Croix rencontrèrent, pour la première fois, les Turcs, les repoussèrent et reportèrent avec joie les *prémices de leurs têtes*, comme s'exprime Odon de Deuil, abbé de Saint-Denis, dans la relation qu'il composa de cette expédition, dont il faisait partie en qualité d'aumônier du roi. Il est triste de voir cette vaste étendue de plaines, naturellement si riches, dépouillées en grande partie de toute végétation, hérissées de buissons, ou bien parfois traversées d'eaux marécageuses, dont les exhalaisons malsaines en rendent le séjour dangereux. Le terrain cependant, loin d'être stérile ou infécond, est au contraire généralement d'une fertilité extraordinaire; mais le petit nombre d'habitants, l'apathie des rares fermiers, le défaut d'encouragement et tant d'autres causes qu'il serait superflu d'énumérer, ont changé ces contrées,

les plus fortunées de la péninsule, en un théâtre de désolation.

Quant aux antiques monuments, on ne remarque plus qu'un aqueduc, destiné sans doute à alimenter la ville de Métropolis, située entre Smyrne et Éphèse, et dont on voit l'emplacement sur la pente septentrionale du Gallesus, non loin de la petite ville turque Turboli. Des ruines qui restent on peut conclure que Métropolis fut une ville de quelque importance, et dans le temps chrétien, ce fut la résidence d'un évêque. Quand l'a-t-on détruite, et comment? on l'ignore.

Après une heure et demie de voyage, vers neuf heures, nous entrâmes dans la gare d'Ayassaluk, où il nous fallut mettre pied à terre. Ayassaluk est un faubourg habité par quelques familles turques et grecques. Il n'en était point ainsi auparavant. Son origine peut remonter au treizième siècle; elle était construite aux pieds d'une colline isolée qui domine la plaine d'Éphèse. De son ancienne splendeur, il ne reste que quelques édifices ruinés surmontés de coupôles qui servirent de bains ou de mosquées, un aqueduc encore en ruines dont les hauts pilastres carrés sont tous à peu près formés de gros morceaux de marbre pris à Éphèse; sur le sommet de la colline un château en grande partie démantelé et une grande mosquée sur le versant occidental. On a pensé que cette mosquée avait été, dans le commencement, une église chrétienne dédiée à saint Jean l'Évangéliste, et qu'on la convertit en mosquée, en y faisant des changements pour la mettre à la commodité des musulmans, lorsque ceux-ci se rendirent maîtres de la contrée. On a été entraîné à penser ainsi par un passage de Procope, historien grec qui naquit au milieu du quatrième siècle. Voici ses paroles : — Il y avait vis-à-vis d'Éphèse une colline escarpée dont le sol était si stérile et si pierreux qu'il ne produisait pas un seul fruit. Les habitants y avaient cons-

truit une église en l'honneur de saint Jean, apôtre, surnommé le Théologien. Cette église étant trop petite et ruinée par les années, Justinien la fit démolir tout à fait pour en élever une autre, laquelle est si grande et si magnifique qu'elle peut être comparée à celle qu'il avait construite à Constantinople en l'honneur des douze Apôtres. — Que l'église dont parle l'historien grec ait existé sur la colline où se trouve à présent la mosquée, on ne peut pas en douter : mais que l'une puisse être confondue avec l'autre, c'est une opinion dénuée de tout fondement. En effet, il suffit de faire un simple examen du plan de cette même mosquée pour se convaincre que ce n'est autre chose qu'un monument musulman bâti dans tout son entier par le sultan Sélim I^{er}. Tout au plus pourrait-on dire que sur les fondements de l'église démolie les musulmans bâtirent la mosquée qui existe encore, quoique abandonnée et ruinée. La tradition locale fixe le lieu de l'église justinienne sur la pente de la même colline, mais du côté méridional. On ne peut rien établir de certain, parce qu'aucune indication sûre ne se trouve dans les livres de ceux qui ont écrit sur Éphèse; et l'observation des lieux ne nous fournit point d'arguments suffisants. Aussitôt que nous fûmes sortis des wagons, nous nous dirigeâmes vers ladite mosquée; Monseigneur s'était proposé d'y célébrer le saint sacrifice de la messe. On y prépara immédiatement un autel sur un petit mur sous l'arc de la voûte. Quand le prélat se fut revêtu des ornements sacrés, avant de commencer le saint sacrifice, il se tourna vers le cortège qui se tenait en cercle et lui adressa quelques paroles courtes, mais solennelles.—Ne vous arrêtez pas, dit-il, aux ruines matérielles qui s'offrent à vos regards, mais reportez-vous par la pensée à la longue série des siècles passés; rappelez-vous que la mère du Sauveur du monde a sanctifié ces lieux de son auguste présence; que c'est de ce lieu que le bien-aimé disciple dirigeait les églises floriss-

santes d'Asie, et que c'est ici qu'il termina sa carrière si féconde en travaux apostoliques après avoir donné tant de preuves de son zèle intrépide et de sa foi ardente. C'est encore ici que la parole si puissante de saint Paul remporta tant de victoires sur le prince des ténèbres et gagna tant d'âmes à Jésus-Christ. Rappelez-vous, nous dit-il encore, le sang de tant de martyrs dont cette terre a été arrosée, et les lutttes non moins glorieuses que les défenseurs de la foi soutinrent dans ce lieu même contre l'esprit de l'erreur. Aux temps où nous vivons, comme toujours, l'Église se trouve en butte aux traits de ses ennemis, toujours calomniée, outragée et persécutée; unissons-nous donc dans les mêmes sentiments et les mêmes vœux et prions le Père des miséricordes que par les mérites de la victime offerte en son honneur, par l'intercession de tant de champions de la foi et surtout de la Reine de tous les saints, il accorde à son Église et à son Pasteur suprême qui la gouverne avec une sagesse toute céleste et avec un courage inébranlable, le triomphe sur tous ses ennemis et des jours sereins et tranquilles. — Pendant la messe on chanta les litanies de la Sainte-Vierge et le cantique *Magnificat*. Un des ecclésiastiques présents entonna ces prières d'une voix forte et sonore, et d'autres voix nombreuses, s'unissant à la sienne, firent retentir de leurs pieux accents les voûtes du temple musulman et tous les échos de la plaine. Ah! de quelle joie durent tressaillir les anges gardiens de ces lieux quand ils entendirent glorifier leur Reine avec une foi pure et une piété sincère sur ces rochers, où depuis tant de siècles les hymnes inspirés par la foi catholique avaient été muets, et où, aux ruines matérielles causées par les guerres, par les tremblements de terre, par le temps, étaient venues se joindre les ruines plus déplorables produites par le schisme, l'hérésie et l'infidélité! Oh! avec quel amour maternel la très-sainte Vierge dut accueillir ces hommages que nos cœurs lui offraient sur

cette même terre, où tant de fois elle s'était prosternée en acte de profonde adoration, devant celui qui daigna l'élever à la dignité de mère de Dieu ! La sainte cérémonie étant achevée, Monseigneur, après avoir chanté les deux versets *Sit nomen Domini... Adjutorium*, etc..., et après nous avoir rangés en chœur, donna à tout le cortège la bénédiction épiscopale. Le but principal de notre voyage était atteint, mais il restait encore à visiter et parcourir les ruines de l'ancienne cité, et, sans perdre de temps, nous nous disposâmes à le faire. — La plaine où fut Éphèse est assez vaste. Elle dut être couverte d'une riche végétation lorsque la ville était dans sa splendeur, mais actuellement on ne voit aucun arbre dans cette terre en grande partie inculte et malsaine à cause des eaux qui y croupissent çà et là, et elle n'offre aux yeux du voyageur qu'un aspect triste et désolé. Elle est bornée à l'orient par le mont Pactyas, à l'occident par la mer, au midi par la chaîne du Coressus, au septentrion par celle du Gallesus; et de plus elle est parcourue dans toute sa longueur par les flots du Caïstro, si aimé par les cygnes, qui prend sa source au pied du mont Imalus. Après avoir arrosé les champs cilbiains, renommés par leur fertilité, et décrit plusieurs courbes, il se divise en deux branches non loin de son embouchure, et va finalement confondre ses eaux avec celles de l'Archipel. Vis-à-vis du Coressus, du côté oriental, s'élève une petite montagne que les Grecs appelaient anciennement Lépré, et plus tard Prion ou Pion, comme le prétendent quelques-uns, séparée de ce mont par une vallée qui devient de plus en plus étroite à mesure qu'on avance vers l'occident et aboutit enfin dans la plaine. La ville d'Éphèse occupa différentes positions, car plusieurs fois elle fut détruite et rebâtie; cependant celle qui fut bâtie par Lysimaque et rétablie plus tard sous la domination des Romains, était située aux pieds des deux monts Coressus et Prion. La première ruine que nous visitâmes

fut celle du temple de Diane, une des sept merveilles du monde, ruine qui se trouve à peu de distance de la mosquée. Le culte de Diane était très-ancien à Ephèse; le temple qui lui était dédié fut plusieurs fois détruit et rétabli. Quand Érostrate, pour immortaliser son nom, l'eut incendié en 356 avant J.-C., le jour même de la naissance d'Alexandre le Grand, les Éphésiens se préparèrent à la construction d'un nouveau temple plus magnifique que le premier. Ce nouveau temple avait 425 pieds de longueur sur 220 de largeur. Il s'élevait du sol sur une base de dix degrés, et sous le pavé avaient été creusés des souterrains très-étendus. Il appartenait au genre *octostyle*, selon quelques-uns, et, selon les autres, *décastyle*, c'est-à-dire qu'il avait, selon les premiers, huit colonnes de front dans la façade, et, selon les seconds, dix. Il était *dipteros*, c'est-à-dire qu'un double rang de colonnes en faisait le tour. Toutes les colonnes qui ornaient ce temple étaient au nombre de cent vingt ou cent vingt-huit, et chacune de la hauteur de 60 pieds : trente-six étaient sculptées dans toute la largeur, c'est-à-dire *cœlatae*, comme Pline les appelle. On ignore l'époque précise de la destruction de ce monument. On sait seulement que dans la seconde moitié du troisième siècle, les Goths, sous le règne de Gallien, le saccagèrent. Lorsque le christianisme s'assit sur le trône des Césars, le temple de Diane eut le même sort que tous les autres édifices consacrés au culte exécrable des idoles. Laisse sans être rétabli, il tomba peu à peu en ruine, et ses matériaux, comme les degrés, les cadettes, les architraves, les bordures, les corniches, les colonnes, furent, dans la suite des siècles, transportés pour servir à bâtir ou à embellir d'autres édifices. La terre recouvrit ensuite le peu qui en restait, car le niveau de la terre, au moins de ce côté, s'est élevé sur l'ancien de 12 ou 14 pieds; il n'est donc pas étonnant que l'emplacement du temple soit resté inconnu jusqu'à présent.

Les voyageurs et les archéologues avaient fait différentes conjectures; personne cependant n'avait soupçonné qu'il fût là où il se trouve. Cette découverte était réservée au très-ingénieur architecte anglais J.-F. Wood. Après de longues et patientes recherches et une étude sans fin, guidé d'ailleurs par une indication de Pausanias, il eut la chance de voir ses efforts couronnés du succès, il n'y a pas encore trois ans.

Les fossés qu'il a fait creuser dans une vaste plaine ont mis en évidence des constructions telles qu'on peut prouver suffisamment que c'était là vraiment la situation réelle et positive du temple fameux. L'illustre architecte se trouvait ce jour-là à Ayossaluk; il s'offrit avec beaucoup de politesse à nous accompagner jusqu'aux fossés, où il se plut à nous donner tous les éclaircissements que nous lui demandions. Après cela nous allâmes vers le pied de la petite montagne nommée Prion ou Pion, dont j'ai déjà parlé, pour nous diriger de là vers la porte de Magnésie. Cette porte était une de celles qui s'ouvraient dans le mur de la ville; elle avait reçu ce nom parce que là commençait la rue qui menait à Magnésie, dont on voit encore les restes sur la pente de la montagne Torax, non loin du Méandre. Cette Magnésie est différente d'une autre ville du même nom encore existante et qui est située sur les bords du fleuve Sipylus, dans la vallée de la montagne Hermus. Nous vîmes à droite de la montagne, dans un rocher, une ouverture que l'on croit être l'entrée de la grotte des Sept-Dormants dont fait mention le Martyrologe Romain, le 27 juillet.

Marchant toujours en avant, nous vîmes à droite, sur le penchant de la même montagne, le reste du mur qui enfermait la ville de ce côté. Le premier monument que nous rencontrâmes sous nos pas fut la base du sépulcre d'Andrate, conducteur de la colonie des Ioniens qui vinrent s'établir à Éphèse. C'est la plus antique construction qu'on observe

à Éphèse, parce que le monument dont elle faisait partie dut être bâti à peu près mille ans avant J.-C. Alors s'offrirent à nos regards des sépulcres et sarcophages de tous genres disposés en lignes et assez bien conservés, car il y a peu de temps qu'ils ont été dégagés du sol ; la terre, qui s'était accumulée depuis de longues années, les avait mis à l'abri des injures du temps et des hommes. Nous suivîmes les traces du portique qui s'étendait depuis la porte de Magnésie jusqu'à celle de Coressus et, tout près de là, celle d'une double rue dont un côté servait pour les piétons, l'autre pour les chars. Les débris de la porte de Magnésie sont d'une grande importance : il y a trois ouvertures, dont l'une était réservée pour les piétons et les deux autres pour le passage des voitures et des chars. Non loin de la porte, vers le mont Prion, restaient encore debout des morceaux entiers, plus ou moins endommagés par le temps, du mur d'un beau et grand gymnase. Continuant notre marche, nous tournâmes vers l'occident en traversant la vallée qui s'étend entre le Coressus et le Prion. Nous rencontrâmes à gauche, sous un amas de terre, une basilique dont on a mis seulement à nu la façade. Un peu plus loin, nous vîmes un édifice, de forme circulaire, dont il ne reste que la base. De l'emblème d'une croix et d'un bœuf gravés sur un morceau de marbre qui faisait partie du jambage de la porte, quelques-uns ont voulu inférer que ce monument était le tombeau de saint Luc. Cette opinion, cependant, est dénuée de tout fondement solide et contredit même l'histoire ; en effet, quoique les opinions des auteurs varient touchant le lieu où saint Luc mourut, personne ne parle d'Éphèse. En outre on ne peut pas dire que ses reliques y furent transportées, car on sait que l'empereur Constance, dans l'année 357, les fit transporter de Patras, en Achaïe (où, selon le sentiment plus probable, l'Évangéliste acheva sa carrière), à Constantinople, et les déposa dans l'église des Apôtres, bâtie par

Constantin. Il est vrai que les hagiographes parlent d'une translation postérieure des reliques du saint, mais dans aucun d'eux on ne lit le nom d'Éphèse. Plus loin nous observâmes à gauche les débris d'un édifice qui était, dit-on, le lieu de l'entrepôt des marchands de laine. Au-delà, du même côté, on voit un édifice en forme circulaire dont on ne peut pas fixer la nature. Vis-à-vis de celui-ci, et appuyé au Prion, s'offre aux regards l'Odéon, ou théâtre lyrique. La partie inférieure de tout l'édifice n'est pas très-endommagée. On voit distinctement cinq portails qui introduisaient directement à la scène, et les escaliers qui conduisaient à l'orchestre. Les degrés destinés aux spectateurs sont restés intacts à leur place jusqu'à une certaine hauteur. Le théâtre pouvait contenir 2,400 personnes. Après avoir aissé l'Odéon et marché pendant quelque temps, observant çà et là des ruines de plusieurs espèces plus ou moins importantes, nous arrivâmes au grand théâtre. Celui-ci est appuyé, comme le précédent, au Prion, mais du côté occidental. La *cavea* est toute creusée dans les flancs du mont ; les escaliers sont encore à leur place, couverts d'une couche de terre végétale ; le *proscenium* cependant n'offre autre chose qu'un amas de restes et de gros blocs de marbre gisant en désordre les uns sur les autres. Le théâtre pouvait contenir 25,000 personnes. C'est dans l'enceinte de ce monument en ruines qu'arriva la célèbre révolte excitée par l'orfèvre Démétrius contre l'Apôtre saint Paul et décrite avec tant de vivacité dans le XIX^e chapitre des *Actes des Apôtres*. Quel sujet de profondes réflexions ! Le culte superstitieux de la Déesse est tombé ; le temple qui en était le soutien a disparu, et la Religion, prêchée par saint Paul, poursuivi et voué à la mort par un peuple furieux, est et sera jusqu'à la consommation des siècles. — Le soleil dardait avec force ses rayons brûlants ; l'espace parcouru avait fatigué non-seulement les piétons, mais encore les cavaliers ; nous re-

nonçâmes à toute pensée d'aller plus loin. De la hauteur du théâtre nous contemplâmes les différents débris qui s'offraient à nos regards. Vis-à-vis, sur un rocher qui se détache du Coressus et descend dans la plaine, s'élève un édifice quadrangulaire qu'on nomme, je ne sais pas pourquoi, *Région de Saint-Paul*. Les uns pensent que ce fut une forteresse destinée à loger les soldats qui surveillaient l'accès de la ville du côté de la mer ; les autres pensent que ce fut une des nombreuses tours carrées dont on avait muni les murs de la cité construite par Lysimaque. On voit encore çà et là les débris de ces murs qui couronnent le sommet du Coressus, sans avoir été trop endommagés. En deçà du même rocher, dans l'espace compris entre les ruines du Coressus et celles du Prion, et la plaine à droite, nous aperçûmes l'emplacement du port et le lit du canal qui le mettait en communication avec le Caïstre, et que l'on reconnaissait par les joncs poussés au-dessus, les débris considérables du Grand Gymnase, les ruines du Forum, celles d'une église avec deux absides et celles de l'Agora, les restes d'un temple jeté par terre et ceux d'un vaste édifice dont on ne sait pas précisément la destination. Après nous être arrêtés quelque temps à considérer ces ruines, témoins vivants de la caducité des choses humaines, nous continuâmes notre marche vers le Stadium. Celui-ci est presque entièrement ruiné : d'un côté il s'appuyait au mont, de l'autre il était fermé par une solide construction dont une petite partie a résisté aux injures des éléments et des dévastations. Un bon morceau du mur circulaire extérieur qui le fermait du côté postérieur, formé de grosses pierres carrées, reste encore debout comme témoin de la magnificence et de la solidité de l'édifice. Vis-à-vis du Stadium, sur un tertre, se trouvent les ruines du temple de Jupiter Sérapide, et du côté septentrional celles d'un vaste édifice public qu'on suppose être le palais des tyrans ou gouverneurs de la ville : d'autres ce-

pendant voient dans ces débris les restes du gymnase du Stadium.

Notre course touchait à son terme. Nous avons observé de loin et de près tout ce qui reste de la splendide métropole de l'Ionie. Notre légitime curiosité était satisfaite; nous pensâmes donc à prendre la route qui conduit à Ayossaluk. Pendant le voyage, au milieu des champs plus ou moins cultivés, nous trouvâmes çà et là des fossés creusés dans la terre, pour mettre à nu plusieurs sarcophages, ce qui nous fit penser que nous parcourions une voie sacrée semblable à celle que nous avons suivie dans le commencement pour arriver à la porte de Magnésie. Nous arrivâmes finalement à la grande mosquée dont je vous ai parlé au long dans le commencement. Là, nous retrouvâmes une partie des pèlerins qui, ayant visité ces lieux autrefois, avaient préféré nous y attendre en repos.

Après avoir réparé nos forces, nous reprîmes la route qui mène à la gare, et, vers six heures et demie du soir, nous étions à Smyrne.

Hélas! combien de réflexions se présentent à l'esprit chrétien qui parcourt cet amas de ruines silencieuses et désertes, seuls restes d'une vaste cité jadis si florissante et si renommée dans l'histoire ecclésiastique et profane! Mais ce n'est pas l'objet d'une lettre. Je les laisse donc de côté et je finis par les observations suivantes : 1° Presque tous les monuments dont on voit les ruines à Ephèse appartiennent à l'époque romaine : peut-être furent-ils bâtis dans une époque plus reculée, mais, restaurés successivement, ils ne présentent plus aucun vestige de cette époque; 2° des monuments chrétiens on ne voit plus aucune trace positive qui enlève tout doute. En effet, c'est en vain qu'on cherche la basilique où, dans l'année 431, se tint le fameux concile, troisième œcuménique, qui condamna les erreurs de Nestorius. 3° Enfin, le sol s'étant élevé de plusieurs pieds sur

l'ancien, presque dans tout le périmètre où était la cité, plusieurs monuments restent cachés et inconnus sous terre.

Adieu, croyez-moi toujours, en l'amour de Notre-Seigneur,

Votre très-affectionné,

GIAMPAOLO.

I. s. c. m.

PROVINCE DE SYRIE

Lettre de la Sœur RAMEL à M. ÉTIENNE, Supérieur général.

Tripoli (de Syrie), 30 octobre 1872.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE.

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Vous portez un intérêt si paternel à tout ce qui nous regarde, et vous prenez tant de plaisir à entendre parler des bénédictions qu'il plaît au Seigneur de répandre sur nos œuvres, que je me fais un devoir bien doux de vous entretenir aujourd'hui de notre Mission. Je serais heureuse de pouvoir vous satisfaire d'une manière convenable. Faire un rapport pour moi est difficile; parlant à un Père bien-aimé, dont je connais l'indulgence, je me contenterai d'exposer tout simplement quelles sont nos occupations et le bien que le bon Dieu nous appelle à faire à Tripoli.

Nos œuvres, vous les connaissez, mon Très-Honoré Père. Ici nous avons des relations avec des gens de toute religion et je dirai presque de toute condition, car, quoique notre belle vocation nous attire vers nos chers maîtres les pauvres et que notre cœur nous y porte, nous ne pouvons néanmoins refuser tout secours à ceux qu'on appelle riches selon le monde, mais qui sont dénués de toute instruction et éducation convenables, je veux parler des jeunes filles grecques schismatiques. Ces enfants nous sont confiées par leurs parents, qui nous témoignent beaucoup de confiance, quelques-unes

comme pensionnaires et d'autres comme externes. Nous cherchons à leur donner une éducation chrétienne, dont, nous l'avons vu déjà, elles conservent le souvenir. Elles prennent l'habitude du travail, et l'on voit déjà une grande différence entre nos anciennes élèves et les femmes du pays qui passent leur journée dans une oisiveté complète. Quelques-unes se montrent ouvertement catholiques et renoncent au schisme. Cela ne peut avoir lieu souvent, et il faut agir avec prudence, sans quoi nous perdriens la confiance des parents; d'autres remplissent leurs devoirs religieux en secret, et, quand on peut s'assurer de leurs sentiments, on les admet aux sacrements. Toutes viennent à nos offices; dernièrement encore, un de leurs évêques les y autorisait publiquement, disant qu'entre eux et nous, il y a peu de différence. La tenue de ces enfants à l'église est des plus édifiantes, et l'on voit chez elles un grand fond de piété.

Outre la classe des pensionnaires, nous avons trois classes pour les enfants pauvres, deux dans lesquelles on enseigne l'arabe seulement, et une dans laquelle on joint quelques notions de français. Les enfants de toute religion viennent à nos classes, elles sont dociles et intelligentes et sont plus nombreuses que les années précédentes. Le nombre augmentera, j'en ai la confiance, quand nous aurons un local convenable, je veux dire lorsque la divine Providence nous donnera les moyens pour bâtir nos classes dans l'enclos du jardin, car elles sont en dehors; mais auparavant, il faut achever la chapelle et le dispensaire. L'ouvroir externe, composé de quarante petites musulmanes, nous donne aussi sa part de consolation; ces enfants viennent chez nous avec bonheur, et, en leur montrant à se livrer à un travail utile, on leur donne quelques principes de vertus morales, et aussi quelques sentiments de piété. C'est surtout envers la sainte Vierge que ces enfants montrent leur amour; elles

récitaient avec une respectueuse attention l'*Ave Maria* du chapelet, et continuent à le dire chez elles, alors que, plus grandes, elles nous ont quittées. Puissent ces quelques témoignages d'honneur rendus à la Reine du ciel attirer sur ces jeunes âmes la lumière de la foi, que beaucoup d'entre elles embrasseraient avec bonheur! Cependant, dans un âge bien tendre, le fanatisme se montre chez des enfants qui, dans la rue, nous disent des injures, mais ils sont sévèrement repris par leurs parents qui nous respectent généralement.

Nos orphelines, une trentaine environ, sont pieuses et intelligentes; elles gagnent par leur travail une partie de leur entretien; lingerie, robes, broderie, confection des fleurs, telles sont leurs occupations. Le travail de nos chères orphelines est recherché surtout par les femmes turques, qui ont même appris chez nous des habitudes d'une tenue modeste qu'elles ignoraient. Mais, ici encore, nous avons des regrets bien pénibles; le local et les ressources étant insuffisants, nous ne pouvons recevoir un grand nombre d'enfants que l'on nous présente et qui vont se perdre chez les Turcs.

Permettez-moi, mon Très-Honoré Père, de vous dire aussi un mot de nos enfants-trouvés. Nous en avons toujours un certain nombre, confiés à des nourrices maronites, que nous payons 12 francs par mois; ces enfants sont d'autant plus intéressants que c'est l'œuvre du cœur de saint Vincent. Malgré les soins que nous leur donnons, ils s'envolent vite au ciel et vont augmenter le nombre des petits innocents qui jouent avec leurs palmes auprès du Père céleste.

Notre pharmacie est toujours bien fréquentée non-seulement par les pauvres de la ville et des environs, mais encore par les malades de dix à quinze lieues, qui viennent faire panser leurs plaies et chercher un adoucissement à des maux.

de toute espèce; le bon Dieu bénit nos médicaments, et augmente ainsi la confiance de ces pauvres gens, auxquels nous sommes si heureuses de faire du bien, voyant en eux les membres souffrants de J.-C. Les petits enfants musulmans surtout sont une source de joie pour nous; presque tous les jours, nous avons le bonheur d'ouvrir la porte du Ciel à quelques-uns. Nous voyons des traits frappants de la divine Providence : ces pauvres petites créatures viennent, ce semble, tout exprès pour recevoir la grâce du saint baptême, que nous leur conférons dans les bras de leurs mères, qui ne se doutent pas du bienfait que reçoivent leurs enfants, et dont nous serions si heureuses de les instruire; mais là encore il y a de grandes difficultés. Cependant le langage de la charité parle à ces esprits ignorants; ils nous font souvent des questions qui nous montrent qu'ils sont touchés de nos soins, et qu'ils cherchent à comprendre notre dévouement; ils demandent de l'eau bénite pour faire boire à leurs enfants malades, leur font baiser la Croix de notre chapelet, et demandent des médailles de la Sainte-Vierge, qu'ils invoquent avec confiance. Puisse cette Mère de Miséricorde les amener un jour aux pieds de son divin Fils!

Les visites à domicile sont nombreuses; à toute heure nous sommes appelées chez les malades, souvent dans des quartiers éloignés et par des chemins affreux; mais la fatigue est vite oubliée, lorsqu'en arrivant, nous trouvons à soulager une famille entière, couchée sous la même couverture et sur la terre humide, et que nous l'entendons, à notre approche, faire monter vers le Ciel les accents de la reconnaissance.

Une œuvre que je ne vous ai pas signalée encore, mon Très-Honoré Père, et qui vous intéressera, c'est celle que nous avons commencée l'année dernière pour les enfants de la montagne. Ces familles maronites, qui y vivent facilement l'été, ne peuvent y demeurer l'hiver, quand la montagne est

couverte de neige. Elles descendent autour de Tripoli, dans des cavernes, que l'on croirait plutôt devoir être le repaire de quelque animal sauvage ; c'est là que logent ces pauvres chrétiens, qui manquent pour vivre du strict nécessaire ; n'ayant ni travail, ni pain, ils consentent à laisser leurs enfants au service des Turcs, afin qu'ils puissent trouver ainsi de quoi subvenir à leur existence ; mais vous savez, mon Très-Honoré Père, à quels dangers sont exposées ces jeunes filles dans les maisons des fils de Mahomet. Pour les soustraire aux dangers, et donner à ces pauvres enfants la facilité de s'instruire, pour les préparer à la première Communion, nous les avons réunies chez nous toute la journée, l'hiver dernier, et, tout en leur répétant les principes de notre foi, nous leur apprenons à coudre. Grâce aux soins et au zèle du respectable M. Reygasse, ces enfants ont pu faire la première Communion avant de quitter la ville : mais pour cela il a fallu les habiller et les nourrir pendant quatre mois. Cette année nous en attendons une centaine ; nous espérons aussi réunir celles de l'année passée et les préparer toutes à recevoir dignement le Sacrement de Confirmation. Cette œuvre est belle, mon Très-Honoré Père, elle donne à ces jeunes âmes une idée de notre sainte religion, qu'elles n'auraient pas eue sans cela, et elle s'exerce sur les plus pauvres membres du Sauveur.

En vous parlant de nos œuvres, mon Très-Honoré Père, je vous fais connaître le besoin que nous avons de ressources suffisantes, soit pour les médicaments distribués au dispensaire, soit pour les fournitures classiques données aux enfants pauvres, soit pour les enfants trouvés, pour le pain, riz, etc..., distribués aux familles pauvres que nous visitons et aussi pour nos orphelines et les enfants de la montagne.

Non-seulement, les besoins de nos œuvres sont grands, mais encore des dépenses extraordinaires sont nécessai-

res. Outre la chapelle, qui est encore aux fondations, il faudrait bâtir la pharmacie et le dispensaire qui se trouvent encore à notre ancienne maison, habitée actuellement par les Missionnaires, ce qui est très-gênant pour eux et fort incommode pour nous. Nos classes sont dans une troisième maison ou caveau faisant partie de la Mission, ce qui rend la surveillance difficile; c'est pourquoi nous serions heureuses de voir augmenter notre allocation pendant quelques années, afin de pouvoir réunir nos œuvres dans un même bâtiment, leur donner toute l'étendue qu'elles sont appelées à avoir, et augmenter ainsi la gloire de notre divin Maître. Je pourrais encore vous parler de nos enfants de Marie, mais j'ai déjà dépassé les bornes d'une lettre. J'ai la douce confiance, mon Très-Honoré Père, que ce petit tableau de nos œuvres, quoique tracé par une main incapable, vous sera agréable, et que vous daignerez continuer à demander à Dieu, pour vos filles de Tripoli, qu'elles se rendent de jour en jour moins indignes de la belle Mission que vous avez daigné leur confier.

En vous priant de nous accorder une seconde bénédiction, veuillez agréer l'expression de la respectueuse reconnaissance et de l'affectueux et tout filial respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, en l'amour de Jésus et Marie Immaculée,

Monsieur et Très-Honoré Père,
Votre bien indigne et obéissante fille.

SŒUR RAMEL.

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

*Lettre de la Sœur PESIN à M. LE DIRECTEUR des Écoles
d'Orient.*

Orphelinat Saint-Charles (de Beyrouth), 28 mars 1873.

MONSIEUR LE DIRECTEUR GÉNÉRAL,

Depuis l'époque où la divine Providence vous a placé à la tête de l'œuvre si belle des Écoles d'Orient, que de fois ai-je éprouvé le besoin de venir vous entretenir de nos pauvres orphelines de Beyrouth qui sont si véritablement vos enfants, puisqu'elles ont été recueillies, élevées et soutenues par l'œuvre que vous dirigez avec tant de dévouement!

Quelle plus douce tâche, en effet, M. le Directeur, pour une pauvre mère, que de venir parler de ses enfants à un bienveillant protecteur qui a pris à cœur leurs intérêts les plus chers, et dont le noble cœur s'ouvre si facilement aux douces inspirations de la charité! Pour une âme bonne et sensible, qui a connu les joies de la famille, la vue d'une pauvre orpheline qui jamais ne connaîtra ces douces jouissances de l'âme fait presque toujours couler des larmes; mais pour nos pauvres orphelines de la Syrie, à qui les cruels massacres de 1860 ont enlevé leur unique soutien, un père chéri qu'elles ont vu, pour le plus grand nombre, massacrer sous leurs yeux pour la défense de leur foi, l'intérêt qu'elles inspirent est doublement senti et on ne s'étonne pas qu'à cette époque lamentable, tant de cœurs français se soient émus de compassion pour leur venir en aide et essayer d'adoucir de si grandes douleurs.

Ce fut l'œuvre des écoles d'Orient qui la première vint au secours de ces pauvres victimes; cinq cents de ces infortunées, sans asile, sans vêtement et sans pain, pleuraient et gémissaient; il fallait les loger provisoirement avant d'aviser aux moyens de bâtir une vaste maison pour les abriter.

Comme autrefois saint Vincent de Paul, M^{re} de Lavigerie, alors Directeur général de l'œuvre, fut l'homme choisi par la Providence pour nous venir en aide; accouru lui-même au premier signal, il se montra sublime de dévouement. En peu de temps tout fut organisé; l'orphelinat Saint-Charles fut construit aux frais de l'œuvre, qui se chargea aussi pour quelques années de la nourriture et de l'entretien de ces tristes victimes du malheur.

C'était déjà beaucoup, M. le Directeur, d'avoir recueilli tant de pauvres affamées qui certainement auraient péri de misère; mais c'était bien mieux encore d'entrer dans les vues de l'œuvre en cherchant à cultiver ces jeunes intelligences dans un pays où l'ignorance, surtout pour la femme, est à son comble.

Dès le début, M. le Directeur, notre mission nous parut belle, elle nous parut grande; non-seulement il nous était donné de devenir les mères de ces intéressantes orphelines, mais encore il nous était permis de travailler à relever la dignité et la moralité de la femme, si profondément abaissée en Orient. Tous les voyageurs en sont vivement frappés: nulle part, en Orient, ils ne rencontrent la femme à la place qu'elle doit occuper au foyer de la famille. C'est cette place qui leur est refusée, et qui leur est due, qu'avec l'aide de Dieu et le concours de l'œuvre des Écoles d'Orient, nous voulions conquérir, en élevant ces jeunes filles qui pourraient devenir des épouses et des mères vraiment chrétiennes. Et le Dieu de toute bonté paraissait bénir nos faibles efforts; tous les jours nous étions forcées de reconnaître que l'orphelinat Saint-Charles était l'œuvre de Dieu, sa di-

vine main travaillait avec nous, les difficultés s'aplanissaient graduellement, pendant que les lumières de la science pénétraient facilement ces jeunes intelligences orientales et que leurs cœurs s'ouvraient plus sensiblement encore aux divins enseignements de notre religion sainte.

De combien de douces émotions nos âmes étaient pénétrées lorsque nous considérons ces nombreuses victimes de la plus cruelle barbarie ! et que de fois nos larmes ont coulé au récit de leurs malheurs, et en entendant leur langage reconnaissant ! — L'adversité, disaient-elles, ainsi que le vent venu du désert, a renversé tout d'un coup nos maisons et brûlé nos récoltes ; le couteau cruel des Turcs et des Druses a égorgé dans les bras de nos mères nos pères et nos frères ; ainsi qu'une tendre fleur arrachée de sa tige, nous étions jetées çà et là sur le sable brûlant du grand chemin et foulées aux pieds de nos ennemis ; dans notre patrie nous trouvions la mort, mais la France nous a rendu la vie.

— Elle a secoué la poussière de nos vêtements, disait une autre, et a détourné nos visages de la vue du sang et du carnage ! O France, France chérie ! répétaient-elles en chœur, sois à jamais bénie ! que tes ennemis s'enfuient devant toi comme la feuille d'automne que le vent emporte ! que tes fils se multiplient comme les étoiles du ciel et comme les grains de sable du bord de la mer, et que nous-mêmes nous soyons anéanties si nous venons à oublier tes nombreux bienfaits !

Quatre années s'étaient écoulées, depuis les affreux massacres, mais peu à peu, les ressources diminuèrent considérablement ; nous fûmes contraintes de réduire à deux cent soixante le nombre de nos pauvres enfants. Les années devinrent ensuite si mauvaises et les allocations de l'œuvre si restreintes que nous avions nous-mêmes à craindre une ruine inévitable. Que faire en cette triste conjoncture ? Aban-

donner cette œuvre intéressante qui déjà avait produit de si heureux résultats ; l'abandonner, alors que les Protestants établis à Beyrouth et à la montagne s'emparaient de tous les pauvres, semblaient vouloir subvenir à toutes les misères, faisant construire des écoles, des orphelinats magnifiques, de vastes bâtiments pour recevoir les malades, les aveugles, attirant par toutes sortes de moyens nos infortunés Maronites, réunis non-seulement dans la ville, mais encore dans tous les villages environnants. Il fallait donc soutenir la lutte et montrer aux Protestants que, malgré leurs immenses ressources, force et nombre restaient encore à nos établissements Catholiques.

Cette lutte, nous la soutenmes et nous la soutenons encore. Lorsque tous les dimanches et fêtes, les Chrétiens et les Turcs, les Protestants et les Schismatiques voient défiler à la promenade nos deux cent soixante orphelines, et cela depuis plus de douze ans, toujours paisibles et-heureuses, ils se demandent avec étonnement : Où peut-on trouver assez d'argent pour nourrir et vêtir un si grand nombre d'enfants?...

Ce secret qu'ils ignorent, M. le Directeur, est dans les mains de la divine Providence ; Celui qui donne la parure aux moindres fleurs des champs et la pâture aux plus petits oiseaux du ciel, a soutenu et béni nos constants efforts : à force d'économie et de travail, nous sommes parvenues à faire face aux plus rigoureuses dépenses ; mais il nous serait impossible sans le secours de votre Œuvre de nous maintenir plus longtemps, nous en faisons l'expérience actuellement.

L'année dernière, M. le Directeur, l'allocation votée par votre honorable conseil, n'ayant été que la moitié de celle de 1871, nous nous trouvons dans la peine et dans la gêne ; aussi espérons-nous que vous aurez égard à nos réclamations et que toujours, vous vous souviendrez que l'Orphelinat

Saint-Charles vous appartient, qu'il vous doit l'être et la vie, et que, si vous venez à l'abandonner, le bien que vous y avez fait jusqu'à ce jour sera anéanti.

Oh ! si un jour, M. le Directeur, la divine Providence vous amenait en Syrie au milieu de vos chères orphelines, comme autrefois votre illustre prédécesseur M^{re} Soubiranne, dont l'honorable et bienveillante visite restera à jamais gravée dans notre souvenir et dans notre cœur ; si un jour, dis-je, nous avions la consolation de vous voir au milieu de nous, que notre bonheur serait grand ! Combien il vous serait facile de constater le bien que vous faites par vos charitables allocations ; mais, en attendant, laissez-moi vous citer quelques traits pris au milieu de tant d'autres qui vous prouveront, une fois de plus, que la semence que vous avez jetée en terre a fructifié et promet une moisson abondante.

Il y a quatre ans, à cette époque, une pauvre femme vint nous amener une petite fille d'environ huit ans, qu'elle avait trouvée dans la rue sans asile et sans pain. — D'où viens-tu ? dis-je à l'enfant ; elle me nomma son village : c'était justement celui qui avait été le plus maltraité à l'époque des massacres. — Où est ton père ? lui dis-je encore. — Les Druses l'ont tué, me répondit-elle. Il n'y avait pas longtemps que mes yeux étaient ouverts à la lumière, ma mère en se remarquant m'a abandonnée, des parents de mon père m'ont gardée plusieurs années, puis ils m'ont rendue à ma mère qui m'a de nouveau chassée ; des hommes qui venaient à Beyrouth m'ont emmenée avec eux en me disant de me mettre domestique. Mais je suis trop petite pour puiser l'eau et personne ne veut de moi ; où veux-tu que j'arrête mes pas ? Hier des Turcs m'ont poursuivie dans le chemin ; j'avais peur, je pleurais, cette femme que tu vois m'a cachée dans sa maison. Oh ! je t'en prie, que ton visage ne se détourne pas de moi, ici je veux mourir. — L'air gracieux et caudide de la petite et sa malheureuse position avaient

déjà gagné mon cœur : de suite elle fut accueillie, nous n'eûmes pas sujet de nous en repentir, de jour en jour elle profitait admirablement.

Plusieurs années se passèrent sans que personne songeât à venir la réclamer, l'enfant avait grandi ; mais voilà qu'un jour, arrive de son village sa mère qu'elle n'avait pas revue; elle avait entendu parler de l'enfant, on lui avait dit qu'elle était belle, la pensée lui était venue d'en tirer parti.

Après les caresses et les compliments en usage chez les Orientaux lorsqu'ils veulent obtenir quelque chose, cette femme lui tint ce langage : — Enfant chérie de mon âme, je suis ta mère, tu es ma fille bien-aimée ; assez longtemps tu as vécu loin de moi ; toi qui es la lumière de mes yeux et la goutte d'eau qui rafraîchit et désaltère ma soif brûlante, je suis venue vers toi avec mille fatigues ; vois mes pieds, ils sont enflés par la longueur du chemin ; vois mes yeux, ils sont gonflés de mes larmes. Je ne prendrai aucune nourriture, ni je ne donnerai aucun repos à mes membres fatigués, avant que tu ne viennes avec moi ; hâte-toi, enfant de mes larmes, de suivre ta mère. — Vous suivre, ma mère? lui dit l'enfant, et où voulez-vous me conduire? — Dans une demeure bien belle; là tu trouveras toutes choses qui charmeront tes yeux et ton cœur.

L'enfant lui répondit sans hésiter : — Mère, je suis tout étonnée de ce que vous me dites, mais je ne veux pas sortir encore de cette maison qui m'a recueillie, alors qu'abandonnée de tous mes parents, j'allais périr de faim et de misère; je ne saurais quitter si tôt mes maîtresses chéries; les quatre années que j'ai passées ici ont été si heureuses, que pas un seul jour, la pensée de m'en éloigner ne m'est venue à l'esprit. Plus tard, mère, je verrai ce que le bon Dieu voudra de moi; en attendant je veux rester ici pour continuer de m'instruire. — Tu en sais bien assez, lui répondit la mère; ton père et moi n'avons jamais étudié; sottise et

temps perdu que tout cela; d'ailleurs, te voilà grande, je veux te marier. — Me marier, moi, ma mère? répondit l'enfant avec vivacité, mais je ne veux pas, je suis trop jeune, je n'y ai jamais pensé. — Eh bien! nous verrons, reprit la mère avec fureur, puisque ton cœur est de fer pour ta mère et que tu résistes à ses larmes, je saurai te prendre de force. — Elle dit, et s'en alla toute courroucée, mais le lendemain, un parent vint avertir l'enfant de ne pas suivre les conseils de sa mère; la malheureuse avait vendu sa fille au plus mauvais sujet de l'endroit; l'affaire était conclue, elle en avait reçu le salaire. La pauvre enfant indignée et tremblante se prépara par la prière à soutenir d'autres assauts.

Un mois après, la mère revint à la charge : mêmes caresses, mêmes supplications, mêmes refus.

Voyant l'enfant inébranlable, cette femme fit semblant de s'en aller, mais ce n'était que pour ouvrir la porte de la rue à un homme grand et robuste, armé d'un couteau et d'un énorme bâton, qui, entrant avec fureur, malgré la Sœur qui accompagnait l'enfant se précipita dans la maison. Profitant de ce moment, l'indigne mère s'empara de sa fille, la serra étroitement et essaya de s'enfuir, mais celle-ci se débattit avec tant de force qu'elle s'échappa de ses mains : la mère courut dans la cour pour la reprendre, et, la saisissant de nouveau, elle se mit à la frapper. Accourue aux cris de l'enfant, je me hâtai de la débarrasser des dures étreintes de sa mère, et, aidée par quelques grandes de nos enfants, nous essayâmes d'éconduire cette mégère ; mais ce n'était pas chose facile : furieuse, elle frappait à droite et à gauche les jeunes filles, qui cependant l'entraînaient vers la porte. Fort heureusement qu'un domestique, se trouvant là pour attendre de l'ouvrage, s'était mis de la partie pour retenir l'homme qui criait et menaçait, et l'empêcher d'aller au secours de la femme. Dès que tous deux furent dehors, ils

continuèrent leurs vociférations, arrêtant tous les passants pour les amener contre nous ; mais la justice turque immédiatement avertie les fit conduire au poste voisin. On en vint de suite aux enquêtes et on interrogea l'enfant. Le chef, envoyé par le Pacha de la ville, paraissait surpris que nous eussions gardé l'enfant contre la volonté de la mère ; mais, lorsque je lui eus raconté la scène qui venait de se passer, et qu'il eut interrogé l'enfant qui lui répondit en français, il se radoucit peu à peu : il lui fit raconter tout au long la sortie de son village, son entrée à l'orphelinat, le bonheur qu'elle y éprouvait ; elle dépeignit le tout avec tant de candeur, que ce bon magistrat en fut ému. — Enfant, lui dit-il, restez dans cet asile protecteur qui vous a communiqué de si bons sentiments ; il a des droits à votre amour et à votre reconnaissance, même en face de la loi dont je me fais en ce moment l'interprète ; oui, me dit-il en se tournant vers moi, la malheureuse l'a vendue, voilà pourquoi elle a agi avec tant de violence ; maintenant je comprends l'affaire, mais le droit restera à l'enfant et la mère en recevra une si dure réprimande, que l'envie de recommencer ne lui reviendra pas. Veuillez me permettre de visiter votre établissement, afin qu'au besoin je puisse servir vos intérêts.

Ce digne magistrat, qui entendait si bien la justice, parcourut toute la maison avec un touchant intérêt ; il félicita les enfants du bienfait de l'éducation qu'elles recevaient, ainsi que de la science du travail qu'elles avaient acquise et nous dit en se retirant : — Soyez persuadées, mesdames, que je me considérerai toujours comme le protecteur et l'ami de votre établissement que je ne connaissais pas ; j'étais entré ici avec d'autres idées, mais ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, suffit pour vous assurer la protection du Pacha, auquel je serai heureux de raconter ce que je viens de voir.

Depuis cette époque, la mère a essayé d'autres moyens pour venir à bout de ses fins ; elle s'est adressée à l'évêque de son rite, qui de son côté m'a envoyé un de ses prêtres avec le fiancé choisi par elle, pour me demander, avec force compliments, la permission de faire tout de suite les fiançailles, bien certains qu'ils étaient que l'enfant accepterait si je le lui ordonnais. Je répondis au prêtre que jamais je n'usais de mon autorité sur nos enfants en ces circonstances, et que je les laissais entièrement libres d'accepter ou de refuser. Alors le prêtre me tint ce langage : — C'est l'évêque qui m'envoie vers toi pour te faire amende honorable à la place de la mère qui a très-mal agi en usant de violence dans ta maison ; il te fait dire aussi que ce jeune homme, ici présent, s'étant fait protestant depuis longtemps, à l'exemple de son père, vient de rentrer dans notre rite en abjurant ses erreurs ; il veut absolument l'enfant, son vieux père le presse, si tu dis oui l'enfant acceptera, car elle t'appartient, elle fera tout ce que tu voudras, alors je ferai tout de suite les fiançailles ici et tout sera fini.

Jusqu'à présent, lui répondis-je, elle demeure ferme dans son refus ; pour moi, je ne puis ni ne veux la contraindre ; je vais la faire venir, vous verrez par vous-même si vous pouvez la décider.

Dès qu'elle parut, le prêtre mit tout en œuvre pour la gagner : promesses séduisantes, brillant avenir, tout fut inutile ; l'enfant restait ferme comme un rocher. De plus, elle lui disait : — Je suis libre, je puis sortir de cette maison, nos Sœurs me l'ont permis ; mais je ne veux pas, je suis trop jeune pour décider de mon sort. — Certes, lui répondit-il avec colère en me regardant, elle n'est toujours pas jeune dans ses réponses ; elle a la sagesse des vieillards ; mais elle est opiniâtre. Hé bien donc, jeune fille, restez ici jusqu'à ce que vous ayez les cheveux blancs, personne ne s'occupera plus de vous, vous ne valez pas la

peine qu'on se dérange pour vous; d'ailleurs vous n'êtes qu'une jeune fille de la montagne, et vous vous croyez sans doute quelque chose de grand pour qu'on vienne vous prier presque les genoux en terre, mais vous vous en repentirez, vous resterez là sans parti et sans avenir. — Sans avenir? lui répondit l'enfant, vous vous trompez; mon avenir est dans les mains de notre Père du ciel, de celui qui a protégé mon enfance, séché mes larmes, et qui tous les jours encore nourrit mon âme des beaux enseignements de notre sainte religion. Je suis heureuse et mon âme est en paix; pourquoi veut-on m'empêcher d'en jouir? D'ailleurs, ajouta-t-elle avec énergie, je veux sauver mon âme; si vous voulez ma tête, prenez-la; je mourrai plutôt que de consentir à ce que vous désirez de moi. — Le prêtre, voyant le peu de succès de son affaire, se retira brusquement.

Une autre fois et presque à la même époque, une autre de nos enfants eut à subir les mêmes assauts; il s'agissait aussi de lui procurer un riche parti, mais à des conditions que la délicatesse de sa conscience lui refusait d'accepter; caresses, menaces, tout échoua devant l'énergique défense de la jeune fille. — Ma conscience ne me le permet pas; je préfère rester pauvre toute ma vie plutôt que de trahir les intérêts de mon âme. — Les parents, qui voulaient ce mariage, ne se regardèrent pas comme vaincus; ils en référèrent au consul français d'une ville voisine, nous accusant de retenir leur enfant; mais leurs plaintes ne furent point écoutées, ayant prouvé clairement que je la laissais entièrement libre ou de sortir ou de rester.

Et si maintenant, monsieur le Directeur général, vous jetez un coup d'œil dans l'intérieur de votre orphelinat, quel sentiment de joie vous éprouverez en voyant l'action de la grâce agissant de plus en plus sur ces jeunes cœurs et leur faisant pratiquer si facilement les plus belles vertus! Ici,

c'est une jeune fille qui se fait elle-même l'institutrice de ses jeunes compagnes, afin de soulager leurs bonnes maîtresses et d'adoucir leur tâche; ailleurs, des enfants bien jeunes encore, mais enseignant les plus petites à lire, à coudre, à raccommoder leurs pauvres vêtements; là encore, une toute jeune fille se sacrifiant continuellement pour aider sa chère maîtresse au travail incessant du vestiaire, de la lingerie, du blanchissage; et tout cela par seule raison de dévouement; là encore, tous les jours aux récréations, des groupes d'enfants réunis pour écouter quelques explications de l'Évangile ou du Catéchisme de persévérance, données par l'une d'elles, pour leur en faciliter l'intelligence, pendant que bon nombre d'autres s'occupent des toutes petites ou des nouvelles venues, pour leur apprendre leurs prières, les premiers éléments du catéchisme, les habitudes de la maison, et cela, monsieur le Directeur, sans jamais se lasser ni se rebuter; d'autres encore, s'arrachant de l'asile qui les a recueillies, obéissant au premier signe de notre volonté, pour aller dans quelque village éloigné faire une école qui opposera une digue aux efforts des protestants qui s'y sont établis. L'une d'elles m'écrivait dernièrement : — Je suis arrivée, ma très-chère Mère, au village où vous m'avez envoyée, malgré la peine qui me serrait le cœur en m'éloignant de l'orphelinat qui était ma maison maternelle. J'éprouvais cependant un sentiment de bonheur en pensant que j'allais travailler comme mes dévouées maîtresses à l'œuvre du bon Dieu. Que puis-je faire, moi, pauvre orpheline que je suis, pour témoigner au Seigneur ma reconnaissance pour tant de bienfaits qu'il m'a accordés et surtout pour mon âme, que de lui rendre ce qu'il m'a donné, en le faisant connaître et aimer ?

Une autre orpheline des massacres, que j'avais envoyée à son village soigner sa pauvre mère vieille et infirme, m'exprimait ainsi ses pensées :

— Je ne saurais assez vous dire, ma très-chère Mère, la joie que j'éprouve dans mon cœur, lorsque je pense à mes dignes et bien-aimées maitresses; leurs saints avis et leurs touchantes leçons resteront à jamais gravées dans mon cœur, ainsi que tous les bienfaits que j'ai reçus dans ce cher asile de l'Orphelinat qui a si bien pris soin de mon enfance, et m'a fait couler des jours si heureux. Combien je remercie le Seigneur de m'avoir recueillie dans cette chère maison, de préférence à tant de pauvres enfants qui n'ont pas eu le même bonheur que moi! Oui, c'est vrai, ma très-chère Mère, je suis bien loin de l'Orphelinat, mais mon cœur y est continuellement, et je soupire après le moment qui me permettra de vous revoir. En attendant, je soigne ma mère avec respect et bonheur, me rappelant les avis que vous m'avez donnés. A ce sujet, cette tendre mère veut que je vous remercie de sa part, de la bonne éducation que vous m'avez donnée. Priez le bon Dieu avec moi pour qu'il lui accorde la patience de supporter ses longues souffrances, et à moi la grâce de les lui adoucir. J'ai le bonheur de faire la sainte Communion les dimanches, c'est alors que je prie le Seigneur de vous rendre au centuple ce que vous avez fait pour moi.

Mais que vous dirai-je, monsieur le Directeur général, de leurs sentiments de profonde reconnaissance pour la France à qui elles sont redevables de leur bonheur? Ces jours-ci une heureuse circonstance leur fournit l'occasion de donner un libre essor à leurs sentiments de chaleureuse sympathie.

Notre digne Consul voulut bien, après une longue absence, les honorer de l'une de ses précieuses visites. Avec quelle joie il fut accueilli! Combien elles étaient heureuses de saluer notre honorable Consul sous le titre si cher de représentant de la France! — Oh! chère et noble patrie, lui dirent-elles, depuis le jour fatal où tu fus comme écrasée sous

le poids de l'infortune, l'écho de ta douleur a oppressé vivement nos âmes, et comment aurions-nous pu demeurer étrangères à ta cruelle affliction, toi qui veilles sans cesse à notre bonheur, toi à qui nous devons tout ce que nous sommes, toi surtout de qui nous tenons les bons sentiments qui nous animent et que nous pouvons exprimer en cet instant à ton digne représentant ? Oh ! merci ! Monsieur le Consul, d'avoir satisfait à ce besoin que nous éprouvions depuis si longtemps, en nous permettant cet épanchement tout filial de notre amour pour cette généreuse France, notre vaillante mère. Oh ! s'il ne nous est pas donné de verser notre sang pour défendre ses intérêts, du moins avons-nous la douce consolation de ne laisser passer aucun jour sans élever nos voix suppliantes vers le ciel pour appeler sur ses destinées futures la bénédiction de Celui qui la fera triompher toujours de tous ses nombreux rivaux ; jaloux de sa puissance.

Ces sentiments de reconnaissance envers notre chère France, elles les expriment en toutes circonstances ; il est touchant surtout de voir avec quelle ferveur elles prient tous les jours le Seigneur pour leurs dignes bienfaiteurs, afin qu'il leur accorde tout le bonheur qu'ils méritent pour leur généreux dévouement.

Je me suis étendue bien longuement, monsieur le Directeur, et cependant que de faits n'aurais-je pas encore à vous citer, pour vous prouver les heureux résultats de votre orphelinat ! J'espère que vous voudrez bien plaider sa cause près de votre honorable conseil et que, grâce à votre généreux concours, nous pourrons continuer notre laborieuse et consolante mission. Veuillez aussi nous accorder un souvenir au saint Sacrifice et votre précieuse bénédiction pour notre grande famille qui est aussi la vôtre ; de notre côté, nous continuerons d'adresser au Seigneur nos ferventes supplications pour votre bonheur, pour celui de

vos charitables associés et pour la prospérité de votre œuvre si sainte qui procure tant de gloire à Dieu.

Veillez agréer, monsieur le Directeur général, l'assurance du profond respect et de la vive reconnaissance avec laquelle je suis

Votre très-humble servante,

Sœur PÉGIN,

F. d. l. Ch.

PROVINCE DE PERSE

Lettre de M. CLUSEL au Frère GÉNIN, à Paris.

Oourmiah, 4 janvier 1873.

MON CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Avant tout je vous souhaite une bonne, très-bonne année pour 1873. Je prie Notre-Seigneur de vous bénir et de vous conserver pour continuer le bien que vous faites et de donner ensuite une belle récompense à votre charité.

Je vous ai parlé, je crois, des aumônes abondantes qui furent envoyées, l'hiver dernier, par l'Angleterre aux missionnaires protestants, et dont nous eûmes une partie, relativement fort petite, il est vrai, mais qui nous fut d'un grand secours par son à-propos. Ces distributions firent mousser un peu lesdits ministres, surtout auprès des musulmans ; ce ne fut guère que du bruit, sans autre résultat important, mais le bruit, le diable l'aime et il cherche à en tirer parti.

Les missionnaires protestants d'Amérique doivent avoir dressé de pompeux rapports sur l'efficacité et les heureux succès de ce nouveau moyen de propagande : l'aumône aux pauvres. La meilleure partie des malheureux qu'ils ont assistés l'hiver dernier étaient des musulmans venus ici des

provinces du sud de la Perse, où la famine était plus grande. Ces infortunés avaient émigré avec toute leur famille, et ces missionnaires de contrebande ne manquaient pas de prendre exactement le nom et le nombre des personnes qu'ils assistaient.

Or, comme chacun de ces pauvres musulmans, avant de recevoir son aumône, devait écouter un petit sermon sur Jésus-Christ, sauveur des hommes, on a eu ainsi l'occasion de faire bon nombre de conversions à la vérité du saint Évangile. Ces prodiges de conversions ne sont pas, à ce qu'il paraît, nouveaux, ni même difficiles pour les ministres protestants.

Ils ont distribué, l'année dernière, des aumônes à des milliers de musulmans; ces aumônes ont toujours été accompagnées au moins de quelques paroles d'édification. Or, la parole de Dieu est si efficace qu'elle n'aura pas manqué de produire des effets merveilleux de conversion parmi ces pauvres gens; c'est sans doute ce que nos apôtres d'Amérique auront pu croire, et un rapport à sensation sera allé réveiller le zèle un peu endormi, ce semble, des conseils de l'œuvre. Les résultats le prouvent assez: en effet, cette mission protestante d'Ourmiah, dont les moyens pécuniaires avaient été un peu réduits les années précédentes, a eu, cette année, une petite allocation de sept mille livres sterling (175,000 fr.). Le fait est sûr, je le tiens de ses banquiers à Tauris. Cela lui permet de continuer la propagande auprès de tous, mais surtout auprès des musulmans.

Ces essais de prosélytisme auprès des musulmans semblent passer inaperçus et ne soulèvent pas de réclamations; cependant la population musulmane d'Ourmiah est une des plus fanatiques de toute la Perse. Peut-être commence-t-il à s'opérer en elle quelque modification de sentiments religieux. C'est aujourd'hui une maladie générale. S'il en est ainsi, nous devons savoir gré aux protestants de leurs essais; ils

préparent la voie au catholicisme. Mais tout cela n'empêche pas qu'on ne s'attende à quelque explosion subite du fanatisme musulman. Pour le moment, il n'y pas grand'chose à craindre, car les missionnaires américains ont su acheter l'approbation de l'autorité locale qui est aujourd'hui aussi forte que brutale, et c'est la vraie raison du silence des passions musulmanes.

Les sympathies des missionnaires américains sont donc acquises à cette heure principalement aux musulmans ; mais comme un des caractères de la vraie charité, c'est d'être universelle, ils n'oublient pas les chrétiens, tout en faisant semblant de dire que leur mission est finie parmi eux. Ils ne négligent pas même de s'intéresser à nos catholiques, et l'on vient de me dire que l'un d'entre eux avait consenti à manger son jeûne, comme on dit ici, et à aller au prêche pour un sac de blé qu'ils lui ont donné. S'il en est ainsi, ce pauvre homme a vendu Jésus-Christ à meilleur marché que Judas lui-même. Je doute que ce soit vrai, car cela me ferait d'autant plus de peine et ce serait d'autant plus scandaleux que le malheureux est le frère d'un prêtre catholique.

Outre cette belle allocation de 7,000 livres sterling qui pourrait bien leur suffire et dont, pour mon compte, je me contenterais facilement, les missionnaires d'Amérique attendent de nouveaux secours. On commence à parler d'une quête qui aurait été faite en Amérique au profit de la Perse. Le produit serait... d'un million.

Quant à nous, mon cher Frère, pour le moment, nous avons quelques petits sous : c'est une goutte à côté d'un grand lac, mais enfin c'est une goutte d'eau. D'autre part, la misère est moins grande, par conséquent les pauvres moins nombreux, quoiqu'il n'en manque pas. Beaucoup de denrées de première nécessité sont plus chères même que l'année dernière, mais le blé a diminué de prix, et c'est l'essentiel ; on en trouve à 20 francs le sac, six mesures du

pays, ce que peut porter ordinairement un cheval, et qui suffit à peu près pour la consommation annuelle d'un individu. Cela veut dire que le pauvre homme dont je vous ai parlé plus haut aurait vendu Jésus-Christ et acheté le diable pour 20 francs.

Donc, pour le moment, nous pouvons un peu assister nos pauvres; mais dans trois mois, au printemps, chacun aura fini les petites provisions d'hiver, alors les pauvres deviendront plus nombreux. Chaque année, les trois ou quatre mois qui précèdent la récolte sont des jours de peine pour beaucoup de nos pauvres catholiques; d'autre part, nos ressources actuelles auront diminué, et c'est alors que nous aurons un plus grand besoin de vous, mon cher Frère, mais c'est alors aussi que nous arrivera votre secours, d'après ce que vous nous avez écrit, si le bon Dieu bénit vos démarches, et j'espère qu'il le fera.

Priez un peu pour nous et croyez-moi, en Notre-Seigneur, bien cher Frère, votre tout dévoué,

CLUSKEL,

l. p. d. l. m.

CHINE

DISTRICT DE HANG-TCHEOU (1871-1872)

Lettre de M. BARBIER à M^r GUIERRY.

Ning-Pô, le 5 septembre 1872.

MONSIEUR ET HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

En remettant à Votre Grandeur les comptes de l'année précédente, j'y joins un petit compte rendu détaillé des consolations que nous avons eues et du peu de fruit que Dieu a daigné opérer dans ce district. C'est bien peu, vu le si grand nombre de païens qui nous entourent, bien peu en comparaison de ce que produisent d'autres champs voisins; mais ces épis, glanés çà et là, méritent bien que nous remercions la Divine Providence qui nous les a donnés (c'est un gain si précieux que celui d'une âme rachetée par le sang de Jésus!); et puis la vue du peu qui se fait nous excitera à redoubler de ferveur, de zèle et de prières, pour mériter d'obtenir davantage. Mon intention n'est pas de vous entretenir du séminaire, ni de nos écoles, ni de l'orphelinat de nos Sœurs que Votre Grandeur connaît bien suffisamment, mais seulement de nos petites chrétientés proprement dites.

Le district de Hang-Tcheou n'en a que quatre, dont les deux principales, et pour le nombre et pour la situation,

sont à Hang-Tcheou et à Chao-Shing. Les deux autres commencent à peine : elles sont à Ling-Ngan et dans la préfecture de Hou-Tcheou.

Hang-Tcheou. — Les chrétiens de Hang-Tcheou sont au nombre de 100 seulement; c'est fort peu, hélas! et bien souvent, en parcourant cette grande cité et ses environs, on sent le cœur se gonfler à la vue de tant de païens, et on répète avec le prophète : — O mon Dieu! éclairez ceux qui sont assis à l'ombre de la mort. — Cependant, ce petit troupeau va chaque année s'augmentant : avant 1860 on n'y comptait que 30 à 40 fidèles. Après les rebelles, en 1864, on n'en comptait plus que de 10 à 15. Mais depuis cette triste époque, la semence évangélique y a porté des fruits qui l'ont fait élever au nombre de 100, où elle est aujourd'hui.

La conduite généralement fervente de nos chrétiens nous dédommage et nous console de leur petit nombre; j'ai remarqué avec bonheur que, cette année surtout, un grand nombre ont donné des marques spéciales de leur piété. La plupart ont leur habitation assez éloignée de l'Église, située à l'une des extrémités de la ville, et pourtant il en est que cet obstacle n'arrête pas et qui ne passent aucun jour sans en sanctifier les premières heures par l'assistance au Saint Sacrifice de la Messe. Aux fêtes de dévotion, l'assistance est à peu près aussi nombreuse que le dimanche. Le nombre de ceux qui se sont approchés des sacrements aux diverses fêtes de l'année a aussi augmenté, et il augmentera encore à mesure que nous les instruirons et leur ferons comprendre l'excellence de la Sainte Communion, et les précieux avantages assurés par le Divin Maître à ceux qui se nourrissent avec ferveur de sa chair sacrée et de son sang précieux.

La présence du grand séminaire, et par conséquent la pompe plus grande que nous avons pu donner à nos fêtes,

n'a pas peu contribué, je crois, à ce progrès que je suis si heureux de signaler à Votre Grandeur. C'est par la majesté de nos saintes cérémonies, que nous pouvons frapper les yeux des chrétiens et aussi des catéchumènes. Aussi nos petits enfants de l'école me demandent souvent à l'approche d'une fête : — Père, y aura-t-il grand'messe demain? c'est si beau à voir! Y aura-t-il musique? c'est si beau à entendre!.. — Un nouveau catéchumène de la secte des jeûneurs, cherchant à convertir sa mère, lui disait : — Au moins au *Tien-Tchou-Tang* il y a des règles, il y a des cérémonies, tandis que chez vous c'est tout pêle-mêle; les hommes sont mêlés avec les femmes, et chacun fait à sa façon. — Ajoutez aussi les prières que font nos élèves pour la conversion des païens, et je ne cesse de les y exhorter, et il sera facile de se persuader que la translation du séminaire à Hang-Tcheou a eu et aura une heureuse influence sur l'avenir de cette chrétienté.

J'ai été aussi bien satisfait de l'offrande qu'ils ont faite pour l'érection du monument qui doit transmettre aux âges futurs le fait unique dans l'histoire de l'Église, que Sa Sainteté Pie IX ait dépassé les années de Pierre, sur le siège de Rome... Le résultat de la quête, faite à cette occasion, a dépassé 50 piastres (250 fr. environ); tous ont voulu y concourir malgré leur pauvreté et la moindre offrande a été de 200 sapèques (1 fr.).

Quelques traits montreront à Votre Grandeur que Dieu se plaît à répandre ses grâces sur ces âmes simples, méprisées, pauvres aux yeux des hommes, mais pourtant riches aux yeux de Dieu.

Voici des faits qui se sont passés chez nos Sœurs et qui ont été écrits par elles-mêmes.

Il y a environ deux ans, un pauvre père de famille fut reçu à l'hôpital et y mourut après avoir reçu le saint baptême. Sa femme, qui venait l'y voir de temps en temps, ayant eu par là quelque connaissance de notre sainte reli-

gion, demanda à en être instruite. On accéda à ses désirs. Malgré ses quarante ans environ, elle se donna avec tant d'ardeur à apprendre la doctrine, qu'elle fut bientôt admise au nombre des catéchumènes et enfin reçut le Saint Baptême, l'année dernière, le saint jour de Pâques, avec deux de ses enfants. Cette âme était si bien préparée, que sa ferveur alla toujours croissant. Une fois baptisée, elle soupira après le jour où elle pourrait être admise au banquet eucharistique. Mais auparavant, il lui fallait savoir le catéchisme de l'Eucharistie et plusieurs prières qu'elle ignorait encore. Elle s'y mit avec un zèle tout nouveau et, à la dernière fête de Noël, Notre-Seigneur se donna à elle pour la première fois dans le sacrement de son amour. Oh ! sans doute, elle était bien heureuse. Mais il lui restait encore à devenir parfaite chrétienne par le sacrement de la Confirmation. La voilà donc qui continue, avec son ardeur habituelle, à apprendre la doctrine et les prières requises, pour pouvoir être admise à la réception de ce sacrement. A la Pentecôte de cette année, elle était prête. Aussi, Monseigneur étant venu célébrer cette fête dans notre ville, elle eut le bonheur d'y recevoir de ses mains le sacrement qui nous rend parfait chrétien. Depuis lors sa ferveur va toujours croissant. Comme elle est employée dans notre maison, je la trouvai un jour toute en larmes. Je lui en demandai la raison, et elle me répondit : — On vient de m'expliquer les mystères douloureux du Saint-Rosaire. Je ne savais pas, moi, que Notre Bon Dieu avait tant souffert pour nous racheter ! Maintenant elle se fait la catéchiste zélée des pauvres femmes reçues dans notre petit hôpital. Dès qu'il en est arrivé quelque nouvelle, à son premier moment libre, elle va lui rendre visite. Bientôt la conversation est amenée sur la reconnaissance qu'elle a envers Dieu de la grâce qu'il lui a faite de le connaître et de l'aimer, et l'obligation où nous sommes tous de l'adorer et de le servir. Les païennes ma-

lades n'ont rien de plus pressé, bien entendu, que de lui demander des explications sur cette religion, toute nouvelle pour elles et c'est ainsi qu'elle fait autant de catéchumènes qu'il y a de pauvres femmes qui entrent dans notre hôpital. Ces jours derniers, il en est entré une qui semble vouloir marcher sur les traces de la précédente. Elle est, comme elle, d'une simplicité charmante. Elle prend auprès d'elle les plus petites filles de l'ouvroir, qui savent les premières pages de leur catéchisme et, tout en travaillant, elle répète avec elles la leçon pendant toute la journée. Espérons que le Bon Dieu lui fera la grâce d'arriver aussi au bonheur d'être admise au nombre des enfants de Dieu. Une autre jeune femme, déjà baptisée, a donné des preuves de sa foi bien plus frappantes encore que les deux précédentes. Elle fut baptisée du consentement de son mari, qui était lui-même catéchumène alors. Mais malheureusement il n'a pas persévéré : il est retourné à l'idolâtrie, et pour comble de malheur pour cette famille, il s'est mis à fumer l'*opium*. Aussi n'a-t-il pas tardé à défendre à son épouse d'adorer le Dieu des chrétiens et de faire les prières des catholiques. Mais cette âme, forte de la grâce du Baptême, lui a répondu franchement qu'elle était chrétienne et, qu'avec la grâce de Dieu, elle espérait persévérer dans sa religion jusqu'à la mort. Malgré cela, le mari ne se tint point pour battu. Chaque jour il revenait à la charge par quelque nouvel expédient. Il en vint à lui défendre absolument d'aller à l'Église, ni chez les Sœurs. — Si tu y vas encore, ajouta-t-il, je ne te donnerai plus rien pour ta subsistance. — Je ne puis me dispenser d'aller à l'Église, lui répondit-elle, et, si tu ne veux plus me nourrir, j'ai des mains, je gagnerai ma vie en travaillant. — Ah ! si cela ne te suffit point pour t'arrêter, répliqua le mari, je saurai bien t'arrêter par d'autres moyens : je te couperai les pieds pour que tu ne puisses plus marcher. — Si tu me coupes les pieds, reprit

cette courageuse femme, je marcherai sur mes genoux et j'irai quand même. — Ce malheureux, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur ses menaces, a pris le parti de se séparer d'elle et l'a abandonnée. Cette âme fidèle ne s'est pas déconcertée. Elle reste avec sa belle-mère. Pendant la semaine, elle se livre à un travail assidu pour gagner sa vie; le dimanche, elle vient à l'Église, et, le reste de la journée, elle se retire chez nous pour achever son instruction religieuse, qui est très-incomplète. Nous avons bien la confiance que le Bon Dieu, après tant de générosité, lui accordera non-seulement le don de la persévérance, mais encore la conversion de son mari.

Un jour, je grondais nos enfants que je soupçonnais, non sans quelque motif, d'avoir pris quelques pêches au jardin (ce n'est pas un bien grand crime). — C'est toi, disais-je à l'un d'eux. — Et comme il riait, j'insistais. — Alors il se met à pleurer en disant. — Comment ferais-je cela? *c'est un péché!* — Le même enfant me demandait si c'était un gros péché d'être distrait cinq minutes pendant la récitation des prières. Bien souvent ces enfants, un ou deux surtout, me demandent le sens des cérémonies, des habits sacerdotaux, des faits de l'Ancien et du Nouveau Testament, et ils écoutent l'explication avec soin et la répètent très-exactement. Pauvres enfants, ils sont bien simples dans leur foi. Si vous leur disiez que le prêtre peut pécher, ils ne le croiraient pas. Le Père peut bien faire de petits péchés, mais de gros... ce n'est pas possible.

Ces petits faits consolent l'âme du Missionnaire qui ne désire rien tant que de voir son Dieu aimé et servi fidèlement.

Ce n'est pas à dire que ces chrétiens soient parfaits; l'esprit chrétien n'a pas encore pu bien les pénétrer; on trouve souvent chez eux des idées toutes matérielles; mais on ne peut pas attendre d'une nouvelle chrétienté qu'elle ressem-

ble de suite à celles qui ont eu le temps de s'imprégner de l'esprit chrétien. Combien d'années n'a-t-il pas fallu à l'Église pour christianiser notre Europe, qui, hélas ! tend bien maintenant à se déchristianiser !

Catéchumènes. — Le nombre des catéchumènes, je parle de vrais catéchumènes, est assez restreint, et je ne crois pas qu'il dépasse le chiffre bien minime de 20, et encore n'avons-nous pas des espérances bien certaines sur tous. Mais il y en a, cela suffit. Nous augmenterons peu à peu sans éclat et d'une manière plus sûre. Nous laisserons à d'autres les grandes moissons dont nous sommes indignes et incapables, nous nous contenterons de cueillir avec zèle et amour les quelques épis mûris par la grâce et la bonne volonté. Nous pouvons compter deux nouvelles familles catéchumènes ; je suis assuré au moins de l'une d'elles, et je suis convaincu que l'autre suivra l'exemple de son chef, quoique rien ne paraisse encore. Le chef de la première a montré un courage qui prouve la sincérité de ses dispositions. Les païens qui exercent le même métier que lui ont voulu le forcer à donner les contributions ordinaires pour les pagodes : il leur a répondu fièrement : — Prenez ma tête si vous voulez, mais vous n'aurez pas mes sapèques. — On l'a menacé de lui retirer son enseigne, ce qui était l'empêcher d'exercer son métier. Il a dit : — Eh bien ! je ferai autre chose. — On lui a retiré ses apprentis. — Eh bien ! je travaillerai avec ma femme. — Pourquoi tant de païens qui voudraient se faire chrétiens n'ont-ils pas le même courage ? Ce bon catéchumène vient presque chaque jour à la messe, quoiqu'il ait plus de trois grands *lis* à faire pour venir à l'Église. Sa fille, âgée de neuf ans, étudie chez les Sœurs, et j'espère que nous pourrons bientôt baptiser la famille entière.

Nous avons été réjouis aussi par la conversion d'un jeuneur. Il était venu demander à M. Pong un asile pour

quelques jours, ayant été chassé de chez son maître. C'est la grâce qui nous l'amenait. M. Pong a commencé à lui parler religion et à lui montrer la vanité des idoles et en particulier de *Fo*, le dieu de la secte des jeûneurs. Pendant quelques jours, il ne voulait rien croire; à la fin, ne pouvant bien se faire comprendre, M. Pong a écrit pour ce pauvre homme un petit dialogue où il expose bien la Doctrine Chrétienne. Ce bon jeûneur, désireux du reste de savoir la vérité, a lu avec attention ce petit opuscule, et à la fin il s'est avoué vaincu, et a commencé à étudier la Doctrine et à réciter les prières chrétiennes avec une ferveur peu ordinaire. De suite aussi il s'est mis à exhorter ses anciens amis, comme lui sectateurs de *Fo*, mais il n'a pas encore réussi à les convertir; nous lui avons dit du reste de ne pas vouloir aller trop vite, mais de bien apprendre la Doctrine avant de la prêcher aux autres. J'espère bien que cette conversion sera le signal de plusieurs autres. Ce bon Catéchumène nous a demandé le Baptême, mais nous avons cru prudent de prolonger un peu plus son épreuve et d'attendre qu'il soit plus instruit.

Il nous a communiqué plusieurs détails assez curieux sur la secte de *Fo* et ses cérémonies. Ses sectateurs sont divisés en plusieurs catégories qu'on pourrait peut-être assimiler aux divers ordres de la franc-maçonnerie. Il faut payer plus ou moins, suivant qu'on est plus ou moins avancé, et il est probable que les plus élevés ont des connaissances qu'on ne livre pas aux simples adeptes.

Dans leurs cérémonies, il en est qui se tiennent immobiles, retiennent leur souffle, fixent les yeux à terre, comme jadis les moines du mont Athos, et, au bout de quelque temps, ils disent voir le soleil, la vraie lumière... Ils ont plusieurs autres croyances ridicules, dont la nature décèle de suite la diabolique origine; car le démon ne sait guère que tromper et séduire les hommes par de grotesques illusions.

Cette secte pourrait cependant avoir eu à l'origine quelques traditions chrétiennes altérées. En parcourant le livre de prières de ce jeûneur, M. Pong y a trouvé plusieurs pensées très-vraies, quoique un peu changées, sur la Création et l'Incarnation. Nous avons été frappés surtout de plusieurs passages où l'on parle d'un grand Maître nommé *Ta-mé*, auquel il fallait demander la Doctrine : « *Va à Ta-mé, et il t'enseignera...* » Ce *Ta-mé* pourrait bien être saint Thomas, et cette supposition n'est pas gratuite, car on sait que le culte de *Fo* vient des Indes et remonte précisément au temps de saint Thomas. Il est dit aussi dans ces prières que *Ta-mé espérait Paolo* (Thomas attend Paul), et j'ai retrouvé la même tradition rapportée par un Missionnaire du Kiang-si. Elle n'a rien qui étonne; l'Apôtre des nations aurait bien pu témoigner le désir d'aller avec saint Thomas, et celui-ci a bien pu aussi faire part à ses néophytes de l'espérance qu'il avait de voir arriver Paul pour l'aider à convertir les infidèles.

Le souvenir de ce Catéchumène, ancien jeûneur, m'a amené à cette petite digression qui renferme une question digne d'être étudiée et traitée par ceux qui s'y entendent mieux que moi. Si cette tradition est vraie, combien ne faut-il pas regretter que des sectes si nombreuses aient ainsi altéré la vérité ! Peut-être cela pourra-t-il servir un jour à les ramener, si on peut leur persuader que, sans s'en douter, ils rendent, dans leurs prières, hommage au vrai Dieu, et que leurs pères d'autrefois étaient des adorateurs du Maître du Ciel.

Le petit hôpital et le dispensaire de nos Sœurs sont une espèce de prédication qui fait beaucoup de bien pour faire tomber les préjugés qu'on a contre nous, comme étrangers, et contre notre sainte Religion, et aussi pour nous amener des Catéchumènes. D'abord, presque tous ceux qui meurent à l'Hôpital y sont baptisés à l'article de la mort, et généra-

lement dans d'excellentes dispositions. Outre ce bien, un bon nombre de ceux qui en sortent guéris continuent à se faire instruire de notre sainte Religion ; quatre d'entre eux ont été baptisés cette année, et une dizaine d'autres se préparent à recevoir le même bienfait ! Voici du reste quelques faits que nos chères Sœurs ont bien voulu nous transmettre.

« Dans le courant de cette année, nous avons reçu à l'Hôpital un serviteur très-fervent du Démon. C'était au point qu'il ne pouvait supporter que d'autres malades Catéchumènes parlassent du bon Dieu. Il aurait voulu anéantir ce nom Divin. Mais le bon Jésus avait sur lui des desseins de miséricorde, et voulait le faire entrer dans le giron de la sainte Église. On le laissa tranquille. Mais, après quinze jours d'hôpital, il commença à ouvrir les yeux et demanda un livre pour étudier la Doctrine. La Sœur de l'hôpital fit comme si elle n'entendait pas. Plusieurs fois, il réitéra sa demande, mais sans être exaucé. Enfin la Sœur, contente de sa persévérance, le renvoya à la Supérieure qui l'exaucerait peut-être. Il s'y adressa en effet ; et comme elle était au courant, elle attendit encore plusieurs jours avant que de le lui donner. Dès qu'il eut ce livre tant désiré, il l'étudia aussitôt avec zèle, et dans quelques jours il put réciter le *Pater* et l'*Ave*. Aussitôt il voulut avoir un Chapelet ; mais on lui répondit qu'on n'en donnait qu'aux Chrétiens baptisés. Cependant il désirait si vivement en avoir un, qu'il en fit un lui-même, et, pour cela, il ramassa tous les morceaux de ficelle qu'il put trouver dans l'hôpital, les ajusta les uns aux autres, fit des nœuds ordinaires pour les grains, et de plus gros pour les *Gloria Patri* qui distinguaient parfaitement bien les dizaines ; et avec ce Chapelet de sa fabrication il se mit à prier. Pour cela il se cachait tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, et paraissait tellement occupé de sa prière que souvent il ne s'apercevait point des personnes qui passaient près de lui. Enfin il se rétablit et retourna à

ses occupations ordinaires. Mais il ne manqua pas ensuite d'aller tous les dimanches à la Messe. Enfin, les Missionnaires l'ont trouvé si bien disposé qu'il a été baptisé le jour de l'Assomption ; et, comme souvenir de cette grâce insigne, il a reçu un beau chapelet rouge qui l'a rendu extrêmement heureux.

« Un autre malade avait été baptisé depuis une quinzaine de jours. Comme il approchait de sa fin, la Sœur lui demanda s'il ne serait pas bien aise de voir le prêtre pour se confesser : — Depuis que j'ai eu le bonheur d'être baptisé, lui répondit-il, je n'ai point péché. J'ai fait tout ce que le Père m'a dit. J'ai offert mes souffrances à Dieu pour l'expiation de mes péchés et pour l'amour de Jésus qui a tant souffert pour sauver mon âme.

« Il y a quelques mois un brave homme de la campagne se présenta au pansement pour se faire soigner de plusieurs infirmités. De plus il était bossu, et ce qui le préoccupait le plus, c'était d'être débarrassé de sa bosse. Pour le contenter, la Sœur lui appliqua quelques remèdes, bien convaincue d'avance que c'était mettre un vésicatoire sur une jambe de bois. Mais les suites prouvèrent le contraire, sa bosse diminua et ses autres infirmités disparurent entièrement, au delà de toute attente. Dire le contentement de ce pauvre homme est impossible. Il racontait sa guérison à tous ceux qui voulaient l'entendre. Il demanda à notre vieux portier quel était le Dieu que nous adorions, car lui aussi voulait l'adorer avec toute sa famille. Au bout de quinze jours, il nous revint chargé de présents, pour nous témoigner sa reconnaissance de sa parfaite guérison, et en même temps, il nous amena son petit garçon âgé de dix ans, malade aussi, en nous priant de vouloir bien l'admettre à l'hôpital. Après un mois il était très-bien rétabli. Son père, alors, au lieu de le reconduire chez lui, l'a confié aux Missionnaires, en les priant de lui enseigner les prières et la Doctrine Ca-

tholique. Lui-même dit qu'il ne veut pas avoir d'autre religion que celle des Missionnaires et des Sœurs. Mais comme il est très-éloigné d'ici et qu'il n'a personne dans sa localité qui puisse l'instruire, il attend, dit-il, que son fils soit bien instruit, afin qu'il l'instruise ensuite lui-même. »

Voici d'autres faits dont j'ai été moi-même témoin :

Un jeune homme du Kiang-Si, ruiné par l'opium, venait, il y a un an à peine, réclamer les soins de nos Sœurs. Il resta longtemps indifférent, et on ne le pressait pas; on priait seulement. Enfin il commença à étudier les prières, et depuis quelle ferveur il a montrés! que de fois et avec instances il m'a demandé le Baptême! Je ne me hâtais pas, voulant bien l'éprouver. A la fin je lui ai fait subir son examen, et content de ses réponses, assuré du reste de ses bonnes dispositions, je lui ai promis le Baptême pour le jour de l'Immaculée-Conception. Il était déjà bien mal; mais n'importe, il a voulu se faire porter à l'Église, et après la Messe, je l'ai baptisé sous le nom de Joseph. Avec quelle ardeur il répondait aux questions et protestait de son horreur pour le démon et toutes les idoles! Il l'exprimait même plus longuement et tout autrement que ne l'indique le Rituel: — Le diable, je n'en veux pas: il sent mauvais, il ne veut que le mal... Dieu, oh oui! j'y crois; je crois tout...

Après son Baptême, il parut bien changé: il se plaignait auparavant de ses souffrances; depuis il était plus paisible, tout sensible, tout entier, au bonheur d'être Chrétien... Il attendait la mort avec un calme assez ordinaire en Chine, dit-on, mais qui chez lui était raisonné et appuyé sur la foi: — Il faut obéir à Dieu, n'est-ce pas, Père? S'il veut me guérir, soit... S'il veut *cueillir mon âme* (belle expression dont les Chrétiens se servent pour désigner la mort), il est le maître... Enfin il est mort paisiblement trois semaines environ après son baptême; et avant de mourir il put recevoir l'Extrême-

Onction et le saint Viatique. Je suis bien convaincu qu'il est aujourd'hui dans la gloire.

Un autre malade, qui était à l'extrémité presque en même temps que le précédent, et qui avait déjà reçu le Bap-tême, était tout jaloux de voir son compagnon mourir avant lui, pendant qu'il lui fallait attendre encore le Ciel. Et il l'attend encore; car il est rétabli. Mais j'espère qu'il ne perdra rien pour attendre. Cependant, quand ils sont en santé, ces bonnes dispositions ne persévèrent pas toujours.

Une guérison bien surprenante et qui nous a donné une nouvelle famille catéchumène, est celle d'un jeune homme qui avait été mordu par un serpent... Pour empêcher la diffusion du venin, on lui avait serré le bras outre mesure, si bien que tout l'avant-bras s'était desséché et commençait à se corrompre. Il vint au Dispensaire et demanda à rester à l'Hôpital. On dut lui donner une chambre éloignée, à cause de l'odeur insupportable qui s'exhalait de sa plaie; la Sœur chargée du Dispensaire lui prodigua ses soins avec le dévouement ordinaire aux filles de Saint-Vincent. Quelque temps après la main desséchée tomba, et les chairs se reformèrent peu à peu autour du gros os de l'avant-bras. Ce cher malade est sorti depuis plusieurs mois, et il est revenu plusieurs fois encore pour chercher des remèdes et assister à la sainte Messe. J'ai pu me convaincre qu'il continue à réciter ses prières : et j'espère pouvoir le faire venir pendant quelques jours pour achever son instruction; car c'est là le mal, hélas! plusieurs sortent bien disposés; mais, rentrés chez eux, ils n'ont personne qui puisse leur apprendre la Doctrine Chrétienne. Nous ne pouvons que les engager à revenir de temps en temps et à profiter de leur séjour, pour apprendre le Catéchisme et se fortifier dans leurs bonnes dispositions.

À côté de ces Catéchumènes sincères, il y en a d'autres qui voudraient, mais qui n'osent pas. Ils sont retenus par

la crainte de leurs parents, de leurs amis..., par les soucis des choses de la terre. Quelques-uns, beaucoup même, viendraient si on voulait les nourrir. Il en est même venu plusieurs qui demandaient tout simplement à demeurer avec nous pour y apprendre la Doctrine, ou plutôt pour vivre sans rien faire, ce que nous ne pouvons pas évidemment leur accorder.

D'autres sont liés pour ainsi dire par le diable, car ils fabriquent ou vendent des papiers de superstitions; ils savent bien que cela n'est pas permis et qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois.

D'autres, je l'ai entendu dire, sont dans l'incertitude, en présence de tant de Religions. Ils se demandent laquelle est la bonne?... Ils voient des protestants établis ici en plusieurs endroits, et ils se demandent lesquels ont raison, ou de la Religion de Jésus (c'est le nom que se donnent faussement les protestants), ou de la Religion du Maître du Ciel? Cependant les protestants n'ont presque pas d'adeptes proprement dits, mais seulement des curieux; et encore, ils ont bien soin de dire qu'ils ne diffèrent pas de nous... tant il est vrai qu'ils sentent leur infériorité...

Espérons que le petit troupeau de Hang-Tcheou s'augmentera et qu'on verra, nous ou nos successeurs, revenir les jours fortunés où la population chrétienne de cette ville se comptait par milliers. En attendant l'heure de la Providence, nous prions et prenons patience selon l'avis de l'Apôtre : *Fructus apostolatus nostri in multa patientia...*

Chao-Shing. — La petite Chrétienté de *Chao-Shing*, située au milieu d'une grande ville, une des plus célèbres de l'empire, se maintient et elle s'augmenterait certainement, s'il était possible d'y établir un Missionnaire qui en fit sa résidence ordinaire; mais on ne fait qu'y passer quelques jours de temps à autre; cependant les Chinois chrétiens pro-

fitent toujours de ces visites pour s'approcher des sacrements. J'y ai célébré les fêtes de l'Assomption et j'ai vu avec plaisir que tous sont venus se purifier de leurs fautes et recevoir leur Sauveur. Le même jour, j'ai baptisé une veuve et son enfant, deux nouveaux Chrétiens dont les noms, je l'espère, ont été écrits au livre de vie...

Il y a là aussi quelques Catéchumènes, dont il n'est pas facile de déterminer le nombre, vu les dispositions encore incertaines qu'ils montrent; mais j'ai constaté avec plaisir que la population de Chao-Shing ne paraît pas hostile... Les protestants y ont établi plusieurs chapelles et y prêchent publiquement, sans fruit pourtant. On va les entendre par curiosité, mais c'est à peu près tout. Ils ont des prédicants chinois attirés, non par leur doctrine, mais par leur argent. C'est ce que disait l'un d'eux à M. Pong : — Je suis ici pour l'argent, mais mon cœur est pour vous. — Et j'ai su depuis que ce pauvre homme avait quitté son métier de prédicant, pour entrer dans la vraie Église, la seule, dit-il, qui ait une racine... Il serait bien à désirer qu'il y eût à Chao-Shing un Missionnaire Catholique; une chaire de vérité, à côté de la chaire du mensonge...

Ling-Ngan. — C'est le siège d'une nouvelle station, que les Missionnaires ont visitée cette année pour la première fois. Il y a là deux familles chrétiennes venues de *Tchou-san* et quelques catéchumènes; leur nombre paraît vouloir s'augmenter. Cette année, M. Pong y a fait une première visite dont il a été très-satisfait, et quelque temps après, il y retournait pour faire la Mission. Il a ramené à Hang-Tcheou un jeune païen dont les jambes étaient couvertes de plaies. Il venait demander les soins de nos chères Sœurs et en même temps apprendre les prières chrétiennes pour pouvoir les enseigner aussi à toute sa famille. Il a toujours montré les meilleures dispositions et, le jour de l'Assomption, il a reçu le saint Baptême, en présence de son père venu pour la

fête. Il s'en est retourné guéri quant au corps, et surtout l'âme purifiée, le cœur plein de joie et bien décidé à répandre le nom du Dieu des Chrétiens.

Il faut admirer ici les voies de la Providence. Elle se sert toujours des simples pour répandre son nom : *Infirmi mundi elegit Deus.*

Ce nouveau Chrétien doit son bonheur à un pauvre Chrétien de Tchou-san venu l'année passée à Ling-Ngan : il exerce le métier bien vulgaire de raccommodeur de faïence... Il est bien ignorant, puisqu'il n'a pas encore pu faire sa première Communion et pourtant Dieu s'est servi de lui pour nous amener plusieurs Catéchumènes, entre autres ce jeune homme dont je viens de parler. Espérons que ce grain de sénévé croîtra peu à peu et que ces pays, si déserts depuis le passage des rebelles, fleuriront et donneront des fruits de salut : *Exultabit solitudo et florebit sicut lilium...*

Hou-Tcheou. — La préfecture de *Hou-Tcheou*, si dévastée aussi par les rebelles, renferme quelques Chrétiens venus des îles de Tchou-san pour cultiver ces terres désertes. Malheureusement, ils sont éloignés les uns des autres, et jusqu'à ce jour nous n'avions pas des renseignements bien sûrs, ni sur leur nombre, ni sur leur demeure. Plusieurs sont venus cette année à *Hang-Tcheou*, et nous avons pu par eux avoir quelques données plus précises. Il sera donc plus facile d'aller les trouver et de les instruire : c'est surtout ce qui leur manque. L'ignorance dans laquelle ils sont plongés est bien déplorable ; aussi ferons-nous tous nos efforts pour les en tirer et les amener à pouvoir remplir leurs devoirs religieux. Pauvres gens ! ils ont quitté *Tchou-san* pour trouver dans ces lieux déserts des terres à cultiver et une plus grande aisance temporelle ; mais ils se sont éloignés de Dieu. Cependant ils sont exacts à faire leurs prières et ils ne prennent pas part aux superstitions païennes. L'un d'entre eux nous a assuré qu'il y a là quelques catéchumènes :

c'est donc un terrain à cultiver. Il serait bien à désirer qu'on pût y envoyer un Chrétien fervent et instruit pour fortifier et instruire ces pauvres Chrétiens. M. Pong ira les visiter dès qu'il le pourra; j'espère que sa visite produira de bons résultats et que la préfecture de Hou-Tcheou verra se former dans son sein un nouveau noyau de Chrétiens.

Pour résumer ce rapport un peu trop long, il me suffit de dire que si la moisson ne paraît pas encore bien mûre, il y a au moins çà et là des cœurs que Dieu se choisit, des âmes simples qui savent écouter l'appel de la grâce : cela suffit pour encourager le Missionnaire, lui faire redoubler ses prières, le porter à ne laisser échapper aucune occasion favorable, à ne laisser aucune disposition sans la cultiver, et pour lui donner dans l'avenir de douces et consolantes espérances.

Veuillez agréer les sentiments de profond respect et de filiale affection avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monseigneur et honoré confrère, de Votre Grandeur, le très-humble et très-obéissant serviteur,

J. BARBIER.

I. p. d. l. m.

Lettre de M. ANOT à M. ÉTIENNE, Supérieur général.

Fou-tcheou, 6 octobre 1872.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous platt.

Aujourd'hui 6 octobre ! jour de joies, c'est le jour de ma vocation, et, finissant la retraite, je renouvelle ce jour pour

la trente-quatrième fois. Dans ce saint temps destiné surtout à repasser les motifs d'amertumes, les fautes commises, je viens humblement devant vous me reconnaître coupable : j'ai laissé un trop grand laps de temps sans vous écrire. Je le suis doublement, et pour avoir manqué à une règle, et pour avoir omis un devoir de respect à l'égard de votre Paternité. Sans doute, père d'une si nombreuse famille et toujours appliqué à mille affaires, vous ne pouvez pas tout remarquer ; mais ce n'est pas pour moi une excuse. Je m'efforce donc de réparer ma faute, vous suppliant de me pardonner en vous écrivant ces quelques lignes : ma faute ne consiste pas à peu me soucier des règles, ni à oublier ce que je vous dois comme enfant de saint Vincent. Oh ! non certes, je l'affirme, ma faute consiste à remettre toujours la chose, à laisser passer le temps sans le remarquer. Aujourd'hui plus que jamais, et incomparablement plus que jamais, je suis toujours par monts et par vaux. Depuis Pâques jusqu'à aujourd'hui, rarement je suis resté plus de dix jours dans un endroit, souvent au plus trois ou six jours, dans un espace de soixante lieues. Je ne compterai par les stations que j'ai faites dans cette étendue. Mais vous penserez peut-être qu'un tel train de vie n'est guère favorable pour l'observation des règles. Cependant je puis affirmer que pendant tous ces voyages je n'ai omis ni un seul lever de quatre heures, ni une seule messe, ni un seul office du bréviaire, ni un coucher de neuf à dix heures, ni la plupart des exercices communs de la journée. Dans les voyages, au contraire, on a bien plus le temps de prier et de méditer ; or, la prière, c'est l'important et le nécessaire par-dessus tout. Si j'ai omis par hasard quelques-uns des exercices par défaut de livre, je le répare par autre chose. Un missionnaire ambulante peut aussi bien se sanctifier, s'il le veut, qu'un missionnaire enfermé ou vivant toujours en communauté. Tout prête à la plus fervente dévotion pour celui qui est appelé à un tel office.

Dernièrement, je passais par une grande ville. Là, pas un seul Chrétien. Dans les années précédentes je traversai cette ville plus de trente fois et je logeai à l'auberge sans pouvoir trouver un livre propre pour les exercices et célébrer la sainte Messe. Cette fois je fus appelé par un homme de la ville, haut placé dans le tribunal, pour venir loger chez lui, et il me donna un petit appartement très-propre pour y dire la messe. Or, en offrant le Saint-Sacrifice au sein d'une grande ville toute païenne, peut-être pour la première fois, au moins depuis des siècles, quelles sensations n'éprouve-t-on pas et quels vifs désirs, en célébrant, d'arrêter, par le moyen de la sainte Victime, tant de gens qui se précipitent dans les abîmes! Bien recueilli au fond d'un cabinet ou appliqué à entendre une conférence, je ne crois pas que j'eusse été si touché et si plein de la grave obligation pour un missionnaire de sauver les âmes. Or, quand on sent plus vivement le besoin de sauver les autres, comment ne pas se déterminer soi-même à prendre la résolution de se sanctifier mieux que jamais?

Les conversions se multiplient dans beaucoup d'endroits, Dieu a des desseins de miséricorde sur ces pays. Mais voilà, nous sommes trop peu d'ouvriers. Ces conversions ne sont pas précisément des conversions, c'est une première grâce qui opère l'ouverture du cœur de l'homme et qui l'incline vers la Religion sans trop savoir ce qu'il en est. Sauver son âme, c'est quelque chose de bien peu saisissable pour le nouveau converti. Si le Missionnaire n'arrive pas après cette ouverture du cœur pour expliquer, exhorter et presser le néophyte de se convertir tout de bon, le semi-converti reviendra bientôt à ses superstitions. Nous avons donc plus que jamais besoin de prières et de confrères zélés pour le salut des âmes : plus nous serons nombreux, plus la Mission sera abondante, et je ne doute pas que le Bon Dieu, qui se montre si miséricordieux, ne donne à plusieurs le vif

désir de venir sauver ces pauvres âmes. Aujourd'hui, écrivant ces lignes, je me trouve avec M. Moloney, notre confrère nouvellement arrivé : il me montre une lettre d'un jeune Confrère qui se signe X.... Ce bon Missionnaire se sent le désir de venir en Chine, mais le voilà placé ailleurs. Eh ! sans doute, je sais très-bien que les dispositions des Supérieurs sont les dispositions de Dieu même ; cependant pardonnez, Monsieur et Très-Honoré Père, à un désir si naturel que j'éprouve de demander des confrères, parce que c'est le moyen de sauver les âmes, non pas quelques-unes, mais un très-grand nombre ; non une génération, mais toutes les générations suivantes.

Toujours dans l'espoir que vous voudrez nous exaucer autant qu'il sera en votre pouvoir, je suis heureux de me dire,

Monsieur et Très-Honoré Père, le très-respectueux
et très-obéissant serviteur et fils,

A. ANOT,

l. p. c. m.

Lettre de M. ANOT au Frère GÉNIN, à Paris.

Fou-Tcheou, 15 janvier 1873.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

La Grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

A quelques kilomètres de la ville de Fou-Tcheou, d'où je vous écris, se trouve le district ou la sous-préfecture de Tong-gen, où, depuis trois ans environ, notre sainte religion fait les plus heureux progrès. L'élan était admirable, et, après des centaines de néophytes parsemés dans tout le district, nous étions à la veille d'en compter des milliers. Mais voici que, dans ce même pays, un petit Néron, un Dio-

clétien se leva à l'encontre du progrès. Ce n'est pas un empereur ni un grand mandarin, ni même un employé de classe inférieure, c'est un simple particulier. A l'occasion du soulèvement des rebelles, dits Tchang-mao, on lui avait confié le commandement de quelques troupes. A ce titre, il se donne de l'audace. Il se déclare l'ennemi juré de la religion dite européenne, et met parfaitement en pratique le principe suivant : « Qui veut la fin veut les moyens. » Il ose lever des subsides dans les environs, fait forger des armes, et le voilà déjà à la tête d'un petit corps d'armée à l'aide duquel il inspire la terreur aux habitants naturellement pusillanimes et tremblants au premier bruit d'une guerre. Ouang-po, c'est son nom, désormais tristement fameux, Ouang-po parcourt les bourgs et les villages de son pays; en guise de tambour il fait résonner le tam-tam d'airain; et au bruit retentissant et insupportable de cet instrument, on sort de toutes les maisons, et la foule encombre les rues. Le frappeur de tam-tam s'arrête de moment en moment pour laisser des crieurs proclamer que, par ordre de l'Empereur, la religion des Européens doit être détruite; que l'Impératrice mère et le prince Kong sont emprisonnés pour l'avoir autorisée; que chaque localité veille à détruire toute trace de cette religion; qu'enfin la peine de mort soit portée contre tous ceux qui oseraient se faire chrétiens. — Si un chrétien se laisse découvrir, il est traîné à la pagode, et, devant les idoles, sommé impérieusement de renier Dieu et d'adorer ses calomniateurs. Sur son refus, il est battu, déchiré jusqu'au sang et jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus qu'un souffle de vie. Un jour ces persécuteurs creusèrent une fosse, la remplirent d'eau et y jetèrent un chrétien; une cuve de bois carrée de 4 ou 5 pieds de long et de large fut superposée sur l'individu enfoncé. Le pauvre chrétien faillit étouffer et serait mort sans un secours du Ciel. Un autre jour, c'était le

12 décembre dernier, se passa une scène qui devait avoir les suites les plus funestes. Il y avait comédie au bourg principal appelé *Adicon-bia*. Ouang-po y paraît entouré de ses troupes, il fait saisir un chrétien appelé In ou Hing (Vincent), le fait suspendre et lier à une colonne du théâtre et frapper jusqu'au sang. Les exécuteurs y allaient si cruellement qu'un païen, quoique ennemi avoué, ne put s'empêcher de protester, et arrêta ces bourreaux en couvrant la victime de son corps. Ouang-po n'est pas satisfait, il commande à ses hommes d'aller saisir d'autres chrétiens; Tchang Kien-min (Nicolas), Houang Kinito (Quentin), il veut que ces chrétiens subissent le même traitement. A cet ordre inattendu, un païen court chez Tchang (Nicolas) pour l'avertir de fuir. Ce chrétien est père de trois enfants dans la force de l'âge. Non ! non ! s'écrient ces braves jeunes gens, il n'en sera pas ainsi : la fuite est impossible, car le fleuve nous barre le chemin, mais nous défendrons notre vieux père, et, s'il le faut, nous mourrons pour lui. Quatre autres chrétiens, présents alors, s'adjoignent à eux. Soudain ils s'arment, qui d'un bâton, qui d'un instrument aratoire, et, ainsi équipés, ils s'élancent, huit en tout, contre la troupe de Ouang-po, ils l'atteignent à moitié chemin. Les plus avancés se mettent sur la défensive et attendent le choc, mais quoique plus robustes ils ne peuvent résister à une poignée d'hommes déterminés à vendre cher leur vie ; dès les premiers coups, ils tournent le dos et fuient à toutes jambes, c'est une débandade complète. Ouang-po se trouve à une petite distance : sexagénaire et de petite taille, il est moins lesté ; quelques-uns des siens l'aident à courir plus vite, mais, voyant les poursuivants approcher, ils craignent pour eux et abandonnent le vieillard à son sort. Cependant Ouang était parvenu à se cacher dans un thé (en France ou en français on dirait un café), mais il est bientôt découvert et frappé rudement par le fils aîné de Nicolas et par d'autres

ensuite. Accablé sous le nombre et renversé par terre, Ouang-po se couvre la tête avec son bras, ne donne plus signe de vie... Mais la nouvelle de sa mort va se répandre dans le pays ! Quelle affreuse nouvelle ! Pauvres chrétiens ! vont-ils invoquer les lois d'une légitime défense et les droits d'un acte de piété filiale ? Mais ils ignorent... quoi ? qu'ils ont frappé et ont failli tuer un ancien ami, ou, du moins, une ancienne connaissance du gouverneur, potentat de toute la province... un ennemi aussi, s'il en faut croire à certains indices des chrétiens, des Européens et de leur religion. Cependant Ouang-po avait repris ses sens, et avec eux ses colères et de vifs désirs de vengeance. Le lendemain il se fit un grand tumulte et beaucoup de rassemblements. Le tam-tam battait la charge. La petite troupe des chrétiens, après ce coup de la veille, ne pouvait manquer de fuir au loin : on comprend qu'il n'en pouvait être autrement. Arrive bientôt, de la ville de Tsong-gen, le mandarin pour reconnaître les plaies de Ouang-po. Le surlendemain, le 14 décembre, les païens, voyant le mandarin reprendre le chemin de la ville, se livrent à de terribles représailles ; en présence de milliers d'hommes attirés par les cris et les menaces que proféraient des ennemis des chrétiens, en plein jour, à l'heure de midi, ils brisent tout ce qu'ils trouvent dans la chapelle, bâtie près de la maison du vieux Tchang (Nicolas), puis la réduisent en cendres, et, d'un commun accord, arrêté à dessein par Ouang-po, par tous les principaux du pays et par la multitude des paysans, les chrétiens, comme du temps de Néron, sont accusés d'être les incendiaires de leur chapelle.

De toute part s'élève le cri de : Chrétiens incendiaires ! chrétiens homicides ! Un perfide rapport rédigé en ce sens est envoyé au gouverneur. Bientôt arrivent de sa part deux commissaires. L'un d'eux, le chef apparemment, se montre très irrité ; il arrive à la ville de Tsong-gen, le préfet de

Fou-tcheou le suit pour lui exposer les faits dans toute leur réalité; mais il n'est pas écouté; sept à huit mandarins, réunis pour cette affaire, délibèrent pendant onze jours sans pouvoir rien conclure. Cependant le commissaire, malgré sa résolution de sévir contre les chrétiens, hésite, désarmé par la force de leur droit et par l'évidence des injustices de Ouang-po. Il se contente de faire arrêter le vieux Tchang (Nicolas) et le pauvre Vincent, déjà si maltraité. Il fait frapper le premier et le fait détenir jusqu'à la réponse du gouverneur à qui il a envoyé une exposition de l'état des choses. Ladite réponse arrive bientôt, elle est des plus sinistres. Le gouverneur menace le préfet de la cangne pour son indulgence envers les chrétiens, il réprimande sévèrement son commissaire de n'avoir pas mieux sévi contre ces hommes qu'il déteste, il le traite d'homme inepte, le rappelle à la métropole, et lance une troupe de 500 hommes vers la ville de Tsong-gen, dont le chef doit obéir directement à ses ordres. Que va-t-il arriver? Le chef militaire, à peine arrivé à la ville de Tsong-gen, commande que le vieux Tchang (Nicolas) et Vincent, jusque-là simplement détenus et assez bien traités, soient écroués pieds et mains liés dans la prison des brigands. Deux cages de scélérats sont construites, et nos deux chrétiens sont envoyés comme tels, pieds et mains liés; le vieux Nicolas a de plus un fer placé sous le menton qui l'empêche de remuer la tête, pas plus que les mains et pieds. Un piquet de soldats de plus de 30 hommes est chargé de transporter les deux *scélérats* à la métropole, devant le tribunal du gouverneur. — Ils passent par Fou-tcheou, où ils s'arrêtent une nuit. Le lendemain on devait reprendre le chemin de la capitale du Kiang-si. Les soldats, comme si le mot leur eût été donné, font de grandes démonstrations, déploient de grands drapeaux munis de piques, agitent leurs lances, dégainent leurs couteaux-sabres en criant : Mort aux chrétiens ! Voyez ce chrétien-là, disaient-ils à la multitude;

tout vieux qu'il est, c'est un incendiaire, c'est un homicide; à lui seul il a tué plus de trente hommes; mort aux chrétiens! mort aux diables d'Européens! C'est avec ces démonstrations et ces cris, que le cortège, reprenant sa marche, traverse les rues de la ville et poursuit son chemin. Voilà ce qui vient de se passer à quelque distance de moi. La multitude des paysans, à la vue de ce spectacle, est bien persuadée que c'en est fait des chrétiens.

Que va faire Ouang-po à la vue des soldats du gouverneur campés à Tsang-gen et en présence des deux chrétiens dont il veut tirer une vengeance éclatante? Ce furieux poursuit son dessein à outrance : des soldats sont lancés dans toutes les localités où se trouvent des chrétiens. Les uns, avertis à temps, se sauvent; les autres, surpris, sont sommés de renier Dieu; sur leur refus, ils sont accablés de coups et rançonnés de sommes énormes. Les demeures des chrétiens en fuite sont mises au pillage le plus complet; provisions, vivres, meubles, animaux, rien n'est épargné. Depuis plus d'un mois nous arrivent journellement des chrétiens, haletants, les habits déchirés, les bras et les jambes noirs des coups qu'ils ont reçus, la tête couverte de sang, criblés de plaies.

Voilà donc autant de familles sans abri, sans vivres, à moitié déguenillées, sans aucun secours humain et rejetées par tous, même par leurs proches. On les poursuit encore au moment où je vous écris; le brigandage ainsi toléré par l'autorité ne peut que s'étendre au loin. Le district voisin subit déjà ses malversations. De nouveaux Ouang-po vont surgir de tous côtés, de sorte que, sur un rayon de plus de quinze lieues d'étendue, plusieurs milliers de chrétiens sont en fuite avec la perspective d'un avenir incertain et menaçant. Quelle désolation pour tous, et pour moi surtout, qui ai vu naître ces nouvelles chrétientés! J'espère que Dieu arrêtera le cours de tant de maux si nuisibles au salut des

âmes; mais il faut adorer ses desseins toujours impénétrables.

L'homme n'a que trop mérité tous ces châtimens; aussi nous adressons-nous à saint Joseph, en le priant de venir à notre secours. Veuillez, cher Frère, vous joindre à nous et y inviter tous ceux qui s'intéressent au salut des âmes. Toutes vos aumônes que Dieu nous envoie, et les confrères européens, MM. Moloney et Lefèvre, arrivés pour travailler avec nous, sont des signes que Dieu ne nous abandonnera pas si nous lui sommes fidèles.

Je suis, en union de vos bonnes prières dans le Sacré-Cœur de Jésus et de Marie Immaculée,

Votre très-dévoué et reconnaissant serviteur,

АНОТ,
l. p. c. m.

PROVINCE DU MEXIQUE

Lettre de la Sœur PRAMPAIN à M. ÉTIENNE, Supérieur général.

Mexico, 15 février 1873.

MON TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plait.

Voilà plusieurs mois que je ne me suis accordé la consolation de vous écrire, et pourtant c'en est une bien douce pour l'enfant exilée du berceau et du regard paternel. Vous savez, mon bon et Très-Honoré Père, combien mon cœur vous a remercié de la bonne petite lettre que vous avez eu la charité de m'écrire; elle m'a fait tant de bien, qu'elle m'a laissé un grand désir d'en recevoir une autre. Cependant je connais trop votre surcharge d'occupations pour oser la demander sitôt. Voulez-vous, mon Très-Honoré Père, que je vous raconte quelques petits faits de la chère et belle Mission où la divine Providence m'a envoyée? Je sais combien votre cœur paternel s'épanouit à la vue de l'action de Dieu parmi vos Filles, et combien il le bénit lorsqu'il le voit se servir de notre faible main pour répandre ses bénédictions.

Vous savez que la petite maison de Saint-Louis des Français est ouverte depuis le 14 janvier. Il avait été question de ne la commencer que le 25; mais, comme le bon Dieu avait ses desseins, les malades y furent transportés ce jour. Le lendemain, 15, un jeune homme arrivé de France depuis

2 mois seulement, sollicitait son admission. Il était malade de la poitrine avant son départ, et était venu demander au climat chaud du Mexique une guérison ardemment désirée. Descendant des Montmorency et des Montalembert, M. A. de V... avait été élevé bien chrétiennement; mais depuis une vingtaine d'années, oublieux de ses devoirs et entraîné par les passions, sa vie s'était écoulée dans la dissipation et la licence des camps. Officier dans l'armée, il ne connaissait plus que la loi de l'honneur qui plusieurs fois l'avait fait se battre en duel avec des compagnons ou des amis. Il a fait les campagnes d'Afrique, de Crimée, d'Italie et notre triste campagne de France. Dieu attendait cet enfant prodigue dans notre petit hôpital de Saint-Louis. Son état était très-grave lorsqu'il y arriva; et peu de jours après, les médecins avertissaient nos Sœurs qu'il était temps pour lui de mettre ordre à ses affaires. On lui avait bien déjà dit quelques mots de Dieu; mais, avec un ton sec et ferme, il avait répondu de manière à empêcher de renouveler la tentative. Et cependant on ne pouvait pas laisser cette pauvre âme tomber en enfer sans s'efforcer de l'en arracher. — Notre respectable Sœur Ville était bien inquiète et désolée.

Sur ces entrefaites, nos jeunes filles du collège allèrent en promenade à l'hôpital français pour y respirer le bon air des champs. Je les accompagnai, et fus visiter les malades, sans autre but que peut-être un peu de curiosité, car je n'avais pas encore vu l'hôpital. J'aperçus ce jeune homme épuisé, haletant, et une Sœur me conta son histoire. Je lui parlai un peu et vis qu'il connaissait plusieurs familles connues de moi, une, entre autres, bien intimement: nous nous trouvâmes ainsi sur un terrain familier, et, après quelques minutes de conversation, je m'éloignai; mais il me pria instamment de revenir. Lorsqu'on se trouve à deux mille lieues de son pays et des siens, il est facile de comprendre qu'on aime à en parler. Dans l'après-midi, je revins, et, plus à

Paise que la première fois, nous parlâmes un peu du Saint-Père que son frère a servi pendant sept ans, comme officier dans les zouaves; un peu de religion, un peu de la mort chrétienne de son digne père, M. de V., le tout assez légèrement et sans l'effaroucher. Je ne pensais plus revoir cette pauvre âme blessée et si près de paraître devant Dieu; mais il me semblait avoir un peu aplani le chemin à nos Sœurs qui étaient bien contentes de cette rencontre, et je priai de tout mon cœur pour lui.

Trois jours après, notre bonne Mère, Sœur Ville, me dit en sortant de la bénédiction, à six heures du soir: — Notre pauvre Français est très-mal; il ne veut pas se confesser, il va mourir sans sacrements. Puisque vous le connaissez, allez le voir demain et priez beaucoup. — Oh! mon Très-Honoré Père, comme j'ai prié ce jour-là et le lendemain! C'est si grand et si cher, une âme! J'allai donc, le samedi à onze heures. C'était le 25, jour de la Conversion de saint Paul, et je ne cessai de demander à ce grand Saint qu'il daignât obtenir pour ce pauvre pécheur une lumière de conversion comme celle qui l'avait frappé. — Ne croyez pas au moins que j'étais seule à prier; mes instances n'étaient que la goutte d'eau dans le verre plein: notre digne visitatrice avait mis toute la maison en prières: ma Sœur Saillard, son séminaire et nous, nos jeunes filles petites et grandes. — Enfin, j'arrivai. Après quelques mots de politesse, M. de V... mit lui-même la conversation sur le sujet religieux, continuant ce que nous avions entamé légèrement quatre jours plus tôt. Mais je me fis prier: je craignais, disais-je, de le fatiguer, de me trouver à heurter ses idées qui n'étaient pas les miennes; je n'étais venue que pour savoir des nouvelles de sa santé de la part de notre mère, etc. (Il me semblait meilleur de le laisser désirer et demander un entretien sur cette matière, qu'il avait absolument refusé d'aborder la veille même avec M. Masnou et un peu avant avec un autre prêtre.) Il insista,

se fâcha un peu, en franc militaire qu'il était, me demanda avec qui alors il pourrait parler de *cela*, si une Fille de la Charité le lui refusait, etc. Je parus donc céder, et nous commençâmes. Vous comprenez, mon Père, combien je bénissais Dieu dans mon cœur. C'était un homme sérieux, qui s'était laissé entraîner, mais qui avait vraiment le sens chrétien. Il disait n'avoir plus l'ombre de foi, et cependant il cherchait la lumière et la vérité. Il voulut tout voir, tout discuter : la fondation de l'Église et son autorité, ses commandements, les douze articles du Symbole, les Sacrements, et un certain nombre de points qui le gênaient, surtout quant à la confession. Une heure et demie après, il n'était plus le même ; au lieu de la plaisanterie et du sarcasme, il n'avait plus dans la bouche que des paroles de respect. Cependant il ne se rendait pas encore. En le quittant, je lui demandai s'il ne voulait pas que je priasse le bon Père Masnou de venir le voir. — Pourquoi faire ? me répondit-il ; il est venu hier. — Je n'insistai pas et je revins à la maison Centrale. Notre digne Mère me désigna pour veiller. A sept heures je retournai donc près de lui. Il n'y avait que cinq ou six minutes que j'étais là, lorsqu'il me dit ces mots : — Depuis votre départ, ma Sœur, j'ai réfléchi et *je me suis décidé*. — Quelle parole bénie, mon Très-Honoré Père ! Je ne lui répondis pas, mais je pense qu'il lut sur mes traits l'action de grâce que chantait mon cœur, car il ajouta : — Oui, je me suis décidé, et je savais aussi qu'en vous le disant je vous rendrais heureuse. Nous avons toute la nuit pour me préparer ; mais cependant je me sens tout prêt. Je ne puis dire comment cela s'est fait ; c'est bien extraordinaire, car je l'ai refusé tant de fois depuis dix-neuf ans que je ne me suis confessé !

Enfin, mon Très-Honoré Père, pour achever en quelques mots, je vous dirai que le dimanche il fit une longue confession avec le bon M. Masnou et reçut les sacrements dans

les plus édifiantes dispositions. Le mardi fut son dernier jour; il mourut dans la nuit, je le veillais encore. Environ une heure avant de mourir, il me dit: — Allons, voilà qu'il faut partir, je m'en vais, c'est fini, je vais à Dieu! — Et un peu plus tard: — Voilà Notre-Seigneur qui vient, s'écria-t-il. — Sa mort fut parfaitement calme et ses traits sont demeurés tranquilles et reposés jusqu'au dernier moment.

Ce jeune homme, mon Très-Honoré Père, est le neveu de M^{me} la comtesse X... qui, pendant un temps, a tant fait pour la Communauté. Le bon Dieu n'a-t-il pas voulu payer en lui les bienfaits de sa tante?

Donnez-moi maintenant votre bénédiction, mon bon et Très-Honoré Père; je suis bien profondément heureuse dans ma chère vocation. J'ai bien des moments où je sens beaucoup le sacrifice; mais en somme je suis, plus que je ne puis le dire, reconnaissante au bon Dieu et à vous.

En Jésus et Marie Immaculée, permettez-moi de me dire,
Mon Très-Honoré Père,

Votre très-humble et respectueuse fille,

Sœur PRAMPAIN,
I. f. d. l. ch. s. d. p. m.

PROVINCE

DE

L'AMÉRIQUE CENTRALE

Lettre de Sœur BROQUEDIS, visitatrice, à Sœur N., à Paris.

Guatemala, Maison centrale, 16 décembre 1872.

MA RESPECTABLE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Notre maison Centrale est achevée, grâce à la générosité et au dévouement du bon M. Palacios, de don Rafael Angulo et de plusieurs autres messieurs. Je ne puis vous dire jusqu'où a été leur dévouement pour nous. Après s'être entièrement chargés de la construction de la maison, ils se sont occupés, quand elle a été achevée, de nous procurer, de nous donner, ou de demander pour nous les choses qu'ils savaient nous être nécessaires. Ainsi le fourneau que vous nous avez envoyé dernièrement nous a été donné par don Rafael Angulo; son oncle, M. Urruela, pourvut à tout ce qu'il nous fallait pour la chapelle, vases sacrés, ornements, chemin de croix et jusqu'aux rideaux des fenêtres; il pensa à tout, de sorte qu'il ne nous manque rien. La belle-sœur de M. Palacios nous fit la générosité de nous donner un joli tableau du Sacré-Cœur de Jésus qu'elle peignit elle-même, avec un magnifique cadre doré; il est placé au-dessus de l'autel. Ces messieurs ont

voulu que la bénédiction de la maison fût des plus solennelles avec messe chantée en musique; ils invitèrent eux-mêmes le grand-vicaire de l'évêque absent, qui bénit la chapelle et célébra les saints Mystères pour la première fois dans ce sanctuaire, assisté de nos bons Missionnaires. Toutes les plus honorables familles de Guatemala y assistèrent. Mais le plus intéressant fut le concours des pauvres gens qui habitent dans la même rue. Sachant que la statue de saint Vincent devait être portée processionnellement de l'hôpital à la maison Centrale, les uns ont fait des arcs de triomphe, les autres ont pavoisé leurs maisons; d'autres ont jonché de fleurs le passage. Ah! que c'était touchant, ma très-chère Sœur, de voir sortir de l'hôpital, au son joyeux des cloches, la statue de notre bon Père saint Vincent, ornée comme aux plus grands jours, et portée par ses bien-aimés, nos pauvres malades convalescents, accompagnée de sa double famille et de toutes nos pauvres petites filles de l'école, au nombre de cent soixante, et de nos chers orphelins de l'hospice!

Je ne puis vous dire combien j'étais émue en entendant les accents de toutes ces voix enfantines chanter à saint Vincent : *Du haut des cieux, Vincent notre consolateur, sois notre doux protecteur, toi père du pauvre et sa consolation.* Toujours le cœur est heureux d'entendre chanter les louanges d'un Père bien-aimé; mais je crois que, sur une terre étrangère, il l'est doublement. Arrivés à la maison Centrale où nous étions attendus par nos respectables bienfaiteurs les administrateurs de l'hôpital et de l'hospice, les petites filles de l'hospice m'attendaient à la porte pour m'offrir, au nom du Directeur, un bougeoir en argent pour la chapelle, appelé ici *palmatario*; les orphelins me présentèrent, au nom de l'administration, un joli petit lustre; et enfin nos chers petits enfants de l'asile m'offrirent, au nom du bon M. Palacios, un tapis magnifique et une paire de vases accompagnés de fleurs, de couronnes, qu'ils vinrent dépo-

ser eux-mêmes au pied de l'autel. Ensuite eut lieu la bénédiction de la chapelle, la sainte Messe et la bénédiction de toute la maison. Pour compléter la fête, ces messieurs distribuèrent des gâteaux à tous les enfants. Je vous assure que j'ai été émue jusqu'aux larmes en voyant la bienveillance et la bonté de ces messieurs pour nous. Aidez-nous, ma bien chère Sœur, à en remercier le bon Dieu. Vous dirai-je les vœux que formait mon cœur dans ce moment si solennel, en voyant bénir cette maison qui doit être le foyer où tous les membres de la petite Mission doivent, les uns y puiser l'esprit de notre sainte vocation, les autres le ranimer pour travailler efficacement à l'œuvre du bon Dieu, selon l'esprit de notre Bienheureux Père? C'est avec ardeur que j'ai demandé à Notre-Seigneur de jeter un regard favorable sur ce sanctuaire, et à saint Vincent d'y répandre son esprit. Ceci se passa le 21 novembre, et, le 28, trois de nos Sœurs partaient pour une nouvelle fondation à Amatillon, gros bourg situé entre le port de San-José et Guatemala, où on les attendait depuis près de deux ans. Il faut bien que je vous dise un mot de leur réception.

Figurez-vous que tous les habitants de l'endroit, les notables et le Curé en tête, vinrent à l'entrée du village pour les recevoir. De là ils se rendirent en ordre à l'Église, où le Saint-Sacrement était exposé en l'honneur de l'arrivée des Sœurs. Un Indien portant sur son dos un énorme tambour de basque et un autre derrière avec la baguette à la main, frappant de toutes ses forces, ouvraient la marche. Ensuite venaient M. le Curé, M. Mariscal, M. Theilloud, puis nos Sœurs, enfin les administrateurs et tout le peuple. Pour avoir une idée de ces fêtes américaines, il faut les voir: ces braves gens ont vraiment une manière à part de célébrer ces fêtes, et ils le font avec un sérieux, une gravité qui porte à rire ceux qui les voient pour la première fois; je puis vous assurer qu'ils nous font faire de

bonnes récréations. Les rues par lesquelles nos Sœurs devaient passer étaient toutes tendues de drapeaux rouges, ou *cortinas*, et jonchées de fleurs et d'herbe. Quand tout le monde fut arrivé à l'Église, le *Te Deum* fut chanté solennellement et la procession se remit en marche vers la maison du Directeur de l'hôpital, appelé *Hermano Mayor*, où un splendide repas était préparé. A peine nos Sœurs étaient-elles assises, que tout à coup elles virent apparaître une jeune fille vêtue de blanc, qui leur récita une pièce de vers composée pour la circonstance. Au milieu de tout cela, nos Sœurs s'efforçaient de garder leur sérieux; car il y aurait pour rire de grand cœur si on ne considérait le sentiment qui les fait agir. Le Directeur de l'hôpital, homme respectable, âgé à peu près de 60 ans, fut surpris dansant tout seul dans un corridor. On lui demanda pourquoi il dansait, il répondit que c'était de joie de voir qu'enfin ils avaient les Sœurs de la Charité. Après le repas, on voulut accompagner les Sœurs à l'hôpital avec le même ordre, mais il n'y eut pas moyen. La foule qui les attendait était si grande qu'on pouvait à peine passer, et nos pauvres Sœurs crurent un instant qu'elles allaient être brûlées par les feux de Bengale, les fusées qui partaient de tous côtés, les pétards : tout cela et les cris répétés de : *Que vivan las hermanas de la Caridad!* les étourdisaient et leur faisaient désirer que ce jour passât bien vite. Enfin elles arrivèrent à la demeure de leurs chers maîtres qu'elles trouvèrent avec un air de fête, mais bien vide et dénuée de tout. Les lits des pauvres malades se composaient d'une planche, d'un paillason et d'une petite couverture. Déjà cela a changé de face et ces pauvres gens sont tous les jours plus contents d'avoir des Sœurs pour les soigner. Que le bon Dieu leur conserve ces bonnes dispositions pour nous faciliter de leur faire du bien et de procurer sa gloire.

Dans un autre village appelé Tepan, à une vingtaine de

lieues de Guatemala, entre la Antigua et Quezaltenango, depuis près de trois ans, on nous demandait des Sœurs pour des écoles de garçons et de filles, et jusqu'à présent nous n'avions pas pu répondre à leur ardent désir; mais enfin, le 4 décembre, trois de nos Sœurs partaient pour cette fondation. Elles ne pouvaient manquer d'être bien reçues après avoir été tant désirées. La population, qui se compose de 5,000 âmes, était en fête pour l'arrivée des Sœurs. Personne ne travaillait, tous avaient revêtu les habits de fête et étaient en mouvement pour venir au devant d'elles. Les enfants voulurent avoir l'honneur de les recevoir les premiers, puisqu'elles venaient pour eux; aussi nos Sœurs les rencontrèrent-elles à la distance de deux lieues du village, bien heureux de nous saluer avant tous les autres. Pauvres enfants! que de bien il y a à faire au milieu de ces populations indiennes si ignorantes, mais si bonnes dans le fond! si simples! De distance en distance, un groupe d'Indiens venait grossir leur cortège; et puis toutes les confréries du village arrivaient à leur tour; elles sont nombreuses dans ces pays; mais le plus beau fut la présence de M. le corrégidor du département, dignité équivalente à celle de sous-préfet, et de tous les alcades, ou maires des villages voisins, en grande tenue, ayant à la main un bâton à pomme d'argent, qui est la marque de leur dignité. Et puis enfin, *para alegrar las hermanas*, pour donner de la joie aux Sœurs, venait la musique militaire, au son de laquelle elles entrèrent à Tepan. Toutes ces démonstrations sont, il me semble, l'heureux présage du bien que feront nos Sœurs au milieu de gens grossiers, mais simples comme des enfants et dont elles ont la sympathie et la confiance. Que ne puis-je, ma respectable Sœur, répondre aux demandes que l'on me fait de tous côtés! La moisson est grande et les âmes bien disposées, il ne manque que les ouvrières; les troubles et les révolutions n'altèrent en aucune manière

le grand désir de ces peuples d'avoir pour les soigner et pour les instruire des Filles de Saint-Vincent! Faites, s'il vous plait, tout votre possible pour qu'il nous en arrive bientôt.

SŒUR BROQUEDIS.

PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

*Suite du Rapport de M. BONNIEU sur le Collège de
Saint-Benoît, Constantinople.*

(Suite.)

M. Dadian, Arménien hérétique, chef de la grande poudrière du gouvernement, habitait San Stefano et donnait du relief à ce petit village. Il menait un train de prince, faisait la police dans les environs, et même le sultan Mahmoud daignait l'honorer, de temps en temps, d'une petite visite. Comme deux de ses enfants étaient au collège, nous avions carte blanche pour aller chez lui et nous promener dans ses vastes jardins, toutes les fois que l'envie nous en prenait.

Un jour de congé, l'aîné de ces enfants me pria de vouloir bien l'accompagner jusqu'à la poudrière éloignée du village d'un petit quart d'heure, où son père se rendait chaque jour de bon matin, comme un négociant à son comptoir. Nous trouvâmes M. Dadian à son bureau, très-occupé à donner ses ordres pour le reste de la journée : il nous reçut pourtant dans son cabinet, avec affabilité ; mais on voyait qu'il était distrait et préoccupé de quelque affaire sérieuse.

Tout à coup, un de ses cavass, accompagné de deux ou trois domestiques, lui amena un individu qui avait les mains liées derrière le dos. Dadian lui adressa quelques paroles auxquelles le coupable ne répondit pas un seul

mot. Aussitôt, sur un signe du même Dadian, ce pauvre malheureux est jeté à terre, les deux pieds élevés en haut entre deux barres de bois, et deux des assesseurs, ayant chacun une grosse trique à la main, commencèrent à taper dessus à grands coups. Le pauvre diable se mit à crier merci de toutes ses forces. Comme c'était la première fois que je voyais administrer la bastonnade, je ne pus maîtriser mon émotion. Dadian s'en aperçut, et, voyant que cela me faisait de la peine, il fit cesser la correction.

Puis, s'adressant à moi, il me fit dire par son fils : — Il a été bien heureux, ce scélérat, que vous vous soyiez trouvé ici, autrement il en aurait reçu cinquante sur la plante des pieds ! Mais j'aurai bientôt ma revanche ; car il retombera encore dans ses mêmes friponneries. Figurez-vous, Monsieur, ajouta Dadian, que je donne de bon blé à ce vilain drôle afin qu'il m'apporte de bonne farine pour les troupes du sultan ; et ce vaurien vend mon blé et m'apporte ensuite de la mauvaise drogue ! M. Dadian me donna alors de la poudre pour notre artillerie et pour le fusil de la maison.

Un autre jeudi, pendant que tous nos confrères étaient à la promenade et que j'étais resté pour garder la maison, un domestique vint m'annoncer que deux ou trois prêtres arméniens demandaient à parler au supérieur. Je m'empressai d'aller au-devant d'eux, je les introduisis dans notre petit parloir, je leur fis servir le café selon l'usage du pays ; mais, comme je ne savais que quelques mots de turc et que ces messieurs ignoraient notre langue, notre conversation ne put se faire que par signes ou par quelques expressions à peu près vides de sens. Ils voulurent visiter la chapelle ; je les y accompagnai, je leur fis voir nos ornements, nos vases sacrés et tout ce que nous avons de plus précieux dans notre sacristie. Ils examinèrent assez longtemps un ou deux petits tableaux placés à droite et à gauche du maître-autel ; il me sembla même qu'ils auraient désiré quelques

explications sur ce que signifiaient ces deux images. Je tâchai de leur faire comprendre que nous avions un confrère qui parlait bien le turc et que, s'ils le désiraient, il pourrait leur donner des explications sur tout ce qu'ils demandaient relativement à nos images ; ils me répondirent qu'ils seraient bien aises de connaître ce confrère, et d'avoir un entretien avec lui. Ces prêtres, dont l'un s'appelait Mattheos Vartabet et qui quelques années plus tard fut nommé patriarche, étaient venus faire une visite à M. Dadian, et, avant de repartir pour Constantinople, ils avaient désiré voir notre collège pour y placer un enfant.

Le soir, lorsque nos confrères furent de retour, je leur racontai la visite que j'avais reçue pendant leur absence. M. Moitrelle décida que nous devions leur rendre immédiatement cette visite. Ainsi donc nous nous rendrons chez M. Dadian ce soir tout de suite après le souper, dit le Supérieur.

Nous étions trois, M. Moitrellé et M. Sinan, qui, bien qu'il ne fût pas encore prêtre, portait, comme nous, la soutane et pouvait passer pour Français auprès de ces Arméniens qui ne le connaissaient pas ; ensuite je venais le dernier comme pour expliquer le motif de notre visite.

M. Dadian nous reçut comme on reçoit des amis qui se voient tous les jours. Ensuite, il nous présenta ses *missa-firs*, c'est-à-dire les prêtres qui étaient venus le visiter et que j'avais vus auparavant au collège. Alors je priai M. Sinan de demander à Matthéos Vartabet ce qu'il voulait savoir relativement aux images qu'il avait vues dans notre chapelle.

Je ne sais ce qui se passa dans leur conversation qui dura bien une petite demi-heure, mais cela m'avait l'air d'une petite dispute théologique ; car M. Sinan avait déjà fait quelques études et un cours d'Écriture sainte, et de plus il savait l'arménien littéral, ce dont ne se doutait pas Matthéos

Vartabet, son principal interlocuteur, qui le regardait toujours comme Français.

Notre confrère répondait si bien aux objections de ses deux antagonistes que bientôt il les mit au pied du mur, et dans l'impossibilité de continuer la discussion. Tout à coup, un des deux, Matthéos je crois, dit tout bas dans sa langue maternelle, à M. Dadian qui se trouvait présent à cette séance, pensant que M. Sinan ne comprenait pas l'arménien : — Je ne sais plus comment sortir de l'impasse où je me suis fourré ; venez à mon aide, donnez-moi une idée pour clore cette discussion, car je sens que je ne puis plus lutter contre mon adversaire ; il est plus fort que moi. — M. Sinan fit semblant de n'avoir pas compris et des deux côtés on cessa de parler.

Plus tard, lorsque ce même Matthéos fut devenu patriarche des Arméniens non unis, nous fûmes toujours en bons rapports, et quand nous allions le voir, il nous faisait asseoir à côté de lui sur le sofa, tandis que ses vicaires généraux et ses secrétaires se tenaient debout en sa présence les mains croisées sur la poitrine.

Pendant notre collège ne marchait pas du tout ; le nombre de nos élèves diminuait peu à peu ; et pourtant à cette époque personne ne nous faisait concurrence. Deux ou trois Français donnaient bien, par-ci par-là, quelques leçons de grammaire à Péra, mais ils gagnaient si peu qu'à peine pouvaient-ils joindre les deux bouts.

Un jour que nous nous entretenions ensemble, M. Elluin et moi, du triste état de notre établissement : — Voyez-vous, me dit-il tout à coup, comme s'il venait d'avoir une inspiration, il nous faut absolument un renfort de confrères, autrement c'en est fait de notre collège ; il achèvera de crouler ; et qui le relèvera ? M. Moitrelle, tout dévoué qu'il est, ne peut suffire à tout. Il sent lui-même que cette charge est au-dessus de ses forces. Ah ! ajouta-t-il en

poussant un profond soupir, j'en connais bien un qui ferait notre affaire; quel brillant sujet! je crois même qu'il a quelque intention de se consacrer aux missions étrangères; mais voudra-t-on nous le donner?

— *Tentare non nocet*, lui répondis-je; il faut le demander; et puisque M. Moitrelle est fatigué de faire le Supérieur, il nous donnera bien un coup de main pour nous aider à mettre quelqu'un à sa place.

Le Missionnaire dont voulait parler M. Elluin était le célèbre M. Leleu, d'impérissable mémoire, le restaurateur de notre mission de Constantinople et de toutes celles de sa province. Ce fut lui qui dota le Levant des Filles de la charité et des Frères des Écoles chrétiennes, deux opérations qui suffiraient pour le rendre immortel dans toute la province de Constantinople!

M. Elluin se mit donc à composer une belle lettre que nous signâmes tous et qu'il adressa à M. Salhorgne, je crois, alors Supérieur général, dans laquelle nous lui demandions M. Leleu pour directeur de notre collège. Peut-être même cette supplique fut-elle adressée à M. Étienne, Procureur général, qui s'intéressait beaucoup à nos établissements du Levant. Quoi qu'il en soit, on répondit favorablement à notre demande. M. Leleu, ancien curé de Ham en Picardie, nous fut promis pour ramener à la vie notre collège agonisant!

Ceci se passait pendant l'été de 1834. M. Moitrelle reçut une autre destination. M. Bricet l'avait pourvu d'un petit bénéfice dans l'île de Naxos, appelée la reine des Cyclades. Il partit pendant les vacances, sur un navire de M. Florid, le père de trois de nos élèves, et quand il fut arrivé en face de notre collège, il nous salua en faisant hisser le pavillon du bord; nous lui rendîmes son salut par la décharge de notre petite artillerie.

Après le départ de M. Moitrelle, n'ayant plus de Supé

rieur, nous nous constituâmes provisoirement en petite république, dont M. Cigala fut le président, comme le plus ancien de vocation. Une nuit, un incendie éclata aux environs de Saint-Benoît; les flammes éclairaient tout notre enclos, tellement qu'on y voyait comme en plein jour. Aux premiers cris d'alarme, nous voilà tous sur pied. Bientôt la frayeur s'empara de nos élèves; plusieurs voulurent se sauver et se retirer en ville chez leurs parents; quelques moments après, ce fut un sauve-qui-peut général, de sorte qu'il ne nous resta que très-peu d'enfants au collège. Heureusement le feu ne fit pas de progrès.

Le lendemain, M. Cigala, ne voyant pas rentrer son monde de bonne heure, se repentit d'avoir consenti à un tel départ, et là-dessus il prit la résolution d'être plus ferme une autre fois et de ne laisser sortir personne.

Quelque temps après, un autre incendie se déclara vers dix ou onze heures du soir; à cette époque, il y en avait presque tous les jours, et je me souviens qu'après souper nous disions souvent : Montons à la tour, allons voir l'incendie. Cette fois, M. Cigala remit entre mes mains les rênes de son gouvernement scolaire, disant qu'il ne voulait se mêler de rien, qu'au précédent incendie, il avait eu trop de peine pour retenir les élèves et les empêcher de s'en aller. Me voyant investi d'un pouvoir légitime, je me mis aussitôt à user de mes droits et à gouverner mon petit État le plus sagement possible. D'abord je fis le tour du dortoir; j'en grondai quelques-uns qui étaient déjà levés, je les fis mettre au lit en leur disant que le feu était encore loin, qu'il avait même l'air de s'éteindre. Qu'au reste, j'étais là pour en surveiller les progrès et qu'au moindre danger je les avertirais, mais qu'ils ne devaient pas bouger du lit, autrement le premier que je trouverais debout serait sérieusement puni.

Ces quelques observations produisirent un peu d'effet; on se tranquillisa, on se remit au lit et l'on finit par se ren-

dormir comme s'il n'avait été question de rien. Le matin, au lever du jour, le feu était complètement éteint.

Nous étions alors, je crois, à la fin d'octobre ou vers les premiers jours de novembre. M. Leleu nous avait été annoncé depuis plus de six semaines, mais alors les bateaux à vapeur ne connaissaient pas encore la Méditerranée, et un voyage de Marseille jusqu'aux rives du Bosphore durait quelquefois plusieurs mois.

Enfin pourtant, un beau jour, pendant que nous étions en classe, on nous annonça l'arrivée de notre nouveau Supérieur, accompagné de deux autres missionnaires et de deux frères coadjuteurs.

Après une petite station à Saint-Benoît, ils vinrent nous trouver au collège, et ce jour fut pour nous tous et pour nos élèves un véritable jour de fête et de réjouissance.

Les deux compagnons de M. Leleu étaient M. Delmas et M. Lepage, jeune séminariste qui n'avait pas encore fait les vœux, et puis deux jeunes gens qui venaient dans l'intention de servir comme Frères, mais dont la vocation n'était pas solide, puisque, peu de temps après, ils prirent un autre état.

Jusqu'à cette époque, nous n'avions eu que des pensionnaires dans notre établissement, à cause de la peste; mais M. Leleu, malgré l'épidémie, voulut avoir un externat, sans toutefois le mettre en communication avec nos internes. Les études et les classes se faisaient dans la même pièce, qui est sous l'église du côté du jardin, où l'on mit plus tard notre imprimerie.

Le professeur de ces externes fut un des deux jeunes gens venus comme frères, Théophane Quevauvillers, qui plus tard fut ordonné prêtre chez nous, étant professeur au collège de Bébek, et partit deux ans après pour Jérusalem, où M^{re} Valerga le nomma son chancelier. Ce M. Théophane est mort à Jérusalem il y a deux ou trois ans.

Notre collège sembla reprendre un peu de vigueur. M. Delmas, excellent astronome et profond mathématicien, donna du relief à notre lycée. Il monta une espèce d'observatoire sur une vieille tour enclavée dans la muraille du collège; il avait là des registres où, soir et matin, il notait les variations du temps. Il était en correspondance avec l'ambassade et le bureau des longitudes et, je crois aussi, avec d'autres académies de Paris.

A cette époque, on ne parlait que très-peu français à Constantinople. Notre langue n'était connue que dans cinq ou six familles, huit ou dix tout au plus, et encore ce n'était que dans les comptoirs et dans le commerce qu'on parlait français. Une fois en famille, les Français eux-mêmes, comme les Alléon, les Glavany, les Crespius, tout le monde parlait grec ou la langue du pays qui était généralement la langue italienne pour tous les Européens.

Quant aux enfants de ces mêmes familles, à cinq ans, ils parlaient en général quatre langues, comme ils font encore aujourd'hui et aussi bien l'une que l'autre, quoique imparfaitement. Avec le papa et la maman, l'enfant parlait français et italien, avec sa bonne il parlait grec, et turc avec les domestiques.

M. Leleu, qui devait succéder sous peu à M. Bricet, préfet apostolique de la Mission, se mit, à peine arrivé, à apprendre la langue turque. Il avait à la maison un bon professeur dans la personne de M. Sinan; aussi fit-il en peu de temps de rapides progrès. Pour être Supérieur de Saint-Benoît, M. Leleu avait grand besoin de savoir le turc. Toutes les maisons de notre enclos étaient louées à des Arméniens qui composaient en tout une trentaine de familles, dont le père était le Supérieur de la Mission; or, pour gouverner, diriger, confesser cette petite colonie, il fallait pouvoir se faire entendre. Et puis, à cette époque, les Arméniens catholiques n'étaient pas encore émancipés. L'église

de Saint-Benoît servait de paroisse non-seulement à tous ceux qui logeaient dans notre enclos, mais encore à tous ceux qui étaient domiciliés dans le faubourg de Galata et les environs, de sorte que le Supérieur de Saint-Benoît était comme le Curé de toute la petite nation arménienne catholique.

Chose digne de remarque, tous les Supérieurs de Saint-Benoît, depuis M. Viguier, qui fut le premier en 1784, jusqu'à celui d'aujourd'hui exclusivement, savaient la langue turque, excepté pourtant M. Doumerq, qui ne fut Supérieur que 3 ou 4 ans.

Notre premier Préfet apostolique, M. Viguier, savait non-seulement le turc, mais aussi l'arabe. La grammaire qu'il composa pendant sa supériorité est, dit-on, un petit chef-d'œuvre. Son successeur, M. Renard, savait le turc, ainsi que MM. Bricet, Leleu, Gamba, Régnier et même l'avant-dernier visiteur, M. Devin.

Le lendemain de mon arrivée, M. Bricet me dit que je devais commencer à apprendre le grec. — Et pourquoi pas le turc ? lui répondis-je respectueusement. — C'est parce que, me dit-il, une fois que vous sauriez cette langue, vous ne voudriez plus apprendre le grec ! — Et M. Bricet avait raison, il ne savait pas le grec ni son prédécesseur non plus, M. Renard, ni même M. Viguier. Tous ceux qui sont venus après et qui ont commencé par apprendre le turc, ont laissé le grec de côté. M. Leleu ne parlait pas grec, ni M. Gamba, ni enfin M. Régnier non plus. De sorte que si je puis bredouiller quelques mots du grec moderne, je le dois à M. Bricet. Merci !

Il y avait déjà cinq ans que j'avais quitté la France, sans faire mes adieux à mes parents. Quelques mois après mon arrivée à Constantinople, une lettre m'annonçait le décès de mon père ! Mais j'avais une tendre mère qui m'aimait de toute son âme, elle avait eu soin de mon enfance,

et m'avait appris à faire le signe de la croix et à me recommander à Dieu soir et matin. Je me souviens encore d'une prière à mon Ange gardien, qu'elle m'enseigna, à peine pouvais-je parler, prière que j'ai entendu réciter par les Filles de la Charité, plus de 50 ans plus tard. La voici telle qu'elle est :

 Ange de Dieu, ne m'abandonnez pas;
 Éclairez mon esprit et conduisez mes pas.
 Procurez mon salut, mon divin tuteur,
 Inspirez-moi toujours le désir de bien faire!

A l'âge de 5 ans, je savais cette prière.

Or, vers les premiers jours de 1835, n'ayant plus près de moi le bon M. Moitrelle, qui m'avait amené de France, plus personne pour m'aimer, je me souvins des caresses de ma chère mère.

• Alors je fus pris d'un furieux désir de voir celle qui m'avait donné le jour; la nostalgie s'en mêla, puis l'ennui, puis le dégoût pour toute espèce de nourriture, de sorte que je sentais mes forces diminuer de jour en jour.

Enfin, je saisis la plume, et j'écrivis une petite lettre à M. Étienne, alors Procureur général, pour le prier de m'obtenir la permission de M. Salhorgne, d'aller voir ma mère, lui promettant bien que je n'abuserais pas de cette faveur, et que je reviendrais tout de suite réparer le temps perdu.

M. Étienne me répondit immédiatement par une lettre on ne peut plus aimable. Il me disait que je ne devais pas, pour le moment, penser à ce voyage, que j'étais trop nécessaire à la Mission, que le collège ne pouvait se passer de moi! Cette lettre me fit grand plaisir: M. Étienne me regardait déjà comme un personnage de quelque valeur! J'étais nécessaire au collège! J'étais comme le conseiller, le bras droit du Supérieur! J'avalai la pilule, mais ce spécifique ne

produisit pas grand effet. Je me résignai sans me plaindre : *le collège ne pouvait pas se passer de moi. Peste!*

Je continuai donc à vivoter ainsi tout l'hiver et le printemps de 1835. Je faisais ma classe à l'ordinaire et puis les récréations à mon tour, mais je sentais que je n'avais presque plus la force de mettre un pied devant l'autre. L'envie de voir ma mère m'occupait continuellement nuit et jour. Ce que c'est que de se laisser envahir l'esprit par les pensées de la nature!

Un matin, je disais la messe à l'autel de la sainte Vierge. Arrivé à l'élévation, tenant la sainte Hostie entre mes mains : — Et vous aussi mon Dieu! vous aviez une mère, et vous l'aimiez! Eh bien! Seigneur, dis-je à Jésus le plus amoureusement qu'il me fut possible, éteignez dans mon cœur ce brûlant désir que j'ai de voir ma mère, ou bien procurez-moi la facilité d'aller la voir! vous avez à votre disposition tant de moyens!

Ensuite je finis ma messe, sans plus penser à ce que j'avais dit au bon Dieu, sans penser même à ma mère pendant toute cette journée.

Après la prière du soir, en descendant de la tribune, je venais derrière M. Bricet; comme il mettait la clef dans la serrure de la porte de sa chambre, je frôlai sa soutane en passant. — Dans trois jours, me dit-il à l'oreille, vous irez en France! préparez-vous. — Et il disparut dans l'intérieur sans ajouter un mot.

Quand je fus entré dans ma cellule, je me jetai à genoux et je me mis à pleurer! Je me souvins alors de ce que j'avais dit à Notre-Seigneur à la sainte Messe, ce à quoi je n'avais cependant plus pensé de toute la journée! Et vous m'avez exaucé si vite, ô mon Dieu! Que vous êtes bon, que vous êtes aimable! Merci, mille fois merci, ô mon Dieu! Mais vous avez fait en ma faveur un vrai miracle! O mon Dieu! je n'y comprends rien! Et je continuais à pleurer.

Tout à coup, rentrant un peu en moi-même : Mais ne suis-je pas devenu fou? me dis-je. N'ai-je point perdu la cervelle? Bah! j'aurai compris de travers; M. Bricet ne pouvait pas me parler de la sorte, je me serai trompé! Pourtant il m'a bien dit : Dans trois jours vous partirez pour la France. Oh! qu'il me tarde que le jour arrive pour savoir si c'est bien vrai!

Le matin, de très-bonne heure, je trouvai un prétexte pour aller voir M. Bricet dans sa chambre : — Eh bien! me dit-il, êtes-vous content? — C'était donc vrai, lui répondis-je, ce que vous me disiez hier soir, en entrant dans votre chambre? — Oui, oui, me dit-il en riant, préparez-vous, faites vos adieux; j'ai trouvé un bon navire, et vous vous embarquerez après-demain. — Je n'ai jamais su ni demandé pourquoi M. Bricet m'avait obtenu cette permission.

En effet, je partis au jour indiqué, le 28 juin 1835, et, vers la fin de mars de l'année suivante 1836, j'étais de retour à Constantinople. Ce voyage, qui dura 8 mois et que je pourrais appeler vrai voyage de *désagrément*, n'entre pas pour grand'chose dans l'histoire de l'origine du collège de Bébek, autrement je pourrais en citer quelques particularités intéressantes et curieuses; tout ce que je puis dire, c'est que je ne trouvai guère de consolations dans ce voyage. Tout au contraire, et je constatai par moi-même que tous ces désirs de revoir son pays et ses parents ne sont au fond qu'une illusion dangereuse. J'en fus guéri radicalement.

Je raconterai toutefois, sans trop m'écarter de mon plan, que j'avais avec moi, dans le même navire, le frère de M. Ounan, ancien Supérieur de notre collège de Montolieu, qui conduisait cinq enfants à la Propagande; qu'arrivés à Livourne après une traversée de 50 jours, nous fûmes obligés de faire une quarantaine de 35 jours; que j'en fis une autre à Florence de 25, chez nos Confrères; que, pendant

ce temps-là, au mois de septembre, le Supérieur de cette Mission, M. Pesante, reçut la nouvelle de la nomination de M. Nozo comme Supérieur général; que, ne pouvant pas accompagner jusqu'à Rome les cinq Armépiens et M. Ounan dont j'étais comme l'aumônier et le directeur, je les laissai à Livourne, à cause du choléra, et que de là je partis pour Marseille où je fis une autre quarantaine de 15 jours. Ensuite je volai vers ma mère, mais à peine l'avais-je embrassée, qu'il me tardait de rentrer dans ma petite chambre de Saint-Benoît; je serais même reparti immédiatement, sans une lettre de M. Étienne qui m'invitait à me rendre à Paris pour voir le nouveau Supérieur général et recevoir ses ordres. Je me mis aussitôt en route. Je passai 12 jours à Saint-Lazare, rue de Sèvres, pour faire ma retraite, après quoi je pris ma course vers Marseille où j'arrivai le 26 décembre 1835.

Quelques jours après je vis arriver M. Boxo et M. Fournier avec lesquels je m'embarquai sur un navire autrichien, *la Princesse Paskiévitich*, en compagnie de trois fauconniers qui allaient exploiter l'empire ottoman.

(La suite à la prochaine livraison.)

Le gérant : AD. LAMÉ.

SAN-SALVADOR

Extrait de plusieurs lettres de ma Sœur CÉPRÉ.

Santa Tecla, 24 mars 1873.

MA BIEN-AIMÉE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Je vous prie de prendre connaissance de ces lettres que j'envoie à mes compagnes, afin d'informer nos très-honorés Supérieurs de notre triste position ; car ma Sœur ne peut écrire, étant avec des blessés au Salvador. J'ai écrit ces lettres déjà à l'avance pour vous les adresser ; je ne vous en dis pas plus, je ne le puis pas. Pardonnez-moi et offrez mon très-humble respect à nos vénérés Supérieurs, lesquels, je pense, savent déjà la triste nouvelle.

Adieu, peut-être ne serons nous plus quand vous recevrez cette lettre.

Votre très-affectionnée,
Sœur L. CÉPRÉ.

*Copie d'un passage d'une lettre adressée aux Sœurs
de Saint-Malo.*

16 Mars. — A présent je commence mon récit, ouvrez bien les yeux et les oreilles, attention, c'est très-sérieux.

Vous saurez que je suis sur la terre qui *tremble* presque continuellement, mais, depuis quinze jours, les tremblements se sont répétés d'une manière prodigieuse : tous les jours, cinq ou six, pas extrêmement forts, assez cependant pour jeter tout le monde dans l'inquiétude; on craignait et l'on attendait une ruine prochaine pour la ville, car elle a déjà été ruinée douze fois par les tremblements de terre. Il y a 16 ans depuis le dernier. Enfin le grand jour est arrivé, l'heure fatale a sonné. C'était le mardi 4 mars, à quatre heures et demie du soir : un tremblement subit se fit sentir; le coup fut terrible, il semblait que toutes les maisons s'écroulaient. Je me trouvais dans ce moment à l'église devant le Saint-Sacrement qui était exposé; je crus que toute l'église tombait sur mes épaules; je ne pouvais me lever ni marcher, tant j'étais impressionnée. L'ostensoir tomba par terre; les fleurs, chandeliers, lustres, tout fut brisé, tout fut ébranlé; en un mot, il n'y a pas une maison qui ne soit endommagée, plus ou moins.

Après cette terrible secousse, tout le monde resta stupéfait, en attendant une dernière qui ne pouvait finir que de mettre par terre tous les édifices; mais le bon Dieu ne le permit pas. Le reste du jour, la terre était dans un mouvement continuel; on pouvait se croire sur la mer. De quart d'heure en quart d'heure les tremblements se répétaient; il y en eut 60 jusqu'à minuit : jugez si cela peut compter. Nous passâmes la nuit dans la grande cour des malades, tous pêle-mêle, hommes, femmes, enfants, employés, aumôniers, élèves en médecine. Nous étions au milieu de tout ce monde, attendant ce qu'il plairait au bon Dieu de nous envoyer. La peur était dans tous les cœurs, plus ou moins. M. l'aumônier donna l'absolution générale vers huit heures, car personne n'était rassuré. Cependant, après minuit, il y eut un peu de calme. Nous étions assises sur quelques malles que nous avions remplies à la hâte de choses indispensables, telles que

linge de costume, etc., parce qu'il était à craindre que nous ne pussions pas rentrer dans les maisons, si le bon Dieu nous conservait la vie.

Le reste de la semaine se passa ainsi, les tremblements toujours très-fréquents, mais un peu moins forts. Nous avons couché dehors jusqu'au lundi suivant, où le danger parut s'éloigner. Le dimanche, et encore aujourd'hui, la sainte Messe s'est dite sur les places, parce qu'il n'y a pas de sécurité dans les églises, qui sont ce qui a le plus souffert. Oh ! si vous saviez comme c'était triste de voir toute une population éplorée, quittant les maisons, fuyant la ville ! Il n'y avait pas une personne dans sa maison ; chacun s'en allait avec son paquet sur les places et dans les cours. Toute la semaine, les maisons sont restées fermées ; tout paraissait mort dans la ville, les cloches ne se faisaient plus entendre, la musique militaire suspendue, enfin tout portait à la tristesse. Maintenant, la crainte est à peu près passée, chacun commence à rentrer sous son toit, et à réparer son habitation. Hier ni aujourd'hui, nous n'avons pas senti de tremblements ; espérons qu'ils ne se feront pas sentir si forts de si tôt, car je vous assure que c'est bien fait pour impressionner. Je n'ai pas eu si peur et je me trouvais plus courageuse au moment de notre naufrage ; enfin ce que le bon Dieu garde est bien gardé. Aujourd'hui, je suis plus animée et n'ai plus peur.

Notre hôpital n'a pas extrêmement souffert, cependant il y a bien des réparations à faire. La pharmacie a été assez endommagée, un certain nombre de bocaux ont été brisés ; nous avons perdu une assez grande quantité d'huile, de vin et d'autres liquides, etc. Les fils de fer qui sont devant les bocaux pour les empêcher de tomber, se sont cassés ; il y a un bouleversement qui n'est pas trop agréable. Bonne Sœur Marie ! Si vous étiez ici, vous auriez de la peine de voir le désordre de notre pauvre *Botica*. Et c'est au milieu

de ce désordre que je vous écris; rien n'est encore à sa place, je ne sais quand nous pourrons l'y remettre : la prudence avant tout. Toutes les autres pharmacies de la ville ont beaucoup plus perdu que la nôtre.

Allons, je finis ce récit : en voilà assez pour vous décourager de venir en Amérique, car dans toutes les Amériques il y a des tremblements de terre, plus ou moins. Il est vrai que San Salvador est le plus exposé, parce qu'il est entouré de volcans, tous plus ou moins dangereux. Cependant, il faut avouer que c'est quelque chose de très-majestueux de contempler cette chaîne de volcans, la puissance du bon Dieu s'y fait admirer, etc.

Santa Tecla, 23 mai 1873.

MES BIEN CHÈRES COMPAGNES,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Le jour terrible est arrivé : ce fut le jour de Saint-Joseph à deux heures du matin qu'eut lieu la ruine complète de San Salvador : heure sinistre s'il en fut jamais. Au premier tremblement, nous sortîmes vite de notre lit pour courir dehors; le second fut effrayant. Nous nous rendîmes dans la grande cour des malades, et aussitôt la troisième secousse, que je ne saurais vous dépeindre, mit fin à la ruine qui est complète; seules, deux maisons en bois sont restées debout. Nous croyions être à notre dernière heure. Les cris, la poussière qui nous étouffait, de plus, un incendie qui s'éleva de terre, et qui semblait tout engloutir, nous firent penser au jugement dernier. Vers trois heures du matin, Monsieur notre confesseur vint donner l'absolution générale à tout le monde de la maison. Le jour se passa dans la crainte de plus

grands maux encore. A deux heures de l'après-midi, Monsieur notre confesseur revint nous faire consommer les saintes espèces au milieu de la cour. Qui n'a pas vu ce moment, ne peut comprendre ce qui se passait dans tous les cœurs. Le Père dit le *Te Deum* et le *Miserere*, pleurant comme un enfant.

Vers le soir, on nous envoya à Santa Tecla, à trois lieues de San Salvador. Tous les malades qui purent marcher s'enfuirent, et les autres vinrent ici en voiture. Nous y vinmes les unes après les autres à pied.

Nous n'avons eu aucun accident, ni sœurs, ni malades, grâce au bon Dieu qui nous a gardées d'un péril imminent. Il y eut bien des morts sous les décombres. Hélas! quel spectacle horrible présente la ville! Non, rien ici-bas ne peut être plus terrible que ces tremblements de terre. Ils ne sont pas encore finis; tous les jours la terre tremble. Tout le monde craint encore un autre coup. Que le bon Dieu soit béni! Nous sommes entre ses mains, espérant tout de sa bonté. Nous couchons sous des tentes, personne n'est dans les maisons. Nous sommes ici depuis le 19. Tout le monde est bon pour nous et nos malades.

Je ne vous donne pas plus de détails, un peu plus tard je vous en dirai plus long. Priez pour nous. C'est un châtiement du bon Dieu. Écrivez-moi à Guatemala, car je ne sais pas où nous irons.

Adieu.

Votre compagne,
Sœur CÉPRÉ.

Extrait d'une lettre adressée par ma Sœur Broquedis à notre Très-Honorée Mère, en date du 5 avril.

Je pense que ma Sœur Schmidt vous aura tenue au courant des catastrophes qui se sont succédé depuis le

4 mars jusqu'au 19, jour de la ruine de San Salvador. Dieu a protégé nos Sœurs. Elles vont bien, les unes à Santa Tecla, à trois lieues de la ville, et ma Sœur Schmidt avec ma Sœur Buffe, au milieu des ruines, soignant des blessés et des malades qu'on n'a pu transporter. Le 24, nous reçûmes cette terrible nouvelle, et, le 26, M. Mariscal est parti à cheval pour voir nos pauvres Sœurs et s'assurer de leur position.

PROVINCE DU BRÉSIL.

Fortaleza, 24 janvier 1873.

Lettre de M. VAN DE SANDT, à M. ÉTIENNE, Supérieur général.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plait.

De retour des missions depuis quatre jours et me souvenant de la recommandation de la règle, de vous en envoyer un récit résumé, je m'empresse de vous raconter le bien que le bon Dieu a daigné opérer par le moyen d'un de vos plus humbles enfants.

De l'avis de M. le Supérieur, je partis tout seul pour les Missions, au commencement du mois de mai de l'année dernière.

Dès mon arrivée à la ville d'Aracaty, où je devais commencer mon travail, je m'aperçus qu'on ne se remuait guère; mais la grâce du bon Dieu et les prières qu'on faisait pour moi au Brésil changèrent en peu de temps la ville de face, de sorte qu'après six jours de mission, l'église dans laquelle je prêchais se remplissait deux heures avant de commencer l'exercice. Tous les prêtres se virent obligés par les instances des fidèles d'entendre les confessions. Dans l'espace de dix jours, deux mille personnes environ

s'étaient réconciliées avec le bon Dieu, beaucoup pour la première fois, et avaient reçu la Sainte Eucharistie.

Le bruit du résultat de cette première mission dans une ville où d'autres missionnaires avaient rencontré de très-grandes difficultés, prépara les esprits pour les Missions suivantes, de sorte que, pendant plus de huit mois, j'ai dû travailler sans me reposer deux jours de suite, mais aussi, sans rencontrer aucune opposition sérieuse. Les difficultés les plus extraordinaires disparaissaient comme par miracle.

Dans la ville d'Ico, à 80 lieues d'Aracaty, il y avait beaucoup de désordres, à cause de deux partis, qui s'appelaient Prussiens et Français ; mais, dès les premiers jours de la Mission, tous se réconcilièrent, et, le jour de la fête de Saint Vincent, près de dix-huit cents personnes se sont approchées de la Sainte-Table avec les meilleures dispositions.

Dans une autre Mission (*Milagres*), où j'ai travaillé pendant quinze jours, on allait faire les élections dans l'église, selon les lois du pays, et les deux partis étaient résolus à préparer leur triomphe par la force des armes. Heureusement, j'avais déjà commencé la Mission, et acquis une grande influence morale. Confiant en Notre-Seigneur, je pris la résolution de continuer la Mission dans la même église, de conserver le Saint-Sacrement et les images, qu'on retire toujours des églises dans ces occasions, afin de les préserver de toute profanation sacrilège. De cette manière, j'obtins un résultat vraiment inespéré. Chaque parti fit son élection à part dans la même église, et sans le moindre désordre. Le chef du parti le plus disposé à répandre le sang fut puni visiblement de Dieu. Le deuxième jour de l'élection, il reçut la triste nouvelle de la mort violente de son frère, qu'il avait envoyé dans une paroisse voisine, afin d'y vaincre à tout prix, et il se retira aussitôt pour se pré-

parer à venger la mort de son frère et de six de ses compagnons. Chose bien surprenante, beaucoup de ceux qui n'étaient venus que pour participer aux élections furent obligés, par une multitude extraordinaire de serpents qu'ils rencontrèrent en chemin, de retourner à la Mission et d'y assister jusqu'à la fin.

Dans la ville de Crato, à plus de cent cinquante lieues d'ici, où j'attendis l'arrivée de Monseigneur, le nombre des fidèles qui assistaient à la Mission était incalculable, peut-être plus de trente mille personnes. Le bon Dieu m'aida à me faire entendre parfaitement encore au-delà de ce grand auditoire. A la communion générale donnée en partie par Monseigneur, participaient plus de deux mille personnes. Nous étions vingt-deux prêtres, et par conséquent nous aurions pu confesser davantage, si tous avaient eu bonne volonté.

Dans les cinq dernières Missions, j'ai été aidé par deux confrères du séminaire, MM. Gonçalvès et Pazienza, qui, profitant des vacances, vinrent se joindre à moi, et me furent d'une grande utilité.

Dans les vingt-trois Missions plus ou moins longues que j'ai prêchées depuis le mois de mai dernier, j'ai pu confesser à peu près quinze mille personnes; quinze mille autres environ s'étaient adressées aux prêtres qui m'aidaient. Plus de cent cinquante mille personnes ont assisté à mes instructions, et le plus grand nombre se seraient réconciliées avec Dieu, s'il y avait eu assez de prêtres pour entendre leurs confessions.

Je suis, en l'amour de Jésus et de Marie Immaculée,
Monsieur et Très-Honoré-Père,
Votre très-dévoué fils,

W. VAN DE SANDT,
I. P. d. I. M.

Lettre de M. SIMON, à M. N..., à Paris.

Rio de Janeiro, 1^{er} février 1873.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Connaissant, par les nombreuses preuves d'intérêt que vous en avez données, combien vous est chère la Mission du Brésil, et tout ce qui s'y rattache ; j'ai pensé qu'il ne vous serait pas complètement indifférent d'apprendre quel a été le résultat des premières Missions données dans le diocèse de Rio de Janeiro. La fondation de cette Mission, vous le savez, remonte au premier janvier 1872. Depuis une vingtaine d'années environ nos confrères travaillaient, et avec bénédiction, aux diverses œuvres de notre vocation dans la capitale du vaste empire brésilien ; mais, jusqu'à la date ci-dessus indiquée, aucune Mission en règle n'avait encore été donnée dans ce diocèse par les enfants de Saint-Vincent de Paul, si ce n'est peut-être à une époque déjà fort éloignée, par les anciens missionnaires portugais. La divine Providence ayant placé sur le siège épiscopal de Rio de Janeiro M^{gr} Pedro Maria de Lacerda, qui, depuis longues années, professait au séminaire de Marianna, dirigé par nos confrères, ce digne prélat se hâta de leur confier la direction de son séminaire. Enfin, de retour du concile du Vatican, une de ses premières pensées fut d'essayer les Missions dans les campagnes. Bien des obstacles semblaient s'opposer à la réalisation de ce projet si digne de son zèle.

Le diocèse de Rio, qui comprend les trois provinces réunies de Rio de Janeiro, Santa Catharina et Espirito Santo, est un de ceux qui a été le plus envahi par les étrangers de toutes les nuances et de tous les Credo, qui y arrivent en masse pour y négocier et s'enrichir. Il est facile d'imaginer quelle influence cette émigration, composée d'éléments si divers, a dû exercer sur la foi et la morale du peuple brésilien naturellement si religieux, mais aussi, qui se laisse si facilement éblouir par tout ce qui vient de la vieille Europe et s'appelle le Progrès.

Sous le rapport religieux Rio de Janeiro a donc aujourd'hui perdu de sa foi antique. La propagande protestante, profitant des tendances du temps, travaille avec activité et même, malheureusement, avec un certain succès. Les théâtres regorgent de spectateurs avides d'y voir représenter des pièces qui sont loin quelquefois d'être favorables aux mœurs. Le département de la Seine, où vous vous trouvez, peut assez vous donner une idée de la province de Rio. Quant à la province de Santa Catharina, seconde du diocèse, ne la connaissant que par ouï-dire, je ne saurais vous en parler d'une manière exacte. Si j'en crois ce qu'on en dit, elle est plus pauvre, moins éclairée et guère plus religieuse que celle de Rio de Janeiro.

Je pourrai vous parler d'une manière plus positive de la province de Espirito Santo, qui a été l'année dernière et sera encore très-probablement cette année le théâtre de nos petits travaux.

Vous le voyez, nous sommes loin ici des provinces si religieuses de Minas-Geraes, Bahia, et Ceará, où les Missions données par nos confrères à des peuples qui déjà connaissent les Missions et les désirent, produisent de si beaux résultats. Nous ne pourrons de sitôt espérer des fruits si consolants; car ici personne ne sait ce que c'est qu'une mission, ni ne la désire.

Monseigneur tremblait pour le succès de ces Missions, car elles commençaient à une époque où la franc-maçonnerie, indignée de ce que Monseigneur avait eu l'audace de suspendre un malheureux prêtre devenu le grand orateur des loges, lui avait déclaré dans les feuilles publiques la guerre la plus terrible et en même temps la plus indigne qu'on eût jamais vue. Sa Grandeur était donc bien loin de s'attendre à de brillants résultats ; elle croyait même que ce serait bien beau si les Missions n'étaient pas refusées et si les Missionnaires pouvaient remplir en paix les fonctions de leur ministère.

M. le Visiteur jeta les yeux sur M. Berardini et moi pour travailler dans un champ si aride. Nous nous y préparâmes du mieux qu'il nous fut possible, et bientôt nous nous mîmes à la disposition de Monseigneur. Nous allions donc commencer, mais de quel côté ? La prudence conseillait de commencer par une des extrémités du diocèse, afin que les grands centres de population, se familiarisant peu à peu avec les Missions, en vissent plus tard à les accepter sans trop s'effaroucher. Mais à qui s'adresser ? Personne ne se doutait que la Mission venait de s'organiser ; il n'était pas trop prudent de l'annoncer publiquement au plus fort de la guerre franc-maçonne. Monseigneur, encore nouveau dans son diocèse, ne connaissait qu'un fort petit nombre de Curés ; puis la difficulté des communications ne faisait que nous rendre la chose plus difficile encore. Nous étions déjà en Carême, et je trouvais passablement singulier que deux Missionnaires n'eussent rien à faire pendant ce saint temps. Enfin, une idée vint à Monseigneur : — Pourquoi, me dit-il, ne commenceriez-vous pas par telle paroisse, tout près d'ici ? Elle me paraît avoir un bon curé ; voyez cela un peu. Le lendemain, M. Berardini et moi nous nous transportâmes sur les lieux ; la Mission fut acceptée, et, comptant sur les prières que toute la colonie des enfants de Saint-

Vincent devaient faire pour nous, nous allâmes jeter nos filets bien en face de la capitale, de l'autre côté de la baie, dans une petite paroisse dédiée à São Gonçalo. N'était-ce pas de notre part témérité? J'eus, hélas! plus d'une fois des motifs de le croire, surtout les premiers jours. Mais que pouvions-nous faire? Il fallait bien se décider à commencer par un bout quelconque. D'ailleurs nous étions envoyés par la première autorité ecclésiastique du diocèse, M. le Visiteur nous avait beaucoup encouragés, et puis tant et de si ferventes prières nous étaient promises, que vraiment il me paraissait honteux de reculer. Nous partîmes donc, et le lendemain de notre arrivée, deuxième dimanche de Carême, nous ouvrîmes la Mission. Mais comment vous peindre, Monsieur et Très-Honoré Confrère, ce qui se passa en moi, si accoutumé aux belles et si consolantes missions de Bahia, lorsque nous nous trouvions en présence d'un auditoire de vingt ou trente personnes disséminées çà et là dans une vaste église qui en eût contenu des milliers? Je me croyais rajeuni d'une douzaine d'années et travaillant aux Missions si tristes et si stériles de Montargis et du Gâtinais. Nous avions affaire à des gens qui ne savaient nullement ce que c'est qu'une Mission; qui s'imaginaient que, pour être bon chrétien, il suffisait de recevoir le baptême, d'aller une fois ou l'autre à l'église, à l'occasion d'une grande fête, pour y voir, y être vu et entendre une musique plus ou moins harmonieuse, et que, comme on me l'a dit, on ne se confessait plus dans le monde. Mon Dieu! que de fois j'étais sur le point de plier bagage et de retourner à Rio! Mais cependant les ferventes prières que l'on adressait au Ciel pour la Mission produisaient tout doucement leur effet. L'auditoire allait en augmentant. On parlait un peu de la Mission. Certains messieurs qui occupent une position, venus de la ville, trouvaient que c'était une bonne chose, que Monseigneur l'Évêque avait eu une bonne idée; on voulait nous

voir et nous faire au besoin de petits compliments; ce que nous étions bien loin de rechercher, étant venus pour toute autre chose. Enfin on commença par parler de confession. Quelques personnes finirent par se résoudre à faire un essai. Nous nous mîmes au Saint Tribunal; enfin notre peine ne fut pas complètement perdue tant dans cette paroisse que dans celle de Cordeiros, sa voisine, où tout se passa à peu près de la même manière. Nous revînmes alors à Rio avec un assez maigre bagage : trois cents communions et une douzaine de mariages presque tous de gens vivant mal. Voilà quel était le résultat de notre première pêche. C'était bien peu, il est vrai, mais cependant nous étions contents et satisfaits : la Mission était commencée, bien plus, elle paraissait appréciée, et tout nous donnait à croire que, reparaissant d'ici à quelque temps, dans ces mêmes endroits, elle produirait des fruits bien plus abondants. Les habitants eux-mêmes nous le disaient : — Nous qui sommes du village, ce n'est que maintenant que la Mission est finie que nous commençons à la comprendre un peu. Mais les gens des champs ne sont pas venus, parce qu'ils n'y comprennent encore rien. Plus tard, vous le verrez, vous serez plus heureux. Quant à moi, je suis parfaitement de leur avis.

Le premier pas était donc fait, mais il fallait continuer, et la chose ne nous paraissait pas des plus faciles, car nous n'avions encore reçu aucune demande de Mission, ni ne savions encore de quel côté nous diriger. La divine Providence vint elle-même nous chercher. Je m'étais un jour rendu au palais pour traiter avec Monseigneur de notre départ. Je le trouvai donnant audience à un jeune homme. — Voyez, me dit-il, M. le colonel que voici vient me demander un curé pour sa paroisse qui se trouve sans pasteur; la paroisse voisine de la sienne se trouve dans le même cas, je n'ai pas de prêtre à lui donner; voulez-vous aller de ce côté? C'est à l'extrême limite de mon diocèse, sur les confins

de celui de Bahia ; et vraiment le pauvre peuple se trouve si abandonné que cela fait pitié. — Ma réponse ne pouvait être douteuse. — Eh bien, me dit-il, préparez-vous à partir avec Monsieur ; le vapeur sort du port d'ici à deux jours. — Sortirait-il aujourd'hui, Monseigneur, répondis-je, que nous ne le perdrons pas ; il y a longtemps que nous sommes prêts.— Deux jours après nous quittions Rio de Janeiro dans le petit vapeur qui fait le service des côtes jusqu'à la province de Bahia. Dieu voulut nous éprouver dès le commencement du voyage. Il y avait à peine quelques heures que nous avions quitté la capitale, nous dirigeant vers le nord, que nous fûmes assaillis par une petite tempête. Notre petit bâtiment, plutôt fait pour remonter les rivières que pour tenir la mer, et ne calant que très-peu d'eau, sautait sur les flots comme une coquille de noix. Nous fîmes les braves le plus qu'il nous fut possible ; mais à la fin il nous fallut céder et nous retirer en nos cabines que nous ne pûmes guère quitter le reste du voyage, qui, heureusement, ne dura que quatre jours. Nous étions à l'embouchure (barra) du Rio de São Matheos. Après une heure d'attente, la marée se trouvant assez haute, apparut enfin, dans une chaloupe à six rameurs, le pilote qui devait nous aider à entrer dans la rivière. Debout dans sa barque, une longue perche à la main, au sommet de laquelle se trouvait un petit pavillon blanc, par des signes conventionnels, cet homme indiquait au vapeur l'étroit canal qui, au milieu des bancs de sable, pouvait seul et sans échouer le conduire dans la rivière. L'arrivée du vapeur dans ces lieux si éloignés des grands centres de population est un petit événement : aussi, grande était la foule qui attendait au port son arrivée. Nous n'étions pas encore débarqués, que déjà tous les regards étaient fixés sur nous. On désirait bien un prêtre, puisque la paroisse se trouvait sans pasteur ; mais pourquoi deux, et encore tous les deux en soutane, ce qui n'est pas commun ?

Pendant qu'on se faisait toutes ces questions, guidés par le bon colonel Olindo, qui avait mis à notre disposition une maison qu'il possède dans cette petite ville, nous avons débarqué ; la foule nous entourait assez étonnée, et nous arrivions à notre gîte.

La ville de la Barra de São Matheos, différente de la vraie ville de ce nom, située plus haut à l'intérieur des terres, sur les bords du fleuve du même nom, à une distance de huit lieues, est bâtie sur une langue de terre qui s'avance entre la rivière et l'Océan ; elle compte peut-être deux cents maisons qui forment deux ou trois rues assez longues, larges et bien alignées. Sauf quelques petits négociants un peu à l'aise, ses habitants sont pauvres généralement, et très-pauvres. Point de commerce, point d'industrie. On y vit des ressources qu'offrent la mer et la rivière, c'est-à-dire de poissons, crabes, huîtres, etc. Quelques oiseaux que l'on tue dans les taillis voisins, des oranges, des bananes, voilà ce qui permet de varier un peu les mets de la table. La petite église qui s'élève au milieu de la place, où la rivière et l'Océan menacent de se rencontrer à une époque qui ne sera peut-être pas bien éloignée, est propre et bien soignée ; elle fait même l'orgueil des habitants, qui vous disent simplement qu'il n'y en a pas de semblables dans tous les environs. La paroisse compte à peine mille habitants. Deux cents peut-être habitent la ville ; le reste vit disséminé au milieu des champs, et sur une vaste étendue. Pauvre paroisse, elle se trouvait sans pasteur ! Le curé l'avait abandonnée un mois à peu près avant notre arrivée. Dégouté, sans que personne pût dire ni pourquoi ni comment, il avait planté là son troupeau, au milieu de la semaine sainte, et s'était retiré dans la ville de São Matheos pour s'y faire maître d'école et avocat !

Le lendemain de notre arrivée, le colonel me dit que, se trouvant absent de sa fazenda depuis plusieurs mois, il

lui fallait absolument s'y rendre. — Soyez sans crainte, me dit-il, j'ai donné des ordres pour que rien ne vous manque. La vieille mulâtresse qui garde cette maison sera votre cuisinière; je vous laisse en plus un petit nègre pour faire vos commissions et tout ce dont vous pouvez avoir besoin. D'ailleurs, je ne serai moi-même qu'à trois ou quatre lieues d'ici. — Et il partit, nous laissant seuls dans cette paroisse abandonnée, et dont les habitants ne savaient trop s'expliquer notre apparition au milieu d'eux. Jamais, depuis que je suis au Brésil, je ne m'étais trouvé, comme alors, dans la nécessité de m'en remettre complètement à la Providence divine pour notre subsistance. Pour exciter ma confiance, je fis de ces paroles de la Sainte Écriture : *Jacta super Dominum curam tuam et ipse te enutriet*, le sujet de mes premières méditations. Je me rappelai que notre saint Fondateur appelait l'adorable Providence une bonne pourvoyeuse, ajoutant qu'il faisait bon d'être logé à son enseigne. Comme nous nous y trouvions par la force des choses, nous n'allâmes point à la recherche d'un autre hôtel. Nous n'eûmes pas lieu dans la suite de nous en repentir. Nous étions à la veille de la fête de l'Ascension. Je marquai pour ce jour l'ouverture de la Mission. Avant tout, je crus devoir écrire au curé déserteur pour l'avertir de notre arrivée, de la mission que nous avions de Monseigneur l'Évêque, et lui demander si je devais considérer la paroisse comme absolument abandonnée, et faire usage des pouvoirs spéciaux donnés par Monseigneur pour les cas semblables, ou bien si je devais compter sur son zèle pour nous aider à remplir la mission qui nous avait été confiée. La réponse ne se fit pas attendre; elle nous donnait pleine liberté d'action, et conçue en des termes qui, certes, n'étaient pas capables de nous faire soupçonner le mauvais tour que ce malheureux s'appropriait déjà à nous jouer plus tard. Nous nous divisâmes la besogne du curé, M. Berardini et moi : l'un

devait s'occuper des mariages et des baptêmes, et l'autre des malades et mourants, si besoin en était ; puis, nous ouvrimes la Mission. C'était le jour de l'Ascension. Je montai en chaire à la messe paroissiale, et après avoir fait au peuple la lecture des lettres que nous devions remettre au Curé et à l'Archiprêtre de la province de Espirito Santo, pour nous accréditer, je dis au peuple qui nous étions, les pouvoirs extraordinaires qui nous avaient été confiés, ce que nous prétendions faire, et quelle était la coopération que nous attendions de tous. Je fus compris ; chacun se retira satisfait ; à la défiance succéda la confiance et l'estime : chacun voulut, par ses petits présents, concourir à notre entretien. La Mission fit venir à l'Église tout ce qui pouvait y venir, et huit jours se passèrent ainsi d'une manière consolante. Déjà nous commencions à concevoir de belles espérances, quand tout à coup cette première ardeur parut se ralentir et l'auditoire diminuer d'une manière assez sensible. Un pauvre jeune homme, arrivé par un des derniers bateaux, avait débarqué avec une petite vérole d'assez mauvais caractère, et cela avait suffi pour épouvanter les habitants de la ville. Ceux de la campagne qui, ayant entendu parler de la Mission, se disposaient à y venir, abandonnèrent cette idée. En outre, quelques étrangers qui vivaient mal, voyant la tournure que prenait la Mission, et que beaucoup de leurs semblables voulaient mettre ordre à leurs affaires, n'ayant pas le courage de les imiter, et craignant d'être montrés au doigt s'ils restaient seuls dans ce misérable état, résolurent alors, par leurs propos, leurs critiques et autres moyens diaboliques, de s'opposer au bon résultat que la Mission laissait déjà entrevoir. Dieu permit que par hasard nous fussions mis au courant de leurs menées, et quelques paroles qu'il nous inspira à propos remirent les choses à flot. Le peuple des champs, toutefois, se contenta de faire une ou deux apparitions à la Mission ;

l'extrême pauvreté dans laquelle vivent ces pauvres gens, et, par-dessus tout, la crainte de la petite vérole, de nouveaux cas s'étant déclarés, ne leur permirent pas d'en profiter comme ils auraient dû le faire. La Mission fut pour la petite ville de la Barra ce qu'elle devait être, c'est-à-dire fort consolante. Le jour de la clôture, une messe célébrée avec le plus de pompe possible, avec chant et musique, le soir une procession du Saint-Sacrement, faite dans des conditions si favorables que je puis dire n'en avoir pas encore vu de si belle, même à Bahia, gravèrent pour jamais dans le cœur des bons habitants de la Barra de São Matheos le souvenir de la première Mission donnée de mémoire d'homme dans cette contrée si pauvre et si abandonnée. La nuit venue, nous étions allés prendre le repos que le travail de cette dernière journée et de toute la Mission nous avait rendu si nécessaire. Il pouvait être minuit, quand tout à coup un bruit extraordinaire de voix, d'instruments de musique, nous éveilla en sursaut. Électrisés par tout ce qu'ils avaient vu dans la journée, les jeunes gens voulurent la clore par une cérémonie de leur façon. Après avoir parcouru les rues de la ville au son de la musique, ils se trouvaient réunis sous nos fenêtres pour nous donner une dernière preuve de leurs sentiments, et, sans s'inquiéter si nous dormions oui ou non, ils faisaient retentir les airs des éclats de nombreux pétards et des cris souvent répétés de *Vive la Mission ! vive les Missionnaires !*

400 communions, 22 mariages, presque tous de gens vivant dans le désordre, 27 baptêmes, et une dizaine de personnes frappées de la petite vérole qui quittèrent ce monde munies des Sacrements de l'Église, bonheur qu'elles n'eussent pas eu sans la Mission : voilà quels furent les fruits dont il plut à Dieu de couronner nos premiers travaux dans la province de Espirito Santo. C'est bien peu assurément, si l'on compare ce résultat avec ceux obtenus journalle-

ment dans les belles Missions de Bahia, Minas et Ceara. Pour nous, vu les circonstances, il nous parut superbe, et nous en rendîmes à Dieu de sincères actions de grâces. Notre Mission paraît être de frayer le chemin dans ces bois si incultes. A d'autres qui viendront ensuite, il sera donné, nous n'en doutons pas, d'obtenir de plus beaux résultats.

De la ville de Barra, nous nous dirigeâmes sur Itaúnas, dernière paroisse du diocèse de Rio. Cette paroisse, moins peuplée encore que la précédente, se trouvait dans des circonstances encore plus tristes. Sans pasteur, ni aucun espoir fondé d'en avoir de sitôt, elle se trouve dans un état d'abandon qui fait pitié. La plus grande partie de sa population est indienne. Généralement doux, timides et fort dociles, ces Indiens vivent dans une misère extrême et une ignorance, dont on se ferait difficilement une idée, au sujet des choses de la religion. En pourrait-il être autrement? Vivant au fond des bois, c'est à peine si, une fois ou deux dans l'année, il leur est donné d'entendre une messe. Jamais une instruction, jamais un catéchisme. — Travailler dès l'enfance comme un mulet, afin de gagner assez de farine et de viande pour nous remplir le ventre, ou un lambeau pour me couvrir moi et les miens, voilà la doctrine que m'enseignèrent mes vieux parents, me disait un jour un pauvre garçon à qui je demandais combien il y avait de personnes en Dieu. — Il venait pour faire sa première communion et se marier. C'est triste, n'est-ce pas? — Mais soyez tranquille, mon Père, nous disaient-ils, nous prenons note de tout ce que vous nous dites; et maintenant que nous savons cela, c'est notre affaire, nous le ferons. — Ayant appris qu'un matin, en venant à la Mission, un homme avait trouvé un chien creusant une fosse dans le champ situé derrière l'église, où ils enterraient leurs morts sans clôture aucune, nous prîmes de là occasion de

les engager à faire un bon cimetière. Tous, hommes et femmes, s'y prêtèrent avec tant d'ardeur, qu'avant de nous retirer, nous eûmes la consolation d'y bénir un très-joli cimetière tout entouré de pieux forts et solides, et parfaitement fermé à clef avec une grille de bois. Nous eûmes à Itaünas 380 communions, 22 baptêmes et 42 mariages de gens qui, presque tous, vivaient dans le désordre.

Jusqu'ici tout allait bien, ces deux Missions avaient donné à peu près ce qu'elles étaient capables de donner ; mais l'épreuve n'était pas loin. Le démon ne pouvait pas voir de bon œil et impassible les fruits de la Mission, tant d'âmes lui échapper, et les gens mal mariés surtout sortir d'un état qui faisait d'eux sa proie certaine. Il jugea donc à propos, lui aussi, de se mettre en campagne. D'Itaünas nous nous dirigeâmes vers la ville de São Matheos ; l'arrondissement de ce nom ne compte guère que 3,000 âmes et s'étend sur un espace de terrain d'un grand nombre de lieues. La ville, qui ne manque point de maisons, quelques-unes même bonnes et belles, est à peu près déserte ; leurs propriétaires habitent la campagne et ne viennent à la ville qu'à l'occasion de certaines fêtes et réjouissances publiques.

Pendant que nous étions à la ville de Barra occupés à la première Mission, le curé déserteur de cette paroisse, le nommé A..., le même qui m'avait écrit cette lettre si polie dont j'ai parlé plus haut, avait été invité par la confrérie du Saint-Esprit à prêcher le jour de la Pentecôte dans l'église paroissiale de la ville de São Matheos. Sachant que nous devions venir y donner la Mission, et voyant l'église pleine de monde, il jugea à propos de réaliser ce qu'il avait mûrement médité. Montant donc en chaire, au lieu de prêcher sur la fête du jour, comme cela paraissait naturel, il se mit à invectiver avec force et une grande facilité d'élocution, que chacun lui reconnaît, contre le Pape, la curie romaine, l'évêque diocésain, les jésuites, Lazaristes et *tutti*

quanti, se récriant fort contre le fanatisme religieux qui nous animait et conviant le peuple à se mettre en garde contre les doctrines que nous devions venir prêcher. Je vous laisse à penser l'effet que dut produire ce sermon prêché dans une ville qui est justement considérée comme le refuge des femmes de mauvaise vie, des libertins, et où ce qu'il y a d'honnête vit dans la plus triste ignorance des choses de Dieu, ne connaissant guère des sacrements que le baptême et le mariage. Il n'en fallait certainement pas davantage pour soulever tout le peuple contre nous. Nous reçûmes un certain choc en apprenant cette nouvelle ; mais, comme nous avions encore un mois devant nous, croyant que ce Judas ne devait pas jouir d'un grand crédit parmi le peuple qui connaissait sa vie notoirement scandaleuse, et comptant d'ailleurs sur les prières ferventes que l'on faisait à Rio pour les Missions et sur une grâce particulière que nous obtiendrait certainement notre saint Fondateur, dont la fête et l'octave se trouvaient tomber en pleine Mission, nous pensâmes que nous ne devions pas reculer. Le curé de São Matheos, averti à temps, vint nous attendre dans une fazenda à quelques lieues de la ville. Vers le soir, nous nous embarquâmes avec lui dans une *canoá* (pirogue creusée dans un seul tronc d'arbre), et nous remontâmes la rivière de São Matheos. Ce fleuve n'a de remarquable que son lit extrêmement bas, ce qui lui permet dans les temps de crues d'inonder sans aucune difficulté le terrain généralement très-boisé de ses bords, et les nombreux crocodiles qui y font leur repaire. Vers les six heures du soir, nous vîmes tout à coup le fleuve s'élargir en forme de port. Quelques petits bâtiments, assez forts pour tenir la mer et faire le voyage de Rio de Janeiro, s'y trouvaient à l'ancre, attendant leur chargement de bois de palissandre, ou de farine de manioc, seul objet de commerce de la ville de São Matheos. Nous vîmes se dresser sur les hauteurs de la rive

gauche la ville, qui, commençant au port, va s'élevant progressivement jusque sur le sommet de la colline, et présente un aspect qui ressemble assez, mais en petit, à celui qu'offre la ville de Bahia au voyageur qui entre dans la baie de São Salvador.

Notre canot ne tarda pas à aborder, et nous nous élançâmes sur la rampe qui nous conduisait au quai. Quatre ou cinq individus, roides, le chapeau sur la tête, semblaient nous y attendre avec un air moqueur, et le sourire sur les lèvres. Ils nous laissèrent passer en silence, se contentant de répondre à notre salut par un coup de chapeau. De grands éclats de rire, qui se firent entendre dans un cabaret au moment où nous gravissions la pente assez roide qui conduit à la ville haute, et une demi-douzaine de fusées auxquelles on mit le feu lorsque nous arrivâmes à la maison du Curé, furent les seules démonstrations qui saluèrent notre entrée à São Matheos. Deux jours se passèrent de la manière la plus triste et sans que personne parût faire attention à nous ; puis nous ouvrîmes la Mission. Vu la nouveauté du fait dont le peuple n'a pas même l'idée, et le petit nombre d'habitants qui demeurent en ville, pour commencer, l'auditoire était passable. Mais voici que le second jour, pendant que j'étais en chaire, au beau milieu du sermon, j'entends de grands éclats de rire poussés hors de l'église tout près de la porte, et de manière à être fort bien entendus de l'intérieur. Cet accident n'eut d'autre effet que de me faire accentuer avec plus de force ce que disais alors et qui allait assez bien à l'adresse de ceux qui évidemment voulaient m'interrompre. Je sus plus tard que c'était le malheureux prêtre A... qui, se trouvant alors à la porte de l'église entouré d'une demi-douzaine de gaillards, commentait et ridiculisait à sa façon ce que je disais du haut de la chaire, et excitait ainsi leur hilarité.

La même scène se répéta tous les jours de la Mission, non

plus à la porte de l'église, car, comme l'auditoire augmentait, la honte les prit, mais dans un cabaret voisin de l'église. La Mission toutefois suivait son cours. Mais, hélas ! qu'elle était triste ! Nous n'avions presque rien à faire dans le cours de la journée ; à peine quelques pauvres gens, qui nous avaient entendus à la Barra, s'approchaient du sacrement de pénitence. Les hommes surtout semblaient avoir pris à cœur de n'assister à la Mission que par pure curiosité ou bien pour trouver quelque chose à critiquer dans la doctrine que nous prêchions. Enfin, voyant que la Mission touchait à sa fin et que la même opposition continuait toujours excitée par le malheureux qui avait monté les esprits contre nous, je résolus de la finir brusquement et de manière à donner une leçon qui, sans offenser personne, pût cependant porter ses fruits. Le peuple de la campagne s'était obstiné à ne pas paraître, mais je devais l'avoir certainement pour la procession de la clôture. Mais y avait-il motif pour rendre solennellement action de grâce à Dieu ? Et puis une procession publique du Saint-Sacrement dans les circonstances actuelles ne donnerait-elle pas occasion à de nouveaux scandales ? Tout fut sérieusement examiné et pesé ; le résultat de cet examen, le voici : Deux jours avant celui que intérieurement nous avions fixé pour la clôture de la Mission, je récapitulai devant l'auditoire ce que Dieu avait fait pour la conversion des habitants de São Matheos, ce que nous avions fait nous-mêmes pour seconder ses desseins et la manière dont la ville y avait répondu. Je suppliai les malheureux qui avaient résisté à tout, de ne pas persévérer dans leur endurcissement, les assurant que, malgré l'abus de tant de grâces, ils auraient encore part aux miséricordes du Seigneur s'ils revenaient sincèrement à lui. J'encourageai ceux qui s'étaient réconciliés avec Dieu à persévérer, leur montrant les récompenses qui les attendaient s'ils demeuraient fidèles jusqu'à la fin, puis je donnai la Mission pour terminée et

conclus le tout par la bénédiction papale. Ce que nous avions prévu arriva : le lendemain la population de la ville était doublée, tous les gens des champs étaient accourus en habits de fête, la tête en l'air, avides d'un spectacle quelconque et comptant trouver une fête comme celle que la renommée publiait partout avoir été faite à la ville de Barra. La Mission est finie, il n'y a pas de procession : ces mots tombèrent au milieu de la foule comme une bombe. On comprit la leçon, on la sentit ; aussi imagina-t-on tous les moyens possibles pour nous faire revenir sur notre détermination. Tout fut inutile et nous demeurâmes inflexibles jusqu'au bout. Malgré la triste conclusion de la Mission de São Matheos, je me garderai bien toutefois de dire qu'elle ne produisit aucun fruit. Non, trois cents personnes s'approchèrent des sacrements avec les dispositions les plus consolantes, quelques-unes même après avoir fait des sacrifices qui prouvent de véritables conversions ; et une dizaine de personnes qui vivaient dans le désordre légitimèrent, par la réception du Sacrement de Mariage, l'union scandaleuse et criminelle dans laquelle elles avaient vécu jusqu'alors.

La Mission de São Matheos devait être pour nous une épreuve, et cette épreuve, Dieu voulut la pousser encore plus loin ; sans doute pour préparer les fruits consolants qu'il nous réservait dans les autres Missions qui suivirent.

De São Matheos nous devions nous rendre à Linhares, petite ville éloignée de plus de 30 lieues. Ces deux villes n'ont aucune communication entre elles et l'immense espace qui les sépare est complètement inhabité. Deux lettres que j'avais envoyées à Linhares longtemps d'avance étaient restées jusque-là sans réponse.

Les animaux nous manquaient pour faire ce long voyage. Vers la fin de la Mission de São Matheos m'arriva une lettre dans laquelle on me disait que la Mission étant acceptée, je devais indiquer ce qui nous était nécessaire pour

le voyage. D'après la date de la lettre reçue, vu la difficulté des communications, il me fallait attendre près d'un mois encore pour pouvoir nous mettre en route. Que faire ? Rester à São Matheos ? La chose n'était pas possible. Aller dans une autre paroisse en attendant ? Il n'y en a point. Nous enfoncer dans l'intérieur ? Nous allions nous jeter au milieu des tribus anthropophages des Botucudos, auxquels d'ailleurs notre ministère ne pouvait être d'aucune utilité, vu l'ignorance complète de leur langue. Je songeais donc à revenir sur nos pas jusqu'à la Barra, pour y reprendre le vapeur qui nous avait amenés et retourner jusqu'à Rio peut-être, si nous ne trouvions pas le moyen de débarquer plus bas. La divine Providence vint alors à notre secours. Un brave homme auquel nous avions été recommandés s'offrit à nous donner non-seulement les animaux nécessaires à notre voyage, mais encore les guides pour nous conduire. Il insista même pour que nous lui permissions de nous accompagner un jour de marche. Cette offre si généreuse fut acceptée comme elle devait l'être, avec la plus grande reconnaissance ; mais tous les efforts que je fis pour l'engager à se dispenser de nous accompagner furent inutiles : J'ai mes raisons ; pour cela, me répondait-il, laissez-moi faire à ma tête. Brave homme ! je les compris plus tard, ses raisons ; aussi le nom du généreux capitaine José Bento Gaëtano restera-t-il toujours gravé dans ma mémoire. Au jour et à l'heure marquée, notre homme se présentait à la cure avec ses animaux et les provisions nécessaires pour notre voyage. Nous devions vivre trois jours avec ce que nous emportions, et il n'y avait pas espoir de rien rencontrer le long de la plage déserte sur laquelle nous devions voyager tant de temps.

Vers le soir nous arrivions sur les bords d'une petite rivière que nous passâmes en pirogue, et nous nous trouvâmes de l'autre côté au milieu d'un petit hameau. Deux ou trois jeunes gens en habits de voyage semblaient nous y

attendre et entrèrent aussitôt en pourparlers avec le capitaine, mais cela d'une façon si mystérieuse que je ne pus me défendre d'une certaine inquiétude. Après quelque temps de repos on se remit en marche avec les nouveaux venus; et bientôt, quittant les sentiers des bois, nous nous trouvâmes tout à coup sur le bord de la mer. La marée était basse; pour ne point trop fatiguer nos animaux nous nous approchâmes le plus près possible de l'eau, le sable humide offrant plus de résistance sous leurs pieds. Mais les pauvres bêtes n'étaient point accoutumées au bruit des vagues qui, semblant s'élançer menaçantes contre eux, venaient mourir à leurs pieds; et si parfois une vague plus forte venait à les entourer de son écume, les pauvres mulets épouvantés prenaient des allures qui n'étaient rien moins que rassurantes pour nous. Ce fut, je crois, dans une de ces occasions que le mulet de M. Berardini, pris tout à coup d'une ardeur inaccoutumée, s'enfuit à toutes jambes, emportant avec lui son cavalier incapable de le maîtriser, et dont, du reste, il sut bientôt se débarrasser en l'étendant de tout son long sur le sable. Le pauvre Confrère en fut quitte pour la peur et pour secouer le sable qui lui était entré jusque dans les oreilles; heureusement il n'avait pas la plus légère égratignure. Ceci ne paraissait pas de bon augure, et nous continuâmes notre voyage assez silencieusement. La nuit vint, et avec elle commença à souffler un vent du sud qui nous envoyait en pleine figure une pluie fine et froide. Il était plus de huit heures, lorsque nous vîmes briller des feux dans le lointain. Courage, nous dit notre guide, qui n'avait pas été sans s'apercevoir de la fatigue que nous éprouvions, nous approchons du gîte. Quelques minutes plus tard notre petite caravane s'arrêtait je ne dirai pas à la porte, mais à l'entrée d'un *rancho* de feuilles de palmier. Figurez-vous trois perches de trois mètres de hauteur plantées en terre, à une distance de deux mètres l'une de l'autre et reliées à

leur sommet par une quatrième qui fait l'office de faite. Appuyez sur ce faite une des extrémités d'autres perches plus petites, dont l'extrémité opposée viendra reposer en pan incliné sur la terre; mettez entre elles un espace de deux ou trois palmes, couvrez le tout avec de longues feuilles de palmes doublées en deux, et vous aurez une petite maisonnette ressemblant à une carte pliée en deux; c'est là ce que l'on appelle un *rancho*. Une des extrémités de ce petit réduit est fermée également par des feuilles de palmier; l'autre, restée ouverte, servira de porte par où chacun entrera à son aise, et donnera libre issue à la fumée du foyer que l'on sera souvent obligé d'installer à l'intérieur lorsque le mauvais temps ne permettra pas de faire la cuisine dehors. Le mobilier de ces habitations est des plus simples. Un petit lit formé de baguettes qui reposent sur de petites traverses appuyées sur de petites fourches fixées en terre; ou mieux encore, quelques nattes étendues sur le sol, une petite caisse contenant le linge de la famille, une ou deux corbeilles pour les provisions, voilà tout. C'était donc à l'entrée d'une de ces habitations si primitives que nous arrivions vers neuf heures du soir, mouillés par la pluie et plus que rafraîchis par le vent du sud qui soufflait avec force. Mais, hélas! la place était occupée. Quelques nègres enveloppés dans leurs couvertures ronflaient à leur aise autour du feu dont la clarté nous avait servi de phare. Les deux lits avaient également leur hôte; et de plus, dans un misérable hamac suspendu à la voûte, dormait un troisième individu. Il n'y avait pas place pour une personne de plus, et nous arrivions sept.

Le brave capitaine met pied à terre, entre avec précaution pour ne pas marcher sur les dormeurs étendus sur le sol, et le voilà qui entre en pourparlers avec les maîtres de la maison. Je ne fus pas peu surpris qu'aucune voix ne s'élevât pour nous saluer à la manière ordinaire : *Louwado*

seja Nosso Senhor Jesus-Christo ; mais je le fus encore bien plus, quand, après avoir parlementé assez longuement, je vis les dormeurs se recoucher tranquillement sur le lit où ils s'étaient soulevés quelques instants, et notre capitaine sortir silencieusement, se grattant l'oreille, puis, saisissant la bride de son cheval, l'emmener du côté où le rancho pouvait lui offrir un abri contre le vent. Son silence me valut une explication. Nous crûmes que ce qu'il y avait de mieux à faire était de l'imiter. M. Berardini découvrit un tas de filets dont nous résolûmes de faire un lit. Le rancho nous préservait un peu du vent, c'était déjà quelque chose ; pour nous préserver de la pluie, nous nous enveloppâmes le mieux que nous pûmes dans nos manteaux, puis, à l'abri de nos parapluies que nous laissâmes tout ouverts, nous nous laissâmes tomber sur notre lit improvisé, remerciant la Providence de nous l'avoir ainsi ménagé. Déjà nous étions endormis, quand le capitaine nous appela : — Entrez, nous dit-il, dans le rancho ; on vous y cède une place. — Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois. La fortune était bonne, on nous cédait le hamac. Nous nous y laissâmes tomber tous les deux tels que nous étions, c'est-à-dire avec manteau, chapeau sur la tête, lunettes sur le nez, tout bottés et éperonnés. Je vous laisse à penser quelle nuit nous passâmes ainsi équipés. Le hamac, déjà fort étroit pour une personne, ne pouvait guère en recevoir deux ; la moitié du corps, ou à peu près, devait nécessairement pendre en dehors, et, pour ne pas dégringoler, il fallait à toute heure se cramponner comme je le fis à l'aide des éperons de nos bottes, que j'enfonçais avec le plus de précautions possibles dans la toile. Enfin, à force de tourner, de virer et trembler, la nuit se passa tout de même. Mais, bien avant l'aube, nous étions déjà à nous promener, pour nous réchauffer, sur le sable détrempe par la pluie qui était tombée toute la nuit. Mais quel ne fut pas notre éton-

nement quand, revenant au rancho avec le jour, nous vîmes se dresser devant nous trois grandes figures patibulaires qui, silencieuses et sans mot dire, nous jetaient de ces regards de travers qui indiquaient toute autre chose que de la sympathie. — Vous ne savez pas où vous êtes? me dit le capitaine en me tirant à l'écart. Eh bien! sachez-le, vous avez dormi sous le toit de vos plus grands ennemis. Ces garçons-là faisaient partie de la bande du prêtre A., qui, dans le cabaret tout près de l'Église de São Matheos, s'égayaient si fort pendant la Mission à vos dépens. Aujourd'hui encore, ils sont furieux contre vous, parce que, disent-ils, votre Mission leur a volé leurs femmes. Avant, ils vivaient avec de pauvres créatures qui, s'étant converties, les ont plantés là. Ils savaient, les malheureux, que vous deviez passer ici, et avaient juré de ne pas vous laisser dormir sous leur rancho, l'unique qui existe dans ce désert; ils vous réservaient bien encore autre chose; mais heureusement j'étais au courant de tout, et c'est pour cela que j'ai tenu ainsi que ces jeunes gens à vous accompagner jusqu'ici. Mais, Dieu soit loué! jusqu'ici le mal n'est pas grand. Voici le soleil qui se lève, nous allons déjeuner. — Brave homme, c'était à ses instances que nous devions d'avoir pu passer la nuit non à la pluie, mais dans ce triste hamac, qui valait toujours mieux que les filets étendus à terre dont nous avions d'abord fait notre lit. Grâce aux provisions apportées par notre guide, amis et ennemis, tous purent déjeuner autant qu'ils le voulurent. Il n'y a pas de loup, pour si furieux qu'il soit, qui n'oublie sa rage lorsqu'il a le ventre plein; ainsi en fut-il de nos hôtes : sans devenir beaucoup plus gracieux, ni rompre vis-à-vis de nous le morne silence dans lequel ils s'étaient retranchés dès notre arrivée, ils daignèrent toutefois accepter la main que nous leur tendîmes au moment du départ. L'un d'eux alla même jusqu'à nous donner un petit conseil d'ami. — Vers le midi, me

dit-il, vous vous trouverez à la Barra Secca, et chez le capitaine N. Je vous en avertis, il n'est pas l'ami des prêtres, de vous surtout ; veillez-y. — Mais comment ? N... ne nous a jamais vus, il n'a pas paru à la Mission et ne nous connaît nullement ; pourquoi donc serait-il notre ennemi ? — Tout cela est vrai, reprit-il ; mais, je vous le répète, N. n'est pas ami des prêtres ; soyez sur vos gardes.

Avant de nous mettre définitivement en marche, il nous fallait traverser une rivière, non pas des plus larges, mais très-profonde, à en juger par la couleur de ses eaux et la longueur des perches des bateliers. Nous n'avions pour la passer qu'une assez mauvaise pirogue petite et mal taillée. Il fallut bien nous y installer et risquer le passage. Déjà on venait de donner le premier coup de rame, quand un mouvement imprimé je ne sais par qui (le diable probablement) à la pirogue faillit la faire chavirer. Je vis la rivière à deux pouces de mon nez, et l'eau commençait à entrer dans la pirogue, lorsque tout à coup une forte secousse qui lui fut imprimée en sens contraire par l'ange gardien la remit à flot et nous sauva ainsi d'un bain qui, bien que pris fort près du rivage, n'eût pas été pour cela moins dangereux.

Arrivés sur l'autre rive, le bon capitaine Gaetano nous aida à préparer nos bagages et nos montures ; il nous recommanda fortement aux deux esclaves qui devaient nous accompagner ; puis, se jetant dans nos bras, nous embrassa étroitement, et, s'échappant à nos remerciements, la larme à l'œil, il regagna la rivière, tandis que nous, nous suivions assez tristement le chemin qu'il nous avait indiqué.

Tout en cheminant, je pensais à ce qui m'avait été dit de l'individu que nous devons certainement rencontrer sur notre chemin. L'état habituel d'ivresse dans lequel il vit, certains faits qui m'avaient été rapportés de cet homme regardé quasi comme un ogre dans la contrée, tout cela ne laissait pas de m'incommoder un peu. Mais je ne pouvais croire que

la Providence, qui jusqu'alors nous avait si visiblement protégés, voulût nous faire défaut au moment où peut-être nous allions avoir le plus besoin de son secours. Je mettais aussi la Sainte-Vierge dans nos tinérêts, en lui adressant de temps en temps un *Memorare*, un *Salve Regina*. Enfin, après une marche de cinq heures au milieu des sables, nous rencontrâmes sur le bord de la mer deux petites croix rustiques plantées juste sur la limite du sable envahi par l'Océan dans ses plus grandes marées. — Ici, nous dit un des esclaves, sont enterrés deux malheureux esclaves que le capitaine N... a fait mourir sous les coups. — A ce moment, j'aperçus dans le lointain deux ranchos, l'un élevé tout près du bord de la mer et plus éloigné ; l'autre, plus près et plus délabré, montrait ses ruines sur la crête du talus formé par les sables amoncelés à quelque distance de la mer par les vents et les flots. Quel était le rancho du fameux capitaine ? Je l'ignorais, mais j'étais bien disposé à l'éviter.

Je fis avancer un des deux esclaves à la découverte sans rien lui dire ni de mes craintes ni de mes projets. Notre homme se mit à gravir le talus ; mais il n'était pas encore arrivé au sommet que je le vis descendre avec précipitation et d'un air effrayé : La maison du capitaine est ici de l'autre côté, me dit-il. Bien, lui répondis-je ; allons à l'autre rancho, peut-être nous pourrions passer sans être aperçus. Impossible, reprit-il, il nous faut absolument recourir à lui pour passer la rivière. Eh bien ! alors, à la garde de Dieu. Un instant après nous mettions pied à terre à l'entrée du rancho abandonné, mais cependant assez propre et bien conservé. Déjà il se faisait tard pour continuer notre route ce jour-là ; les animaux étaient fatigués ; puis, ne sachant pas si, ce jour-là même, nous pourrions atteindre l'unique rancho que nous devions encore rencontrer avant d'arriver au terme de notre voyage, nous nous décidâmes à profiter de l'abri que la Providence nous offrait pour cette nuit,

remettant au lendemain la visite inévitable qu'il fallait faire au maître du lieu. Nous recourûmes aux provisions du bon capitaine Gaetano. Le déjeuner du matin, fait en si nombreuse compagnie, y avait bien fait une bonne brèche, mais avec le reste nous n'étions pas à plaindre. Nous eûmes, pour étancher la soif, l'eau d'un trou creusé dans le sable à quelques pas de l'Océan, et où se trouvait encore une assez bonne quantité d'eau de pluie. Profitant ensuite du temps qui nous restait avant la nuit, nous nous mîmes à réciter notre bréviaire. Nous en étions à la fin des Nocturnes du jour suivant, quand notre attention fut excitée par les éclats d'une voix inconnue qui, furieuse et courroucée, gourmandait un de nos nègres; l'autre était allé à la recherche d'un pâturage pour les animaux. La voix devenait de plus en plus menaçante. Étonné, je regarde du côté d'où venait le bruit.

A quelques pas devant moi se trouvait un petit homme trapu, agitant avec force un petit bâton noueux qu'il tenait à la main. Sous un chapeau de cuir grossier et usé, il portait une tête nue et fraîchement rasée. Ceci, joint à une barbe longue et bien fournie, lui donnait assez l'air d'un Capucin. Une chemise de gros coton, passée dans un pantalon de même étoffe, composait tout son habillement. A sa ceinture se montrait le manche grossier d'un énorme couteau entièrement enfoncé dans le pantalon. Ses yeux petits et brillants, continuellement en mouvement, semblaient lancer des éclairs. Est-ce au capitaine N... que j'ai l'honneur de parler? lui dis-je en l'abordant. Oui, me répondit-il, sans changer de ton, et vous, vous êtes les Pères Missionnaires? — Comme vous le dites, et permettez-moi d'abord de vous offrir mon respect. — C'est bien, je vous salue, moi aussi; mais je suis furieux contre ce garçon et son compagnon que je viens de rencontrer ici près avec les animaux. N'ont-ils pas l'audace, eux esclaves, de paraître

ici chez moi avec le couteau à la ceinture ! Et puis ce sont les esclaves de mon coquin de neveu José Bento Gaetano.... Ah ! le lâche ! et pourquoi n'est-il pas ici lui-même ? Ah ! il me connaît ; il faut que vous le sachiez, je suis le capitaine Sébastien N..., libéral distingué et franc-maçon.... Ah ! le lâche ! Non, non, il ne viendra pas ici ; mais moi j'irai là aux prochaines élections, et je leur montrerai à tous que j'ai encore du sang dans les veines.... Ah ! le coquin ! il n'a pas de cœur.... Et pourquoi vous a-t-il défendu de venir chez moi ? — Mais vous êtes dans l'erreur, José Bento ne nous a nullement parlé de vous, ni dissuadé de descendre chez vous. — Mais, reprit-il, toujours furieux, que suis-je donc ? serais-je par hasard un excommunié que je ne puisse pas même vous offrir une tasse de café ? — Mais je vous suis très-reconnaissant et vous remercie sincèrement. — Vous me remerciez, c'est bien, mais vous n'acceptez pas tout de même. — Pardon, j'accepte. — Vous acceptez ? — Oui. — Eh bien ! partons et tout de suite. — Non, lui dis-je, prenez les devants ; quant à nous, nous allons terminer notre office, puis nous irons chez vous. — C'est bien ! Et notre homme, redevenu plus calme, s'éloigna, laissant de côté toute sa fureur contre son neveu et ses esclaves et ne pensant plus qu'au café.

L'office terminé, nous nous dirigeâmes vers sa maison. Notre homme, enchanté de la confiance que nous témoignions, nous présenta sa femme, son fils, et poussa l'amabilité jusqu'à vouloir nous montrer toute sa propriété. La nuit approchant, nous primes congé de lui. — Voyez bien, nous dit-il encore, tout ce dont vous pouvez avoir besoin ; ici, j'ai de tout, et tout est à votre disposition, car, sachez-le, je suis franc-maçon ; si vous l'êtes, vous, nous verrons cela plus tard ; adieu. Nous nous quittâmes bons amis, bien décidés à partir le lendemain de bonne heure pour éviter une autre visite. Nous nous disposions

à prendre notre repos, quand notre homme se présenta de nouveau à l'entrée du rancho. — Quoi! dit-il, vous n'avez pas de chandelles! J'en ai, moi, pourquoi ne m'en avoir pas demandé? — Merci, nous n'en avons pas besoin, nous allons nous coucher. — Eh bien! donnez-moi un chapelet ou quelque autre chose semblable pour ma vieille. Pauvre chapelet, il allait être bien mal placé! Mais enfin, pour nous débarrasser, je le lui donnai. Il le trouva à son goût. Bien, dit-il en riant, je vais dire à ma vieille que c'est le vieux qui me l'a donné. A propos, ne partez pas demain sans venir prendre une tasse de lait à la maison, vous entendez? — Oui, nous n'y manquerons pas. Et il se retira.

Nos devoirs religieux remplis, nous nous jetâmes, M. Berardini et moi, tout habillés sur le petit lit de baguettes; le sommeil ne se fit pas attendre. Mais voici que, vers le milieu de la nuit, je me sentis brusquement réveillé par M. Berardini.— Qu'y a-t-il? — Voyez, voilà encore une fois le capitaine; que nous veut-il à cette heure? Je ne fis qu'un bond sur la couche. C'était bien lui, en effet, qui, ne distinguant rien à cause de l'obscurité, s'avançait en tâtonnant. Il rencontra ainsi une de nos malles placées au pied du lit et s'assit dessus. Il sentit que j'étais près de lui. — Vous ne dormez donc pas? — Non, mais que désirez-vous? — Voyez, la vache que j'avais fait prendre hier soir, pour avoir du lait aujourd'hui, s'est sauvée; mais peu importe, nous en aurons tout de même. J'ai donné ordre de courir après une autre. Je sentis alors sa main froide se poser sur la mienne et s'efforcer de me faire les signes maçonniques; en même temps il me glissa dans la main un billet de monnaie et ajouta : Voilà pour dire une messe pour mon âme. Puis, s'approchant de M. Berardini, il lui fit la même chose et se retira, nous recommandant bien de ne pas partir sans aller prendre le lait qu'il nous préparait.

Nous nous perdions en conjectures sur les motifs de semblable visite à pareille heure. Que pouvait nous vouloir cet homme qui ne quittait jamais le terrible coutelas passé dans sa ceinture? Nous ne pûmes jamais rien deviner. Ce qu'il y avait de clair, c'est que le capitaine était déjà dans son eau-de-vie et qu'il nous fallait nous tenir sur nos gardes. Le jour commençait à peine à poindre que notre homme reparut pour la quatrième fois. Eh bien! dit-il, allons au lait. Allez avec lui, dis-je à M. Berardini, je vais accélérer le départ et j'irai vous rejoindre. Ils partirent bras dessus, bras dessous, et le vieux se mit à faire à mon Confrère les plus intimes confidences. Il l'aimait beaucoup, beaucoup, disait-il, il lui était entré bien avant dans le cœur. Quant au vieux, c'est ainsi qu'il m'appelait, il ne lui allait pas autant. Voyez, me dit-il, lorsque j'arrivai moi-même à la maison, ce jeune homme me va; sa vue me touche le cœur et me captive. Cependant, ajouta-t-il, prenant un air langoureux, il faut tout de même se séparer. Qui sait si jamais nous nous reverrons ici-bas? Dieu seul le sait. Puis il se mit à se promener lentement dans sa chambre. A ce moment apparaissait, à une porte opposée à celle par laquelle nous étions entrés, un homme qui, laissant tomber à terre la crosse du fusil qu'il tenait à la main, faisait un signe au capitaine comme pour lui demander de charger le fusil. Celui-ci alla prendre dans un coin une baguette de fer, la lui remit, puis l'homme s'éloigna emportant le tout. Avez-vous vu? me dit M. Berardini, je ne suis point trop rassuré. Prenons vite notre lait, lui répondis-je, et décampons. Ce fut l'affaire d'un moment; nous primes ensuite congé de notre hôte, non sans peine, en le suppliant de ne pas s'incommoder pour nous accompagner comme il voulait le faire, la rosée qui humectait l'herbe pouvant nuire à ses rhumatismes. Nos charges et nos animaux se trouvaient prêts, nous nous mîmes en marche. Mais voici que des cris

se firent entendre derrière nous. Je me retourne. C'était encore le capitaine qui nous priait de l'attendre. — Allez toujours, dis-je à M. Berardini ; je vais voir ce qu'il veut. — Le vieux s'avavançait lentement appuyé sur un long bâton. Je ne sais si par principe hygiénique ou pour nous faire honneur il avait fait toilette : une casquette noire ornée d'un galon d'or avait remplacé le vieux chapeau, de grosses lunettes ornaient son nez, et par-dessus sa chemise de gros coton il avait jeté une espèce de blouse verte faite d'une étoffe de laine très-grossière. — Mais pourquoi donc tant vous incommoder ? lui dis-je ; l'air frais peut vous faire mal ! — Non, mais je voulais vous demander un service. Vous voyez ce garçon qui va vous aider à passer la rivière, c'est mon fils ; il ne vaut pas grand'chose ; prêchez-lui donc un sermon pour le rendre plus obéissant envers son père. — Bien, bien, lui dis-je, je n'y manquerai pas. — Puis, lui serrant une dernière fois la main, je tournai sur mes talons pour aller rejoindre la petite caravane. — Voyez, me dit M. Berardini, voici l'homme au fusil qui nous précède et se dirige du côté de la rivière. — En effet, je vis cet individu qui, arrivé au bord de l'eau, sauta dans une petite pirogue, y déposa son fusil et un sac, prit une rame, et, sans nous attendre, partit remontant la rivière, dont le cours semblait accompagner, et à une très-petite distance, le rivage de la mer que nous devons nous-mêmes côtoyer. Que voulait dire tout cela ? Une question que nous adressâmes d'une manière détournée au fils du capitaine reçut une réponse qui ne nous satisfit qu'à demi. Enfin nous passâmes la rivière, et nous commençâmes sur cette plage déserte et stérile notre troisième jour de voyage avec la crainte, pendant quelque temps au moins, de voir sortir du milieu des broussailles l'homme au fusil. Heureusement, nous ne le revîmes pas. Un homme qui se dirigeait du même côté que nous vint par sa présence grossir la petite caravane et lui servir de guide.

Notre voyage fut ce jour-là des plus tristes. Nous étions à peine en route que le vent du sud, qui la veille nous avait laissés tranquilles, se mit à souffler de nouveau ; de sombres nuages se levèrent à l'horizon, et bientôt se fondirent au-dessus de nous en pluie fine et froide contre laquelle, malgré nos manteaux, nous eûmes bien de la peine à nous garantir. Quant à nos pauvres compagnons, ils étaient trempés jusqu'aux os. Nous marchions tristes et silencieux sans préférer une seule parole. Le site que nous traversions d'ailleurs n'était guère fait pour nous réjouir ; car, pour si loin que notre vue pût s'étendre, elle ne rencontrait à droite qu'un vaste désert de sable, où semblent croître comme à regret quelques palmiers bas et rabougris et une sorte de plante rampante qui, s'avancant jusque sur le bord de l'Océan, semble lui demander la fraîcheur que les sables lui refusent. Nous avançons du reste au milieu d'innombrables débris de vaisseaux dont nous rencontrâmes plus loin les deux carènes à moitié ensevelies dans le sable. Enfin, vers le milieu du jour, notre guide, apercevant un poteau planté sur le talus, nous dit : — De l'autre côté se trouve le seul rancho que nous rencontrerons jusqu'au terme de notre voyage. Laissons-y passer la pluie. — Nous suivîmes son conseil, et bientôt nous nous trouvions à la porte d'une petite hutte abandonnée, mais pour lors occupée par un troupeau de chèvres et quelques poules d'une maigreur effrayante qui étaient venues y chercher un abri contre la pluie. Ce ne fut pas sans peine que nous parvinmes à mettre tout ce monde à la porte et rester paisibles possesseurs du rancho. Le premier soin de nos gens fut de faire un peu de feu pour se sécher. Les pauvres ! trempés comme ils étaient, ils grelottaient de froid. Une bouteille de vin que nous trouvâmes dans les provisions du capitaine José Bento nous servit un peu à les réchauffer et à leur donner du courage. Puis, on traita de prendre un peu de nourriture. L'eau nous

manquait. Un des esclaves partit armé d'une grande calabasse trouvée dans la hutte. Il la rapporta quelque temps après remplie d'une eau jaunâtre et boueuse ; mais il fallut s'en contenter. La pluie avait cessé, et l'on mit sérieusement le départ en question. Les avis furent partagés, il en coûtait de ne marcher qu'une demi-journée ; mais aussi, si nous poussions plus loin, nous aurions probablement à dormir à la belle étoile, ce qui n'était guère engageant par le temps qu'il faisait. Enfin, on se décida à remettre le départ au lendemain. Quelle nuit nous passâmes sous ce misérable rancho ! Je crois que toutes les puces du monde s'y étaient donné rendez-vous pour venir nous tourmenter. Deux fois pour ma part, pendant la nuit, je me vis obligé de sortir dehors malgré le vent et la pluie, afin de voir si, en secouant pièce par pièce tout ce que j'avais de vêtements, je parviendrais à me débarrasser un peu de cette vermine si incommode. Mais, peine perdue, je fus obligé de passer une nuit complètement blanche, assis sur un petit baril renversé et tisonnant le feu pour conserver au moins un peu de chaleur.

Dès le lendemain, à la pointe du jour, nous étions de nouveau en marche, côtoyant toujours l'Océan ; le temps se remit au beau, et, sans les traces des jaguars que nous rencontrions de temps en temps sur le sable et la fatigue des jours précédents, nous aurions encore pu voyager assez agréablement. Vers midi, après avoir doublé un petit cap, nous fûmes agréablement surpris en voyant tout à coup reparaître la végétation si riche des tropiques. A mesure que nous avançons, elle devenait de plus en plus belle. Enfin le paysage devint si beau que volontiers nous pouvions nous croire transportés dans un autre pays. Nos yeux si fatigués de ne voir pendant quatre jours que des sables et des broussailles ne pouvaient se lasser d'admirer cette belle verdure qui maintenant les délassait si agréablement. Notre guide nous fit enfin quitter le bord de la mer et entrer dans un

bois magnifique. Déjà nous y marchions depuis assez longtemps, contents de ne plus entendre résonner à nos oreilles le bruit si assourdissant de la mer brisant ses flots contre le rivage, lorsque tout à coup nous nous trouvâmes sur la lisière du bois. Devant nous s'étendait une magnifique pelouse bordée de maisons assez propres, couvertes de paille à la vérité, mais par un système très-gracieux et tout nouveau pour nous. A deux pas, une large rivière coulait dans un lit bordé de chaque côté de forêts vierges. Nous étions à la première population de la paroisse du Linhares, dans un village indien et sur les bords tant désirés par nous du Rio Doce.

Nous approchant donc des maisons, nous battîmes, suivant l'usage du pays, dans nos deux mains. La porte s'ouvrit alors, et un beau jeune homme d'une trentaine d'années s'écria : — Ce sont les Missionnaires ! — Tout le monde alors s'ébranla pour nous recevoir. Je ne saurais vous dire avec quel élan de reconnaissance nos cœurs s'élevèrent vers le Seigneur pour le remercier de la protection toute spéciale dont il lui a plu de nous entourer dans tout ce voyage qui ne laissait pas, vu les circonstances, d'avoir ses dangers pour nous. Maintenant nous respirions à l'aise ; il nous semblait être au ciel. Nous étions parmi des gens bien simples, bien pauvres, il est vrai, mais de vrais amis.

Nous apprîmes alors qu'à la ville, située à huit lieues de là, on nous attendait, mais pas sitôt. L'individu même à qui j'avais écrit pour le prier de nous envoyer des animaux partait ce jour-là, je crois, pour une coupe de bois de palissandre, qu'il exploitait à trois jours de voyage de la ville en remontant le fleuve. — Mais c'est égal, nous dit-on, vous serez bien reçus ; une maison même vous est déjà destinée.

Nous restâmes trois jours, à la prière de ces braves gens, parmi eux. La paroisse se trouvant sans curé, en vertu

des pouvoirs extraordinaires donnés par Monseigneur, nous commençâmes par en faire l'office. Et grâce à nous, un pauvre Anglais, ancien colon, qui se mourait, put recevoir et avec de bonnes dispositions les derniers Sacrements. Onze enfants furent régénérés dans les eaux salutaires du baptême, et beaucoup de ces pauvres gens, qui depuis fort longtemps n'avaient pas entendu la sainte Messe, quelques-uns même jamais, purent satisfaire leur dévotion.

Avant de les quitter, je leur recommandai de venir à la Mission. Ils me le promirent. A vrai dire je n'y comptais guère, car ils sont tous si pauvres et demeurent si loin de la Paroisse! Cependant, je dois le dire à leur honneur, ils remplirent leur promesse et se montrèrent des plus empressés pour profiter du grand bienfait de la Mission. Ce fut là que nous rencontrâmes un pauvre jeune homme qui ne s'était pas confessé depuis seize ans, n'avait pas entendu de Messe depuis quatorze ans et vivait dans le désordre. Ce pauvre malheureux, véritable homme des bois, fut ensuite si touché de la grâce, que, ne pouvant se marier à cause d'un empêchement dont nous ne pouvions le dispenser, il résolut de nous accompagner de Mission en Mission, trainant avec lui une pauvre jeune femme et deux enfants, jusqu'à ce que nous pussions recevoir la dispense demandée à Rio de Janeiro. En effet, deux mois après, je le mariaï ; et en allées et venues le jeune homme, sa femme et ses deux enfants, avaient fait à pied soixante-dix-huit lieues bien comptées.

Enfin, le jour du départ pour la ville, dès avant quatre heures du matin, une foule d'Indiens entouraient la maison pour avoir le bonheur d'entendre la Messe une dernière fois. Beaucoup, venus du fond des bois, étaient arrivés dès la veille et s'étaient arrangés pour dormir où ils avaient pu. Ce ne fut pas sans peine que, vers les six heures, après la célébration du saint sacrifice de la Messe

et le petit déjeuner, nous pûmes nous embarquer dans une longue et belle pirogue où l'on avait installé une façon de petite tente destinée à nous garantir de l'ardeur des rayons embrasés du soleil, avec trois hommes qui devaient nous conduire, en remontant la rivière, jusqu'à la Villa de Linhares où nous devons donner la Mission. Mais qu'il est beau, ce Rio Doce ! je n'ai encore rien rencontré de semblable. J'étais obligé de m'avouer à moi-même, enfant des bords si pittoresques et si souvent chantés de la Loire, que, malgré tout, la palme est au Rio Doce. Torrent furieux et débordant dans la saison des pluies, il n'offrait alors à la navigation qu'un étroit canal qui, par ses mille détours, défiait l'habileté et la patience du pilote. Son eau claire et limpide nous laissait facilement voir le sable doré sur lequel mollement et comme à regret il glisse jusqu'à l'Océan. Mais sur ses bords quelle vigoureuse végétation ! quels arbres gigantesques semblent comme à l'envi s'élaner vers les cieux ! De leur cime verdoyante pendent mille lianes aux formes les plus variées et les plus capricieuses ; doucement agitées par les vents, elles se balancent, se croisent, s'entrelacent, et voilà une foule de parasites, de plantes grimpantes, qui, profitant de ce châssis que la nature offre à leur faiblesse, s'en emparent, montent le long de ces flexibles cordages, les saisissent dans leurs spirales, s'y attachent pour ne plus les quitter, s'accrochent mutuellement les unes aux autres et arrivent à former un magnifique tapis de verdure sur lequel elles laissent s'épanouir leurs jolies fleurs aux couleurs les plus variées, le tout se balançant mollement au gré de la brise. De temps en temps, un cri du batelier nous avertit de nous tenir en garde : vous allez passer sous un pont improvisé, et gare la tête, si vous n'êtes pas lestes ! C'est un énorme géant de la forêt que le vent, dans sa fureur, a renversé ; le voilà avec une partie de ses racines en l'air, tandis que sa chevelure verdoyante

plonge dans le fleuve comme pour en arrêter le cours. Mais lui, il coule, coule toujours entre les branches de son antagoniste, murmurant doucement comme pour le railler de son impuissance, et ne lui laissant comme trophée de sa victoire que quelques feuilles sèches qui déparaient la beauté de ses eaux et une écume jaunâtre que le soleil ne tardera pas à faire disparaître. Qu'ils sont gracieux, ces jolis îlots qui, sortant tout à coup des flots, vous font l'effet d'une immense corbeille de verdure et de fleurs jetées là, semble-t-il, par la Providence, comme pour rompre la monotonie que pourrait causer au voyageur les bords du fleuve pourtant si beaux et si riches !

Vers les trois heures de l'après-midi, nous nous trouvions au pied du roc taillé à pic au sommet duquel s'élève la petite ville de Linhares. Nous sautons à terre et nous nous dirigeons par un sentier assez abrupte vers la ville. Bientôt nous nous trouvons au milieu d'une vaste place en forme de carré long. En face de nous, presque sur les bords du précipice, et dominant le fleuve, se trouve la petite église, seule et isolée ; elle occupe un des côtés du carré. Sur les trois autres se dressent, bien alignées, une foule de petites maisons pauvres, mais propres et presque généralement couvertes de paille. Nous étions en ville, mais où aller ? Personne ne se présente. Nous allons frapper à une porte : le maître de la maison, nous avait-on dit, avait mis une maison à notre disposition. Sa femme seule se présente, et avec le même sans-gêne que si nous venions pour une simple visite, nous annonce, sans même nous inviter à entrer, que son mari est absent. Bien, nous voici une autre fois à l'hôtel de la Providence. Où est la maison du Commandeur Raphaël ? demandai-je, pour avoir entendu prononcer son nom à bord du vapeur qui nous avait conduits à São-Matheos. On nous l'indique. Comme toutes les autres, elle est couverte de paille ; nous en prenons le chemin et

bientôt plusieurs personnes nous font le plus bienveillant accueil. On nous invite à nous reposer, puis on m'introduit dans la chambre du Commandeur, qu'une légère indisposition retenait au lit. Notre entrevue fut des plus cordiales. Écoutez, me dit-il, N..., qui devait vous héberger, est parti; il ne reviendra que dans quelques jours, mais soyez sans inquiétude, vous êtes chez moi et chez vous. Je ne regrette qu'une chose, c'est que la petitesse et la pauvreté de la localité ne me permettent pas de vous traiter comme vous le méritez. Une petite maison attenante à celle du Commandeur se trouva prête à nous recevoir en quelques instants. Nous nous y rendîmes, et notre surprise ne fut pas petite en voyant avec quelle attention délicate on avait préparé tout ce dont nous pouvions avoir besoin.

Quelle différence entre cet accueil et celui que nous avons eu jusque-là dans les endroits où nous étions passés ! Vous êtes chez moi et chez vous, nous avait dit le Commandeur ; et, en effet, les attentions délicates dont lui et sa famille nous entourèrent pendant toute la Mission, les sacrifices extraordinaires qu'il dut faire pour nous soutenir, comme il le fit, tout le temps, dans un endroit si pauvre et si dénué de ressources, firent que véritablement nous en vinmes presque à nous considérer comme membres de la famille.

Nous avons affaire à un sexagénaire instruit, parfaitement élevé, qui avait siégé autrefois comme député à l'Assemblée provinciale de Rio de Janeiro, et vivait actuellement dans ses terres où il exploitait le palissandre, appelé ici Jacaranda. Quelques jours après, nous ouvrîmes la Mission.

Ici finit le temps d'épreuve par lequel Dieu voulait que nous commencions les Missions de la province de Espirito-Santo. A partir de la Mission de Linhares, toutes les autres

marchèrent régulièrement ; mieux véritablement que nous n'avions osé l'espérer. Nous commençons à faire l'expérience du : *Qui seminant in lacrymis in exultatione metent*. Si les fruits produits par les autres Missions ne furent pas plus abondants, il faut l'attribuer non au manque de bonne volonté des peuples, mais bien à la misère, au peu de population des endroits que nous avons évangélisés, et surtout au manque absolu d'ouvriers pour recueillir la moisson déjà mûre. Le croiriez-vous ? dans toute cette campagne, nous n'avons trouvé qu'un seul prêtre qui nous aidât d'une manière un peu active ! Dans bien des endroits, il nous fallait même faire l'office de curé, baptiser, marier, administrer les malades. Dans de semblables circonstances, entourés de milliers de gens qui les pressaient et harcelaient de toutes parts pour s'approcher des sacrements, que pouvaient deux pauvres Missionnaires souvent bien fatigués ? Faire leur possible, n'est-ce pas, et pour le reste, se rappelant le *Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam*, conjurer le Seigneur d'avoir pitié de tant de pauvres affamés, et projeter d'exciter, comme je cherche à le faire, la commisération de ceux qui, par la position qu'ils occupent, peuvent être aussi, d'une manière efficace, les instruments des miséricordes de Dieu envers tant de pauvres âmes abandonnées.

Le Commandeur Raphaël fut donc pour nous un véritable père pendant la Mission de Linhares ; aussi Dieu l'en récompensa-t-il en lui accordant la plus grande grâce qu'il pût alors lui faire. Je vous rapporterai ce trait, car je le regarde comme le plus beau triomphe obtenu par la grâce de Dieu dans ces Missions.

Le jour où, pour la première fois, nous nous assîmes à la table du Commandeur, j'avais remarqué une femme de couleur, jeune encore, parlant et agissant dans la maison comme l'aurait fait la maîtresse. Plusieurs petits enfants, de

couleur également, allaient, venaient et traitaient familièrement avec tous. Le Commandeur, blanc, ainsi que deux enfants de sa première femme, car il était veuf, montraient beaucoup d'amitié à ces enfants. J'entendis même clairement dire : Papa, papa.

Comment ! me disais-je à moi-même, serait-il possible qu'un homme aussi distingué, si respectable et ayant occupé une si belle position, fût marié avec une mulâtresse ? Non, ce n'est pas possible, il y a ici trop de préjugés pour empêcher un semblable mariage. . . Je ne savais donc que penser, et ne laissai pas de considérer notre position avec une certaine inquiétude. La Mission s'ouvrit ; et, comme de coutume, j'engageai ceux qui vivaient mal à en profiter pour légitimer par la réception du Sacrement leur union criminelle. La mulâtresse cessa dès lors de paraître à table. Mes craintes commençaient à devenir plus sérieuses. La famille entière du Commandeur assistait à toutes les instructions, et chaque jour je jetais une pierre du côté que j'avais en vue. J'en jetai quelques-unes un peu grosses ; mais jamais une parole, un signe ou la moindre altération dans les procédés dont nous étions l'objet ne venait me révéler ce que j'avais tant à cœur de savoir. Enfin Dieu permit qu'une parole providentielle, sortie d'une bouche amie, vînt m'apprendre avec certitude la triste réalité. C'était un homme vivant dans le désordre qui nous traitait avec tant de bonté. Je recommandai l'affaire à Dieu, et, comprenant qu'il fallait agir avec prudence et délicatesse, je priai le Commandeur de passer chez nous à une heure déterminée. Il me le promit, mais ne vint point. La Mission allait finir, et rien n'était encore fait. — Mais, me dit M. Berardini, que ne lui écrivez-vous tout ce que vous avez à lui dire ? — C'était bien simple, et je n'y avais pas pensé. Je ne fis qu'un bond de la chaise à la table, et, sous l'inspiration du moment, je me mis à écrire, conjurant Notre-Seigneur de guider lui-même ma plume. Un esclave

porta la lettre, mais deux jours se passèrent sans réponse aucune, sans même qu'il me fût possible de lire sur la figure de mon homme ce qu'il en pensait. Enfin la Mission se termina, tout était perdu ! Non, tout était gagné !... Je me rendais le surlendemain matin à l'église, quand un esclave du Commandeur m'aborda avec un paquet de papiers. Le premier contenait les bans de deux de ses esclaves qui voulaient se marier. J'ouvre le second. Il était conçu en ces termes : — Mon Père, je crois ne pouvoir vous donner une plus grande preuve de mon estime et de mon amitié qu'en vous priant de publier les bans suivants. Je les avais entre les mains, ces bans. Oui, malgré le préjugé des races, malgré la différence d'âge et de couleur, le bon Commandeur se décidait à donner un magnifique exemple à toute la paroisse ; il allait se marier avec la mulâtresse, mère de ses sept enfants. Vous devinez assez ce que je dis ce jour-là à l'autel à Notre-Seigneur. Je lus les bans, qui furent écoutés avec le silence le plus religieux. Le Commandeur était là avec toute sa famille. Comme de coutume, au moment du déjeuner il vint nous recevoir à la porte. — Ah ! Commandeur, lui dis-je, saisissant avec émotion la main qu'il me tendait, quelle belle fête de Saint-Augustin vous nous donnez aujourd'hui ! — C'était en effet le 28 août. Trois jours plus tard, je bénissais ce mariage si ardemment désiré, et, aussitôt après, dans l'église même, M. Berardini et moi, nous félicitons notre ami de sa courageuse résolution.

Je passe au galop sur les paroisses de Santa-Cruz, Riocho, Villa Nova de Almeida e Serra, où nous donnâmes successivement les exercices de la Mission. Dans cette dernière paroisse, les négociants de la ville s'engagèrent tous, par écrit signé de leurs noms, à fermer les boutiques le dimanche ; et, deux mois après, le bon curé nous écrivait : — Décidément la Mission a converti mon peuple. Les dimanches et jours de fêtes, l'église est trop petite. Nous allons en bâtir

une autre. Un propriétaire a donné le terrain, et bon nombre d'autres m'ont fait la promesse de toute espèce de matériaux nécessaires pour cette construction. — Lorsque nous quitâmes cette paroisse, une foule immense de peuple vint nous accompagner jusqu'à près d'une demi-lieue, marchant triste et silencieuse à la suite de la musique de la garde nationale qui jouait des marches funèbres. C'était à tirer les larmes des yeux. Cinquante cavaliers environ nous accompagnèrent jusqu'à la capitale de la province Victoria, où nous prîmes le vapeur pour revenir à Rio de Janeiro. Deux jours après nous nous retrouvions, après sept mois d'absence, dans les bras de nos Confrères.

Tels furent, Monsieur et honoré Confrère, nos premiers débuts de Mission dans le diocèse de Rio, et comment Dieu a daigné bénir ces premiers travaux. Les fruits, si on les compare à ceux obtenus par nos Confrères dans les autres Missions du Brésil, sont bien limités. Mais pour nous, qui sommes sur les lieux et au courant des difficultés à vaincre, nous ne savons comment remercier assez Notre-Seigneur de l'assistance qu'il lui a plu de nous donner. M^{sr} l'Évêque a daigné se montrer très-satisfait de ces heureux commencements qui semblent promettre davantage pour l'avenir. Nous avons rencontré dans toutes ces Missions un nombre considérable d'Indiens. Pauvres gens, comme ils sont simples et bons! Je ne les dirai pas innocents, non ; le mauvais exemple des blancs qui vivent parmi eux n'influe que trop malheureusement sur leur moral. Mais on peut bien dire d'eux : *Non enim sciunt quid faciunt*. Ils vivent dans l'ignorance la plus déplorable de leurs devoirs religieux ; jamais ils n'entendent ni catéchisme ni instruction. Méprisés des blancs, qui dans leur estime les placent au-dessous des nègres, les vexent et les tourmentent, ils vivent généralement retirés des centres de population où ils n'apparaissent que lorsqu'une nécessité quelconque les y oblige. Ils sont

cependant civilisés, dit-on, et paraissent d'un caractère assez doux. Je ne sais ce que ces pauvres gens avaient remarqué en nous ; mais ils nous témoignaient une entière confiance et se croyaient obligés de nous visiter avec toute leur famille, lorsqu'ils arrivaient à la Mission ou s'en retournaient chez eux. Sur les limites de plusieurs paroisses que nous avons évangélisées, on rencontre des tribus d'anthropophages. A Linhares, on nous amena par curiosité deux enfants et une femme appartenant à la tribu des Botocudos. Cette dernière se faisait surtout remarquer par un ornement qui, j'en suis sûr, ne serait guère du goût de nos dames françaises : sa lèvre inférieure percée d'un trou portait une petite rondelle de bois de quatre à cinq centimètres de diamètre sur un d'épaisseur. La lèvre, écrasée par ce poids, retombait sur le menton qu'elle couvrait entièrement, laissant ainsi voir à nu, et d'une manière horrible, toute la mâchoire inférieure. Pauvres gens, on les laisse vivre en sauvages dans les forêts vierges, et personne ne s'occupe d'eux. Quand donc luira enfin pour eux la lumière de l'Évangile !

Je ne sais, Monsieur et honoré Confrère, si vous avez eu la patience de lire cette si longue lettre. Si votre vertu a été jusque-là, vous avez fait un acte de mortification qui ne sera pas sans récompense devant Dieu. Mais aussi il y a si longtemps que je ne vous ai pas écrit que j'ai voulu enfin avoir le cœur net de tant de remords qui me tourmentaient. Et puis mon but est de vous intéresser davantage encore à cette belle Mission du Brésil, que le bon Dieu semble bénir d'une manière si évidente. La moisson est mûre, mais il faut des ouvriers pour la cueillir. Il en coûtera toujours, c'est vrai ; mais qu'importe, si nous remplissons les greniers du père de famille ? Que ne ferait-on pas ici si nous avions une douzaine de Confrères de plus ! Mais, hélas ! par le manque d'ouvriers, presque toutes nos œuvres sont ici en souffrance,

et bien d'autres qui nous réclament le font sans succès. Toutefois nous ne sommes pas ingrats, non ; nous aimons à le reconnaître, vous vous intéressez, et beaucoup, à notre belle Mission, et de temps en temps, par le choix heureux que vous faites des ouvriers, que vous concourez à y envoyer, vous nous en donnez des preuves indubitables. Mais permettez que je vous dise en terminant, avec Celui qui voit tout ce que vous faites pour sa gloire : *Euge, serve bone et fidelis*. Envoyez, envoyez toujours, et tous unis à ces âmes que vous aurez sauvées par une coopération si efficace et si directe, nous demanderons à ce même Seigneur que, lorsque l'heure sera venue de recevoir la récompense de votre zèle pour la gloire de Dieu, il daigne alors ajouter : *Intra in gaudium Domini tui. Amen, amen.*

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée,

Monsieur et honoré Confrère,

Votre très-humble serviteur et confrère,

V. SIMON,
l. p. d. l. m.

PROVINCE DE TURQUIE.

Lettre de M. FAVEYRIAL à M. BORÉ, à Paris.

Monastir, 24 juin 1873.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Vous trouverez ci-joint un Rapport sur la Question-Bulgare. C'est à titre de souvenir de voyage que je l'ai rédigé; et naturellement je ne devais y mettre que mes observations et mes aventures. Mais j'ai pensé que vous auriez plaisir à voir cette question présentée sous un aspect général. Je vais donc ici brièvement combler cette lacune et réparer mon oubli.

La Question-Bulgare est grosse d'éventualités, et de là vient que les hommes politiques en suivent les évolutions avec une attention que le Clergé catholique est loin d'imiter. Cette espèce d'indifférence, je la regrette tout en l'excusant. Car enfin la stérilité des travaux accomplis au milieu des schismatiques par d'anciens Missionnaires n'est pas une raison suffisante pour que ceux d'aujourd'hui ferment les yeux et ne voient pas combien l'état actuel est loin d'être ce qu'il fut à l'époque où vinrent ces hommes de Dieu.

L'état des choses n'étant plus le même, et la disposition

des esprits se trouvant changée, il faut bien admettre que le mouvement social auquel nous assistons doit s'accomplir au profit des élus. Et puisque la politique humaine y cherche ses avantages, peut-on croire un moment que la Politique d'En-Haut n'en désire pas de plus nobles et de plus durables ?

A d'autres donc le soin de prévoir les chances politiques de la Question d'Orient et notamment de la Question-Bulgare ; mais à nous, Prêtres, reste l'obligation d'en connaître la portée religieuse et d'y chercher la gloire de Dieu. Or, pour peu qu'on y regarde, qu'est-ce que la Question-Bulgare, sinon la décomposition du schisme photien ?

Sans former un corps bien compacte, l'Église grecque et ses satellites en imposaient cependant et par leur masse et par leur attitude. Mais le désarroi où elles se trouvent et où l'orgueil, qui les avait séparées de Rome, vient encore de jouer un rôle important, ne leur permet plus de regarder l'Église catholique en face, comme elles firent, par exemple, en 1848.

Alors, en effet, Pie IX crut devoir leur adresser une amicale invitation, et vous savez la morgue insolente avec laquelle furent accueillies les avances du Saint-Père. A l'Encyclique de Pie IX on opposa celle du médecin Paléologue, qui plus tard se fit catholique et mourut à Brousse. Il y a plus ; sans les menaces du Gouvernement turc, le patriarche, prétendu *œcuménique*, n'eût pas même rendu au Cardinal Nonce sa visite d'honneur.

Chose étonnante, le patriarche qui repoussa d'une manière si offensante les propositions de Pie IX est précisément celui qui, par la *proclamation du schisme bulgare*, vient de porter à son propre schisme le plus irrémédiable des coups !

Revenons aux Bulgares. S'ils n'avaient pas été proclamés schismatiques ou s'ils l'avaient été moins fastueusement du

haut du siège qui les avait pris à celui de Rome, on pourrait craindre que de larges concessions ne les ramenassent au schisme grec. Mais après une rupture aussi bruyante, aussi solennelle, rupture dont les Bulgares se glorifient autant que les Grecs feignent d'en être fiers, on peut tenir la séparation pour définitive.

En outre, cette excommunication ne les rend pas seulement à eux-mêmes, elle les force encore ou du moins leur impose le besoin de rechercher ailleurs les ressources et l'appui qui leur manquent. Ne devant donc rien aux Grecs, n'en ayant au contraire reçu que du mal, ils penseront à ce que Rome fit pour eux à différentes époques : sous Bogoris, Siméon, Samuel, Pierre, et à ce qu'elle peut encore et désire leur faire.

Déjà même quelques-uns d'entre eux reconnaissent devoir en partie leur délivrance aux travaux des Missionnaires catholiques et surtout aux Enfants de Saint-Vincent de Paul. Dernièrement encore, M. Guénovitch, et il en sait quelque chose, me disait à Constantinople : — Mais c'est vous, Messieurs, qui avez fait la Question-Bulgare. — Ici même, ces jours passés, un Bulgare qui avait eu des rapports avec M. Lepavec, me disait : — Nous, Monsieur, nous ne pouvons oublier que sans vous nous serions encore sous le joug du Phanar. — L'année dernière, un des principaux meneurs de la Question-Bulgare disait à M. Cassagne, en présence des siens : — C'est à vous que nous devons notre délivrance.

A ce propos, observons encore une chose. Pour n'avoir point eu les gigantesques résultats qu'on rêvait en Europe, et pour avoir même trompé douloureusement notre attente, l'ordination de Sokolski n'en a pas moins été un coup mortel porté au schisme photien. Comment cela ? Le voici en deux mots : La bonté de Pie IX, sa condescendance et ses promesses rendirent les Bulgares beaucoup plus exigeants vis-

à-vis du patriarcat grec. Ce sont ces exigences qui ont amené la rupture. L'instrument du rapt de l'Évêque consacré par le Pape, Sloveïkof, à qui le gouverneur d'Odessa donna un vapeur pour revenir à Constantinople, n'est rien moins que dans une position brillante. A son retour à Constantinople il dut, pour avoir du pain, se faire traducteur de bibles protestantes, et le journal qu'il fonda ensuite fut supprimé l'année dernière. Les papiers que, dans une perquisition, on trouva chez lui, prouvèrent ses liaisons avec le comité révolutionnaire de Bucharest. Mais au moment d'être exilé pour toute sa vie dans une forteresse, il écrivit de prison aux Missionnaires américains. Ceux-ci voulurent bien, en faveur du fils Sloveïkof qui est à leur école, rendre service au père.

Ils coururent donc chez un ambassadeur, celui d'Angleterre, m'a-t-on dit, Sir Elliot, qui daigna intervenir; et la police turque se contenta d'une promesse. Aujourd'hui Sloveïkof vivote à Constantinople, laissant mourir de faim sa femme qui est à Gabrovo.

Quant à l'heure plus ou moins prochaine où, par son retour à l'unité catholique, la nation bulgare réalisera le plus cher de nos vœux, cette heure, dis-je, est naturellement subordonnée à deux choses qu'on oublie souvent, et que les empressés oublient encore plus que les autres.

Je veux parler, en premier lieu, d'un travail de préparation, travail délicat autant que pénible. On sait bien théoriquement que pour récolter un jour il faut avoir défriché avant tout et plus tard ensemencé. On n'ignore pas aussi que les ouvriers du Père de famille ne peuvent avoir tous le même travail à faire. Mais ce travail de préparation, d'ingrats labeurs, d'obscurités fatigues, d'abnégation surnaturelle, qui veut l'entreprendre? qui le recherche?

Qu'il y ait à moissonner beaucoup de consolations dans des Missions florissantes, la chose est indubitable. Mais n'y a-t-il pas autant de mérite réel à se consacrer à

des missions pénibles et peu fécondes en résultats apparents, comme l'a été jusqu'à présent la mission de Bulgarie, et les premiers ouvriers qui défrichent un champ n'ont-ils pas à attendre la même récompense que ceux qui, après eux, viendront moissonner la récolte?

Il y a plus : tel nous semble n'avoir pas contribué au succès d'une œuvre qui, devant Dieu tout au moins, en aura peut-être la plus belle part. Et à ce propos, je ne puis oublier combien plus d'un élève, formé à Bébek, par les enseignements des Confrères, a contribué et contribue encore au développement de la Question-Bulgare. N'avait-on pas dit à ces Confrères : — Vous aussi, vous allez dans un pays d'*attente*? — Je l'ignore. Seulement je constate leur concours à une œuvre qui, en *attendant* mieux, tend à détruire le schisme photien.

La deuxième chose que je voulais dire est celle-ci : Nous puissions dans nos coutumes civiles et nos rites religieux je ne sais quelle résistance, quelle antipathie pour les usages et les rites différents des nôtres. Il en résulte que bien difficilement, même avec une forte volonté, nous devenons aptes à l'œuvre de Dieu parmi les peuples d'usages et de rites différents. Non-seulement alors, toutes proportions gardées, nous faisons moins que nous n'eussions fait dans un autre milieu, mais souvent aussi nous prétendons qu'il n'y a rien à faire.

Oui, il y aurait à faire, même plus à faire que dans d'autres pays plus favorisés, attendu qu'outre les nombreux pécheurs à convertir, comme il y en a partout, il s'y trouve encore des peuples entiers à ramener au bercail. Seulement il faudrait en nous-mêmes une transformation aussi grande que nous la souhaitons dans le peuple auprès duquel on nous envoie.

Car vienne le jour, — et pourquoi ne viendrait-il pas? — vienne le jour où les obstacles extérieurs auront disparu, où

L'unité sera faite, et où il n'y aurait plus qu'à vaincre l'antipathie causée par les rites; cette antipathie, la vaincrons-nous? Je suis donc le premier à reconnaître les difficultés au bien provenant de la variété des rites. Mais cette variété même n'en sera plus une, le jour si désiré et si désirable, où il se formera des vocations dans le rite même qui est aujourd'hui pour nous si antipathique. Or, d'ici là, et même sans changer de rite, il y a certainement encore beaucoup de bien à faire. Mais il faut admettre sérieusement ce qu'admet l'Église catholique; je veux dire que, tout en différant du nôtre, les rites orientaux n'en sont pas moins l'instrument des grâces divines pour ces peuples, aussi bien que le latin pour nous.

Un fait récent me vient ici fort à propos sous la main. Depuis deux ou trois ans, les Américains avaient formé une école à Tchyrpan en Bulgarie. Mais à peine ont-ils eu gagné dix familles à leur secte, qu'ils ont attaqué les usages des Bulgares, leurs jeûnes, leurs images, leurs fêtes.... Bref, il en résulta des querelles entre voisins et voisines, et finalement, le peuple soulevé détruisit, en avril passé, l'école américaine.

Or les pratiques religieuses qui provoquent tant la bile des sectaires américains, doivent être pour nous dignes de tout respect. Quant aux Bulgares, nos pratiques religieuses ne sont point un aussi grand épouvantail que parfois on l'imagine. J'en ai tout dernièrement acquis une preuve authentique. Voici le fait en peu de mots :

Dix ou douze Bulgares de Perlépé, venus à Monastir pour quelques affaires, avaient entre eux longtemps discuté nos rites au flambeau des calomnies grecques. Un de mes élèves redressa leurs erreurs de son mieux, et, le lendemain, il m'amena son vieux grand-père. Celui-ci m'amena ensuite tous les autres, jeunes et vieux. Je leur montrai nos croix et nos images, notre calice et notre pain eucharistique, nos burettes pour le vin et l'eau, des aubes pour

la Messe, des chasubles et des étoles.... Bref, ces bonnes gens, à qui l'on avait débité une foule de contes, entre autres qu'à la Messe nous n'employions que de l'eau pure, trouvèrent nos usages fort bien, presque identiques aux leurs, et, en partant, ils choisirent dans ma petite provision d'images celle qui leur sembla la plus belle.

Parlant des fêtes, je leur avais dit qu'en France nous en avions moins qu'eux ; et cela, non qu'elles eussent été abolies ou fussent négligées, mais parce qu'à la demande de Napoléon I^{er} et de nos Évêques, le Saint-Père en avait transféré au dimanche la célébration. — Ainsi donc, ajoutais-je, en France nous faisons toujours les anciennes fêtes ; seulement, afin de laisser au peuple plus de temps pour gagner son pain, on a renvoyé au dimanche les prières qu'on devrait dire le jour où tombait telle ou telle fête. — Et ils trouvèrent cela fort bien imaginé, regrettant qu'il n'en fût pas de même chez eux.

Complétons ceci par une autre remarque. Si dans notre rite les Évêques et le peuple veulent avoir de bons prêtres, les Évêques et le peuple des autres rites ne les désirent pas moins. Et pour moi, il est indubitable que si nous avons des Confrères aptes à former des prêtres pour chaque rite, nous serions recherchés de tous.

A bord du bateau, M^{sr} Pluym me disait, à propos de la visite à M^{sr} Eusthatic : « La conversion des Bulgares sera beaucoup plus difficile lorsqu'ils seront complètement débarrassés des Grecs. » Pour ne pas entrer en discussion, je répondis à Sa Grandeur que mon but avait été non pas de convertir l'Évêque, mais de diminuer l'antipathie que les Grecs ont déposée contre nous dans le cœur des Bulgares.

Du reste, il faut être au courant des obstacles spéciaux que doit rencontrer la conversion des Bulgares. Il est clair, entre autres, qu'une fois résolue en faveur du schisme, la question des biens communaux ou églises, métropoles,

écoles, cimetières, monastères..., cette question, dis-je, à elle seule, rendrait la conversion des Bulgares moralement impossible.

Combien de villages à Andrinople n'ont-ils pas défectionné, uniquement parce qu'en vertu de la décision impériale obtenue par le patriarcat grec, la réclamation d'une ou deux familles suffisaient pour que les immeubles communaux restassent au schisme! Ces villages n'étaient pas seulement dans l'impossibilité matérielle de se procurer aussitôt d'autres immeubles; nous-mêmes étions aussi dans l'impossibilité absolue de leur fournir un secours tant soit peu efficace.

Si telle fut notre impuissance à l'égard de quelques villages, que n'eût-elle pas été, je ne dis pas à l'égard de la nation tout entière, mais d'une fraction considérable? Car enfin la conversion n'était point assez mûre, et il fallait s'attendre à trouver en chaque ville, bourg et village, un plus grand nombre d'hommes craintifs ou vendus au Phanar.

Il y a deux ans, quatre ou cinq cents familles valaques établies à Prisrend s'engagèrent à devenir catholiques, dans le cas où M^{re} Bucciarelli leur obtiendrait la propriété d'une église construite à leurs frais, ainsi que la propriété du cimetière valaque situé alentour. Soutenu par le Consul autrichien, Monseigneur crut pouvoir promettre. Mais il n'obtint rien; et ne pouvant se résoudre à perdre leur église et leur cimetière, ces intéressantes familles restèrent dans le schisme.

Ceux qui n'ont pas suffisamment étudié et manipulé la Question-Bulgare ont attribué l'insuccès provisoire de nos efforts à telle ou telle cause plus ou moins futile. Mais il n'en est pas moins vrai que le principal obstacle à la conversion d'un très-grand nombre de Bulgares est venu des immeubles communaux, immeubles que, pour la moindre

divergence religieuse, une décision impériale assignait aux schismatiques.

De même que par cette décision le patriarcat étouffa le mouvement unioniste, ainsi voulut-il arrêter plus tard le mouvement séparatiste. S'imaginant donc pouvoir d'un seul coup ou ramener les Bulgares, ou leur prendre toutes les propriétés communales, il prononça contre eux la fameuse excommunication.

Quiconque renonçait à l'orthodoxie devait encourir la décision relative aux immeubles communaux. Pour ne pas tomber sous le coup de cette sentence, qu'est-ce que les Bulgares ont été obligés de faire? Continuer, d'une part, à se dire orthodoxes, et, de l'autre, soutenir que l'excommunication avait été portée sans motif valable ou canonique.

Par ce moyen, ou mieux, par ce tour d'adresse, les Bulgares n'ont pas seulement conservé leurs immeubles communaux, ils ont encore empêché les Églises russe, valaque, serbe, arabe, de s'associer à la grande œuvre du Phanar, je veux dire à sa fameuse proclamation du schisme.

Cette proclamation, grâce à l'attitude équivoque des Bulgares, n'a pas même réuni l'approbation de tous les patriarches convoqués; et de leur désaccord a surgi la question gréco-arabe, qui, sans avoir l'importance de la question gréco-bulgare, n'en fait pas moins le vide autour de la race grecque, tout en aggravant la position déjà si fâcheuse du *patriarcat œcuménique*.

« Notre ville, écrivait-on de Jérusalem au *Courrier d'Orient* en date du 31 mai 1873, présente le même aspect que le jour où le patriarche Cyrille a été déclaré schismatique et déposé. Il avait refusé de souscrire à la proclamation du schisme bulgare. Il n'y a d'autres changements dans l'esprit de la population orthodoxe qu'un accroissement d'amertume causé par la conduite du clergé du patriarche Procopios.

« Des députations sont arrivées de divers côtés de la Palestine avec des pétitions pour le Commissaire impérial Ziver-Pacha. Celui-ci les a reçues avec beaucoup d'affabilité et leur a dit que le Gouvernement ne manquera pas de prendre leurs plaintes en considération.

« Ces réclamations des représentants de la communauté orthodoxe contre le patriarche et son clergé sont très-vives, et malheureusement il n'y a rien d'exagéré.... Pas un *seul Arabe* ne s'est présenté en faveur du patriarche.

« On peut juger par là de la foi qu'on doit ajouter aux rapports de Nazif-Pacha. Car on nous assure que ces rapports représentent la population comme entièrement soumise au nouveau patriarche. Il faut beaucoup d'audace pour oser induire ainsi en erreur la Sublime-Porte.... »

Voilà où en était la question gréco-arabe à Jérusalem, le 31 mai. Depuis on voulut chasser de Constantinople les huit députés arabes. Ils refusèrent de partir; et lorsqu'on en eut emprisonné un, les sept autres se présentèrent à la police pour être jetés, eux aussi, en prison. Les derniers journaux annoncent que le Grand-Vizir vient de leur donner audience.

Pour en revenir à la conversion des Bulgares, il faut s'attendre à ce que des difficultés sérieuses entravent ce mouvement. Mais il est certain aussi que la plus sérieuse de toutes se trouvera levée par le fait seul de leur constitution civile ou autonomie séculière.

Remarquons encore que, par ses antécédents, la nation bulgare n'est pas et n'a jamais été antipathique au Catholicisme. Loin d'avoir fait le schisme oriental, elle n'y a pas même véritablement coopéré. Les Grecs en ont seuls la responsabilité. Ce sont eux qui l'ont fait et ce sont eux qui, à la faveur des événements politiques, l'ont imposé aux Bulgares.

Est-ce à dire néanmoins que les Bulgares se soient défiés

des Grecs, comme le leur conseillait le Pape Jean VIII ? Non, certes ; et ils ont durement expié leur manque de déférence aux avertissements de ce grand Pape.

Cela étant, que leur faudra-t-il au grand jour des miséricordes pour redevenir catholiques ? Un acte, un simple acte de bonne volonté nationale. Or cet acte, les hommes peuvent bien le provoquer par des écrits, des prédications, des prières, des conseils et d'autres bonnes œuvres ; mais c'est Dieu qui leur donnera l'inspiration et le courage de le faire.

Je suis, en son amour,
Votre tout dévoué Confrère,

FAVEYRIAL,
I. p. d. l. m.

Lettre du même au même.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

L'envoi des *Vetera monumenta Slavorum meridionalium*, par Theiner, me prouve que la Question-Bulgare est toujours pour vous d'une haute importance, et que vous avez du plaisir à connaître son état présent à Constantinople. L'opération qu'on m'avait faite à l'œil m'empêcha de sortir pendant une dizaine de jours. Je pus néanmoins consulter à mon aise cinq ou six personnes, toutes en position de me renseigner exactement.

Ce qui m'intéressait le plus n'était pas de savoir où en sont nos quelques Bulgares-unis, mais bien de connaître les dispositions des autres Bulgares à l'égard du Catholicisme.

Cependant j'ai vu avec plaisir que le frère de M^{re} Raphaël, actuellement chargé des Bulgares-unis de la Capitale, fait honneur, quoique jeune, à sa position. Il loge dans une de nos maisons, et M^{re} Pluym paye son logement. Pour le reste, il doit se suffire à lui-même.

Vous savez, je pense, que les Bulgares-unis n'ont pas d'église à Constantinople. C'est donc toujours chez nous que lui et un prêtre arménien (l'église du *Rédempteur Perguitche* étant fermée) disent la messe tous les jours. La messe dite, il rentre chez lui et ne sort que fort peu. Comme il s'explique en français d'une manière passablement facile et correcte, je l'engageai à cultiver notre langue et à lire de bons livres. Il paraît aussi que l'Évêque, son frère, parle français couramment. Les deux Vakilidof sont à Andrinople ; votre ancien élève y est drogman au Consulat, et le prêtre y dessert je ne sais quelle église.

Dernièrement le frère de M^{re} Raphaël alla lui-même à Andrinople. Il m'a dit que les Bulgares-unis s'y maintiennent assez bien, et que, loin de diminuer, leur nombre s'accroît tous les jours. Comme il abordait les rapports de son frère avec les Résurrectionnistes et les Assomptionnistes, je détournai la question, et lui demandai quels étaient les siens avec les Bulgares non-unis de Constantinople.

— Assez souvent ils viennent me voir, dit-il, et nous causons d'une manière fort amicale. Loin de paraître vouloir m'attirer vers eux, ils m'engagent à rester ce que je suis, ajoutant que l'union avec Rome n'est pas une mauvaise chose ; que la nation Bulgare tout entière pourrait bien tôt ou tard suivre notre exemple ; que l'essentiel pour tous est de rester Bulgare et ne pas changer de rite.

— Connaissez-vous, lui dis-je, quelques-uns des Évêques, et leur avez-vous fait des visites ?

— Oui, j'en connais plusieurs, mais je ne suis jamais allé chez eux.

— Vous faites bien, ajoutai-je, de ne pas y aller ; ce serait probablement vous compromettre aux yeux des nôtres. Cependant, à mes yeux, vous feriez bien aussi de les saluer en passant dans la rue. C'est là un acte de politesse qui n'engage à rien. Quant à moi, je tâcherai, avant mon départ, de causer un instant avec M^{re} Eustathios. Et c'est ce que je fis.

M^{re} Eustathios est l'Évêque bulgare destiné pour Monastir. Le rédacteur de la *Turtzia*, M. Guénovitch, le voit toutes les semaines, et il me l'avait dépeint comme instruit, affable et pas du tout fanatique. C'est lui qui ménagea notre entrevue. Je devais aller à Orta-Keuï au jour indiqué, en compagnie de M. Guénovitch, et Sa Grandeur m'attendait le matin, de deux à quatre heures, à la turque. Mais ce jour-là, mon œil était trop faible encore pour l'exposer si longtemps au grand jour.

Finalement, j'étais à la veille de mon départ, quand M. Guénovitch arrive pour me prendre. Ni l'heure ni le moment n'étaient propices ; cependant je devais paraître autant que possible tenir ma parole ; et je fus assez heureux pour rencontrer Sa Grandeur à la maison.

M^{re} Eustathios loge dans les appartements d'une famille arménienne catholique. La maîtresse de la maison vint elle-même nous ouvrir, nous fit entrer dans la salle de réception et s'entretint avec nous en attendant que, prévenu de notre arrivée, l'Évêque achevât sa toilette.

Sa Grandeur paraît enfin, mais quelque peu embarrassée. C'est qu'il est jeune encore (il a environ 36 ans), et assez timide ; bientôt cependant il fut plus à son aise. Je lui avais dit qu'à Monastir nous aurions de bons rapports avec lui, puisque nous en avons d'excellents avec les chefs de la Communauté bulgare ; qu'à notre école il y avait plusieurs enfants bulgares ; que, pour ces motifs, j'avais grand plaisir avant mon départ de faire sa connaissance.

— Je vous remercie de votre attention, répondit Sa

Grandeur; et je ne doute pas qu'arrivé à Monastir, nous ne nous entendions bien. Connaissez-vous M. Périclès? — Le fils de M. Joachim Robé? — Précisément. — Comment ne le connaîtrais-je pas? C'est mon ancien élève. — Il parle bien français. — C'est à notre école qu'il l'a appris.

A ce moment de l'entrevue, M^{re} Eustathios devint gai, et nous causâmes de l'état où se trouvait la Communauté de Monastir. Je lui répondis, entre autres choses, qu'elle se soutenait bien, mais que la présence de Sa Grandeur était nécessaire. — Un long retard, ajoutai-je, finirait par abattre les courages. — Je le comprends bien, répliqua-t-elle, et je voudrais être depuis longtemps à Monastir. Mais on change à tout instant de Ministre; et toujours nous en sommes à recommencer. Cependant on a promis de donner le *Bérat* ou diplôme à moi et à d'autres; nous espérons donc en finir bientôt.

Il peut bien se faire aussi, ajoutai-je, que le patriarcat grec remue ciel et terre pour vous empêcher de partir. — La chose n'est pas douteuse; mais tout ce qu'il peut faire, c'est de retarder la promulgation des *Bérats*. Car le principe est admis; la question est décidée. On donnera des Evêques bulgares à ceux qui en auront fait la demande et seront en nombre suffisant. On donnera aussi des Evêques grecs à ceux qui en auront fait la demande et qui seront assez nombreux eux-mêmes. — Cependant, repris-je, au dire des journaux grecs, le Patriarche vient d'obtenir un *Bérat* pareil à ceux qu'on donnait autrefois; et ce *Bérat* l'autorisait à gouverner spirituellement la Bulgarie. — Quant à ce diplôme, répondit M^{re} Eustathios, personne n'en connaît encore le contenu. Les Grecs eux-mêmes ne l'ont pas traduit. Mais, fût-il de tout point semblable à ceux d'autrefois, il ne peut s'entendre et ne sera entendu que de la manière susdite: je veux dire qu'on donnera des Evêques bulgares et grecs à ceux qui le demanderont.

Nous passâmes ensuite aux églises et aux écoles bulgares de Monastir ; et à la fin Sa Grandeur me demanda si le Consul de France ne pourrait pas obtenir l'ouverture de l'église nouvellement construite, église que les Grecs ne veulent ni laisser finir, ni laisser ouvrir au culte divin.

Je lui répondis que depuis longtemps il n'y avait plus de Consul français à Monastir ; qu'après son départ, nous-mêmes avons été protégés par celui d'Angleterre ; et que, pour le moment, il n'y a pas même de Consul anglais. — Mais, ajoutai-je, peut-être serait-il mieux de ne pas faire intervenir, même officieusement, n'importe quel Consul. D'abord il est question d'une église pour les rayas, et ensuite aujourd'hui les Turcs ne veulent pas d'intervention consulaire. A mes yeux donc, l'intervention des Consuls ne peut que gâter vos affaires et vous rendre plus ou moins suspects.

Nous en étions là, et je me disposais à partir, quand arriva M^{re} Dorothée, ci-devant Évêque de Sophia, et maintenant promu à l'Évêché d'Uscup, le même que nous avons eu à Saint-Benoît, il y a dix ou douze ans. A cette époque, il buvait énormément de *raqui* (1) ; mais déjà M. Guénovitch m'avait appris qu'il n'en buvait plus du tout, et ne prenait qu'un peu de vin à l'heure du repas. Sa physionomie est trop changée pour qu'il n'en soit pas effectivement ainsi. Voilà certes une conversion bien rare. Puisse-t-il s'en faire quelque jour une autre !

M^{re} Dorothée savait-il que j'étais là, et venait-il pour me voir ? Ou bien ne venait-il que pour faire visite à M^{re} Eustathios ? Je l'ignore. Le fait est que je fus bien aise de le voir encore ; qu'au premier coup d'œil nous nous reconnûmes ; qu'il me tendit affectueusement la main, et qu'au lieu de me la donner encore au moment de nous séparer, il me

(1) Nom turco-grec d'une mauvaise eau-de-vie.

sauta au cou. — C'est comme cela, dit-il, que je vous dis adieu, en attendant que nous nous voyions encore, soit à Uscup, soit à Monastir.

Cependant M^{re} Eustathios avait pris M. Guénovitch à part et l'avait conduit dans la chambre à côté, me laissant avec M^{re} Dorothee. Sa Grandeur voulait, paraît-il, connaître mon histoire, et M. Guénovitch la lui fit assez longue. Ce dernier me dit plus tard : — J'ai fait votre éloge à M^{re} Eustathios. — Par ce mot, je compris de quoi il avait été question entre eux dans la chambre voisine. Leur conversation, déjà très-longue, se fût prolongée encore ; mais j'étais là depuis plus d'une heure ; d'ailleurs, il était tard, et il me fallait revenir à Saint-Benoît.

Au moment où ils rentraient, nous en étions, M^{re} Dorothee et moi, à l'histoire du fameux archimandrite Néophytos. En 1844 ou 1845, cet archimandrite avait cherché un refuge à Saint-Benoît contre les persécutions du patriarcat grec. Un jeune homme l'accompagnait en qualité de clerc ou de domestique. Et ce jeune homme devait être un jour M^{re} Hilarion Makariopolski, dont la conversion au Catholicisme ne réussit pas en 1860, mais qui resta, en compagnie du vieil évêque de Custendil, M^{re} Auxentios, à la tête de l'opposition bulgare, et qui maintenant se trouve Archevêque de Ternovo.

A l'époque où l'archimandrite Néophytos et le jeune Hilarion se présentaient à Saint-Benoît, M. Leleu en était Supérieur. Notre Confrère avait l'âme noble et grande. Il accueillit gracieusement ces deux hôtes. Quand j'arrivai à Saint-Benoît, M. Leleu n'existait plus. C'est de la bouche de M. Fougeray que je tiens ces détails et bien d'autres que je regrette infiniment d'avoir oubliés.

Or, j'avais demandé à M^{re} Dorothee s'il avait connu l'archimandrite Néophytos, que le patriarche avait traitreusement enlevé de chez nous, puis exilé au mont Athos. — Oui, je

J'ai connu, très-bien connu, répondit Sa Grandeur. Ce fut pour la troisième fois que le Patriarche grec, à la demande du Métropolitain de Ternovo, l'envoya alors au mont Athos. Les deux premières fois, il avait pu gagner ou tromper la vigilance de ses gardes. Mais, la dernière, on le descendit au fond d'une oubliette. L'humidité de cet horrible cachot fit tomber les cheveux de sa tête et lui causa une maladie mortelle.

Quand il fut ensuite près de mourir, on le retira du cachot et on le transporta dans un appartement convenable. C'est là, ajouta M^{re} Dorothée, que je lui apportai moi-même la Communion, et qu'il rendit en ma présence le dernier soupir. Ses derniers mots furent : — *Ah ! je meurs, sans avoir réussi dans mon dessein.*

J'aurais bien voulu d'autres détails ; mais impossible d'attendre ; Sa Grandeur promit cependant de me les envoyer tous par M. Guénovitch. — Je les veux bien exacts, avais-je dit aux deux Évêques, car ils seront insérés dans mon histoire de l'Église bulgare. — Vous travaillez donc à une histoire de notre Église ? — Oui, je recueille tout ce que je trouve dans les livres, et tout ce que des personnes au témoignage desquelles on peut se fier me racontent d'important. — La sympathie des deux Évêques pour moi redoubla alors, et il me fallut rester encore quelques minutes avec eux. Enfin, nous nous séparâmes.

Telles furent les principales circonstances de mon entrevue avec les deux Évêques bulgares non-unis. Il ne fut pas question d'unité religieuse. J'évitai soigneusement d'en venir là. C'est que l'esprit d'un homme est à vous, quand une fois vous avez gagné son cœur et sa confiance.

J'ai oublié de dire que M^{re} Eustathios a fait ses études à Berlin ; qu'il doit bien savoir l'allemand et comprendre le français. Plusieurs fois dans cette entrevue le mot bulgare ne me revenait pas et je le demandais à M. Guénovitch ;

mais déjà Sa Grandeur m'avait compris et je m'aperçus qu'elle prononce bien notre langue.

Autre chose. Le représentant laïque de Perlepé-Monastir pour la question bulgare auprès de la Sublime-Porte demeure avec M^{re} Eustathios, et il était en ville au moment de l'entrevue. Le lendemain matin, j'avais été faire en ville quelques achats pour mon départ. A mon retour, je le trouvai à ma porte : le pauvre homme avait dû attendre plus d'une heure. Comme je ne le connaissais pas, et que sa figure rouge et pleine me paraissait être la figure d'un Arménien, je lui adressai la parole en turc. Il me répondit lui-même en turc avec autant d'aisance qu'en arménien. Une fois entrés dans la chambre, je lui dis : — Vraiment, je crois bien vous avoir connu ; mais votre nom ne me revient pas. — Je suis le représentant de Perlepé-Monastir. — Vous êtes donc M. Coussé ? — Précisément. Et nous voilà spontanément au bulgare. — Savez-vous le français ? lui dis-je ensuite. — Malheureusement non, répondit-il d'un ton à mieux faire comprendre encore le regret qu'il éprouve de ne pas le savoir.

Depuis près d'un quart d'heure nous causions sur les affaires de Monastir et de Perlepé quand M. Guénovitch arriva. Il venait me faire ses adieux. Alors, nous parlâmes à peu près de tout, et je puis vous dire que M. Coussé fut d'une gentillesse bien rare, même chez un Catholique. Cependant, comme j'étais sur le départ et que j'avais encore mon paquet à faire, il me fallut abrégé. Nous nous quittâmes donc à regret, mais avec l'espoir de nous rencontrer bientôt quelque part.

Et maintenant un mot sur l'Exarque. M. Guénovitch, qui le voit souvent et mange parfois à sa table, m'a dit que jamais il ne lui échappe un mot contre les Catholiques, contre le Pape, ni contre nos croyances et nos rites. Une autre personne qui voit fréquemment Sa Grandeur et lui rend à

ma connaissance de très-grands services, me disait un jour *que les dispositions de M^{re} Anthime n'ont absolument rien d'anticatholique. Bien au contraire, tout ce qui peut rapprocher les Bulgares de nous lui est agréable.*

Cette même personne, et vous la connaissez, reçoit aussi fréquemment la visite des principaux chefs ou meneurs de la Question-Bulgare. — Or, me disait-elle, souvent je discute avec eux les conditions et les conséquences de l'union avec le Saint-Siège, et tous conviennent qu'ils y ont tout à gagner. Autant, leur dis-je, les Grecs sont devenus, par leur schisme, antipathiques à tout le monde, autant l'union religieuse avec les nations occidentales vous gagnera de sympathies, et, le cas échéant, d'efficaces appuis:

Pour en revenir à l'Exarque, c'est un homme déjà vieux, originaire d'Andrinople, et d'une instruction passable. Il a fait ses études à Kief, et cependant il ne paraît pas être fort sympathique aux Russes. Au moment où quelques Bulgares s'unirent, en 1860, il était simple professeur de slave à l'école théologique de Khalki. Peu après, il fut promu à l'évêché de Choumla. Son ordination ne fut qu'une amorce tardive jetée aux Bulgares; car déjà on exigeait davantage, et les Choumliotes ne voulurent pas de lui. — C'est un agent phanariote, disaient-ils; s'il vient, nous le chasserons. — Or, M^{re} Anthime ne vint pas; et j'ignore à quelle époque il fut envoyé à Viddine.

Déjà au moment où il n'était que professeur de slave, M^{re} Anthime ne paraissait pas avoir de répugnance à se faire catholique. Deux fois il répondit à M. Tzhangoff: — *L'union est une bonne chose; mais le peuple n'y est pas encore préparé, et il ne nous suivrait pas.* — Par là on peut juger si ce fut de bon cœur ou de force que M^{re} Anthime accepta la mission d'aller combattre l'union catholique au Malko-Ternovo.

Son secrétaire, M. Yoktchef, est un jeune homme qui a fait ses études à Paris. Peut-être l'y avez-vous connu, et avez-vous eu des rapports avec lui. C'est après la formation de l'Exarchat, et à la prière de l'Évêque, qu'il entra dans les ordres. M. Guénovitch, son ami, me disait un jour qu'il se repentait d'être devenu prêtre. Je répondis à M. Guénovitch : — Engagez-le de ma part à se donner à Dieu pour être utile à sa nation. Prêtre aujourd'hui, Évêque quelque jour, il rendra aux Bulgares infiniment plus de services qu'il ne ferait étant laïque.

Tels sont, bien cher Confrère, les détails que j'ai puisés moi-même à bonne source. Les faits qui suivent n'appartiennent pas à la Question-Bulgare, telle que vous l'entendez et que je l'entends moi-même. Ils ont cependant avec elle des rapports intimes ; et c'est pourquoi il me semble opportun de les adjoindre, sous forme d'appendice, à ceux qui précèdent. Voici donc plusieurs épisodes de mon passage à travers la Bulgarie.

J'appelle en effet Bulgarie le pays que *par routine* les géographes appellent encore Macédoine. Je dis par routine, car il n'y a plus en ce pays ni Macédonien ni Grec. De Salonique à Monastir, bien plus, de Salonique à Ochrida, vous ne trouvez plus que des Bulgares mêlés, entremêlés de Turcs et de Valaques. Quant à des Grecs, et pareille chose a dû vous arriver, durant trois jours de marches, je n'en ai rencontré qu'un seul, à Vodina ; encore était-ce un Grec des îles au service de l'Empire ottoman.

Mais veut-on appeler grec un pays que Démosthène qualifiait de *barbare*, par conséquent de *non-grec* ? je ne m'y oppose pas. Seulement il ne faut pas oublier que de nos jours on trouve en Macédoine beaucoup moins de Grecs qu'au temps de Philippe et de Démosthène. C'est que les rois de Macédoine attiraient alors des Grecs à leur cour, pour les opposer à ceux d'Athènes et d'ailleurs. Il n'en est pas de

même aujourd'hui. Au lieu d'attirer les Grecs en Macédoine, on les chasse maintenant de partout.

A vrai dire leur expulsion n'est pas entière dans les bassins inférieurs du *Vardar*, du *Colodeï* et de l'*Indjé-Cara-Sou* (Axius, Ludios, Haliacmon). Mais le feu y est partout; et le grecisme ne s'y maintiendra qu'autant que dureront les disputes entre Bulgares. Là, dernièrement, tous se disaient Grecs. Aujourd'hui, il n'est pas de village, de bourg, où tantôt le plus grand nombre, tantôt le plus petit, ne tende les bras au corps de la nation bulgare.

Cet état de choses m'était déjà connu; et, à Salonique, nos deux prêtres Bulgares de Yénidjé le confirmèrent de tout point. A Gumendjé, par exemple, disait Pope Dimo, 280 familles se sont déclarées bulgares; 120 reconnaissent encore l'Évêque grec, mais ne lui donnent rien. Il en est de même à Voderichta; le parti bulgare s'y est emparé de Saint-Nicolas, la plus grande église du village. Gumendjé a 400 familles et Voderichta une centaine. La première de ces bourgades est à cinq heures nord-est de Yénidjé, environ à trois heures du Vardar. La deuxième est à l'ouest de Yénidjé, à deux heures de cette ville et deux heures de la montagne Tchervena Gora.

Quant aux Bulgares-unis de Yénidjé-Vardar et de Youmdjilar, ils sont jusqu'à présent demeurés fermes. — Loin de nous détourner de l'union, me disait Pope Stoyan, les autres nous engagent à rester unis. Et en ce qui me concerne, ajoutait-il, continuellement je parcours leurs livres et les nôtres, je les compare et prouve à tout le monde qu'autrefois les Grecs croyaient ce que nous croyons nous-mêmes.

L'année dernière, plusieurs Bulgares-unis de Yénidjé voulurent se mêler des dimes, et ils s'y embrouillèrent très-fâcheusement. C'est M. Bonnetti qui me raconta l'affaire. Il a dû vous en parler lui-même.

Comme il a été dit plus haut, ce n'est pas à Yénidjé, mais

à Salonique, que je rencontrai les prêtres Bulgares-unis. Ils y étaient venus pour offrir leurs hommages à M^{or} Pluym, notre Évêque. J'avais déjà connu Pope Dimo, à Constantinople, il y a neuf ou dix ans. Ce bon vieillard insistait pour qu'à mon passage j'allasse loger chez lui. — Mais excusez-moi, lui dis-je, votre maison est trop loin de la route; et, de bonne heure, je ne pourrais être de retour au khan pour partir à la fraîcheur du matin.

J'étais venu de Constantinople avec M^{or} Pluym et M. Salvayre. Ils devaient partir le 14 pour Volo, et je quittai Salonique le 13 mai, c'est-à-dire un jour auparavant.

Au khan du Vardar, j'avais demandé le nom de quelques villages; et, séance tenante, j'en avais pris note. — Pourquoi, me dit alors un des spectateurs, écrivez-vous ces choses? — C'est que ma mémoire a besoin d'écriture pour ne pas les oublier, comme mes yeux ont besoin de lunettes pour voir de loin. — Content de ma réponse, on voulut aussi savoir d'où j'étais, où j'allais, quelle était mon occupation. Bref le *khandji* et le *bakal* (l'aubergiste et l'épicier) me prirent pour juge et pour arbitre. De quoi avait-il été question entre eux? Des Grecs et des Bulgares. L'un d'eux était du parti des premiers, l'autre des seconds. Entre autres, le *khandji* soutenait que les Bulgares doivent prier en grec.

Je répondis que la prière s'adresse à Dieu et non pas aux hommes; que Dieu comprenait le bulgare tout aussi bien que le grec; et qu'à mes yeux, les Grecs avaient tort d'empêcher les Bulgares de faire en bulgare les prières qu'ils ont besoin d'adresser à Dieu, puisqu'il n'y a pas, comme pour les Latins, une prescription générale de ne se servir dans les prières publiques que de la langue liturgique.

Prenant ensuite à partie le *khandji*, qui avait dit être de Yanina :— Dieu vous a fait Grec, lui dis-je, et vous priez en grec; cela est très-bien. Mais votre compagnon est Bulgare. Étant Bulgare, il a autant le droit de prier en bulgare que

vous de prier en grec. Si Dieu l'avait fait Grec, il prierait en grec; mais il l'a fait Bulgare: c'est donc en bulgare qu'il doit prier. N'est-il pas vrai que chaque arbre doit porter des fruits, et que chacun les donne selon son espèce ?

Le Yaninote était trop grec, disons mieux, trop grécisé pour avouer son tort, en présence de sept ou huit personnes témoins de la discussion. A ses yeux, la langue grecque n'a pas son égale, et qui veut bien prier doit prier en grec. . . J'attendais la fin de son explication pour lui demander si la prière la mieux faite n'est pas celle où l'on comprend ce qu'on dit à Dieu. . . si Jésus-Christ ne pria pas en hébreu, sa langue maternelle. . . si les Anges louent Dieu et le prient en grec? . . Mais déjà le kiradji (1) avait attelé ses chevaux et me pressait de partir. Je montai donc, laissant mon Yaninote aux prises avec les sept ou huit personnes qui s'étaient rangées du côté du *bakul*.

A Yénidjé nouvelle aventure. Au khan où nous descendîmes, j'eus pour voisins quatre hommes: deux vieux et deux jeunes, tous quatre occupés d'achats. Un des vieux était d'Albanie, l'autre de Crouchovo; les deux jeunes étaient de Monastir, mais je ne les connaissais pas. Déjà nous avions fait connaissance avant le coucher du soleil, et quand l'heure fut venue pour eux de se mettre à table, ils m'invitèrent à manger. — J'ai fini, leur répondis-je; mais je viendrai très-volontiers causer un moment avec vous. Nous nous raconterons des histoires, pendant que vous mangerez, en attendant que le sommeil vienne.

J'entrai donc, et, après un petit échange d'aimables paroles, un d'eux me prit pour arbitre d'une discussion qu'il avait eue avec l'Albanais. Son avis était que les Bulgares ont raison de vouloir faire leur éducation en langue maternelle. Le vieux Crouchoviote pensait comme lui. Mais le vieil Albanais

(1) Le loueur de chevaux.

soutenait qu'on doit la faire en grec, vu la beauté de cette langue. . .

Invité à dire mon avis, je leur fis observer que, sans que toutes les langues soient également belles, chacune d'elles a pourtant son utilité particulière. Bien plus, tantôt on a besoin d'en parler une et tantôt d'en parler une autre. Alors, plus on en sait et mieux cela vaut.

Cependant, ajoutai-je, le système d'éducation adopté partout ailleurs est de beaucoup plus sage que celui parfois employé dans ces pays-ci. Chez nous, en France, l'éducation se fait en français ; en Angleterre, c'est en anglais ; en Allemagne, c'est en allemand ; en Russie, c'est en russe ; en Grèce, où j'ai passé deux ans, c'est en grec. En un mot, partout l'éducation première se fait dans la langue maternelle. Plus tard on complète cette éducation première par l'étude de telle ou telle langue, selon que l'enfant pourra en avoir besoin dans la suite.

Mais, contrairement à ce qu'on fait ailleurs et à ce qu'ils font chez eux, les Grecs exigent ici que tout enfant albanais, bulgare, valaque, apprenne d'abord le grec et ne s'instruise qu'en grec. Évidemment c'est là une injustice. Et puis voyez ce qui arrive : une fois à l'école, deux ou trois jours suffisent à un jeune enfant pour bien connaître les caractères d'une langue ; un mois lui suffit encore pour distinguer les syllabes et former les mots. Ensuite, le livre est-il en langue maternelle, cet enfant saisira les mots ; aidé du maître, il en comprendra bientôt après le contenu, et voilà que son éducation commence. Alors deux ou trois ans vont lui suffire pour apprendre les choses ordinairement nécessaires à la vie : sa prière, son catéchisme, l'histoire sainte, l'histoire abrégée de son pays, la géographie, le calcul ; mais, si vous exigez qu'il débute par une langue étrangère, une langue qu'il ne connaît point encore, son éducation véritable ne commencera que sept ou huit ans

plus tard, c'est-à-dire à l'époque où déjà cet enfant devrait savoir un métier et n'être plus un fardeau pour son père et sa mère.

Mon explication fut trouvée péremptoire et agréée de tous, particulièrement du vieux Crouchoviote, qui raconta alors un fait nouvellement arrivé à Crouchovo, et relatif à ce que nous disions. Un jeune Valaque du pays avait été faire son éducation à Bucharest, et, de retour à Crouchovo, il voulut doter sa patrie d'une école valaque. Mais le parti grec, ou plutôt grécisant, entassa calomnie sur calomnie, comme à Monastir, et finit par empêcher le zélé patriote d'ouvrir son école. — Cette histoire, je la connaissais mieux que lui, car le maître en question, Sterio Tchonescou, est mon ami, et il m'en avait un jour, à Monastir, raconté les détails. Au surplus, j'avais dans mon sac sept à huit pages de notes pour un nouveau chapitre à ajouter à l'*Histoire des persécutions de l'enseignement valaque par le clergé grec*. Mais je fis semblant de tout ignorer, afin qu'on me posât d'autres questions.

On me questionna donc l'espace d'à peu près deux heures et demie sur toute espèce de choses, entre autres sur divers points de notre croyance et de nos usages. Une chose surtout les intriguait énormément : c'est que leurs prêtres se marient et que les nôtres ne se marient pas. — Les vôtres aussi ne se mariaient pas anciennement, leur dis-je. Si nous étions à Monastir, je vous en donnerais une irrécusable preuve. C'est le témoignage de saint Épiphane, de saint Chrysostome et autres pères de notre Église. — Mais lequel de ces deux usages est préférable ? disaient-ils. — Évidemment, répondis-je, celui que d'abord nous suivions tous, en Italie et en France, comme ici en Macédoine, à Constantinople, à Jérusalem... D'ailleurs, vous-mêmes, vous allez reconnaître que ce vieil usage vaut mieux que le nouveau. En effet, est-ce pour avoir femme et enfants qu'on

devient prêtre? Non, mais pour être utile à toute une paroisse, comme l'Évêque à tout un diocèse. Les Évêques ne se mariaient pas chez vous; il devrait en être ainsi des prêtres. Et puis non-seulement le prêtre doit être bien instruit; il doit aussi avoir le temps de bien instruire les autres. Ajoutez qu'obligé par état de prier Dieu pour tous, il doit prier mieux que les personnes distraites par le souci des familles et des biens temporels. Or peut-il à son aise vaquer à ces choses-là et à d'autres, quand sa femme lui crie à une oreille et ses enfants à l'autre? Aux yeux de nos Catholiques, dis-je encore, un prêtre doit être le père des orphelins et le soutien des pauvres. N'ayant pas lui-même de femme et d'enfants à nourrir, à vêtir, à marier..., il n'a qu'à demander aux riches un secours pour tel orphelin, pour telle famille pauvre; on le lui donne aussitôt. Mais le lui donnerait-on, s'il avait des enfants? et ne craindrait-on pas qu'il fit un habit aux siens avec l'argent donné pour en faire à d'autres?...

Mes interlocuteurs et amis voulurent encore savoir la cause du schisme grec. — La voici en quelques mots, leur dis-je : L'empereur grec d'alors s'appelait Michel. C'était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, mais *tchapkeun* (polisson), à n'avoir pas son égal dans tout Constantinople. Au lieu de vaquer aux affaires de l'État, il passait la nuit et le jour en orgies de toute espèce, laissant à Bordas, son oncle et Grand-Vizir, le soin de gouverner l'empire.

Mais Bordas lui-même, pour être un vieillard à barbe blanche, n'en était pas moins aussi un *tchapkeun* de premier calibre, puisqu'il avait pris pour sa femme l'épouse de son propre fils. Une conduite aussi coupable faisait horreur à toute la ville; et cependant il osa venir, le jour de Noël, communier de la main du Patriarche, à Sainte-Sophie.

Donner à ce monstre le corps et le sang de Jésus-Christ eût été un crime horrible, et le Patriarche Ignace, qui était

un saint homme, le lui refusa. Furieux de ce refus, Bordas tire son épée et veut en percer le Patriarche au pied de l'autel ; mais on lui retient le bras. Il sort alors de Sainte-Sophie, fait saisir le saint Patriarche, l'envoie en exil, met à sa place un des principaux eunuques du palais, et envoie demander au Pape d'approuver ce qu'on a fait à Constantinople.

Le pape saint Nicolas examina bien l'affaire et répondit qu'il ne pouvait pas donner son approbation à des actes si contraires aux Canons. — Ah ! vous ne le voulez pas ? disent les Grecs. Eh bien ! nous ne vous reconnaissons plus pour le Pape et le Chef de l'Église. — Voilà donc comment et pour quelle cause honteuse les Grecs ont déserté le sein de l'Église catholique.

Plus tard, ils inventèrent divers prétextes pour cacher la honte de leur conduite et faire oublier la vraie cause du schisme ; mais, quoi qu'ils disent et qu'ils fassent, leur schisme n'a pas eu d'autre origine. Ils envoyèrent en exil le saint Patriarche Ignace, parce qu'il n'avait pas voulu donner le corps de Jésus-Christ à un incestueux ; et ils se séparèrent du Pape, parce que le Pape ne voulait ni condamner ce vertueux Patriarche, ni, contrairement aux saints canons, leur donner pour Patriarche un misérable eunuque du palais.

Cela dit, je me levai. On insista pour me garder encore et me faire causer d'autres choses. Mais il était tard ; et, après avoir brièvement répondu à deux ou trois nouvelles questions, je me retirai pour aller dormir un peu et me trouver prêt à partir, quand poindrait l'aurore.

Nous nous arrêtâmes à Vodina pour laisser passer la chaleur et faire manger les chevaux. Sachant que MM. Casagne et Denoy avaient été volés l'année dernière dans cet endroit, je craignais de l'être aussi, et ne m'écartai pas de la voiture. Bientôt deux enfants s'approchèrent de moi. Ils ne disaient rien ; mais, à leurs habits et à leur figure, je

devinai qu'ils avaient envie, non pas de manger, mais de causer avec moi. Nous causâmes donc.

Or c'étaient des enfants de l'école bulgare. Leur professeur ayant été passer quelque temps chez lui, ils se trouvaient en vacance, pour une ou deux semaines. — Comment s'appelle donc votre professeur? — Makedonski. — Ce doit être mon ami. N'était-il pas à Monastir l'année dernière? — Il y était. — C'est mon ami. Vous le saluerez donc de ma part, quand il sera venu. — Comment vous appelez-vous? — Faveyrial. — Nous le ferons. Ces enfants devinrent alors d'une familiarité et d'une ouverture étonnantes.

Pendant que je causais avec eux de l'école bulgare et de l'école grecque, un jeune homme élégamment vêtu à la franque, sa badine à la main, passe tout à côté, revient sur ses pas et m'adresse la parole en italien : — Vous parlez donc italien? répondis-je. C'est bien extraordinaire dans ces pays-ci; et où donc l'avez-vous appris? — Un peu par ici, un peu par là. — Vous n'êtes donc pas originaire d'Italie? — Non, je suis de Délos, en Grèce.

A ces mots, je changeai de langage et poursuivis la conversation en grec; mais, pour n'être compris de personne, du moins je le pense, il ne me dit que deux ou trois paroles en grec et reprit le discours en italien. Il me raconta plusieurs choses fort intéressantes, mais qui ne seraient point ici à leur place. Entre autres, il avait été envoyé par le gouvernement de Salonique pour achever les ponts de Ladevo et rendre praticable la nouvelle route. Ce travail fini, il irait à Uscup....

Ici, je me rappelle qu'allant à Salonique, M. Cassagne et moi, un enfant de l'école grecque nous avait dit qu'il n'y avait plus à Vodina ni église ni écoles bulgares. Mais le prêtre desservant l'église nouvellement construite dans les jardins, au-dessous des cascades, nous dit au contraire que

le bulgarisme se soutenait bien et que l'envoi d'un Évêque bulgare réduirait à peu de chose l'élément grec.

Lui-même, personnellement, quoique soumis à l'Évêque phanariote, ne semblait pas être engoué du grécisme. Bien plus, il manifesta envers nous une bonté, une complaisance, une ouverture, je dirai même, une cordialité toute fraternelle. Après nous avoir montré tout ce que nous désirions voir à l'église, il nous mena dans une chambre et nous fit servir le café. Nous causâmes alors des malheurs amenés par la séparation des Églises ; et, au moment du départ, ce bon prêtre insista de toutes manières pour qu'à notre retour de Constantinople, nous vinssions loger chez lui.

En approchant d'Ostrovo, il me passa tout à coup en tête de loger dans un autre khan. — Peut-être, me disais-je, est-on mieux dans celui-ci que dans celui-là. — Bien assurément je ne gagnai pas au change. Ce qu'il me fallait surtout, c'était un verre de bon vin, et on n'en eut que d'à moitié vinaigre. Mais la Providence, qui dirige les pas des Missionnaires plus attentivement que ceux des autres, pourrait bien m'avoir elle-même préparé l'aventure que voici :

Le plus bel appartement était occupé par deux Turcs. Le mien était en face ; et, comme le *khandji* tardait à me servir, je voulus savoir quelle espèce d'hommes j'avais pour voisins. Les voyant accroupis autour d'un bon feu, je m'approchai de leur porte. — Venez, me dirent-ils aussitôt, venez vous asseoir. — J'entrai donc et me trouvai en face de je ne sais quels *effendis*.

Après avoir fait connaissance, le vieux me demanda si je savais lire le turc. — Quelque peu, lui dis-je ; mais, de retour à Monastir, je l'apprendrai mieux. — Il te faut prendre un *khodja*, ou maître. — J'en ai déjà un. — Comment s'appelle-t-il ? — *Chukri effendi* ; c'est un Iman de la grande

mosquée! — Nous le connaissons. — Hé ! pouvez-vous lire ceci? dit le jeune. Pendant que je parlais au vieux, il avait tiré son *calem* ou plume et m'avait écrit sur un bout de papier : *C'est à Ostrovo que nous avons fait connaissance.*

Mon épreuve subie, le vieux me dit : Où sont tes parents? — Mon père, ma mère et mes sœurs sont morts; mes frères sont dans le pays. — Mais ta femme et tes enfants? — Nous n'avons pas, nous, répondis-je en riant, de cette pacotille (*takem*). — Mais est-ce un mal d'avoir femme et enfant? — Au contraire, c'est très-bien; mais moi, je n'en ai que faire. — Est-ce que chez vous tous les hommes ne se marient pas? — Se marie qui veut, tout comme chez vous; mon *khodja*, par exemple, n'est pas marié, et vous savez qu'il a bien près de quarante ans.

— En France, les autres prêtres font-ils comme toi? — Oui, tous; et c'est en quoi notre religion diffère des Grecs et des Bulgares, vos rayas. — Mais les autres, combien ont-ils de femmes? — Une seule; et quand elle meurt, si c'est leur *kief* ou caprice, ils en prennent une autre. — Les pauvres, en effet, doivent, comme chez nous, n'avoir qu'une femme; mais ceux qui peuvent en nourrir beaucoup, les riches, les pachas, les ministres, le roi, combien en ont-ils? — Une seule. — Une seule femme légitime, soit; mais combien de *djarié* (épouse-esclave)? — Pas une seule; et, s'ils en avaient, les honnêtes gens les auraient en horreur, car c'est contraire à l'Évangile.

— Mais dis-nous encore une chose, ajouta-t-il aussitôt, comment les hommes se sont-ils séparés en plusieurs sectes? Par exemple, vous êtes chrétiens; nous sommes musulmans; d'autres, etc. D'où cela provient-il, et qui a fait ces choses? — Ah! pour le coup, vous demandez là une histoire que la nuit tout entière ne suffirait pas à raconter. — Comment donc? — Je ne puis: vois le *kandji*; il m'appelle; je veux manger quelque chose et me reposer. Si demain je n'étais

pas prêt de bonne heure, mon kiradji se fâcherait. Donc, bonne nuit ! Et je le quittai.

Mon kiradji et d'autres ne s'arrêtèrent le lendemain qu'à Verbani pour faire manger les chevaux. Là je vis près de la route une espèce de monticule qui m'avait frappé d'autres fois ; et, m'approchant de deux hommes, je leur demandai ce que c'était. — Les ruines d'une église, me répondirent-ils. Je pars aussitôt et les deux hommes y viennent avec moi.

Comme nous examinions ces ruines, un petit enfant accourt vers son père, et, le tenant par la main, me regarde en face. Fais-moi, lui dis-je, un signe de croix et je te donnerai cinq paras. — Il ne sait pas encore le faire, répondit le père ; personne ne nous enseigne la religion. — Mais vous-mêmes, repris-je, ne pouvez-vous pas apprendre chacun à vos enfants la manière de faire un signe de croix ? Et disant ces mots, je mis les cinq paras aux mains du petit garçon.

Le père en fut content et devint plus familier avec moi. Je lui fis alors plusieurs questions à lui et à son compagnon, entre autres depuis quand leur village est devenu ferme d'un bey turc. — Nous n'en savons rien. Mais un homme décédé à quatre-vingt-dix ans racontait que dans son enfance il y avait encore deux propriétaires chrétiens. — Et cette église, depuis quand est-elle renversée ? — Nous n'en savons rien. — Comment la nommait-on ? — Les uns disent *Bogoroditza*, les autres Sviati Nicolas. — Et ces grandes pierres (c'étaient des pierres tombales), d'où proviennent-elles ? — On les trouva dans la terre en faisant la route.

Me voyant causer avec ces deux hommes, d'autres, au nombre de quinze ou seize, voulurent savoir de quoi il était question et vinrent peu à peu grossir notre bande. Puis, s'asseyant eux-mêmes sur le gazon : Asseyez-vous aussi, me dirent-ils. — A cause de la voiture, les jambes me font mal,

et je veux rester debout. Mais vous, restez assis, cela ne nous empêchera pas de causer ensemble. Et les voilà aussitôt à me faire question sur question : D'où êtes-vous? d'où venez-vous? où allez-vous? que faites-vous à Monastir? que fait-on à Constantinople? en quel état s'y trouve notre question?

Quelle question? repris-je alors. — Notre question avec les Grecs. — Elle est finie, car le Sultan permet aux Bulgares d'avoir, eux aussi, des évêques. Et vous, de quel côté allez-vous être? Serez-vous Bulgares, serez-vous Grecs? — Nous ne savons pas. — Et qui donc le saura, si vous ne le savez pas vous-mêmes? — Nous verrons. Déjà, poursuivait l'un d'eux, on se dispute là-haut à *Tubbeli*. L'église avait été brûlée par les Turcs; on l'a reconstruite, et maintenant les uns demandent qu'elle soit bénie par l'évêque grec, d'autres par l'évêque bulgare.

— En attendant, combien par *noufous* (par âme) donnez-vous à l'évêque grec? — Vingt paras; c'est hier que nous les lui avons ramassés. — L'évêque de Monastir était donc ici? — C'est d'Ochrida que nous dépendons. — Et depuis quand? — Il en a toujours été ainsi. — Combien ici, dans la plaine de Monastir, avez-vous de villages dépendant d'Ochrida? — Treize; et, sur ma demande, l'un d'entre eux, qui doit être *codja-bachi*, m'en dicta les noms.

J'avais à peine fini de les écrire, qu'un des spectateurs me dit : — Pourquoi écrivez-vous le nom de ces villages? — Parce qu'ils ne sont pas dans mes gros livres, et je veux les y mettre. Quand l'évêque bulgare viendra à Monastir, je les lui montrerai. — Viendra-t-il bientôt? — Il n'attend que son béat. — L'avez-vous vu à Constantinople? — Oui, nous avons passé au moins deux heures ensemble. — Que vous demandait-il? — Comment vont les Bulgares de Monastir et des environs. — Est-ce un bon évêque? — Il le paraît, mais il est encore jeune; par contre, le vôtre est

déjà vieux. — Comment s'appelle-t-il? — Nathanoël. Le recevrez-vous quand il viendra ici? — Nous verrons. — Il faut y penser d'avance; car le Sultan veut qu'on se range d'un côté ou d'autre, et qu'on ne se dispute plus. — Que feriez-vous à notre place? — Bulgare, je me rangerais du côté des Bulgares; Grec, du côté des Grecs.

— Mais le patriarche grec, dit alors un des auditeurs, n'a-t-il pas excommunié les Bulgares? — Cette excommunication ne vaut rien. — Pourquoi ne vaut-elle rien? — Parce qu'un évêque ne peut excommunier les ouailles de l'autre. Et vous n'appartenez pas au troupeau du patriarche grec. — A qui donc appartiennent les Bulgares? — Au Pape de Rome qui, pour les Bulgares, avait formé les deux patriarchats d'Ochrida et de Tournovo que les Grecs ont détruits.

A ces mots de Pape et de patriarchats d'Ochride et de Tournovo, mes interlocuteurs se taisent, se regardent, et comme ils ne me questionnaient plus, je poursuivis en ces termes: — Vous êtes, vous, de très-braves gens; mais vous n'êtes pas instruits. Vous n'avez pas de gros livres, et ne savez pas ce qu'on faisait anciennement. Saviez-vous, par exemple, que le Pape étant chef de toute l'Église, c'est à lui que les Bulgares s'adressèrent pour avoir un patriarche à Ochrida et un autre à Tournovo, près du Danube? — Nous ne le savions pas.

— Eh bien! tout cela est dans mes gros livres. Il y a aussi les lettres que vos rois et vos évêques écrivaient au Pape pour avoir des patriarches, et la réponse du Pape à leurs demandes....

Finalement, d'étage en étage, nous étions arrivés au schisme grec dont je leur fis l'histoire, comme à peu près je l'avais faite à Yénidjé-Vardar. Mais au moment où j'insistais le plus sur l'inceste de Bardas, cause première de cet abominable schisme, le kiradji m'appela. Les chevaux atten-

daient et il me fallut quitter ces pauvres gens. Après six heures de chemin, j'arrivais à la Mission. Le 8 mai, j'étais parti de Constantinople, et le 18 je rentrais à Monastir.

FAVEYRIAL,
l. p. d. l. m.

Lettre de ma Sœur SAUVAGE à M. N., à Paris.

Smyrne, maison de Marie, 14 mars 1873.

MONSIEUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

C'est avec reconnaissance que j'ai reçu votre bonne lettre du 27 février, et que je vous remercie par celle-ci de la peine que vous avez prise pour moi. Elle me mettra à même de faire quelque petit bien, je l'espère. L'occasion n'en manque pas lorsqu'on a le bonheur d'être à la pharmacie où sont réunies les différentes œuvres du dispensaire, de la visite des malades à domicile, auxquels il faut et médicaments et secours, des enfants trouvés pour lesquels, surtout depuis l'établissement de l'orphelinat grec, on a tant de peine à trouver des nourrices qu'il faut à tous moments encourager par de petits présents de toutes sortes. Nous avons encore l'œuvre de la Juiverie où, au moyen de vêtements pour les petits enfants, de quelques remèdes, de quelques piastres pour les malades, on peut chaque semaine

procurer à quelque petite âme le droit au bonheur éternel ; l'œuvre des garçons, auxquels on fait chaque dimanche le catéchisme, les attirant par l'espoir d'un habillement au moins à Pâques. En un mot, la pharmacie est le rendez-vous de tous ceux qui sont dans le besoin soit corporel, soit spirituel, et souvent ce dernier exige encore de plus grandes dépenses. Mais vous n'ignorez sans doute pas toutes ces choses. Ma Sœur Glioch, qui a été si longtemps notre compagne, a bien dû vous en parler. Grâce à Dieu, nos petites œuvres marchent toujours leur train, malgré le peu de capacité de celles qui y sont employées.

Le déplorable accident dont vous avez eu la nouvelle n'est malheureusement que trop vrai. Le dimanche 9 février, deux cents personnes environ étaient réunies dans un café appelé Kivoton, d'une renommée assez suspecte. On y faisait ce soir-là, dit-on, une représentation impie de la mort et du jugement. Vers dix heures et demie, un craquement se fit entendre, mais chacun se rassura sur la parole du Cafetji. Quelques-uns plus avisés se retirèrent. Un moment après, lorsque la mort était sur le point d'entrer en scène, un nouveau craquement jeta l'alarme; mais il n'était plus temps. Le pont conduisant à terre s'était rompu. Des cris lamentables se firent entendre; puis un morne silence. Tout avait disparu dans les eaux. A peine quelques hommes purent-ils s'échapper à la nage. On parvint aussi à sauver quelques personnes, mais très-peu. On ne saurait dire au juste le nombre des victimes, mais on n'a rien exagéré en l'évaluant à cent cinquante, dont une dizaine seulement de catholiques, y compris acteurs et actrices. Chacun reconnut dans ce malheur un châtiment du Ciel, et, s'il ne mit pas un terme aux désordres du carnaval, il les diminua du moins et fit faire à plusieurs de salutaires réflexions. C'est ainsi que le bon Maître sait tirer le bien du mal même.

Je ne me serais pas permis de vous donner tous ces dé-

tails, si ma Sœur Servante ne m'y eût engagée. Je suis heureuse de pouvoir vous dire qu'elle va beaucoup mieux, quoique très-faible et dans l'impossibilité de supporter aucune fatigue soit morale, soit physique.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance du respect de toute la famille de Smyrne et en particulier celui de

Votre très-humble servante,

SŒUR SAUVAGE,
I. f. d. l. c. s. d. p. m.

Mars 1873.

Passage d'une lettre de ma S^r GAIN, de l'Hôpital Municipal de Constantinople, à ma S^r N..., à Paris.

Il faut que je vous fasse part d'une de nos consolations: c'est la mort bien édifiante d'un protestant luthérien converti pendant sa maladie. Nous l'avions reçu au mois de décembre pour quelques jours seulement, ayant droit par sa nationalité à l'hôpital Suisse; mais nous le gardâmes bien volontiers, quoique sa guérison ne nous laissât aucun espoir: il était poitrinaire. Très-peu exigeant comme il arrive souvent en pareil cas, il ne demandait qu'à être laissé tranquille, et c'est ce que nous faisons, tout en lui prodiguant les soins que réclamaient ses souffrances; il y paraissait fort sensible, mais pas un mot sur la religion n'était prononcé.

Or, le 31 décembre dans la nuit, pendant que je veillais nos malades, il m'appela, et, me montrant les lits vides de quelques musulmans décédés la veille, il me dit: — Ma Sœur, est-ce que vous allez m'embarquer comme ces gens-là? Je

suis chrétien, moi, et je ne veux pas mourir sans les secours de la religion. — Et que voulez-vous que je fasse pour vous ? lui dis-je ; je ne connais pas de ministre protestant ; aucun, que je sache, ne visite les malades ; quelle consolation puis-je vous donner ? — Il garda le silence et je fus un instant prier pour lui à la Chapelle ; l'idée me vint de lui offrir une médaille de la Sainte-Vierge, qu'il accepta avec plaisir. En quelques mots je répondis aux questions qu'il me fit sur le vrai culte à rendre à la Sainte-Vierge, sur les images, et sur la confession : il parut satisfait. Dès lors, je compris que Dieu avait des desseins de salut sur cette âme.

En effet, le jour de l'Épiphanie, mon protestant, abjurant ses erreurs, se faisait baptiser sous condition. Le lendemain il faisait sa première communion, et le 23 janvier, après avoir demandé lui-même les derniers Sacrements, il rendait son âme à Dieu, avec calme et résignation après une longue agonie, tenant dans ses mains une croix indulgenciée par le Saint-Père. Il voulait toujours une de nous auprès de lui, disant constamment : — Ma Sœur, priez pour moi. — Il était touchant de l'entendre invoquer Dieu et la Sainte-Vierge. Ses paroles respiraient la foi la plus vive et la confiance dans la miséricorde divine la plus inébranlable. Il regrettait de n'avoir pas la force d'écrire son abjuration. Il était si heureux de mourir catholique, qu'il aurait voulu l'attester de sa propre main. Sa dernière parole fut pour Dieu et son dernier regard laissa à sa physionomie l'expression d'un bienheureux.

PROVINCE DE SYRIE

Antoura, près Beyrouth, le 15 juillet 1873.

Rapport envoyé par M. DE FONCLAYER, professeur au collège d'Antoura, à la Société de géographie à Paris, sur les antiquités de la haute Syrie.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Dans cette admirable contrée de la haute Syrie, presque déserte aujourd'hui, où s'écroulent de toutes parts les ruines des anciennes colonies gréco-romaines, se trouvent les restes d'une ville remontant, je crois, à la plus haute antiquité, et qui était considérée à l'époque relativement moderne des croisades, où elle joua un rôle brillant, comme le bouclier de la principauté latine d'Antioche ; je veux parler de la ville d'*Ertési* ou *Artasia*.

Artasia appartenait à la principauté latine d'Antioche qui comprenait l'extrémité nord de la plaine de l'Hamik, ou Hamouk, s'étendant pendant près de quinze lieues parallèlement à la chaîne du Giaour-Dagh, l'un des rameaux de l'Amanus, et le bassin inférieur de l'Oronte à partir de Margat, Merkeb, l'ancien Castrum Merghaticum. Elle comptait, sur le littoral, les villes maritimes d'Alexandrette, Siken-derum, l'antique *Ἀλεξανδρία κατ' Ἴσσον* que l'on appelait aussi Alexandria Scabiosa ; de Bourbonnel ou Port-Bonnel, pro-

bablement Arsoûs, la Rhésus de Strabon; de Soudin ou porte Saint-Siméon, aujourd'hui Souediyeh près des ruines de Salencia-Pieria; de Laodicée, Laodicea ad mare, actuellement Lassakrieh; de Zibel, l'ancienne Gabala, le Djébéle de nos jours, et de Valénie, Valenia, ville épiscopale bâtie à l'époque des croisades sur l'emplacement de Balanée, proche de Nahr-Bânias, qui a donné son nom au village établi sur ses ruines. C'est près de cette dernière ville que s'élevait, sur un promontoire, le célèbre château de Margal, l'une des principales forteresses des chevaliers hospitaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui fut un instant la résidence du grand-maître et le chef-lieu de cet ordre. Cette principauté possédait, dans la vallée de l'Oronte, les places de Saone, Kalaêt-Sahiuu, forteresse remarquable de l'époque grecque, sur l'un des contre-forts du Djébel-Dariouss, de Scho-gre-Djiser, l'antique Séleuco-Bélus, et de Famieh, Krala'él-el-Moudik, l'ancienne Apamée, où, d'après Strabon, les Séleucides avaient établi l'école et la pépinière de leur cavalerie. A l'est se trouvaient les villes d'Atbara, El-Barah, située sur l'emplacement d'une cité gréco-romaine dont on ignore le nom; de Harrenc, le Kâla'êt-Harem de nos jours (1), d'Artésia ou Ertesi (2), l'Artah ou Artaha des historiens arabes.

L'emplacement de cette dernière ville située dans la chaîne du Djébel-Sama'âne que Bohémond I^{er}, prince d'Antioche,

(1) Guillaume de Tyr écrit Harrenc (*Historia*, lib. V); l'auteur des *Gesta Francorum*, anonyme, Aregh (page 10); Robert le Moine, Arech (*Historia Hierosolymitana*); Baudry, Arth (*Historia Hierosolymitana*); l'abbé Guibert, Areg (*Historia Hierosolymitana*); Albert d'Aix (Harich et Orech (*Historia Hierosolymitana*), et Faucher de Chartres, Haram (*Gesta peregrinantium Francorum*).

(2) Raoul de Caen écrit Arthsium (*Gesta Tancredi*); Gauthier, le chancelier, Artasium (*Antiochena bella*); Guillaume de Tyr, Artasia (*Historia*, etc.); Albert d'Ain, Arthesia (*Historia Hierosolymitana*); l'anonyme auteur de la *secunda pars Historia Hierosolymitana*, Arcasium.

considérait comme principal boulevard de sa principauté, est à peu près inconnu : il disait, faisant allusion à sa position par rapport à la ville d'Antioche : « Oriens nos per terram territat, Occidens vero et terra et mari, nam ut alia omittam, Arthasium hactenus Antiochæ clypeus fuit, modo arcus intendit, modo in nos acuit sagittas (1). » M. Rousseau, ancien consul général de France en Orient (2), ainsi que quelques voyageurs, ont cru la retrouver dans les ruines que l'on rencontre au pied du mamelon sur lequel s'élève, en face de Djindaris, l'antique Gindarus, les restes de la basilique bâtie de 459 à 474, en l'honneur de saint Siméon le Stylite, sous le règne de l'empereur d'Orient Léon I^{er}, dit l'Ancien, à une heure du village de Daret-Agré ou Daret-Èzè, dont ils veulent que le nom soit une dérivation.

Mais cette identification n'est point exacte, car dans ces ruines il n'existe aucun vestige de monuments ayant appartenu soit à une colonie gréco-romaine, soit à une ville occupée par les Francs, puis par les Turcs et par les Arabes, et leurs dispositions rappellent, mais sur une plus grande échelle, celles des nombreux *cœnobium* de Têlanisse, en syriaque Tel-nescié, Tel-necim, colline des femmes, qui se trouvait au pied du mamelon sur lequel le premier des Stylites avait établi sa résidence; le même que l'on désignait encore en 1651 sous le nom de ville de Saint-Siméon (3). En effet, ce *cœnobium*, qui comptait plus de cinq cents cénobites et autant de villages qui en dépendaient et lui payaient des rentes, formait un ensemble de constructions semblable

(1) (*Gesta Tancredi*), etc., Raoul de Caen, ch. CLII, coll. Dom Martenne.

(2) Carte générale des Bachaliks de Bagdad, Orfa et Hhabb, tome II du *Recueil des Voyages*, etc., de la Société de géographie.

(3) *Théâtre de la Turquie*, publié à Paris en 1681, sous le nom de Michel Febvre, par le Père J.-B. de Saint-Aignan, de l'ordre des Capucins, cascade de la mission d'Alep, dédié au marquis de Louvois, ch. xv, p. 187.

à une ville, occupant une aire de près d'une demi-lieue de circonférence; il se composait de grandes maisons bâties en grosses pierres de taille, avec des cours et des jardins, et séparées les unes des autres par des rues et des places. D'après ce que rapportent les auteurs ecclésiastiques (1), trois ou quatre de ces maisons formaient un quartier, un prieuré, qui avait son église, sa bibliothèque, son école (car on y recevait des enfants aussi bien que des hommes faits, sans parler des catéchumènes qu'on y préparait au baptême), et une métairie où l'on renfermait les troupeaux ainsi que les récoltes, et tout ce qui était nécessaire pour la culture de la terre, les cénobites devant se procurer leur nourriture aussi bien que leurs vêtements par le travail des mains. Aussi saint Jérôme, qui avait visité le grand *cænobium* de la Syrie, écrit-il que les cénobites avaient généralement les mains calleuses (2). Le *cænobium* de Télanisse, qui devait compter quatre prieurés au moins, puisque l'on y reconnaît encore les restes de quatre grandes églises, sans parler de nombreux oratoires, ressemble, à première vue, avec son église abbatiale et son enceinte de murailles, à une ancienne ville. On compte dans la chaîne du Djébel-Sama'âne plusieurs *cænobium* qui ont à peu près les mêmes dimensions, dispositions et architecture, entre autres ceux de : Zouc-el-Kabire, Karab-es-Schaniss, Klôtèh, Bassoufâne, Feudrèh et Reufadèh; aussi penserais-je que Bouckardt, qui rencontra, dit-il, dans les montagnes qui séparent les plaines d'Alep de la vallée de l'Orontè, plus de quarante-deux villes anciennes

(1) *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, par l'abbé Martigny, articles *moines, monastères, ordres religieux*. « Le *cænobium* ou monastère comprenait trente à quarante maisons, dont trois ou quatre faisaient une tribu, pour aller ensemble au travail, ou servir la même semaine; chaque maison contenait environ quarante frères du même métier, etc. » Fleury, *Histoire ecclésiastique*, t. III, liv. xx.

(2) Cassien, *In vit. Eutym.*

dont il demande vainement les noms à Ptolémée et à Strabon, aurait pris, comme les voyageurs qui l'ont suivi, des restes de *cœnobium* pour des ruines de cités gréco-romaines. Assis à l'extrémité de la petite plaine rocailleuse qui se trouve au pied du mamelon sur lequel a été bâtie l'imposante basilique connue aujourd'hui sous le nom de Krala'ët-Samaâne, dont Évagre nous a laissé une si belle description dans le quatorzième chapitre de son Histoire ecclésiastique, le *cœnobium* de Télanisse ne renferme aucun monument appartenant soit à l'architecture de l'époque des croisades, soit à celle des Sarrasins, bien moins encore des restes remontant au temps du paganisme. Les seules traces que l'on y trouve du passage des croisés sont les hâtives restaurations au bras oriental de la croix qui forme la basilique, à l'aide des matériaux enlevés aux autres parties du monument, restaurations dont la provenance est attestée par les écussons à la croix palée cantonnée de quatre besants ou tourteaux qu'ils ont eu le soin de graver au-dessus des portes ouvertes dans les murs qui séparaient la partie restaurée et rendue au culte, de la partie abandonnée. Il n'existe aucune trace de fortifications, soit autour du *cœnobium*, soit autour de la basilique. La position, d'ailleurs, qu'occupent les restes de cette basilique, l'une des plus remarquables de l'Orient, dont, cependant, il n'est fait mention dans aucun des historiens de cette époque, ainsi que ceux du *cœnobium*, les accidents du terrain dont ils sont environnés, ne correspondent à aucune des descriptions que les écrivains francs et les auteurs arabes nous ont laissées de la ville d'Artésia, près de laquelle se sont livrées de nombreuses batailles entre les croisés et les Musulmans.

Quant à Diret-Azé, village arabe, d'une origine récente, bâti au fond d'une gorge fort étroite qui a tout au plus un quart d'heure d'étendue, dominée de tous les côtés par des rochers et des collines rocailleuses, son nom arabe Diret-

Azé, ou Daret-Ézè, ne peut dériver de celui d'Artésia ou Ertési, que les écrivains orientaux ont constamment appelée Artah ou Arthaha (1); l'on doit plutôt y voir une corruption de celui de Dysarès, divinité qui était adorée par les anciens Arabes, et qu'on croit avoir été le même que Bacchus ou le Soleil. En effet, Tertullien écrit dans le vingt-quatrième chapitre de son *Apologétique*, que dans l'Orient, chaque pays avait son dieu particulier : que les Syriens avaient Astarté et les Arabes Dysarès. Étienne de Byzance, dans son *Ethnica*, le nomme Duzarès, nom que Vossius, dans son *Dictionnaire étymologique*, fait venir de deux mots syriaques : Duts, joie, et Arts, terre, comme si les Arabes eussent voulu dire que leur dieu les réjouissait en rendant la terre féconde.

On ne sait rien de bien positif sur l'origine d'Artesia; on ignore quand et par qui elle a été bâtie; mais il y a lieu de supposer que cette place fut fondée par les Égyptiens, comme le prouverait son nom dérivé de celui d'Ertosi ou Artès, l'un de leurs dieux dynastes figurant parmi les Treize-Douze dans la colonne sidérique ou mâle, c'est-à-dire parmi les dieux planètes; Ertosi ou Artès, le troisième dynaste des Treize-Douze, était l'incarnation sidérique du Kaméphiöide, ou dieu du premier rang, Fta, le feu créateur, producteur, vivificateur.

Cette ville paraît avoir été bâtie par l'un des Pharaons de la dix-huitième, dix-neuvième ou vingtième dynastie, mais on ne saurait dire positivement par lequel d'entre eux, à l'époque où la domination égyptienne s'étendait sur la Mésopotamie, l'Assyrie, la Chaldée, l'Arménie et l'Aramée ou la Syrie; domination qui se maintint sans interruption depuis la première moitié du dix-septième siècle avant l'ère chré-

(1) Abou'l Fedâ; Almoklasser fy akhbar abbaschar, 2^e partie, Tekaine-el-Boldân Ebn-al-Athir; Kemal-al-Taewarikh Schehab-Eddin; Rodalain Kemal-Eddin, Zebdel-el-Halib men tarikh Hlalab, etc.

tienne jusqu'à la fin du treizième. On trouve en effet parmi les récits monumentaux gravés sur les murailles des temples de l'Égypte relatifs aux grandes insurrections qui, pendant cet espace de cinq siècles, éclatèrent à diverses reprises en Syrie contre la suprématie égyptienne, à l'instigation des Rotennou ou Assyriens, ainsi qu'à celle des Héthéens septentrionaux, les Kétas des monuments égyptiens, les Khatli des inscriptions cunéiformes assyriennes, Seti I^{er}, Rhamsès II (Sésostris le Grand) et Rhamsès III, que ces princes, non contents d'établir des résidents à côté des princes indigènes pour surveiller leur conduite, mirent des garnisons dans quelques-unes des places fortes les plus importantes et fortifièrent divers points stratégiques du pays. La chaîne du Djébel-Sama'âne était certainement l'un des points qui demandaient la plus active surveillance; car elle limitait à l'est le pays des Kétas, ces infatigables adversaires de l'Égypte, ce grand peuple belliqueux, à la constitution si fortement unitaire et monarchique, qui occupait tout le vaste espace compris entre les bords de l'Oronte, la rive droite de l'Euphrate, le Taurus et la mer. Dans l'Asie occidentale, les noms des villes avaient tous un sens bien précis, se rapportant soit à la position géographique de la localité, soit à quelque circonstance particulière au pays, soit aux croyances des populations environnantes. Ertosi ou Artès n'était pas une divinité étrangère pour les Kétas, qui, à l'époque de l'invasion de l'Égypte par les Ména Pasteurs, eurent le rôle prépondérant, la direction du mouvement et fournirent les rois dynastes des Pasteurs. Ces conquérants, subissant l'influence de la civilisation supérieure des vaincus, adoptèrent les mœurs égyptiennes, mêlées à quelques usages particuliers qu'ils avaient apportés de l'Asie, et transformèrent leurs chefs en véritables Pharaons qui prirent les mêmes titres que ceux des anciennes dynasties. Ces princes, ainsi que leurs sujets, embrassèrent la religion de l'Égypte, faisant entrer de force dans son pan-

théon leur dieu Set ou Soutekh qui finit par y rester définitivement. L'adoption des mœurs et de la civilisation de l'Égypte par les Kétas exerça sur les populations de la Syrie une influence que leur retour dans le Khel, après leur expulsion du Delta par le pharaon Ahmès, ne fit qu'accroître, et que les conquêtes en Asie des pharaons des dix-huitième et vingtième dynasties vinrent consolider.

A l'époque de la domination en Syrie des successeurs d'Alexandre, le nom de cette place dut être transformé en celui d'Ertési ou Artésia, du nom d'Arès, Mars, par lequel les Grecs désignaient la planète Ertosi ; mais les Arabes, qui ont presque constamment rejeté dans les pays qu'ils occupèrent la nomenclature grecque, le changèrent en celui d'Artah, formé de la racine zende ou pelhvi Ar compliquée plus tard en Ars..... Arth, qui, dans les langues sémitiques, signifie également feu et lumière.

L'extrême rareté de documents certains qui puissent nous renseigner sur l'histoire locale de cette ville depuis sa fondation jusqu'à l'époque des croisades, ne nous permet pas de dire quelle fut son existence pendant les dominations grecque et romaine. Située en dehors des grandes voies de communication qui reliaient entre elles les villes riches et commerçantes de cette partie de l'Asie occidentale, au milieu d'une contrée montagneuse, elle dut rester alors étrangère à tous les événements qui modifièrent l'Orient. Son nom, pour les temps postérieurs aux croisades, disparaît des écrits historiques des Orientaux, à partir de l'avènement de la dynastie des Mamlouks haharites. Peut-être fut-elle détruite dans quelques-unes des invasions des Tatars, car nous voyons, dans l'histoire de Djemâl-Eddin-ben-Wâsel, que les Khowarizmiens envoyèrent des partis dans toute la province d'Alep. Ils poussèrent leurs courses jusqu'à la ville d'Azaz, Tel-Bascher, Bordj-arrisas (la tour de plomb), la montagne de Siméon (Djébel-Sama'âne), et le territoire d'Ama-

kos (1). Je ne puis m'expliquer sur quelles données s'appuie Guillaume de Tyr pour nous dire que le nom d'Artesia fut plus tard donné à la forteresse ou château de Héreem; je ne trouve rien dans les autres historiens qui puisse justifier cette assertion; tous, au contraire, continuent à distinguer parfaitement ces deux places l'une de l'autre par les noms que nous leur connaissons (2).

Les nombreux voyages que j'ai faits, pendant les années 1867, 1868 et 1869, dans la chaîne du Djébel-Sama'âne, occupée en grande partie par deux tribus de la peuplade des Yézidièh, les Cherawanlié et les Karabasch, en la compagnie de M. Édouard Bertrand, fils du consul de France à Alep, ainsi qu'en celle de MM. Albert et Guillaume Bocher de la même ville, et des relations suivies avec l'émir et les principaux chefs du pays, m'ayant permis de comparer les positions qu'occupent les plus remarquables des ruines dont la contrée est couverte, avec les descriptions que nous ont laissées soit les historiens occidentaux, soit les historiens orientaux de l'époque des croisades, de diverses places fortes de ce temps dont on ignore aujourd'hui le véritable emplacement; il m'a semblé que le vaste amas de ruines que l'on rencontre à Baradou-Baad, à environ quinze lieues d'Antioche, sur l'une des crêtes du chaînon Amanique qui borne à l'Orient la plaine ou la vallée du Djoumèh, ne pouvait être que les restes de l'ancienne ville d'Artésia. Quelques-unes des anciennes cartes géographiques que nous

(1) Amak dépend du canton d'Alep. (*Histoire d'Égypte*, d'Ahmed-as-Kalani, t. II, f° 116, v.)

(2) Kâmel, t. VII, p. 60; ap. *Histoire des sultans mamlouks de l'Égypte*, par Taki-Eddin-Ahmed-Makizi, traduite par Quatremère, t. I, p. 250. Est autem prædictus locus (Harenc) in territorio chalcidensi, quæ civitas hodie vulgo appellatur Artasia, nobilis aliquando, nunc ad instar parvisimi reducta oppidi. Distat autem uterque locus ab Antiochia quasi miliaribus duodecim. *Historia rerum in partibus transmarinis*, lib. XXI, cap. XIX.

possédons, tout en lui donnant la position qu'occupent les ruines de Barâd, nous la désignent sous le nom d'Artas, corruption du nom égyptien d'Artès ou du nom arabe d'Artah, que les géographes modernes ont fini par oublier; le pays où elles se trouvent est, d'ailleurs, l'un de ceux sur lesquels les voyageurs nous ont fourni le moins de détails, les tribus qui l'habitent n'en permettant pas autrefois l'accès. Au commencement de ce siècle, la chaîne du Djébel-Sama'âne était encore une *terra incognita*.

La plaine du Djoumèh, que le Nahr-al-Afrine (1) partage dans toute sa longueur, est séparée à l'occident de la grande plaine de l'Ham'k par la chaîne du Djébel-ech-Chihh, l'un des contre-forts de l'Amanus auquel il va se rattacher, au-delà de Cyr, aujourd'hui Khouros, capitale de l'ancienne Cyrresthique; ses limites sont à l'orient la chaîne de montagnes appartenant au groupe du Djébel-Sama'âne, autre contre-fort de l'Amanus, qui se prolonge jusqu'à Marasch, l'ancienne Germanica-Cæsarea. C'est sur l'un des sommets de cette dernière chaîne, à cinq lieues environ au nord-est de Djindaris, à huit lieues au moins au nord-ouest de Dîret-Âzè et à quinze lieues environ au nord-ouest d'Alep, que l'on trouve les restes d'une ancienne ville que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de Barad ou Baraâd.

Ces ruines assises, en partie sur une espèce de col aplani dominant les plaines du Djoumèh et l'Hamek (1), en partie sur le flanc occidental de la montagne dans un bassin cratéiforme, occupent une aire de près de quatre kilomètres de circonférence; les édifices auxquels elles appartenaient marquent l'étendue de la ville. Le caractère hybride de ces

(1) L'Enobarras des Grecs, l'Ufremus des Romains, le Commith de Raoul de Caen.

(1) *Hamik* ou *Hamouk* signifie, dans la langue du pays, marais, nom parfaitement adapté à cette plaine, dont une grande partie est recouverte, pendant la saison des pluies, par les eaux des rivières qui la traversent.

restes rappelle les diverses dominations qui s'y sont succédé, ainsi que les différentes races qui les ont habitées. On y retrouve des spécimens de l'architecture de toutes les nations qui ont occupé la Syrie, depuis les constructions des Phéniciens jusqu'aux huttes et tentes noires des Yézidieh qui viennent s'y établir chaque année pendant la belle saison. Ce sont de grands blocs de pierre carrés, mais non taillés, qui semblent avoir appartenu à une muraille cyclopéenne; des linteaux de portes à peine équarris, supportés par d'énormes monolithes sur lesquels il n'existe aucune trace de feuillure, de sorte que la porte devait venir simplement battre contre le parement; des escaliers taillés dans le roc, dont le travail abrupt et grossier porte le caractère d'une haute antiquité; de nombreuses citernes ou piscines entaillées par banquettes dans le massif de la montagne; des murs en bossage; d'énormes tambours de colonnes; une nécropole composée de chambres sépulcrales dans lesquelles on ne trouve nulle part la moindre trace de moulures ou de décorations; des fûts de colonnes de granit et de marbre couchés sur le sol, dont le sommet est couronné d'élégantes palmettes; des chapiteaux ioniques et corinthiens; des sarcophages de diverses époques et de différentes dimensions sur les cuves monolithes desquels on peut encore reconnaître des inscriptions grecques; des portiques et des colonnades présentant un bon état de conservation; une église du douzième siècle, des citernes et des maisons sur les murs desquelles on retrouve soit des inscriptions, soit des croix, et dont l'architecture rappelle celle de l'Occident au moyen âge.

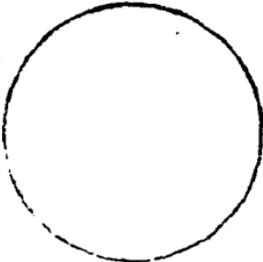
Un ravin aux bords escarpés, mesurant environ 16 à 18 mètres de profondeur, servait, au sud et à l'est, de fossés naturels à la ville, qui au nord se trouvait isolée du restant de la montagne par la réunion de deux vallons. Les bords du bassin se relèvent vers le sud, et forment, en s'infléchissant légèrement vers l'ouest, un promontoire qui s'avance

au-dessus de la plaine, supportant à son extrémité les restes d'une forte tour. Les flancs de cette partie de la montagne sont abrupts et inaccessibles; vers le nord-ouest, le bassin s'ouvre légèrement sur une gorge qui se prolonge pendant près d'une demi-lieue par une pente assez douce jusque dans la plaine du Djoumèh. Au-delà du ravin, court une ligne de mamelons rocailleux peu élevés, sur l'un desquels on remarque les ruines d'un château, dont le caractère général est celui de l'architecture de l'Occident à l'époque des croisades, mais défigurée par de nombreux remaniements appartenant à l'architecture sarrasine. Parmi les ruines qui encombrant le plateau, l'on distingue à son extrémité orientale les restes d'une église à trois nefs, ayant la configuration d'une croix latine, formant hors d'œuvre un vaisseau de 37 mètres 50 centimètres de longueur sur 21 mètres 49 centimètres de largeur; quatorze colonnes corinthiennes, si l'on en juge par les débris qui sont épars dans l'enceinte, et qui probablement avaient été empruntées à quelque édifice plus ancien, en divisaient les nefs; l'abside en hémicycle, voûtée en cul-de-four, qui terminait la nef du milieu, n'était point apparente à l'extérieur, elle se trouvait dissimulée dans l'épaisseur du mur du chevet (1). Tout proche, mais détachée de l'église, se trouve une galerie supportée par des piliers bas et massifs, dont il est difficile de déterminer la situation.

A la naissance du bassin dans lequel s'étendait la plus grande partie de la ville, se trouve une autre église de la fin du sixième siècle, mais mieux conservée que la précédente, mesurant environ 18 mètres de longueur sur 11 de largeur, composée de trois nefs d'égale longueur

(1) Le tombeau qui existe dans la chapelle formant le bras gauche de la croix pourrait être celui de Gozon, fils du comte de Montaignu, qui contribua à la prise d'Artésia par le comte de Flandre, et qui y mourut et y fut enterré honorablement, disent les historiens des croisades.

terminées chacune par une abside qui n'est point apparente à l'extérieur; la nef centrale, plus élevée que les nefs latérales, est éclairée par un rang de petites fenêtres. La crypte de cette église, tout entière bâtie de main d'homme, en partie comblée aujourd'hui, devait s'étendre sous toute l'église. L'on y pénètre par une porte latérale extérieure qui s'ouvre dans le flanc méridional du monument; le linteau de cette porte est supporté par deux consoles sur chacune desquelles il existe une croix grecque sculptée en relief, et décorée d'une rosace assez ornementée, chargée en cœur d'une croix entourée par un double cordon. Cette rosace partage en deux une inscription grecque, en assez mauvais état, dont je n'ai pu déchiffrer que les mots suivants :

† ANHNETΓXΘH :		.ε...ωΗΘω..
offert)		
Τουπερβυ		ΗΠ..ΙΒΑΙΝΔΙΤΙΞΙΧΕΤ. de l'an 601.

Debout, au milieu d'un fouillis de décombres, sur la pente qui conduit de l'église au centre du bassin, l'on voit une porte construite en assez bel appareil; sur un cartouche placé au-dessus du linteau, se trouvent sculptés une petite croix grecque et le mot *TOYTON*, *celui*. Presque en face, à une petite distance, commence une seconde galerie semblable à celle qui se trouve sur le plateau, mais dans un meilleur état de conservation et d'un travail plus soigné; les panneaux qui garnissent l'étage supérieur sont décorés par d'assez belles rosaces.

Le monument le mieux conservé et le plus remarquable parmi ceux qui existent encore au milieu de ces ruines, est

un magnifique monument sépulcral qui se trouve au centre du bassin, dans la partie inférieure de la ville. Il est sans inscription, car, malheureusement, l'inscription grecque qui était gravée sur l'une des faces du soubassement, est tellement fruste, qu'il m'a été impossible d'en déchiffrer un seul mot. La forme de son entablement et de sa frise en console caractérise les monuments postérieurs au règne de Titus. Ce tombeau, du genre appelé *distéga*, a deux étages : il se compose d'un soubassement, dans lequel est la chambre sépulcrale, surmontée d'un édicule quadrilatère, dont les angles, formés de quatre pilastres carrés, supportent une arcade en plein cintre ; l'on voit sur le voussoir formant la clef du cintre de chacune des arcades, un buste de femme parfaitement conservé. Ce monument est construit en magnifique appareil, la plupart des pierres du soubassement mesurent 2^m, 89 de longueur, sur 1^m,09 de hauteur et 56 centimètres d'épaisseur ; la dalle qui fermait la chambre sépulcrale et que l'on a fait glisser sur un de ses côtés, probablement à l'époque où il a été violé, mesure 1^m,76 de largeur sur 2^m,75 de longueur. A quelques pas de ce monument, on rencontre une espèce de syringe creusé dans le flanc de la montagne, dont l'entrée est précédée d'une cour en forme de fer à cheval entièrement taillée dans le massif du rocher. La porte d'entrée est au milieu de la façade, taillée verticalement dans la roche ; cette porte, dont le bandeau est absolument nu, s'ouvre sur une galerie qui se dirigeait vers l'extérieur de la montagne, en suivant un plan incliné à l'horizon ; aujourd'hui en partie comblée, cette galerie sert d'écurie aux Yézidieh, qui y renferment leurs bestiaux.

Ce syringe peut aussi bien avoir été creusé par des Phéniciens que par des Égyptiens, peut-être par les deux à la fois, car il règne, dans une partie de la galerie, une banquette qui semble disposée pour recevoir les cadavres. Tout

à l'entour, sont également creusés dans le massif de la montagne des façons de puits qui devaient servir pour les sépultures, et dont les Yézidieh ont fait des citernes pour abreuver leurs troupeaux.

Il existe, à la naissance de la déclivité de la montagne par laquelle l'on arrive dans le Djoumich, un tout petit bain arabe, presque intact; ce bain se compose de quatre salles, dont deux sont couvertes par d'élégantes coupoles, et les deux autres par des voûtes en barreau. Ce monument rappelle par son élégance les belles constructions de l'époque des Seldjoukides. Du sommet de l'espèce de promontoire où se trouvent les restes d'une tour, se découvre un vaste horizon : vers le sud, le regard s'étend au loin à travers les fertiles plaines de Bilha sur les cimes bleuâtres de l'Anti-Liban; à l'orient, il se promène sur les immenses solitudes du Barriyat-ech-Cham, le désert de la gauche, qui sépare la Syrie de l'Euphrate et se confond au sud-est avec les sables de l'Arabie. Les cimes élevées du Giaour-Dagh, du Djébel-Monça et du Djébel-Akkraà, le Cassius des anciens, arrêtent la vue au nord et à l'ouest, où elles se développent comme un rideau nuancé d'azur et de violet; l'on aperçoit ensuite à l'extrémité de la vaste plaine de l'Hamik arrosée par trois cours d'eau, que les historiens grecs, les historiens francs et Abou'l-Féda nous désignent sous des noms si différents, la ville d'Antioche, Antakieh, avec un lac, le Bahr-al-Abiad, la mer Blanche, l'Ufremus des anciens. On voit distinctement, du haut du promontoire de la tour, l'arc formé par la chaîne de l'Amanus et par celle du Bargylus, Djébel-Ansarièh, qui court directement au sud, pour se terminer en face d'une grande coupure située entre Tortose et Tripoli. Antioche se trouve réellement à l'extrémité de la flèche de l'arc, dont la chaîne du Djébel-Sama'âne forme la corde, et au centre de laquelle sont les ruines de Baraâd.

On conçoit aisément que la possession d'une ville située dans une position aussi forte, dominant au loin une partie de la Haute-Syrie, dut être vivement disputée entre les chrétiens et les musulmans ; car, située sur les confins de leurs possessions respectives, elle était pour les uns comme pour les autres un poste important, d'où l'on pouvait facilement surveiller les mouvements de l'ennemi. L'art venant en aide à la nature en avait fait, d'ailleurs, l'une des places les plus fortes de la Syrie : « Hoc comperto, dit Albert d'Aix (1), Robertus de Flandria assumtis secum viris cautissimis, Rotgero de Roscit, Gozelone filio comitis Cunonis de Monte-Acuto, cum mille loricatis, ab exercitu exurgens, ad Artesiam descendit, civitatem muro, mœnibus et præsidio turrito munitissimam.... »

Aussi voyons-nous, à partir du jour où le comte de Flandre s'en empara, les plus illustres guerriers parmi les Croisés, ainsi que parmi ceux de l'Islam, faire tous leurs efforts pour en conserver la possession. Tancrède, régent de la principauté d'Antioche, en l'absence de Bohémond, la disputa vivement contre Redouan, sultan d'Alep, et finit par l'en chasser (2).

Les descriptions que nous ont laissées les historiens francs et les historiens ou chroniqueurs orientaux de la ville d'Artésia ou Artha, correspondent en tous points aux ruines connues aujourd'hui sous le nom de Barad ou Baraâd ; en effet, là se trouve cette plaine rocailleuse dont parle Raoul de Caen, écuyer de Tancrède (3), dans laquelle on pouvait voyager à cheval, mais non au galop, et où, si l'on s'y aventurait à la course, ni sabot ni fer ne pouvaient garantir

(1) *Historia Hierosolymitana*, Albert d'Aix, lib. III, ch. xxviii, collect. Bougars.

(2) *Gesta Tancredi*, etc., Raoul de Caen, ch. clv et clvi, collect. Dom Martenne.

(3) Eifen.

les pieds des chevaux contre les dures aspérités du rocher, sur lequel cheval et cavalier devaient inévitablement se briser. Ces chemins, dans lesquels les courriers du prince d'Antioche aperçurent l'armée d'Yalgazi divisée en trois corps, sont tracés dans des montagnes et des vallons inaccessibles même aux bêtes fauves (1).

Cette vaste église, en forme de croix latine, doit être la cathédrale des évêques d'Artésia, dont le premier fut sacré pendant les fêtes de Pâques de l'année 1099, par Daimbert, patriarche de Jérusalem, à la prière de Bohémond, qui avait obtenu l'érection d'un siège épiscopal (2); la forte tour qui domine le Djoumèh, et qui n'est accessible que par un seul côté, ne peut être que cette tour de l'évêque, dont parle Gauthier le chancelier (3), dans laquelle Roger, prince régent d'Antioche pendant la minorité de Bohémond II, fit transporter dans la nuit qui précéda la bataille qu'il livra à Yalgazi, prince de Maridin et d'Alep, dans le lieu appelé le champ du sang et où il perdit la vie, les objets précieux qui se trouvaient et dans la ville et dans le camp. Enfin où trouver autre part un emplacement qui réponde aussi exactement à celui où devait se rencontrer le champ du sang que les plaines du Djoumèh? Quelles sont les ruines, parmi celles où l'on a jusqu'à ce jour voulu identifier Artésia, où l'on retrouve des restes de bains arabes, des monuments de l'architecture sarrasine confondus avec des restes de monuments chrétiens et païens? Il ne faut pas oublier que Nair Eddin s'empara, en 1147, d'Artésia qui demeura, depuis cette époque, entre les mains des Atabeks d'Alep, qui y venaient souvent, et que Sélah Eddin lui-même visita cette ville en

(1) *Antiochena bella*, Gauthier le chancelier, pars secunda, cap. vi, collect. Bougars.

(2) *Historia belli sacri*, Guillaume de Tyr, cap. Mabillorum, t. I, Musée ital., p. 231.

(3) *Antiochena bella*, Gauthier le chancelier, pars secunda, cap. iv.

1188, ce qui explique la construction de ces divers édifices, bains et château.

Abou'l-Féda appelle bataille du Champ du sang la bataille de l'Afrine, ce qui est un autre motif de croire que les ruines qui existent à Barad, tout proche de cette rivière, sont réellement les restes de la ville d'Artésia.

En 513 (1119), dit-il, bataille entre les Francs et Yalgazi dans le territoire d'Alep. Les Francs se retirent, laissant beaucoup de morts et de prisonniers. Le prince d'Antioche Sageal (Robert) resta parmi les morts. Yalgazi, animé par cette victoire, s'empara aussitôt de Zerdeniah et d'Artha. Cette bataille s'était donnée près de l'Afrine au milieu de rebi premier (fin juin). Les deux vers suivants furent composés à cette occasion :

Ordonne ce qu'il te plaira, ta parole sera remplie; car tu partages avec le Créateur notre confiance.

Le Koran a triomphé par ton appui et l'Évangile pleure la mort de ses enfants.

فيها اي سنة ثلث عشر وخمسةماية كانت وفعته بين ايلغازي بن
ارتق وبين الفريح بارض حلب فهزم الفرنج وقتل منهم عدة
كثيرة واسر عدة وكان فيهن قتل سرجال صاحب انطاكية ثم سار
ايلغازي وفتح عقيب الواقعة الاشار وزردنا وكانت الواقعة في منغصب
ربيع الاول عند عقربين وحمادح ايلغازي به هذه الواقعة

قد ماتشا فقولك المخبول وعلكم بعد الله التعويل
واستبشر القران حين نصرته وبكى لفقد رجاله الانجيل

Le Nabr-al-Afrine, ainsi que je l'ai déjà dit, partage en deux la plaine du Djoumèh, et, bien que Gauthier le chancelier (1) parle du manque d'eau qu'éprouvèrent les troupes

(1) *Bella Antiochena*, pars secunda, cap. II.

du prince d'Antioche, son texte n'est point en contradiction avec celui d'Abou'l-Féda ; car pendant les mois d'été cette rivière se trouve réduite à un mince filet d'eau qui serait loin de pouvoir suffire aux besoins d'une armée composée en grande partie de cavalerie.

Après avoir examiné les diverses ruines qui se trouvent à Barad ou Baraád, leur situation dans une chaîne de montagnes qui se prolonge jusqu'à Marasch (Marésie), d'où nous savons que les Croisés se portèrent sur Artésia (1), leur proximité du Djoumèh, arrosé par le Nahr-al-Afrine, leur position par rapport à Antioche, dont elles ne sont éloignées que d'environ quinze lieues, distance qui, d'après les historiens, séparait Artésia de cette ville; après avoir comparé la topographie de ce pays avec les descriptions que les historiens francs, ainsi que les historiens orientaux, nous ont laissées d'Artésia, je n'hésite pas un seul instant à identifier ces ruines avec celles de cette ancienne ville. J'ai l'honneur de joindre à ce court exposé la copie de quelques plans, croquis et dessins que je dois à l'obligeance de mes compagnons de voyage.

Agréer l'hommage du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Président,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

H. DE FONCLAYER.

(1) Albert d'Aix, *Historia Hierosolymitana*, lib. III, cap. xxviii. — Guillaume de Tyr, *Historia rerum in partibus transmarinis*, lib. IV, cap. vii.

Lettre de M. DE FONCLAYER à M. A. DEVIN, Préfet apostolique et Visiteur de la Mission de Syrie et d'Égypte, à Beyrouth.

Collège d'Antoura, le 6 août 1873.

MONSIEUR LE VISITEUR,

Je viens, mais un peu tard, terminer la description sommaire que j'avais eu l'honneur de vous adresser, il y a déjà quelque temps, du groupe de montagnes connu sous le nom de *Djébel-Sama'âne*. Notre nouvelle Mission d'*Akbès* se trouvant dans le voisinage de cette contrée, j'ai pensé vous intéresser en vous faisant connaître : l'état physique, les populations, les productions et l'agriculture en usage dans un pays qui forme l'un des plus vastes districts du Vilayet d'Alep.

Ce groupe de montagnes qui mesure en moyenne 499 mètres 20 centimètres de hauteur, et 95 kilomètres de largeur en tout sens, est formé par l'extrémité de l'un des nombreux chaînons Tauriques qui sillonnent cette partie de la Syrie appelée par les Grecs *ἡ ἄνω Συρία*, *Syrie supérieure* (1). Par son extrémité septentrionale, le Djébel-Sama'âne se rattache à l'un des rameaux du Taurus, connu aujourd'hui sous le nom de *Giaour-Dagh*; des autres côtés, il est borné par les bassins de l'Oronte et les nombreuses vallées qui entrecourent les plaines surhaussées d'Alep. Ses versants occidentaux, désignés parfois sous le nom d'*Amgouli-Dagh*, sont assez rapides du côté de la vallée du *Djournèh*, au milieu de laquelle serpente le *Nahr-al-Afrine*; mais ses pentes vers l'orient

(1) Strabon, p. 133, 692, 742, 749, 750 et 754.

sont plus inclinées et ont une faible élévation au-dessus des plaines immenses bordées par l'Euphrate. On y reconnaît la trace des feux souterrains qui, à une époque très-ancienne, ont été l'agent principal de sa construction actuelle. Ces feux ont dû se manifester par des épanchements de matières qui ont couvert toute la contrée d'une nappé ignée, ne laissant que de faibles traces de cratères. Les trachytes, en se refroidissant, ont sans doute éprouvé dans leur retrait des fissures analogues à celles qui se manifestent dans un terrain argileux qui sèche, et l'infiltration des eaux, ainsi que la désagrégation de la roche, ayant augmenté ces fissures, elles sont devenues les innombrables vallons que l'on y rencontre. Un caractère constant se fait remarquer dans le soulèvement qui a produit ces montagnes: c'est celui de la direction de toutes leurs crêtes vers l'orient. La pierre y est d'une brèche calcaire, grise, blanche, compacte, un peu cristalline, sonore, très-riche en coquillages et facile à travailler; aussi cette roche, qui est presque aussi belle que le marbre, a-t-elle été employée dans tous les monuments anciens. Vue d'ensemble, cette contrée paraît comme une terre élevée et continue, quoiqu'elle soit déchirée par des vallons assez resserrés qui affectent des directions indéterminées, et dont quelques-uns ont plusieurs kilomètres de long. On y trouve un grand nombre de grottes et de cavernes qui ont été habitées dans les temps anciens, et qui servent aujourd'hui d'étables pour les troupeaux pendant la mauvaise saison.

Au premier aspect, ainsi que je l'ai déjà dit, le Djébel-Sama'âne forme un ensemble triste et sévère; son sol, dur et pierreux, dépouillé de ses forêts par une ancienne destruction, décomposé à sa surface par les eaux pluviales, n'est recouvert que d'une mince couche de terre végétale qui ne produit que de chétives moissons. Une végétation maigre et rare y pousse à regret; il semble que rien ne

puisse s'y épanouir, ni s'y développer pleinement; tout y est sec, petit ou malingre; c'est la nature affamée sous son vêtement de deuil. Les sources y sont rares et peu abondantes, aussi la sécheresse est extrême, et pendant une bonne partie de l'année la campagne paraît avoir été comme brûlée par un incendie ou dévorée par une armée de sauterelles. En un mot, ces solitudes, à peine visitées par des troupeaux de chèvres et de moutons, offrent partout aux regards un aspect monotone et désolé.

Placé au centre de la Haute-Syrie, dont la position avantageuse comme point intermédiaire entre l'Europe et l'Asie avait appelé une population active et intelligente, le Djébel-Sama'âne a été, comme tous les pays environnants, riche et fécond en biens matériels de toutes sortes; mais, ainsi que toutes les contrées placées à l'occident de l'Euphrate, il a subi les conséquences de tous les événements qui ont modifié l'Orient. Ce fut principalement à l'arrivée des Turcs Seldjoukides, que ces conditions prospères durent changer; car, afin de rendre la Syrie inhabitable pour ses défenseurs, ces conquérants détruisirent les villes, comblèrent les canaux et les puits, arrachèrent les arbres, incendièrent les forêts partout où ils passèrent; des provinces qui, quelques années auparavant, nourrissaient des milliers d'habitants, ne purent plus subvenir qu'à l'existence de quelques familles.

Cependant, cette terre qui semble aujourd'hui à la première vue une des moins favorisées du ciel, offre, malgré son aspect sauvage et primitif, malgré sa tristesse calme, des beautés pittoresques et des richesses naturelles qu'on ne saurait soupçonner. Ce qui y surprend et charme sans cesse, c'est cette variété de sites extraordinaire et cette chaude lumière qui la revêt d'un éclat splendide. Jamais contraste n'a été plus frappant et plus subit: tantôt des masses de rocs où nulle herbe ne verdoie, mais dont les teintes violacées qui leur sont propres brillent au soleil comme du

métal en fusion ; tantôt d'étroits vallons dont l'un des versants est nu, décharné et stérile, tandis que les flancs ravinés de l'autre sont couverts de halliers verdoyants, pendant qu'au fond, les rochers et les cailloux font place à une terre assez humide pour donner naissance à une végétation relativement abondante qui répand l'ombre et la fraîcheur ; tantôt des terres sèches qui rendent à peine la semence que le laboureur y dépose ; tantôt d'immenses terrains gras et argileux tout couverts de froment, de maïs, d'orge et de doura ; tantôt des plaines de sables, arides et silencieuses, où quelques plantes desséchées et des herbes épineuses apparaissent seules de loin en loin ; tantôt des plateaux ondulés entièrement incultes, où croissent après la saison des pluies, sans connaître la protection de l'ombre, ni de la fraîcheur de la rosée, des fleurs aux mille couleurs, des touffes de plantes aromatiques, et où, vers la fin de mars, un gazon fin et rare étale çà et là ses petites touffes dans les intervalles des pierres formant des passages excessivement recherchés qui, si l'on en croit les bergers de la montagne, sont si nourrissants, que les bestiaux les plus maigres qu'on y mène paître deviennent gras au bout de quelques semaines. Cette herbe possède encore, d'après ces mêmes bergers, la propriété de rendre fécondes les brebis, qui presque toujours, lorsqu'elles s'en nourrissent, mettent bas deux agneaux à chaque portée.

Avec une nature aussi opulente et des terres toujours fertiles, malgré l'abandon où elles demeurent, il serait possible de rendre à cette contrée son ancienne prospérité ; mais les populations, que la conquête en a rendues les maîtresses, préfèrent y mener la vie facile des anciens peuples pasteurs, et continuer ainsi, sans s'en douter, à la dévaster de plus en plus. Ce qu'elles demandent, ce sont des pâturages pour leurs troupeaux ; moins l'agriculture enlève d'espace au désert, plus elles se croient riches. Une

luxuriante végétation y couvre encore aujourd'hui les rares endroits où la vaine pâture, ce fléau perpétuel de l'Orient, est interdite; ainsi l'on voit, tout proche des ruines du cœnobium de *Klôtèh*, une magnifique futaie de chênes verts, de sycomores et de kharoubiers qui a pu librement se développer sous la protection du sanctuaire musulman de *Schéïkh-Kassab* auquel elle appartient à titre de *wakouf*, et dans laquelle l'introduction des troupeaux est sévèrement interdite.

Une régularité remarquable existe dans la température des deux saisons qui s'y partagent l'année. La saison des pluies commence dans les premiers jours de novembre; mais le temps ne devient humide, les pluies abondantes et continuelles, que pendant les mois de décembre, de janvier et de février; quelquefois même il arrive que la neige couvre durant quelques semaines le sommet du *Djèbel-Barakat*. Après les dernières pluies, ou pluies tardives, qui tombent en mars et avril, commence l'été; le ciel y est alors généralement très-pur, de cette admirable transparence qui caractérise l'atmosphère des pays méridionaux. On éprouve à cette époque, dans certains vallons, des chaleurs aussi accablantes que celles de l'Égypte, pendant que la température des plateaux supérieurs est constamment rafraîchie par une brise tonique imprégnée des vivifiantes émanations de la mer: on dirait que deux climats différents y sont en lutte l'un contre l'autre (1). Pendant cette saison, la vue y est plus belle que jamais: vers le sud, le regard s'étend au loin à travers les fertiles plaines *Rihha*, sur les cimes bleuâtres de l'Anti-Liban; à l'orient, il se promène sur les immenses solitudes du *Barriyat-ech-Scham*, le désert de la gauche, qui séparent la Syrie de l'Euphrate,

(1) La température moyenne par année est, sur les plateaux, de 15 degrés Réaumur.

et se confondent ensuite au sud-ouest avec les sables de l'Arabie. Les cimes élevées du *Giaour-Dagh*, du *Djébel-Mouça* et du *Djébel-Akkraá*, le mont Cassius des Anciens, arrêtent la vue au nord et à l'ouest, où elles se développent comme un vaste rideau nuancé d'azur et de violet. Ces grands horizons, aux heures du soir, sont pleins d'un charme qui attire et fait rêver, surtout lorsque le soleil, se couchant derrière la chaîne dentelée de l'Amanus en couronnant de ses derniers rayons les sommets du *Djébel-Akkraá* (1), éclaire vaguement les plaines vides de l'*Amouk* et du *Djournèh* de ses rayons obliques que reflètent les eaux du lac d'Antioche déjà ensevelies dans l'ombre.

Ainsi que dans le nord de la Syrie, la marche des vents y est très-régulière. Vers l'équinoxe d'automne, le vent dominant est le nord-ouest qui dure jusqu'en novembre, alternant quelquefois avec le vent d'est. Ces vents sont remplacés par le nord, l'ouest et le sud-ouest qui règnent de novembre en février ; les Arabes appellent ces deux derniers *Abou-Ma'tar*, pères de la pluie. En mars, paraissent les pernicious vents du sud, *K'hamstn*, qui brûlent et dessèchent la campagne ; ces vents soufflent ordinairement par périodes de cinq jours ; les vents d'est qui leur succèdent continuent jusqu'en juin où s'établit le vent du nord.

Les populations qui habitent le Djébel-Sama'âne n'appartiennent pas à la même race : elles se composent d'une population extraordinairement mélangée, sortie, par suite des révolutions incessantes dont la Syrie a été l'éternel théâtre, de presque toutes les races asiatiques ; d'*Arabes-Syriens*, amalgame de divers peuples, dans les veines desquels coule très-peu de sang arabe, et des tribus des *Karabasch* et des *Cherawanlié*, venues du Khourdistan, qui

(1) Haut de 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer.

appartiennent à la peuplade des *Yézidieh*. A l'encontre des Arabes syriens, les *Yézidieh*, sur l'origine et la théogonie desquels j'espère pouvoir bientôt donner quelques éclaircissements, ne se sont jamais mélangés avec les populations au milieu desquelles ils vivent, leurs idées religieuses ayant toujours été un obstacle sérieux à toute espèce de fusion.

Les *Arabes syriens*, que l'on désigne quelquefois sous le nom d'*Arab ed dirah*, *Arabes des terres cultivées*, occupent, sur les versants orientaux et méridionaux du Djébel-Sama'âne, les villages de *Badjarsina*, *Caphar-Bassine*, *Caphar-Daël*, *Dirét-Azé*, *Haouare*, *K'keubtrâne* et le *Kala'ët-Sama'âne*. Ces villages, dont la population réunie est tout au plus de deux cent onze feux, sont un composé de misérables maisons et de huttes informes placées çà et là sans ordre, séparées par des tas d'immondices, au milieu desquels jouent toute la journée des enfants nus, mêlés aux chèvres, aux moutons, aux poules et aux chiens, ou entrecoupées par de grandes fosses qui deviennent de véritables cloaques à l'époque de la saison des pluies. Ces maisons et ces huttes, dont le plus grand nombre a tout au plus 6 mètres de hauteur, et où l'air et la lumière n'entrent que par la porte, car elles sont à peu près privées de fenêtres, sont construites en pierres sèches cimentées à l'intérieur avec une sorte de terre argileuse; une aire en terre battue y tient lieu de toiture. L'intérieur de ces habitations répond à l'extérieur : on y entre habituellement de plain-pied dans une pièce unique, ayant la terre nue pour tapis ; pour meubles, quelques bahuts antiques et d'énormes jarres en terre, armoires et magasins de la famille ; hommes et bêtes, y compris les volatiles, vivent pêle-mêle dans ces réduits sans nom. Les rares habitations des gens aisés, terminées en terrasses entourées d'un parapet de deux ou trois pieds de hauteur, percé de nombreuses ouvertures, sont, ainsi que leurs dépendances, entièrement bâties en pierres

de taille. Ces maisons se composent d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage percé de plusieurs fenêtres, qui est réservé pour les femmes. Elles sont généralement bâties au milieu d'une cour, et suivies d'un verger enclos par des *cactus opuntia*, dans lequel croissent à l'aventure des pommiers, des noyers, des mûriers, des abricotiers, des grenadiers, des pistachiers, des figuiers, des rosiers, des myrtes, des jasmins et diverses plantes odorantes. Les terrains qui environnent ces villages seraient fertiles sur plusieurs points, si les habitants, moins exposés à être pressurés, pouvaient jouir paisiblement du fruit de leur labeur ; mais le sultan Sélim I^{er}, s'étant réservé, à l'époque de la conquête de la Syrie, pour lui et ses successeurs, à titre de fief immédiat, la propriété de toutes les terres, il n'existe pour les habitants aucun droit de propriété foncière, ils ne sont guère que les fermiers de la famille ottomane ; plus ils paraissent dans l'aisance, plus ils sont imposés, de sorte qu'ils sont contraints, pour jouir de quelque repos, de se réduire au plus strict nécessaire, en un mot, de vivre dans un état de gêne bien voisin de l'indigence.

Ces Arabes syriens sont robustes et d'une taille moyenne, ils ne dépassent pas 1^m,75 ; leur figure est longue, fortement caractérisée et brunie par le soleil ; leurs yeux sont noirs, pleins de vivacité, leurs dents d'une éclatante blancheur et leur barbe courte et noire. La barbarie qui a pesé pendant des siècles sur ces populations a insensiblement éteint en elles les principes même qu'elles tenaient de la nature. Leurs mœurs sont loin d'être irréprochables, et il n'est pas douteux que la corruption ne se répande tous les jours de plus en plus parmi elles ; rudes et grossiers, leur ignorance est extrême : bien peu savent lire le Koran et encore moins le comprendre ; la langue qu'ils parlent est vulgaire et corrompue, elle s'est ressentie de leur décadence. Bien que contraires aux chrétiens, qu'ils sont loin de considérer

comme leurs compatriotes, ils les traitent cependant avec assez de bienveillance, mais en cela ils sont déterminés par l'intérêt, ou par la crainte des puissances chrétiennes.

Les tribus des *Yézidieh*, des *Karabasch* et des *Cherawanlié*, dont je m'occuperai plus spécialement, forment la majeure partie de la population du Djébel-Sama'âne. Les *Cherawanlié* sont cantonnés sur les plateaux supérieurs et dans les vallons; les *Karabasch* habitent de préférence le *Djournèh* et les pentes qui regardent cette vallée. Répandues sur un espace considérable, ces deux tribus, qui forment environ trois cent quarante tentes, habitent les villages ou campements de *Bâchamra*, *Barade*, *Bassoufâne*, *Beurdj-Kéï*, *Beurdj-el-K'Kasse*, *Caphar-Nâbo*, *Keubachîne*, *Kimmare*, *Kokaba*, *Phapheurtime*, *Sog'hanèh*, *Sorkeunga*, *Yâètre*, *Zoug-el-Kabire*, *Zoug-el-Sag'hire* et *Scheïkh-el-Deïr*, où réside leur émir. Bien qu'elles aient renoncé à la vie nomade pour se livrer à la culture de la terre et à l'élevé du bétail, une partie assez considérable de la population vit sous des tentes et change une ou deux fois par an de quartiers, pour trouver, selon la saison, des sites plus agréables, ou pour être toujours présente sur le lieu des travaux. Les pâturages occupent, chez les *Yézidieh*, un espace beaucoup plus étendu que les terres cultivées; cependant, le nombre d'habitants des villages est en réalité plus grand que celui de ceux qui n'ont point entièrement renoncé aux habitudes nomades de leurs ancêtres. Leurs villages et leurs campements sont généralement établis parmi les ruines des villes anciennes, les nécropoles et les restes des *cœnobium* disséminés sur ce territoire. Là, ils dressent leurs tentes noires composées d'un tissu grossier de poils de chèvres et de chameaux, dans l'intérieur des édifices encombrés de blocs de pierre, de tambours de colonnes, de chapiteaux, véritable chaos, au milieu duquel on a toutes les peines du monde à

marcher et à se reconnaître; toutefois, la rigueur du climat les contraint d'habiter pendant la saison des pluies les maisons antiques respectées par le temps, ou des cabanes construites avec un mélange de pierres, de terre et de paille hachée, défendues par des enclos bordés d'épines. Ces tentes, de forme oblongue, sont généralement hautes et spacieuses; quelques-unes, celles des émirs et des scheiks entre autres, ont jusqu'à 15 mètres de longueur; la charpente en est formée de lattes, et l'air y circule au travers d'un treillis de roseaux qui les entoure; l'intérieur en est divisé en divers compartiments par des tapis suspendus à la charpente. Le compartiment dans lequel se tient habituellement l'émir, qui se trouve à l'une des extrémités de la tente, est garni de nattes en paille; une rangée de coffres coioriés, constellés de clous à tête de diamant et cerclés de fer, règne en guise de console sur le pourtour de cette espèce de divan; tout autour sont attachés aux parois des pistolets à la crosse ciselée d'argent; de longs fusils à pierre, au canon damasquiné, cerclé d'argent et à la crosse incrustée d'ivoire et d'argent, des yatagans, des cimenterres à la poignée d'ivoire; des *beïth-el-féchak*, ceintures brodées, en cuir, où l'on met la poudre, le plomb et les balles; des selles brodées, des *es-sintèh*, grands cabarets en cuivre, qui servent de table, pour manger; des *skamlèh* incrustés de nacre, escabeaux sur lesquels on place des *es-sinièh*; des *zarf*, soucoupes en cuivre ou en argent sur lesquelles on sert les *findjane*, tasses à café. Dans un coin, caché par un rideau, formant comme une petite garde-robe, se trouvent empilés les matelas et les couvertures de soie ou de coton dont on les recouvre. Les ustensiles de ménage, tels que les bouilloires, cruches, aiguières, casseroles, chaudrons, lampes, corbeilles, chandeliers, *zèzmieh*, grands flacons en cuir pour transporter l'eau à boire; *delou*, seaux en cuir pour puiser l'eau; *éjrar*, jarres en terre où l'on

conserve l'huile, le beurre, la farine, etc., sont distribués dans les autres compartiments. Les tentes des cultivateurs et des pasteurs sont moins vastes; on n'y voit pour tout meuble qu'une natte pour se coucher ou s'asseoir, quelques vases de terre ou de cuivre, une espèce de moulin à bras, un mortier, des lampes et des plaques de fer sur lesquelles on cuit le pain. Ces tentes sont commodes, ne ressemblent pas à des demeures temporaires et ne donnent nullement l'idée d'un campement de tribus errantes; l'on peut cependant les démonter en un instant et les charger sur des mulets ou sur des chameaux.

Les mœurs et les coutumes de ces tribus diffèrent de celles du gros de leur nation établi dans le Khourdistan et dans l'Al-Djézirèh, dont elles sont séparées depuis plusieurs siècles, et auxquelles leurs idées religieuses seules les rattachent. Quoique fort éloigné de la perfection, leur caractère est supérieur à celui des autres peuplades établies dans la haute Syrie. Ils sont hospitaliers, obligeants et gais; leurs manières sont franches et ouvertes, et ce qui est fort rare en Orient, l'on peut presque toujours croire à leur véracité. Tous sont remarquablement vigoureux, hardis et actifs; ils vivent entre eux en bonne intelligence. On leur accorde même une certaine droiture naturelle que n'a pu leur enlever l'état d'oppression sous lequel ils ont gémi pendant tant de siècles; mais, par contre, il les a rendus irritables et quelque peu ombrageux. On leur reproche un amour excessif du gain qui semble être leur passion dominante.

On retrouve chez eux la taille svelte et élevée, le teint blanc, les grands et beaux yeux, le nez aquilin, la physionomie fine et intelligente particulière aux peuples d'origine iranienne. Chez les femmes, la taille a des formes moins sveltes et plus arrondies; le visage est plus court, plus plein; les cheveux sont noirs et bien fournis; les yeux, noirs aussi, sont grands, bien fendus et pleins d'expression.

Leur costume est d'une extrême simplicité. Celui des hommes se compose d'une chemise sans col, dont les manches longues et larges peuvent, lorsqu'ils les relèvent pour travailler, venir s'attacher derrière les épaules; d'une robe ou tunique assez courte qui s'ouvre par devant et s'ajuste au corps à l'aide d'une ceinture, à laquelle ils suspendent un sac en cuir renfermant un briquet, des pierres à feu et de l'amadou; ils passent dans cette ceinture un couteau large, recourbé et pointu, renfermé dans une gaine; ils jettent par-dessus le tout une espèce d'*abagah* (1). En hiver, ils portent sous leur chemise un large caleçon et remplacent l'*abagah* par une camisole ou paletot en peau de mouton, dont la partie corroyée est en dehors. Une longue chemise en toile blanche, retenue autour du corps par une ceinture en cuir, forme tout le vêtement des bergers et des jeunes gens lorsqu'ils vont travailler dans la campagne pendant la belle saison. Leur coiffure, qui diffère de celle des Arabes, consiste en un bonnet persan en feutre gris, de forme basse, qu'ils lient autour de la tête avec un mouchoir blanc ou de couleur. Leurs chaussures, ainsi qu'on les porte généralement dans toute la Syrie, se composent de souliers rouges ou noirs relevés en pointe, de sandales en cuir et de petites bottes molles. L'émir et les schéïks remplacent la robe courte par une *antéri* (2) en étoffe fine, retenue autour du corps par une ceinture de soie. Ces derniers, lorsqu'ils montent à cheval, portent un large pantalon, des bottes à la houssarde, en cuir rouge, ou des espèces de guêtres qui viennent s'attacher au bas du pantalon, un gilet avec un rang de nombreux boutons, une veste courte toute chamarrée d'ornements en soie pareils à des hiéroglyphes, dont

(1) Capote en crin ou en laine, sans manches ni capuchons.

(2) Espèce de robe de chambre qui, se croisant sur la poitrine, est fixée sous le cou par trois boutons.

les longues manches, fort étroites, sont ouvertes jusqu'au-dessus du coude; et, selon la saison, un grand manteau blanc ou noir. Une large ceinture en soie, à franges, maintient autour de leur taille une paire de pistolets et un poignard. Ils ne sortent jamais sans porter en bandoulière un de leurs longs fusils, ainsi qu'un cimeterre dont le fourreau est garni d'ornements en argent niellé.

Les femmes et les jeunes filles, qui sont presque toutes d'une beauté remarquable, ne se voilent jamais, portent des chemises, des caleçons blancs serrés à la cheville, et par dessus le *zaboun*, colorié pour les jeunes personnes, qui paraissent avoir une grande prédilection pour les couleurs vives, et blanc pour les femmes mariées. Ce *zaboun* est une robe courte, fendue par devant, serrée autour des reins par une ceinture ornée de pièces d'argent ou de cuivre; elles remplacent souvent le *zaboun* par une jupe blanche fort courte, sur laquelle elles portent un corset en velours ou en étoffe noire, retenu sur les épaules à l'aide de petites bretelles de la même couleur. Elles laissent flotter leurs cheveux, dont elles ont le plus grand soin; mais le plus souvent elles les nattent en une infinité de tresses dont les bouts, qu'elles garnissent avec des rubans rouges ou avec des pièces de monnaie, descendent presque sur leurs talons. Leur coiffure se compose d'une petite calotte qu'elles portent fort coquettement sur l'oreille, autour de laquelle elles roulent des mouchoirs aux couleurs éclatantes, chargés de pièces de monnaie et de grains d'ambre ou de verre. Les jeunes personnes ont le col découvert, orné de colliers faits avec des pièces de monnaie, des grains d'ambre, de corail ou de verre. Les femmes d'un certain âge le couvrent avec un mouchoir blanc, croisé sous le menton, et qui vient se rattacher sur la tête, où il est retenu par un *agal*, cordon de laine; toutes portent des bracelets d'argent ou de métal rivés au poignet, qu'elles ne quittent que lorsqu'ils se brisent.

Ces tribus vivent assez sobrement : leur nourriture consiste principalement en galettes de froment, de doura et d'orge, en riz, fromage, beurre, lentilles, fèves, lait doux et aigre. Des fruits, tels que les noix, les figues, les raisins, les amandes, les abricots, les concombres et les pastèques, entrent également dans leur alimentation. La viande est un mets dont le peuple ne se nourrit pas journellement ; leur mets de prédilection consiste en une sorte de potage, composé avec du fromage blanc, des oignons ou de l'ail coupé en menus morceaux, et le tout délayé dans un lait excessivement gras. Les liqueurs fermentées, ainsi que le vin, ont pour eux un grand attrait. Leur pain et leurs galettes, qu'ils cuisent de diverses manières, sont faits d'une pâte sans levain ; les bergers et les gens peu aisés les cuisent habituellement entre deux brasiers de fientes d'animaux allumées, qui brûlent d'un feu lent ; la mie de ce pain est fort bonne quand on la mange le jour même, mais la croûte en est noire et brûlée, et conserve l'odeur de ce qui a servi à la cuire. Ils emploient des moyens moins primitifs dans les villages et campements : là, ils placent autour de leur foyer, qui consiste en un trou de quelques pieds de diamètre creusé au milieu de la tente ou de l'habitation, quatre ou cinq grosses pierres sur lesquelles ils mettent une plaque de fer fort mince, ronde, de 50 centimètres de diamètre environ ; lorsqu'elle est chaude, ce qui est bientôt fait, ils y étendent une galette fort mince qu'ils placent, après la cuisson, entre les pierres, près du feu, afin de la rendre un peu croquante. Depuis quelque temps, ils se servent également dans les villages d'une espèce de four appelé *tannour*. Ce four, construit en terre glaise, a la forme d'une cruche en grès, ouverte par le haut. Lorsqu'il est bien échauffé par le feu qu'on y allume au milieu, on applique la pâte par l'ouverture contre les parois intérieures, à l'aide d'un énorme tampon en cuir ou en toile ; elle est très-bien cuite au bout d'un

instant et se détache alors mince et déliée comme une gaufre.

La polygamie existe chez les Yézidieh, ainsi que chez presque tous les peuples orientaux. Toutefois leur loi religieuse et les anciennes coutumes de la nation ne leur permettent de reconnaître comme légitime qu'une seule femme : la première. Les émirs et les schéïks ont habituellement des femmes de seconde classe ; une jeune Yézidieh se vendant un prix assez élevé, les gens du peuple sont contraints de se contenter d'une seule femme. Aussi la naissance d'une fille est-elle regardée chez eux comme un heureux événement destiné à augmenter le bien-être des parents. Quoique les femmes soient pour eux une véritable marchandise, dont on hérite comme d'une propriété, leurs unions naissent souvent d'un attachement sincère, car les femmes et les filles jouissent d'une grande liberté et peuvent se montrer partout sans que personne y trouve rien à redire. Ces femmes, qui passent pour d'excellentes ménagères, sont très-laborieuses et fort adroites à toutes sortes d'ouvrages ; elles tissent des tapis, différentes étoffes de poils de chameaux ou de chèvres et de laine ; il en est même qui vont travailler dans la campagne avec leurs parents ; seules, elles sont chargées du pénible soin d'aller puiser l'eau. En l'absence de leur mari ou de leurs parents, elles reçoivent les hôtes et les traitent avec tous les égards exigés en Orient par les lois de l'hospitalité ; leur charité est universellement louée par tous ceux qui sont au fait de leurs manières.

Étrangers à tous les arts, ainsi qu'à toutes les distractions des peuples civilisés, les Karabasets et les Chera-wanlié ne s'occupent guère que de leurs troupeaux et de la culture de la terre. Ils ne connaissent pas de plus vif plaisir que de se réunir chez l'un d'entre eux, pendant la mauvaise saison ; là, groupés en cercle autour du foyer, ils écoutent,

en fumant le *kalioun* (1), les histoires et légendes que racontent les anciens du village ou du campement. Les sujets de ces récits sont ordinairement les aventures merveilleuses de deux amants, les exploits héroïques des guerriers fabuleux de l'Iran et du Touran, ou de quelques princes des temps modernes, les maléfices et les tours perfides de tel ou tel sorcier et les maux qui en sont résultés.

Leur système de culture est des plus simples : il consiste dans le labourage avec une charrue des plus grossières, qui forme des sillons ayant à peine deux pouces de profondeur, dans lesquels ils jettent le grain ; au lieu d'employer la herse pour le recouvrir, ils promènent une seconde fois la charrue dans le champ ensemençé. Cette charrue, trainée ordinairement par des bœufs, consiste en un timon fixé à une branche d'arbre courbe, à peine façonnée, et dont le coude aigu tourné vers la terre est armé d'un soc fort petit. Le coutre de ces charrues ne fait pour ainsi dire qu'écorcher la terre. Ces cultures, fort espacées dans la haute montagne, y sont presque toujours entourées de murs faits de pierres sèches, afin de les garantir des dommages que pourraient occasionner les troupeaux. En général les terres sont cultivées selon les circonstances, et non appropriées à des cultures particulières d'après leur nature. L'agriculture semblerait avoir fait quelques progrès dans certains cantons, particulièrement dans le Djoumèh, ainsi que dans les terrains avoisinant les villages. Depuis quelque temps on y trouve, dans les régions les plus désertes, des terres où la charrue a passé.

Après les premières pluies ou pluies hâtives, qui sont suivies d'un second été, les habitants du Djébel-Sama'âne sèment le froment qu'ils moissonnent vers la fin de mai ; l'orge, qui remplace l'avoine que l'on ne connaît pas en Syrie, se sème

(1) Pipe à eau des Persans.

en mars et se récolte avant le froment. Les semailles d'été, telles que : le doura, le maïs, le sésame, les fèves, les lentilles, les pastèques, les concombres, le tabac, se font vers la fin de mars après la pluie tardive. C'est aussi à la fin de février qu'ils sèment le cotonnier, dont on cueille jusqu'à trois fois les capsules avant la saison des pluies. La vigne, dont ils laissent ramper à terre les ceps, se taille en février, mais de la manière la plus simple, on se contente d'en raccourcir les plus longues branches; les vendanges se font en septembre. Quant aux arbres fruitiers, ils ne les taillent jamais, les laissant croître en liberté, sans s'inquiéter si cela nuit à la qualité du fruit.

Les Yézidieh jouissent de toutes les terres et pacages qui se trouvent dans le voisinage de leurs villages ou campements, en vertu du *thapou*, concession que le sultan fait à ses sujets sur les terres libres qui se trouvent dans l'empire. Leurs troupeaux, qui avec les produits de leurs terres font toute leur richesse, se composent principalement de chèvres dont les oreilles sont pendantes, les cornes petites, le poil fin et très-long; de moutons de l'espèce appelée *doremba*, qui est remarquable par le volume extraordinaire de sa queue; de bœufs d'un pelage rougeâtre, noir ou blanc, ou mélangé de ces trois nuances, mais d'une espèce fort petite comparée à celle de l'Europe; de quelques chameaux de race bactrienne, couverts d'un poil noir, et d'ânes qui servent de bêtes de somme et de monture. Ces ânes sont presque tous mutilés d'une manière ou d'une autre; en voici la raison : si un âne se permet de visiter par trop souvent les récoltes du voisin ou de toucher à du grain qui ne lui est point destiné, on le punit d'abord par des coups de bâton; mais si, sans tenir compte de l'avertissement, l'âne se rend coupable de nombreuses récidives, on commence par lui fendre l'oreille, puis on la lui raccourcit ensuite au fur et à mesure qu'il commet de nouveaux délits; enfin, après les oreilles, arrive la queue

qu'on lui rogne également s'il devient incorrigible. Il est rare qu'un âne atteigne la vieillesse sans porter de nombreuses marques des fautes de son jeune âge.

Toutes les parties non cultivées de la montagne étant livrées à la vaine pâture, les bergers la parcourent en tous les sens pendant la belle saison; cependant certains villages ont des droits exclusifs, consacrés par un usage immémorial, sur les plaines et vallons avoisinant les ruines de *Baala*, *Banastour*, *Beurdj-H'haïdare*, *V'eudrèh*, *K'Katoura*, *Karabes-Schamsse*, *Klôteh*, *Mouchabbak*, *Beufadèh*, *Seut-el-Roume* et *Snokh'khare*. La vie que mènent ces bergers est extrêmement dure; continuellement exposés à la chaleur du jour et aux fraîcheurs de la nuit, ils ne quittent jamais leurs troupeaux. Comme les bestiaux ne peuvent aller boire dans les puits et dans les citernes, ils sont obligés, pour les abreuver, de remplir au moins deux fois par jour, à force de bras, car il ne s'y trouve aucune poulie, avec des *delou*, comme cela se pratiquait au temps des patriarches (1), les grandes auges en pierre placées autour de ces puits et de ces citernes, ce qui n'est pas une petite fatigue. J'ai retrouvé dans quelques-unes de ces auges des baguettes de kharoubiers, dont l'écorce avait été enlevée en partie, ainsi que Jacob le faisait lorsqu'il gardait les troupeaux de son beau-père Laban (2); — probablement que le berger qui les y avait placées désirait avoir, pour un motif que j'ignore, des brebis foncées et des chèvres tachetées. L'Orient est bien toujours par excellence le pays de la tradition. Afin de se garder contre les attaques des bêtes fauves assez communes dans la partie du pays qui avoisine le Giaour-Dagh, ces bergers sont ordinairement armés de fusils, de poignards, et accompagnés par d'énormes chiens originaires du Khourdistan,

(1) *Genèse*, ch. xxx. — *Exode*, ch. n.

(2) *Genèse*, ch. xix, vers. 37, 38, 39, 40, 41 et 42.

qu'il ne serait pas agréable d'approcher, surtout dans la nuit. Pendant la saison des pluies, l'on parque tous ces troupeaux dans les ruines des anciens édifices, dans les caveaux des nécropoles, ainsi que dans les nombreuses grottes dont la montagne est remplie.

Comme les contrées en grande partie désertes, le Djédel-Sama'âne abonde en animaux sauvages; cependant plusieurs espèces qui s'y trouvaient autrefois ont entièrement disparu. L'on n'y trouve guère aujourd'hui que l'ours noir, *ursus*; l'hyène vulgaire ou rayée, *hyæna*, dont le pelage est d'un gris jaunâtre rayé de noir; le guépard, *felis jubata*, appelé aussi *tigre des chasseurs*; on l'apprivoise facilement et on le dresse pour la chasse des gazelles; le blaireau, *hyrax syriacus*; le chacal, dit aussi *loup doré*: cet animal, qui a environ trente-quatre centimètres de hauteur, ressemble un peu au loup; il paraît former le passage entre le loup et le renard; le sanglier, *sus scrofa*, mais il est moins grand et moins féroce que celui que l'on chasse en France. Les gazelles, *antilope dorcas*, y sont fort nombreuses; ces animaux, si gracieux, si inoffensifs, sont l'image de la prestesse et de la grâce: on les a toujours considérés dans tout l'Orient comme le symbole de la beauté, à cause de la douceur de leur regard, de l'élégance de leurs mouvements et de leurs formes. Les porcs-épics, *hystrix*; les hérissons, *erinaceus*; les fouines, *mustela foina*; les lièvres, *lepus*; abondent dans toutes les parties de la montagne.

Les lézards de toutes les espèces y pullulent; on en trouve d'une prodigieuse grosseur; ils sont tachetés de noir, et ont jusqu'à huit centimètres de circonférence et trente et un centimètres de long. Il en existe une espèce assez rare qu'on ne voit qu'en été, dont la longueur est de cinquante centimètres et la hauteur de quinze; la tête de ces derniers a la forme des serpents, leur robe est verte avec des taches jaunes. On connaît également quatre espèces de serpents venimeux;

une, entre autres, courte et large, dont la morsure tue instantanément.

L'absence des forêts empêche les oiseaux de s'y multiplier ; cependant on voit sur les hauteurs beaucoup d'aigles, d'autours, de vautours, et d'innombrables volées de corneilles, d'étourneaux, de corbeaux ; la perdrix, dite d'Égypte, *katha*, y abonde, ainsi que la perdrix rouge et grise ; la caille, le pigeon, la tourterelle, le coucou, la huppe, le moineau et toutes ses variétés, s'y rencontrent partout.

Les abeilles villageoises donnent un excellent miel.

Je regrette vivement, Monsieur le Visiteur, que les notes que je retrouve dans mon carnet de voyage ne me permettent pas de vous donner une description plus complète du Djébel-Sama'âne ; mais les courses que j'y ai faites, ayant toutes été dans un intérêt purement archéologique et historique, je m'aperçois un peu tard de tout ce qui manque pour donner une topographie exacte de cette contrée.

Veillez agréer, Monsieur le Visiteur, mon bien respectueux et affectueux hommage.

H. DE FONCLAYER.

PROVINCE DE PERSE

*Lettre de M. CLUZEL, Préfet apostolique, à ma Sœur N....
à Paris.*

Khosrova, le 27 janvier 1873.

MA CHÈRE SŒUR,

La grâce de N. S. soit avec nous pour jamais.

Pour cette fois, je vous dirai peu de chose, car j'ai fort peu de loisir. J'étais à Ourmiah, et je me suis rendu ici pour tenir la promesse que j'avais faite à nos Sœurs de venir prêcher une petite retraite aux nombreuses filles de ce village de Khosrova. Elle a eu lieu avec consolation pour nous, et plus encore, je l'espère, pour le cœur de notre bon Maître, si bon, si sensible aux petits services qu'on lui rend. Je serais reparti de suite pour Ourmiah où nous avons beaucoup à faire cette année; mais les femmes de Khosrova ont été jalouses de leurs enfants, et, la retraite de celles-ci finie, elles ont voulu que je leur en prêchasse une à elles-mêmes. Elles ont fait tant d'instances que je n'ai pu m'empêcher de me rendre à leur désir. Je m'en occupe maintenant, et j'espère qu'elle produira aussi quelques fruits agréables et doux au cœur du divin Maître. J'ai autrefois, et plus d'une fois, rendu ce même service à nos Chrétiennes de Khosrova, et nous nous

en sommes toujours assez bien trouvés. Ces petites retraites partielles portent toujours des fruits plus sûrs et plus persévérants que les retraites générales.

Aussitôt cette retraite finie, c'est-à-dire dans huit jours, je repartirai pour Ourmiah, où nous avons beaucoup à faire cette année, comme je vous l'ai déjà dit. Les apparences sont très-bonnes pour le moment; voyons si la récolte spirituelle le sera aussi. Dieu aidant, je vous en rendrai compte un jour avec plus de détail.

La situation matérielle s'est aussi fort améliorée. Il y a bien encore une grande cherté relative; nous ne manquons pas de pauvres, de misères à soulager, mais, en somme, ce n'est rien en comparaison de l'hiver dernier. Seulement le temps est trop beau pour la saison, car les hivers sans neige ne sont pas bons pour la récolte. Or il y en a bien sur les montagnes, mais pas dans la plaine. Nous avons une température de printemps, des jours magnifiques avec un brillant soleil et des nuits plus belles encore. Oh! si les flâneurs de Paris avaient ces beaux jours, et les astronomes ces belles nuits! qu'ils seraient contents! mais nous, nous aimerions bien mieux un demi-mètre de neige sur la terre, une atmosphère plus froide et des nuits moins brillantes; l'état actuel de l'air annonce une sécheresse, un manque de pluie qui sera infailliblement suivi d'une cherté qui pourrait facilement devenir une famine, comme l'année dernière. Mais laissons faire la bonne Providence; elle a encore le temps d'envoyer à notre sol une épaisse couverture de neige pour le réchauffer au besoin et surtout pour l'humecter profondément au printemps. En tout cas, ce sera toujours la sainte volonté de Dieu, à laquelle nous tâcherons de nous soumettre malgré les répugnances de notre nature.

Le 27 novembre dernier, nous avons joui ici du magnifique spectacle de ces innombrables étoiles filantes qui sillonnaient le ciel en tous les sens. Il paraît qu'on a beaucoup

regretté d'en avoir été privé à Paris : on aime tant la belle lumière dans cette capitale de notre chère France !...

Votre très-humble serviteur ,

CLUZEL,
I. p. d. l. m.

Lettre de M. CLUZEL à M. N., à Paris.

Ourmiah, 1^{er} mai 1873.

MONSIEUR ET HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Nous voici à la fin de nos principaux travaux pour cette année. Nous venons de finir la quinzaine de Pâques, ancien style, huit jours après la nôtre, cette année. Tous nos chrétiens ont fait leur devoir ; à Ourmiah, je n'en connais qu'un seul qui fasse exception. A Salmas, à Khosrova surtout, il y en a toujours un plus grand nombre, quoique ce nombre ne soit pas grand comparativement. En leur qualité de chrétiens plus anciens et plus favorisés que les autres, plusieurs de nos Khosrovaliens se donnent le privilège de manquer à ce devoir ; mais les honnes âmes bien nombreuses que nous avons dans ce village compensent avantageusement ce *déficit*.

Nos chrétiens sont donc maintenant à leurs travaux des champs, courbés sur la terre jusqu'à la fin d'octobre. Jusqu'à cette époque, écoles, missions, tout est suspendu. Nous n'avons qu'à aller de temps en temps, et les dimanches

seulement, dans les villages qui n'ont pas de prêtre pour leur dire la messe, les confesser et leur faire une petite instruction.

Cette année, notre récolte spirituelle a été assez abondante. Jamais peut-être, dans le même temps, nous n'avions eu autant de conversions. En voici un petit aperçu; mon récit embrasse l'espace de six mois, à savoir, depuis la fin d'octobre 1872 jusqu'à ce jour, 1^{er} mai 1873.

Au mois de janvier, M. Bedjan prêcha une petite retraite à Ardichaï. Elle eut pour résultat la conversion d'une trentaine de personnes. Nous avons là maintenant plus de trois cents Catholiques, et c'est le plus grand noyau de la plaine d'Ourmiah.

Ardichaï est un siège épiscopal et même métropolitain. Le titulaire mourut l'automne avant-dernier, misérablement, sans faire son abjuration, sans se confesser, par respect humain. Il ne nous était pas très-hostile, et il avait plus d'une fois témoigné quelque velléité de se convertir, au moins à la mort; mais son entourage l'en empêcha, et il est à craindre qu'il ne soit allé en enfer pour faire plaisir à ses amis.

C'était un assez triste personnage; il aurait eu besoin d'une bonne absolution et le confesseur aurait trouvé facilement matière. Mais, tel qu'il était, il valait encore beaucoup mieux que son neveu qui le remplace; ce jeune homme de vingt-cinq ans environ est un infâme dans toute la force du mot. Il fallait bien un patriarche nestorien tel que celui d'aujourd'hui pour l'élever à l'épiscopat, même pour de l'argent.

Il n'est pas étonnant qu'un pareil personnage ait rompu les relations amicales que son oncle avait avec nous et qu'il ait déclaré la guerre aux Catholiques. Mais sa conduite notoirement infâme, plus encore depuis son élévation à l'épiscopat, ne lui attirera pas beaucoup de considération,

et peut-être ses attaques ne serviront qu'à pousser plus de monde vers la sainte Église.

En attendant, une bonne partie de sa famille s'est convertie depuis son épiscopat, et son cousin germain étudie aujourd'hui dans notre école de Khosrova. Cet enfant a de quatorze à quinze ans, et il est prêtre, ne vous en déplaît. Son cousin l'avait conduit avec lui auprès de leur patriarche qui fit de l'un un évêque et de l'autre un prêtre. C'était à l'automne 1871 ; cet enfant pouvait alors avoir treize ans. Pour finir son histoire et vous édifier plus entièrement sur leurs mœurs, après son ordination, on songea à lui trouver une fiancée dans la famille patriarcale elle-même. On serait sans doute allé la chercher depuis assez longtemps, mais leur conversion est venue changer quelque chose à cet ordre de vie. Reste à voir ce qui va sortir de tout ceci. L'enfant est fort gentil, d'un bon caractère, et il ne manque pas d'intelligence ; mais il a devant lui de grandes pierres d'achoppement.

Au village de Gulpartchin, M. Paul Bedjan prêcha encore une autre petite retraite. Il y eut six conversions assez importantes. Il y en a eu quelques-autres depuis ou avant : une douzaine en tout. Nous avons là quatre-vingts communians avec une chapelle assez propre dans laquelle les offices se célèbrent avec décence ; un prêtre, notre élève, assez zélé, et un autre venu du nestorianisme, qui ne l'est pas autant. Dans ce village, le bien se fait avec difficulté, parce que les habitants ont quelque peu de fortune qu'ils aiment plus que leur âme, et plusieurs des principaux sentent le protestantisme. Mais nous gagnons toujours du terrain et la petite retraite de cette année a fait beaucoup de bien à nos Catholiques.

Au village Yenquidjè, d'un autre côté de la plaine, nous donnâmes une courte mission de trois jours seulement. Elle amena la conversion d'une cinquantaine de personnes et

en prépara d'autres. Au commencement du Carême, nous n'avions là que huit à dix Catholiques assez médiocres. A Pâques, il y eut quatre-vingt-dix-sept communions. Nous avons là un prêtre converti depuis assez longtemps. Il n'est guère instruit ; il est fort détourné du service des âmes par les soins de sa famille ; mais il parle assez bien, il a un caractère conciliant, et c'est lui, après la grâce, qui avait préparé ce bien. Je compte sur la persévérance de ces nouveaux convertis qui me paraissent bien disposés. Nous leur bâtirons une chapelle le plus tôt que nous pourrons, et comme nous avons déjà les principales familles moins une, j'espère que bientôt il ne restera pas grand'chose à l'ennemi dans ce village d'une cinquantaine de maisons. Autrefois des conversions si nombreuses dans un seul endroit n'auraient pas manqué de soulever une tempête qui les aurait peut-être empêchées. Cette fois, elles se sont opérées sans aucune tentative d'opposition. Peut-être le diable n'a pas trouvé l'occasion et il l'épie ; car je ne crois guère à sa conversion.

A Caradjalon, voisin de Yenquidjè, nous avons eu une quinzaine de nouvelles conversions et quarante-cinq communions à Pâques. Ce village a plus de cent trente familles. Autrefois, six de ces familles se déclarèrent catholiques à la fois ; mais ces pauvres gens furent rudement traqués et nous fûmes abandonnés. Leur chef ne mourut pas sous le bâton, mais il mourut bien, je pense, par suite des mauvais traitements qu'il eut à endurer. Plusieurs autres souffrirent avec lui, et le reste perdit courage. Il nous resta peu de chose de cette première épreuve ; aujourd'hui on revient peu à peu, et, comme c'est un peuple assez bon, j'espère qu'il finira par nous donner plus de consolation.

Il y a eu aussi quelques autres conversions à Chirabad, Abdoullaf-Kend, Khaniskan et Ada, qui sont encore dans ce quartier nord de la plaine.

Les villages voisins de la ville d'Ourmiah, comme Dizèh, Senguier-le-Haut, Senguier-le-Bas, Alvadj et Issamoussaly, ont donné aussi leur petit contingent; en y comprenant quelques autres conversions par ci, par là, cela peut aller de vingt à vingt-cinq.

Arrivons à Guiavilan, à l'extrémité ouest de la plaine d'Ourmiah; ce village est très-commode pour notre fréquente circulation entre Ourmiah et Khosrova, dont il n'est éloigné que de cinq heures. M. Bedjan y demeura cinq jours aux fêtes de Noël, en venant à Ourmiah. La petite retraite qu'il y donna fut suivie d'une vingtaine de conversions; il y en a eu quelques autres depuis. A Pâques, nous eûmes là soixante-dix communions; à Djémal-Abad, petit village voisin de Guiavilan, il y en eut douze, dont le plus grand nombre étaient des premières communions. Je ne puis m'empêcher de vous parler un peu de la conversion d'un bon vieillard fort intelligent, qui a eu lieu dans ce village.

Comme il demandait à être reçu dans le sein de l'Église, comme le reste de sa famille, qui l'avait déjà précédé, notre catéchiste le questionna sur les raisons de sa conversion. Voici sa réponse : — Vous me demandez pourquoi je veux me convertir à l'Église romaine; je vais vous le dire, écoutez : J'habite une maison vieille, obscure, sale, percée de trous de toutes parts; elle ne me protège ni contre le chaud, ni contre le froid; de plus, elle menace de m'ensevelir sous ses ruines. Tout à côté il y en a une autre, belle, grande, bien éclairée, en bon état, solide, inébranlable. On me l'offre, on la met à ma disposition. Ne fais-je pas bien de quitter cette vieille mesure pour passer dans cette maison bonne et belle, dans laquelle je serai à l'abri du chaud et du froid? Voilà pourquoi je veux quitter l'Église nestorienne pour passer dans l'Église romaine. On trouva ses raisons bonnes, il fut admis, et il fit sa première communion le jour de Pâques.

Ce bon vieillard vous a montré au net l'état actuel du Nestorianisme. Il n'est pas le seul qui le considère sous ce point de vue, qui est le véritable. Aussi nous espérons que, dans la campagne prochaine, nous aurons encore plus de conversions, malgré les efforts de nos ennemis.

Le village de Guiavilan est célèbre dans ces pays. C'est un siège épiscopal, quoiqu'il n'ait qu'une cinquantaine de familles. Le titulaire, qui habite la ville d'Ourmiah depuis de longues années, et manque ainsi sans scrupule aux obligations de la résidence, est le fameux Mar-Youkhanna, premier fauteur des missionnaires protestants à Ourmiah. Nestorien d'abord, puis protestant et marié, aujourd'hui, après la mort de celle qu'il appelait son épouse, il ne sait guère lui-même de quelle religion il est.

Dès les premières années de leur apparition à Ourmiah, les missionnaires protestants construisirent une belle maison de campagne à Guiavilan. Ils ont beaucoup travaillé dans ce village, mais ils ont peu réussi.

Nous avons là un jeune clerc minoré qui attend l'âge canonique pour être élevé à la prêtrise. C'est lui qui, par ses soins, a préparé les conversions de cette année. Nous sommes en préparatifs pour lui construire une petite chapelle. Les missionnaires protestants et Mar-Youkhanna ne manqueront pas de réunir leurs efforts pour l'empêcher, s'ils le peuvent, car ils savent bien que cette chapelle déterminera plus d'une conversion. Mais ils devront tous se résigner. Nous avons l'autorisation des autorités supérieures de Tauris, et partant l'opposition ne pourra pas aboutir à grand'chose.

A propos de ces autorités supérieures de la Perse, il faut que je vous dise un mot qui vous fera plaisir, je pense, comme il m'en a fait à moi-même : c'est que les personnages qui sont aujourd'hui à la tête des affaires en Perse, sont ce qu'on appelle des hommes de progrès. Tel est le

Sadr-Azam, grand ministre, qui accompagne Sa Majesté persane dans sa tournée d'Europe, et que vous pourrez voir à Paris, si vous voulez; tel Mirza-Youssouf-Khan, son lieutenant à Tauris. C'est lui qui a donné la permission pour la chapelle de Guiavilan, et il a ajouté, en la donnant : — Les chrétiens doivent être libres dans leur religion et pouvoir bâtir les édifices dont ils ont besoin pour la pratiquer, en Perse comme ailleurs. — C'est une parole d'or pour nous. La liberté s'affirme et s'étend peu à peu, et ainsi nous aurons meilleur compte des oppositions et des persécutions de détail.

A Ourmiah, nous avons donc eu deux cents conversions de grandes personnes, sans compter les enfants qui seront les meilleurs catholiques. Passons maintenant à Salmas.

Là aussi, la récolte n'a pas été mauvaise. Sur le versant méridional des hautes montagnes qui bordent cette petite plaine du côté du midi, se trouve le pays de Somaï. C'est un pays très-fertile, autrefois tout peuplé de chrétiens, mais aujourd'hui les Kurdes les ont remplacés. Il y a pourtant encore quelques familles chrétiennes, arméniennes ou chaldéennes, par ci, par là. Nous y avons aussi quelques catholiques qui y étaient allés de Salmas. Ils habitaient les villages de Mémékan et d'Ouassan; celui-ci était autrefois un siège épiscopal. Leur nombre s'est augmenté cette année. Plusieurs familles témoignaient depuis assez longtemps le désir de rentrer dans la sainte Église. Un prêtre chaldéen, de Khosrova, alla les visiter au commencement de l'hiver; ensuite on leur envoya un catéchiste pour leur apprendre les prières, la doctrine chrétienne et la manière de se préparer à la confession. A Pâques, M. Terral se rendit parmi eux; il fit faire le devoir pascal à trente-deux personnes, nouveaux convertis pour les deux tiers. Ces villages ne sont qu'à huit ou dix lieues de Khosrova, mais les routes sont dangereuses et difficiles, surtout pendant l'hiver.

Le village d'Eula est aux portes de Khosrova. C'est là que résidait l'unique prêtre nestorien de tout Salmas. Plusieurs fois il avait fait mine de vouloir se convertir sans aller plus loin. Cette année il a donné suite à son dessein, et, comme il jouit d'une certaine considération parmi les siens, la meilleure partie de son troupeau d'Eula l'a suivi. Cette conversion est la mort du Nestorianisme à Salmas, si ce prêtre, nommé Lazare, persévère. Il ne reste plus dans ce village que cinq ou six petites familles nestoriennes, dont plusieurs membres sont même catholiques. Mais il y a une famille protestante, l'unique de Salmas, assez influente, et dont plusieurs membres touchent de bons émoluments des missionnaires protestants. On m'écrit qu'elle cherche querelle à notre prêtre converti et que, de concert avec l'agha, qui l'appuie sous main, elle lui a fait déjà plus d'une avanie. Nous demanderons pour lui le courage et la patience. Je ne sais pas exactement le nombre de conversions à Eula, mais il y a au moins une dizaine de familles qui ont suivi leur prêtre.

Après avoir parlé des conversions, il nous faut dire un mot de nos écoles. Cette année-ci nous en avons vingt-six à Ourmiah ; elles comptaient quatre cents enfants environ. Celle de Guiavilan mérite la première mention honorable. Elle avait quarante-quatre enfants. Notre jeune clerc, dont j'ai parlé plus haut, en était chargé, et il l'a tenue avec conscience ; elle a fait un grand bien dans ce village.

Il y avait là aussi une école de filles qui comptait 27 élèves ; elle était tenue par une jeune personne qui a passé quelque temps dans la maison de nos Sœurs de Khosrova, et elle a fait aussi du bien.

Les protestants avaient là aussi deux écoles, l'une pour les garçons et l'autre pour les filles ; leur employé avait promis qu'on aurait au moins trente enfants dans chacune et qu'on ferait ainsi bonne concurrence aux Catholiques ; mais

quand le Missionnaire inspecteur se présenta, il ne trouva que 4 élèves dans celle des garçons et 4 dans celle des filles. Il jugea que ce n'était pas trop de monde pour une seule, et on les réunit; on alla bien jusqu'à promettre quelque argent aux enfants nestoriens qui voudraient quitter l'école Catholique, mais les enfants aimaient leurs maîtres et les écoles restèrent ainsi jusqu'à la fin.

Après celle de Guiavilan, notre plus belle école cette année était celle de Chirabad. Là nous avons aussi un clerc minoré qui attend les jours de son ordination; c'est lui qui tenait l'école, et ses 30 élèves, la plupart nestoriens, ont fait entre ses mains de bons progrès. Cette semence ne sera pas perdue; quelque jour elle portera son fruit, et, en attendant, ces enfants savent au moins leur catéchisme sur le bout du doigt; ils savent leurs prières et ils les récitent, en un mot ils ont au moins une teinture de religion qu'ils n'auraient jamais eue s'ils n'avaient pas fréquenté l'école Catholique.

Notre maître de Caradjalon était bon aussi et ses 25 élèves ont bien profité; il a appris à quelques-uns à servir la messe Chaldéenne. Il faut savoir ici que, dans la messe Chaldéenne, le servant a une part presque aussi grande que le célébrant, il a quelque chose à chanter tout le temps de la messe. Or, quand l'enfant est bien formé et qu'il a une belle voix, il ravit d'admiration les assistants, surtout ses parents qui croient facilement que cet enfant n'a pas son pareil au monde.

Dans le gros village de Supurgan, qui nous a souvent donné des espérances sans grand résultat jusqu'à ce jour, notre école avait 30 élèves. Je ne la mentionne que pour signaler un fait que je n'avais plus vu, et qui m'a bien surpris: l'année dernière nous avions là la même école avec le même maître et le même nombre d'élèves: or, cette année, tous les élèves de l'année dernière, excepté les enfants Catholiques en petit nombre, étaient passés dans l'école protes-

tante et ceux de cette école étaient venus dans la nôtre, sans aucune raison apparente. Inutile de poursuivre cette énumération qui deviendrait fastidieuse, si elle ne l'est pas déjà.

A Ourmiah, nos Sœurs avaient ouvert 5 ou 6 écoles pour filles; c'est tout ce qu'elles peuvent faire en ce genre. Ces écoles font le même bien que celles des garçons et peut-être même plus.

A Salmas, nos écoles sont en plus petit nombre, mais elles sont plus peuplées en général, celles de Khosrova surtout; cette année elles avaient toutes ensemble à peu près le même nombre d'enfants que celles d'Ourmiah, elles sont allées à l'ordinaire cette année, sauf l'école externe pour les garçons un peu plus grands qui n'a pas été bien fréquentée. Pourtant elle était tenue par un jeune prêtre, qui y a mis beaucoup de soin et de bonne volonté. Mais nos jeunes Khosrovaliens voudraient aujourd'hui étudier tous... le français! On leur écrit de Constantinople que le chaldéen est inutile, qu'avec le français on trouve facilement un emploi; ils voient qu'en effet quelques jeunes gens qui sont sortis de notre école-séminaire avec quelques mots de français, ont trouvé de suite une place lucrative, et tout cela leur aiguise l'appétit pour l'étude du français; ils n'ont pas grand tort; si nous pouvions le leur enseigner!

• Pour cette fois je n'entrerai pas dans de plus grands détails sur ces écoles. En somme, tout compris, notre école-séminaire, les écoles internes de nos Sœurs, il y a plus de 4,000 enfants qui reçoivent quelque instruction dans nos pauvres écoles de Perse. Voilà un petit résumé de ce qui s'est fait cette année.

J'ai déjà gâté beaucoup de papier, mais il faut bien pourtant que je vous dise un mot de la Mission protestante : elle relève la tête et recommence à faire du bruit, sinon du fruit; les dollars d'Amérique sont arrivés en abondance et cela lui

a rendu la vie. Outre l'allocation régulière de 7,000 livres sterling, il lui arrive d'autres sommes fort considérables qu'on appelle ici *Argent de l'aumône*. C'est ici le danger pour nos pauvres. Heureusement que nous avons le bon marché, et cette année la récolte sera fort abondante selon toutes les apparences.

Il y a quelques années, ces Messieurs du nouveau monde parlaient beaucoup de se retirer pour plus de conformité à la Mission de Jésus-Christ, qui ne dura que trente-trois ans sur la terre, et la leur a déjà duré autant et même plus : cela devait suffire pour régénérer un pays; c'est la raison qu'ils mettaient en avant.

Mais aujourd'hui le Saint-Esprit leur a soufflé quelque autre chose, puisqu'ils cherchent à se fixer plus solidement. Jusqu'à ce jour ils habitaient une maison louée pour 130 tomans par an, et maintenant ils sont en démarches pour l'acheter au prix de 1,600 tomans, quoique tous les bâtiments qui existent aient été construits par eux-mêmes. Quand on a assez d'argent, on peut facilement construire un palais sur le terrain d'autrui et lui en payer le loyer. Il ne sera guère plus difficile à ces Messieurs d'en payer le prix aujourd'hui, et cette somme ne fera guère de mal à leur bourse.

Les Missionnaires arméniens sont aujourd'hui dans les meilleures relations avec les autorités musulmanes d'Ourmiah. Ce n'est pas gratuit, mais cela existe. En voici une preuve frappante, au su et au vu de tout le monde. Ces messieurs ont recueilli dans leur maison de campagne de Siré, là où ils avaient autrefois leur grande école de garçons, vingt-trois petites musulmanes, orphelines des habitants de l'Irac qui avaient envahi la province d'Ourmiah, les années précédentes. Il est vrai qu'on leur a donné une maîtresse et une cuisinière musulmanes, mais cela n'empêche pas le fait d'être fort étonnant pour un pays fanatique comme Ourmiah. D'autre part, les Missionnaires américains font de la

propagande auprès des musulmans en général. Ils leur donnent de l'argent, des vivres, des habits, ils prêchent à l'occasion, ils distribuent l'Évangile de Saint Matthieu, imprimé en turc, ils envoient leurs employés indigènes dans les villages musulmans. On assure que, dans cette ville d'Ourmiah, il y a quatre mollahs qui fréquentent assidument la maison des Missionnaires, et mangent souvent à leur table. Tout cela est bon et ne peut faire grand mal, pourvu que cela ne couve pas quelque tempête qui n'emporterait pas seulement ceux qui l'auraient soulevée.

Voilà où nous en sommes. Par tout ce que je viens de dire, vous pouvez voir l'état de notre Mission : il se fait quelque peu de bien et nous pouvons espérer mieux encore, si nous continuons à jouir de la demi-tranquillité que nous avons maintenant. Elle pourrait être troublée, car les autorités musulmanes d'Ourmiah sont maintenant assez froides à notre égard. Mais l'essentiel pour nous, c'est que la France soit tranquille et que vous soyez généreux à notre égard. A ces conditions, le bien se continuera et l'année prochaine nous pourrons peut-être vous donner quelques nouvelles encore plus consolantes.

Ayez la bonté de prier pour nous et croyez-moi, en Jésus et Marie, Monsieur et Honoré Confrère,

Votre très-humble serviteur,

CLUZEL,

I. p. d. l. M.

*Petit rapport sur la persécution que souffrent aujourd'hui
les Catholiques du village de Eula, près de Khosrova,
vallée de Salmas.*

Khosrova, 1^{er} mai 1873.

Le prêtre Lazare du village de Eula, l'unique prêtre nestorien de la vallée de Salmas, se convertit l'hiver dernier avec la meilleure partie de son troupeau. Ainsi les familles catholiques de ce village s'élevèrent au nombre de vingt-neuf, et il restait de l'autre côté quatre ou cinq petites familles nestoriennes, dont plusieurs membres sont catholiques, avec une autre famille un peu considérable, dont trois membres sont protestants et les autres nestoriens.

Le seigneur de ce village est le Cheikh-ul-Islam de Salmas, qui habite la petite ville de Diliman. C'est un personnage d'un haut rang, mais qui jouit de peu de considération. Jusqu'à la conversion de ce prêtre, il avait toujours traité ses raïas sans distinction, ni partialité. Il avait même des égards pour ce prêtre, mais encore plus pour l'employé indigène de la province d'Ourmiah, que les Missionnaires protestants ont là, pour empêcher autant que possible les Nestoriens de se faire catholiques, puisqu'on ne peut les faire protestants.

Mais depuis la conversion du prêtre, notre Cheikh-ul-Islam se montre tout à fait changé, et il use de la partialité la plus flagrante. Il commença par retirer des mains du prêtre les clefs de l'église, ou de ce qu'on appelle de ce nom, et il les remit à un protestant. Le prêtre cultivait un champ, comme les autres raïas; il le lui prit, et il le donna à ce même protestant; le prêtre jouissait d'un petit verger appartenant à l'église et qu'il avait planté lui-même, il lui défendit d'y toucher.

D'autre part, dans le village on commença à molester de beaucoup de manières les catholiques anciens et nouveaux. On portait plainte au Cheikh-ul-Islam sans obtenir aucune justice. En voici un exemple assez criant : un dimanche matin, une femme d'origine catholique, mais mariée à un nestorien, se rendait à Khosrova avec sa mère, pour entendre la Messe ; son mari court après elle, il la rejoint, il la jette à terre, il la décoiffe, et sans plus de cérémonie lui coupe la chevelure avec son cama. La mère s'approche pour défendre sa fille, et ce brutal lui fait sauter le bout d'un doigt d'un coup de son couteau. Jusqu'à ce jour, il n'avait rien dit. Cette pauvre femme, au lieu d'aller à la messe, se rend chez l'Agha, à Diliman, qui n'est pas éloigné. Elle lui raconte ce qui s'est passé, elle lui montre son doigt coupé, son sang qui coule, sa main et ses habits ensanglantés, elle demande justice. Au lieu de la lui rendre, le Cheikh-ul-Islam la gourmande, se moque d'elle et la renvoie. Monseigneur l'Évêque de Khosrova lui envoya quelqu'un pour lui faire quelques représentations. Au lieu d'y avoir égard, deux ou trois jours après, à Eula, aux yeux de tout le monde, le Cheikh-ul-Islam félicitait ce vaurien du coup qu'il avait fait.

Le Prêtre surtout et sa famille étaient souvent l'objet de continuelles vexations. On le menaçait, on lui disait des injures, on battait ses enfants, on lui volait tout ce qui tombait sous la main, les plaintes n'étaient jamais écoutées. Mais voici un revirement :

Un beau jour, le Cheikh-ul-Islam envoie au Prêtre son homme de confiance, Hadji Kember. Celui-ci lui dit : — L'agha vous donnera l'église, il vous rendra votre champ et le verger ; de plus, il vous donnera un habit d'honneur, ce qui vous entourera de considération aux yeux de tous. L'agha voit bien que tout le monde à peu près est de votre côté et qu'il est juste que vous ayez l'église ; il vous

la donnera, soyez-en sûr, et désormais il aura pour vous même plus d'égards qu'auparavant. Mais il lui faut un cadeau ; les autres lui en avaient promis. — Il demandait cinq cents francs. Le Prêtre s'excusa sur sa pauvreté connue de tout le monde, et l'affaire en resta là.

Mais Hadji Kember ne tarda pas à revenir à la charge, et, après plusieurs tentatives aussi inutiles que la première, il finit par conduire le Prêtre au Cheikh-ul-Islam lui-même. Celui-ci lui fit les mêmes promesses en termes plus rassurants encore, et il lui montra l'ordre qu'il avait déjà écrit et signé, pour lui remettre l'église, commander à tous le plus grand respect pour lui, et en finir avec toutes les disputes ; mais il voulait cinquante tomans. Le Prêtre lui fit la réponse qu'il avait déjà faite plusieurs fois à son domestique de confiance et il se retira.

Le lendemain, Hadji Kember alla encore retrouver le Prêtre, lui dit qu'il avait arrangé l'affaire pour quarante tomans, et il le poussa à ne pas rejeter plus longtemps les avances de l'agha qui pourrait s'en irriter. Alors le Prêtre se rendit à Khosrova pour s'entendre avec M^{re} l'Évêque et nos Confrères. Tous lui répétèrent ce qu'ils avaient déjà dit plusieurs fois, à savoir de ne pas se presser au sujet de cette église, que cela viendrait de soi, et qu'en tout cas, il ne serait pas difficile d'en bâtir une plus belle que celle-là.

Mais le Prêtre et nos Catholiques d'Eula y tenaient passablement. Ils considéraient comme un déshonneur et comme une injustice pour eux d'être exclus de cette église bâtie par leurs pères et dans laquelle ils avaient si longtemps fait leur prière. Maintenant qu'ils étaient les plus nombreux de beaucoup, il leur paraissait tout naturel que l'église dût rester entre leurs mains, d'autant plus qu'ils n'empêcheraient pas les autres d'aller y prier s'ils le voulaient.

Pour ne pas trop les froisser, on accéda à leur désir. En tout cas, il fallait une chapelle à Eula, et si celle qui existait déjà ne valait pas grand'chose, il serait facile de l'accommoder un peu à l'intérieur ; elle servirait ainsi pour un temps au moins, et plus tard on l'abattrait pour la reconstruire à la même place sous une meilleure forme. Cet arrangement n'était pas mauvais si le Cheikh-ul-Islam était de bonne foi. Tout dépendait de ce point. Là-dessus nos Confrères se retirèrent entièrement de cette affaire, pour laisser à M^r l'Évêque le soin de la traiter avec le Cheik-ul-Islam.

Sa Grandeur crut à la bonne foi de celui-ci, et un jour elle prit quarante tomans, se rendit à Diliman, compta cette somme à Hadji-Kember, et reçut du Cheikh-ul-Islam un bon papier avec double cachet pour plus d'authenticité. Les convenances usitées ici ne permettaient pas à M^r Augustin de compter lui-même la somme au destinataire. Comme ces hauts personnages sont doués de sentiments très-déliés, qu'ils n'aiment guère l'argent, et qu'ils ne le reçoivent qu'avec répugnance, il faut prendre un détour pour ne pas blesser leur délicatesse.

L'écrit, tracé de la propre main du Cheikh-ul-Islam, remettait l'église entre les mains du prêtre Lazare comme auparavant. Il mentionne les bons services rendus par ce prêtre, et il enjoint à tous d'avoir pour lui le plus grand respect, attendu qu'il est parfaitement libre pour sa religion. Encore une fois, tout était fini, il n'y aurait eu, il ne pouvait y avoir aucun bruit, si cet homme avait été de bonne foi ; mais il ne l'était pas, comme la suite ne le fera que trop voir.

La tranquillité régnait à Eula, quand arriva le grand jour de Pâques. La veille, les quelques Nestoriens qui restent, renforcés des protestants, vont trouver le Cheikh-ul-Islam. Il leur est venu un prêtre nestorien de passage, ils

veulent faire leur *kourban* dans l'église. Ils sont si bien préparés à faire leurs Pâques ! L'agha expédia l'un de ses domestiques au prêtre pour lui dire de donner les clefs de l'église aux Nestoriens. Ils iraient à l'église de bon matin, sortiraient de suite et céderaient la place aux Catholiques.

En recevant cet ordre, le prêtre ne refusa pas d'ouvrir l'église aux Nestoriens ; seulement il aurait voulu y aller d'abord lui-même. Cette seule observation lui valut une dure avanie. Ces furieux envahirent sa cour, sa maison, lui prodiguèrent les injures les plus grossières, à lui et à sa famille ; ils allèrent jusqu'à monter sur le toit, où ils brisèrent quelques vases de terre qu'ils y trouvèrent ; le domestique de l'agha était présent, et c'est à peine s'il ouvrit la bouche pour leur imposer silence. Le prêtre remit les clefs sans rien dire et s'enferma chez lui.

Le lendemain matin, nos Nestoriens pleins de ferveur s'en vont à l'église pour assister à la messe et communier. Il leur fallait une heure tout au plus ; mais ce jour-là leur dévotion fut si grande qu'ils ne sortirent de l'église que vers midi, et en sortant ils refusèrent de rendre les clefs. Le prêtre alla trouver l'agha, qui lui donna par écrit un nouvel ordre pour reprendre les clefs, ce qui fut fait. La tranquillité fut rétablie une seconde fois, mais elle ne dura pas longtemps.

Ici on ourdit une intrigue dans laquelle je n'ai pas encore bien compris si le Cheikh-ul-Islam avait trempé dès le commencement ; en tout cas, il semble l'avoir acceptée de bon cœur. Il avait pour *ketkhouda* d'Eula un chrétien, et même un catholique ancien, mais d'assez mauvais aloi. Le *ketkhouda* est une espèce de maire chargé surtout de percevoir les impôts et d'infliger les corvées. Ce maire fut accusé auprès de l'agha d'avoir un arriéré qu'il laissait perdre. On lui fit ses comptes et il se trouva en effet débiteur de

dix-neuf tomans. Sans lui rien dire, l'agha le renvoie au village, mais il ordonne à son préposé de saisir cet homme, de le mettre sous le bâton et de prendre de lui cette somme. En effet, on saisit cet homme, on le met sous le bâton et on commence à le tourmenter. Mais aussitôt se présente un protestant, toujours le même, qui répond pour lui, demande un délai jusqu'au lendemain, paye les frais de bâton un rouble d'argent et délivre le patient ou le coquin.

Pendant la nuit, notre kethkouda remit une partie de ses papiers à son répondant qui lui fit prendre la fuite vers Ourmiah. Mais dès le matin il va à Diliman dire à l'agha que le kethkouda pour lequel il s'était rendu caution a pris la fuite en Turquie. L'agha se met en colère, ou fait semblant de le faire, et il envoie quelques cavaliers à la poursuite du fugitif. Mais, en attendant qu'on le ramène, il exige du répondant la somme pour laquelle il s'est rendu caution. On va au village, on entre dans la maison du fugitif, on s'empare de quelques effets pour la valeur de sept tomans, et le répondant donne une obligation pour le reste, douze tomans. Mais, en même temps, il demande des ordres pour ramasser cette somme qui doit être restée dans le village chez tel et tel. Volontiers, et aussitôt le Cheikh-ul-Islam nomme kethkouda, non pas celui qui avait répondu, mais son frère, protestant comme lui, et beaucoup plus méchant que lui. C'est ce qu'on voulait pour avoir l'occasion de molester les Catholiques anciens et surtout les nouveaux.

C'est l'ex-maire lui-même qui nous a raconté mot pour mot comment on avait fait ses comptes, dans lesquels il disait y avoir eu de la fraude; comment ce protestant l'avait délivré et fait fuir à Ourmiah, et comment il l'avait fait revenir. Il se loua beaucoup de sa bonté, et il chercha à rejeter le tort sur un nouveau catholique assez influent, qui voulait le ruiner, dit-il. Mais tout montre que ce nou-

veau Judas s'était entendu avec les ennemis des Catholiques et surtout des Prêtres pour les livrer à leur discrétion. Ce qui le prouve encore mieux, c'est que, depuis son retour, il reste fort tranquille dans sa maison, sans que personne lui dise rien.

Notre nouveau ketkhouda ne perd pas de temps, il se met de suite à l'œuvre et commence par les nouveaux convertis. Plusieurs de ces pauvres gens avaient payé intégralement leurs impôts, sans prendre de reçu ; selon leur usage, on se contente de noter sur un papier ce que chacun a payé et ce papier reste entre les mains du ketkhouda. Il avait pris la fuite sans laisser cette liste, ou on ne la montrait pas ; on fit jouer le bâton, et plusieurs furent obligés de payer une seconde fois des sommes assez fortes pour eux.

Mais on en voulait au Prêtre, et le Prêtre n'avait pas d'impôts à payer : comment faire ? Le moyen est facile : il a une fille mariée depuis longtemps ; son mari est absent depuis plusieurs années ; en bonne justice elle ne devrait rien payer, puisqu'elle est retirée chez son père qui la nourrit par charité, aussi le Cheikh-ul-Islam se contentait-il de faire inscrire chaque année les impôts qu'aurait dû payer cet homme absent ; on les réduisait en capital avec intérêt de 30 pour 100, et quand le mari envoyait quelque chose de l'étranger, on payait ; de cette manière le Cheikh-ul-Islam absorbe depuis longtemps tout ce que ce pauvre envoie à sa famille. Je note ce détail pour édifier le public sur la manière dont ces pauvres Chrétiens sont traités en Perse.

On m'a assuré que cette année on avait déjà inscrit les impôts de cet homme de cette manière. Malgré cela, notre nouveau percepteur livre cette femme aux mains de l'huissier qu'on lui a donné pour l'aider dans cette perception. Il veut du comptant, et elle n'a pas un sou ; on le sait bien, et on la bâtonne. Elle est nouvelle catholique et fille de Prêtre, elle le mérite bien.

Cette pauvre femme, ainsi maltraitée, entre dans la maison de son père, où l'huissier la suit. Le Prêtre sort; il représente à ce jeune ketkhouda que jamais l'agha n'a pris les impôts de cette femme de cette manière : il s'offre à aller le trouver sur l'heure à Diliman. Mais le ketkhouda ordonne à l'huissier d'arrêter le Prêtre et de lui faire payer ses impôts sur l'heure. L'huissier porte la main sur le Prêtre; là-dessus, ils se prennent de paroles avec le ketkhouda. Tout d'un coup, celui-ci se jette sur lui et lui donne de si violents coups de poing des deux côtés de la tête, que le Prêtre tombe sur un fumier où il est foulé.

Le Prêtre se relève comme il peut, ne sachant presque plus où il en est, et il se rend à Khosrova auprès de l'Évêque. M^{re} Augustin envoie un homme au Cheik-ul-Islam, pour lui porter plainte et lui demander justice. Le Cheik-ul-Islam se fâche et répond très-mal. C'est lui qui a ordonné de frapper le Prêtre, dit-il, et il le fera bâtonner encore, puisqu'il est allé porter ses plaintes ailleurs. Ce n'est pas vrai; il n'a pas ordonné de frapper le Prêtre, mais il a donné assez à entendre que, si on le maltraitait, il laisserait courir.

C'est pour ce fait que je suis venu ici, dans l'espoir d'obtenir quelque réparation et d'arranger ainsi cette affaire avec le moins de bruit possible. Dès le lendemain de mon arrivée je vis le Cheik-ul-Islam qui se dit notre grand ami. Il me reçut fort bien, et nous convînmes que, dans deux ou trois jours, il irait à Eula, et que, de là, il enverrait un de ses hommes à Khosrova pour prendre le Prêtre et le remettre dans sa maison. Il ferait aussi une correction à celui qui avait maltraité le Prêtre; mais, sur ce point, il ne se montrait pas très-chaud, non plus que pour donner un habit d'honneur au Prêtre, ce que je réclamais. Il est vrai que ceci était un peu dur, puisque cet habit pourrait coûter de cinq à six francs, et, selon la coutume, le Prêtre aurait

été obligé de donner autant ou plus à l'homme qui lui aurait remis cette marque de distinction de la part de son maître. Bref, nous nous quittâmes en assez bons termes, et j'avais quelque espoir que cela pourrait s'arranger ainsi tout doucement, quoique j'eusse vu paraître un peu l'oreille de l'âne.

Le soir même du jour de notre entrevue, notre Cheikh-ul-Islam disait à un de ses raïas, nouveau catholique, notable influent : — Pourquoi avez-vous amené ici M. Cluzel? Je suis de honte en lui parlant. — Or, il est vrai que pendant notre conversation qui fut assez longue, il me débita beaucoup de mensonges, mais je puis bien assurer qu'il ne suait pas en les disant.

Trois, quatre, cinq jours se passèrent, et le Cheikh-ul-Islam n'alla pas au village, où il m'avait invité d'aller aussi pour fumer un calioun et prendre une tasse de thé. Plusieurs fois je lui envoyai quelqu'un pour lui demander nouvelle de ses promesses, et, à chaque fois, il m'en faisait de plus belles encore. Cependant il faisait semer pour lui de moitié avec son ketkhouda protestant le champ qu'il avait promis de rendre au Prêtre. Le Prêtre avait devant sa porte un tas de cendres, qu'il gardait pour en faire un *bostan* (une melonnière). Le Cheikh-ul-Islam le fit enlever entièrement, il y en avait cinq ou six cents charges d'âne. Il prit bien aussi pour lui l'engrais des autres pauvres chrétiens, mais au moins il leur en laissa un peu ; au Prêtre, rien.

Le Prêtre avait une luzerne. D'après la coutume, dans toute la Perse, une luzerne semée dans le terrain de l'agha est la propriété du raïa, tant qu'elle dure. Un jour, le fils du Prêtre faisait paître sa jument aux bords de cette luzerne. Arrive notre ketkhouda qui donne quelques bonnes gifles à cet enfant, en disant : — Cette luzerne nous appartient, l'Agha nous l'a donnée, allez le lui demander. Jusqu'à ce jour le Prêtre seul avait quitté le village, mais à ce coup,

sa famille n'y tint plus; elle vint le rejoindre à Khosrova, avec une partie de ses effets.

A chacun de ces faits nous faisons faire des plaintes au Cheikh-ul-Islam, et à chaque fois il trouvait des excuses et ajoutait de nouvelles promesses. Enfin, dernièrement, il nous fit les plus beaux serments sur la tête de son fils. Sans manquer, il irait au village, il ferait chercher le Prêtre, nous irions aussi, et il arrangerait le tout à notre plus grand contentement. En effet, il fit une courte apparition au village, mais sans nous faire prévenir, et, le lendemain, il partit pour Khoï, où il doit rester deux mois environ, à ce qu'on dit.

Nous désespérons donc de pouvoir arranger cette affaire à l'amiable avec ce gros homme. Or, un peu de persécution ne fait pas mal; mais, quand elle dure trop, elle devient dangereuse pour les néophytes, et le retentissement qu'elle a intimide les autres. Nous devons donc charger de nouveau nos gens de remédier à ce mal et de soustraire nos catholiques d'Eula aux mêmes vexations auxquelles ils sont en butte chaque jour.

Mais admirez un peu, je vous prie, le bon sens de notre ami le Cheikh-ul-Islam. Il a dans ses trois villages de Salmas plus de cinquante familles catholiques, il a une trentaine de nestoriens, et quatre ou cinq protestants. Or il sacrifie ces cinquante familles catholiques à la mauvaise volonté de quelques protestants; les nestoriens ne comptent pas. Il sacrifie ces familles catholiques au risque d'en perdre plusieurs, et plusieurs auraient déjà quitté ces villages si nous ne les avions retenues; mais elles le feront plus tard, si leur maître continue sur ce pied avec ce Prêtre, car elles l'aiment pour avoir été autrefois ses sujets dans le nestorianisme et plus encore après l'avoir vu suivre leur exemple.

Est-il étonnant que ce haut personnage soit comparé par

les siens à cette petite girouette (*ferferik*) que les enfants tiennent ici dans la main, pour avoir le plaisir de la voir tourner à tous les vents? Pour donner une idée de sa sagesse, d'autres portent la main au front, la ramènent, l'ouvrent et soufflent dessus. C'est ici la manière de mesurer l'esprit de quelqu'un, et cela veut dire qu'il y a dans cette tête autant d'esprit qu'il reste de souffle sur cette main. Vous pourrez vous servir de cette mesure au besoin.

Tel est l'homme qui nous a donné cette alerte dans ces derniers jours. Il a grosse tête, mais elle est toute de chair, comme disent encore ses meilleurs amis, et moi tout le premier.

CLUZEL,
I. p. d. l. M.

PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

*Suite du Rapport de M. BONNIEU sur le Collège de
Saint-Benoît, Constantinople.*

(Suite.)

Ainsi que je l'ai déjà dit, j'arrivai à Saint-Benoît avec mes deux confrères, vers la fin de mars 1836, parfaitement guéri de ma nostalgie et de l'amour excessif que j'avais pour ma mère, à laquelle je n'écrivis une petite lettre que quatre ans après, pour me punir de l'avoir trop aimée, ce qui me valut une terrible gronde de Notre Très-Honoré Père à qui cette tendre mère avait écrit pour savoir ce que j'étais devenu.

Me voilà donc revenu à ma chère Mission que je revis avec un indicible plaisir! Oh! que j'aurais été attrapé si l'on m'avait retenu en France!

M. Bricet m'accueillit affectueusement ainsi que M. Leleu et les autres confrères. Peu de temps après, M. le Supérieur de Saint-Benoît m'annonça que je venais d'être nommé Procureur de notre Mission de Constantinople; il me remit les livres de comptes, les registres de la Procure et me mit au courant de l'actif et du passif de la maison.

Au passif, je trouvai, hélas! une belle et bonne dette qui grevait l'établissement de Saint-Benoît. Je jetai en-

suite un coup d'œil sur le loyer de nos maisons : il me sembla qu'on les avait cédées à moitié prix de leur valeur, et, après avoir consulté quelques voisins pour m'informer du rendement de leurs magasins et de leurs habitations, je me mis à doubler le loyer de tous nos immeubles. Encore étaient-ils moins chers que les autres maisons ou boutiques du même quartier. Ce petit coup d'État fit soulever tous les locataires de notre immeuble ; on se mit à crier, à porter plainte à M. Bricet, qui cependant ne prit pas leur parti, disant que ce n'était plus son affaire, comme auparavant. Quoi qu'il en soit, les Arméniens logés dans nos maisons me regardèrent dès lors comme leur ennemi, et je devins la bête noire de Saint-Benoît.

Un de mes plus grands soucis, quand je me vis installé Procureur, fut de payer la dette de la maison. Mais de quelle manière ? A qui avoir recours ? Et puis j'étais novice dans le métier.

Un jour que je méditais sur les moyens à prendre pour améliorer mes finances, il me vint une idée que je pris tout de suite la résolution de réaliser. L'intérêt que je paye ici, pour cette malheureuse dette, est énorme, disais-je en moi-même. Il faut que je prie M. Étienne de me venir en aide.

En effet, par un des plus prochains courriers, j'écrivis à M. Étienne pour lui soumettre mon projet qu'il approuva immédiatement, et il sut trouver moyen de nous délivrer de ces vilains usuriers qui nous ruinaient.

Quand j'eus mon argent en caisse, j'allai trouver M. Bricet pour le prier de vouloir bien avertir les créanciers de venir retirer leur argent et me rendre leurs billets. — Qu'avez-vous fait ? me répondit notre digne Supérieur. Maintenant que vous vous disposez à rembourser les sommes que j'avais empruntées, on croira que nous avons trouvé un

trésor, que nous sommes riches; quelle honte pour nous, qui avons fait vœu de pauvreté!

Le véritable motif qui faisait parler de la sorte le vénérable M. Bricet, c'est qu'il était le père des malheureux, et surtout des veuves et des orphelins de la pauvre nation arménienne catholique, qui revenait de l'exil. Les sommes empruntées par M. Bricet appartenaient presque toutes à ces familles, autrefois dans l'aisance, mais alors à demi ruinées, et qu'il avait prises sous sa protection.

Le gros intérêt que leur payait notre Supérieur les aidait à vivre et à payer le loyer de leurs maisons. Si on leur rendait leur argent, n'ayant plus d'intérêt, ces pauvres gens vont entamer le capital, et puis voilà bientôt des familles réduites à la mendicité!

Attendez au moins dix ou quinze jours, me dit M. Bricet, et voilà que, pendant plus de huit jours, M. Bricet, s'en allait chaque matin frapper à la porte de ses amis, pour négocier les intérêts de ses protégés, c'est-à-dire des veuves et des orphelins.

M. Étienne m'avait bien défendu de contracter de nouvelles dettes sans la permission de M. le général. Je promis et je tins parole. Trois ans après, je remis la procure à M. Moitrelle, avec 25,000 piastres en caisse et sans devoir un *para* à qui que ce fût.

Je crois que c'est en 1836 que M. Sinan quitta le collège de Saint-Benoît pour aller faire son séminaire à Rome; mais, deux ans après, il alla à Paris, où il acheva sa théologie, fit les vœux et fut ordonné prêtre.

M. Sinan, avant de partir, avait bien enseigné à M. Leleu la langue turque qui lui était si nécessaire pour occuper le poste auquel la Providence le destinait. Déjà il prêchait quelques sermons traduits du français et que son professeur lui avait corrigés. Le nombre de ses pénitents arméniens augmentait de jour en jour, ce qui se conciliait difficilement

avec la nécessité où il était de s'occuper de son collège pendant la belle saison qu'il passait à Saint-Étienne.

D'un autre côté Saint-Étienne lui paraissait trop éloigné du centre de ses opérations, c'est-à-dire de Saint-Benoît et du préfet apostolique. — Si notre maison de campagne, où nous avons le collège pendant l'été, se trouvait sur une des rives du Bosphore, au lieu de l'avoir à trois ou quatre lieues de Saint-Benoît, disait souvent M. Leleu à M. Bricet, cette proximité me mettrait bien à mon aise et diminuerait grandement ma besogne, car il m'est impossible d'être à la fois dans deux endroits différents, et, pendant que je remplis mes devoirs auprès de mes élèves, je suis forcé d'en négliger d'autres que j'ai contractés en ville, à Saint-Benoît et aux environs.

M. Bricet, ayant appris depuis peu qu'une belle propriété était à vendre dans un village appelé Bébek, non loin de Constantinople, crut qu'il devait profiter de l'occasion pour faire plaisir à M. Leleu et correspondre à son désir.

Il s'informa du prix qu'on voulait de cette propriété, consulta M. Leleu qui fut enchanté de ce nouveau projet, car il détestait Saint-Étienne à cause de son éloignement, et M. Bricet mit en vente la maison de San Stefano pour aider à payer l'autre.

Ceci se passait à peu près un mois avant mon retour de France. A mon arrivée, ainsi que je l'ai déjà dit, M. Bricet me remit les registres de la maison et m'annonça qu'il avait vendu Saint-Étienne et qu'il était en train d'acheter une autre maison pour y transférer le collège. Mais il ajouta que cette opération n'était plus de son ressort, depuis que j'avais été nommé Procureur.

M. Bricet avait bien vendu la maison de Saint-Étienne, mais ce n'était que verbalement, et il n'avait ni reçu l'argent, ni livré les titres de propriété. Sur ces entrefaites,

M. David Glavany, un de nos meilleurs amis, vint me voir et me dit : — J'ai appris que vous aviez l'intention de vendre la maison de San Stefano. Voudriez-vous bien me donner la préférence? — Très-volontiers, lui répondis-je; seulement, comme M. le Supérieur l'a déjà cédée à un autre, il conviendrait, je crois, d'attendre encore un peu; mais, si dans huit jours ce nouvel acquéreur ne se présente pas, la maison est à vous. — M. Bricet l'avait donnée pour 25,000 piastres, je la cédaï pour 26,000. Avec ces 1,000 piastres, je fis faire l'autel et le tableau de Sainte-Philomène, tels qu'ils existaient encore il y a cinq ans, lorsque je fus envoyé à Salonique, en 1867.

Je me hâtai ensuite de terminer l'acquisition de la maison de Bébek. M. Bricet était déjà convenu du prix avec le propriétaire. La somme à payer était de 75,000 piastres. Saint-Étienne m'en donnait 25,000; je n'avais donc plus qu'à me procurer les 50,000 autres, pour le transfert, et recevoir les titres de la propriété.

En ce temps-là les terrains étaient à bon marché à Constantinople et dans les environs. Dans la grand'rue de Péra, après l'incendie de 1831, on donnait le terrain pour trois, quatre ou cinq piastres le pik (1); aujourd'hui, dans certains endroits de la même rue, on le vend jusqu'à trois et quatre mille piastres (2)!.. Aussi cher que dans la rue Royale, à Paris!

Au-dessous du collège de Bébek, il y avait un tout petit morceau de terrain, tout couvert de ronces et d'orties, et sans clôture; autrefois, disait-on, il y avait dans cet endroit une petite synagogue. On me pria plusieurs fois de joindre ce coin de terre à notre propriété : — Ce n'est pas cher, me disait celui qui voulait me le vendre, je vous le donne pour

(1) Le pik superficiel représente un carré de 0^m,75.

(2) La piastre turque équivaut à 22 centimes environ.

six cents piastres ! Aujourd'hui, on ne le donnerait pas pour je ne sais combien de mille !

Au-dessus de notre vigne il y a une colline immense, qui était alors inculte et de nulle valeur. On vint m'offrir ce terrain pour la bagatelle de six mille piastres, tandis qu'actuellement on ne l'aurait pas pour moins de deux cent mille francs !

Quand je proposai à M. Bricet d'acheter quelque morceau de terre qu'on offrait à bon marché : — Que voulez-vous en faire ? me disait-il ; vous voulez donc vous mettre à exploiter le pays ? à devenir cultivateur ?

Et pourtant, je me rappelle que M. Étienne, qui connaissait mieux l'avenir de l'Empire ottoman que notre bon Supérieur de Saint-Benoît, nous écrivait alors : — Achetez du terrain, si vous le pouvez ; plus tard ces immeubles auront une grande valeur, et, par ce moyen, vous pourrez vous créer des ressources et vous passer de nous !

Oui certainement, si nous avions suivi ce bon conseil, aujourd'hui la mission de Saint-Benoît pourrait non-seulement se suffire largement à elle-même, mais encore créer et entretenir plusieurs autres missions !

Aussitôt que la maison de Bébek fut payée, nous y envoyâmes le frère Antoine pour y faire quelques réparations et pour y préparer une des plus belles chambres pour notre chapelle. L'année suivante, le frère Antoine construisit l'église qu'on y voit encore aujourd'hui ; ensuite nous y transportâmes les élèves avec tout le mobilier que nous avions à Galata.

Cependant, malgré tout l'éclat et le brillant que pouvait donner à notre établissement le nouveau Supérieur avec son état-major, ce pauvre collègue ne faisait que végéter et dépérir de jour en jour. Pour le relever et l'empêcher d'achever de crouler, on fit venir de Paris trois illustres professeurs, lauréats, titrés, brevetés, agrégés je ne sais à combien

d'académies et d'universités. Ce fut la célèbre sœur Rosalie qui nous les envoya comme personnages de confiance et avec force recommandations.

Voici leurs noms : MM. Bertrand, Lemoine et Masson. Le premier, M. Bertrand, était le plus distingué, le plus érudit et le plus âgé; c'était comme le papa des deux autres qui n'étaient pourtant pas de petits enfants. M. Lemoine, originaire de l'Aigle, en Normandie, était un jeune homme de belle apparence, et par-dessus tout un beau parleur. D'un petit fait de rien du tout, il savait tirer un fort joli conte. M. Masson, en fait de style fleuri, était un peu plus sobre; mais aussi le fonds était plus solide.

Vers le commencement de 1838, il n'y avait plus de peste; déjà les Messageries fonctionnaient entre Marseille et Constantinople; les Saint-Simoniens s'installaient peu à peu à Péra, prêchant leur doctrine délétère, la femme libre, la régénération de l'Orient, etc. M^r Hillereau, voyant le danger que courait la jeunesse de Péra, nous proposa d'avoir un externat près de Saint-Antoine, pour neutraliser l'enseignement des nouveaux-venus dont la morale n'était pas des plus pures. Pour faciliter ce projet, Sa Grandeur nous offrit le premier étage de son palais, du côté du petit champ des morts, moyennant 14,000 piastres de loyer. L'offre fut acceptée, et chaque jour, après un petit déjeuner, M. Moitrelle et moi, nous partions pour aller enseigner les participes aux jeunes gens de Péra, lesquels ne voulaient pas ou ne pouvaient pas payer leur pension au collège de Bèbek.

A midi nous dinions à la table de M^{on}seigneur, nous prenions avec lui notre récréation; ensuite nous retournions continuer nos classes, et le soir nous descendions à Saint-Benoît.

Chaque matin de bonne heure, après la première messe, le frère Antoine allait ouvrir les appartements, balayer les classes, épousseter les bureaux, recevoir les élèves au fur

et à mesure qu'ils arrivaient, et même les mettre à l'étude si nous tardions un peu à venir.

Je me souviens que souvent à cette époque, dans nos récréations, nous entretenions de l'avenir de l'empire ottoman. M. Leleu citait M. de Maistre en nous montrant le dôme de Sainte-Sophie. — Qui sait, disait-il, si quelqu'un de nous n'ira pas un jour dire la messe dans cette mosquée, qui fut anciennement une église catholique? — Puis on parlait du progrès de l'instruction en France : — Chez nous, disait-on, le plus petit, le plus pauvre village a son école, pour les filles aussi bien que pour les garçons; tandis que dans Constantinople, dans cette immense cité, nous sommes les seuls à enseigner l'a b c! Ah! si nous avions les Filles de la Charité! Et les Frères des écoles chrétiennes donc! — Et pourquoi ne pas les faire venir? dit l'un de nous. Autrefois la peste était un obstacle; maintenant il n'y en a plus. Autrefois, on mettait trois mois pour un voyage dans une des échelles du Levant; aujourd'hui c'est une petite promenade de huit jours.

— C'est une bonne idée, dit M. Leleu; il y a longtemps que je pense à la mettre à exécution; il faut la soumettre à M. Bricet, nous verrons ce qu'il en dira.

(La suite à la prochaine livraison.)

Le gérant : AD. LAINÉ.

PROVINCE D'ABYSSINIE

Lettre de M. COULBEAUX au Frère GÉNIN, à Paris.

Massaouah, 23 avril 1873.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Votre lettre du 8 mai, deux autres de M. Mailly et deux de Monseigneur, sont venues à propos pour me faire fêter en union avec vous la solennité de notre bienheureux Père. La lecture de tant de chères nouvelles de la Maison Mère m'a fait participer à la joie commune des enfants de Saint-Vincent, réunis en ce jour auprès de ses restes précieux. Ici, nous n'avons pas eu même la consolation de nous trouver au moins deux ensemble en ce jour. Notre isolement ne nous a rappelé que plus vivement les émotions que nous éprouvions autrefois dans ces pompeuses solennités, et nous portions envie à ceux qui ont eu le bonheur de les ressentir et de les partager avec des Frères... *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* Bonheur que je n'oublierai jamais, et dont le vif souvenir ne ravive que davantage la tristesse de l'isolement.

J'espère avec vous que toutes les merveilles par lesquelles la Très-Sainte Vierge assure la France de sa particulière protection, préludent à un grand triomphe de l'Église.

sur l'impiété et de l'ordre sur la révolution. Je l'appelle de tous mes vœux, ce triomphe, par amour pour ma patrie, et surtout pour Notre Mère en Jésus-Christ. Notre cause, du reste, est liée à la vôtre et en dépend. Le triomphe de la Foi en France sera l'annonce de la préparation des succès de notre mission en Abyssinie. Les Abyssins, quels qu'ils soient, catholiques ou hérétiques, qui, depuis nombre d'années, ont les yeux tournés vers la France comme vers leur libératrice, n'ont pas tout à fait tort. On a beau dire, la France est toujours le centre et le mobile de la civilisation chrétienne dans les pays lointains. C'est une vocation ou une mission à elle spéciale. Si elle souffre, si loin que nous soyons sur des plages étrangères, nous voyons que sa souffrance y porte son contre-coup. Et pour vous et pour nous, je souhaite donc ardemment que la fin de cette longue crise amène une ère de paix et de gloire pour l'Église et pour l'État.

Je ne sais plus trop à quoi j'en suis resté dans ma dernière lettre, sur les nouvelles de notre Mission. A tout risque de me répéter, je préfère ne rien omettre des détails que nous vous devons.

Deux ou trois semaines après le départ du Frère Cazeau pour Métamma, nous sont arrivés comme une avalanche inattendue les prêtres indigènes et les élèves qui étaient restés avec M. Duflos. A la nouvelle de l'approche d'Athié Johannès, dont ils n'avaient pas encore appris les changements de dispositions à notre égard, ils prirent peur; comme de juste, M. Duflos renvoya tout son monde à Métamma, et resta seul pour attendre les événements, retenu forcément par Ouarégnà qui le conduisit à Athié Johannès, lorsqu'il alla lui faire sa soumission. Notre cher Confrère fut bien accueilli par l'Empereur; mais, d'après les usages de la cour abyssinienne, il y était retenu sans pouvoir dire quand il pourrait prendre congé. Après un mois et demi d'attente

à Métamma, nos gens ne sachant pas quand M. Duflos aurait la faculté de les y rejoindre, et redoutant l'approche des mortelles fièvres de ce pays, se décidèrent à descendre aux Bogos. Ils n'eurent pas la chance de rencontrer sur leur route le Frère Cazeau, qui, d'après les nouvelles que j'ai reçues de lui-même de Kassala, a dû arriver à Métamma le lendemain ou le surlendemain de leur départ. Du reste, il ne serait pas revenu avec eux, et aurait continué son chemin pour se rendre auprès de M. Duflos soit pour l'aider, soit pour le ramener, ou rester avec lui, si les pluies et les fièvres leur fermaient la route du retour.

M. Duflos est resté deux ou trois mois au camp d'Athié Johannès, en compagnie du Père Capucin, Louis de Gonzague, qui attendait lui aussi que le Roi lui donnât la permission et une escorte pour se rendre au Choa. J'ai reçu de notre Confrère deux lettres datées du camp d'Ambat-Quiéra, près de Gondar. Diverses circonstances, amenées par nos ennemis eux-mêmes, ont forcé le Roi à se prononcer à notre égard ; M. Duflos m'écrit que dès lors Athié Johannès lui avait accordé le droit de demeurer où bon lui semblerait, et d'enseigner librement. Première parole de tolérance sortie de sa bouche ! *Deo gratias !*

Dernièrement un courrier que j'ai reçu d'Adoua m'annonça que Athié Johannès avait quitté Ambat-Quiéra, s'était rendu à Debra-Thabor, et de là dans le Godjam, pour soumettre Ros-Addal qui gouvernait cette province. Alors aussi M. Duflos eut son congé, ainsi que le Père Capucin. Où s'est rendu notre Confrère ? A-t-il eu le temps de reprendre la route du Tigré, ou bien les pluies et les fièvres leur ont-elles fermé toute issue ? je n'ai pas encore pu le savoir.

Après avoir laissé reposer nos indigènes à Kéren, j'ai reconduit l'un d'eux à son ancienne paroisse, à Saganéiti, où il a été reçu avec allégresse comme on peut penser, car

on l'avait cru perdu sans retour. De là, après avoir salué M. Barthez à Hébo, et pour obéir à un ordre antérieur de Monseigneur, j'ai visité les paroisses du district de l'Alcologavai, et les circonstances me le permettant enfin, je suis allé jusqu'à Alitiena, chez les Irobs-Bochnaity, peuple admirable pour la solidité dans la foi, quoique forcément délaissé depuis la tempête qui nous a submergés l'an passé. Un seul prêtre administre cette immense paroisse qui peut avoir dix lieues de diamètre. Les autres prêtres ne se sont pas senti le zèle ni le dévouement de se joindre à lui pour subvenir aux besoins spirituels de ces chrétiens; et ce n'est qu'en y allant nous-mêmes que nous y pourvoirons. J'avoue que c'est une position pénible et fatigante : pays de ravins et de montagnes qui rendent les courses difficiles. Cependant ce n'est qu'à la condition que l'on se dévouera à ces marches dures, que l'on fera du bien, car les habitations sont semées, maison par maison, sur les crêtes ou les flancs des montagnes, sans offrir nulle part l'aspect d'un hameau. Souvent le pieux prêtre, qui reste au milieu d'eux, a plus de cinq ou six lieues de courses à faire parmi ces précipices, pour se rendre auprès d'un mourant qui l'a réclamé.

Malgré cette privation de secours spirituels, ces bonnes gens restent fidèles à leur foi, et, quelque éloignés qu'ils soient de l'Église, cinq ou six lieues au plus, ils ne manqueront jamais d'apporter au plus tôt l'enfant qui leur est né, aux fonts baptismaux, ou leur parent mort, au cimetière commun à Alitiéna. N'étant pas réunis en groupes, ils se communiquent les nouvelles en se les criant d'une montagne à l'autre, avec la rapidité du télégraphe. C'est ainsi que le soir de mon arrivée, toute la province l'a su en un moment; et le lendemain de grand matin, deux enfants apportés des montagnes éloignées m'attendaient déjà pour recevoir le baptême. Ce spectacle console bien du triste aspect de ces couches d'ardoises qui n'apparaissent que pour inspirer à la

nature ennui et dégoût. J'ai trouvé la grande Église, bâtie par M^{er} de Jacobis, en très-bon état ; et notre maison, avariée en quelques endroits, pourra, grâce aux réparations indispensables qui y ont été faites pendant mon court séjour, recevoir ceux d'entre nous que Monseigneur y enverra. Priez pour que j'en sois.

A mon retour, je suis resté quelques jours avec M. Barthez à Hébo. C'est le cas de dire de la maison qu'il a reconstruite de ses propres mains : « *Major gloria domus istius, quam primæ!* » Il est parfaitement réinstallé ; mais certes si c'est à peu de frais d'argent, ce n'est pas à peu de frais de sueurs et de fatigues. On ne voudrait pas croire en France toutes les peines de manœuvre que M. Barthez s'est données. Les gens du pays s'avouent incapables de semblables travaux.

Après ces quelques jours de repos en famille, je suis descendu à Massawah, pour les différents besoins de la Mission, comme aussi pour le plaisir de vous y rencontrer.

Je n'attends plus maintenant que la mule que M. Picard doit m'envoyer demain pour aller le rejoindre aux Bogos. J'espère n'en pas bonger jusqu'au retour de Monseigneur qui ne peut plus tarder ; nous le désirons vivement et l'espérons. L'église de Kéren sera probablement terminée avant que Sa Grandeur nous soit rendue. Ce sera un petit monument qui fera l'admiration des Abyssins, qui ne connaissent que leurs masses informes et mal bâties comme leurs maisons.

Il vous appartiendra de l'embellir comme vous savez le faire avec tant de goût ; vous seul y avez droit, de par le zèle que vous y apportez à la gloire des maisons de Dieu en Abyssinie. Mettez donc tout votre monde en train. Puis, avec quelle dévotion nous prierons pour nos bienfaiteurs, au milieu des richesses dont ils auront orné notre petite cathédrale ! Le plan de l'église est une croix grecque. La

voûte sera surmontée au centre de la croix d'un petit dôme, et derrière le sanctuaire s'élève une petite tourelle ou clocher. Ne vous figurez-vous pas ce petit Panthéon ?

Assez de mon commérage. Le rappel vient de sonner. Si vous le permettez, je vais voir si la chaleur ne m'empêchera pas de dormir : 40 degrés centigrades au plus frais courant d'air ! On ne sent que feu au dedans du corps et au dehors.

Adieu, très-cher Frère, je suis dans les SS. Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée,

Votre très-humble et dévoué serviteur,

COULBEAUX,
I. p. d. l. m.

Lettre de M. PICARD au même.

Kéren, le 12 juillet 1873.

MON BIEN CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

J'ai reçu plusieurs fois vos saluts affectueux. Je suis heureux de pouvoir vous les rendre aujourd'hui et vous donner quelques petites nouvelles qui vous feront plaisir. Vous priez beaucoup pour nous, pour nos pauvres Abyssins et pour que nos œuvres réussissent. Assurément vous ne pouvez rien faire qui soit plus agréable à Dieu et plus utile au salut des

âmes. Aussi demandons-nous tous les jours à Notre-Seigneur et à sa Sainte Mère de vous bénir et de vous rendre heureux.

Il y a un an, les Bogos semblaient perdus : les Abyssins avaient juré de les perdre. L'hérésie ne peut produire que des œuvres de mort. Maintenant Dieu nous a donné la paix, la sûreté règne partout, et tout va bien. Des deux maux, nous avons eu le moindre à supporter.

L'année dernière, le 2 juillet, les Égyptiens se sont emparés des Bogos et des pays environnants. Avec la force, tout est rentré dans le devoir. Les voleurs, les assassins, tous les malfaiteurs, en un mot, ont été arrêtés et incarcérés; justice a été faite à chacun, et maintenant chacun a pu retrouver le patrimoine de son père et cultiver tranquillement son champ. Il fallait cependant que ce fût M. Munzinger qui s'emparât de ce pays. Tout autre aurait été repoussé, ou trahi, ou pillé. M. Munzinger était connu de tout le monde et regardé comme un père, par ses bons procédés, sa bonté et sa justice. De plus, Dieu a voulu donner une leçon aux Abyssins. Ceux qui autrefois détruisaient les Églises du vrai Dieu, pour en faire des mosquées, en bâtissent maintenant au seul Seigneur de l'Univers. Son Altesse le Vice-Roi d'Égypte a dit à Son Excellence le Pacha Munzinger : qu'il désirait qu'on rebâtît l'Église de Kéren pour les Bogos; que les Égyptiens s'emparaient de ce pays non pour le détruire et changer la religion, mais pour le faire prospérer, et que les chrétiens comme les musulmans étaient ses sujets; qu'il voulait le bien de tous, comme à Alexandrie et au Caire, que chacun était libre en fait de religion. D'après ces paroles, l'épouse du Pacha Munzinger a prié son mari de mettre la main à l'œuvre pour faire l'église de Kéren. — Il ne faut pas, dit-elle, que dans un pays chrétien on fasse une mosquée avant l'église. — C'est le 24 mai, jour de Notre-Dame Auxiliatrice, qu'on a posé les fondements. Les travaux marchent assez bien; ce sera un petit monument. Elle

a la forme d'une croix grecque, elle sera toute en voûte avec une petite coupole au milieu qui sera surmontée d'une croix. Cette Eglise doit avoir 15 mètres de long, 6 mètres de large, hauteur totale de l'intérieur 8 mètres, hauteur des fenêtres 2^m50, hauteur du portail 5^m50. Prions Dieu et la Sainte-Vierge de conduire cet ouvrage à bonne fin pour la gloire du Sauveur Jésus et le salut des âmes.

Pour nous, nous continuons notre besogne à petit bruit. Depuis le 1^{er} janvier nous avons baptisé plus de quatre-vingts enfants; soixante grandes personnes ont fait leurs Pâques, une vingtaine ont été retardées à cause des travaux de l'Église; on a béni cinq mariages, plusieurs autres se préparent. Nous avons fait plus de trente-cinq enterrements parmi lesquels une vingtaine d'anges qui sont allés au Paradis prier pour leurs bienfaiteurs et leur malheureux pays. Outre les instructions journalières, chaque mois, tous les soirs pendant quinze jours, nous réunissons nos chrétiens occupés aux travaux. A la fin du mois, ceux qui savent un peu les prières et le catéchisme ont droit à une croix ou à une médaille. Pour pouvoir satisfaire beaucoup de monde, envoyez-moi, mon cher frère, une bonne provision. Ajoutez-y du petit cordon pour le baptême des enfants : vous me rendrez bien service, et vous ferez beaucoup d'heureux. Le travail étant considérable, un prêtre abyssin est venu m'aider, et, de concert, nous annonçons la bonne nouvelle. Pour bien nous seconder il nous faudrait des filles de la Charité et des frères des Écoles chrétiennes. Dieu seul sait tout le bien que ces saintes âmes feraient parmi nous. Prions pour que cela se fasse bientôt, et qu'il n'y ait plus d'obstacles. Le pays est très-sûr, les chemins sont bons, on fait des routes partout; déjà on plante du bois pour un télégraphe de Kéren à Massawah. La route carrossable est déjà tracée. A la Noël, les soldats et les paysans doivent la faire. Le 6 juillet, le canal qui conduit l'eau de Emkoullou à Massawah

a été terminé. On a fait une grande fête à cette occasion. Pour aller à la terre ferme, on n'a plus besoin maintenant de barque. Il y a une route très-large et très-bien faite qui conduit du continent dans l'île.

L'Abyssinie a toujours les yeux sur nous; elle voit que nous instruisons, que nous bâtissons des Églises, et par là nous vérifions les paroles du Sauveur : Allez, instruisez toutes les nations. Déjà notre Église de Massaouah, celle de Kéren et les autres de l'Akalégouzai portent leurs fruits, font tomber les préjugés qu'on a contre nous et contre l'Église de Pierre.

Il y a huit jours, un jeune homme du royaume de Choa me racontait qu'on lui avait dit que, pendant quatre siècles, l'Église romaine était la véritable Église de Jésus-Christ, mais que, depuis, un Prince barbare s'était emparé de Rome et avait mis sur la chaire de Saint-Pierre un Pape païen, et qu'alors la véritable Église était passée au siège d'Alexandrie et de là en Abyssinie. Mais alors, lui demandai-je, que sont devenues les promesses de Jésus-Christ à saint Pierre et à ses successeurs? Après cela comment croire à l'Évangile? De plus, en Abyssinie, il y a beaucoup de religions; quelle est celle qui est la véritable, une, sainte, catholique et apostolique? Alors il m'a répondu que, en Abyssinie, pour qu'il y eût la véritable Église, il faudrait un bon roi et un véritable évêque, ce qui manque, ajouta-t-il. De plus, chez vous je vois la Croix, la Sainte-Vierge, des Églises, et si saint Pierre est toujours vivant dans son chef, je crois à la véritable Église de Saint-Pierre. Je lui ai demandé s'il croyait dans ce qui est enfermé dans les livres abyssins. Il m'a répondu que oui. Eh bien! lui ai-je dit : *le feta negued*, le livre des lois, proclame hautement que la véritable Église est l'Église de Rome; il parle aussi de l'infailibilité de son auguste Chef. Il dit que le successeur de Saint-Pierre doit paître le troupeau et les pasteurs jusqu'à la fin

du monde. Alors, croyez comme croient vos livres, voyez et jugez par vous-même, l'affaire en vaut bien la peine. Comme ce jeune homme est assez instruit, il voit la vérité; puisse-t-il être assez fort pour l'embrasser et vivre dans son sein ! Le Prince Kassa, depuis le mois de février, est dans le pays Amahra, mais il est encore loin de régner sur tout le pays. Le Gozam ne veut point se soumettre, quoique le Prince y ait déjà envoyé trois de ses lieutenants. Le Roi Ménélik du Choa, ayant donné la liberté de religion, ne veut pas non plus se soumettre à Kassa. Monseigneur Massaïa fait beaucoup de catholiques; l'Abouna en est furieux, c'est pourquoi il presse le roi Kassa de se rendre au Choa pour pouvoir établir ensuite l'unité de religion en Éthiopie. Mais Kassa ne se presse pas, il veut se fortifier et prendre racine dans l'Amahra avant d'aller ailleurs.

M. Duflos, après avoir bien souffert depuis le départ de nos confrères, a été enfin bien traité par le Roi, qui lui promet la liberté. Peu à peu tous les préjugés tombent comme les mensonges, le Roi voit plus clair, et les Princes comme les Chefs nous sont assez dévoués. Nous attendons toujours M. Duflos et le frère Cazeau. Nos Prêtres et nos Séminaristes qui étaient à Métamma sont rentrés le 12 juin, ils vont très-bien.

M. Coulbeaux est allé visiter nos Églises d'Akalégouzai et d'Alitiéna. M. Barthez a fait rebâtir notre Église de Hébo. Ce cher confrère nous écrit, il y a quelques jours, que sept gros villages nous demandaient pour être instruits et avoir des Eglises; seulement ils désiraient que le Consul de France, tout-puissant chez Kassa, leur obtint du Roi de n'être pas molestés par les schismatiques. Dieu veuille conduire cette affaire à bonne fin.

Le frère Joseph travaille toujours comme quatre. Il vient de semer beaucoup de haricots, ainsi que les bonnes graines venues de Paris.

J'espère que j'ai lassé votre patience, mais ce n'est pas tous les jours que nous faisons la causette. Adieu. Je vous salue bien, ainsi que nos confrères, nos Frères et nos bonnes Sœurs.

Votre tout dévoué en J. M. J. V.

PICARD,
I. p. d. l. m.

Lettre de M. PICARD, à M. N., à Paris.

Kéren, le 1^{er} juillet 1873.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

J'ai reçu, hier 30 juin, votre bonne lettre du 11 février. Je vous écris tout de suite pour vous donner des nouvelles de chez nous, puisque votre bon cœur s'intéresse toujours au bonheur et à la prospérité de cette pauvre Mission.

Nous allons tous bien à Kéren et nous pouvons faire la Mission comme nous voulons. A Pâques, cinquante personnes ont fait leur devoir pascal. Il y en avait encore une vingtaine. Mais le lundi de Pâques, cent ouvriers ont démoli notre église de Kéren. La femme de Munzinger-Pacha a supplié ce dernier de faire avant toute chose l'église de Kéren. Ce qui a été, en effet, résolu. Quatre maîtres-maçons sont venus de Massaouah, avec deux maîtres-charpentiers; dix manœuvres chrétiens payés par le gou-

vernement, trente soldats, portant des pierres, sable, chaux, faisant le mortier, sont employés pour les différents besoins de la construction. Cette église a la forme d'une croix grecque. Elle sera toute en voûte avec dix fenêtres et trois autels. Nous espérons qu'elle sera finie dans deux mois. Le Pacha y met toute son activité. Son Excellence visite les travaux tous les jours et recommande aux ouvriers de travailler avec vigueur, et surtout de faire du solide et du beau tout ensemble. Les murs ont un mètre trente centimètres. C'est un beau travail. Dieu veuille nous accorder son secours pour la bien finir, pour que tout tourne à sa gloire et au salut des âmes. M. Barthez a terminé l'église de Hébo. Plusieurs gros villages dans l'Akalégouzai nous demandent pour que nous les instruisions et leur fassions faire des églises. Parmi les Bogos, nous nous proposons de faire quatre nouvelles églises. Nous en avons déjà fait une à Telalé sous le vocable du Sacré-Cœur de Jésus, Sauveur du monde. Chaque semaine on y va dire la Sainte Messe, et on instruit ces pauvres gens. Lorsque les ouvriers seront plus nombreux, on pourra faire plus de bien.

Il y a trois jours que j'ai reçu deux lettres de M. Duflos. Voici ce qu'il m'écrit :

« Après avoir épuisé jusqu'à la lie la coupe amère de la douleur, des humiliations et des souffrances, je commence enfin à respirer un peu. Après avoir reçu de vos nouvelles, je n'avais plus qu'une pensée, un désir, une résolution : descendre à Massaouah avec tout mon monde. Mais je ne pouvais compter sur la parole d'un traître, et le fantôme de paix jurée avec lui ne m'inspirait aucune confiance. Après le départ de nos Confrères, le Balambaras ordonna aux gens de Ouchny de surveiller tous les passages pour nous empêcher de partir. Voyant l'impossibilité de descendre à Mé-tamma, j'essayai de transporter la Mission à Tchalga. On me força encore à revenir sur mes pas. Deux fois les soldats

d'Inguéda Hailou me traînèrent à Sarramba, et m'accusèrent de vouloir m'échapper contre la volonté de leur maître. Mais, comme on n'avait pas de preuve, on me rendit la liberté. Pendant ce temps nos prêtres sont allés passer trois semaines à Gondar. Voyant que je ne pouvais partir, étant toujours gardé à vue, j'envoyai trente thalers à nos prêtres, leur disant d'acheter un mulet et de descendre à Métamma par le chemin de Tacoussa.

Ils ne se firent pas prier, car déjà Ouarégna avait fait sa soumission et le Roi des rois s'avancait à toute bride sur Ambatzara. De mon côté, je me hâtai d'expédier pendant la nuit le reste de nos effets. Ensuite, voyant que nos enfants avaient peur, en venant avec moi, de partager les rigueurs d'une arrestation probable, je les fis partir seuls en avant et je descendis moi-même à Ouchny le lendemain, dimanche de la Passion. J'y demeurai toute la journée.

Le soir, au moment où je prenais les dernières précautions pour fuir, les soldats du Balambaras arrivent et me disent que leur maître m'attend à Saramba. En même temps, ils environnent la maison, étendent leur peau et se couchent.

Le lendemain, arrivé à Saramba, je dis au Balambaras de me congédier, comme le Ras l'avait fait pour tous ses serviteurs. Le Roi, ne m'ayant pas reçu dans ce pays et ne sachant même pas que j'y étais, n'avait rien à faire avec moi. Il me répondit que ce n'était pas lui, mais Ouarégna que cela regardait, et il m'envoya à Ambatchéra avec six cents pots de miel qu'on lui avait commandés. Reçu ici par le Ras, j'y demeurai pendant quinze jours plus ou moins bien traité, mais sans pouvoir rien obtenir que la nourriture. A la fin on m'amena devant le roi Kassa. Quel est ton pays? me demanda-t-il. — La France, Sire. — Qu'es-tu venu faire ici? — Vous m'avez chassé du Tigré, me disant que je pouvais m'établir au milieu des Musulmans et des

païens. Pour obéir à Votre Majesté, j'ai quitté l'Akalé-gouzai, que j'aimais, et je suis venu à Tchelga demander l'hospitalité aux juifs et aux kamantes. Là, pillé et chassé jusqu'à la frontière, j'y ai passé l'hiver dans les souffrances. Enfin, Ras Ouarégnâ m'a fait venir auprès de lui et m'a amené à vos pieds. — Quel est ton nom? — Il paraît que personne ne m'avait reconnu, tant mes traits avaient été altérés par la douleur, les fatigues de la route et les misères de toutes sortes que j'avais eu à endurer. Enfin je lui répondis : — Mon nom ne vous est que trop connu, je m'appelle abba Duflos. — Aussitôt de tous les coins de la salle partit cette exclamation : — Tiens! c'est abba Duflos, le voilà encore par ici! — Les princes m'interpellaient tout à la fois. Le Roi lui-même étonné bondit sur son trône, puis, se remettant, il partit d'un éclat de rire, en disant : — Après l'avoir chassé du Tigré, je le croyais parti pour son pays et le voilà encore ici. Ah! le brigand! — Et il riait de toutes ses forces. — As-tu une lettre du consul? demanda-t-il ensuite. — Sire, lui répondis-je, il y a un an que je suis ici; j'y ai été reçu, on m'a permis d'y demeurer, le consul est arrivé à Massaouah après mon départ, il ne me connaît pas, je ne le connais pas non plus; comment voulez-vous que j'aie une lettre de sa part? — Eh bien, je ne puis pas te recevoir sans cela, retire-toi. Je t'enverrai à Massaouah dans quelques jours avec deux soldats. — La réponse n'était pas trop rassurante. Je lui demandai à passer par Métamma. Il me le promit et je me retirai. D'un côté ou de l'autre, ce n'était pas amusant, comme on me le fit comprendre aussitôt; j'allais être livré à la merci des soldats, mes conducteurs, et des chefs du pays par où je devais passer.

Pendant que j'étais dans ces perplexités, Allaka Bouron, président du conseil, m'envoya aussitôt offrir son secours et je l'acceptai. Le lendemain, grâce à lui, le Roi me permettait de demeurer partout où bon me semblerait et

m'envoyait une grande corne d'hydromel et tout ce qu'il fallait pour ma nourriture. Cependant les ennemis ne dorment pas. Madérakal, élevé au collège de Montdidier, devenu protestant abyssin et interprète de tous les Européens, en sa qualité de soi-disant chargé d'affaires de M. de Sarzec, se permit de dire au Roi que M. le Vice-Consul avait bien défendu de recevoir en Abyssinie aucun Français sans une lettre signée de sa main. Athié Johannès répondit : — J'ai parlé. D'ailleurs abba Duflos est mon ami. Donnez-lui une jolie vache le jour de Pâques. — Battu sur un point, cet ami des Anglais essaya de m'attaquer sur un autre. — Il parcourt le camp, dit-il, avec M. Louis Messi, pour enseigner sa religion malgré les ordres du Roi. — Ce brave soldat catholique ne pouvait laisser passer cette accusation sans réponse. Furieux, il alla aussitôt démasquer son adversaire : — Sire, dit-il, nous sommes allés une fois chez Ouog Chacem Téféri, qui est mon ami, et une fois chez Aréa pour lui rendre le bonjour. Si nous sommes allés ailleurs, que l'accusateur le prouve, et s'il a enseigné, interrogez vos princes, qu'ils répondent. — Le Roi répondit : — Abba Duflos est prêtre, mon ami et mon frère; qu'il enseigne comme il veut, que m'importe à moi? Tant pis pour ceux qui se laisseront prendre. — Quelques jours après arriva une belle lettre de M. le vice-consul de France. Dans cette lettre, c'est le sang français qui parle. Je serai heureux de le remercier, lorsque je pourrai le faire; faites-le vous-même maintenant. Je n'aime pas le camp et je voudrais partir; mais, fidèle au conseil d'Allaka Bourou, je bats le fer pendant qu'il est chaud. Le Roi connaît maintenant tout ce que la Mission a toujours fait pour l'Abyssinie. Il ne tarit plus en éloges sur la Mission.

M. Duflos ajoute, dans une autre lettre, qu'il fera tous ses efforts pour avoir notre ancienne maison de Gondar. Kassa vient de se diriger vers le Gozam pour soumettre Ras Adal.

Ménélik, le roi du Choa, possède toujours Monseigneur Massaïa. Il a une liberté complète pour enseigner. Ménélik ne veut point faire sa soumission au roi Kassa, il veut rester maître chez lui et se battre au besoin avec Kassa.

M. Coulbeaux vient de se rendre à Hébo, et de là il doit se rendre à Alitiéna.

Le Frère Cazeau est retourné bien portant à Métamma ; nous l'attendons tous les jours avec M. Duflos, s'il a pu venir. Après le mois de juin, on ne peut plus sortir de l'Amhara à cause des pluies. Nos deux prêtres abyssins, avec les quatre séminaristes, sont arrivés de Métamma le 12 juin. Ils sont tous bien portants.

Je vous prie de présenter mes humbles respects à notre Très-Honoré Père.

Adieu, je me recommande bien à vos prières, et suis pour toujours en J. M. J. V.

Votre tout dévoué Confrère,

PICARD,

I. p. d. l. m.

CHINE

Lettre de M. BRET à MONSEIGNEUR GUIERRY.

Tchou-San, 21 mai 1873.

MONSEIGNEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Lorsque vous m'avez promis la somme de deux mille francs pour bâtir une petite chapelle à *Tchu-ko-tsien*, Votre Grandeur a posé trois conditions : la première, que cette chapelle serait dédiée au Sacré-Cœur de Jésus ; la seconde, qu'on y inscrivait le nom de madame la Marquise de Courtebourne pour rappeler à nos néophytes l'obligation de prier pour elle ; la troisième, que je recueillerais sur cette chrétienté quelques notes, que Votre Grandeur pourrait faire parvenir à notre pieuse bienfaitrice. Les deux premières conditions seront bientôt remplies ; pour la troisième, je crois pouvoir l'exécuter aujourd'hui.

Tchu-ko-tsien est une petite île de l'archipel de *Tchou-San*. Cet archipel en comprend plus de quatre-vingts dont soixante seulement sont habitées. On évalue la population à deux millions d'habitants.

Dans ce groupe d'îles se trouve *Pou-tou*, fameuse depuis longtemps comme centre des superstitions bouddhiques. La beauté et le charme de ses paysages, la salubrité de son climat, en font un site délicieux. On vante ses magnifiques

pagodes où affluent chaque année un nombre incalculable de pèlerins qui s'y rendent non-seulement de notre province du Tché-Kiang, mais encore de beaucoup d'autres. Cette île, plus quatre autres, est la propriété des Bonzes, et *Tchu-ko-tsien* compte parmi ces dernières.

Ses habitants, en général, ne sont que les colons des Bonzes de *Pou-tou*. *Tchu-ko-tsien* n'est séparée de *Pou-tou* que par un petit bras de mer. Elle mesure à peu près 12 lieues de long du nord-ouest au sud-est, sur 2 de large. Sa population, estimée à deux mille feux, est dispersée dans toute l'île et parsemée sur tous les points, sans être réunie en villages proprement dits; on ne peut vraiment donner ce nom à une agglomération de huit à dix pauvres chaumières. Les habitants s'occupent à la culture des rizières, à la pêche et à la fabrication du sel. On cultive la patate douce sur un grande échelle : quant au blé et à l'orge, on ne les rencontre que comme accessoires.

Sous le rapport des animaux, *Tchu-ko-tsien* pouvait autrefois faire envie aux autres îles ses voisines. Le nom d'île aux Cerfs qu'on lui avait donné marque assez que ces gracieux et gentils animaux s'y trouvaient en grand nombre. Hélas ! ils ont entièrement disparu; vivent encore quelques chamois, et il est facile de prévoir le moment où ils viendront à s'éteindre. La population allant toujours croissant, on abat les forêts, on défriche partout où il y a un peu de terre végétale, et il n'est pas rare de voir la patate étendant ses longs filaments jusque dans les anfractuosités des rochers les plus élevés. Il faut descendre maintenant dans les canaux. La loutre de mer y a pris demeure, elle s'y multiplie, aussi lui fait-on une guerre acharnée; sa fourrure est précieuse et bien conservée, on l'escompte à beaux deniers. Si l'on en croit les Esculapes chinois, son foie est un spécifique contre les douleurs et les crampes d'estomac; les mêmes lui attribuent des vertus salutaires pour les maladies de poitrine.

Pourquoi parler des mœurs des habitants de *Tchu-ko-tsien*? en quoi pourraient-ils différer des autres Chinois? Ils sont comme tous leurs compatriotes possédés d'une soif insatiable du lucre; néanmoins, séquestrés des grands centres, ils doivent à leur vie âpre, laborieuse, une simplicité qu'on a peine à trouver ailleurs. Ce qui frappe d'abord, c'est leur esprit d'hospitalité grande et généreuse. On se plaint qu'elle tombe en désuétude. Mais viennent les craintes, et ces craintes sont sérieuses, l'opium commence à s'y introduire. On tremble, non sans raison, car naturellement ce poison fatal ne s'y établira point sans amener avec lui les vices qui l'escortent et l'accompagnent.

On se demandera comment notre sainte Religion a pu s'établir ou plutôt pénétrer dans cette île appartenant d'une façon si immédiate aux Bonzes et relevant pleinement de leur juridiction, attendu que tout est à eux et qu'elle est le patrimoine assuré de ces fauteurs de l'idolâtrie. Question que les hommes pourraient croire insoluble, et qui a été résolue par la miséricorde de Dieu. Il y a de cela douze ans, à peu près, un fabricant de sel, originaire de Tchou-San, venait de temps à autre au foyer paternel qu'il avait quitté; le premier, il eut connaissance du Christianisme. Il connaissait alors particulièrement un de nos chrétiens. Bien que celui-ci ne fût pas des plus fervents, il lui parla de religion. On l'écouta avec plus ou moins d'attention. L'insulaire de *Tchu-ko-tsien* exprima le désir de visiter notre petite Église de Saint-Michel qu'on finissait alors. Le chrétien en question l'y conduisit; il fit connaissance avec le missionnaire qui était chargé des chrétiens. Celui-ci lui remit un catéchisme et un livre de prières qu'il emporta dans son île. Sur ces entrefaites, le principal homme d'affaires des Bonzes, qui était de ses amis intimes, tombe malade. En lui rendant visite dans cette occurrence, il lui parla de notre sainte Religion, il alla même jusqu'à lui promettre qu'il guérirait sûrement

s'il récitait le *Pater Noster*. — Si tu crois qu'il en soit ainsi, répliqua le malade, récite-le pour moi. Le catéchumène accepte, et, dès qu'il eut achevé sa prière, le malade était guéri. Ce fait, tout extraordinaire qu'il puisse paraître, a été raconté par le malade lui-même (aujourd'hui fort et vigoureux) à l'un de nos prédécesseurs dans ce district. Cette guérison opérée, il se fit inscrire parmi les catéchumènes, se mit à apprendre la doctrine et les prières, et deux mois après, les deux amis recevaient ensemble l'onde salutaire, ils étaient baptisés, chrétiens...

A cette époque, bon nombre d'infidèles demandèrent à entrer dans le giron de l'Église. Dans ce premier élan, il y en eut une trentaine qui purent être admis au baptême. Mais, il faut l'avouer, parmi ces catéchumènes, il y en avait plus d'un qui ne venait à nous que pour des motifs peu surnaturels. Ils espéraient aide et protection dans leurs affaires temporelles. Le Missionnaire, averti de leurs intentions, dut leur déclarer en toute sincérité qu'il ne pouvait les aider qu'à opérer leur salut et les mener à la vie éternelle : il n'avait d'autres pouvoirs que ceux-là. Ce grand élan vers le catholicisme tomba ; leur espoir étant déçu, le prestige s'évanouit. De là, il y eut comme un temps d'arrêt qui se prolongea durant deux ou trois ans. Ce temps écoulé, les catéchumènes se sont présentés de nouveau. Chaque année, depuis, on a pu enregistrer quelques baptêmes et, à cette heure, le nombre des chrétiens de *Tchu-ko-tsien* dépasse la cinquantaine.

Jusqu'ici nos chrétiens n'ont pas eu de chapelle commune. L'un d'eux a bien voulu disposer d'une partie de sa maison et la mettre à leur service. Outre qu'elle se trouve très-insuffisante, le propriétaire, malgré tous ses désirs et sa bonne volonté d'être utile, est actuellement obligé de s'en servir, il en a un pressant besoin. Ces raisons, que j'ai exposées à Votre Grandeur, l'ont déterminée à nous destiner les

deux mille francs que madame la Marquise de Courtebourne avait mis à votre disposition. Comment édifier d'une façon sûre une chapelle catholique sur un sol appartenant aux Bonzes, et aux Bonzes seuls? N'y avait-il pas à craindre d'être expulsés plus tard, ou tout au moins de se créer des embarras qui pourraient avoir des conséquences funestes? Pour éviter ces dangers et enlever tout sujet d'ombrage, nous avons jeté les yeux sur un emplacement destiné aux salines et formé d'alluvions : ces terrains ne sont pas la propriété des Bonzes. Votre Grandeur voulait aussi que les chrétiens apportassent leur contribution à l'édifice de cette chapelle, afin d'y concentrer davantage leur affection. A cette fin, j'ai ouvert une souscription. L'emplacement où nous désirions construire a été donné gratis par un chrétien ; la somme souscrite par tous les chrétiens s'élève à 59,000 sapesques, 1,295 francs environ. Si l'on regarde cette somme en soi, elle est plus que minime ; en réalité, c'est beaucoup pour nos pauvres chrétiens. C'est tout ce qu'ils pourront ajouter au don si généreux de notre insigne bienfaitrice pour élever notre modeste sanctuaire du Sacré-Cœur de Jésus.

J'espère qu'on le terminera heureusement. Ce divin Cœur qui a tant aimé les hommes pourrait-il nous abandonner dans une œuvre qui n'a trait qu'à sa gloire et au salut des âmes? Ce qu'on aime surtout à espérer, sans plonger trop avant ses regards dans l'avenir, ce qu'on aime à rêver, ne fût-ce qu'une illusion qui se réalisera tôt ou tard, c'est que cette petite chapelle, élevée sur le sol immédiat et propre de l'idolâtrie, placée en face des splendides demeures des faux dieux, exercera sur elles l'influence que produit la Croix sur le Panthéon de Rome et dans tout le monde. Quels temples ne se sont pas écroulés devant la crèche de Bethléem? ou mieux, elle s'y est installée, elle les a reconquis parce qu'ils lui étaient dus. Que les âmes qui ont

à cœur l'extension du règne de Dieu et qui auront connaissance de cette faible entreprise nous aident du secours de leurs ferventes prières, et, sans aucun doute, nous obtiendrons cette victoire sur l'Enfer.

Veillez donner une nouvelle bénédiction à ce petit oratoire qui s'élève. Vous n'oublierez pas non plus et ces pauvres chrétiens et celui qui en est chargé. Cette bénédiction est pour lui le gage de succès futurs.

Daignez agréer la profonde vénération avec laquelle je me dis, dans les Sacrés-Cœurs de Jésus et Marie Immaculée,

Monseigneur et très-honoré Confrère,

De votre Grandeur,

Le très-humble et obéissant serviteur,

J.-B. BRET,
l. p. d. l. m.

Lettre de M. FAVIER à M. N., à Paris.

Péking, 5 juillet 1873.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Plus de dix ans s'étaient écoulés depuis la signature des traités européens avec la Chine. D'après leur teneur, ils pouvaient être dénoncés après ce laps de temps ; ils le furent en effet au commencement de cette année. La révision commença ; une commission nommée de part et d'autre disputa d'abord les principaux articles, et bientôt les ministres eux-mêmes purent entrer en délibération. Mais, dès les premières

séances, la question des lettres de créance vint tout arrêter. Chaque ministre européen avait la sienne, comme ses prédécesseurs, et était bien décidé cette fois à la présenter ; mais quand ? comment ? à qui ? telle était la question que la majorité de l'Empereur vint trancher. Depuis le commencement de son règne, c'est-à-dire depuis 1860, les Impératrices et le Prince Kong tenaient la régence. Cette régence se termina le 23 février, jour où l'Empereur Ton-dje lui-même prit en mains les rênes du gouvernement. D'un commun accord, tous les ministres résolurent alors de demander l'audience impériale. Évidemment cette question primait toutes les autres ; chaque ministre l'avait en tête de ses instructions : aussi les vit-on cette fois, la première peut-être, réunis dans un même sentiment : obtenir l'audience, l'obtenir sans aucune cérémonie de servilité, l'obtenir comme l'obtiennent auprès des empereurs et rois d'Europe les ambassadeurs étrangers. Tel fut le programme proposé, discuté et unanimement adopté.

Cette entente était déjà quelque chose et permettait d'espérer ; mais arriver au *desideratum* était chose difficile. Comme chacun sait, les potentats d'Asie aiment à s'environner de mystère, à se rendre invisibles. Il fallait en voir un, voir le premier de tous sans contredit, l'Empereur du Céleste-Empire, l'orgueilleux Fils du Ciel.

Les pourparlers commencèrent et durèrent longtemps. Depuis plusieurs mois déjà, on se perdait dans un dédale de difficultés plus ou moins réelles ; les Chinois gagnaient du temps par une foule de questions oiseuses et faisaient tourner leurs adversaires dans le même cercle, lorsqu'un événement heureux vint activer la solution.

L'ambassadeur japonais, M. Soyesima Taneomi, vint, d'après les ordres de son gouvernement, pour faire son traité et réclamer comme les autres l'audience. Cet ambassadeur, Prince-Ministre des affaires étrangères de son pays, eut un

mode à lui. D'abord il vint à Ta-kou sur une magnifique frégate cuirassée, escortée d'un second bâtiment. Cela ne pouvait rien gêner ; ensuite son costume européen irréprochable blessait peut-être les yeux de nos Chinois à courte vue, mais certainement n'était pas fait pour leur donner de l'audace. Enfin, il eut l'extrême bon sens d'annoncer en arrivant : — qu'il ne se séparerait en rien de ses collègues d'Europe. — Les Chinois, plus que personne, connaissent le principe *divide et impera* ; aussi auraient-ils bien voulu faire de sa cause une cause à part ; ils échouèrent complètement devant la ténacité de notre Japonais, qui ne se gêna nullement pour visiter les différentes Légations, participer aux délibérations commencées et marcher avec les autres ministres d'un pas égal, mais résolu. — Seulement Son Excellence Japonaise a probablement appris des Américains l'adage : *Time is money* (le temps, c'est de l'argent), toutes ces lenteurs ne lui allaient pas. Elle était pressée et voulait brusquer les choses. M. Soyesima déclara nettement au Gouvernement chinois que, vu les affaires de son pays et la place qu'il y occupait, il devait repartir promptement, et que, par conséquent, il fallait lui répondre de suite *oui* ou *non* sur l'audience. Si *oui*, il consentait à rester encore dix jours ; si *non*, ses malles étaient faites. Peu habitués à ce langage, les Chinois furent surpris, puis humiliés, puis fâchés, puis terrifiés ; leur voisin blindé, renforcé de cinq grandes nations d'outre-mer, les fit réfléchir ; l'audience fut enlevée et deux jours après paraissait dans la *Gazette de Pékin* l'article suivant : — « Édît impérial : Le Tsoung-ly-ya-men m'avertit que les Ministres des différents royaumes demandent instamment à venir me saluer pour me présenter les lettres de leurs souverains ; telle est la requête. Je permets à tous les Ministres qui ont des lettres de leurs souverains de venir me les remettre. Qu'on respecte ceci. » — Le jour même où l'audience était accordée,

naissait un fils à M. le Ministre de France. La cérémonie du baptême, faite quelques jours après, par Monseigneur Delaplace, nous réunit dans un déjeuner d'apparat où tous les Ministres, le Japonais compris, étaient présents. Naturellement on parla de la question du jour, et plusieurs gémissaient d'être obligés, par une chaleur de 40 degrés, de venir des légations au lieu de l'audience : cinq kilomètres à faire, en grand uniforme ! Monseigneur, en toute simplicité, offrit notre Pé-Tang : on pouvait venir s'y préparer, partir de là, puis, l'audience terminée, on y trouverait quelques rafraîchissements et un peu de repos. La proposition, imprévue de part et d'autre, fut acceptée avec reconnaissance par tous ces messieurs, et il fut arrêté qu'on partirait du Pé-Tang. — L'entrevue, fixée d'abord au 22 juin, fut, pour cause de cérémonial, renvoyée au 29.

Ce jour-là, dès cinq heures du matin, nous vîmes arriver Leurs Excellences M. de Geoffroy, ministre de France, M. Vlangaly, ministre de Russie, M. Wade, ministre d'Angleterre, M. Low, ministre des États-Unis, et Fergusson, ministre des Pays-Bas ; quant à S. Exc. M. Soyesima, il était plus que ministre ; il était ambassadeur et le Gouvernement chinois lui avait fait préparer un petit local d'attente. Tout en entrant avec ses collègues, il devait avoir aussi une audience privée, le premier. Chaque ministre avait sa chambre au Pé-Tang et put commodément endosser l'uniforme de gala. A six heures moins un quart tout le monde était réuni au salon en grande tenue ; les décorations les plus honorables et les plus variées brillaient sur toutes les poitrines, voire même les croix de commandeur et les grands-cordons. C'est alors que S. Exc. Tchong-ho, ancien ambassadeur chinois à Paris, vint au nom de l'Empereur visiter les Ministres. Leurs cinq chaises vertes partirent de la grande cour du Pé-Tang avec nombre de chaises bleues affectées aux interprètes. Les différentes escortes française, anglaise et russe accompagnaient. Les

rues interceptées de tous côtés, comme c'est la coutume en Chine pour les sorties de l'Empereur, n'avaient pas empêché une foule immense de se porter sur le parcours ; plus de deux cents voitures, plus de trois mille spectateurs, dont l'attitude n'était du reste rien moins qu'hostile, assistèrent au défilé. Dix minutes après, l'Ambassadeur japonais, les cinq Ministres et les interprètes entraient au Jardin-Palais de Tse-kouand-ko, lieu fixé pour l'audience et séparé de notre Pé-Tang par un simple mur. — L'Empereur devait arriver vers six heures, mais des dépêches importantes reçues le matin l'empêchèrent d'être exact, ce dont le prince Kong fit à plusieurs reprises des excuses au corps diplomatique. — Sa Majesté entra dans la salle du trône avant neuf heures et monta sur une estrade élevée de trois marches où se trouvait un siège splendide devant une grande inscription en marbre blanc ; elle s'y plaça, ayant à sa droite et à sa gauche les princes du sang, devant elle une grande table jaune, au bas de l'estrade les principaux ministres chinois, et autour de la salle sa garde noble.

S. Exc. l'Ambassadeur japonais entra le premier, et son audience spéciale dura cinq minutes à peine, le temps de remettre ses lettres de créance, puis les ministres européens pénétraient en faisant trois grands saluts comme il était convenu.

M. Vlangaly, doyen du corps diplomatique, lut alors *en français* une adresse commune à l'Empereur, adresse que l'interprète rendit de suite en chinois ; alors le prince Kong, montant les gradins du trône, se mit à genoux et en fit une traduction tartare à l'Empereur, puis chacun remit ses lettres dans leur sachet ou enveloppe de velours broché d'or. L'Empereur, toujours par l'entremise du prince Kong, dit alors « qu'il recevait avec plaisir ces lettres de « créance ; qu'il espérait que la paix entre la Chine et les « différents royaumes d'Europe ne serait pas troublée ;

« qu'il priaît les ministres de présenter ses amitiés à leurs
« souverains ou présidents. »

Tout cela dura un bon quart d'heure, puis chacun se retira après les trois saluts fixés dans le cérémonial, comme à l'arrivée. M. de Geoffroy, ministre de France, eut à la suite une audience spéciale où il lut à l'Empereur une adresse au sujet des affaires de Tien-Tsing. Ce fait est le plus beau succès de la journée, car il pose un antécédent et manifeste clairement que, non-seulement l'audience du corps diplomatique est accordée, mais même l'audience spéciale pour chaque ministre en particulier.

On revint en grande pompe au Pé-Tang où chacun se félicita du succès. C'en est un à coup sûr et qui, espérons-le, amènera de bons résultats. — Pendant tout ce temps nos cloches à grande volée, nos orgues et les chants de notre grand séminaire célébraient la fête des saints apôtres Pierre et Paul. Sous les auspices du *Cœli claviger* et du *Doctor gentium* la porte du Céleste-Empire s'ouvrira-t-elle enfin à Celui qui frappe depuis si longtemps? la Chine écouterait-elle enfin les enseignements du Christianisme? Après l'ère des persécuteurs verrons-nous enfin l'ère des Constantin et des Clovis? Dieu seul le sait. *In manu enim Illius et nos et sermones nostri et omnis sapientia.*

Je vous prie d'agréer, Monsieur et bien cher Confrère, l'assurance du respect et de la reconnaissance avec lesquels je suis

Votre humble et tout dévoué serviteur et confrère,

ALPH. FAVIER,
I. p. d. l. m.

*Lettre de M. HUMBLLOT, Missionnaire à Pékin,
à M. N., à la Maison-Mère.*

Péking, le 27 juillet 1873.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Les Confrères employés dans les Missions étrangères, dites-vous, gardent un silence trop prolongé sur les faits intéressants dont ils sont témoins; d'aucuns prétendent avoir lu le mot *paresseux* entre les lignes. Pour vous donner tort, je vous raconterai ce que j'ai vu lorsque l'Empereur s'est rendu, la troisième lune, à la sépulture de son père pour y sacrifier, selon l'usage, à l'occasion de sa majorité.

Les paravents, dessins, sculptures, donnent à tout des types de chinoiseries au moyen desquels on peut se former un idéal qui n'approche en rien de la vérité. Tout ce beau pays du nord, et de Péking en particulier, n'a rien absolument qui participe aux splendeurs des objets que vous admirez là-bas. Les eaux de la Bièvre n'ont rien de l'éclat qu'elles donnent aux tapisseries des Gobelins; ces eaux sont, au contraire, fort sales et très-puantes, tout comme les rues de Péking, car voilà le cadre qui va servir d'ornement au tableau. L'édilité pékinoise est à l'état d'enfance à côté de l'édilité parisienne : les rues principales peuvent cependant lutter de largeur avec nos boulevards, à la différence qu'ici une chaussée fort élevée domine deux voies latérales que nous appellerons trottoirs. C'est là que se meut dans une poussière sèche comme cendre ou, en temps de pluie, dans une boue tenace qui retient la chaussure des marcheurs inattentifs, une foule très-variée de gens de toute sorte, artisans, lettrés, affreux mendiants pas assez vêtus, même pour

des Chinois. La circulation est rendue plus difficile par les baraques de planche et de boue où s'étalent toutes les petites industries, celles surtout qui servent à l'alimentation publique. Là, des bouchers égorgent et nettoient sur la voie publique les pièces qu'ils mettent en vente ; à côté, on voit d'horribles gargotes d'où s'exhalent les différents arômes d'huiles, fritures et autres délicatesses des Chevets chinois ; on jette les débris qui ne pourraient entrer dans la consommation ; les mendiants les arrachent aux chiens, et j'ai vu plus d'une fois la victoire couronner la valeur de ces derniers.

Par ordre du ministre des travaux publics, lorsque l'Empereur doit passer, tous ces petits marchands doivent enlever leurs baraques, ustensiles et fourneaux ; les réparations exigées pour le voyage de l'Empereur exigent ce bénéfice de morte-saison pour trois semaines. La chaussée demeure interdite pendant le même temps à tout véhicule. Les satellites en profitent pour boucher les ornières, égaliser la voie, et retaper à la main qui sert de truelle pour délayer la boue, les bords de la chaussée ; ils l'arrosent, suivant l'usage, avec les eaux sales accumulées dans les trous qui servent d'égout ; l'odorat a été tant de fois surpris par les odeurs les plus étranges, que ce mode d'arrosage public ne l'affecte plus. Au dehors, sur le parcours de vingt-quatre lieues qui séparent le palais de la sépulture impériale, les travaux se font sur une plus large échelle. Les résidences impériales échelonnées sur la route ont été depuis longtemps, par parties et fort discrètement, démolies par leurs gardiens ; chacun en a tiré son petit profit, proportionné à la hauteur de ses fonctions : le chien qui porte le diner de son maître devait être un chien pékinois. Maintenant il s'agit de remettre ces demeures en bon état et capables d'abriter le souverain ; chacun des employés crie et cherche chicane à son inférieur, le tout finit par un

compromis général moyennant sapèques; on a recours au Trésor public pour réparer les avaries causées par l'injure du temps.

La route ordinaire est en mauvais état, nos ingénieurs porte-boutons en tracent une autre à travers champs; travail énorme, il s'agit de former une chaussée haute de plusieurs pieds, chaque propriétaire en sera quitte à niveler dans trois semaines cette route improvisée qui a dévasté son champ. Ce léger inconvénient est largement compensé du reste par les bénéfices plus que modestes que chaque officier public s'adjuge, suivant son grade bien entendu, sur la somme affectée de par Sa Majesté qui fait les choses en grand. Mandarins, satellites, etc., s'efforcent à l'envi de suivre l'exemple du souverain; la munificence impériale ne peut avoir d'autre but que d'arrondir leurs goussets. Quant aux cultivateurs, marchands, ils ne pourront éprouver d'autre sentiment que le bonheur de contribuer par piété filiale à la prospérité des mandarins, pères et mères du peuple.

C'est par milliers qu'il faut compter les gens, chevaux, véhicules de toute sorte qui, pendant plusieurs jours, vont et viennent du palais à la sépulture pour tout préparer. Une guerre avec les Européens, me disait un vieux compère chinois, ne coûterait pas plus et n'occasionnerait pas plus de dérangements que ce voyage de l'Empereur.

De grand matin, le jour du départ, toutes les petites rues qui débouchent sur la voie du cortège sont condamnées par des nattes de paille et gardées par un poste de soldats. Nos guerriers, vu la solennité de la circonstance, ont endossé une casaque en forme de longue veste à larges manches, blanche avec bordure rouge, rouge avec bordure blanche, etc., suivant la couleur affectée à chacune des sept bannières.

Les désordres de la toilette ordinaire disparaissent sous l'uniforme, qui, malheureusement! ne couvre pas les solu-

tions de continuité de plus d'un pantalon. Un manche de fouet compose l'armement. Gare aux curieux qui feraient aux nattes une large trouée et aux chiens qui, n'ayant pas prévu cet interdit de la voie publique, sont relancés de poste en poste, peut-être jusqu'en dehors de Pékin!

Passé un mandarin à cheval, entouré d'une vingtaine de satellites en guenilles criant à tue-tête, — premier avertissement ; — la même cérémonie sera répétée quatre fois jusqu'au passage de l'Empereur. A cette annonce, la voie publique demeure interdite à tout passant, on ferme les boutiques et on répand sur la voie de la terre glaise jaune en poudre. Nous entrons alors avec deux messieurs Européens dans la boutique de notre voisin, en passant par-dessus le mur qui la sépare de notre église Saint-Joseph : on a tout disposé pour nous recevoir, et afin de ne pas attirer l'attention des soldats postés devant notre église, nous grimpons le plus doucement possible sur les tables surmontées de bancs, et découpons à la sourdine dans le papier qui sert de vitre une ouverture assez grande pour voir commodément le cortège. Si le moindre bruit trahissait notre présence, les mandarins nous feraient déguerpir ; ce serait grand dommage ; vous seriez privé de ma prose, ici interrompue, faute de renseignements.

Nous remarquons tout d'abord les empressés officiels qui vont, viennent et parlent haut. Jusqu'au troisième avertissement vous les voyez partout, gourmandant un satellite par ici, cherchant noise à notre petit mandarin du coin, parce qu'un chien ahuri a, dans sa frayeur, souillé la terre jaune de la voie impériale ; c'est un va et vient continuel de porteurs de chaises de Leurs Majestés, d'eunuques, de domestiques chargés de divers ustensiles, paquets jaunes, en un mot la suite et la fin du déménagement commencé les jours précédents, car l'Empereur et les Impératrices doi-

vent retrouver à chaque pied-à-terre l'ameublement ordinaire de leurs appartements.

Vers six heures du matin, dernier avertissement, silence absolu sur tout le parcours ; les soldats posent leur fouet à terre ; une centaine de cavaliers, armés de lances, arcs et flèches, s'avancent à petit pas. Derrière eux, une chaise à porteurs, couverte de soie jaune ; les larges vitres de chaque côté nous permettent de voir l'Empereur. Rien de particulier dans le costume de Sa Majesté, chapeau de la saison, habit ordinaire.

L'Empereur a une physionomie insignifiante, efféminée, fort pâle ; on dirait une jeune fille d'assez chétive apparence. Il regarde d'un air très-indifférent les splendeurs de sa capitale fraîchement retapée, les lanternes borgnes de la voie publique avec leur nouveau papier et leurs belles lettres rouges ainsi que le déploiement de la force armée.... de fouets. Les curieux qui, à notre exemple, garnissent toutes les boutiques, se gardent bien de parler même à voix basse derrière le papier qui les masque à la vue du souverain, autrement les manches de fouet feraient leur office.

Derrière la chaise de l'Empereur, une cohue silencieuse de mandarins de toute classe mêlés à leur escorte déguenillée. Presque tous en passant jettent un coup d'œil sur la petite croix qui domine l'entrée de notre église Saint-Joseph. J'ai lu sur la physionomie de tous ces beaux mandarins l'expression des sentiments qui les animent à notre égard. Un reste de peur fait encore battre le cœur de tous ces héros ; c'est là notre défense jusqu'à la prochaine bonne occasion. Pour mon compte, je n'éprouve, en considérant tous ces personnages, mandarins, soldats, satellites, qu'un sentiment de profonde compassion que j'étendais à leur auguste souverain, en faveur duquel j'invoquai saint Joseph lorsqu'il passa devant son église.

Le gros du cortège écoulé, la voie est envahie par les

porteurs de chaises de l'Empereur, tous à cheval, habillés de robes rouges à grandes fleurs jaunes, comme les rideaux de lit en usage chez nous, il y a une trentaine d'années ; au milieu d'eux des gens du palais à pied, à cheval, chargés des tentes portatives, de paquets, les chameaux affectés au transport des objets de toilette des Impératrices. Voici tout un cortège d'eunuques portant deux énormes bahuts jaunes : c'est la corporation des barbiers avec tous les ustensiles requis pour raser la tête de Sa Majesté et lui faire la queue ; et des paquets, encore des paquets. Impossible de donner des nombres même approximatifs ; en voici un pourtant qui, par comparaison, vous fera apprécier le déplacement de cet innombrable personnel : pour les trois chaises de l'Empereur et des deux Impératrices ex-régentes, il y avait dix-sept cents porteurs suivant à cheval le cortège, afin de se relayer tour à tour au nombre de huit pour chaque chaise. Tous les mandarins avec leur escorte étaient de la partie, les eunuques, domestiques du palais, etc., etc.

Le tout est parfaitement combiné pour ôter à Sa Majesté le goût des voyages ; sans parler des dépenses incalculables qui ont dû faire un joli trou à la caisse et procurer à ces honnêtes gens de beaux bénéfices (1).

Tout ce monde officiel ne se fera pas chrétien de sitôt ; si cela arrive, il nous faudra d'abord dégonfler toutes ces sangsues. Ceci soit dit par manière de passe-temps, en attendant la seconde partie du cortège.

Voilà bien deux grandes heures écoulées, les Impératrices auront encore quelques soins à ajouter à leur toilette ; et puis, au dernier moment, on oublie toujours quelque chose qu'il faut chercher et trouver à tout prix avant le départ. Pendant ce temps-là, nos soldats pékinois,

(1) On évalue à 300,000 taëls de Péking la somme des dépenses (2,400,000 fr.), et ce n'est pas trop dire. (Note du correspondant.)

toujours farceurs, s'amuse^{nt} entre eux et poursuivent de leurs bons mots les eunuques, cuisiniers et porteurs d'ustensiles qui ne cessent de défil^{er} à pied et à cheval, sous leurs yeux.

Vers huit heures un quart, on lance le mot du guet que chaque poste crie au suivant; chacun reprend sa position, le silence est rétabli. Une centaine de lanciers, comme au premier cortège; et... un embarras quelconque arrête tout devant notre boutique; nous avons là sous les yeux, à six pas, immobiles, les deux chaises impériales couvertes de soie jaune.

Si j'avais pu prévoir cet heureux incident, qu'il m'eût été facile de photographier les deux Impératrices! Une autre fois je ne manquerai pas de préparer mon appareil.

Dans la première chaise se tient debout, dévorant tout du regard, le nez aplati contre la vitre afin de ne rien perdre, une petite fille de treize à quatorze ans; c'est la fille du prince Kong, adoptée par l'Impératrice, mère de l'Empereur. Pauvre petite, elle est toute à la joie d'avoir franchi les murs crénelés du palais; la croix de notre église ne peut manquer d'attirer son attention. Tout à coup, elle se retourne vers l'Impératrice, sa mère adoptive, et son petit doigt se dirige juste vers l'ouverture où nos yeux se trouvaient braqués. L'un de nous aura fait au papier une brèche trop large qui aura trahi notre présence; le mot gracieux *fi^{ls} du diable*, en usage pour désigner les Européens, aura dû être prononcé; car, voilà l'Impératrice qui regarde aussi de notre côté, en riant de tout son cœur du mot que vient de lancer la petite espiègle. L'autre Impératrice ex-régente se tient fort tranquillement et modestement dans l'autre chaise.

Rien de plus simple que le costume de Leurs Majestés : la toilette ordinaire des Chinoises aisées, grand habit en soie bleue, les cheveux à la Tartare et une petite cravate

autour du cou. J'invoquai notre bon saint Joseph pour elles avec plus de ferveur encore que la première fois. Suivent des eunuques à cheval, encore des eunuques, toujours des eunuques, rien que des eunuques, les uns obèses, les autres efflanqués, enfants, vieillards, un vrai tohu-bohu d'eunuques.

Au milieu d'eux s'avancent sept ou huit chariots couverts de soie jaune traînés par des mulets aux harnais argentés, pour les femmes au service de l'Empereur. Ces dames se tournent de droite et de gauche plutôt pour être vues que pour regarder; une d'entre elles vaque à sa toilette; le petit miroir, attaché à la boutonnière de son gilet tartare, lui sert à remettre en place quelques cheveux égarés par les secousses du véhicule; une autre profite d'un instant d'arrêt pour allumer sa pipe. Après les chariots jaunes, arme à volonté, plus de silence, les curieux enfoncent les nattes et se jettent sur le cortège, les eunuques se font des niches, poussent leurs haridelles sur celle du voisin et rient à qui mieux mieux. Rira bien qui rira le dernier. Toutes ces rossinantes habituées au jeûne ne le sont point à la fatigue, et se permettent parfois un petit temps de galop : pauvres bêtes, elles prennent leur sortie du palais pour une promenade du matin!

Au milieu des eunuques, une vingtaine de chariots peints en rouge pour les jeunes filles tartares choisies chaque année par les Impératrices : elles se partagent les offices du palais. Rien ne les distingue des hommes dont elles portent le costume : la queue, les bottes et la grande veste chinoise. Ceci est du reste une chose fort ordinaire à Péking; les jeunes filles n'ont que peu de chose à changer à leur costume pour opérer cette transformation. Ces pauvres filles, captives pendant sept à huit années et plus, paraissent assez contentes; elles sont un peu plus libres, et pourront en outre passer quelques instants avec leurs familles lorsque les Impératrices

s'arrêteront au retour, assez longtemps, dans une pagode, en dehors de Péking, pour s'y reposer suivant la coutume.

Laissons le cortège continuer sa route, à la vitesse de sept à huit lieues par jour. A quatre lieues de Péking l'Empereur s'ennuya de voyager au milieu de campagnes désertes : permission est donnée de s'approcher du cortège. Dès lors les villageois se rendent en foule de fort loin et forment sur les deux côtés de la chaussée une haie serrée d'hommes, femmes et enfants, agenouillés, suivant l'usage, pour contempler en silence la *face du Dragon*, et lui font la prostration. La familiarité engendrant le laisser-aller, bon nombre de paysans se mêlent aux soldats, aux eunuques, font route avec eux, causant et devisant, sans trop de respect pour Sa Majesté.

Ce fut un des griefs que l'Empereur formula au retour, sans parler des autres, que le bref impérial énonça avec indignation. Ainsi les chameaux, chargés des objets de toilette des Impératrices, transgressèrent quelque peu l'étiquette de la cour ; à la première étape, Leurs Majestés faillirent attendre les objets indispensables pour le repos de la nuit ; elles attendirent même tout de bon, car rien n'arriva que fort tard pendant la nuit. Les pauvres chameaux, mal nourris, ne purent qu'à grand'peine fournir leur première journée. L'Empereur, au retour, cassa ou dégrada les mandarins eunuques préposés au garde-meuble.

La journée qui suivit l'arrivée à la sépulture fut consacrée au repos et à la cérémonie funèbre qui dura fort peu de temps, le tout ayant été soigneusement préparé : immolation de victimes, libation, prostration de l'Empereur devant le tombeau de son père.

Pour le retour à Péking, le temps, qui se montra assez maussade dans la matinée, laissa dans l'après-midi éclater sa mauvaise humeur. Une pluie intense ne cessa d'arroser le cortège jusqu'à Péking et de détremper à fond la voie impé-

riale; c'est-à-dire que toute cette terre rapportée sans être tassée ne forma plus qu'un affreux borbier, où durent pa-tauger et s'empêtrer, les trois jours suivants, porteurs de chaises, chariots et piétons. Les chevaux qui, à grand'peine, avaient pu supporter les fatigues du premier voyage, res-taient embourbés et ne pouvaient suivre le cortége; plusieurs crevèrent et furent abandonnés sur la route. Les chars des femmes de l'Empereur, ne pouvant arriver à temps, durent chercher un gîte on ne sait où. Une de ces dames, trouvant l'occasion belle pour s'échapper, en profita si bien, que oncques on n'en entendit parler depuis. Plus de curieux le long du cortége, et surtout plus de petits marchands, — *tem-pora si fuerint nubila, solus eris*, — la pluie les avait tous chassés; aussi cette cohue nous revint-elle ici affamée, crot-tée et mouillée jusqu'aux os : un eunuque disait, au retour, avoir payé près de deux francs un petit pain! Les porteurs de chaises, les jambes nues, barbotant dans la boue, furent les seuls qui, loin d'être punis, furent généreusement récompensés. Le pauvre Empereur, harassé de fatigue, avait complètement disparu, couché tout de son long dans sa chaise en rentrant à Péking.

Le cortége des Impératrices ne revint ici que fort tard, à la nuit tombante. Après leur passage, la foule se précipite sur la voie et rit aux éclats en voyant les belles voitures jaunes et rouges de la cour dans un état indescriptible. On avait dû laisser en route nombre de bêtes de trait. Plus-sieurs de ces voitures sont trainées par des ânes; en voici une qui n'a pu se procurer ce modeste attelage et la foule accueille de ses huées une dizaine d'individus déguenillés qui s'évertuent à tirer des ornières profondes où ils pa-taugent eux-mêmes, le char auquel ils sont attelés! Cava-liers, montures et piétons sont littéralement couverts de boue, harassés de fatigue et crevant de faim. C'était hideux! Bien que la dignité de l'Empereur me touchât fort peu, je

ne comprends pas la gaité des Pékinois en présence d'un spectacle aussi profondément repoussant.

Le surlendemain, distribution générale de punitions avec motifs, énoncés dans la *Gazette de Pékin*; mandarins et officiers cassés, dégradés, et c'est l'Empereur lui-même qui, dans ce bref impérial, met au jour un des côtés de l'état très-réel des choses dans ce pays-ci.

Maintenant, Monsieur et très-cher Confrère, si j'ai abusé de votre patience en vous montrant Péking à travers mes lunettes, permettez-moi, en finissant, d'invoquer le bénéfice des circonstances atténuantes. J'ai écrit tout ceci pour obéir à des désirs qui sont pour moi des ordres, et je vous promets de n'y pas revenir de sitôt.

Voilà, me direz-vous, une peinture bien attrayante de la Chine, des Chinois et du bonheur que peut avoir un missionnaire à vivre, sans espoir de les convertir, voire même de leur parler de leur âme, de l'Évangile et de leur salut! N'y a-t-il pas de quoi décourager? et ne serait-il pas téméraire et même absurde d'espérer de pouvoir remuer cette pourriture et d'en tirer quelque chose de bon pour le Ciel? Patience! et n'allons pas si vite en besogne : *Spiritus ubi vult spirat.* — *L'esprit de Dieu souffle où et quand il veut*; et si nous sommes dans la douleur et la souffrance, qui sait si l'aurore du jour où d'autres viendront moissonner dans la joie n'est pas prochaine? Puissent vos bonnes et ferventes prières hâter cet heureux moment et attirer sur nous les bénédictions du Ciel.

Votre tout dévoué Confrère en l'amour de Notre-Seigneur et de sa Sainte-Mère,

A. HUMBLLOT,
I. p. d. l. m.

FRANCE

VISITE DU SHAH DE PERSE

Chez nos sœurs du XII^e Arrondissement, à Paris.

Le bon Dieu se sert de tout pour procurer sa gloire : espérons qu'il la tirera des faits suivants et que le sol barbare de la Perse en ressentira les heureux effets.

Lorsque Sa Majesté le Shah vint à Paris, au mois de juillet dernier, il visita tout ce que notre capitale peut renfermer de beau, de grand, de majestueux. Parmi ses excursions, nous en citerons une qui marquera peut-être davantage dans le souvenir du Roi, et cependant il était bien simple et bien obscur le lieu où Sa Majesté porta ses pas le 18 juillet dernier. La Maréchale de Mac-Mahon, dont le noble cœur se sent porté vers les actions grandes et saintes, conçut la pieuse pensée de faire visiter au Shah un établissement de charité. Son but était d'intéresser le souverain à la vue de la nombreuse jeunesse recueillie et instruite dans les maisons des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et par là, de lui faire connaître la cornette des Filles de la charité, qu'il avait déjà vue dans sa visite aux Invalides, et qu'il aura sans doute prochainement l'occasion de rencontrer dans les rues de sa capitale, à Téhéran, où nos Sœurs vont probablement aller établir leurs œuvres charitables.

Le Shah accepta la proposition, guidé peut-être par un sentiment de curiosité, et, sur sa réponse, madame de MacMahon se rendit elle-même à Saint-Lazare, pour prévenir que la maison de la Providence-Sainte-Marie, située rue de Reuilly, 77, recevrait le vendredi 18 juillet, à une heure de l'après-midi, la visite royale.

Nos Sœurs de la rue de Reuilly furent aussitôt informées de l'honneur qu'allait leur faire Sa Majesté Persane, et vite, on envoya dîner les enfants des classes externes, en leur recommandant de rentrer avant l'heure fixée.

Elles partirent aussitôt répandant dans tout le quartier la nouvelle du jour : — Le Shah va venir voir nos Écoles. — Ce fut comme une trainée de poudre, et le bruit de la visite s'étant répandu dans toutes les rues environnantes, les ouvriers quittèrent en grand nombre leurs ateliers et vinrent se presser aux alentours de la maison de nos Sœurs. A midi et demi, il y avait dans la rue de Reuilly un rassemblement tel, que les voitures ne pouvant plus circuler, le commissaire de police envoya demander aux Sœurs si ce qu'on disait dans le quartier était bien vrai et si on était informé officiellement que le Shah allait venir. Sur l'assurance formelle qui lui en fut donnée, cet officier civil se transporta de sa personne à la Providence, après avoir donné des ordres pour que ses agents maintinssent l'ordre dans la rue. M. le Curé de la paroisse de Saint-Éloi et diverses personnes notables du quartier vinrent se réunir aux quelques Missionnaires qui étaient venus apporter la nouvelle et, à une heure, tout le monde était prêt pour recevoir le noble visiteur.

Mais une heure sonne et personne ne vient. Il faut attendre, dit-on, le Shah est allé à Montmartre ; il ne tardera pas et va s'arrêter ici, en allant à Vincennes, où il est attendu. — On se résigne, et une heure, deux heures se passent, sans qu'il soit question du royal visiteur. — Les enfants des

classes s'impatientent, ne veulent plus tenir en place ; on a beau les faire chanter et user de tous les moyens pour les maintenir ; les Sœurs ont bien de la peine à en venir à bout. — A l'asile, les pauvres petits commencent à se fatiguer ; ils ont faim, ils pleurent. On leur fait une distribution de morceaux de pain.

Dans la rue, c'est bien une autre affaire. Les ouvriers qui avaient quitté leur travail, contrariés de voir que le Shah ne venait pas, ne voulaient cependant pas manquer cette occasion de voir le souverain asiatique, et, à chaque instant, c'étaient des alertes qui mettaient le trouble partout, et puis les quolibets, les plaisanteries, tout allait son train, et les sergents de ville avaient bien du mal à maintenir l'ordre. Enfin, vers les quatre heures, le commissaire de police vint nous dire que le Shah venait de passer dans le faubourg Saint-Antoine ; mais, au lieu de s'arrêter, il était allé droit à Vincennes. Il fallut donc attendre qu'il revint de Vincennes.

Une heure s'écoule, et rien encore ; on peut juger de l'ennui des pauvres enfants pour lesquels cette longue séance n'était rien moins qu'agréable. Et puis, s'il n'allait pas venir du tout, que faire ? quel parti prendre ? Renvoyer tous ces enfants, et les gens de la rue qui vont se fâcher, crier, tempêter !

On en était à discuter sur le parti à prendre, quand vers les six heures et demie une grande rumeur se fait entendre dans la rue : — C'est le Shah ! c'est le Shah ! — Trois voitures à deux chevaux, sans escorte ni aucun appareil royal, descendaient en effet la rue de Reuilly et de loin on reconnaissait les Persans à leur bonnet d'astrakhan.

C'était bien le Shah qui venait ! La foule, tout-à-l'heure irritée, maintenant joyeuse, fit place aux chevaux, et tous, nous nous attendions à voir sa voiture tourner à droite et s'engager dans la cour de la maison des Sœurs ; mais point

du tout, le cocher passa devant la porte, les autres voitures la suivirent, et nous voilà tous bien attrapés ! Fort heureusement, le Shah, voyant une si grande foule rassemblée en cet endroit, pensa que ce devait être en son honneur, et il donna ordre au cocher de regarder sur l'itinéraire qui avait été fixé à l'avance; celui-ci ayant reconnu son erreur, Sa Majesté Persane lui fit tourner bride, et sa voiture, remontant la rue de Reuilly, entra enfin dans la cour de la maison.

Sa Majesté fut reçue par la Sœur servante de la maison et s'avança rapidement vers la première salle du rez-de-chaussée, accompagnée de son grand-vizir et des gens de sa suite et de nos Confrères, parmi lesquels se trouvait M. Boré, qui put converser en langue persane avec le roi.

Celui-ci, s'étant fait apporter une chaise, contempla en souriant les petits marmots de l'asile qui exécutèrent leurs chants et leurs manœuvres ordinaires. Le Shah fit quelques questions en français, d'un ton bref et péremptoire. Il demanda si ces enfants et les Sœurs étaient nestoriens ou catholiques, et parut fort surpris d'apprendre qu'il n'y avait pas de nestoriens en France. Sa Majesté rit beaucoup lorsque les enfants se levant de leurs bancs, en imitant le son de la trompette militaire, descendirent les gradins en marquant le pas et s'avançant résolument sur lui, le forcèrent de quitter la place.

De l'asile, le roi se rendit dans un grand préau où les orphelines chantèrent un chœur fait pour lui, et l'une d'elles lui récita un compliment. Sa Majesté écouta avec plaisir. Elle réclama les vers qu'on avait faits tout exprès pour elle, et parut sensible à cette attention. On monta ensuite dans un ouvrier de fleurs; là, le Shah fut captivé et tout à la fois charmé; il voulut qu'une ouvrière travaillât devant lui, et sur l'offre qui lui fut faite, il se choisit un bouquet qu'il donna aussitôt à celui de ses gens qui le suivait. Ce bouquet

ne le quitta plus jusqu'à son départ de Paris ; il l'avait encore à la main en montant en wagon.

Dans l'ouvroir du dessin, il fut attentif, et arracha des mains d'une Sœur, plutôt qu'il ne le reçut, un emblème qu'on lui offrait. La visite des classes sembla aussi l'intéresser, il questionna un enfant et parut satisfait de ses réponses ; puis, laissant celle-là, il en choisit une autre, bien petite, mais dont l'œil intelligent l'avait frappé, et la conduisant vers la carte, il lui demanda où était située la Suède, lui demanda d'indiquer la capitale et lui posa d'autres questions auxquelles l'enfant répondit fort bien ; mais le Shah lui ayant dit de lui montrer Téhéran, elle fut fort embarrassée, car c'était une carte d'Europe. Le Shah se mit à rire, et, sur le planisphère, Sa Majesté lui fit voir avec complaisance la longue distance qui sépare Paris de sa capitale. Le roi parla peu pendant cette visite, la langue française ne lui étant pas très-familière ; cependant, ce qu'il disait en français était clairement dit et bien accentué. Il fit plusieurs questions auxquelles on lui répondit, soit en français, soit en persan ou en turc, car M. Boré était là, et il redescendit l'escalier, s'arrêtant encore devant les enfants de l'asile qui manœuvraient dans la cour, il leur sourit avec bonté. On lui offrit à boire : — C'est bien eau pure ? — dit-il. Sur la réponse affirmative, il fit un geste sur son verre et but quelques gorgées.

Pendant ce temps, les garçons attendaient impatiemment de recevoir à leur tour le noble visiteur ; mais, bien qu'on lui indiquât le chemin qui conduisait chez eux, le Shah, d'un geste impératif, écarta les personnes qui se trouvaient à ses côtés et marcha droit à sa voiture, où il monta en remerciant de la voix et du geste les Sœurs et toutes les personnes présentes. Il partit ainsi sans se faire voir aux garçons qui, se voyant si mal payés de leur longue attente, manifestèrent leur mécontentement par une explosion de

cris et un tapage formidable. On eût bien de la peine à les calmer, et difficilement on leur persuaderait que le Shah n'a pas été impoli à leur égard.

Enfin tout rentra dans le calme, et quelques jours après, M^{me} la maréchale de Mac-Mahon venait elle-même remettre à la Sœur servante la somme de deux mille francs, que Sa Majesté Persane l'avait priée de donner aux Sœurs de sa part en souvenir de sa visite.

*Lettre de M. MAILLY à M. GIAMPAOLO, Prêtre de la Mission,
au Sacré-Cœur, à Smyrne.*

Paris, le 15 juillet 1873.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Vous nous avez adressé une relation de votre excursion aux ruines d'Éphèse, qui nous a vivement intéressés ; pour répondre à cette attention de votre part, permettez-moi de vous raconter les incidents d'un pèlerinage auquel Sa Grandeur M^{sr} l'Archevêque de Reims nous invita dernièrement, et que nous eûmes le plaisir de faire, accompagnant notre Très-Honoré Père à Reims et Saint-Walfroy.

Vous savez que, depuis les derniers événements, on parle beaucoup de pèlerinages en France ; c'est un beau mouvement religieux qui tend à se propager, et l'affluence considérable des populations qui y prennent part est un témoignage vivant que la foi n'est pas éteinte dans les cœurs. Lourdes, la Salette, Paray-le-Monial, ont vu des milliers de

pèlerins se succéder dans les enceintes sacrées où la piété des fidèles vient chercher des grâces spéciales, en même temps qu'elle offre à tous les regards le beau spectacle d'une foi qui ne craint pas de se montrer au grand jour, malgré les sarcasmes de l'impiété, voire même quelquefois malgré les violences d'une foule ignorante et trompée par les mensonges de l'irréligion. Nos deux communautés, en s'unissant de cœur à tous les pieux pèlerins, sont restées à peu près étrangères à ces pèlerinages, car, grâce à Dieu, ni nos Sœurs, ni nous, n'avons besoin d'affirmer notre croyance et d'en donner des témoignages publics; cependant vous savez que depuis trois ans M^r Landriot a confié à notre Congrégation un pèlerinage célèbre dans les Ardennes, celui de Saint-Walfroy, et le 27 juin dernier, Sa Grandeur devait s'y rendre pour consacrer le maître-autel récemment érigé par les soins de notre Confrère M. Flagel. Il réclama la présence de Notre Très-Honoré Père qui voulut bien accéder à ce désir de Monseigneur, et le 26 juin nous nous mîmes en route pour Reims, où nous attendait Sa Grandeur.

Nous passâmes deux jours dans cette ville, où je pus admirer à loisir la magnifique cathédrale qui est sinon le plus grand, du moins un des plus complets de nos édifices religieux du moyen âge. Je ne vous en ferai pas la description; ce serait bien trop long et la pauvreté de mes connaissances archéologiques m'exposerait certainement à vous donner des notions fort inexactes sur l'âge, le style et les beautés de ce noble édifice. C'est là qu'autrefois on sacrait les rois de France, et le trésor de la sacristie conserve précieusement les restes de la sainte Ampoule, enchâssée dans un magnifique bijou en or, enrichi de pierres précieuses. On admire, parmi les objets de prix que l'on montre aux étrangers, un calice appelé *Calice de saint Remi*. Il est, à la vérité, du douzième siècle, et n'a pu, par conséquent,

servir à saint Remi, mais il n'en a pas moins une très-grande valeur; c'est une coupe large et profonde, couverte à l'extérieur d'émaux cloisonnés et de pierreries. Sur le pied, on lit, gravée en caractères gothiques, une inscription déclarant que la personne qui aura ce calice en sa possession sera frappée d'excommunication, si elle ne le restitue au trésor de la cathédrale. C'est sans doute à cette inscription que la cathédrale doit d'avoir recouvré ce beau monument de l'orfèvrerie du douzième siècle, car il disparut pendant la grande révolution et fut rendu par une pieuse princesse, peu jalouse sans doute de s'exposer aux censures de l'Église. Bien d'autres objets attirent l'attention; celui qui m'a peut-être le plus frappé, c'est un très-bel ostensor absolu-ment semblable à celui de notre Maison-Mère, qui vient d'être donné tout récemment, nous a-t-on dit, par le dernier ex-ministre de l'instruction publique, M. J. Simon.

Les fondations de la cathédrale n'ont pas fléchi sous le poids des années; mais elle a subi bien des avaries partielles. Il serait difficile de compter toutes les statues brisées, les pilastres, les clochetons, les gargouilles, les arcatures, les ornements de toute sorte mutilés par les Huguenots et par les Vandales du siècle dernier, bien plus encore que par les injures du temps; mais tout cela se répare; on remet à neuf chaque année une portion assez notable de cet édifice qui, grâce à ces travaux de réparation, aura, dans un temps plus ou moins éloigné, retrouvé sa première splendeur.

Une autre église, celle de Saint-Remi, du style roman, offre à l'archéologue un vaste sujet d'étude; mais je dois avouer que ce qui m'a intéressé davantage, c'est la petite maison de nos Sœurs, qui a été établie sur cette paroisse tout auprès de l'église, pendant que les Prussiens étaient à Reims, au plus fort de la guerre. Il n'y a là que quatre Sœurs, et déjà l'influence des travaux charitables de nos

Sœurs s'est fait sentir; il est question d'agrandir la maison qui ne suffit plus aux œuvres commencées.

Nous avons à Reims une maison de Mission; c'était autrefois un couvent de Carmélites, qui ont abandonné ce local pour en prendre un plus spacieux. L'édifice n'est pas somptueux, et nos Confrères sont logés dans de véritables cellules d'une dimension par trop restreinte; mais les œuvres sont abondantes, le travail incessant et la charité qui unit les cœurs fait oublier les inconvénients d'une installation matérielle qui, d'ailleurs, ne tardera pas à s'améliorer.

La chapelle de nos confrères est assez fréquentée, quoique rien d'apparent ne la signale à l'extérieur.

Le samedi 28, nous nous mîmes en route pour Saint-Walfroy. Monseigneur nous avait fait le plus cordial accueil à notre arrivée et avait voulu nous recevoir dans son palais archiépiscopal, qui abrita bien des souverains, car c'est là que logeaient les rois de France quand ils venaient se faire sacrer, et tout dernièrement le roi Guillaume, aujourd'hui empereur d'Allemagne, occupait la chambre qui reçut Notre Très-Honoré Père, et qu'on appelle depuis longtemps la chambre des rois.

Le train du chemin de fer nous amena rapidement vers le Nord, et bientôt nous arrivions à Mézières qui fut assiégée et bombardée par les Prussiens. Cette pauvre petite ville, avec ses fortifications destinées à la protéger contre les canons de l'ancien système, ne pouvait, en aucune façon, résister à des pièces d'artillerie lançant leurs projectiles à 6 et 8,000 mètres; elle fut à moitié incendiée par les obus. Là, nos Sœurs nous attendaient, et le train s'arrêta assez longtemps pour nous permettre d'aller faire une courte visite à leur maison.

Revenus à la gare, nous repartîmes pour Sedan, et dès

lors les souvenirs de la récente guerre furent sans cesse présents à nos yeux.

Ici c'est Beaumont, où, la veille du désastre de Sedan, un général français se laissa surprendre et écraser sans combat par un corps d'armée qu'il savait cependant prêt à fondre sur ses troupes.

Puis voilà Sedan, Sedan qui vit, en un jour de sang et de deuil, ses rues, ses places, jusqu'aux fossés de ses remparts regorgeant de soldats français débandés, s'entassant les uns sur les autres, écrasés de mitraille et d'obus qui ne cessèrent de pleuvoir sur cette malheureuse ville et sur nos soldats affolés, que quand l'ex-empereur se rendit à l'ennemi avec toute son armée, désastre inouï dans les annales de la France !

Voici, au sortir de Sedan, Bazeilles, dont la vue réveille de bien tristes souvenirs. A Bazeilles, se trouvait une division de marins qui, retranchés dans les maisons, postés à chaque fenêtre, à chaque lucarne, ouvrirent sur les Bavaois un feu si meurtrier que, malgré leur nombre, ils durent reculer, pour revenir, hélas ! le fer et le feu à la main, brûler, incendier toutes les maisons jusqu'à la dernière, en ne respectant même pas la vie des habitants inoffensifs.— Il n'y a que deux ans de cela, et déjà Bazeilles est reconstruit presque entièrement. Le cœur se serre en voyant que tous les toits sont neufs. Les habitations sont rebâties ; mais, dans chaque famille, que de places vides au foyer !

Plus loin, nous apercevons les hauteurs de Floing, qui dominant tout le paysage. Occupées le matin du jour fatal par nos troupes, elles furent abandonnées, on ne sait pourquoi, et bientôt couvertes d'une nuée de soldats prussiens. En vain, pour les reprendre, nos mitrailleuses firent-elles des ravages épouvantables dans les rangs ennemis ; cette fois encore, la masse des combattants l'emporta, et, de ces hauteurs, Sedan fut bombardé.

Nous passons tout près du pont de Bazeilles, miné par le génie, mais qu'on ne put faire sauter à temps pour l'empêcher de livrer passage aux Prussiens. Au moment où l'on vint mettre le feu à la mine, on s'aperçut qu'on avait oublié de la munir de poudre!

A droite, sur une hauteur, au milieu d'un bosquet d'arbres magnifiques, nous voyons le château où le roi Guillaume se fit amener l'empereur. — Oh! comme Dieu sait châtier quand il le veut! — Quand la pauvre France le comprendra-t-elle?

Et, au milieu de ces pensées amères, de ces souvenirs pénibles, nous voyions cette riche et belle nature étaler sous nos yeux toutes ses magnificences. Le pays est splendide; la verdure qui couvre ces belles collines, le fleuve qui roule ses eaux argentées, les oiseaux qui peuplent les bois et les airs, tout est vivant, joyeux, et respandit sous les rayons d'un soleil un peu trop ardent, il est vrai, mais dont on sent cependant l'action vivifiante et féconde. — Quel contraste avec ces scènes d'horreur, ce sang répandu, cette profusion d'existences humaines dévorées en un instant, et pourquoi? pour de vaines querelles, pour de fatales ambitions!

L'homme semble prendre à tâche de s'acharner à détruire ce bel ordre, qu'il ne réussit qu'à troubler un instant, et qui reprend bien vite son cours habituel, comme pour lui montrer son impuissance, même pour le mal. Oui, mon Dieu! malgré nos fautes, malgré notre ingratitude, vos bienfaits nous poursuivent, et votre inépuisable bonté ne permet même pas que nos plaies soient longtemps saignantes!

Mais nous avons dépassé ces sites désormais fameux, et, dans le lointain, au faite d'un monticule dépourvu de verdure, apparaît une petite construction surmontée d'une croix qu'on ne distingue pas encore. C'est l'ermitage de Saint-Walfroy qui grandit peu à peu et disparaît bientôt derrière un rideau de peupliers élancés, au moment où le

sifflet de la locomotive et le ralentissement de la marche nous annoncent que nous approchons de la station de *Margut*, gros village situé au pied de la montagne de Saint-Walfroy, qui ne nous apparaissait tout à l'heure que comme un tertre dominant la plaine.

Nous sommes arrivés à Margut, et nous embrassons M. Flagel, supérieur de Saint-Walfroy, venu à notre rencontre avec des voitures dans lesquelles tout le monde ne put trouver place, ce qui donna au bon M. Flagel l'occasion de nous faire voir qu'à 68 ans, il a encore le jarret d'un jeune homme. Il voulut faire la route à pied pour céder la place à ses hôtes.

Pour descendre la côte de Saint-Walfroy à Margut, il ne faut guère que vingt minutes à pied ; mais, pour la gravir en voiture, il faut près d'une heure, et encore est-il prudent, lorsqu'on arrive au sommet du plateau, de mettre pied à terre ; c'est ce que fit Notre Très-Honoré Père, qui dut s'essuyer le front plus d'une fois avant d'atteindre le haut de la montagne. Il faisait chaud lorsque nous arrivâmes au pied de la colonne de Saint-Walfroy, bien que l'air pur de la montagne fût plus frais que celui de la plaine de Margut.

Saint-Walfroy, en latin *Vulfilaicus*, donna en Occident le spectacle de la mortification extraordinaire que pratiquèrent plusieurs saints en Orient. C'est le seul stylite de nos pays occidentaux, dont les hivers froids et rigoureux ne permettent pas un genre de vie que le climat plus doux de l'Orient a pu rendre supportable. Aussi Saint-Walfroy ne vécut-il pas longtemps sur la colonne qu'il avait choisie pour demeure ; les évêques des pays voisins lui ordonnèrent d'en descendre, et, comme « c'est un crime, dit notre Saint lui-même, de ne pas obéir à la voix de ses pasteurs, » il quitta sa colonne et se résigna à vivre avec les moines du monastère qu'il avait fondé sur l'emplacement où se trouve notre maison actuelle.

Saint-Walfroy était contemporain de Saint-Grégoire de Tours, car celui-ci raconte que, se trouvant à Châlon-sur-Saône, où il avait accompagné le roi Gontran, second fils de Clotaire I^{er}, roi de France, et lui-même roi de Bourgogne, il quitta le camp de ce prince, chargé d'une ambassade pour Childebert II, roi d'Austrasie, qui tenait alors sa cour à Co-blentz, et se rendit au retour à Carignan, ville appelée alors en latin *Eposium*, qui reçut depuis le nom d'Yvoy (1), et enfin s'appela Carignan lorsqu'elle tomba en la possession de la branche cadette de la famille de Carignan, résidant alors en France.

Saint-Grégoire nous dit que l'expédition militaire, dans laquelle il accompagnait le roi Gontran, se fit la vingt-quatrième année du règne de ce prince qui monta sur le trône en 561, ce qui donne pour la date de la visite du saint historien au cénobite l'année 585. On suppose généralement que Saint-Walfroy arriva dans ce pays vers l'an 565.

« Arrivés à Eposium, dit Saint-Grégoire, nous fûmes reçus par le diacre *Ufilaic*, qui nous conduisit à son monastère, où l'hospitalité nous fut donnée avec la plus grande bienveillance. Ce monastère est distant d'Eposium (aujourd'hui Carignan) d'environ 8,000 pas. » (Ce détail ne laisse aucun doute sur l'identité de la ville d'Eposium avec le Carignan actuel.) Il est situé sur le faite d'une montagne, à côté d'une vaste basilique élevée par Saint-Walfroy lui-même à la gloire de Saint-Martin de Tours, et qu'il avait enrichie d'une relique de ce saint Évêque pour lequel il avait eu une grande dévotion dès son enfance.

Saint-Walfroy, qui était Lombard d'origine, sortit de son pays natal dès son jeune âge, pour venir dans le Limousin se mettre sous la conduite du saint abbé Yriez ou Aridius.

(1) Il y a un autre *Eposium* ou *Epusum* ou *Epoisum*, qui s'appela plus tard Ivodium ou Ivoy, et qui depuis a pris le nom d'Epoisses, dans la Côte-d'Or. (Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, lib. VIII, §§ 15 et 16.)

Il le quitta bientôt et vint se fixer seul sur la montagne qui porte aujourd'hui son nom. S'y étant bâti une pauvre cellule, il se livra aux exercices de la vie érémitique, et le bruit de ses vertus ne tarda pas à lui amener des disciples pour lequel il bâtit un monastère.

On a cru longtemps que Saint-Walfroy était bénédictin, et Surlus le range parmi les disciples de Saint-Benoît, ainsi que deux des martyrologues de l'ordre de Saint-Benoît; mais il n'en est rien, et le témoignage de Bucelinus, dans son ménologe bénédictin, de Ferrari dans son catalogue général, et, enfin, de Soterius, qui a écrit les actes de la vie de notre saint, ne laissent aucun doute sur cette question; aussi, dans les derniers martyrologues de l'ordre de Saint-Benoît, publiés en Allemagne, on a supprimé le nom de saint Walfroy.

Le saint confesseur construisit une *grande basilique*, dit la chronique, qu'il dédia à Saint-Martin, et, voyant autour de la retraite des populations encore idolâtres, il se voua, pour obtenir leur conversion, à une vie pénitente si austère, qu'on a peine à comprendre comment son corps³ put résister à un pareil supplice. Saint-Grégoire de Tours l'ayant, lors de sa visite, prié de lui raconter ce qu'il avait fait et souffert sur sa montagne, le saint protesta d'abord qu'il n'en ferait rien; puis, vaincu par les supplications du saint Évêque et de ses compagnons, il consentit à leur rapporter en détail l'histoire de sa vie, sa grande dévotion à Saint-Martin, la confiance qu'il avait en lui à la suite d'un miracle opéré par ce saint et dont il avait été le témoin, puis sa vie douloureuse sur le haut de la colonne qu'il s'était construite, et sur laquelle il se tenait debout et pieds nus. « Lorsque le temps de l'hiver
« arrivait, dit-il, j'étais tellement brûlé par le froid sur ma
« colonne, que la rigueur glaciale de la température me fit
« plus d'une fois tomber les ongles des pieds, et des gla-
« çons pendaient de ma barbe, semblables à des chan-
« delles de cristal, car la rigueur des hivers de ce pays est

« extrême. » — « Comment vous nourrissiez-vous alors, « lui demanda Saint-Grégoire, et de quelle façon vous y « prîtes-vous pour détruire les idoles des faux dieux aux- « quelles sacrifiaient les païens qui vous entouraient? »

— « Ma nourriture et ma boisson, reprit le saint diacre, « ne consistaient qu'en un peu de pain et d'eau avec quel- « ques légumes, et lorsque les gens des villes voisines « commencèrent à affluer autour de ma colonne, je leur « prêchais que Diane, leur déesse, de même que leurs « autres idoles, n'était qu'un pur néant, et que le culte « qu'ils leur rendaient n'avait aucune réalité; qu'il était in- « digne d'eux de leur chanter des hymnes au milieu des « excès de toute sorte auxquels ils se livraient, et que c'était « au seul vrai Dieu, maître du ciel et de la terre, qu'il « fallait chanter des cantiques de louange. Puis, je priais « ardemment le Seigneur pour qu'il daignât ouvrir les « yeux de ces pauvres gens à la lumière de la vraie foi, « La miséricorde divine fléchit enfin la rusticité de ces « esprits grossiers, qui se déterminèrent à suivre mes con- « seils et à quitter leurs idoles pour se vouer au culte du « Seigneur. »

Le saint descendit alors de sa colonne et, rassemblant tous ces gens qu'il avait convertis, plus encore par son héroïque vertu que par ses ardentes paroles, il alla avec eux attacher au cou d'une immense statue de Diane une corde sur laquelle tous se mirent à tirer pour la jeter en bas; mais, après bien des efforts, la statue résista, et rien ne pouvant l'ébranler, saint Walfroy eut recours à un moyen plus efficace; il alla se prosterner dans la basilique, suppliant Notre-Seigneur, en versant des larmes, de vouloir bien faire, par sa vertu divine, ce dont l'industrie humaine ne pouvait venir à bout. Sa prière terminée, il revint auprès des travailleurs et, saisissant la corde, la tira avec eux. Du premier coup, il entraîna la statue qui tomba à

terre et qu'il brisa en morceaux avec un marteau de fer. Mais le démon voulut se venger de sa défaite sur la personne du saint, qui, au moment où il allait prendre un peu de nourriture, se trouva tout d'un coup, de la plante des pieds au sommet de la tête, couvert de pustules et d'ulcères, si bien, dit-il, que je n'aurais pu trouver un seul endroit sur mon corps où j'eusse pu mettre le doigt sans qu'il rencontrât une plaie. C'était le venin du démon envieux, qui résidait dans l'idole de Diane, qui s'était répandu sur moi. J'allai aussitôt dans l'église, et là, prenant de l'huile que j'avais rapportée de la basilique de Saint-Martin de Tours, je m'en frottai le corps, m'endormis au pied de l'autel, et, pendant la nuit, je me trouvai parfaitement guéri.

L'exactitude du fait de la destruction des idoles de Diane est au moins confirmée par deux inscriptions latines citées par Brower dans son livre des *Antiquités* de Trèves. Cet auteur nous apprend que, au temps de l'empereur Domitien, le culte de Diane avait des temples et des adorateurs dans la forêt des Ardennes, et dans l'une des inscriptions qu'il cite, il est fait mention d'un prêtre païen qui avait élevé un monument en l'honneur de la Diane des Ardennes (*Dianæ Arduinnæ*).

Ce monument, dont l'existence est certaine, a bien pu être précisément la statue renversée par notre saint.

Le bienheureux Diacre, heureux d'avoir désabusé et converti son peuple, remonta sur sa colonne; mais, peu de temps après, il eut à subir une épreuve plus douloureuse et plus difficile à supporter. « Des Évêques, dit-il, qui, selon ma
« manière de voir, auraient plutôt dû m'encourager dans
« le dessein que j'avais formé d'honorer les souffrances
« de Jésus, en souffrant le froid et le chaud sur ma co-
« lonne, me firent savoir que ce genre de vie leur parais-
« sait déraisonnable : — Crois-tu donc, me dirent-ils, que

« toi, pauve homme, tu peux te comparer à Siméon d'An-
« tioche, qui vécut sur une colonne? D'ailleurs la rigueur
« du climat ne permet pas que tu t'imposes une telle souf-
« france. Descends donc de ta colonne et habite avec tes
« frères que tu as rassemblés autour de toi. — A ces mots,
« comme c'est un crime de résister aux ordres des Évê-
« ques, je descendis, bien malgré moi; j'allai rejoindre
« mes frères et pris mes repas avec eux. — Quelque temps
« après, un des Évêques me fit subir une peine bien sen-
« sible; il envoya, pendant mon absence, des ouvriers
« avec des marteaux et des haches, et ils brisèrent en mille
« morceaux la colonne au sommet de laquelle j'avais si
« longtemps passé les jours et les nuits. Le lendemain ma-
« tin, en voyant cette ruine, je pleurai longtemps; mais
« je n'eus garde de relever ce que l'Évêque avait fait dé-
« truire, de peur d'aller à l'encontre des ordres du pas-
« teur, et depuis lors, tel que vous me voyez aujourd'hui,
« je vis heureux avec mes frères. »

Le pieux et obéissant solitaire raconta ensuite, à saint Grégoire et à ses compagnons, sur leur demande, quelques traits miraculeux qu'il avait vus s'accomplir à la basilique de Tours, par l'intercession de saint Martin, et, après avoir passé quelques jours dans la société du diacre *Ufilaïc* et de ses frères, saint Grégoire et ceux qui le suivaient prirent congé de lui.

Il est à remarquer que, cette même année 585, le huitième mois, c'est-à-dire au mois d'août, pendant les nuits que saint Grégoire passa au monastère de Saint-Walfroy, deux aurores boréales effrayèrent les habitants de cette région, et le pieux Évêque lui-même. La description qu'il fait de ces nuages brillants et colorés qui éclairaient l'obscurité de la nuit, disposés en forme de rayons de lumière qui formaient comme les plis d'une tente, larges à la base et se rétrécissant dans le haut, comme s'ils étaient liés en fais-

ceaux, indique clairement le phénomène connu aujourd'hui sous le nom d'aurore boréale. — « Ce signe nous causa une grande frayeur, car il semblait nous indiquer quelque terrible calamité dont le ciel nous menaçait. » — Telle est la réflexion que fait saint Grégoire. On rit aujourd'hui de cette frayeur ; une aurore boréale, ce n'est, dit-on, qu'un phénomène physique produit par l'électricité qui s'accumule aux extrémités de l'axe de la terre, et voyage d'un pôle à l'autre. Cependant il nous souvient, qu'en octobre 1870, malgré l'état de nos connaissances scientifiques, le cœur des Parisiens se serra, en voyant sur la ville, pendant deux nuits, une vaste aurore boréale avec des reflets sanglants, et les malheurs qui suivirent sembleraient donner quelque raison aux croyances populaires d'un autre âge.

En 588, lors d'une de ces guerres qui désolaient si fréquemment le pays, le roi Childebert, poursuivant deux seigneurs francs révoltés qui s'étaient réfugiés sur la montagne de Saint-Walfroy, fit saccager et incendier l'église et le monastère.

Le saint solitaire et ses religieux durent quitter leur résidence, rendue inhabitable, et vinrent demeurer à Ivoy. Là, saint Walfroy fut ordonné prêtre par saint Magnéric, Évêque de Trèves, et reçut en même temps le titre de *Doyen de la chrétienté d'Ivoy*.

Il mourut l'an 594, d'autres disent en l'an 600, mais tous les auteurs sont d'accord à placer le jour de sa mort au 21 octobre, jour auquel on célèbre sa fête. L'auteur des chroniques d'Orval raconte que le monastère, brûlé en 588, fut promptement relevé de ses ruines, et que saint Walfroy y rendit son âme à Dieu.

Pendant quatre siècles le saint solitaire reposa dans le sépulcre qu'il s'était choisi, et la vénération qu'on avait pour notre stylite d'Occident fut telle, qu'il arriva une chose

singulière, qui n'est cependant pas sans exemple dans l'histoire. La basilique élevée par saint Walfroy, en l'honneur de saint Martin de Tours, était tellement imprégnée des souvenirs laissés par le saint solitaire, que peu à peu les populations environnantes oublièrent saint Martin pour ne plus se souvenir que des vertus de son pieux disciple, et, avant le dixième siècle, le nom de saint Martin avait disparu pour faire place à celui de saint Walfroy, sous l'invocation duquel nous apprenons que l'on avait placé l'église bâtie sur la montagne.

On l'appela, dès lors, la basilique de Saint-Wulfilaïc ou Saint-Wulfa, par corruption Saint-Wulfra, d'où est venu Saint-Walfroy, nom que les gens du pays ont encore déformé en en faisant Saint-Ouflay. On a disserté beaucoup sur le nom de notre saint; car, au premier abord, on ne voit guère d'analogie entre le nom français de Walfroy avec le nom latin Wulfilaicus; la meilleure interprétation semble avoir été donnée par Wilhemius, qui fait remarquer que Saint-Walfroy, étant d'origine lombarde, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il portât un nom que l'on retrouve fréquemment chez les Goths: on connaît Ulfilas, l'évêque goth, qui traduisit la sainte Bible en langue gothique; Vulfilaius n'est que le nom goth d'Ulfilas latinisé. Or, Goths et Lombards sont de même origine; ils descendent des Indo-Germains, et non, comme on l'a cru longtemps, de la branche des Huns, qui est Mongole.

En 979, le monastère fut de nouveau entièrement ruiné et l'église réduite en cendres. Cependant, les restes précieux de notre saint ayant échappé à l'incendie, Egbert, Archevêque de Trèves, crut voir un miracle dans ce fait vraiment prodigieux, et fit transporter la chässe et les ossements de Saint-Walfroy à Ivoy. La translation eut lieu le 7 juillet de l'an 980.

L'ancien tombeau de saint Walfroy, transporté à Ivoy,

devint l'objet d'un culte spécial de la part des habitants de tous les pays d'alentour. Il était construit dans la forme d'un four convexe, dont les deux extrémités étaient ouvertes, de manière que les pèlerins, arrivés devant l'une de ces ouvertures, se prosternaient à deux genoux et entraient en rampant sous la voûte, pour en sortir par l'autre extrémité. Les guérisons miraculeuses étaient fréquentes, surtout parmi les goutteux et ceux dont les pieds étaient affectés de quelques infirmités. Il semble, dit le pieux chroniqueur Eberwin, que Dieu voulut ainsi faire voir combien lui avaient été agréables les souffrances que son serviteur avait endurées dans cette partie de son corps, lorsque les ongles de ses pieds se détachaient par la violence du froid qu'il endurait par amour pour Jésus crucifié.

Encore aujourd'hui, la puissance de saint Walfroy se manifeste de la même façon, à en juger par la quantité de béquilles laissées en *ex voto* sur la représentation de son tombeau dans l'église de nos confrères.

Malheureusement, reliques et tombeau, tout a disparu sans qu'on en pût trouver aucune trace, ce qui, dit le chroniqueur, n'est pas étonnant, si l'on songe aux guerres incessamment renouvelées entre les Francs et les Allemands. Peut-être ce tombeau est-il caché dans quelque endroit ignoré, ou bien a-t-il péri dans les dévastations et les incendies qui désolèrent ce beau pays.

Combien de temps la ville d'Ivoy ou Carignan conserva-t-elle le précieux dépôt des reliques de saint Walfroy ? c'est ce qu'on ne saurait dire avec précision. Plusieurs fois assiégée et prise, cette ville fut totalement saccagée en 1639 par le maréchal Châtillon; l'église fut détruite, et il ne resta rien du tombeau de saint Walfroy qui, du reste, avait probablement déjà disparu depuis longtemps.

Le monastère de la montagne ne fut jamais rebâti, mais nous savons que l'église avait été reconstruite dès l'an 1159,

car à cette époque il est question, dans une charte de Hillin, Archevêque de Trèves, du village de Saint-Walfroy, et, en 1240, la cure de Saint-Walfroy fut réunie à l'abbaye d'Orval.

En 1793, trois moines qui étaient chargés du service religieux du pèlerinage de Saint-Walfroy, furent témoins, le 23 juin de cette année, de l'incendie de l'abbaye d'Orval, allumé par la torche révolutionnaire.

L'ermitage de la montagne fut vendu en 1795, comme propriété nationale, et, en 1799, un ouvrier carrier, nommé Montlibert, en devint propriétaire; ses héritiers restèrent en possession de cet immeuble jusqu'en 1838.

Dès l'année 1810, la dévotion à saint Walfroy avait ramené des pèlerins à la sainte montagne, et les propriétaires exploitèrent cette dévotion de manière à s'en faire une source de revenus. En 1838, un soi-disant ermite acheta le pèlerinage à la veuve Montlibert, dans l'intention de l'exploiter à son profit. Il y réussit pendant quelque temps; mais Dieu, ne voulant pas permettre qu'une semblable profanation se perpétuât longtemps, il arriva que ce malheureux périt de mort tragique et, en 1854, Son Éminence, M^{gr} Gousset, s'étant résolu à acheter le pèlerinage de Saint-Walfroy, pour répondre à l'expression persistante de la dévotion des pays environnants, on eut toutes les peines du monde à trouver les héritiers du faux ermite qui l'avait acheté en 1838.

Enfin, le 6 septembre 1854, la propriété fut acquise par l'Archevêché au prix de 9,000 fr., et, à la suite d'une visite de M^{gr} le Cardinal à Saint-Walfroy, des travaux de réparation furent commencés; mais ce ne fut que le 4 septembre 1855, que la sainte messe fut célébrée pour la première fois dans la chapelle restaurée.

Il y a peu de temps que la statue de saint Walfroy a été rétablie sur sa colonne. C'est au zèle de M. Flagel qu'est

due cette restauration ainsi que celle de la chapelle du pèlerinage, autel, chaire, confessionnaux, etc. Tout a été refait en pierre élégamment sculptée dans le style roman. Le travail est excellent et dénote de la part de celui qui a conçu et fait exécuter ces divers embellissements un goût sûr et des notions précises d'architecture religieuse.

Au centre de la chapelle, qui est en forme de croix, on trouve une grille en fer ouvragé entourant un tombeau dont le niveau est un peu au-dessous du sol de l'église. C'est là que les pèlerins viennent s'agenouiller et prier saint Walfroy de guérir leurs maladies, tant celles du corps que celles de l'âme. La foi des pèlerins est bien plus vive et plus ardente qu'on ne pourrait le supposer si l'on s'en rapportait à ce qu'on entend dire journellement sur le dépérissement de la foi à notre époque.

Il ne se passe pas de jours que de nombreux visiteurs ne viennent à Saint-Walfroy, malgré le difficile accès de la chapelle, et l'on nous cita des traits extraordinaires de ferveur et de confiance, comme par exemple celui d'un pauvre homme qui, peu de jours avant notre arrivée, avait gravi péniblement la côte par une chaleur très-forte, souffrant cruellement d'une maladie interne et qui, arrivant enfin haletant et tout couvert de sueur, s'était prosterné en entrant sur les dalles de marbre de l'église qui est très-froide. On lui fit observer qu'il y avait danger pour lui de prendre froid et d'aggraver son mal; mais il ne voulut entendre à rien et resta longtemps, bien longtemps, à prier avec ardeur, après quoi il se retira en laissant sa modeste offrande à Saint-Walfroy.

On a disposé au coin de la grille du tombeau un tronc pour recevoir les aumônes des pèlerins; mais les jours où la foule afflue, le tronc est bien vite rempli et les fidèles jettent leurs gros sous sur les dalles de marbre du tombeau; le bruit des sous qui tombent et retentissent sur le marbre

se fit entendre sans interruption dans la matinée du dimanche, et notre Copfrère, M. Gougnon, nous dit que quelque temps auparavant, on avait, en une seule journée, ramassé près de 200 francs en sous.

Mais n'anticipons pas et disons quelques mots de la maison de Mission de Saint-Walfroy. Depuis deux ans que ce pèlerinage a été confié par Sa Grandeur M^{gr} l'Archevêque de Reims à la Congrégation, un nouveau bâtiment s'est élevé, de manière à offrir un logement convenable aux ecclésiastiques qui voudraient venir y faire leur retraite et passer quelques jours dans la solitude; un cloître au rez-de-chaussée, en communication avec la chapelle, permet de se promener à l'abri des vents et des frimas de l'hiver, très-rude au sommet de cette montagne. Un petit parterre à l'intérieur des bâtiments est fermé par une grille qui sépare la maison de Mission d'une sorte d'hôtellerie où les pèlerins viennent prendre leurs repas.

Autour de la maison, un petit bois a été planté, et déjà il commence à donner de l'ombrage; ce sont les seuls arbres que l'on trouve sur la montagne. D'ici à quelques années, on aura une promenade charmante.

Bref, tout a été bien arrangé, sagement ordonné, et nos Copfrères, en revenant de leurs courses apostoliques dans les pays environnants, trouveront désormais, dans leur ermitage de la montagne, une retraite à la fois salutaire et agréable.

Le dimanche, dès le matin, les pèlerins arrivaient par petits groupes, et pendant les messes basses qui furent célébrées sur les deux autels latéraux (c'était le maître-autel qui devait être consacré), les sous tintèrent à tout moment sur les dalles du tombeau de Saint-Walfroy.

A huit heures, Sa Grandeur procéda à la cérémonie qui dura plus d'une heure. Monseigneur était assisté d'un nombreux clergé venu des environs et se composant de MM. les

Archiprêtres, Curés-Doyens et Desservants des paroisses les plus rapprochées.

Pendant la consécration, les flancs de la montagne se couvraient peu à peu de nombreux pèlerins, qui gravissaient la côte; la route était encombrée de voitures et de piétons, et le soleil, inondant l'atmosphère de chaleur et de lumière, ajoutait aux mérites de ceux que la piété avait amenés à cette religieuse cérémonie.

Lorsqu'elle fut terminée, Sa Grandeur, la mitre en tête et la crosse à la main, sortit de l'église et, se dirigeant vers une très-modeste chaire qu'on avait fabriquée la veille en plein champ avec quelques planches, se trouva en face d'un auditoire de trois à quatre mille personnes.

La parole ferme et vibrante de Monseigneur domina facilement le bruissement confus inséparable de toute agglomération populaire, et, dans un noble et chaleureux langage, Sa Grandeur, expliquant au peuple ce que c'est que la consécration d'un autel, lui fit comprendre que les autels de pierre ne sont que l'image de l'autel vivant de nos cœurs où Dieu veut être adoré et servi :

MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

Lorsque, sous l'ancienne loi, on offrait des sacrifices dans le temple de Jérusalem, ils représentaient la plus auguste et la plus réelle de toutes les victimes, celle qui, sur la croix, devait expier les péchés du monde. Les taureaux et les génisses, qui tombaient sous le couteau des sacrificateurs, n'étaient que l'emblème d'une immolation plus digne de Dieu, et l'effusion de leur sang n'avait de valeur qu'autant qu'elle figurait à l'avance celui qui devait être versé au sommet du Calvaire. — Sous la nouvelle loi, la plupart des cérémonies sont aussi des figures, qui, tout en conservant leur réalité, indiquent ce qui doit se passer dans le monde des âmes. Les

hommes qui n'ont point le sens des choses divines, ne voient que la pompe et la décoration extérieure; ceux qui ont l'œil pénétrant de la foi, découvrent la signification pleine de mystères qui se cache à l'intérieur.

Mais, il y a un autre autel plus agréable au Seigneur, que je voudrais aussi consacrer et dédier à sa gloire : un autel dont celui que nous avons sous les yeux n'est que la figure, un autel que l'œil de la chair n'aperçoit point, mais que vous entendrez merveilleusement, quand je vous l'aurai nommé, et que je vous en aurai expliqué la nature et les conditions. « C'est vous, dit saint Chrysostome, qui êtes cet autel, c'est vous qui en êtes à la fois le prêtre et la victime, *tu ipse et altare et sacerdos et victima es.* »

M. le Supérieur général, combien je vous remercie d'avoir bien voulu embellir cette fête par votre présence ! Vous savez depuis longtemps ma profonde affection pour vous, et ma vénération pour les dignes enfants de saint Vincent de Paul. Je suis avec vous convaincu que le meilleur moyen pour le clergé de reprendre son empire sur les âmes, c'est de se pénétrer tous les jours davantage de l'esprit de saint Vincent; esprit d'humilité, d'abnégation, de douceur, de détachement des choses de ce monde. Je suis convaincu que la meilleure et la plus active des propagandes, c'est la pratique des vraies vertus évangéliques, dont la vie de saint Vincent nous offre le si touchant modèle. Ce n'est pas une des moindres raisons du bonheur que j'éprouve à posséder de vos enfants dans mon diocèse, de ces prêtres simples et dévoués qui font le bien sans bruit, qui évangélisent mon troupeau; de ces admirables Filles de la Charité, dont la vie est un autre genre de prédication efficace. Je suis tout particulièrement heureux d'avoir une petite colonie de ces apôtres sur cette montagne qui domine tout mon diocèse, afin de pouvoir dire à mon clergé : Regardez sur la mon-

tagne où respire l'esprit de saint Vincent ; et que cet esprit divin se répande partout, *spiritus in omni regione spirat*.

O glorieux saint Walfroy, patron de ces contrées, il me semble que ma langue s'attacherait à mon palais, si je pouvais vous oublier sur cette montagne sainte que vous avez si longtemps sanctifiée par votre présence. Mais n'ai-je pas parlé de vous pendant cette allocution ; car parler des vertus qui sont la marque distinctive d'un saint, n'est-ce pas parler du saint lui-même ? — Votre cœur n'a-t-il pas été comme un autel, qui portait un encensoir d'or, où brûlaient les parfums de votre prière ? Il semble que tous les sites des environs, que les moindres ondulations de terrain, en sont comme embaumés ; que votre souvenir est comme un aimant qui a pénétré les pierres elles-mêmes de cette montagne, et si la foi s'est conservée encore si vive dans ces contrées, c'est sans aucun doute à ce souvenir qu'on le doit : car, lorsqu'un saint a passé quelque part, les traces de sa prière y restent pour toujours, et les parfums de ses vertus y demeurent imprégnées, comme une odeur divine, qui attire les populations, et dont le temps ne diminue pas la puissance ; *curremus in odorem unguentorum tuorum*.

Votre cœur a été aussi un autel où vous avez offert de continuel sacrifices. Là, sur une colonne, exposé à l'intempérie des saisons, vous vous êtes immolé pendant de longues années, vous avez fait pénitence pour les péchés du peuple, et en offrant vos immolations avec celles du divin Sauveur, vous avez mérité et obtenu pour ces contrées des grâces spéciales et de nombreux privilèges, dont nous chercherons à ne pas nous rendre indignes.

Du haut du ciel, continuez à veiller sur nous, à nous couvrir de votre puissance, etc., etc.

Aussitôt après le sermon de Monseigneur, je célébrai la sainte messe en plein air, au pied de la colonne, par un soleil ardent, qui contrastait singulièrement avec le froid

excessif dont souffrait autrefois le stylite sur sa colonne. La grand'messe, vigoureusement chantée par plusieurs de messieurs les Curés Ardennais, se termina vers les onze heures et demie.

La foule se dispersa gaiement sur les flancs de la montagne et dans le petit bois de nos confrères, pour y dîner sur l'herbe avec les provisions qu'ils avaient eu soin d'apporter, tandis que nous allions partager, avec Sa Grandeur, le repas que nous offrirent nos confrères.

A deux heures, malgré la chaleur qui était intense, le salut du Saint-Sacrement réunissait de nouveau les pèlerins autour de la colonne, et M. N. T. H. Père, qui accompagnait Monseigneur, voulut adresser quelques mots à cette population croyante et empressée. Son cœur s'épancha au milieu de ces pieux pèlerins, pauvres pour la plupart, et, après leur avoir parlé de saint Walfroy convertissant les âmes par l'exemple de sa vie austère et mortifiée, il leur montra saint Vincent, le cœur embrasé du même feu de l'amour divin, allant à la conquête des âmes par d'autres moyens, par l'activité de sa charité. Les saints de tous les âges ont tous puisé à la même source, au cœur de Jésus, le zèle qui les enflammait; et à travers les événements, les troubles, les révolutions qui, durant cette longue suite de siècles, ont renversé les empires et bouleversé le monde entier, ce feu divin n'a cessé de produire des saints qui ont entraîné avec eux au ciel une riche moisson d'élus. Puisse ce feu de l'amour divin se répandre encore aujourd'hui dans nos âmes pour accomplir la parole du Sauveur du monde : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur?*

Après la bénédiction, le Saint-Sacrement fut reporté en procession à l'église, et les pèlerins se dispersèrent sur les flancs de la montagne qu'ils descendirent plus rapidement qu'ils ne l'avaient gravie le matin.

N. T. H. Père resta deux jours à Saint-Walfroy avec M^r Landriot; mais, forcé par des occupations pressantes de rentrer à Paris, je fis comme les pèlerins, et descendis à Margut pour y prendre le train qui devait me ramener à Paris.

La chaleur était des plus fortes, et j'arrivai à la station de Margut couvert de poussière et de sueur.

Dans le wagon où je montai, se trouvaient un officier prussien et deux messieurs vêtus de noir, en habit laïque. Un magistrat, qui avait assisté à la cérémonie, et M. le Doyen de X..., qui avait dîné avec nous à Saint-Walfroy, vinrent se joindre à nous et nous partîmes, fort occupés à nous éponger le visage et à chercher, mais en vain, un peu d'air frais, quoique toutes les glaces fussent ouvertes et malgré la rapidité de la marche.

La vue de l'uniforme allemand m'avait quelque peu serré le cœur, et je m'aperçus que mon vis-à-vis, M. le Doyen de X..., dont j'avais remarqué à Saint-Walfroy l'air de bienveillante affabilité, subissait sans doute la même impression, car son visage s'était rembruni, et il ne parlait que par phrases brèves et courtes. Il salua cependant les deux messieurs vêtus de noir, et me dit tout haut : — Ces messieurs sont les Aumôniers des régiments bavarois en garnison à Sedan. — L'un d'eux parlait français; il échangea quelques mots avec M. le Doyen, et tout le monde se tut. Au bout de quelque temps, le Doyen nous montrant le clocher d'un village : — Le Curé de ce village a failli être fusillé par les Prussiens, dit-il. Il avait une longue-vue, et les Allemands, prétendant que c'était une arme, voulaient le mettre à mort; il fallut pour le sauver l'intervention de hauts personnages. — Ces paroles, dites d'un ton sec, n'étaient pas propres à délier les langues; aussi personne ne souffla mot. Plus loin, le Doyen fronça le sourcil, et prenant de nouveau la parole : — Le Curé de N... a été moins

heureux. Les Prussiens l'ont tellement maltraité qu'il en est mort.

Un silence glacial accueillit ces paroles, et je me sentis, je l'avoue, un peu mal à l'aise, car enfin, me disais-je, ces Allemands pourraient bien trouver que ces réflexions ne sont pas de leur goût. Ils n'auraient qu'à nous faire empoigner si l'idée leur en vient? Qui pourrait les en empêcher?

Mais ce fut bien pis un peu plus loin, en arrivant près de Bazeilles : — C'est ici, dit le respectable Curé, qu'a été commis le crime de Bazeilles ; tout le village a été incendié, et un grand nombre d'habitants inoffensifs ont péri.

Pour le coup, me dis-je, les Allemands vont se fâcher, et c'est ce qui arriva en effet, mais beaucoup moins que je ne pensais.

L'Aumônier qui parlait français dit qu'il n'y avait pas eu de crime, mais seulement un effet des tristes nécessités de la guerre. Le Doyen n'en demeura pas d'accord, et une discussion en règle s'engagea, non plus à propos de Bazeilles seulement, mais sur toutes les questions brûlantes du moment : l'expulsion des Religieux de la Prusse, les mesures prises à l'égard de nos deux provinces perdues pour la France, l'Alsace et la Lorraine, et le reste.

Un moment, cette discussion, qui menaçait de devenir inquiétante, fut égayée par un mot de l'excellent Doyen, qui semblait se faire violence pour parler, comme il faisait, d'un ton sévère et presque dur : — Mais enfin, quand partez-vous donc dans votre pays? — Dans quinze jours, tous les Allemands auront quitté la France, répondit l'Aumônier. — Quinze jours, c'est bien long ! dit le Doyen d'un air convaincu. — Les sérieux des Allemands ne tint pas contre cette boutade, et tout le monde se mit à rire, à ma grande satisfaction, car je craignais que le patriotisme de notre brave Doyen ne nous attirât quelque vilaine affaire. Nous n'en fûmes cepen-

dant pas encore quittes, car la discussion reprit son cours, et le Doyen déclara aux Aumôniers que la Prusse marchait à sa perte, et cela, parce qu'elle a commis deux grandes iniquités : la première, c'est d'avoir pris deux provinces de la France contre le gré des habitants ; or on ne traite pas les hommes comme des troupeaux d'animaux ; et la seconde, c'est que l'empereur Guillaume s'est fait le persécuteur des Catholiques. — Pendant la guerre, dit-il, voyant vos soldats catholiques mourir dans nos hôpitaux sans secours religieux, parce que ni moi, ni mes confrères, ne parlons l'allemand, j'ai fait venir de Prusse un Père Jésuite allemand ; je l'ai logé chez moi, l'ai entretenu à mes frais, et j'ai été témoin du dévouement avec lequel il a accompli la mission qui lui était confiée. Jour et nuit il était sur pied, et, depuis son arrivée dans le pays, pas un soldat bavarois n'est mort sans s'être réconcilié avec Dieu, sans avoir reçu les derniers Sacrements, et aujourd'hui, cet homme dévoué à Dieu et à son pays, voilà comme vous le récompensez, vous le chassez, lui et les siens !

Ces paroles dites avec animation n'amènèrent qu'une réponse assez faible de la part de l'Aumôuier bavarois. — Que voulez-vous ? dit-il, c'est une loi du pays ; il faut qu'elle s'exécute ; d'ailleurs l'existence des Jésuites en Prusse n'est pas nécessaire au catholicisme, vous ne pouvez pas qualifier cela de persécution.

Comment ! reprit le doyen, ce n'est pas une persécution ? Mais il ne s'agit pas seulement des Jésuites. Voyez monsieur, dit-il en me désignant, il est Lazariste, et ses confrères sont chassés aussi. Et quel mal vous ont-ils fait ? Il ne vous ont fait que du bien, comme les Rédemptoristes, comme les Frères, etc. — Nous devons être soumis aux lois de notre pays, répliqua l'Aumônier, et il exposa quelques arguments qui me donnèrent lieu de penser qu'il inclinait vers les idées des vieux catholiques, ce qui me fit songer à la no-

ble et courageuse conduite de nos chers confrères de la province de Prusse qui, tout en restant, eux aussi, soumis aux lois de leur pays, donnent en s'expatriant pour rester enfants de Saint-Vincent, un si bel exemple de foi religieuse et de résignation chrétienne.

Le doyen ne fut pas satisfait de la réponse de l'Aumônier et de sa soumission excessive à des lois injustes et irréligieuses; aussi reprit-il vivement : — Vous ne voyez donc pas où vous mènera cette soumission servile qui cesse d'être la véritable obéissance, quand, pour obéir aux hommes, quels qu'ils soient, il faut cesser d'obéir à Dieu? Aujourd'hui déjà, vous n'êtes plus Bavaois, vous n'êtes plus même Allemands, vous êtes Prussiens. — Non pas, nous sommes Allemands. — Vous avez beau faire, vous êtes Prussiens; et demain, avec votre belle théorie, si cela plaît à votre gouvernement, vous ne serez plus catholiques parce qu'on vous l'aura défendu; voilà où vous allez, et ce n'est pas Dieu qui vous conduit.

Fort heureusement le train s'arrêtait en ce moment à la station où devait se rendre le doyen de X...; sans quoi la discussion, arrivée à ce point, aurait bien pu passer les bornes et irriter les Allemands, ce que je ne pouvais m'empêcher de craindre. Je saluai de bien bon cœur M. le Doyen et restai seul avec les Allemands qui se communiquèrent leurs impressions dans leur idiome national, ce qui ne me permit pas de comprendre ce qu'ils disaient.

Je ne pouvais m'empêcher d'admirer la rude franchise et les courageuses convictions du respectable Doyen de X..., qui, dans un pays occupé militairement par nos vainqueurs, ne craignait pas de parler, pour ainsi dire, en maître, et qui, par l'accent convaincu et désintéressé de sa parole, savait se faire respecter, tout en disant des vérités si dures pour ses interlocuteurs.

Longtemps encore, dans ces pays ravagés par la dernière

guerre, on se racontera les tristes épisodes de l'invasion; les pères les rediront à leurs enfants, comme il arriva après le premier Empire, car mes souvenirs d'enfance me rappellent qu'en Bourgogne, il y a trente ans, mes grands-parents me parlaient des Cosaques de 1815.

Absorbé dans ces pensées pénibles, j'arrivai à la nuit tombante à la station de Bazancourt, près de Reims. De loin, je vis une foule nombreuse sur le quai du départ, et tandis que le convoi ralentissait sa marche, le son d'une musique de cuivre retentissait à mes oreilles, le cornet à piston, le bugle et le trombone s'en donnaient à cœur joie. Autre tristesse, me dis-je ! C'est un bal public où la jeunesse du pays se démoralise en dansant au son d'une musique bruyante et presque sauvage. Voilà une belle manière de sanctifier le dimanche ! Et cette foule que je vois se presser sur le quai, ce sont sans doute des danseurs de ce bal qui s'en retournent à Reims. Et là-dessus je me renfonçai dans mon coin, me résignant difficilement à la société tapageuse qui allait probablement envahir le wagon que j'occupais seul.

Mais point du tout; cette foule que je craignais était calme et paisible; pas une parole bruyante, pas un cri malsonnant, mais des voix argentines d'enfants qui causaient gaiement et avec réserve; puis je vois une cornette qui passe au milieu d'elles, puis une autre; bref, c'était une bande d'enfants de nos Sœurs qui, après être venues en promenade extraordinaire, s'en retournaient à Reims. Les plus grandes portaient le ruban bleu des enfants de Marie, et elles faisaient, en montant en wagon, leurs adieux aux enfants de Marie de la localité qui les avaient reconduites jusqu'à la station.

Il fallut, à la prière de nos Sœurs, ajouter un wagon au train déjà presque complet, et je remarquai que les employés du chemin de fer étaient pleins de politesse et d'égards vis-à-vis de la Sœur qui leur parlait.

Peu à peu toutes les fillettes trouvèrent à se caser. J'en remarquai une toute jeune ; elle pouvait avoir une dizaine d'années et causait avec une grande jeune fille portant le ruban bleu que la petite n'avait point. L'entretien était grave, doux et sérieux ; la grande jeune fille parlait en se baissant à l'oreille de la petite qui paraissait écouter attentivement, comme quelqu'un qui reçoit des conseils ; ses traits exprimaient la reconnaissance, et la grande semblait porter tant d'intérêt à l'enfant que cette scène était vraiment touchante. Au cri du chef de train : En voiture ! la Sœur pressa les retardataires ; un dernier mot, une dernière accolade, et voilà la petite fille en wagon, suivie de la Sœur qui fermait la marche. Un coup de sifflet strident de la locomotive domina un instant les éclats du cornet à piston qui continuait sa farandole insensée, et quelques minutes après nous étions à Reims.

Pauvres enfants ! Il n'y a que deux ans que nos Sœurs sont à Reims, et, sans elles, où seraient ces jeunes filles aujourd'hui si modestes, si franchement gaies de cette gaieté qui ne se trouve que là où le cœur est pur ? Hélas ! la plupart d'entre elles iraient chercher, comme tant d'autres, une distraction dangereuse dans les divertissements malsains des bals publics et dans des réunions fatales à l'innocence. Aujourd'hui ces plaisirs funestes sont sans attrait pour elles ; grâce aux soins de nos Sœurs, la pensée religieuse a pénétré dans ces jeunes cœurs ; ces enfants sont les modèles de celles de leur âge ; rentrées dans leurs familles, elles attireront à Dieu leurs sœurs, leurs mères, souvent aussi leurs frères et leurs pères, et c'est ainsi que Saint-Vincent, du haut du ciel, arrache des âmes à l'enfer. Oh ! que de bien se fait de la sorte, sans bruit et sans éclat, et s'il nous était donné d'embrasser d'un seul coup d'œil tous les fruits de salut que produisent les enfants de Saint-Vincent dans le monde entier, toutes les âmes qu'ils font naître à la grâce, comme le cœur

se sentirait dilaté, agrandi, reconnaissant ! Remercions donc Notre-Seigneur de nous avoir appelés à partager de si nobles destinées, et ne nous laissons pas préoccuper l'esprit et resserrer le cœur, par ces mille petits ennuis inséparables de la condition humaine, et auxquels on donne souvent trop d'importance dans la vie de communauté.

En arrivant à Reims, j'appris, à mon grand désappointement, que le train qui devait me conduire à Paris ne partait qu'à minuit, de sorte que j'avais trois grandes heures à passer dans la gare. J'essayai, mais en vain, de m'endormir dans la salle d'attente, et, de guerre lasse, je pris le parti de me promener en long et en large, pendant cette chaude nuit d'été, le long de la voie que parcouraient à chaque instant, en divers sens, des trains de toute sorte : trains express, trains omnibus, trains de marchandises, se croisaient successivement. A un lourd train de wagons pesamment chargés et marchant avec lenteur, succédait, sur la même voie, un instant après, un train express marchant à toute vitesse. Quelle précision ne faut-il pas dans les mouvements, me disais-je, pour qu'il n'arrive pas d'accidents, pour que deux trains ne viennent pas à se heurter ! Et à quoi cela tient-il ? A ce pauvre homme qui est là-bas à son levier qu'il baisse ou qu'il lève au moment voulu, et qu'on appelle l'*aiguilleur*.

Il a manœuvré son levier à l'instant précis où passait ce lourd train de marchandises, et l'a fait ainsi s'engager dans une voie latérale, puis il a remis son aiguille en place, de sorte que le train de voyageurs peut passer cinq minutes après ; la voie est libre. Et s'il allait se tromper, s'endormir ou discuter les ordres qu'il a reçus ? Quelle catastrophe épouvantable pour un moment d'oubli, un ordre mal exécuté !

Belle leçon d'obéissance pour nous ! Car nous aussi, nous recevons nos ordres, émanant, comme pour toute cette com-

pagnie de chemins de fer, d'un centre unique, et si nous nous permettions de discuter ses ordres, d'en négliger l'exécution, nous ferions comme ce pauvre aiguilleur s'il venait à manœuvrer son levier à contre-temps; nous serions la cause de bien des ruines, de bien des souffrances, et Dieu nous en demanderait raison.

Au milieu de ces réflexions, l'aiguilleur ayant bien rempli son office, le train qui devait m'emmener à Paris arriva à l'heure fixée et je montai dans un wagon, où je ne tardai pas à m'endormir d'un sommeil profond, rêvant de l'aiguilleur, du cornet à piston de Bazancourt, de la colonne de Saint-Walfroy et des casques prussiens, jusqu'au moment où la portière s'ouvrit au cri de : Préparez vos billets !

J'étais arrivé à Paris à quatre heures du matin, au moment où tous les enfants de Saint-Vincent offrent à Dieu leur première pensée.

Vous me pardonnerez, Monsieur et cher Confrère, la longueur de cette narration ; je ne croyais pas en dire tant lorsque je commençai, et puis j'ai deux excuses à vous offrir, outre que je compte sur votre bienveillance accoutumée : la première, c'est qu'il ne m'arrive pas souvent de vous écrire de la sorte, et la seconde, c'est qu'en vous envoyant ces lignes, je nourris le secret espoir que vous aurez peut-être la pensée de nous adresser quelque nouvelle description pour laquelle l'orthographe des noms sera un peu mieux respectée qu'elle ne l'a été dans votre lettre d'Éphèse.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère, Monsieur et très-cher Confrère,

Votre bien dévoué serviteur,

J. MAILLY,
l. p. d. l. M.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

*Lettre de ma Sœur N... à ma Sœur N...,
à la communauté.*

Buénos-Ayres, 8 juillet 1873.

MA RESPECTABLE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Votre attachement tout dévoué à nos chères Missions de l'étranger, et plus particulièrement l'intérêt que vous voulez bien témoigner à nos humbles travaux de la Mission de la province Argentine, me donnent l'espérance de vous être agréable en vous adressant aujourd'hui quelques détails sur nos cérémonies de la Fête-Dieu, et sur quelques œuvres qu'il a plu à Dieu de faire germer et s'épanouir comme des fleurs nouvelles sur ce champ lointain, dont sa bonté divine nous a confié la culture.

Transportez-vous un instant par la pensée auprès de notre chère petite église du Sacré-Cœur, dont le clocher gracieux s'élève vers le ciel, protégeant de son ombre la maison de nos dignes Missionnaires et notre maison centrale, si bien nommée la Providence.

C'est à vingt minutes de Buénos-Ayres, c'est-à-dire dans le calme et le silence d'une demi-solitude, que ce sanctuaire aimé semble inviter tous les cœurs à l'espérance et à la prière. Une belle statue du Sacré-Cœur, placée au-dessus

du frontispice, paraît de là redire à cette pauvre population groupée à ses pieds : — Oh ! si vous connaissiez le don de Dieu et quel est Celui qui est venu fixer sa demeure parmi vous ! — A cette grande ville, où s'agitent tant de frivoles préoccupations, Notre-Seigneur, montrant son adorable Cœur, semble dire toujours : — Venez à moi, venez à votre Dieu, et combien alors vous paraîtront pauvres et petits vos intérêts d'un jour ! — Ah ! puisse ce divin regard de Jésus, amoureusement projeté sur tant d'âmes qui le connaissent à peine, les éclairer, les bénir et les sauver !

Chaque dimanche, à chaque jour de fête, les alentours, habituellement si paisibles, de notre chère église, prennent une vie et une animation nouvelles. Dès cinq heures et demie du matin, ce sont les ouvriers, les pauvres cultivateurs qui viennent en grand nombre assister au Saint-Sacrifice et offrir à Dieu les prémices de leurs labeurs de la semaine ; puis, aux différentes Messes qui se célèbrent ensuite dans la matinée, une nombreuse assistance de toute condition, de toute couleur et même de toute nation, car Buénos-Ayres est, entre toutes, la ville des étrangers, vient offrir le tribut de sa prière et nourrir son âme de la divine parole. Nos trois classes externes gratuites, fréquentées par 475 enfants, occupent une des nefs latérales, et le cœur chrétien se sent ému de bonheur à la vue de ces pauvres enfants qui, animées d'une ardeur toute joyeuse, viennent assister avec piété aux divins Mystères.

Les jeunes filles qui ont cessé de fréquenter les classes viennent chaque dimanche se joindre à leurs maîtresses, à leurs anciennes compagnes, pour prier avec elles, et forment déjà comme un noyau béni qui donne des espérances pour l'avenir ; c'est parmi elles que se recrute, en partie, l'Association externe des Enfants de Marie, qui compte plus de 80 jeunes filles du quartier, exactes aux offices, aux réunions et à la réception des sacrements. Ces chères

enfants qui, demain, seront d'honorables mères de famille, répandront autour d'elles le parfum de la vertu, l'exemple d'une vie chrétienne, et corrigeront ainsi peu à peu la source d'un mal dont une profonde ignorance est le plus souvent une des premières causes.

La divine Providence, qui nous a confié le soin des pauvres petites filles, a daigné venir également au secours des mêmes besoins en faveur des nombreux petits garçons qui, dans ces quartiers un peu reculés, erraient dans l'oisiveté, privés d'écoles, de maîtres, et grandissaient dans la vie sans connaître et sans aimer leur Créateur et leur Père. Nos dignes Missionnaires ont pu, cette année, réaliser à ce sujet le désir de leur cœur et pourvoir à un abandon si regrettable. Un de nos bons voisins leur a procuré un vaste terrain situé tout auprès de leur propre maison, et y a fait élever un petit établissement très-simple, mais suffisant aux besoins du moment.

Les Missionnaires ont placé là des professeurs chrétiens et capables qui se dévouent à l'instruction de nombreux enfants, auxquels la proximité de l'église de la Mission facilite l'assistance régulière aux offices du dimanche et l'approche des sacrements.

Mais si notre petite église est si fréquentée pour les Messes du matin, ne pensez point cependant, ma respectable Sœur, qu'elle rentre tout aussitôt dans le calme et le silence, comme il arrive dans les paroisses de la ville, où l'usage des Vêpres est inconnu, et permettez-moi de vous dire rapidement un mot de notre office du soir.

Dans le sanctuaire du Cœur de Jésus, sa divine Mère ne devait-elle pas être tout particulièrement priée et honorée ? C'est dans ce but que, par l'entremise encore de nos zélés Missionnaires, y a été solennellement érigée l'Archiconfrérie du Très-Saint Cœur de Marie, en union de prières et de faveurs spirituelles avec celle de Notre-Dame des Victoires,

à Paris. Le même office, les prières et les cantiques de Paris ont été traduits en espagnol, répandus gratuitement, et nous avons maintenant la consolation de voir chaque dimanche et à chacune des fêtes d'obligation, très-multipliées ici, une assistance recueillie de pieux fidèles, de pauvres surtout, venir se grouper au pied de la statue de Marie et prendre part aux recommandations, aux prières, que notre digne directeur y fait en leur nom, ainsi qu'à l'instruction qui leur est adressée. Les enfants du pensionnat, de l'orphelinat et des classes y assistent aussi, et l'office se termine par la bénédiction du Très-Saint-Sacrement.

Dans ces régions lointaines, si nous pouvions oublier parfois l'immensité de la distance qui nous sépare de la patrie, le retour annuel de nos grandes fêtes suffirait pour rendre toute illusion impossible. En France, c'est pendant la belle saison et sous les rayons d'un magnifique soleil que se déroulent les pompes de nos processions, et, à moins d'un malencontreux orage, ces solennités ont pour ornement toutes les beautés de la nature. A Buénos-Ayres, tout au contraire, c'est au cœur de l'hiver qu'il nous faut préparer ces mêmes solennités et souvent considérer, le cœur triste, les ravages occasionnés par les pluies de la saison sur des routes qui, rapidement, deviennent impraticables.

Cette année, cependant, nous avons été très-heureuses sous ce rapport ; la douceur de la température et la beauté du ciel étaient admirables ; nous avons même des fleurs en abondance, et Notre-Seigneur pouvait bénir ses enfants. Dès le grand matin, tout était en émoi aux alentours de l'église et de la maison ; chacun tenait à honneur de pavoiser sa *casita* et de préparer les chemins indiqués à l'avance pour le parcours. Des drapeaux de toutes nations, ceux surtout de la république Argentine, qui sont aux couleurs de Marie, avaient été placés au-dessus des arbres, des maisons ; etc. Dans toutes les directions se hâtaient des groupes de fidèles

désireux d'assister à la grand'messe qui devait commencer à dix heures. Longtemps auparavant l'église, assez grande pourtant, était inabordable. A diverses reprises, pendant le Saint-Sacrifice, des morceaux de musique furent parfaitement exécutés par les jeunes orphelins de la fièvre jaune invités à la fête. Ces enfants ont été recueillis par le gouvernement, au nombre de 150, dans un superbe établissement construit pour eux, et confiés à des mains pieuses jusqu'à ce qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leur existence. Les orphelines de la maison centrale, dont les voix sont douces et harmonieuses, faisaient ce jour-là, comme à tous nos offices, les frais du chœur de chant dans la galerie qui forme tribune autour de la grande nef.

Aussitôt que le Saint-Sacrifice fut terminé, s'organisa la procession, et vous eussiez éprouvé, ma respectable Sœur, une intime jouissance à la vue de l'ardeur et du zèle que chacun apportait à remplir sa charge respective. Les rues du parcours étaient bordées d'une foule empressée, mais recueillie.

La marche était ouverte par quelques militaires chargés de maintenir l'ordre, puis immédiatement par la croix suivie de toutes les enfants des classes dont la plupart, malgré leur pauvreté, avaient su se procurer la robe et le voile blancs, non de rigueur, mais bien à propos pour la circonstance. Les orphelines de la Providence venaient ensuite, précédant un groupe admiré et charmant d'une vingtaine de nos plus petites pensionnaires avec corbeilles suspendues au cou, écharpes, couronnes de fleurs, et jetant de leur mieux des roses effeuillées sous les pas du Bon Dieu. L'Association des Saints-Anges, avec sa bannière déployée et toute sa cour céleste armée de petites flammes aux couleurs de pourpre, méritait ici sa place d'honneur, et je crois qu'elle ne l'eût cédée à personne.

Un autre groupe de grandes pensionnaires venait en-

suite, portant sur les épaules un trophée artistement formé de fleurs, de mousse et de dentelles, et couronné par des gerbes de froment et des faisceaux de raisins, emblèmes de la très-sainte Eucharistie.

Nos chères Associations d'Enfants de Marie internes et externes se déroulaient ensuite, entourant la bannière de la sainte Vierge et portant des branches de lis ou le chiffre de Marie gracieusement retracé sur plus de soixante oriflammes. Le chœur des chanteuses alternait avec la musique instrumentale ; les jeunes garçons des écoles de nos bons Missionnaires, une nombreuse députation de nos Sœurs de toutes les maisons de la ville précédaient enfin le Très-Saint-Sacrement porté par le secrétaire de M^{gr} l'Archevêque de Buénos-Ayres, entouré de plusieurs membres du clergé. A la suite du dais venaient les fidèles adorateurs du Dieu caché, l'entourant avec honneur, puis enfin la foule qui, comme autrefois en Judée, se pressait sur les pas du Sauveur et témoignait de la vivacité de sa foi par l'élan de ses prières répétées à haute voix, et accompagnant ainsi jusqu'au seuil de sa demeure le Dieu de l'Eucharistie. Plusieurs fois, durant le parcours, ce divin Maître nous avait bénis, reposant quelques instants sur des autels, sans doute bien indignes de lui, mais où la piété et l'amour avaient rivalisé de zèle pour fêter son passage.

La rentrée dans l'église fut longue, et, malgré ses désirs ardents, et parfois même un peu trop véhéments, la plus grande partie de la foule dut rester aux abords.

Après le Salut solennel, qui termina la cérémonie, nos jeunes musiciens furent accueillis dans la maison récemment construite des Missionnaires, et reprirent ensuite la route de l'Orphelinat, le cœur heureux de la belle et pour eux si nouvelle fête à laquelle ils avaient pris part.

Tous les ans, le jour de l'Immaculée-Conception qui, dans ce pays, vient clore les exercices du mois de Marie,

nous avons une cérémonie à peu près analogue en l'honneur de notre auguste Mère; mais alors c'est la statue de Marie, revêtue selon les usages espagnols de ses plus magnifiques vêtements, qui est portée en triomphe par ses enfants jusqu'à un autel improvisé, au pied duquel leur directeur prononce l'acte solennel de consécration.

Le 8 décembre dernier, un éclat inaccoutumé fut donné à cette fête, et le sera désormais chaque année. En souvenir de la réunion générale des Enfants de Marie, qui a eu lieu à Saint-Lazare et à notre chère maison-mère, M. Réveillère a désiré faire, dans notre église du Sacré-Cœur, une réunion solennelle des diverses associations de nos maisons de la ville. Chants en commun, allocution, réception des nouvelles associées et aspirantes, assistance de plus de 150 jeunes filles, anciennes élèves de nos deux maisons d'éducation, venant avec bonheur abriter leur innocence et leurs vertus sous la maternelle protection de la Reine du Ciel, rien n'y a manqué; c'était une fête bien touchante, et dont nos enfants désirent vivement le retour.

Si les sanctuaires privilégiés de Marie ont été depuis quelque temps, dans notre chère France, l'objet d'une pieuse et ardente dévotion, il est aussi, ma respectable Sœur, dans l'Amérique du Sud, au milieu de ces prairies immenses qui, comme un océan de verdure, lui forment un horizon sans bornes, un pèlerinage aimé de notre divine Mère, et sur lequel son cœur se plaît à verser de continuelles et signalées faveurs.

M^{sr} l'Archevêque de Buénos-Ayres a confié, l'année dernière, la garde du sanctuaire de Marie à trois de nos dignes Missionnaires, qui se dévouent sans réserve à toutes les œuvres qui s'y rattachent, et qui ont gagné de suite la vive et sympathique confiance des bons habitants de cette paroisse, laquelle ne compte pas moins de vingt-cinq lieues d'étendue. Mais je laisse à d'autres personnes plus autori-

sées et aussi mieux renseignées, le soin de vous entretenir du bien qui s'accomplit et se développe chaque jour sous le regard protecteur de *Nuestra Señora de Lujan*. Je me contenterai de vous dire ici avec quelle impression de bonheur filial j'ai pu, à l'époque de la Neuvaine de la Translation des reliques de notre Bienheureux Père, me prosterner à ses pieds dans ce même sanctuaire de Lujan, dont je viens de vous parler.

Arrivant avec une de mes compagnes dans cette petite ville à l'entrée de la nuit et avant de nous rendre à la maison de nos Sœurs, nous entrâmes pour adorer le Très-Saint-Sacrement, c'était l'heure du Salut : la cloche appelait les fidèles à la prière. Sur un autel gracieusement orné s'élevait, au milieu du chœur, la douce et belle image de notre Père vénéré. Elle apparaissait là, radieuse et chère au cœur de ses enfants, dans cette église privilégiée du Ciel où, pour la première fois, son culte et son nom recevaient de solennels hommages.

Chaque soir, pendant la Neuvaine, un Missionnaire distribuait le pain de la parole sainte. Les enfants du petit séminaire récemment formé sous les auspices du saint qui a tant fait pour le clergé, chantaient les louanges de leur nouvel apôtre, et notre doux Sauveur bénissait ce bon peuple que la protection de Marie semble mettre à l'abri du contact mauvais et du souffle empoisonné du vice.

Dans leur petit établissement de Lujan, nos Sœurs cultivent aussi une nouvelle branche de la grande famille de Marie, dont les heureux développements ont surpassé leurs espérances.

En terminant, permettez-moi de recommander à vos ferventes prières nos chères maisons de Buénos-Ayres et toute la petite province Argentine. Au pied du saint Tabernacle, veuillez conjurer le divin Cœur de Jésus qu'il lui plaise d'appeler bientôt à sa connaissance et à son amour cette

multitude de pauvres Indiens infidèles, dont les tribus errantes vivent dans les déserts, peu éloignés de nous, qui couvrent la plus grande partie de la république Argentine. M^r l'Archevêque a cette œuvre grandement à cœur et s'occupe d'organiser des Missions régulières parmi eux.

C'est là une œuvre très-difficile; elle sera le fruit de la prière, et c'est à ce titre que j'ose vous la recommander.

Agréez, etc.,

Votre très-humble et respectueuse

Sœur N....

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

Lettre de M. RÉVELLIÈRE, Supérieur de la maison de Saint-Vincent, à M. GUILHARD, Missionnaire, à la Maison-Mère.

Buénos-Ayres, 24 août 1873.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

On m'a conté, au retour, avec quel intérêt vous parliez de notre petite Maison Saint-Vincent à Buénos-Ayres. Cela ne m'a point surpris.

Je me demande quelles nouvelles capables de vous intéresser je pourrais bien vous donner. On vous a tout dit ; vous savez le passé, le présent et l'avenir de notre Mission. Ce qu'on ne vous a point dit, c'est l'attentat qui eut lieu hier soir contre la vie de Sarmiento, président de la république. Les assassins, jeunes Italiens de vingt-cinq ans environ, salariés sans doute à cet effet, attendaient dans la rue la voiture dudit président. Au moment voulu, ils déchargèrent leurs armes sur le *coche présidentiel* sans atteindre les jours précieux de celui qu'il portait. Un des revolvers éclata et brisa le bras d'un des assassins. La police accourut, et on coffra ces méchants en attendant que le tribunal décide de leur sort. Voilà, Monsieur et cher Confrère, la grande nouvelle du jour.

Laissons la politique en paix ; nos règles nous l'ordonnent. Mais vous savez quels sont nos travaux ici. Mes préoccupations principales sont les confessions, les conférences, les retraites des Sœurs, les catéchismes, les retraites, les instructions aux enfants de Marie, aux enfants du caté-

chisme, ou d'autres réunions, de quoi occuper un confrère et demi. J'en ai par-dessus la tête, et M. Cabanel pareillement. Nous ne faisons rien de bien, parce que nous ne pouvons donner à rien le temps nécessaire. On instruit à la vapeur, on confesse à la vapeur, tout à la vapeur. Ce qui en peut sortir ne peut être qu'une piété moderne. M. de Maistre disait que rien de ce qui se fait vite ne se fait bien. J'ai grand-peur que nos œuvres ne soient une preuve trop convaincante de la vérité de ces paroles.

Au milieu de nos travaux et de nos ennuis, le bon Dieu nous ménage, de temps en temps, quelques consolations pour nous remonter un peu. Cela est rare, mais cela arrive. La fête de Saint-Vincent, notre Bienheureux Père, nous a montré que, si l'on en juge par l'extérieur, nos peines ne sont pas tout à fait perdues. L'affluence considérable qui se pressait aux pieds des autels à toutes les messes, les nombreuses communions que nous avons distribuées, nous ont grandement réjouis. C'est le fruit de plus de douze ans de travail assidu. Nous moissonnons avec joie ce que nos Confrères ont semé dans les larmes. La fête a été splendide. Deux évêques la rehaussaient de tout l'éclat de leur dignité. M^{sr} Miège, évêque dans l'Amérique du Nord et de passage à Buénos-Ayres, officiait pontificalement. M^{sr} Aneiros, notre archevêque actuel, fit le panégyrique. Il prêcha très-bien. Son texte fut : *Tres sunt qui dant testimonium in terra*. Appliquant ces paroles à Saint-Vincent, il démontra que trois choses lui rendaient témoignage : la religion, la politique et la charité. Il traita chacun de ces points avec une netteté remarquable et entra dans un ordre de considérations fort élevé sans cesser d'être pratique, qualité qu'il possède à un degré éminent. M. le ministre assistait à la fête. La tenue religieuse édifia tout le monde.

Six semaines environ avant la Saint-Vincent nous eûmes la joie de recevoir l'abjuration d'un protestant dans notre

église. C'était à l'occasion de son mariage. Il était puséiste, de la secte la plus rapprochée du catholicisme, et voulait se confesser et communier à l'Église catholique pour se disposer au sacrement du mariage. Sachant qu'il était protestant, nous lui fîmes comprendre qu'avant d'en venir là, il y avait quelques préliminaires à poser. Nous convînmes des jours et des heures où nous discuterions les points qui nous séparaient : il accepta et fut très-fidèle au rendez-vous. Les Conférences commencèrent. M. Cabanel et moi, nous écoutâmes tour à tour, quelquefois réunis, les difficultés proposées; aux textes de l'Écriture sainte qu'il alléguait, nous répondîmes par d'autres interprétés dans le sens catholique, et, à mesure que les Conférences se répétaient, nous voyions le jour de la foi se faire dans son esprit. Ame droite, de bonne foi, cherchant la vérité dans toute la simplicité de son cœur, sa conversation nous fit pour ainsi dire toucher au doigt la vérité de ces paroles. : *Cum simplicibus sermocinatio ejus*. Après quelques Conférences, tout fut éclairé. Un point cependant restait à vider : il voulait aller au temple ; il y tenait à cause de ses relations ; puis aussi, disait-il, parce qu'on y enseigne à aimer Dieu. Touché, a-t-il dit, de notre bonté à le recevoir et de notre patience à l'écouter, il crut tout de suite à notre parole : la grâce triompha, la victoire fut complète.

Les permissions obtenues, il abjura et reçut le baptême dans notre église. Sa joie intérieure fut telle après le baptême qu'il fondit en larmes. Une semaine plus tard il recevait la Confirmation en public à la cathédrale ; il voulait que M. Cabanel fût son parrain de Confirmation. Cette condescendance de notre part lui fit plaisir. Il persévère dans ses heureuses dispositions ; le premier à l'église, il suit les offices, se confesse et communie avec toute la ferveur d'un nouveau converti. C'était un bon protestant, il est devenu un fervent catholique. Priez, Monsieur et cher Confrère,

pour que, pendant le sommeil, l'ennemi ne vienne pas jeter l'ivraie parmi le bon grain. Inutile de vous dire que ce nouveau Catholique est un de nos bons amis. Si loin qu'il nous aperçoive dans les rues, il accourt pour nous serrer la main. Il y a deux jours, il me poursuivait pour avoir des nouvelles de son petit parrain : *Como le va mi padrino?*

Le 15 août, aux joies du triomphe de notre Mère des Cieux, nous mêlions celles du triomphe de la grâce dans un nombre assez considérable de jeunes âmes. C'était la première communion du quartier. La cérémonie offrait, cette année, un aspect inaccoutumé. Jusqu'à présent la première communion s'était restreinte aux enfants externes de l'école des Sœurs. Cette année, une cinquantaine de petits garçons communiaient en même temps après avoir suivi les exercices de la retraite. C'est le premier fruit de notre école gratuite pour les pauvres du quartier. Je vous fais grâce des détails de la cérémonie : vous en avez vu et prêché assez en votre vie pour suppléer à tout ce que je pourrais vous dire. Ce que vous ne pourrez vous figurer peut-être bien exactement, c'est le contentement des parents en voyant que les Frères voulaient bien s'occuper de leurs petits garçons. Les Sœurs ont dû vous parler de cette école gratuite et de la manière dont elle s'est établie. Depuis longtemps, M. Fréret et M. Georges avaient eu la pensée de l'établir. Ils comprenaient que le bien ne se ferait qu'à moitié tant que les filles seules recevraient une éducation chrétienne. Appelées au mariage par les vocations, celles-ci devraient trouver dans un mari sans religion un écueil certain pour leur persévérance. L'expérience ne justifiait que trop la crainte de ces Messieurs. Mais le mal paraissait sans remède pour le moment. Les choses en étaient restées là lorsque la Providence vint tout arranger. Un Monsieur, à qui nous parlions du bien que ferait infailliblement une école de ce genre, comprit et fit mieux. Quelques jours après il faisait bâtir des salles sur

un terrain situé à côté de l'église, et nous en offrait l'usufruit, à la condition que nous choisirions nous-mêmes les professeurs. L'occasion était trop belle pour la refuser. Les personnes riches, à qui cette idée plut, ouvrirent une liste de souscription et assurèrent l'honoraire des maîtres; l'école s'ouvrit quelques jours plus tard avec une vingtaine d'enfants. Aujourd'hui, six mois après l'ouverture, près de trois cents élèves se sont fait inscrire. Un des Chapelains de notre église enseigne le catéchisme à ce petit monde, le confesse, et le premier résultat de son ministère fut la première communion dont je viens de parler.

Monseigneur est enchanté de cette école. Chaque mois il nous envoie 100 francs pour la rétribution des maîtres. On ne peut apprécier justement le service qu'elle rend sans connaître l'état déplorable des écoles de Buénos-Ayres au point de vue religieux. L'enseignement, presque exclusivement confié aux Francs-Maçons, est aussi mauvais qu'on puisse l'imaginer. L'enfant qui suit les cours de l'université comme celui des écoles municipales, livré aux mains de mercenaires et d'impies, reçoit tout d'abord une éducation athée, immorale, à laquelle rien ne vient faire contre-poids, parce que l'enfant échappe complètement à l'influence du clergé. Vous jugerez de la gravité du mal par les lignes suivantes que Sa Grandeur vient d'adresser à la municipalité : « Monsieur le Président, j'ai reçu hier votre réponse relativement à l'affaire que j'eus l'honneur de présenter à la municipalité le 10 janvier 1872. Elle est conçue en termes que, pour l'honneur de la corporation que vous présidez, je ne voudrais jamais traiter dans la presse. Je n'en dis pas davantage sur ce point, assez désagréable par lui-même.

« Plus grave, à mes yeux, est votre note sur l'enseignement de la religion chrétienne dans les écoles. Après avoir répondu que vous ne pouviez obliger les enfants à l'étude que je demandais, vous ajoutiez que le jeudi, jour de congé,

ils pouvaient se rendre à l'église si bon leur semblait avec leurs parents ou avec les maîtres qui demeuraient libres de les y accompagner. En usant de ce droit, et pour répondre aux désirs de leur Archevêque, quelques maîtres ont conduit leurs élèves à la doctrine, mais M. l'inspecteur des écoles municipales le leur a défendu, sous peine de destitution, non une fois, mais à diverses reprises. »

Voilà, Monsieur et cher Confrère, où en sont les écoles du pays.

Agréez, Monsieur et très-cher Confrère, l'expression des sentiments affectueux avec lesquels je suis, en l'amour de Jésus et de Marie,

Votre très-humble Confrère,

P.-H. RÉVELLIÈRE,

l. p. d. l. m.

PROVINCE DU PÉROU.

Rapport sur les Établissements des Filles de la Charité au Pérou et la Maison des Missionnaires de Lima, adressé à M. ÉTIENNE, Supérieur-général, par M. DAMPRUN.

Lima, 17 septembre 1873.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous platt.

Le 19 septembre 1857, à bord d'un grand voilier appelé le *Saint-Vincent de Paul*, en rade sur le grand fleuve de Bordeaux, après avoir reçu la veille votre bénédiction et entendu vos bienveillantes paroles, le cœur bien triste à raison de la séparation, mais l'âme enivrée de célestes douceurs à cause du sacrifice, je m'éloignais de vous, de ma patrie, de tout ce que j'aimais sur la terre pour m'en aller au Pérou, terre encore presque inconnue aux deux familles. Je partais en compagnie de M. Theilloud, pieux et zélé Missionnaire entré depuis peu dans la Compagnie, de l'excellent Frère Nicolas Deberles, fidèle et dévoué compagnon de la toujours bien-aimée terre d'Afrique, de cinquante-cinq Filles de la Charité, ayant à leur tête ma Sœur Bourdat, Visitatrice, dont les précieuses qualités étaient déjà connues, mais dont la conduite ferme et prudente a pleinement justifié le choix. Seize ans se sont écoulés depuis. Dans tout ce temps, je n'ai

adressé que deux rapports relatifs au Séminaire de Cuzco et à l'Association des Dames de la Charité, insérés au numéro 1 du tome XXXII de nos Annales. Permettez donc, Monsieur et Très-Honoré, Père, que, conformément à vos désirs manifestés par l'avis qui se trouve au numéro 1 du tome XXXVIII des mêmes Annales, aux recommandations de Saint-Vincent et à l'usage pratiqué dans la Compagnie, je fasse comme l'histoire de ce qui s'est passé de plus notable concernant la double famille en cette terre du Pérou durant tout ce temps, et que je vous l'adresse, à vous, mon bien-aimé Père, non-seulement comme témoignage de mon profond respect et de ma sincère affection, mais aussi comme chose qui vous est due, nous ayant vous-même envoyés. Cette narration sera simple, aussi courte que possible, mais surtout vraie. Puisse-t-elle servir à glorifier le bon Dieu en faisant voir l'action de son aimable Providence, et réjouir en même temps votre cœur paternel, et mériter ainsi à cette mission, de plus en plus, les effets de votre paternelle affection. C'est le but que je me propose. Je vous parlerai d'abord des établissements de nos Sœurs, actuellement au nombre de treize, dont cinq orphelinats, six hôpitaux et deux hospices, l'un pour les aliénés des deux sexes, et l'autre pour les incurables également des deux sexes. Je terminerai par ce qui regarde les Missionnaires : leur Maison, leur Église et leurs OEuvres.

Je commence par la Maison centrale de nos Sœurs, ou *Sainte-Thérèse*. Ce magnifique bâtiment, très-vaste, l'un des mieux situés de la ville pour la salubrité, très-bien conservé, considérablement agrandi depuis notre arrivée, ayant une vaste cour intérieure avec galeries en haut et en bas de vingt-huit colonnes chacune et un riche jardin, fut la propriété des pieuses et saintes Filles de Sainte-Thérèse. Ces bonnes religieuses l'habitèrent jusqu'en 1836, où un gouvernement spoliateur et sacrilège les en chassa pour s'en

emparer. C'est merveille qu'il n'y ait pas fait entrer le soldat avec tous ses désordres, comme dans beaucoup d'autres. On ne s'explique ce fait que par la protection toute particulière de la Vierge immaculée, de Saint-Joseph, de Sainte-Anne, de Sainte-Thérèse et de Sainte-Rose qui y étaient spécialement honorés. Ces célestes et puissants protecteurs voulurent le conserver pour en faire un jour le sanctuaire de la virginité et le centre de toutes les bonnes œuvres. Pour cela, ils y firent établir un collège d'orphelines et des écoles gratuites dans le but de former des institutions. Le gouvernement, en appelant les Filles de la Charité à Lima, n'avait nulle intention de leur donner cette maison, mais seulement celle des enfants trouvés, et ce ne fut que par une conduite toute merveilleuse de la divine Providence, qu'il serait trop long de raconter, qu'elles y entrèrent le jour même de leur arrivée à cette capitale. Il n'y avait alors que trente-quatre orphelines. Aujourd'hui, sans parler des quatre-vingt-dix-sept qui sont déjà sorties, elles sont au nombre de cent vingt. Ces demoiselles portaient crinolines et allaient en soirée, c'est-à-dire que ces pauvres enfants, douées généralement de tant d'heureuses dispositions, mais livrées à la dissipation et à la paresse, avaient grandement besoin de réforme. Elle se fit, fermant la porte aux marchands de comestibles, y mettant une bonne sentinelle, congédiant avec prudence deux directeurs et six confesseurs, et surtout en leur faisant donner la retraite et en établissant parmi elles la Congrégation des Enfants de Marie. Ces chères enfants profitèrent si bien des leçons et des exemples qui leur furent donnés, qu'en peu de temps elles se trouvèrent entièrement changées. Les maîtresses des classes sont choisies parmi elles, et celui qui viendrait d'Europe assister à leurs examens trouverait que bon nombre des Orphelines de Sainte-Thérèse comme des Orphelins de la Recoleta, dont je parlerai plus tard, pourraient rivaliser avec les élèves de bien

des établissements de France pour la grammaire, la géographie, l'histoire, les mathématiques, etc. La difficulté, ici plus grande qu'ailleurs, est de leur trouver une sortie convenable. Quant à l'école externe, elle était confiée à une maîtresse nommée Isabelle, vraiment digne par sa hardiesse et effronterie, de conduire un régiment de zouaves d'Afrique. Comme cette classe était dans le centre même de la Maison, madame se donnait la liberté de la parcourir tout entière, tête levée, les cheveux épars, les bras en mouvement comme le télégraphe d'ancien système. Les pauvres Sœurs, même les plus intrépides, fuyaient en la voyant. Les Enfants, dignes élèves d'une semblable maîtresse, excitées par elle, rivalisaient de zèle pour inquiéter les pauvres étrangères, que l'on disait n'être venues dans ce pays, de proverbiales richesses, que pour voler et trouver le pain qui leur manquait en France. Pénible, souverainement pénible cet état de choses. Néanmoins, il dura près de deux ans. L'Administration, c'est-à-dire la Bienfaisance, toujours très-bonne, très-bienveillante pour les Sœurs dès le premier jour, fit son possible pour les délivrer de la présence de cette terrible femme. Pour cela, elle fit construire dans un autre de ses établissements une magnifique classe, invitant ladite dame à vouloir bien s'y transporter, mais inutilement. On sollicita alors l'intervention de M. le ministre de l'instruction publique. Celui-ci dicta force ordonnances, envoya les officiers, vint lui-même deux fois à Sainte-Thérèse, mais notre Isabelle le mit en fuite, restant maîtresse du champ de bataille. Le seul moyen efficace fut de tenir les portes fermées pendant quelques jours : force lui fut alors de s'en aller. Elle partit, en effet, vomissant mille injures contre les Sœurs. La haine fut longue dans son cœur. Enfin, ayant été touchée de la Grâce dans une Mission, elle alla se confesser. Mais, le confesseur ayant voulu l'obliger à faire réparation, elle en fut tellement frappée qu'elle en perdit la raison et fut en-

voyée à la Maison des aliénés, où les bonnes Sœurs la traitèrent avec tant de charité, qu'elles obtinrent la guérison de son esprit en même temps que celle de son cœur. Ces classes, depuis ce temps confiées aux Sœurs et divisées en trois sections, comptaient deux cent soixante-dix enfants. Outre les autres choses d'usage dans ces classes, comme lire, écrire, grammaire, catéchisme, etc., on apprend encore à coudre à un certain nombre. L'Asile, objet de la plus grande admiration même pour les plus hauts personnages, en réunit trois cent soixante. On leur donne tous les jours soupe et pain. Le local, entièrement séparé des internes et fait exprès, est magnifique. Il est le fruit de l'économie et de la charité publique.

Par le seul trait que je viens de citer de notre Isabelle, vous pouvez, Monsieur et Très-Honoré Père, juger de la puissance des femmes à Lima ; elle est telle, en effet, que, jusqu'ici, malgré tous les efforts de l'impiété, elle a empêché de proclamer la liberté des cultes et maintenu le pieux usage de porter publiquement le saint Viatique aux malades. Mais ce qui, à mes yeux, est bien plus admirable dans les Dames que les démonstrations passagères qui leur valurent ces triomphes, c'est leur charité pour les pauvres. Il y a douze ans que nous instituâmes parmi elles, en adoptant les règlements de Paris, l'Association pour les pauvres malades. Elle compte aujourd'hui 550 membres dont 46 actives, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus distingué, de plus pieux dans cette capitale. Elle fait un bien immense, elle a secouru depuis 16,190 malades, fait 66,295 visites, distribué en bons 300,000 francs. Jugez d'après cela des fruits spirituels : conversions, mariages et autres, dans un pays comme celui-ci de tant d'ignorance et de désordres, mais où la foi est encore si vive. Aussi, durant tout ce temps, je n'ai jamais manqué de me trouver chaque deuxième vendredi du mois à la Réunion composée des Dames visitantes et tré-

sorières et d'y faire la petite exhortation indiquée par le règlement. Ces réunions mensuelles se font à Sainte-Thérèse, dans un salon destiné à cet effet, et les générales dans notre église. Ce qui est surtout admirable dans ces Dames, que je puis dire sans hésiter la gloire de la Religion dans ces Amériques, c'est l'esprit de simplicité, d'humilité qui les anime; aussi leur Association va toujours progressant. Tous les ans il leur est donné, dans notre église, une retraite de neuf jours, dont la clôture se fait très-solennellement le jour de l'Immaculée Conception, patronne de l'Œuvre. Il vous est facile, Monsieur et Très-Honoré Père, de comprendre le grand bien qui résulte de ces retraites annuelles pour ces Dames, leurs familles et l'Association. Là elles raniment leur zèle, s'inspirent du véritable esprit qui doit les animer, de l'esprit de Saint-Vincent. Les Sœurs, comme vous savez, sont l'âme de cette Société; ce sont elles qui contractent avec les fournisseurs, ce sont elles surtout qui cherchent les pauvres en ville, prennent connaissance de leurs besoins et les manifestent aux Dames. A l'instigation des Sœurs, la Bienfaisance a créé en cette même Maison un Dispensaire auquel sont attachés deux médecins qui donnent des consultations trois fois par semaine à tous ceux qui se présentent, et vont visiter les pauvres à domicile. Les Sœurs distribuent les remèdes que l'Administration donne gratis à tous ceux qui se présentent, de même qu'aux pauvres malades que visitent les Dames, pansent les plaies, arrachent les dents, etc. C'est cette belle Œuvre surtout qui leur a gagné l'admiration et l'affection du peuple de Lima. Le nombre des pauvres assistés tous les ans est de 9,000 environ.

Dans la maison de Sainte-Thérèse se trouve encore le séminaire de nos Sœurs. Nous l'ouvrîmes le 8 septembre 1858, comme on dit, sans tambour ni trompette, c'est-à-dire sans autorisation de l'autorité ecclésiastique que nous savions

peu disposée à la donner. Depuis ce temps, un certain nombre de jeunes personnes, appartenant toutes à de très-bonnes familles, sont entrées, mais peu. La raison en est dans le grand nombre d'unions illégitimes, la mauvaise éducation, la différence de caste, et enfin dans les grandes distances qui séparent les autres villes, de la capitale, qui font que les demoiselles de ces villes, n'allant jamais à Lima, ignorent entièrement ce qu'est la Fille de charité, et si l'idée venait à une d'embrasser cette vocation, elle devrait nécessairement reculer devant l'opposition des parents et les difficultés du voyage. Il faudra donc bien des années pour que les vocations deviennent nombreuses pour les Filles de la Charité comme pour nous. C'est un mal irrémédiable auquel il faut se résigner. Cependant le séminaire de Cuzco, malgré sa courte durée de deux ans, ayant donné trois sujets à la Compagnie, il y a beaucoup à espérer que nous aurons quelques vocations si nous répondons à l'appel que nous fait le gouvernement en établissant des collèges ; mais, ainsi que nous l'avons dit pour Aréquipa, des collèges qui aient pour but de donner des prêtres à l'Église, car ici c'est son premier besoin ainsi que celui du pays.

Passons au deuxième orphelinat ; il se trouve tout à côté de Sainte-Thérèse. C'est une magnifique maison, récemment construite, appelée Santa Rosa, destinée à recevoir des jeunes filles de familles pauvres, mais de couleur blanche, parce que ce sont les plus en danger de se perdre. C'est l'œuvre d'un riche propriétaire qui laissa pour cela en mourant 100,000 piastres. Elle n'a actuellement que cinquante enfants, mais elle peut en recevoir cent cinquante ; leur piété et leur esprit sont remarquables. Cette œuvre croîtra un jour très-probablement et donnera quelques vocations à la Communauté.

Tout près encore de la maison Centrale, comme à cinq minutes, se trouve celle des Enfants exposés, destinée à re-

cevoir non-seulement les pauvres créatures abandonnées, mais encore les orphelins de père et de mère qui n'ont pas huit ans accomplis. Les Sœurs y entrèrent au mois de janvier 1861. Il y avait alors 55 enfants. Impossible de dire leur pitoyable état; aujourd'hui, en plus de ceux de la Recoleta qui en sont sortis, on en compte 145, tous au-dessous de sept ans, car, à cet âge, les filles passent à Sainte-Thérèse et les garçons à la Recoleta, presque aussitôt qu'ils peuvent marcher. Ces deux chiffres disent tout de suite la grande amélioration qui a dû survenir sous le régime de la Charité, et dans les soins donnés à ces innocentes créatures et dans le local. Celui-ci a dû être plus que doublé. Avant les Sœurs, les petits garçons qui avaient échappé à la mort, trois sur treize, en moyenne, étaient envoyés à un collège particulier; ils n'étaient qu'une quinzaine environ. Malgré cela, leur entretien coûtait énormément, et aucun but utile n'était obtenu. Ces infortunés, confiés à un mercenaire, ou plutôt abandonnés à eux-mêmes, croupissaient dans le vice et l'ignorance. Les Messieurs de la Bienfaisance gémissaient de cet état de choses et, désirant y apporter remède, me demandèrent si les Sœurs pourraient se charger de la conduite de ces enfants. Nos meilleurs amis n'en concevaient guère la possibilité, à cause des mœurs du pays. Je leur répondis que pour ceux qui étaient déjà sortis de la maison la chose était impossible, mais que pour les autres il n'y avait pas de difficulté. Ces Messieurs avaient de la peine à me croire, mais aujourd'hui qu'ils voient de leurs yeux ce qui existe, ils en sont émerveillés. Le Gouvernement donna à cet effet, en 1866, un vaste et magnifique couvent des Dominicains, très-bien approprié aux besoins de l'œuvre. 82 enfants sont déjà sortis pour être rendus à leurs parents ou être placés en ville, et il y en a actuellement 141, divisés en trois sections entièrement séparées : la première, des petits jusqu'à l'âge d'environ huit ans; la deuxième, de cet âge à

douze ans, et la troisième, de ceux qui sont plus âgés jusqu'à leur sortie. Je ne sache pas qu'il y ait dans la République un seul établissement de garçons qui puisse lui être comparé; il est l'objet de l'admiration de ceux qui le visitent et va se perfectionnant tous les jours. On leur enseigne la Religion, la Grammaire, l'Histoire sainte et celle du Pérou, la géographie, le dessin, les mathématiques, et ceux qui montrent des dispositions pour l'état ecclésiastique apprennent le latin; il y en a déjà un certain nombre, et nous nous en occupons d'une manière toute particulière. Dans le but de les distraire en variant leurs occupations de la manière la plus avantageuse possible sous tous les rapports, on les fait travailler une partie de la journée, suivant leur goût et leur aptitude, à la couture, à la charpenterie ou à la reliure, dans quatre ateliers très-beaux créés à cet effet. Outre deux professeurs entièrement consacrés à l'œuvre et les quatre chefs d'ateliers, il y a encore trois gardiens chargés de la surveillance. Nous faisons tout notre possible pour que ce soient tous des hommes choisis et de bon exemple. Il n'y a que six Sœurs, mais les choses sont si bien arrangées qu'il y en a toujours une qui veille et peut voir tout ce qui se passe depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir. A mon avis, c'est de tous nos établissements le plus important, relativement au bien à faire au pays. Outre qu'il offre le modèle d'une maison d'éducation bien tenue, ce qui ne se trouve guère ici, il est destiné à donner au pays des hommes moraux, des maîtres d'école, et aussi, je l'espère, quelques bons prêtres, peut-être quelques missionnaires et coopérateurs pour nos autres maisons d'éducation; aussi Dieu seul sait tous les sacrifices que j'ai faits pour cet établissement. Je m'en réjouis : j'ai cru en agissant ainsi me comporter selon l'esprit de notre Bienheureux Père; puisse-t-il, du haut du ciel, bénir cette Œuvre qui l'honore d'une manière particulière, et lui obtenir ce qui lui manque encore, c'est-à-dire,

comme une sorte de patronage pour ceux qui sortent pour habiter et travailler en ville ! J'espère que cela ne tardera pas à se réaliser. L'Administration, toujours très-bienveillante et très-généreuse, s'en occupe.

Le cinquième orphelinat confié à nos Sœurs est celui d'Aréquipa ; il réunit les enfants des deux sexes : c'est l'ancienne maison-mère des Pères Jésuites. Le local, très-bien réparé depuis peu, est vaste et parfaitement adapté aux besoins de l'OEuvre. Lorsque nos Sœurs y entrèrent au mois de novembre 1871, il y avait 20 petits garçons dans les conditions les plus déplorables sous tous les rapports ; aujourd'hui il y en a 22. Quoique jeunes encore, ils savent si bien apprécier la charité de leurs mères adoptives, que, selon ce que m'écrit la Sœur Servante, on n'a jamais vu d'enfants plus silencieux, plus dociles ; ils font l'admiration de toute la ville. C'est qu'on n'avait jamais soupçonné, avant de l'avoir vu, que nos Sœurs fussent capables de créer et de conduire de semblables établissements. Quant aux orphelines, elles étaient au nombre de 100, dont 80 grandes demoiselles, occupées continuellement à soigner leurs cheveux, ou à recevoir des visites, c'est-à-dire entièrement livrées à l'oisiveté et à la vanité ; la réforme était impossible, les Sœurs se trouvant surtout alors sans le puissant secours des Missionnaires ; il fallut donc leur ouvrir la porte, et avec le temps, la patience et la fermeté, on est parvenu à en purger entièrement la maison. Celles qui y sont actuellement, au nombre de 85, dont 30 petites et 55 de sept à quatorze ans, donnent beaucoup de satisfaction aux Sœurs par leur bonne conduite. Cet orphelinat, comme les quatre dont je viens de parler, et tous nos autres établissements de Lima, d'Aréquipa et de Collao, sont à la charge d'une Administration particulière appelée Bienfaisance. A Lima, elle compte cent membres, dispose de fonds considérables, et la manière dont elle les administre lui en attire tous les jours de nouveaux. Cette

Administration a une confiance entière en nos Sœurs, et les laisse presque maîtresses absolues, n'usant guère de son autorité que pour les appuyer dans les difficultés qui surviennent. Les Sœurs Servantes comprennent très-bien que ce serait un très-grand mal d'en abuser, aussi elles se montrent pleines de prudence et de réserve,

Cela seul suffit, Monsieur et Très-Honoré Père, pour vous faire comprendre d'avance le bon état où se trouvent les six hôpitaux et les deux hospices sous le rapport matériel et spirituel. Avant les Sœurs, je ne crains pas de le dire, tout le monde le confesse à Lima comme à Callao et Aréquipa, c'étaient de vrais cloaques d'ordures, des lieux de vol et de toute sorte de désordres, et, vu la nature des choses et des personnes dans ces pays, il ne pouvait guère en être autrement. Aujourd'hui, par la grâce de Dieu, la bienveillance de l'Administration et les efforts constants des Sœurs, rien n'y manque, si ce n'est, généralement parlant, des aumôniers un peu plus zélés et plus intelligents des besoins spirituels des pauvres; les bonnes Sœurs tâchent d'y suppléer en appelant d'autres Prêtres de bonne volonté. Celui des hommes, appelé *Saint-André*, a une moyenne de 600 malades. Il va être transféré dans quelques mois à un autre magnifique local nouvellement construit, hors de la ville. L'ancien local, possédant l'une des plus belles chapelles de Lima et un très-beau logement pour les Sœurs, sera affecté en grande partie à un asile, à des classes externes et à la maternité. Ce sera une nouvelle maison confiée à nos Sœurs et appelée aussi à faire un très-grand bien, parce qu'elle sera au centre de la ville. Il est très-rare qu'un malade meure dans les hôpitaux d'Amérique sans recevoir les sacrements. A *Saint-André*, les abjurations des protestants sont très-fréquentes; le chiffre avec celui des baptêmes des Chinois et autres s'élève à 1,217 depuis le commencement. Un catéchiste, appelé à cet effet de Chine par nos Sœurs, s'en

occupe. Une pieuse dame de la ville, secondée par le zèle d'un bon prêtre, travaille à la conversion de ces infidèles qui sont ici très-nombreux. Déjà un bon résultat a été obtenu, et on en fait étudier quelques-uns pour les disposer aux saints ordres. Daigne le Seigneur bénir cette bonne œuvre.

L'hôpital de Sainte-Anne pour les femmes, et celui de Saint-Barthélemi pour les militaires, pouvant recevoir, le premier 500 malades, et le second 600 environ, sont tous les deux d'un plan et d'une construction magnifiques. Le soldat n'est pas ici comme en France sous le rapport de la religion; il y est au contraire incliné, mais malheureusement très-ignorant. Il s'y fait beaucoup de mariages, de même qu'à Saint-André et à Sainte-Anne. Dans ce dernier, du 1^{er} janvier au 20 août, une pieuse demoiselle, coopératrice de nos Sœurs dans cette bonne œuvre, en a fait faire 108, et tous après avoir fait confesser les contractants.

Quant aux deux hôpitaux de Callao ayant en moyenne, celui des hommes 250 malades, et celui des femmes 60, ils sont moins riches; ils ont cependant des fonds suffisants qui croissent tous les jours par le zèle et l'intelligence de l'excellent Directeur de cette Administration. Les Sœurs y sont également très-libres. Le dernier a été transféré depuis peu à Bella-Vista, dans un magnifique local autrefois propriété des Pères Jésuites. Il est très-bien situé dans la campagne, à une petite distance de la mer: ce sera le lieu de convalescence de nos Sœurs de Lima.

L'hôpital d'Aréquipa étant l'unique de cette ville, qui a environ 30,000 habitants, est général. Je le vis il y a sept ans, lorsque j'allais à Cuzco. D'après ce qu'on m'écrivit, il n'est plus reconnaissable, à raison des améliorations qui y ont été introduites sous tous les rapports. Avant les Sœurs, les malades n'y allaient qu'avec grande répugnance et par extrême nécessité. Aujourd'hui, comme à Lima, ils y vont avec grand plaisir. Aussi dans cet hôpi-

tal, comme dans tous les autres, le nombre a presque doublé. Il y en a actuellement 250.

Reste, Monsieur et Très-Honoré Père, à vous dire un mot de l'hospice des aliénés et de celui des incurables. Le premier a 150 hommes et 160 femmes; le deuxième 100 hommes et 90 femmes. Impossible de vous dire ce qu'ils étaient avant l'entrée de nos Sœurs. Les pauvres y étaient dévorés presque vivants par les gros rats qui les infestaient. Aujourd'hui ils sont tous les deux parfaitement tenus, et pour les personnes qui n'ont pas visité les établissements européens de la même nature, ce sont des merveilles. Sans rien négliger de ce qu'il faut donner au corps, nos bonnes Sœurs y cherchent surtout le salut des âmes : aussi elles s'y trouvent très-heureuses. Bon nombre de malades sont sortis guéris de celui des aliénés depuis son ouverture qui eut lieu le 14 décembre 1859. Celui des incurables a une classe externe pour les petites filles, de même que les hôpitaux de Callao et de Bella-Vista. Ces trois classes réunissent environ 300 enfants; Dieu seul peut connaître tout le bien qui s'y fait déjà et qui s'y fera plus tard, surtout si nous pouvons y mettre deux Sœurs au lieu d'une et y établir la belle œuvre du patronage, si nécessaire partout, mais surtout dans ces pays.

La difficulté que nous avons rencontrée pour réaliser le bien dans ces établissements a été de trouver de bons serviteurs : pour ceux des hommes, elle existe encore en grande partie; quant à ceux des femmes, elle a été surmontée. Nos Sœurs y ont créé comme un tiers ordre de charité : ce sont des jeunes filles venues les unes de Sainte-Thérèse, les autres de la ville, qu'elles ont formées pour les aider, et le jour et la nuit, dans les salles, à la lingerie, buanderie, cuisine, pharmacie, etc. Elles leur ont donné pour costume l'habit de Notre-Dame du Carmel et aussi une règle, qui, comme vous pouvez le penser, se rapproche beaucoup de la leur. Ces jeunes employées sont en général très-bien : pieuses,

dévouées, communiant trois fois par semaine, pratiquant la pauvreté, l'obéissance, ayant leurs escarcelles en commun ; en un mot, elles constituent une vraie communauté, qui, pour la régularité, ne le cède en rien à bien des couvents. Il y en a environ 140 dans les divers établissements. Sans ce puissant secours, nos Sœurs eussent bientôt succombé sous le poids du travail. De plus, du consentement de MM. les administrateurs, et par la générosité de deux d'entre eux, elles ont créé à Sainte-Anne un internat de 70 enfants pauvres. La Bienfaisance leur donne le logement et la nourriture, et le travail leur fournit le reste. C'est comme la pépinière des employées de cette maison. Ces enfants, comme celles de Sainte-Rose, sont, généralement parlant, très-bien sous tous les rapports.

Monsieur et Très-Honoré Père, si je voulais entrer dans le détail de tout ce qui concerne ces divers établissements, j'aurais mille autres choses à vous dire, mille traits amusants et souvent très-édifiants à vous raconter ; mais le temps ne me le permettant pas, je laisse ce travail aux Sœurs servantes, qui le feront avec plaisir et mieux que moi. Ce petit résumé suffit, ce me semble, tout imparfait qu'il est, pour vous faire comprendre le grand bien que font vos chères Filles au Pérou et réjouir votre cœur. Elles y arrivèrent au nombre de 55 ; elles sont actuellement 130, dont quelques-unes un peu infirmes ; 17 sont mortes depuis notre arrivée ; je pourrais vous dire leurs noms et leurs vertus, car je n'en ai oublié aucune, mais encore ici l'histoire en serait trop longue. Qu'il me suffise de vous dire qu'elles moururent toutes très-saintement. C'est, vous le savez, Monsieur et Très-Honoré Père, le précieux privilège des Filles de la Charité, surtout de celles qui vont à l'étranger, à raison des grands sacrifices qu'elles ont à faire pour cela.

Toutes restèrent longtemps malades et purent recevoir plusieurs fois le saint Viatique, à l'exception de trois, mortes

de la fièvre jaune en 1868, et de ma Sœur Bernard, assistante, dont la maladie ne fut que de trois jours.

Permettez-moi, Monsieur et Très-Honoré Père, de dire ici un mot de la mort de cette digne et vertueuse Fille de la Charité. Il n'y avait que quinze jours que cette bonne Sœur avait fait sa retraite lorsqu'elle fut frappée subitement par la maladie qui l'emporta. Elle s'était confessée le soir même où elle se mit au lit, et, suivant sa coutume, *comme si c'eût été pour la dernière fois*; nous l'avons ainsi trouvé écrit dans les résolutions de sa retraite. Elle put le faire encore cinq minutes avant d'expirer. Ses dernières paroles furent celles-ci : *Je joins toutes mes souffrances à celles de Jésus crucifié, et je les offre en expiation de mes péchés.* J'eus après cela à peine le temps de faire les saintes onctions. Dire les sentiments qui agitaient mon âme en ce moment si peu attendu, serait chose impossible. Ma douleur était sans pareille dans ma vie. Je voulus néanmoins présider l'office et chanter la messe comme je le fais pour toutes les autres. Mais plusieurs fois le pauvre cœur se trouva trop faible, et j'eus bien de la peine à terminer au milieu des émotions qui m'étouffaient et des larmes qui coulaient malgré moi de mes yeux. Celle que je perdais n'était pas seulement une Sœur très-dévouée à la communauté, mais la colonie tout entière perdait avec moi un vrai modèle de modestie, d'honnêteté, de douceur; la Sœur Visitatrice, une amie fidèle, un ange de bon conseil; l'hôpital militaire, dont elle avait heureusement terminé les travaux matériels et en grande partie la réforme morale, une supérieure vigilante, ferme, toujours calme, pleine de gravité et de savoir-faire avec tous.

Je ne vais pas confesser une seule fois dans leurs maisons, que je ne me les rappelle toutes, et que je ne prie pour elles de même qu'à la sainte messe. O chères Défuntes, votre vie sur la terre a été courte et laborieuse, vous

avez passé comme le divin Maître en faisant le bien; vos jours ont été trouvés pleins, vos couronnes achevées; le divin Époux, content de vos services, a voulu vous enlever, jeunes encore, à cette vallée de larmes et vous faire entrer avec lui dans le délicieux festin des noces. Du haut du ciel où vous réglez avec la très-sainte et adorable Trinité, en compagnie de la Vierge Immaculée, des saints Anges, de Saint-Vincent, et de tous les Bienheureux, ô vous dont le cœur, comme celui du divin Maître, ne fut que charité, du haut de ces demeures éternelles, jetez un regard sur votre ancienne Mission qui vous a comme enfantées à la gloire; regardez toutes ces œuvres qui vous furent si chères; elles croissent, se perfectionnent, se multiplient, mais elles ont besoin de la grâce de Dieu pour devenir fécondes en fruits de salut; priez donc pour vos Maisons, pour vos Compagnes, pour vos Supérieurs, mais surtout pour celui qui vous reçut à votre entrée dans la sainte carrière de la charité, vous guida avec tant de sagesse et de bonté et vous envoya à cette terre lointaine. Priez pour qu'il voie les jours de Saint-Vincent et partage sa gloire dans le ciel.

Monsieur et Très-Honoré Père, tout ce que je viens de dire sur les établissements de nos Sœurs est beau et consolant, mais il y a une chose plus belle et plus consolante encore, et qui en est comme le principe : c'est la paix, la charité et la régularité qui règnent dans toutes les maisons.

Je passe maintenant à ce qui regarde les Missionnaires. Au Pérou, comme en bien d'autres endroits, on voulait les Sœurs, mais on se fût volontiers passé des Missionnaires; on ne les accepta que par indispensable nécessité. Cela vous expliquera la conduite des autorités à notre égard. A notre arrivée, M^{gr} l'archevêque Pasquel, qui avait signé le traité, était mort, et M. Pelicer, homme extrêmement singulier, gouvernait le diocèse en qualité de vicaire capitulaire. Il voulut, avant de nous donner les pouvoirs nécessaires pour

exercer notre ministère, nous soumettre à l'examen; mais mon Confrère et moi, craignant de poser un mauvais antécédent, en raison surtout du mauvais vouloir de ceux qui devaient nous faire subir cet examen, nous nous y refusâmes, disant que nous ne venions pas de nous-mêmes, mais demandés par M^r l'Archevêque et envoyés par notre Supérieur. Nous nous sommes grandement réjouis depuis d'en avoir agi ainsi; car il nous les donna, après cinq semaines d'attente, et depuis il n'a plus été question d'examen pour personne. — Quant à la Bienfaisance, lorsque nous arrivâmes à Lima, elle n'avait rien disposé pour nous recevoir; notre premier repas fut à un hôtel, à quatre heures et demie du soir, et notre première habitation, une maison désoccupée par son propriétaire, empruntée à la hâte, remplie de poussière et vide de tout le reste, même d'une table pour écrire. Nous y restâmes néanmoins cinq mois, après quoi on nous fit passer à une autre louée à cet effet. Elle était comme la première éloignée de l'église et si désagréable que tous les trois nous y fûmes malades. On en chercha enfin une définitive, appartenant à la Bienfaisance. Cette administration en possédait plusieurs, mais il ne s'en trouvait qu'une seule libre et si petite qu'elle suffisait à peine pour les trois, sans cour, sans jardin; toutefois elle était assez près de l'église et de l'établissement de nos Sœurs, passablement bien divisée pour les besoins de la petite famille. Il fallut trois mois pour en faire sortir trois vieilles femmes qui l'habitaient. Quelques réparations y furent faites, mais de mauvaise grâce. Si peu qu'il fallût dépenser, pour nous c'était trop, comme je l'ai dit. Nous étions imposés, notre position devait se ressentir de cette disposition, jusqu'à ce qu'on pût apprécier nos services.

Nous nous mîmes donc à l'œuvre, mon Confrère et moi, avec courage, nous confiant en Dieu, servant l'Administration en tout ce que nous pouvions, faisant beaucoup plus

que nous imposait le devoir. Cette conduite nous gagna ses sympathies. Notre petite maison, entièrement insuffisante pour les besoins à venir, était attenante à celle des Enfants-Trouvés, et, juste derrière le mur qui nous en séparait, se trouvait une galerie couverte, un petit jardin et plusieurs chambres. C'était un lieu triste, rempli d'immondices, mais à l'œil, en le visitant, on voyait facilement le bon parti qu'on pouvait en retirer; la grande difficulté était de l'obtenir. Cependant la chose pressait, déjà trois ans s'étaient écoulés, un quatrième confrère allait arriver, et il n'y avait pas un seul petit endroit pour le loger.

O Providence de mon Dieu, que vous êtes admirable! Combien peu vous connaissent ceux qui ne voient dans les événements de ce monde que l'effet du hasard! Vous vous occupez de donner un nid aux oiseaux, pouviez-vous oublier vos ministres? Vous les aviez conduits à Lima, vous vouliez leur donner une maison mieux adaptée à leurs besoins. Pour cela, vous leur aviez conservé, libre entre beaucoup d'autres, cette petite maison, parce que vous saviez d'avance ce qui devait arriver, ce qui arriva en effet.

Les aliénés occupaient une maison contiguë à celle des orphelins; ils y étaient très-mal sous tous les rapports. La Bienfaisance, désirant améliorer leur sort, les transporta au Cercado, ancienne propriété des Jésuites; par là, leur ancien local restant vide fut annexé à la maison des orphelins. Je me hâtai de profiter de la circonstance pour demander un agrandissement dont tout le monde voyait la nécessité. On reçut favorablement ma demande et on me donna à choisir entre le local laissé vide par les aliénés et cette cour dont j'ai déjà parlé. La réflexion ne fut pas longue, la cour était de beaucoup préférable; j'optai immédiatement pour elle, et M. Fragre, directeur de la Bienfaisance, nous la donna de très-bon cœur, et avec le local les fonds nécessaires pour le réparer et accommoder à nos besoins.

Les Directeurs qui sont venus après lui se sont montrés également très-généreux à notre égard, je n'ai rien demandé que je n'aie obtenu, de sorte que notre maison, susceptible encore d'agrandissement, si besoin est, peut loger très-commodément sept Missionnaires. La pièce la plus précieuse et la plus gracieuse de la maison est l'oratoire où repose jour et nuit le divin Maître pour y recevoir les hommages de ses ministres et entretenir dans les âmes le feu sacré du divin amour. Quoique bien simple, il fait l'admiration de ceux qui le visitent. Une statue de l'Immaculée Conception placée dans une niche gothique, les tableaux de Saint-Joseph, de Saint-Vincent et du chemin de la Croix, tous richement encadrés, en sont les principaux ornements. C'est là le lieu du repos et de la consolation intérieure.

Pour ce qui est du bien-être extérieur nécessaire aussi après le travail et la fatigue du confessionnal, il se trouve bien suffisamment dans ce local donné, comme je viens de le dire, par la divine Providence : des treilles très-vigoureuses, plantées par nous, tapissent les murs et couvrent les terrasses ; un nombre assez varié de fleurs et d'arbustes toujours verts embellissent le jardin, au milieu duquel se trouvent une fontaine et un bassin. Peu de maisons à Lima offrent de semblables agréments ; elle est dérobée à tous les regards, placée à l'entrée de la ville, du côté de la mer, favorisée pendant les chaleurs de la brise qui en arrive. Aussi le rossignol, l'hirondelle et le joli petit oiseau appelé pique-fleurs y font de fréquentes visites. C'est là que l'âme, amie du silence et de la prière, peut parfaitement s'élever vers Dieu ; c'est là que le Missionnaire, après la fatigue de son ministère, peut y reposer et travailler à son aise. Oui, je le répète, pour moi qui ai vu les choses depuis le commencement, je puis dire avec mille fois plus de raison que le poète latin : *Deus nobis... hæc otia fecit* ; c'est Dieu, oui, c'est Dieu qui nous a donné ce lieu de repos sur la terre

étrangère. O mon Dieu ! préservez-moi à jamais de toute ingratitude à l'endroit de votre Providence ; donnez-moi cette lumière, la lumière des saints, par laquelle l'âme recueillie vous découvre en toutes choses, aussi bien dans la moindre des fleurs que dans la conduite du plus majestueux des astres, aussi bien dans les plus petits que dans les plus grands événements. *Ego sum Veritas*. Je suis la Vérité, avez-vous dit : il n'y a donc pas d'exagération en vous, ô mon Dieu ! car l'exagération n'est pas la vérité ; tout ce que vous dites est donc rigoureusement vrai : donnez-moi donc l'intelligence de ces paroles sorties de votre bouche : Deux passereaux ne se vendent-ils pas une obole ? et l'un d'eux ne tombera pas sur la terre sans la volonté de votre Père (Matth. 10, 29). Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment point... et mille autres semblables qui remplissent vos saintes Écritures.

Oui, ô mon Dieu ! ô le Dieu de mon cœur ! donnez-moi cette lumière, cet amour dont il a plu à votre infinie bonté d'enrichir l'âme de vos serviteurs et de vos servantes de Saint-François, de Saint-Vincent, de Sainte-Thérèse, de Sainte-Rose et d'une infinité d'autres ; vous êtes le principe et la fin de tout ce qui est ; en vous, nous avons la vie, le mouvement et l'être ; faites que tout s'efface, que tout s'éclipse devant vous pour que nous ne voyions que vous en toutes choses ! Bénissez cette maison que vous nous avez donnée ; faites qu'en elle habitent toujours la douce paix, l'aimable charité, la fervente prière, et que les saints Anges la gardent le jour et la nuit, chassant loin d'elle encore plus les esprits de l'enfer que les voleurs de la terre. Quant à mon âme, ô mon Dieu, cette unique que vous m'avez donnée, faite à votre image et ressemblance, elle aura toutefois une autre demeure, plus riche, plus spacieuse, que personne ne pourra plus lui ravir : ce sera votre sein même, centre de lumière et foyer d'amour ; c'est là, ô mon Dieu, que je travaillerai et

me reposerai, c'est là que je veillerai et dormirai, c'est là que je vivrai et mourrai avec le secours de votre sainte grâce, c'est là que je me réfugierai dans l'adversité comme dans la prospérité, dans la maladie comme dans la santé, dans les amertumes comme dans les douceurs, et ainsi la terre, lieu d'exil, vallée de larmes, commencera à être pour moi le Ciel, le Ciel, fortuné séjour, votre propre demeure, ô mon Dieu ! que vous nous promettez, par votre infinie miséricorde, pour nous y faire reposer éternellement de nos fatigues et nous y récompenser de tout ce que nous aurons souffert en travaillant pour vous.

Pardonnez-moi, Monsieur et Très-Honoré Père, ces pensées ; elles sont l'expression de ma reconnaissance ; elle est juste, ne suis-je pas le dernier de la maison de mon père ? que ne dois-je donc pas au bon Dieu pour avoir voulu se servir de moi, malgré ma pauvreté, pour donner aux Missiounaires présents et futurs une habitation convenable en cette capitale, point central de l'Amérique Méridionale ?

La maison matérielle était obtenue, mais il en restait une autre à créer incomparablement plus importante, je veux dire une maison selon le cœur de Saint-Vincent, conforme à ses maximes, à ses exemples, maison selon nos saintes règles ; une maison comme celle des premiers Missiounaires envoyés par le saint fondateur lui-même. Voilà, nous disions-nous entre Confrères, car nous étions déjà quatre, voilà toutes les autres Communautés de ces pays, Franciscains, Dominicains, Augustins, de la Merci, Pères de l'Oratoire et de la Bonne mort, les voilà, disions-nous, qui tombent toutes sous le poids de leurs propres iniquités ; leurs scandales sont montés vers le ciel et ont crié vengeance ; leurs magnifiques couvents, autrefois vrais sanctuaires de science et de sainteté, ne sont plus que des ruines où loge le soldat dissolu en même temps que le moine méprisé.

Dieu cependant ne veut pas la mort du pécheur, mais

qu'il se convertisse et qu'il vive. Lima est la patrie de Sainte-Rose, de Saint-Torribio, de Saint-Francisco Solano et autres Bienheureux ; Lima a encore dans ses murs grand nombre de saintes âmes ; montrons-nous donc dignes de recevoir le riche héritage que les autres ont perdu. Des Missionnaires qui sont envoyés dans un pays éloigné pour y implanter les deux familles ne sont-ils pas vis-à-vis de ces pays comme d'autres fondateurs ? Ne doivent-ils pas, le plus possible, se modeler sur Saint-Vincent, se revêtir de son esprit, le reproduire ? Il y a au Pérou et dans toutes les Amériques espagnoles les mêmes besoins qu'en France à l'époque où parut l'homme de Dieu ; le peuple a la foi, mais il est vicieux et ignorant ; le Clergé est un sel affadi qui n'a plus de vertu, une lumière qui ne donne plus que quelques sombres lueurs ; les Séminaires y sont dans un état pitoyable, ou plutôt ils n'existent pas, car ce qui se voit ne mérite pas ce nom.

Telles étaient, Monsieur et Très-Honoré Père, nos pensées, nos convictions, et, par suite, nos conversations. La vocation même de nos Sœurs en cette terre ne nous paraissait précieuse et voulue par Dieu que dans le but de nous en ouvrir les portes pour y implanter l'œuvre des Séminaires et régénérer ainsi le Clergé. Nous désirions donc, pour arriver à ce but, établir à Lima une maison qui fût, comme j'ai dit, selon les règles, l'esprit de Saint-Vincent, et pût devenir aussi avec le temps la mère et le modèle de plusieurs autres. Nous parlions et nous agissions en conséquence, comprenant que, si nous nous laissions aller au relâchement à de si grandes distances, sous un climat aussi dangereux que celui de cette terre, sous l'influence nécessairement contagieuse des autres Prêtres, nous n'obtiendrions pas notre but, la fin que Dieu s'était proposée en nous envoyant au Pérou. Le Ciel peut-il bénir une maison qui n'est pas ce qu'elle doit être ?

Nous prîmes donc la résolution d'être inviolablement attachés à nos saintes observances de silence, de prières, de recueillement, d'éloignement du monde, de travail, de pauvreté, et les règles concernant les sorties, les rapports avec les externes, et tout particulièrement avec les Filles de la Charité, nous semblaient de la dernière importance, et, jusqu'à ce jour, tous nos efforts ont tendu à rester fidèles à ces résolutions.

Passons maintenant à ce qui concerne notre église ; la conduite de la divine Providence n'y paraît pas moins admirablement.

Suivant l'article 9 du traité : *nous devons avoir à Lima, aussitôt que possible, une église ou chapelle publique, pourvue des objets nécessaires pour le culte, afin d'y pouvoir exercer, sous la direction de l'ordinaire, notre sacré ministère.* Il y en avait une très-convenable, attendant à la maison Centrale de nos Sœurs, celle même du couvent devenu l'asile de nos Sœurs. Elle avait pour la desservir un prêtre de l'Oratoire, nommé M. Salamanca, substitut de M. Navarreti, curé de la cathédrale, digne et respectable vieillard qui en était le véritable chapelain. Une autorité bienveillante eût trouvé facilement le moyen de nous la donner, car M. Navarreti, âgé de soixante-quinze ans, chargé, en plus, de sa vaste paroisse, d'une maison d'exercices, n'en avait nul besoin. Malgré cela, liberté nous fut donnée seulement d'y dire la messe et d'y faire les autres choses nécessaires au service spirituel des Sœurs, dans les moments qu'il plairait audit M. Salamanca de nous laisser libres. Cette manière d'être dans l'église de Sainte-Thérèse date depuis le 2 février 1858, jour de notre arrivée, jusqu'au 15 octobre de 1859.

Ce qui nous faisait surtout souffrir, c'était de voir la malpropreté et le désordre régner dans le lieu saint sans pouvoir y apporter remède ; c'était de n'avoir presque pas

d'heures fixes pour nos offices, étant soumis à l'arbitraire du Chapelain et à la mauvaise volonté du Sacristain. Cet état de choses était pénible au-delà de tout ce qu'on peut penser et dire. Nous ne pouvions rien entreprendre, et il pouvait durer des années. La mort seule du vénérable M. Navarreti pouvait le changer ; faire des démarches de son vivant eût été inutile et même nuisible ; Dieu voulut qu'elle arrivât à la fin d'avril 1859 ; rien alors ne semblait devoir s'opposer à nos justes réclamations. Comme le gouvernement était patron de ladite église, je lui adressai immédiatement une demande à cet effet, fondée sur le traité et appuyée par la Société de Bienfaisance. Mais M. Salamauca en adressa une de son côté, faisant valoir ses services de dix ans. M. le ministre les passa à M. le vicaire capitulaire, lui demandant son information ou sa manière de voir sur cette affaire. M. Pelicer la donna, en effet et par écrit, mais entièrement contraire à notre cause et favorable à celle de notre adversaire.

C'est ainsi qu'en 1859, au Pérou, pays où tout manquait en matière d'éducation et d'œuvres de charité, le premier prêtre du diocèse, chargé des intérêts de la religion, homme d'âge et de savoir, écrivait à son gouvernement, contrairement au bien et même à la justice et à la vérité. Il m'était facile de réfuter article par article son écrit. Je le fis, en effet, puissamment secondé par un curé de la ville, aujourd'hui évêque de Huanuco. La lutte dura cinq mois, et il fallut, pour remporter la victoire, une intervention toute particulière de la divine Providence, que nous sollicitâmes tous les jours à cet effet par l'offrande du saint Sacrifice et par des neuvaines de prières adressées à la très-sainte Vierge, à Saint-Vincent, à Sainte-Thérèse et à Sainte-Rose. C'était pour nous une question de vie ou de mort. Les Sœurs y étaient aussi grandement intéressées à raison des orphe-

lines; aussi, pendant les cinq mois qu'elle resta en suspens, que d'inquiétudes elle me causa!

Pour quiconque ignorait ses traités et se souciait peu du bien que nous devions faire dans cette église, notre adversaire, M. Salamanca, avait des raisons assez plausibles et des amis puissants pour les faire valoir, entre autres M. Tordoya, doyen du Chapitre de la cathédrale, intime ami du Président de la république, et le maréchal Castilla, auquel il avait sauvé la vie dans une révolution. La nuit même qui suivit la mort de M. Navarreti, le puissant ecclésiastique, aujourd'hui évêque, alla trouver M. le maréchal avec son protégé, et promesse lui fut faite que l'église lui serait donnée. Ma Sœur visitatrice et ma Sœur Carassa firent mille tentatives pour arriver jusqu'au Président, mais inutilement; jamais elles ne purent parvenir même à lui parler. L'affaire paraissait donc entièrement perdue.

Tout ce que nous pûmes faire, ce fut de la faire traîner en longueur, au moyen des pièces qui nous avaient été prêtées par le procureur de la république pour pouvoir répondre à M. le vicaire capitulaire. Cela nous servit bien, car, sur ces entrefaites, il survint un conflit entre notre république et celle de l'Équateur. M. le maréchal part pour faire la guerre. M. Marc, vice-président, prend les rênes du gouvernement. C'est un homme beaucoup plus traitable; nous avons espoir. Mais voilà que, quand nous nous disposons à aller lui parler, nous apprenons que c'est encore l'intime ami de M. Tordoya, *su compadre*, comme on dit ici. La peine était à son comble, lorsque un jour, après la sainte Messe, je me sens pressé d'aller moi-même parler à M. Tordoya, qui était tout dans cette affaire. J'y vais en effet, je le connais à peine. Je m'approche timide et tremblant, et je lui expose bonnement et simplement les motifs qui nous font désirer cette église. *Elle nous est nécessaire comme l'air*, lui dis-je. Je le supplie d'avoir pitié de nous, de notre position. Je parle mal

le castillan ; mais les soupirs qui s'échappent de ma poitrine, les larmes qui coulent de mes yeux pénètrent jusqu'à son cœur par la vertu de Celui qui en est le maître et me font trouver grâce devant lui. Ce respectable monsieur, qui depuis est resté notre ami constant, et qui a vu notre maison de Paris en allant à Rome, me dit immédiatement : — Monsieur Damprun, je vous comprends, je vais m'employer pour faire donner un autre bénéfice à M. Salamanca, mon ami, et je parlerai pour vous à M. le Vice-Président. — Il le fit en effet le jour même, et six jours après, le gouvernement faisait un décret en vertu duquel l'église de Sainte-Thérèse était donnée à la Bienfaisance pour être remise aux Missionnaires. Le 15 octobre, fête de Sainte-Thérèse, nous entrions en possession de ce magnifique sanctuaire si longtemps désiré, si vivement disputé.

Diverses réparations étaient nécessaires à l'intérieur comme à l'extérieur. J'en fis la demande à la Bienfaisance, laquelle approuva un devis de 2,000 piastres. Un entrepreneur français fit les travaux à notre satisfaction. Depuis ce temps, la maison du Seigneur n'a pas cessé de s'améliorer à proportion de la rentrée de ses rentes ; elles s'élevaient à 700 piastres par an. C'était peu, vu les charges et le prix où se trouvent les choses à Lima ; mais elle possédait une maison qu'un gouvernement spoliateur avait donnée à un de ses protégés avec la condition de payer 30 piastres par mois à l'église. M. Navarreti les avait refusées et avait ouvert un procès à cet effet ; ce procès durait depuis quatorze ans. L'injuste possesseur était l'homme de Lima le plus habile et le plus puissant en fait de chicane, secrétaire du sénat et jouissant d'une très-grande influence ; tout le monde regardait ce procès comme perdu, ne devant jamais finir. Malgré cela, ma Sœur Bourdat et sa compagne, Sœur Carrassa, se mettent en campagne (j'eusse nécessairement échoué ; un prêtre, et surtout un prêtre étranger, n'eût pas été ad-

mis), et après un an de pénibles et nombreuses démarches, six jours avant l'entrée triomphante à Lima d'une révolution qui renversait les tribunaux, cette maison fut restituée à l'église par sentence de la Cour suprême. Elle donne une rente assez considérable. Avec cela et le concours des Sœurs de la maison Centrale, notre église, l'une des plus recherchées déjà de Lima par la propreté et l'ordre qui y règnent, le chant des Orphelines, ses ornements, pourra, avec le temps, devenir l'une des plus belles de la capitale.

Chaque Missionnaire y a son confessionnal avec les jours et les heures marquées pour ce saint ministère. Si les autres occupations nous le permettaient, nous pourrions y passer très-utilement la journée tout entière sans nous écarter de l'esprit de nos règles; car, outre qu'il y a disette de confesseurs à Lima, ce sont surtout les pauvres qui viennent à nous parce qu'ils sont sûrs d'être bien reçus. Il y a deux fois par semaine catéchisme préparatoire à la première communion; les enfants de nos divers établissements y assistent ainsi que celles de la ville qui veulent y venir.

C'est nous qui avons introduit à Lima cette excellente pratique, avec celle de la première communion; nous avons fait éditer pour cela un catéchisme qui est déjà à sa troisième édition, et qui est en voie de devenir général pour toute la République.

Tous les jeudis, il y a messe chantée avec le Très-Saint Sacrement exposé. C'est une fondation, et le pieux usage de ce pays. Oh! comme il est doux à l'âme, loin de sa patrie et de tout ce qu'elle aime sur la terre, de laisser reposer ses regards sur son divin Époux, ainsi élevé sur son trône d'amour pour la fixer, la consoler, l'encourager! Oui, la matinée du jeudi est délicieuse pour l'âme qui aime Jésus. On peut craindre quelquefois par humilité de le recevoir, mais qui pourrait redouter de le voir et d'être vu de lui? Ses regards ne sont-ils pas toujours doux et miséricordieux? — Le

vendredi, la messe se dit à l'autel de la Passion aux pieds d'un grand et magnifique crucifix et d'une statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Le dimanche, la seconde messe se dit à huit heures précises ; on y annonce, de même qu'à la messe de cinq heures et demie, les fêtes d'obligation qui se rencontrent dans la semaine ; nous y faisons le prône. Puisse ce pieux usage, très-peu en vigueur ici, passer de notre église dans les autres ! — Le soir, à une heure, il y a catéchisme de persévérance, récitation du Chapelet et les Vêpres du petit office de la très-sainte Vierge avec exposition du très-saint Sacrement.

Le premier vendredi de chaque mois, il y a, le soir, exposition du très-saint Sacrement avec une lecture sur le Sacré-Cœur et une amende honorable. Il n'y a pas de fête notable dans le mois qui n'ait son salut.

Chaque mois encore ont lieu dans notre église ou dans celle des divers établissements les réunions des enfants. Nous avons sept Congrégations différentes d'enfants de Marie et quatre des Saints-Anges. — C'est un fait démontré par l'expérience de toutes les maisons de nos Sœurs sur toutes les parties du globe, que ces Congrégations font un très-grand bien ; mais, pour cela, il faut qu'elles soient bien dirigées, que les règlements y soient exactement observés. C'est ce que nous avons fait dès le commencement, moins un article, celui de l'assistance du Directeur au conseil. Cette assistance a sans doute des avantages, mais elle a aussi ses inconvénients sous plusieurs rapports, et ils nous parurent tellement graves, surtout en ce pays, que, vous les ayant manifestés en 1862, il fut réglé que notre ministère dans ces Congrégations se bornerait à prêcher à la séance de chaque mois et aux jours de réception et des élections. Nous n'avons eu depuis qu'à nous louer grandement de cette mesure. L'expérience m'a appris que, pour faire le bien à ces enfants

généralement dirigées par les Filles de la Charité, il faut s'en occuper, *sed ad sobrietatem*, ne les voir et ne leur parler qu'en chaire et au confessionnal, éviter d'entrer dans leurs petites affaires, dans leurs différends, etc. Les réunions des enfants de Marie qui ont lieu à la fin de mai et le 8 décembre sont très-solennelles; elles se font dans notre église, et on y vient de toutes les Maisons.

Chaque année, aux jours moins solennels, comme la Circumcision, la Présentation, etc., nous avons messe chantée avec exposition du très-saint Sacrement; mais aux grandes fêtes, cette messe, où a toujours lieu l'exposition du très-saint Sacrement, selon le pieux usage du pays, est très-solennelle, de même que les Vêpres, de sorte qu'on s'accorde à dire à Lima que l'église de Sainte-Thérèse est le modèle de toutes pour la manière dont se font les offices.

Là encore se chantent, le corps présent, l'office et la messe pour l'enterrement de toutes les Sœurs qui meurent à Lima. Plusieurs familles riches ont sollicité cette même faveur, mais elle n'a été accordée qu'à celle du Président de la République, parce que, encore que cela dût être très-lucratif, cela nous distrairait trop de nos fonctions et nous éloignerait de notre esprit. En un mot, conformément à l'esprit de notre bienheureux Père, voulant donner au Clergé et aux amis fidèles de ce pays le modèle d'une église bien tenue, à l'exception des baptêmes et des mariages, nous y faisons tout ce qui se fait en France dans les paroisses, comme les Offices de la Semaine Sainte, les processions des Rameaux, de la Fête-Dieu, de l'Assomption et de l'Immaculée Conception, les exercices du mois de Marie, les premières communions, confirmations, et toujours avec toute la gravité et la solennité possibles. Cela a produit un effet salutaire, et nous avons déjà été imités en bien des choses par de bons Prêtres dans d'autres églises.

La première communion est précédée d'une retraite de

trois jours. — Durant la semaine de la Passion, nous en donnons une de quatre jours à toutes les enfants des classes externes qui ont fait leur première communion dans notre église depuis le commencement. Souvent elle a été très-nombreuse. Oh ! comme c'est consolant pour les Sœurs comme pour les Missionnaires de retrouver ces chères enfants quelquefois après bien des années d'absence ! Quel bonheur de les faire rentrer dans le bon chemin si elles s'en sont écartées, et, encore plus, de les y confirmer, si elles ont eu la force de s'y maintenir !

Voilà, Monsieur et Très-Honoré Père, le travail des Missionnaires dans leur église ; il est déjà considérable. Malgré cela, outre les soins spirituels, conférences du mois, retraites annuelles à donner à nos Sœurs, nous sommes aumôniers de quatre établissements de la Bienfaisance qui sont : Sainte-Thérèse, les Enfants-Trouvés, l'Orphelinat de garçons et celui de Sainte-Rose ; de plus, nous confessons les jeunes filles employées à la Maison des aliénés, aux deux hôpitaux de Callao et à celui de Sainte-Anne, formant un total de 150 personnes avec les 70 orphelines de la même Maison. Tous les employés hommes des autres établissements qui se confessent viennent aussi à nous.

La fin que nous nous proposons en cela n'est pas seulement de faire du bien à ces jeunes personnes, mais encore aux pauvres en leur donnant de bonnes servantes : sans ce puissant secours, nos Sœurs n'auraient jamais pu suffire au travail. Nous allons encore confesser les malades en ville, durant le jour, toutes les fois qu'on nous le demande. Nos journées se passent donc, presque toutes, à confesser et à prêcher. Nous interrompons cependant de temps en temps ces occupations ordinaires pour donner des missions dans les hôpitaux. Voici les fruits de cette année :

	Communions.	Confirmations.	Mariages.
Hôpital de Sainte-Anne.	316	160	38
— de Saint-André.	312	125	12

Ordinairement, nous donnons également la mission à Saint-Barthélemi et à Callao. Cette année, la chose ne nous a pas été encore possible. Pour en conserver les fruits, un Missionnaire va prêcher deux fois par semaine presque toute l'année à Saint-André et y confesser ceux des malades qui désirent s'adresser à lui. Je ne crois pas qu'il y ait au monde de terrain plus propice à la Mission, d'endroit où il soit plus facile de sauver des âmes, que dans les hôpitaux de toutes les Amériques espagnoles, par la raison de la foi vive et du sentiment religieux qui se trouvent encore dans les populations. Près de la moitié des malades n'ont pas fait la première communion, ignorent les principaux mystères de notre sainte religion, et il est rare de trouver des aumôniers qui s'occupent d'eux suivant leurs besoins, se bornant généralement à donner l'Extrême-Onction à ceux qui sont gravement malades. Pour cela, un autre Missionnaire va à Sainte-Anne faire faire la première communion aux petites Filles qui ne l'ont pas faite, et il y en eut l'an dernier 84. Un autre de nos Confrères, qui a appris l'anglais, confesse à Callao et à Lima, en ville et dans les hôpitaux, ceux de cette nation, et un autre les Français. — De plus, nous donnons chaque année six retraites de cinq jours chacune aux employées et enfants des divers établissements. — C'est nous qui avons implanté l'OEuvre de la propagation de la Foi à Lima et en quatre autres diocèses de la république et qui l'y soutenons; car il ne s'est pas encore trouvé un seul Prêtre du pays qui ait voulu s'en occuper efficacement. L'an dernier, outre la somme considérable qu'il faut payer pour le change, nous avons envoyé à Lyon 12,640 francs. Nous nous occupons un peu de l'OEuvre de la Sainte-Enfance, présidant les réunions et chantant le 6 janvier une messe solennelle à laquelle assistent les jeunes associés.

Comme vous le savez, Monsieur et Très-Honoré Père, depuis notre arrivée à Lima, deux dignes Missionnaires, MM. Sil-

lère et de Soulages, débarqués le même jour, 11 décembre 1867, moururent tous les deux le 24 avril 1868, emportés par le terrible fléau de la fièvre jaune, et allèrent recevoir ensemble la belle couronne que leur avaient méritée leurs vertus, leurs travaux, et surtout leur admirable dévouement pour les pauvres malades. Le bon et pieux Frère Deberles en fut également atteint ; mais il en guérit et ne mourut qu'au mois de juillet 1869.

Daigne le Seigneur donner à la Compagnie beaucoup de Frères qui lui ressemblent ! Il avait captivé l'estime et l'affection de tout le monde par sa simplicité, son humilité et son amour pour le travail ; son dévouement pour les Missionnaires était sans bornes. Durant sa maladie, qui fut longue, Dieu le combla de faveurs, et surtout d'une admirable conformité à sa très-sainte volonté ; sa mort fut celle du Juste. Puisse la mienne lui ressembler !

La Bienfaisance leur a donné à tous trois, dans son magnifique cimetière, une tombe à perpétuité, où leurs noms et quelques paroles de la Sainte Écriture parfaitement adaptées aux personnes se trouvent inscrits sur une pierre de marbre. Les Sœurs y ont un endroit exclusivement réservé pour elles ; le nom et l'âge de chacune y sont aussi marqués.

Voilà, Monsieur et Très-Honoré Père, en plus de ce que j'écrivis en 1866 sur le Séminaire de Cuzco et les Dames de la Charité, les choses les plus notables que j'ai à vous signaler touchant la Mission du Pérou. Je ne vous dis rien de notre Maison d'Aréquipa, afin de laisser ce travail à M. Portes, qui en est le Supérieur, et qui pourra le faire mieux que moi, ayant vu les choses dès le commencement dans leurs moindres détails.

D'après cet exposé, il vous sera facile de comprendre, Monsieur et Très-Honoré Père, que notre travail à Lima est considérable et sans relâche, n'étant que cinq Missionnaires, dont un en partie empêché par une maladie contractée

ailleurs depuis déjà longtemps. Malgré cela, grâce au bon Dieu, et à notre manière de vivre entièrement conforme à la règle, ce qui empêche tout excès nuisible dans le travail, nous nous portons tous bien, mieux même qu'en Europe, et vivons heureux, nous aimant comme des Frères, et jouissons de la considération de tous, du peuple, de M^{gr} l'Archevêque, des bons Prêtres, et surtout du Gouvernement. Vous savez la somme considérable qui nous a été votée cette année dans les Chambres pour la création de nouveaux établissements et la demande de Sœurs et de Missionnaires qui vous a été adressée par M. le ministre ; nous ferons tout notre possible, surtout par notre dévouement, pour répondre aux décisions de la divine Providence, sans jamais les prévenir. Bénissez-nous donc, Monsieur et Très-Honoré Père, et agréez l'hommage bien sincère des sentiments de profond respect, de parfaite obéissance et de filial attachement de tous, mais tout particulièrement du plus indigne.

DAMPRUN,
I. p. d. l. m.

*Extrait d'une lettre de Sœur RÉGNIER, Supérieure de
l'hôpital Saint-André.*

DEUX CONVERSIONS OPÉRÉES EN CET HÔPITAL.

Dans une petite salle, je dirai presque un couloir qui sert de passage, je remarquai un Nord-Américain d'une quarantaine d'années qui paraissait très-souffrant, mais bien calme et d'une douceur rare, ne se plaignant pas, ne demandant

rien. On lui porta un bouillon, mais il ne le but pas. Je lui en demandai la raison, il répondit qu'il le trouvait trop salé : Mais ce n'est la faute de personne, c'est ma bouche qui est mauvaise. — Vous auriez dû en demander un autre. — Je crains d'inquiéter la Sœur. — Dès ce jour, je lui fis porter des bouillons presque sans sel, qu'il prenait avec beaucoup de reconnaissance. Malgré tous les soins donnés à son corps pour arriver plus sûrement à son âme, il allait de plus en plus mal : si bien que, croyant le danger imminent, il fallut l'avertir de régler sa conscience. — Je n'ai rien à régler, dit-il d'un ton bas. — Vous n'êtes donc pas chrétien? lui demandai-je. — Je ne suis rien. — Impossible ! Quelle était la religion de vos parents? — Ah ! mes parents étaient chrétiens et bons chrétiens. — Vous êtes donc chrétien aussi? — J'ai été baptisé et ai professé la religion catholique jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Mais, depuis cette époque, dire la vie que j'ai menée serait difficile ; voilà pourquoi je vous dis que je ne suis rien. — Et il m'ajoutait avec un accent de tristesse que je n'ai jamais oublié : — Ne vous faites pas de peine à cause de moi ; je mourrai comme j'ai vécu, c'est juste. — Malheureux ! lui dis-je, ne savez-vous pas à quels châtimens éternels vous expose votre obstination, et au contraire, combien grandes seront les jouissances que vous procurera un sincère repentir? — Quant aux châtimens dont vous me menacez et au bonheur éternel que vous me promettez, je ne donnerais pas un centime pour éviter les premiers ou obtenir le second, car je n'y crois pas ; je ne crois à rien, et, pour preuve de l'horreur que je professe pour toute espèce de culte religieux, je vous dirai que, lorsque je perdis mon père, mort en bon chrétien, j'assistai à son enterrement ; mais quand le convoi funèbre entra dans l'église, je restai seul dans la rue, attendant que la cérémonie fût terminée pour ne pas fouler le sol d'un sanctuaire consacré à une religion quelconque. Vous voyez que

je n'ai aucune croyance; je voudrais avoir la foi, je donnerais tout pour cela; ne l'ayant pas, je vous le répète, je ne crois à rien; je mourrai tel que je suis : inutile de me parler davantage. — Je continuai à l'importuner en lui parlant de la miséricorde de notre bon Sauveur, et lui de me répondre : — Je ne crois pas plus à cette miséricorde qu'au reste. Si Dieu usait de miséricorde envers moi, il ne serait pas juste. — A de tels raisonnements nous n'avions qu'à opposer les prières. Nous priâmes donc le bon Saint-Joseph, dont nous devions commencer le mois le lendemain, le conjurant de ramener cette brebis égarée dans le bercail de son fils adoptif. Une de nos bonnes Compagnes exposa sur son petit autel une image de l'Immaculée Conception apparaissant à l'humble Bernadette, y plaça une lumière, puis je ne sais ce qu'elle dit à notre céleste Mère, ce qu'elle lui promit : tout ce que je sais, c'est que ne pouvant plus résister aux sollicitations qui lui étaient adressées, cette Mère de miséricorde toucha le cœur du pauvre pécheur. Il me fit appeler, me disant que depuis que je l'avais quitté, il avait bien changé de sentiments, qu'il s'était même rappelé que sa pauvre mère mourante lui avait fait promettre de mourir en chrétien. — Je le lui ai juré, ajouta-t-il, et j'allais manquer à ma promesse. Je vous en prie, ma Sœur, faites-moi venir un prêtre pour que je me confesse; il me semble que je suis en enfer. — Il fallut le porter dans une chambre; son émotion était si grande qu'il ne pouvait parler que bas; les sanglots l'étouffaient presque; enfin il se confessa dans ces sentiments, et fit sa première communion le lendemain avec une foi et des sentiments de dévotion dont il faut avoir été témoin pour le croire. Grâce au bon Dieu, qui ajoute souvent une seconde faveur à la première, il est actuellement convalescent et on ne peut plus heureux d'avoir retrouvé la foi.

Le second trait est d'un Français.

Dernièrement un Français refusait obstinément les Sacre-

ments; la Sœur chargée de le soigner était à bout de raisonnements et se désolait; la Sœur de la porte, qui est Auvergnate, en allant accompagner un malade, eut occasion de le voir et de lui parler, l'engageant à se confesser. — Jamais, répondit-il. — Êtes-vous chrétien? — Oui, chrétien, Français, Auvergnat, mais pas de confession. — C'est faux; vous n'êtes ni chrétien, ni Français, et encore moins Auvergnat; vous voulez aller en enfer. Eh bien! sachez que vous n'y trouverez pas de vos compatriotes, car les enfants de la catholique Auvergne meurent en bons chrétiens. — Puis, le laissant, elle le recommanda à Saint-Joseph et à l'immaculée Marie. Ses prières furent exaucées: il demanda le Prêtre et mourut muni de tous les Sacrements.

RAPPORT SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS DES OEUVRES
DES FILLES DE LA CHARITÉ A L'HOPITAL SAINTE-ANNE
DE LIMA (PÉROU), DE 1858 A 1873, *par ma Sœur*
KIEFFER, Sœur Servante dudit hôpital.

Un vénérable archevêque de Lima, don Jérôme de Loaysa, appartenant à l'ordre de Saint-Dominique, fonda, en 1549, ce magnifique hôpital, et fit bâtir à côté une belle et grande église qui fut, vingt ans plus tard, érigée en paroisse, laquelle est encore aujourd'hui une des plus considérables de la ville. Il fut aidé dans cette fondation par une pieuse et respectable dame nommée Catalina Huanca, qui remit entre les mains de son pasteur une fortune considérable destinée à ouvrir un asile aux pauvres, et donna dans cette occasion, à ce peuple encore neuf et peu civilisé du Pérou, l'exemple de la charité la plus parfaite et la plus désintéressée. Les cendres de cette sainte dame reposent dans la sacristie d'une chapelle dédiée à la Passion de Notre-Seigneur, qui se trouve dans la première cour de l'hôpital. C'était dans ce petit sanctuaire, qu'après s'être dépouillée des biens de ce monde, elle venait s'enrichir aux pieds de la Croix des mérites infinis que le Sauveur des hommes lui avait acquis par ses souffrances et par sa mort. La tradition rapporte que ce fut par humilité qu'elle demanda à être enterrée dans un lieu où son corps serait continuellement foulé aux pieds.

L'hôpital possède également les restes vénérés du fondateur, dont le cœur brûlait, dit-on, d'une si ardente charité pour les pauvres, qu'il se fit transporter au milieu d'eux pour y rendre son âme au Seigneur, ne voulant pas que la mort même le séparât de ceux qu'il avait tant aimés pendant sa vie. Il repose au milieu des salles de l'infirmerie,

l'endroit est signalé par une espèce de petite chapelle où l'on voit dominer le portrait du saint archevêque, puis, dans l'enfoncement, se trouve un tableau de Notre-Dame du Rosaire, patronne particulière de l'Ordre auquel il appartenait. Depuis quelques années, on fit poser là des fonts baptismaux. Ce lieu a été vénéré par toutes les générations qui se sont succédé dans cette maison; on y voit continuellement des lampes et des cierges allumés.

L'intérieur de l'hôpital a un aspect magnifique. Quand on met le pied sur le seuil de la porte, on semble entrer dans une église bâtie en forme de croix. Au centre s'élève un autel carré, surmonté par un crucifix de grandeur naturelle qui domine les quatre vastes salles formant les bras de la croix. Aux pieds du Sauveur, les yeux rencontrent avec bonheur l'image de Marie Immaculée, dont la grâce et la beauté attirent tous les cœurs. Cette espèce de rotonde est couronnée par un dôme très-élevé au bas duquel se trouvent des peintures plus respectables par leur antiquité que par leur beauté. Ces grotesques barbouillages représentent les quatre grands docteurs de l'Église, qu'il est bon de ne voir que de loin pour ne pas en être effrayé. Au dessous de ces peintures sont creusées des niches renfermant de fort jolies statues de Saint-Joseph, des Saints Pierre et Paul et de Saint-Vincent, lesquels ont été mis en honneur par nos Sœurs bientôt après leur arrivée, pour remplacer d'affreux mannequins peu dignes d'être appelés des Saints. Aux angles de ce sanctuaire ouvert sont les confessionnaux et la chaire à prêcher installée depuis peu.

Par ce petit détail, on comprendra que le fondateur de cette belle œuvre avait non-seulement pourvu largement au bien matériel des pauvres, mais qu'il avait pris toutes ses mesures pour que rien ne leur manquât du côté du spirituel. Mais parce que les choses de ce monde les mieux établies sont sujettes à dégénérer de la beauté de leur origine, cette

œuvre si bien commencée subit aussi à son tour la décadence.

L'hôpital Sainte-Anne était dans le principe destiné aux Indiens des deux sexes, car déjà les blancs avaient pour eux Saint-André, et les noirs l'hôpital Saint-Barthélemy. Dans la suite des temps, les préjugés sur les races et les couleurs, auxquels cependant les Espagnols attachaient de l'importance, ces préjugés, dis-je, diminuaient peu à peu, et la population de la ville augmentant considérablement, on réserva pour les seules femmes cette maison, tandis que les hommes furent transportés et soignés indistinctement à Saint-André. Ce nouvel arrangement était une garantie pour la moralité. Malgré ces précautions, les abus et le désordre qui s'ensuit étaient tels, qu'au commencement de ce siècle, on n'y rencontrait plus trace de ce qui existait autrefois. On en était venu, à l'époque même de l'arrivée des Sœurs à Lima, à ne plus voir une personne honnête dans l'hôpital ; elle se serait fait honte d'y entrer. Lorsque la Société de Bienfaisance fut établie, elle composa pour cette maison un règlement parfait, lequel devint inutile parce qu'il n'était pas suivi.

Une femme qu'on appelait Abbadeza (abbesse) était chargée de tout le service intérieur et avait la haute main sur les domestiques. Ceux-ci, stupides et vrais mercenaires, ne marchaient qu'à la baguette, de telle sorte que la pauvre abbesse commandait en vain ; ses ordres ne s'exécutaient qu'autant qu'ils se trouvaient être du goût de celui à qui ils étaient donnés : de là, les pauvres mal servis et livrés à des gens sans cœur et sans compassion. Quelques dames pieuses et charitables, voyant cet état de choses et voulant préparer le terrain aux Sœurs, que déjà on avait demandées et qu'on attendait, ces dames, dis-je, voulurent s'entendre pour venir chacune à leur tour instruire les pauvres malades de la doctrine chrétienne, les disposer aux Sacrements, et enfin

leur prodiguer quelques secours dans l'état de délaissement où elles se trouvaient réduites; mais cette œuvre si belle ne réussit pas plus que celle de l'établissement d'un règlement, Dieu le permettant ainsi afin que ces pauvres créatures reçussent des soins plus maternels et plus constants par la présence des Filles de la Charité qui devaient bientôt être leur consolation et leur providence visible sur la terre.

Ce fut donc en 1858, le 29 mars, à sept heures du soir, que quatorze Sœurs quittèrent la maison Centrale, où elles demeuraient depuis deux mois, pour venir prendre possession de cette maison qui n'était plus comme autrefois la Casa-Santa (maison sainte), mais bien un lieu où s'étaient donné rendez-vous tous les vices. Ce fut sous cette triste et douloureuse impression que les Filles de la Charité arrivèrent à Sainte-Anne; chacune portait sous son bras son petit équipage, qui consistait en un modeste paquet renfermant l'indispensable. Elles furent accueillies par M. l'Économe, qui les conduisit sans cérémonie dans le quartier réservé à la Communauté. Tous les appartements consistaient alors dans le seul dortoir, dont l'ameublement, réduit au plus strict nécessaire, se composait de simples sommiers. La première nuit fut des plus récréantes; il fallut oublier que ce temps était consacré au silence et au sommeil; d'ailleurs, en si belle compagnie, il n'était guère possible de dormir. Tout un peuple de rats, habitués à être seuls maîtres du terrain, disputaient aux nouvelles venues le spacieux logement qu'ils avaient occupé jusqu'alors et sautaient d'une Sœur à l'autre avec une dextérité incroyable. Compagnons peu sympathiques, ils finirent par tant ennuyer celles qui étaient l'objet de leur vengeance, que chacune se procura un bâton pour chasser ces propriétaires incommodes et les forcer de déloger. Ce n'était pas chose facile; le combat engagé, le vacarme des bâtons éveilla la surveillance de M. l'Économe, qui, ne pouvant expliquer ce tapage, soup-

çonna, dans sa simplicité, que les Sœurs se battaient entre elles, et, s'armant de courage, résolut de frapper à la porte. Mais quelle ne fut pas la stupéfaction de ce pauvre homme quand il vit toutes les Sœurs prises d'un fou rire et pouvant à peine s'expliquer! Il comprit non sans peine le sujet de cette guerre nocturne, et, tout attrapé, finit par se retirer.

Lorsque le jour parut, malgré l'extrême désir qu'avaient les Sœurs de se dédommager des deux mois de repos forcé, il leur fut interdit de travailler, devant se contenter de suivre et d'examiner toutes choses jusqu'à nouvel ordre.

Chacune se rendit dans le service qui lui avait été désigné afin d'assister à la visite des médecins. Jamais on n'avait vu coup d'œil semblable. Quatre filles suivaient ces Messieurs, chacune ayant à la main une chandelle, qui servait au docteur et à ses élèves pour allumer les cigares qu'ils fumaient tout le temps de la visite. De plus, pour n'être pas infectés par la mauvaise odeur que répandait dans les salles la malpropreté dans laquelle vivaient les pauvres malades, une autre fille suivait ce groupe, brûlant de l'encens dont la fumée, mêlée avec celle du tabac, aurait soulevé le cœur de gens plus aguerris que ne l'étaient alors nos pauvres Sœurs. Ce mélange de jeunes Filles avec ces étudiants en médecine, les réflexions plus ou moins convenables de ces derniers font assez deviner ce que devait être cette visite, et les inconvénients qu'elle entraînait pour la moralité des uns et des autres.

Les Sœurs, témoins de ces choses, en gémissaient profondément et prévoyaient à l'avance les difficultés qu'elles rencontreraient pour mettre là une sérieuse réforme. L'inaction d'un mois entier était pour elles la plus pénible épreuve, et tout ce qui se passait sous leurs yeux était propre à leur faire désirer ardemment de se mettre elles-mêmes à l'œuvre. C'est ce qu'elles firent, car le mélange des deux sexes parmi les employés était intolérable. Les hommes étaient

chargés de tout le service de propreté auprès des femmes, ils changeaient même les plus gravement malades, et, pour faire cette opération, ils prenaient entre leurs bras, avec des mouvements plus ou moins doux, la pauvre patiente qu'ils couchaient sur le sol et qui demeurait là jusqu'à ce qu'une infirmière courût chercher (quand elle pouvait en trouver) le linge nécessaire pour rapprocher ce je ne sais quoi, qui ressemblait à tout ce qu'on voulait, moins à un lit. C'étaient aussi les infirmiers qui donnaient les bains aux malades, les transportaient et les couchaient sans le secours d'aucune femme. Ils avaient également la charge des gros ouvrages, comme de balayer les salles une fois par jour ; cependant le balai n'était jamais passé qu'au milieu de l'infirmerie, et cela pour amonceler les ordures de chaque côté sous les lits des malades, d'où elles ne sortaient jamais.

Les infirmières n'étaient employées qu'à donner les tisanes et les remèdes, qu'elles posaient tout simplement auprès de la femme à qui on les avait indiqués, et celle-ci les prenait ou les laissait, comme bon lui semblait.

Rien ne pourra jamais faire comprendre l'état de délaissement dans lequel se trouvaient ces pauvres infortunées. Celles qui possédaient quelque argent pouvaient encore trouver le moyen de se faire soigner ; mais la plupart, sans ressources, étaient abandonnées à la merci de ces serviteurs sans cœur et sans compassion. A peine remuait-on parfois leur misérable grabat. Beaucoup de ces femmes apportaient avec elles draps, couvertures et matelas, car l'hôpital manquait de tout. Quant aux chemises, elles étaient fort rares ; aussi rien de plus ordinaire que de voir les malades dans leurs lits sans ce principal et si urgent vêtement. Nos Sœurs, à leur arrivée, comptèrent une soixantaine de chemises et deux cents draps pour trois cents malades. Les lits étaient tous adossés au mur et recouverts entièrement par des rideaux cousus autour, ne laissant qu'une ouverture ; pour

voir celle qui était renfermée dans cette espèce de cage, il fallait soulever en l'air ces lambeaux noirs de saleté, et, hélas ! que trouvait-on là-dessous ? Ici, un étudiant en médecine ; là, homme, femme et enfants, tous accroupis et cachés avec la malade. Plus loin, un autre spectacle non moins horrible se présentait : c'étaient les chiens, les chats et les rats même installés dans ces lits et faisant ménage ensemble : aussi les pauvres femmes dormaient-elles avec un bâton afin de se défendre au besoin de ces êtres importuns. Plus d'une fois, lorsqu'une infortunée était morte la nuit, si on ne se hâtait de l'emporter au mortuaire, on la trouvait avec le nez et les oreilles de moins : les rats les avaient dévorés.

Il se passait une chose assez curieuse quand venait l'heure de la distribution des aliments. La visite des médecins, qui avait lieu le matin de bonne heure, réglait la nourriture de chaque malade pour toute la journée. C'était peine inutile, car les infirmières chargées d'accomplir les ordonnances disparaissaient après la visite et ne revenaient plus qu'à l'heure des repas, s'inquiétant fort peu si leurs malades étaient à la diète ou à la quatrième ration. Quand la cloche sonnait, tout le monde, c'est-à-dire infirmiers et infirmières, se rendaient à la cuisine, où chacun tirait de son côté ; bien entendu que les meilleures portions étaient d'avance séparées par le cuisinier qui en faisait son profit, et le reste était porté dans les saïles, où la fille désignée pour cela distribuait à chacune, ou, pour mieux dire, jetait sur le lit de la malade une portion quelconque, sans se rendre compte si celle-ci était capable de se servir, ou si le morceau qu'on lui donnait convenait pour son état. Cela importait peu. On vendait aux femmes la nourriture qu'elles désiraient ; celles qui pouvaient se lever allaient elles-mêmes à la dépense, et achetaient du cuisinier ce qui ne lui appartenait pas ; mais les impotentes qui ne sortaient point de leurs lits étaient abandonnées et dépourvues de tout secours. Ce

point-là fut un des premiers attaqués par les Filles de la Charité, parce qu'il privait même du nécessaire les infortunées qui venaient là pour recevoir les soins que leur état réclamait.

Lorsque pendant un mois entier les Sœurs eurent contemplé, sans pouvoir y remédier, de semblables injustices, on comprend aisément avec quel zèle elles se mirent à l'œuvre quand le temps fut venu de se charger entièrement de tous les services. Mais ces pauvres gens, peu habitués à voir la charité dans son exercice, ne pouvaient s'imaginer que, sans la moindre difficulté, elles recevraient chacune ce que le médecin lui avait ordonné, et continuaient à offrir leur argent, assurant les Sœurs à plusieurs reprises qu'il fallait payer : le constant refus de celles-ci était un mystère qu'elles ne pouvaient définir. Il faudrait écrire des volumes entiers pour signaler seulement en gros les abus qui existaient ici ; je ne laisserai pas d'en faire connaître quelques-uns et de parler, sans donner aucun détail, de ces visites nocturnes que faisaient MM. les médecins avec leurs élèves, parcourant tout l'hôpital à dix heures du soir ; les désordres qui s'ensuivaient étaient quelque chose d'épouvantable. Après cette visite avait lieu la distribution du bouillon, les veilleuses traversant les salles criant à tue-tête : — Qui veut du bouillon ? — Les plus faibles, qui en auraient eu besoin, ne pouvant se faire entendre, n'en recevaient pas, et ce soulagement était donné aux gens de leur choix.

Lorsqu'une malade était suffisamment guérie, M. le médecin lui donnait son exeat ou billet de sortie ; mais si elle s'arrangeait de l'hôpital, rien ne pouvait l'en faire déloger. Nos Sœurs en ont trouvé plusieurs ainsi installées dans de petites chambres où elles avaient attiré leur famille pour partager leur bonne fortune, et tout ce monde, c'est-à-dire homme, femme et enfants vivaient pêle-mêle et allaient sans se gêner se faire servir à la cuisine comme les autres. Ce

n'était qu'un va-et-vient continuel; les portes de l'hôpital toujours ouvertes facilitaient ces abus qui ne pouvaient qu'augmenter tous les jours, n'ayant à la tête de cette maison personne qui eût assez d'autorité, et surtout assez de fermeté pour y maintenir une certaine discipline. On voulait cependant corriger quelquefois, mais quel triste système avait-on adopté pour cela! Celui des ceps était le plus habituel, et on en usait souvent bien mal à propos et à l'égard de personnes qui devaient plutôt exciter la compassion. Lorsqu'une malade avait mal répondu à l'Abbesse, ou même à une employée, elle était emportée dans le département des folles, et là, couchée par terre, on entravait ses pieds entre deux ceps; quelquefois la pauvre patiente restait toute une journée dans cet affreux supplice. Dès que nos Sœurs eurent connaissance de cette barbarie, elles s'y opposèrent si fortement, qu'elle fut pour jamais supprimée.

Dans la ville même, l'hôpital était regardé comme une maison de correction. Quand une domestique devenait insolente à l'égard de ses maîtres, on l'envoyait à Sainte-Anne pour la corriger; c'était à elle, après qu'elle avait passé par les ceps, qu'on réservait le lavage du linge le plus dégoûtant, ou encore elle était envoyée auprès des folles pour les soigner, ce qui devenait pour cette malheureuse un nouveau supplice, ne sachant comment se défendre quand la maltraitaient ces femmes, la plupart en furie. A ce sujet, je rapporterai un trait qui m'a paru trouver sa place ici.

A l'époque de l'arrivée de nos Sœurs à Lima, elles trouvèrent dans le quartier des aliénés une vieille négresse, qui, disait-on, avait commis des crimes affreux, et, entre autres, celui d'avoir tué son mari, et, pour finir d'assouvir sa vengeance, mangé son foie. La justice s'empara de cette malheureuse créature, et, au lieu de l'enfermer à perpétuité dans une prison, la condamna à demeurer toute sa vie à l'hôpital pour y être corrigée et y coudre les morts avant de les

enterrer, comme c'est l'habitude dans ces contrées, et, de plus, elle devait faire le service de propreté auprès des folles et laver le linge des malades. Cette femme avait le visage d'un démon, et on peut dire qu'elle en avait aussi les sentiments. Elle demeura de longues années dans cet état de pénitence forcée, qui ne lui servait point pour son âme, puisqu'elle ne voulait pas entendre prononcer le mot de conversion. Lui parler de Dieu, c'était la mettre en fureur; si on lui montrait l'abîme où elle allait être précipitée, elle répondait avec ironie : — Qui donc a jamais été en enfer et en est revenu pour me dire qu'il existe? Pour moi, je n'y crois pas. — Elle persista dans cet endurcissement pendant fort longtemps. Les Sœurs l'avaient toujours exhortée en vain; cependant une d'entre elles était chargée de lui donner tous les jours sa besogne, dont elle s'acquittait avec une exactitude admirable sans jamais faire la moindre objection. Cette disposition dans un être si dégradé toucha vivement cette Fille de la Charité, qui soupirait depuis longtemps après le moment où elle verrait cette pauvre créature revenir à Dieu. L'heure tant désirée était sonnée, et la grâce avait enfin amolli ce cœur plus dur que le rocher. Un de nos respectables Missionnaires fut l'instrument de cette belle œuvre; il entendit sa confession, et cette âme, plus noire de péchés que ne l'était la couleur de sa peau, fut bientôt lavée et purifiée dans ce bain salutaire. La conversion de cette femme fut si sincère, qu'elle déclara plus d'une fois que tout ce qui lui avait été d'abord imposé comme pénitence lui paraissait à présent si doux, qu'elle ne voudrait pas changer son sort, tant elle s'estimait heureuse de sacrifier ce qui lui restait de vie pour expier ses péchés et témoigner à Dieu sa reconnaissance pour la miséricorde infinie dont elle avait été l'objet.

Il y avait aussi dans la maison un quartier réservé à la maternité; mais, à l'époque où se firent les traités, nos Su-

périeurs refusèrent, bien entendu, de s'en charger. Il avait été décidé qu'on la sortirait de l'hôpital; mais, hélas! la patience dans ce pays est la plus nécessaire des vertus. Nos Sœurs durent la pratiquer et attendre avec calme le déplacement de cette école qui était devenue la source des plus affreux désordres : le plus déplorable était qu'une foule d'enfants naissants étaient mal soignés et jetés de ci et de là, et mouraient sans baptême.

Une fois débarrassées de cet épouvantable et si triste spectacle, nos Sœurs parfois, l'âme brisée à la vue de tout ce qu'il y avait à faire, demandaient instamment au Seigneur de venir à leur secours dans un travail si laborieux et cependant si nécessaire. Tous les jours étaient marqués par quelque réforme qui avait coûté son heure de souffrance, mais qui en même temps apportait au cœur l'ineffable consolation d'avoir empêché une offense à Dieu.

Il fallait attaquer le mal dans sa source en se chargeant de remettre l'ordre là où il n'avait jamais existé. On fit arranger une espèce de porterie entre la première et la seconde cour qui conduit à l'entrée des salles. La Sœur établie à ce poste si difficile eut ordre d'interdire le passage aux hommes. Sa vigilance devait être telle que, pendant plusieurs mois, ceux du dehors épiaient un moment d'absence de sa part pour s'introduire dans la maison, ceux du dedans pour en sortir, emportant tout ce qu'ils pouvaient dérober, car chaque employé nourrissait dans la rue une famille entière avec ce qu'on volait des rations des malades.

L'entrée générale des hommes interdite fut un premier essai qui coûta presque la vie à la Sœur qui devait se tenir là présente, car un jour un malheureux s'avança, lui montrant le poignard destiné à assouvir sa vengeance pour le refus qui lui avait été fait.

On réclama le secours d'une garde militaire; mais celle-là, au lieu de tenir chacun en respect, ne servait qu'à sou-

lever des disputes qui finissaient par des batailles. Le bon Dieu le permettait ainsi afin que la gloire d'un changement si extraordinaire en revint à Lui seul. Les Sœurs résolurent de se passer de ces gens plus qu'inutiles et de réclamer l'assistance des Anges gardiens de cette maison ; puis, avec M. l'Économe et le portier, qu'on appelait dans la nécessité, on finit par persuader à tout ce pauvre monde, que les choses étant établies pour le bien, il fallait absolument s'y conformer. Ce moyen réussit mieux qu'on n'aurait osé l'espérer. Aujourd'hui, il est inouï d'entendre une réflexion quand on refuse l'entrée ; les hommes sont tellement habitués à présent de voir les Sœurs se méfier de leurs paroles, qu'ils ne s'offensent même pas quand on leur prouve qu'ils ont menti. La plupart venant voir leurs femmes ; on sait que le Sacrement du mariage est administré fort rarement dans ce pays, si ce n'est à l'heure de la mort ; il est donc très-facile de les convaincre que ce n'est point un mari qui se présente, quand, après quelques questions d'usage, on va s'assurer auprès de la prétendue épouse si les réponses sont les mêmes ; malheureusement, ne s'étant point entendus, le résultat est différent, et le pauvre misérable qui attend patiemment à la porte est renvoyé comme un trompeur ; alors, attrapé de se voir découvert pour ce qu'il est, il s'en va honteux et confus sans en demander davantage.

A côté de la porte se trouvaient la pharmacie et le laboratoire. Un soi-disant pharmacien composait les remèdes et avait pour l'aider plusieurs domestiques. Lorsque ceux-ci virent arriver nos Sœurs, ils prétendirent que jamais les femmes ne devaient être pharmaciennes, et qu'ils ne leur obéiraient pas. Il leur fut répondu que le règne des femmes était arrivé, et qu'il fallait bien s'y conformer. Cependant nos Sœurs témoignèrent le désir de faire l'inventaire, ce qui eut lieu la veille de la prise de possession ; mais le lendemain, quel ne fut pas leur étonnement quand

elles trouvèrent tout vide ! Ces honnêtes gens étaient partis la nuit et avaient emporté tout ce qu'ils pouvaient, remèdes, argenterie même, etc., etc., presque rien n'était resté après ce gaspillage, excepté cependant quelques brocs de fer-blanc dans lesquels on mettait les tisanes; ils étaient tellement crasseux que nos Sœurs ne voulurent s'en servir qu'après les avoir bien nettoyés. Malheureusement, mieux eût valu ne les point toucher, car après avoir sorti la première crasse, elles rencontrèrent des morceaux de sparadrap qui bouchaient tous les trous, et qui, avec le contact de l'eau bouillante, se décollèrent et ne laissèrent entre les mains des ouvrières que des passoires.

Il fallait, sur tous les points, faire maison neuve. Les domestiques partis laissaient d'un côté à nos Sœurs la liberté de faire leur office comme elles l'entendaient. Cependant l'épreuve du moment était un peu rude, la plupart d'entre elles venues directement de France ne connaissaient pas l'espagnol, et comment se tirer d'affaire pour composer des remèdes dont on ne savait même pas les noms dans cette langue? Les recettes étaient de l'hébreu pour les nouvelles arrivées. Dans cette occasion, on reconnut vraiment la main de Dieu, car une Sœur, venue du Chili, et qui était très-bonne pharmacienne, allait d'une maison à l'autre donner les instructions nécessaires dans ce moment d'embarras, et la bonne volonté de ces chères Filles de la Charité fut bientôt récompensée par l'intelligence presque instantanée qui leur fut donnée de la langue du pays et des usages qu'il fallait adopter dans l'administration des remèdes.

Deux Sœurs sont chargées de cet important office; elles-mêmes, aidées de plusieurs employées, composent la plus grande partie des médicaments non-seulement pour cet hôpital, mais encore ceux qu'on donne au dispensaire de la maison Centrale et de la Maternité.

Peu à peu, les difficultés qui s'étaient d'abord présentées

de la part des médecins s'aplanirent, car nos pauvres Sœurs durent, pendant plusieurs années, subir une foule de tracasseries et d'exigences de la part de ces Messieurs, qui, on peut le dire, étaient de vrais suppôts de l'enfer ; ils allaient en secret décomposer les remèdes, peser les quantités, etc. Mais le bon Dieu bénissait la patience de celles qui étaient l'objet de leur haine ; leur mauvaise volonté fut toujours confondue, parce qu'ils trouvaient le tout parfaitement juste et conforme aux recettes.

Ce local fut ensuite réparé entièrement, et la pharmacie pourvue de tout le nécessaire, grâce aux soins de MM. les Administrateurs, et en particulier à la libéralité d'un bon et digne Inspecteur qui se trouvait alors à la tête de la maison, lequel, avec ses propres deniers, fournit si bien et embellit de telle sorte cet office, qu'aujourd'hui on vient admirer la pharmacie de Sainte-Anne comme une des plus commodes et des plus belles de Lima.

J'ai cru devoir donner, par les quelques détails où jusqu'à présent je suis entrée, une idée du travail qui s'offrait aux Filles de la Charité pour défricher un terrain si ingrat et parfois si épineux. Cette œuvre cependant était digne de leur zèle et de tout leur intérêt, puisqu'il s'agissait de procurer la gloire de Dieu en s'occupant efficacement à lui ramener un grand nombre d'âmes qui malheureusement se perdaient faute de secours. Mais pour accomplir un dessein si sublime et si élevé, il fallait à nos Sœurs (alors peu nombreuses) des aides qui pussent les seconder dans cette œuvre de régénération toujours très-difficile. On tenta la réforme des employés. Il ne restait que des femmes ; les hommes n'avaient pas attendu d'être congédiés, ils avaient pris la fuite les uns après les autres.

On a besoin de connaître quelque peu la vie que menait ce petit peuple indiscipliné pour comprendre les difficultés qui se présentaient à chaque instant, lesquelles semblaient

être un obstacle invincible à la réussite d'un bien si ardemment désiré.

Elles étaient toutes sous la conduite de l'Abbesse. Celle-ci désignait à chaque employée sa charge et son devoir qu'elle remplissait ou ne remplissait pas, peu importait. A l'heure des repas, elles se rendaient à la cuisine, se faisant servir ce qui leur convenait, et quand elles n'étaient pas satisfaites, elles vendaient ce qu'elles avaient reçu et allaient faire leur cuisine à leur goût. Tout était à l'avenant : indépendance absolue, chacune faisant dans son office ce que bon lui semblait et disparaissait ensuite, laissant gémir dans leurs lits les pauvres malades qui en vain réclamaient leur assistance.

Après quelques mois d'étude et de patience de la part des Sœurs, on crut que le moment favorable était arrivé pour remédier enfin à un mal si réel. Un règlement fut dressé et présenté à toutes ces filles qui, habituées à jouir de leur liberté, se retirèrent plutôt que d'adopter ce nouveau genre de vie. Trois seulement restèrent fidèles. La situation était pénible : heureusement que les bons Pères Franciscains vinrent au secours de nos pauvres Sœurs en envoyant sur-le-champ huit bonnes ouvrières, qui, pleines de bonne volonté, prirent la place de celles qui étaient parties et adoptèrent avec bonheur toutes les conditions du nouveau règlement.

(La suite à la prochaine livraison.)

PROVINCE DE CONSTANTINOPLE.

*Suite du Rapport de M. BONNIEU sur le Collège de
Saint-Benoît, Constantinople.*

(Suite.)

Peu de jours après, nous trouvant à peu près tous réunis à Saint-Benoît, M. Lelen proposa la question à M. Bricet, en lui disant : — Nous devrions faire un essai, M. le Supérieur, il faudrait prier M. Étienne de nous envoyer quelques Filles de la Charité pour faire l'école; elles apprendraient à lire aux petites filles, leur enseigneraient leurs prières, le catéchisme et les devoirs de la religion. Que pensez-vous de ce projet? Il n'y a plus de peste, nos Sœurs pourront aller et venir dans les rues, et, au besoin, elles pourraient visiter les pauvres et les malades, comme elles font en France et partout ailleurs.

— Vous ne connaissez pas les mœurs ni les usages du pays, répondit M. Bricet. Ici une femme qui tient tant soit peu à son honneur, doit mener une vie cachée comme une religieuse dans son couvent, occupée de son ménage, sans se montrer jamais en public. Quand une femme paraît à l'église, vous le voyez, elle est toute enveloppée dans ses voiles, sans même laisser voir sa figure! Les femmes d'Europe même sont obligées de se soumettre plus ou moins à

ce régime. En France, ce sont les femmes qui tiennent les boutiques et les magasins, qui vendent, qui trafiquent, qui colportent dans les rues et les maisons, en un mot qui font ostensiblement le commerce, et personne n'y trouve rien à dire, au contraire on loue leur activité. Ici, si une femme voulait se comporter de la sorte, elle serait méprisée et regardée comme une personne de mauvaise vie. Vous dites que nos Sœurs apprendront à lire aux petites filles, qu'elles leur enseigneront leurs prières, le catéchisme et les devoirs de la religion. Et en quelle langue, je vous prie? En français, sans doute, ajoutait M. Bricet, puisque nos Sœurs de France n'en sauront pas d'autre. S'il en est ainsi, dans quelques années, lorsque notre jeunesse de Péra, garçons et filles sauront votre langue, nous en verrons de belles! Jusqu'à présent, grâce à la peste, nous avons été privés de bals, de théâtres et d'assemblées nocturnes. On ne sait pas dans le pays ce que c'est qu'un journal, un pamphlet, un feuilleton. Il y a deux ou trois ans qu'un Grec faisait venir et vendait de mauvais livres; j'en eus connaissance. J'allai faire une visite au patriarche de cette nation pour le prévenir de ce qui se passait et de cette façon je fis fermer la boutique du libraire. Mais, je vous le demande, pourrez-vous en faire autant à un Français qui viendra un jour, quand il y aura assez de lecteurs et de lectrices, jeter en pâture à notre jeunesse ce qu'il y a de plus immonde et de plus détestable en fait de romans? Notre collège suffit pour les jeunes gens qui veulent s'occuper du commerce.

Telle était l'opinion de l'ancien préfet apostolique de la Mission des Lazaristes à Constantinople, il y a de cela près de 40 ans, sur l'opportunité de faire venir des Sœurs de la Charité pour enseigner notre langue aux petites filles du pays.

Eh bien ! aujourd'hui, si M. Bricet revenait de l'autre monde, ne pourrait-il pas nous dire: — N'avais-je pas rai-

son? Croyez-vous maintenant à ce que je vous disais autrefois? Votre langue, après avoir mis la confusion dans Paris, jette déjà l'épouvante jusque sur les bords du Bosphore! Les Turcs eux-mêmes d'abord enthousiasmés de notre idiome séduisant n'en veulent plus; c'est la langue des *Farmaçons*, disent-ils, la langue des révolutionnaires (1). *Aman, bisidèn irak olsoun!*

Malgré ces justes observations de M. Bricet, auxquelles pas un de nous n'ajoutait foi, et que nous prenions tous pour des idées antiprogressistes, peu de temps après, M. Leleu, qui était le promoteur de ce nouveau plan de régénération, poussa M. Bricet à tenir une espèce de conciliabule, où nous fûmes tous appelés pour décider ce projet par voie de scrutin ouvert, c'est-à-dire verbalement. Il n'y eut pas une seule voix négative; tout le monde dit oui, excepté M. Bricet qui persévéra dans son opinion.

Après ce plébiscite de famille, M. Leleu écrivit à M. Étienne, pour lui annoncer la majorité, l'unanimité des voix sur l'objet en question, et on nous promit des Sœurs.

Sur ces entrefaites, un Français, qui avait tenu autrefois, je ne sais où, en Valachie, je crois, un pensionnat de demoiselles, arriva avec sa femme à Constantinople. Ce monsieur qui paraissait un personnage comme il faut, et qui l'était réellement, nous fit une visite. Il nous conta ses aventures, d'où il venait, où il avait intention d'aller et le reste.

En attendant qu'il pût réaliser son projet, nos supérieurs

(1) M. Bricet pourrait aujourd'hui citer, à l'appui de ce qu'il disait autrefois, ce qu'on lit dans le t. XXXVII, n° 1 des *Annales de la Congrégation de la Mission*, page 10 :

« Les hommes d'Etat du sultan ont été tellement effrayés du débordement de l'impiété parisienne, qu'ils ont résolu de restreindre l'usage de la langue française dans leur école impériale de médecine, afin de se préserver de la contagion. »

lui proposèrent de faire un essai, en ouvrant un externat de petites filles à Galata. On lui donna une des maisons de l'enclos. Sa dame se mit à faire l'école, et dans l'espace de quinze ou vingt jours elle réunit une trentaine d'élèves!

Voilà le grain de sénevé qui a produit le grand arbre, dont les branches s'étendent depuis Constantinople, où ce petit grain a commencé à germer, jusqu'en Perse, en Égypte, en Syrie et dans toutes les échelles du Levant, ainsi que dans l'Archipel et la Macédoine.

Quelque temps après, on nous envoya de Paris deux demoiselles protestantes converties, qui postulaient pour entrer dans la communauté de nos Sœurs. Ces deux jeunes personnes, l'une Bernardine Oppermann (1), qui est encore à Constantinople, et l'autre, Marie Tournier, décédée à Alger, se mirent aussitôt à l'œuvre, et la dame étrangère, qui ne s'était décidée à faire l'école que provisoirement, leur céda volontiers sa place, parce que son mari avait trouvé un autre emploi un peu plus lucratif.

Ce fut à la fin de septembre 1838 que M. Leleu reçut ses titres de Préfet apostolique de la Mission des Lazaristes de Constantinople; il se retira aussitôt à Bébek, pour laisser à M. Bricet le temps de se préparer à son départ. De son côté, M. Bricet se mit tout de suite à faire ses visites d'adieux, et il eut la bonté de me prendre pour l'accompagner dans ses petites excursions à Péra, et dans plusieurs villages du Bosphore.

Je me souviens qu'à Thérapia, notre ambassadeur, M. Roussin, lui dit : — Vous partez donc, monsieur l'abbé, vous rentrez en France; mais dites-moi un peu, êtes-vous content, cela vous arrange-t-il? — Oh oui! monsieur l'ambassadeur, répondit M. Bricet, très-content, depuis longtemps je soupirais après ma retraite. Dieu m'a exaucé!

(1) Elle vient de mourir, avril 1873.

— A la bonne heure! ajouta l'ambassadeur, autrement, j'aurais pris votre parti, et je me serais employé pour vous faire rester à votre poste!

Enfin M. Bricet s'embarqua le 27 ou le 28 octobre. Son départ ressemblait à un convoi funèbre! Toute la journée, l'enclos de Saint-Benoît fut encombré d'Arméniens qui venaient, en pleurant, baiser la main de celui qui avait été, durant plusieurs années, leur protecteur et leur père. De son côté, M. Bricet, attendri jusqu'aux larmes, bénissait ses enfants, se recommandait à leurs prières, leur prêchait l'union, la charité fraternelle et la stabilité dans la foi.

Au moment où il sortit de Saint-Benoît pour se rendre à l'embarcadère, il y eut une nouvelle et plus forte explosion de sanglots, de gémissements et de douloureux murmures! C'est ainsi que la multitude l'accompagna jusqu'à l'échelle de Moumhani, où il prit un caïk pour se rendre à bord,

Et deducebant eum ad navem.

Voilà donc M. Leleu supérieur de Saint-Benoît et Préfet apostolique de la Mission des Lazaristes dans le Levant. Comme M. Bricet avait laissé une immense réputation de zèle et de dévouement, et qu'il dirigeait un grand nombre de familles arméniennes, M. Leleu s'appliqua à l'imiter, et afin que personne ne regrettât son ancien confesseur, à toute heure du jour, il était toujours prêt à recevoir et à entendre tous ceux qui venaient s'adresser à lui. Il me disait, dans cette occasion : — Voyez-vous, nous sommes deux pour remplacer M. Bricet; occupez-vous de toutes les familles qu'il fréquentait dans les villages du Bosphore; allez les confesser; dites-leur la Messe de temps en temps; pour moi, je me charge en ville de tous ceux qui s'adressaient à notre ancien Supérieur; et comme ces courses à l'extérieur pre-

naient tout mon temps, M. Leleu donna la procure à M. Moitrelle.

Ce fut vers cette époque, sur la fin de 1839 ou au commencement de 1840, que notre collège acheva de dégringoler. Pour le relever de sa chute, si c'était possible, et lui donner un peu de réputation, M. Leleu l'offrit à M. Bertaud, à ses risques et périls, sans rien stipuler, ni pour le local ni pour le mobilier de l'Établissement.

M. Bertaud accepta tout de suite, et d'autant plus volontiers qu'il n'avait pas de meilleur parti à prendre. Il s'y installa aussitôt avec ses deux compagnons de voyage, M. Lemoine et Messier. Notre confrère M. Vitalle y fut envoyé comme aumônier du nouvel institut.

Mais quel triste et pitoyable lycée, grand Dieu ! Le principal, M. Bertaud y passa un mois entier avec un seul élève de Syra ! Peu à peu, quelques autres arrivent ; d'abord le nombre s'éleva jusqu'à dix, puis quinze, puis vingt ou vingt-cinq.

M. Bertaud était tant soit peu médecin ; je ne sais s'il avait pris tous ses grades, s'il avait reçu le bonnet de docteur, ni dans quelle faculté il avait fait ses études ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'intéressait beaucoup à la santé des enfants qu'on lui avait confiés. Il ne leur permettait jamais de boire de l'eau en récréation, ni dans les promenades, surtout lorsqu'ils étaient en transpiration. De là, plaintes continuelles des enfants, murmures contre le despote qui leur refusait une goutte d'eau ; car tous les Levantins, grands et petits, sont de vrais buveurs d'eau.

En outre, M. Bertaud était d'une sévérité excessive envers les parents qui allaient voir leurs enfants. Si quelque mère de famille s'avisait d'aller faire sa visite un autre jour que celui indiqué par le règlement, elle s'exposait au danger de s'en retourner sans voir son poupon.

Et puis encore M. Bertaud dans certaines circonstances,

ne savait pas se posséder, ce qui lui attira quelques désagréments fâcheux. En voici un exemple :

Le sultan Mahmoud était mort depuis peu. Son fils Abdul-Medjid, jeune homme sans expérience, venait de monter sur le trône; mais ce n'était pas lui qui gouvernait l'empire ottoman. Un certain Riza Pacha, favori de la Sultane mère, régnait à sa place. Ce Riza était d'un orgueil insupportable, il se regardait comme étant le vrai souverain et prétendait que tout le monde devait se soumettre à sa volonté.

Un jour, il lui prit fantaisie de voir, en secret et sans se faire annoncer, ce qui se passait dans notre collège. Il endosse un costume de simple officier, prend un soldat pour compagnon et le voilà parti.

M. Bertaud le reçoit très-poliment dans sa chambre, lui fait offrir la pipe, ensuite la confiture, et puis enfin le café, le tout suivant le rite oriental. Riza veut ensuite voir la maison. M. Bertaud l'accompagne partout, lui montre le dortoir, le conduit au réfectoire, au cabinet de physique, et même jusqu'à la chapelle. Quand il fut en bas de l'escalier, Riza dit à M. Bertaud qu'il voulait voir les élèves. A cette époque, la salle d'étude était sous l'escalier par lequel on monte à la chapelle, et, pour y aller, il fallait traverser la cour.

M. Bertaud, soit qu'il ne fût pas d'humeur en ce moment-là de montrer les enfants, soit pour quelque autre motif dont je n'ai aucune connaissance, répondit qu'il en était bien fâché, mais qu'il ne pouvait pas lui accorder cette satisfaction.

A ce refus, Riza se cabre : — Oh ! oh ! dit-il, tu ne veux pas me les montrer, ces enfants; et pourtant je les verrai ! — Tu ne les verras pas ! — Si, si, je les verrai ! — Non, tu ne les verras pas !

Pendant ce dialogue à toute vapeur, on avançait toujours à petits pas vers la salle d'étude qui n'était plus qu'à

quelques mètres de distance. Déjà M. Bertaud allait mettre la main sur la garde de l'épée de Riza, pour l'empêcher de s'en servir au besoin, quand tout à coup celui-ci s'arrête : — Ah ! capitain, capitain ! Sais-tu, dit-il d'un air irrité, à qui tu parles en ce moment ? Sache que c'est à quelqu'un qui tient tout Constantinople dans le creux de sa main, et même Sa Majesté le Sultan.

— Je me moque de toi, de ton sultan et de toute la Turquie, répondit M. Bertaud sur le même ton.

Riza, voyant qu'il avait le dessous dans cette lutte, recula, sortit de l'enclos, furieux, et s'en alla.

Arrivé au petit corps de garde, en bas du village près de la mer, il commanda au chef du poste de mettre un piquet de soldats à la porte du Collège français.

M. Bertaud mit aussitôt la main à la plume pour annoncer à M. Leleu ce qui venait d'arriver. Celui-ci expédia immédiatement un courrier à notre ambassadeur, lequel envoya son premier drogman à la Sublime-Porte.

Ce premier drogman était M. Cor, frère de notre cher confrère, M. Cor, ex-supérieur du collège.

Ainsi donc, M. Cor arrive au ministère, sans saluer, sans dire bonjour ni bonsoir : — Je viens, dit-il solennellement, par ordre de l'ambassadeur de France, pour savoir si vous voulez, oui ou non, ôter la garde que vous avez placé au collège de Bébek. — Mais ce n'est pas nous, c'est Riza Pacha qui a donné ordre de...

— Je ne suis pas envoyé, reprit M. Cor, pour savoir comment et par qui ces soldats ont été mis à la porte de notre collège, mais pour savoir si vous voulez les retirer ? — Nous allons voir, lui dit-on ; il faut auparavant consulter Riza Pacha, et nous informer des raisons...

— Je n'ai pas le temps d'attendre, répondit M. Cor, et le voilà parti !

M. Cor n'était pas encore arrivé au milieu de la cour,

qu'un membre du grand conseil courut après lui pour lui dire qu'on allait tout de suite retirer la garde placé à la porte du collège.

A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle un bon drogman! Mais qu'ils étaient rares à cette époque! M. Cor était peut-être le premier depuis la création du drogmanat!

Quel rôle pouvait donc jouer un drogman accrédité auprès d'une ambassade, pour que le public en fût si effrayé? — Un grand rôle, un rôle très-important. Le sujet d'une puissance étrangère avait-il quelque difficulté avec le gouvernement turc, un procès en litige? Ce sujet, Français, Anglais ou tout autre, n'importe, s'adressait à son ambassadeur. Celui-ci confiait l'affaire à son premier drogman, et, si la chose en valait la peine, il la lui recommandait. Dès ce moment, le procès était entre les mains du drogman.

Alors, le Tergiman Bey, surtout s'il était au service de l'Angleterre, mettant ses grandes bottes à éperons, s'en allait à la Sublime-Porte, faisait un tapage terrible, menaçait l'Empire ottoman d'une ruine totale, faisait franchir le détroit des Dardanelles par la flotte de la Grande-Bretagne, et venait mettre le siège devant Stamboul! Le grand vizir épouvanté accordait tout ce qu'on demandait.

Peu de temps après, je fus nommé Admoniteur, à la place de M. Elluin. Ce n'était guère qu'une fois ou deux fois par an, que je me permettais de faire une observation à mon supérieur. Mais comme, dans une occasion, il m'avait fait observer que je ne m'acquittais pas de mon devoir en ne l'avertissant de ses défauts que très-rarement ou pas du tout, je pris un jour mon courage à deux mains, et j'adressai à M. Lelen une lettre dans laquelle je lui dis toutes sortes de choses désagréables. Après quoi, à la fin de ma lettre je lui demandais pardon de lui avoir manqué de respect, et je le priais de ne pas m'en vouloir et de jeter au feu ma sottie lettre!

M. Leleu me répondit d'une manière si humble et si touchante, qu'il m'arracha des larmes. — Je m'en garderai bien, me dit-il, de brûler votre lettre; je la conserverai dans mes papiers les plus précieux! C'est maintenant que je crois que vous m'aimez véritablement, parce que vous me dites la vérité, et désormais je vous compte pour un de mes amis les plus sincères!

Trois ans après mourait M. Leleu, et je trouvais ma vilaine lettre parmi les résolutions prises dans ses retraites!

Depuis ce moment-là, M. Leleu fut pour moi, non-seulement le plus grand, mais encore l'homme le plus saint et le plus digne de respect qui existât sur la terre.

C'est ici que j'aurais besoin d'un peu plus de mémoire: je vois que je passe des faits plus ou moins intéressants, dont j'aurais dû peut-être faire mention avant d'aller plus loin. Mais comme ce que j'écris n'est pas au nombre des articles de foi, je vais continuer à dire ce dont je me souviendrai et le plus exactement qu'il me sera possible. Au reste, je serai bientôt à la fin de mon récit.

Je reviens à notre collège dont je me suis trop longtemps absenté. M. Bertaud en était toujours le Principal; le nombre des élèves était déjà monté à trente-quatre, je crois. L'établissement marchait assez bien; les professeurs étaient bons et s'acquittaient assez bien de leur devoir.

Mais les parents ne pouvaient plus supporter la dureté, l'arrogance avec laquelle ils étaient reçus lorsqu'ils venaient voir leurs enfants.

Un jour quelques-uns des plus notables de Péra allèrent trouver M. Leleu pour le prier de remettre, comme auparavant, le Collège sous la direction des Lazaristes, parce que, disaient-ils, nous ne voulons plus de ce brutal qui nous reçoit comme des chiens toutes les fois que nous avons à traiter avec lui.

M. Leleu accueillit cette députation avec d'autant plus de

plaisir, qu'il cherchait déjà une occasion pour reprendre son Collège qu'il n'avait aliéné que par force, ne pouvant pas faire autrement. De son côté, M. Bertaud, voyant que le poste était difficile à tenir et que les parents le regardaient de mauvais œil, se décida à quitter la place.

Il partit incognito, par la voie du Danube, avec le meilleur de ses élèves, un certain Pons, jeune homme doué de talents supérieurs et dont les parents étaient très-exacts à payer le trimestre. Il rentra à Paris, y vécut quelque temps de ses économies, à l'aide de la pension de son élève, et puis enfin, à bout de ressources, un beau jour on nous annonça qu'il fit une triste mort. Pauvre M. Bertaud!

Vers ce même temps, M. Fournier, envoyé en Perse, comme Préfet apostolique, quelques années auparavant, venait d'arriver pour terminer certaines affaires qui regardaient la province. Il fut placé momentanément au Collège, jusqu'à l'arrivée de celui qu'on nous avait destiné et dont je parlerai bientôt.

Ce fut en 1842 qu'arriva aussi M. Régnier, qui, pendant dix-huit ans, fut une des fortes colonnes de notre Collège.

Enfin arriva le nouveau Supérieur depuis longtemps désiré. Il s'appelait M. Sarrans. Il eut bientôt gagné l'affection des élèves et l'estime des parents. Ce fut pendant son supérieurat que le collège de Bébek s'éleva à son plus haut degré de gloire et de réputation.

Les élèves montèrent jusqu'au nombre de cent trente, peut-être même cent quarante. M. Sarrans resta Supérieur jusquevers la fin de 1848 ou le commencement de 1849. Ensuite, il fut envoyé en Chine où il mourut en débarquant.

Après les vacances de 1846, quelques jours avant la rentrée des élèves, M. Sarrans pensait à se procurer un professeur dont il avait grand besoin; mais il n'en pouvait trouver à aucun prix. Il s'adressa à M. Leleu et le pria de

lui venir en aide, d'une manière ou d'une autre. M. Leleu lui répondit d'avoir patience, qu'il était à la recherche de son professeur, qu'il croyait déjà l'avoir trouvé et qu'il en serait content.

M. Leleu venait de faire sa tournée apostolique dans l'Archipel, à Santorin, à Naxie, etc.

Un soir, à la salle d'oraison, après la prière, il nous dit : — Si quelqu'un d'entre vous a besoin de me parler, qu'il se dépêche, car je dois m'absenter.

Le lendemain, samedi, je devais partir pour aller dire la Messe à la ferme. Chemin faisant, je méditais sur ce que M. Leleu nous avait dit la veille; je ne pouvais m'imaginer où il pouvait avoir encore l'envie d'aller.

A mon retour, je n'eus rien de plus pressé que de me rendre chez lui pour lui rendre compte de mon petit voyage au Tchiftlik, et profitant de l'occasion : — A propos, lui dis-je en riant, vous ne faites que de revenir d'une tournée, et vous allez en entreprendre une autre ?

— Comment ! me répondit-il gracieusement, vous ne savez pas ? Je vais m'installer à Bébek ! Voilà mon petit bagage lié, ficelé, tout prêt ; je voudrais partir demain au soir, car, après-demain, c'est la rentrée des élèves, les classes vont commencer et M. Sarrans a besoin d'un professeur qu'il ne peut trouver nulle part. Or je ne veux pas laisser dans l'embarras ce cher confrère qui fait si bien marcher notre établissement.

— Quoi ! lui dis-je en riant aux éclats, vous allez vous faire maître d'école à Bébek ! Ah bien oui ! en vérité, ce serait à mettre dans les gazettes ! Vous, M. Leleu, Préfet apostolique de Saint-Benoît, visiteur des Lazaristes et Directeur des Filles de la Charité dans toute la province de Constantinople ! vous allez montrer l'a, b, c, aux gamins de notre collège ! Mais c'est absurde, m'écriai-je, on se moquerait de vous et de nous tous aussi, pour vous avoir laissé

prendre une pareille détermination ! Ainsi donc, renoncez à votre projet, qui est, *salva reverentia*, un peu original. Permettez-moi de vous dire que vous n'irez pas à Bébek, pour plusieurs motifs dont voici les principaux :

1° Parce que si vous entriez dans notre Collège comme professeur, vous ne pourriez y enseigner que la haute littérature, la rhétorique ou la philosophie. Or, dans ce cas, je ne voudrais pas être votre successeur, ni bien d'autres que je connais.

2° Si j'étais à la place de M. Sarrans, Supérieur du Collège, je n'aimerais pas à avoir près de moi un homme qui m'éclipserait complètement, un homme comme M. Leleu, qui partout ailleurs serait mon supérieur, et ici, dans la maison, serait regardé comme mon inférieur.

3° Enfin, M. Sarrans a besoin d'un professeur, mais non d'un professeur comme vous ; or, sans trop me vanter, quoique je sois un *minus habens*, je crois pouvoir lui suffire momentanément. Ainsi donc, monsieur le Supérieur, je vais boucher ce trou pour faire plaisir à M. Sarrans, et vous, restez à votre place, s'il vous plaît !

— Tout de même, vous pourriez bien peut-être avoir raison, me dit M. Leleu en souriant. Enfin nous verrons. — C'est tout vu et revu ; demain je pars pour Bébek, et vous, restez ici, comme il convient pour la direction de nos Sœurs, le gouvernement de la province, la surveillance des Écoles des Frères qui sont dans l'enclos de Saint-Benoît, et puis aussi pour recevoir les nombreuses visites qui vous arrivent de tous les points de l'Europe.

En effet, je me souviens qu'à cette époque et même longtemps auparavant, M. Leleu recevait de fréquentes visites de personnages distingués, recommandés les uns par le Supérieur général, les autres, par des Évêques ou par les ministres du roi.

Ainsi j'ai vu arriver à Constantinople en 1835, et faire

une visite à Saint-Benoit, M. de Lamartine avec son beau-frère, M. de Montereau; vers 1837, M. Eugène Boré, aujourd'hui Lazariste; en 1838, M. Watel d'Arow, M. Cor, secrétaire de Rechid Pacha, avant d'être drogman de notre ambassadeur; en 1841, en septembre, M. le comte de Montalembert avec la comtesse sa femme, et M. de Mérode, M. Lenormant, membre de l'Institut, le comte de Sartigès, chargé d'affaires à Athènes, M. Odilon Barrot, et enfin tant d'autres célébrités que j'ai oubliées, et dont je ne me crois pas obligé de me souvenir.

Hélas! deux mois après la rentrée des élèves, le 11 novembre 1846, M. Leleu mourut de la petite vérole, à Saint-Benoit.

Huit ou dix jours avant sa mort, il donnait la retraite aux jeunes personnes de l'Internat. Dans l'intervalle des exercices, il fut appelé une fois pour aller confesser un malade. A son retour, il va continuer son saint ministère, et prêche sur la mort à ses retraitantes. Je n'y assistais pas, puisque je me trouvais à Bébek; mais plus tard on me raconta la chose.

— Voyez-vous, mes enfants, leur disait l'orateur, il faut être toujours prêt à paraître devant Dieu; car la mort vient comme un voleur, au moment où l'on y pense le moins. Quel est celui parmi nous qui sera appelé le premier, pour aller rendre compte de sa conduite? Je n'en sais rien, mes enfants, ce sera peut-être moi! Et le prédicateur continue son sermon... Tout à coup, il s'arrête: — Pardon, mes enfants, je me trouve un peu indisposé, il faut que je vous quitte, mais nous nous reverrons bientôt.

M. Leleu alla se mettre au lit d'où il ne sortit huit jours après que pour être porté à sa dernière demeure!

Je me hâtai aussitôt d'écrire au Très-Honoré Père pour lui annoncer le malheur qui venait de nous arriver. Il me répondit immédiatement et me dit de fixer désormais mon

domicile à Saint-Benoît, afin d'être plus à portée de rendre service à la maison, comme étant le plus ancien en vocation.

Je lui répondis courrier par courrier, en lui disant que, tout en tenant la place d'un professeur dont M. Sarrans avait grand besoin au Collège, je pouvais faire à Saint-Benoît la besogne que j'y faisais auparavant. Ainsi donc chaque jour à quatre heures, après la classe du soir, je partais pour Galata, j'y passais la nuit, et le lendemain au matin, j'étais rendu à Bébek pour ma classe. Que de fois il m'arriva, en entrant le matin dans la cour, de voir encore les quinquets de l'étude allumés !

Je continuai de faire l'école comme auparavant ; seulement, j'avais dans la semaine deux jours à ma disposition, le jeudi et le dimanche, pour les catéchismes et les confessions chez nos Sœurs de Galata.

Les frères des Écoles chrétiennes, arrivés de France depuis quelques années et que M. Leleu avait installés à Saint-Benoît, dans l'emplacement où nous avions le collège, se voyant trop restreints, privés d'air, et puis n'étant plus sous la surveillance de M. Leleu qui les avait fait venir et qui exerçait sur eux une autorité presque absolue, profitèrent de l'occasion pour se séparer de nous et aller s'établir à Péra.

En 1847, le jour de Pâques, le nouveau visiteur, M. Doumerq, arriva à Saint-Benoît ; il se mit tout de suite à exercer les fonctions de sa charge.

A cette époque, M. Boré fonda à la ferme un petit catéchuménat qu'il dirigea pendant quelque temps.

L'année suivante, en 1848, à la chute de Louis-Philippe, je fis un voyage en France ; à mon retour, M. le Général me donna pour compagnons M. Besnard, qui fut fait Procureur de la province à Saint-Benoît, ensuite MM. Tillier et Prunac, pour le Collège de Bébek, et puis M. Richard pour Naxie.

Peu de temps après M. Boré va s'installer à Péra et y établit un Collège. En peu de temps il réunit de quatre-vingts à quatre-vingt-dix élèves.

M. Boré me donna le titre d'Aumônier de son nouvel établissement.

Cependant M. Boré avait l'intention d'entrer dans notre petite compagnie. Le Très-Honoré Père lui permit de commencer son noviciat tout en dirigeant son école. Enfin, il acheva d'apprendre sa théologie et reçut les Saints Ordres vers le commencement de 1850, je crois, ou à la fin de l'année précédente.

A Pâques de cette même année, M. Boré partit pour Paris et me laissa à la tête de son établissement que je dirigeai tant bien que mal, jusqu'aux vacances ; après quoi je le fermai.

L'année suivante, 1851, M. Boré arriva à Constantinople avec le titre de Visiteur, de Préfet apostolique et de Supérieur du Collège de Bébek.

(La suite prochainement.)

Le gérant : AD. LAINE.

TABLE DES MATIÈRES

DU XXXVIII^e VOLUME.

	Pages.
Avis.	5
État de nos Missions à la fin de l'année 1872	9

FRANCE.

Visite du Schah de Perse à la Providence, rue de Reuilly (Paris).	519
Lettre de M. Mailly à M. Giampaolo.	524

ILE DE LA RÉUNION.

Extraits de plusieurs lettres d'une Sœur.	162
---	-----

PROVINCE DE ROME.

Extrait d'une lettre de M. Tornatore à M. Stella, à Paris.	161
--	-----

PROVINCE D'AUTRICHE.

Lettre de M. Kræmer à M. Étienne.	166
---	-----

PROVINCE DE CONSTANTINOPLE.

Suite du Rapport de M. Bonnieu sur le collège.	153, 306, 472, 620
Lettre de M. Salvayre à M. l'abbé Dauphin.	169
Lettre de ma Sœur Gignoux à M. Étienne.	177
Lettre de M. Cassagnes à M. le Directeur des écoles d'Orient.	219
Lettre de ma Sœur Gillot au même.	226
Visite et description des ruines d'Éphèse.	233
Lettres de M. Faveyrial à M. Boré.	370, 381
Lettre de ma Sœur Sauvage, de Smyrne, à M. N..., à Paris.	404

PROVINCE DE SYRIE.

	Page.
Lettre de M. Reygasse à M. Devin.	32
Lettres de ma Sœur Billy, de Zouck, à M. Mailly	47
Lettre de ma Sœur Gélas, de Beyrouth, à M. Étienne.	51
Lettre de ma Sœur Bigot, de Damas, à M. N..., à Paris	57
Lettre de ma Sœur Ramel, de Tripoli, à M. Étienne.	247
Lettre de ma Sœur Pésin, de Beyrouth, à M. le Directeur des écoles d'Orient.	408
Lettre de M. de Fonclayer, d'Antoura, à la Société géographique, à Paris.	408
Lettre de M. de Fonclayer, d'Antoura, à M. Devin.	427

PROVINCE DE PERSE.

Résumé de l'état actuel de la Mission, par M. Cluzel	64
Lettre de M. Cluzel à ma Sœur N..., à Paris	447
— — à M. N..., —	449
Petit Rapport du même sur une persécution à Eula.	461

PROVINCE D'ABYSSINIE.

Lettre de M ^{sr} Touvier au Frère Génin, à Paris.	97
Lettre de M. Coulbeaux au même	481
Lettre de M. Picard au même.	486
Lettre du même à M. N..., à Paris.	491

CHINE.

Lettres de M. Salvan à M. Étienne.	103
Lettre de M. d'Addosio au Frère Génin	97
Lettre de M. Favier à M. N..., à Paris.	502
Lettre de M. Humblot à M. N..., à Paris	508
Lettre de M ^{sr} Guierry à M ^{me} Véroudart, à Paris.	99
Lettre de M. Barbier à M ^{sr} Guierry	271
Lettre de M. Bret au même	497
Lettre de M ^{sr} Bray à M. le Directeur des Missions catholiques	117
Lettre de M. Anot à la Directrice de l'OEuvre apostolique.	106
Lettre du même à ma Sœur N..., à Paris	112
— à M. Étienne	287
— au Frère Génin.	290
Lettre de M ^{sr} Tagliabue au même	123

PROVINCE DU MEXIQUE.

	Pages-
Lettre de ma Sœur Prampain à M. Étienne	297

PROVINCE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Lettre de ma Sœur N..., d'Aréquipa, à ma Sœur N..., à Paris. . .	127
Lettre de ma Sœur Broquedis, de Guatémala, à ma Sœur N..., à Paris.	302
Extrait de plusieurs lettres de ma Sœur Cépré, de San-Salvador. . .	321
Rapport de M. Damprun sur les œuvres des Enfants de Saint-Vincent, au Pérou.	569
L'hôpital Sainte-Anne à Lima	605

PROVINCE DU BRÉSIL.

Lettre de ma Sœur Saugère à M. Étienne	135
Lettre de M. Saguet à M. N..., à Paris.	138
Lettre de M. Van de Sandt à M. Étienne.	327
Lettre de M. Simon à M. N..., à Paris.	330
Lettre de ma Sœur N..., de Buénos-Ayres, à ma Sœur N..., à Paris.	554
Lettre de M. Réveillère à M. Guilhard, à Paris	563

FIN DE LA TABLE DU XXXVIII^e VOLUME.

Annales de la Mission - Link Page

[Previous](#) [Annales Volume 37](#)

[Next](#) [Annales Volume 39](#)

[Return to Electronic Index Page](#)